PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 42.

MAURICE PRADINES

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PHILOSOPHIE DE LA SENSATION

I

LE PROBLÈME DE LA SENSATION

SOCIÉTÉ D'ÉDITION : LES BELLES LETTRES
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VIe)
GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES
HUMPHREY MILFORD : OXFORD UNIVERSITY PRESS
1928

Prix : 30 fr.

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG *Fascicule 42*

MAURICE PRADINES
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PHILOSOPHIE DE LA SENSATION

I

LE PROBLÈME DE LA SENSATION

Nihil est in sensu quod non
prius fuerit in intellectu.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION LES BELLES LETTRES
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e^)
GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES
HUMPHREY MILFORD : OXFORD UNIVERSITY PRESS
1928

PRÉFACE

Objet de cet ouvrage, sa méthode et son esprit

I. Objet

La philosophie n'est que la science des phénomènes en qui se manifeste l'activité d'un esprit. L'existence de tels phénomènes qui témoigneraient d'une confection *véritablement spirituelle peut évidemment être contestée, et le mouvement irrésistible de la science qui, portée par l'idée la plus profonde du cartésianisme, n'a cessé de travailler à expulser l'esprit de toutes les parts de la nature, ne s'est point arrêté, comme le voulait Descartes, même au seuil de la vie communément appelée mentale. Au contraire, il s'y est poussé très avant, parce qu'il a su plier, comme ailleurs, le principe invariable du mécanisme aux conditions spéciales de ce domaine et qu'on y a fait souvent de la mécanique sans le savoir, ce qui est peut être la manière d'en faire avec le plus d'assurance. Le mécanisme n'est, en toute matière, qu'un procédé particulier de fabrication, d'explication constructive, et il peut bien se passer d'opinion sur la nature foncière des choses à construire, parce qu'une chose paraîtra toujours après coup assez mécanique, lorsqu'elle aura pu se construire mécaniquement. On pourra donc expliquer mécaniquement même des phénomènes intellectuels, si l'on montre qu'ils peuvent être intellectuels sans avoir à procéder d'une intelligence. Notre psychologie travaille sur des sensations et des affections qui, pour être appelées psychiques et regardées comme des « phénomènes de l'âme », n'en sont pas nécessairement pour cela des opérations. Un phénomène, pour appartenir réellement à l'âme, doit en venir, c'est-à-dire venir d'un esprit, et, comme il n'y a rien qui soit de l'esprit que de comprendre, un* phénomène *de l'âme ne peut être en réalité que l'*acte *par où nous comprenons plus ou moins clairement quelque chose. Aussi des sensations et des affections peuvent-elles bien renfermer des infinis de sous-entendus, de complication et de mystère ; si par impossible, avec toutes ces qualités, cette pauvre petite chose leur manque qui consiste*

à avoir un sens, la mécanique en fera sa matière aussi aisément qu'avec du sable et des pierres : elle ne saurait marquer le moindre scrupule à utiliser dans ses constructions le mysticisme le plus ravissant s'il ne peut opposer à ses entreprises le rempart d'un peu d'esprit. C'est ainsi que notre psychologie s'est si naturellement séparée de la philosophie. On est bien convenu, en effet, d'y prendre pour matière première, comme en toute autre science, des phénomènes qu'il faut, sans doute, comprendre, à la manière des faits, par leurs causes, mais non pas, à la manière des idées, par leur sens. On admet qu'ils peuvent être conscients sans nous rendre conscients d'aucune chose et appartenir à l'esprit sans avoir d'esprit. Ce sont les phènomènes sensibles *et* données immédiates de la conscience. *Ces phénomènes accèderont à l'intellectualité comme par hasard et sans rien porter en eux qui les y prépare, lorsque les surprises renouvelées de leurs rencontres ou l'usage pratique qu'on en fait les auront enrichis de significations diverses. Ces significations sont en eux des traces de compagnonnage ou des tares de métier. On aperçoit bientôt d'emblée où chacun fréquente et quel est son emploi. C'est en cela qu'ils revêtent un sens. Et il est manifeste qu'ils sont ainsi* intellectuels *comme ils étaient primitivement* psychologiques *et en vertu d'une définition aussi nominale de l'intelligence que l'était celle de l'âme. Un état intellectuel ne peut être que le mode d'une intelligence, et il faut distinguer entre un fait qui renseigne une intelligence et un acte qui en est un mode. Bien des faits de la nature, ou nous signifient d'autres faits prochains, ou nous stimulent à une réaction opportune : ils nous instruisent sans avoir aucune science, et ils nous donnent une lumière qui ne les pénètre pas. Les états intellectuels de la psychologie sont de cette nature. Ils renseignent en nous une intelligence bien différente de celle qu'on leur prête, et ce ne sont en eux-mêmes que des faits de la nature. On ne voit pas, du reste, comment on pourrait jamais produire quelque intelligence en amalgamant des éléments qu'on en a totalement privés. La vraie psychologie ne prétend pas au fond à cette alchimie. Elle distingue implicitement l'intelligence vraie de celle dont elle s'occupe, en renvoyant la première à la logique. Mais la logique est évidemment une science de l'esprit : elle est même* la *science de l'esprit (lequel n'est jamais qu'une logique active et vivante), et on peut se demander si une psychologie qui s'en sépare par impuissance à la rejoindre ne néglige pas l'essentiel de ce que son nom même lui imposerait de nous apprendre.*

Reconnaissons toutefois qu'en cela elle témoigne d'une juste, quoique tardive et incomplète conséquence. Une science de l'esprit ne peut partir que de l'esprit. On ne peut pas plus faire de la pensée, fût-ce la moindre, avec de « purs états de conscience » qu'on ne peut en faire avec des matériaux physiques et chimiques. Pour que notre pensée sorte de nos sensations, il faut que nos sensations mêmes soient des pensées. La première condition

d'une vraie psychologie est donc une philosophie comme nous l'avons définie d'après son nom, et qui, parce qu'elle est l'amour de la sagesse, chercherait à révéler la sagesse dont témoigne la sensation même. C'est à cette philosophie que ce livre prétend travailler, et il n'est qu'un essai sur la signification des sens.

Cette tentative s'inspire d'une longue tradition. La réforme de Descartes, en même temps qu'elle prétendait à rendre à la nature tout ce qui s'y était glissé de l'esprit, ne visait pas moins à rendre à l'esprit tout ce qu'il avait aliéné de soi à la nature. Une science de l'esprit pouvait ainsi naître qui ne disputait point le moindre terrain à la science de la nature, mais qui tirait au contraire parti de toutes ses vraies conquêtes. Il y suffisait de distinctions profitables également à l'une et à l'autre. C'était une émulation pour s'agrandir et se fortifier d'un commun accord en se restituant mutuellement des biens mal acquis, condamnés, dans cette distribution déraisonnable, à une stérilité éternelle. A vrai dire, les Cartésiens faisaient la part large à la nature. S'ils lui retiraient la finalité, ils lui accordaient en toute propriété la réalité spatiale et temporelle, la liaison causale nécessaire et toutes les sources de la sensibilité et de la perception. Cependant, le principe d'une reprise corrélative était bien institué au bénéfice de la pensée, et ce principe ne faisait, du reste, que fixer la notion d'une philosophie enfin consciente de son objet. Il lui donna un élan singulier. Même des empiristes, comme Hume, ne tardèrent pas à s'apercevoir que la causalité ne pouvait être un objet d'intuition, et que l'esprit ne l'eût jamais trouvée dans les choses, s'il ne la leur eût prêtée de son propre fonds. Kant ne voulut plus leur accorder même le temps et l'espace, et, rajeunissant à leur propos le tiers-milieu de Descartes, sans rapporter encore ces formes à la pensée, il en fit du moins une nature *intérieure à l'esprit où il recevait les choses sur son propre terrain. Ce mouvement a peut-être dépassé dans certaines doctrines ses bornes naturelles, mais cela ne veut pas dire qu'il ait atteint sur tous les points son extension légitime. Beaucoup de choses sans doute sont données à nos sens que l'esprit ne pourra jamais regarder comme un effet de son activité originelle ; mais de plus nombreuses peut-être paraissent lui être apportées aussi passivement qui cependant rendraient son activité impossible, s'il ne les avait réellement produites. Tel est justement le cas de la sensation et de toutes ses modalités : qualité, intensité, temps et espace. Et c'est pourquoi on peut croire que Kant a manqué d'une audace nécessaire. Comment l'esprit pourrait-il se servir de ces matériaux, s'il était incapable de les pénétrer ? Comment l'intelligence pourrait-elle collaborer avec le sens, si le sens n'était de quelque manière intelligence ? La timidité de Kant tendait à exclure de l'esprit, comme celle de Descartes même, la sensibilité tout entière, et le paradoxe de la psychologie que nous avons signalé ne trouve qu'une explication trop probante dans l'autorité de ces illustres hésitations.*

II. Méthode

A la vérité, le projet de ramener la sensibilité à l'intelligence est une entreprise terrible, et il serait bien fait pour décourager, si l'on ne pensait que toute la science de l'esprit en dépend et qu'il n'est pas une seule tâche qui soit plus facile dans une psychologie qui ne veut pas rester purement nominale. Cette considération n'en diminue pas, du reste, les risques, dont le plus grave serait celui d'une méthode inappropriée. Je regarde comme inappropriées la méthode dialectique *et la* méthode intuitive. *La méthode dialectique ne répond pas à cette garantie d'un travail intéressant, que les résultats ne doivent pas seulement en être vrais : il faut qu'on le sache. Qu'elle soit analytique ou synthétique, elle ne dépasse jamais l'ordre du vraisemblable, puisque la construction du réel avec des idées échappe par sa nature à tout contrôle. Sans doute, elle ne prétend pas à la vérification expérimentale, et, contre le reproche incessamment renaissant de ne mettre au jour que les fruits dont l'expérience l'engrosse, elle peut bien soutenir que son rôle est de découvrir des rapports logiques et non des faits réels et de travailler sur une matière qu'elle n'a pas à produire. Mais la logique a ses lois tout aussi rigoureuses que celles de l'expérience, et c'est la sauvegarde de la pensée, aussi bien dans sa démarche synthétique que dans sa démarche analytique, qu'elle ne doive jamais conclure au delà de ses prémisses. Or, c'est précisément la loi dont l'application semble à jamais invérifiable dans toute méthode dialectique. Personne ne pourra jamais dire si la construction du mouvement avec le temps et avec l'espace est logiquement irréprochable ou fautive.*

Pour ce qui concerne le problème de la sensation, à ce défaut d'imprécision générale, cette méthode ajoute celui d'une impropriété toute particulière. Elle ne connaît que la tâche de réduire le donné à l'intelligible ; cependant, il ne s'agit pas, à notre sens, de savoir si la sensation est intelligible, mais si elle est intelligente ; non si la qualité sensible est un objet de l'intelligence, mais si elle en est un instrument. Or, il pourrait bien se faire qu'elle ne pût être l'un et l'autre à la fois. Le projet leibnizien, repris par Hamelin, de ramener la qualité à la clarté des objets intelligibles suppose que la qualité est au moins pour la pensée quelque objet. C'est là une illusion, comme nous le verrons, naturelle, et, même, sous un certain point de vue, inévitable. Cependant, c'est une illusion, et ce fait justifie Descartes d'avoir établi entre la qualité et les objets intelligibles une opposition irréductible, qu'il faut se garder toutefois d'entendre comme une opposition entre la sensibilité et l'intelligence. L'idéalisme dialectique est ici sur la voie d'une véritable matérialisation de la pensée, qu'il veut réduire en objet. Si la qualité est de la pensée, comme on le soutient à juste titre (Hamelin, Essai, 133), *elle est elle-même un mode du sujet, et il faut chercher l'objet intelligible absolument en dehors d'elle.*

Cette dernière vue n'est pas étrangère à la méthode intuitive, *qui peut s'en réclamer aussi bien chez Reid que chez M. Husserl. Ce qui a donné naissance, en effet, à cette méthode, aussi bien à la fin du* XVIII^e^ *siècle qu'au commencement du* XX^e^, *c'est le sentiment très juste qu'il y a dans la conscience un caractère essentiel et inaliénable de transcendance dont la dépouille la méthode psychologique qu'on emploie communément pour l'étudier. Ce que Reid a voulu rétablir contre l'analyse de Hume, comme M. Husserl contre la psychologie des modernes, c'est bien que la conscience est un* moyen de connaître une chose *et non pas seulement une* chose à connaître, *et ils pensent ainsi relever au rang d'une logique une psychologie dégradée à une science de la nature. C'était replacer au point de départ de la science de l'esprit le principe d'une saine et honnête description et restituer dans les données mêmes du problème mental cette sincérité sans laquelle il ne peut y en avoir que des solutions illusoires. Mais l'intuition, parce qu'elle révèle un problème, n'est pas pour autant une méthode qui le résout. Animé d'une prudence que l'échec retentissant de Reid rend bien naturelle, M. Husserl s'est bien gardé de s'avancer jusqu'au point dangereux sur la pente glissante du réalisme : il admet à l'égard des affirmations spontanées de la conscience une « réduction phénoménologique » où revit l'esprit du doute cartésien ; et son second ouvrage* (1) *contient même sur le primat de la conscience des thèses presque idéalistes qui n'ont point été accueillies dans son propre parti sans surprise. Nul ne sait encore comment il entend concilier ces restrictions évidentes avec une transcendance de la conscience qui ne reste pas purement nominale. L'intuition par où la conscience se transcende elle-même ne semble donc pas être une méthode suffisante à expliquer la propre énigme de cette intuition : elle demande elle-même des garanties qui devront être empruntées à une autre méthode. La difficulté ne sera pas autre pour la phénoménologie qu'elle n'a été pour l'école de Reid : ce sera de dominer les espoirs suscités par la nouvelle qu'elle répand. L'idée que la conscience possède une signification métaphysique naturelle, si elle ne doit justifier tous les mysticismes, est tenue de fournir tout d'abord le principe de sa propre limitation. Elle tend naturellement, en effet, à s'employer au bénéfice de l'imagination, et, si elle n'est retenue dans ce mouvement, elle n'aura servi encore une fois qu'à confondre avec la croyance ce qu'on donne cependant à juste titre comme le type originel du savoir même.*

Il y a du reste contestation de propriété entre les écoles au sujet de l'intuition. Quoique « intuition » ne puisse vraiment s'entendre que d'une vue perçante qui saisit un objet à travers un milieu interposé, — et, par consé-

(1) *Ideen zu einer reinen Phenomenologie*, 1913, premier volume du *Jahrbuch der Phenomenologie*. C'est la première partie d'un ouvrage dont la suite n'a pas encore paru.

quent, en l'espèce, l'intelligible à travers le sensible, comme l'ont voulu dire Platon et Descartes —, des doctrines modernes bien connues se sont cependant réclamé d'une intuition purement sensible qui serait, si l'on peut ainsi parler, une connaissance immédiate et simple, sans dualité et sans référence. Il s'agit là, évidemment, d'une intuition purement psychologique, *qui prétend démentir tout ce que l'autre prétend avancer, et qui ne doit pas moins opposer M. Husserl à M. Bergson qu'elle n'a opposé Thomas Reid à Berkeley. C'est cette intuition justement à qui l'on fait saisir, et, par conséquent, justifier des* faits de conscience, *qui sont* de conscience *sans cesser d'être* des faits *et, par conséquent, une matière aussi opaque, aussi brute et aussi imperméable à l'intelligence que n'importe quel phénomène de la nature. Ainsi la méthode intuitive se trouve partagée entre le risque de dépasser l'esprit et celui de ne pas l'atteindre. Pour tenir le milieu, elle a besoin de règles, et ce sont ces règles qui définiront la véritable méthode. L'*évidence *même de Descartes, limitée pourtant, dans sa portée immédiate, à la connaissance du sujet, n'est pas une intuition à l'abri des contestations, comme l'a montré la critique de Kant, qu'avaient précédée de justes observations de Leibniz. Si l'on veut donner à l'œil intérieur un champ plus étendu encore, on devra s'assurer de la fonction par l'analyse même et la reconstruction de l'organe, et non pas par son seul exercice, qui peut être imaginatif, délirant et illusoire.*

Ce qui condamne l'intuition comme méthode sous toutes ses formes, c'est que, faite, à ce qu'on dit, pour nous révéler l'immédiat et le primitif, c'est justement le propre d'un tel objet de lui être par nature inaccessible. L'immédiat et le primitif est précisément ce qui ne peut jamais être donné, ayant servi à faire tout ce qui est donné, et ce qui ne peut jamais par suite être un objet d'intuition. Il y faudrait une intuition rétrospective d'espèce. L'intuition même la plus primitive et la plus immédiate n'atteint que des éléments élaborés, dont l'artifice échappe à toute sa pénétration. C'est ce qui fait que l'on peut renvoyer dos à dos Berkeley et Reid et toutes écoles qui s'opposeraient suivant leurs exemples. Chacune ne relève contre l'autre qu'un défaut dont elle est elle-même pénétrée. Ni une qualité sensible pure et sans signification, ni une qualité significative d'objet nepeut se concevoir comme donnée première d'intuition. La première est biologiquement incompréhensible, et la seconde est logiquement impossible. Le réalisme défend le fait contre la logique, et l'idéalisme la logique contre le fait ; l'intuition de l'un est vraie sans être claire, l'intuition de l'autre est claire sans être vraie. Ces oppositions nous marquent assez que le problème ne saurait jamais se résoudre par la voie de l'intuition, qui est au contraire l'inépuisable source des obscurités qu'on veut lui faire éclaircir : à tel point qu'on en pourrait assez bien dire que, plus elle est aiguë, plus elle est trompeuse,

L'erreur de la méthode dialectique n'est pas d'avoir cru qu'il fallait reconstruire *la sensibilité avec la pensée, mais d'avoir donné à cette reconstruction un faux but et de faux moyens. Ce qu'il s'agit de reconstruire n'étant pas, comme nous le disions à l'instant, un objet d'intelligence, mais un acte d'intelligence, on ne peut le reconstruire avec des idées comme un concept; il faut le reconstruire avec des tendances, comme toute activité. La méthode de notre travail nous est ainsi définie par son objet même. On l'appellerait* génétique, *si ce n'était donner un terme bien spécial à une méthode bien générale : car toute explication est genèse, et expliquer une chose est toujours montrer comment elle* est faite. *L'esprit n'a pas d'autre manière de comprendre les choses réelles, c'est-à-dire les choses particulières. Maintenant, les méthodes usitées en psychologie prétendent évidemment être génétiques; seulement, parmi les choses réelles et particulières, que l'on peut faire ou voir naître en vérité, et non pas seulement, comme des concepts, en esprit, il faut distinguer toutefois, selon nos remarques précédentes, entre les* faits de la nature, *qui* sont *les objets de notre conscience, et les* actes de la conscience *qui* ont — *et qui ne sauraient* être — *de tels objets. Une* science de fait *doit partir d'un fait, et, dans l'ordre mental, on ne voit guère de* fait *plus simple que la sensation. C'est donc l'*élément *dont la psychologie a construit la conscience. Mais en réalité, la sensation est* esprit, *et, quand on y a une fois pris garde, on s'aperçoit même qu'elle contient tout l'esprit. D'une part donc, la méthode génétique doit entrer en action là ou la psychologie l'arrête; et, d'autre part, elle doit s'exercer sur une activité intelligente, quand la psychologie ne l'exerce que sur des faits bruts. La règle qui répond à ces deux conditions est de chercher la cause de l'intelligence sensorielle dans quelque activité vitale plus primitive que la sensation, et c'est presque notre unique principe de méthode.*

A la vérité, ce n'est pas un principe nouveau; mais il n'a jamais été suivi d'une manière consciente, générale et systématique. La plus mémorable tentative qui ait été faite pour l'appliquer est sans doute celle de Fechner : mais cette tentative a dès le début manqué de suite, et elle n'a exercé aucune action durable. Pourtant la distinction de la qualité et de l'intensité, qui fait le sens propre de la loi de Fechner, était d'une valeur psychologique unique : elle devait nous révéler dans la sensation représentative quelque chose de bien plus profond et de bien plus intime que la représentation. Mais c'est justement l'enseignement qu'on en a le plus méconnu. Les recherches de M. Henry Head et de ses collaborateurs sur la sensibilité cutanée, quoique autrement orientées en apparence, nous renouvellent en réalité la même indication. La sensation proprement dite y apparaît histologiquement supportée par des processus sous-jacents qui nous ouvrent un jour étrange sur une sorte de genèse biologique de l'intelligence. Ces grands travaux, quoique animés d'un esprit de synthèse peu commun,

nous montrent cependant dans l'expérience objective l'auxiliaire le plus direct de la philosophie des sens. Et nous-mêmes nous n'avons guère tiré de profit que des recherches psychologiques qui n'attendent pas de la conscience même le secret de son énigme. Comme la conscience est une conscience de l'univers, ce ne serait pas trop de comprendre l'univers pour la comprendre pleinement. Du moins n'est-elle qu'obscurité pure lorsqu'on l'en sépare : c'est elle-même qui nous chasse d'elle-même. Le principe de classification des sciences qui superpose un objet psychologique à un objet biologique, superposé lui-même à un objet physique, constitue, sous cette forme brute, la plus décevante définition de la psychologie. L'esprit, sans doute, dépasse la vie, laquelle dépasse la matière : pourtant il n'est que la conscience de la matière par la vie. Non seulement donc la science de l'esprit est biologique par sa base, mais elle est même physique par son objet, et ce n'est pas sans raisons naturelles que la physique elle-même est venue réveiller, de nos jours, quelques-uns des problèmes les plus ardus de la métaphysique des sens. Lorsqu'elle remet en honneur le scepticisme des anciennes sagesses sur la valeur des formes mêmes de notre sensibilité, elle n'obéit qu'à la loi de sa constitution comme la genèse de la conscience permet de l'atteindre. Car l'expérience physique a pour organes les sens, mais des sens humains, *des sens sublimés, et non pas les sens naturels, et le conflit des deux expériences peut bien être révélé au cours des temps par le progrès des observations : il est imposé dès l'origine par la nature même de la sensation, qui seule en livre le secret.*

Cette sensation n'est donc pas celle que la psychologie connaît, et la nature n'en peut être atteinte que par un travail en quelque sorte souterrain aux données sensibles que la psychologie prend pour élémenis. Peut-être devra-t-il paraître au premier abord un peu irritant que, renonçant à cet immédiat *que l'on peut juger déjà bien subtil dans certaines psychologies contemporaines, nous prétendions y révéler un état fort complexe et qui laisserait à peine pressentir la véritable nature de ses origines. Mais notre crainte serait bien plutôt de n'avoir pas poussé assez profondément vers cet élément originel. Le tableau que nous présentons des origines de l'esprit n'en est certainement qu'une ébauche grossière. Cependant, peut-être qu'un plus grand détail ne répondrait encore à aucune curiosité sérieuse, et c'est sans doute montrer assez d'exigence que de demander au public de sacrifier son confortable* état premier *pour aller chercher bien au-dessous de la qualité la source pure de l'esprit, quoiqu'il ne doive en percevoir peut-être que la fraîcheur, et non pas encore le jaillissement.*

Qu'on ne nous impute pas cependant la naïveté de vouloir rafraîchir un évolutionnisme décrié en cette matière, et d'attendre des faits passés, sur les problèmes de la sensation, une lumière que nous aurions renoncé à recevoir des faits présents du même ordre. L'histoire des faits par elle seule ne peut être plus claireen cette matière que les faits eux-mêmes.

La philosophie n'est jamais une matière de faits, et elle ne peut pas plus trouver une réponse à ses curiosités dans l'histoire pure que dans l'observation pure. L'évolution de la sensation ne pourrait nous servir de guide que si elle n'était pas elle-même guidée. Mais elle l'est sans aucun doute, si la sensation peut avoir une signification. C'est en réalité son guide que nous cherchons au sein de l'évolution, c'est-à-dire que nous y cherchons l'esprit ; et, sans doute, nous ne le cherchons pas autrement dans le passé que dans le présent ; mais le passé nous le montre à l'œuvre, et l'avantage inestimable qu'il possède sur le présent, c'est qu'il limite rigoureusement nos hypothèses sur l'action de l'esprit et qu'il leur impose une sanction infaillible.

III. Esprit.

Ce livre a naturellement pris son origine dans notre précédent ouvrage (1), *et on nous excusera peut-être d'indiquer ici ce qu'il y ajoute. C'est essentiellement l'idée d'un passage entre la passivité des sens et l'activité de l'esprit surpris au sein de la sensibilité même. J'avais laissé presque un abîme entre l'expérience sensible et la pensée, un peu dans l'esprit de Descartes ; mais, comme notre époque n'est guère cartésienne, on m'avait accusé de faire de la science une pure construction, sans penser que c'est le reproche adressé par Gassendi à Descartes et que celui-ci rejette avec tant de hauteur. Cependant, cette union* (2) *d'un empirisme radical et d'un rationalisme en quelque sorte radical aussi, en dépit des illustres précédents dont elle avait le droit de se réclamer (Platon, dans cette vue, avait même précédé Descartes), pouvait laisser dans l'esprit une incertitude légitime. L'ascension de la sensibilité à la raison, bien que j'eusse tenté d'en donner à diverses reprises une explication naturelle* (3), *ne se laissait pas facilement comprendre comme un hasard heureux, sans compter qu'une telle origine, si elle était vraie, aggravait encore ce qu'on pouvait appeler dans cette conception l'artificialité de la raison. Descartes échappait du moins à ce reproche en recourant à une réalité métaphysique pour donner à ses « idées » l'objectivité qu'elles ne trouvaient point dans l'expérience sensible : mais ce recours m'était interdit. Pour rendre à la raison sa réalité, j'ai plutôt suivi, sinon le chemin, du moins le projet de Leibniz, qui était de retrouver quelque raison au fond de la sensibilité ; car le même projet m'a conduit, comme je le disais tout à l'heure, dans un chemin fort différent, et, tandis que Leibniz ne voyait dans la*

(1) *Critique des conditions de l'action*, 2 vol., Alcan, 1910.

(2) Comme elle apparaissait surtout dans l'étude sur l'épicurisme, I, p. 119-120, 141 et 148.

(3) I, p. 634-635 ; II, p. 126-128.

sensibilité qu'une représentation de raison obscurcie, c'est en découvrant au fond de la sensibilité quelque chose qui n'est plus représentation que j'ai cru y retrouver la raison. J'ai donc conservé le dualisme de mes premières vues : simplement, je l'ai transporté au cœur même de la sensibilité. La sensibilité passive, lorsqu'elle devient capable de saisir en elle l'activité qui la supporte, se reconquiert sur les choses et devient raison. On a reproché à toutes les théories rationalistes d'avoir été chercher le principe de la connaissance, — comme aussi, du reste, celui de l'action, — très loin au-dessus des données sensibles et de l'expérience commune. Mais leur erreur n'est pas nécessairement de les avoir cherchés très loin *de la sensibilité : c'est peut-être de les avoir cherchés* au-dessus. *La raison ne nous élève pas ; elle nous égale à notre altitude. L'agrandissement qu'elle nous apporte n'est que la révélation d'une plénitude insoupçonnée.*

Ce livre est donc écrit en honneur de la raison. Il suit en cela, du reste, l'ouvrage précédent : mais peut-être porte-t-il au même autel un hommage qui sera moins discuté. Ayant alors rattaché mon effort, sous la réserve de mes forces infimes, à celui qu'expriment en commun les révolutions corrélatives et enchaînées de Socrate, de Descartes et de Kant, il ne pouvait me surprendre de passer d'abord, dans leur sillage, pour un ennemi de la raison. Socrate, aux yeux de ses contemporains, n'est qu'un sophiste ; Descartes apparaît aux siens comme un sceptique et Kant comme un Hume prussianisé. La raison, pareille aux autres dieux, a ses prêtres, qui sont les mainteneurs du rite des adorations. Je lui brûlais un encens qui déchirait les narines sacerdotales. De la hauteur d'idéalisme où ils se sont portés, ils ne flairent plus au-dessous d'eux qu'une odeur confuse de bergsoniens. Cependant, j'attendais au moins qu'on me donnât quittance de mes intentions. Ceux qui travaillent dans les démolitions ne sont pas toujours des démolisseurs, et on a construit d'assez beaux édifices avec des matériaux d'anciennes ruines. Les ennemis de la raison peuvent aussi avoir partiellement raison, non pas en ce qu'ils la décrient, mais en ce qu'ils montrent le peu de fondement des honneurs coutumiers qu'on lui rend. Nous pensons que la tâche des empiriques et des sceptiques a toujours été de préparer, contre leur gré, un rationalisme et un dogmatisme meilleurs. Quand nous utilisons leurs travaux pour les conduire à ce terme imprévu, nous ne sommes en rien inférieurs à leurs adversaires les plus systématiques pour notre foi en la raison ; nous croyons seulement plus qu'eux au progrès des idées et au sérieux de l'histoire. Mais on ne peut attendre d'aucun des deux partis qu'ils reconnaissent ces distinctions, lorsqu'elles se font jour. Il y va de la cause commune de l'empirisme et du rationalisme que les systèmes critiques soient toujours présentés au public comme empiriques. Rien n'est jamais arrivé qui les départage et qui les surmonte. J'ai vu se faire sur ma Critique *cet accord utile et naturel. Ce n'était rien : ce n'était qu'un pragmatisme de plus.*

L'ouvrage présent a quelque espoir de dissiper cette équivoque : non seulement parce qu'il travaille à construire plus qu'à déblayer et que le plan et l'idée ne peuvent éviter d'apparaître dès lors au-devant des matériaux, mais encore parce qu'il défend la cause rationaliste sur un terrain où les rationalistes mêmes sont presque uniformément empiristes. Il rejette donc de lui-même ceux qui sont fatigués d'entendre dire du bien de la raison. Cependant ceux qui sont fatigués d'en entendre dire le bien qu'on en dit pourront également y trouver leur compte, et ce n'est malgré tout qu'une autre contribution à une même entreprise. Nous ne mettons sans doute rien au-dessus de la raison — ni l'intuition, ni l'institution sociale — que nous croyons dérivées au contraire de la raison qu'on leur subordonne ; mais cette raison ne pourrait les contenir l'une et l'autre, si elle ne trouvait le moyen de s'élargir elle-même assez considérablement. La raison qui travaille dans les sens ne saurait avoir le caractère de la raison réfléchissante et discursive. Si la sensibilité a toujours été abandonnée à l'empirisme par la philosophie, qui ne se réservait que l'esprit logique, c'est précisément parce que la philosophie a manqué de l'imagination nécessaire pour concevoir ce que pouvait être une raison organique. *Puisque nous assignons à la raison un domaine nouveau, on ne peut s'étonner que nous y fassions apparaître une raison nouvelle. Mais cette raison prouve assez son identité avec l'autre si elle est, dans le temps et l'espace, la source même de l'ordre et de la causalité sur laquelle l'autre travaille. Cette raison prétend moins à dominer qu'à fonder. Si la raison, comme on le croit, n'était que le couronnement de l'édifice, il faudrait bien qu'elle portât sur autre chose qu'elle-même. Dès lors la psychologie et la sociologie seraient excusables de la faire reposer, faute de mieux, sur des instincts individuels ou collectifs. Mais la place de la raison n'est pas au sommet : elle est à la base. Rien d'autre qu'elle-même ne peut la porter, et ici encore nous n'entreprenons qu'un « retour à la nature pour y trouver la raison même »* (1).

---

(1) *Ib.*, II, p. 294.

LIVRE PREMIER

LE PROBLÈME DE LA QUALITÉ

CHAPITRE PREMIER

POSITION ET HISTORIQUE DU PROBLÈME

L'idée de réalité objective ou de *chose* est inhérente à toutes nos sensations. C'est même tout le fondement de la distinction que nous faisons communément entre ces dernières et nos affections ou impressions : nos impressions sont à nous, tandis que les sensibles, couleur, chaleur, etc., sont à la chose. La logique ne saurait l'empêcher, car les deux thèses contraires se partagent ici l'absurdité et l'évidence : il semble évident que la sensation de couleur est à nous ; mais il paraît tout aussi certain que la couleur n'est pas à nous ; et qu'y a-t-il de plus pourtant dans la sensation de couleur que la couleur même ? La liaison en question est donc au-dessus de la logique pure. Mais elle n'exprime pas non plus une relation d'expérience facile à concevoir. Car *la chose* n'est pas fournie par une expérience indépendante de la sensation et qui puisse se lier à cette dernière. Loin que la chose s'ajoute à la sensation, il semblerait plutôt qu'elle en émane. L'oiseau presque nu cherche à voler dès qu'il sent seulement que ses ailes lui poussent : la sensation apparaît comme un moment de la germination de nos impressions qui fait qu'elles essaiment : elles poussent dehors comme par une force qu'elles ont prise au dedans. Aussi arrive-t-il qu'elles y poussent à l'étourdie et qu'elles battent l'air avec des ailes incapables de les porter. Ce phénomène des sensations *faibles* est des plus significatifs : il nous montre que le sujet, dans la sensation, tire assez de soi ce qu'il donne à la chose pour qu'il puisse même éventuellement en tirer la chose tout entière et se construire un objet purement imaginatif. L'exemple en doit être cherché naturellement dans les sensations mal dégagées des affections, où celles-ci prolongent une inertie qui triomphe d'une force contraire ; et les sensations thermiques, qui sont les plus *impressives* de toutes, nous fournissent aussi cet enseignement sous sa forme la plus frappante. Il vaut la peine d'être médité.

La chaleur-sensation nous représente un corps froid, chaud, et plus ou moins froid ou plus ou moins chaud. Laissons de côté le fait qu'elle nous médiatise ainsi, sous le nom de *corps*, des notions de solidité et de cohésion qui lui sont évidemment étrangères. Elle n'est peut-être pas en cela aussi différente qu'il semble de la saveur, de l'odeur, du son et de la couleur. La différence est ailleurs. Les autres sensations, même les moins *expansives*, telles que la saveur et le contact, nous médiatisent toujours une *chose* à l'égard de laquelle nos relations d'action et de passion changent avec nos mouvements — ceux de nos mains ou de notre langue — c'est-à-dire une chose *dans l'espace*. C'est pourquoi Descartes ramenait notre notion essentielle de la *chose* à celle de la spatialité. Mais la sensation de chaleur ne nous fait même rien connaître de spatial. Ni son intensité, comme l'avait déjà remarqué Kant (1), ni sa qualité, pour autant qu'elle se distingue de la première, ne dépendent de la surface de chaleur. La chaleur n'est ni moins grande ni autre d'aucune manière dans un petit espace que dans un grand. Sa liaison avec le contact est fonctionnelle, ce dont l'importance est grande, mais on ne peut même plus soutenir qu'elle soit anatomique, et on a pu, du reste, toujours constater que, tandis que le contact peut se renseigner lui-même par sa mobilité, la sensation thermique n'a pas d'instruments musculaires assez menus pour s'analyser et courir en quelque sorte après sa cause. La chaleur ne change pas non plus suivant qu'on approche le corps plus ou moins : car même les odeurs et, dans leurs relations avec elles, les saveurs varient de quelque manière avec la proximité et doivent, par conséquent, évoquer cette dernière sous une forme plus ou moins correcte. Au contraire, les corps les plus brûlants ne rayonnent, même à proche distance, qu'une quantité de chaleur infime en proportion de celle qu'ils communiquent au premier contact avec une instantanéité foudroyante. On peut douter qu'il s'agisse du même sens, et c'est un doute que la spécificité si grande de notre sens de la chaleur atmosphérique — du reste, à peine représentatif (*il fait* chaud, *es ist* warm) — est bien propre à confirmer. Le sens de la chaleur des corps est donc lié au contact sans que la chaleur même puisse signifier le contact, le représenter. Ce sens nous représente cependant — dès qu'il cesse d'être purement affectif, ce qui ne manque pas d'arriver assez souvent — un grand nombre de variations que nous n'hésitons pas à rapporter à des corps externes, bien que nous soyons totalement hors d'état d'acquérir par son entremise la moindre expérience d'*un tel externe* : elles sont donc simplement imaginées. Pour *réaliser* la chaleur, nous avons

(1) *Critique de la raison pure*, *Analytique des principes*, 2e partie, 3e section, 2, et *Prolegomènes*, 26, note.

décidé et teint — contre l'évidence des sens, qui nous montrent que la chaleur d'un corps n'en change pas nécessairement les caractères tactilo-moteurs, — que la chaleur était, sinon une impulsion, du moins *comme* une impulsion. L'équivalence mécanique de la chaleur était la découverte la mieux harmonisée à nos anticipations naturelles, qui n'y sont certainement pas étrangères. En tout cas, ce n'étaient que de pures anticipations. Ici l'*être* n'est pas seulement différent du *paraître* sensible : il est même une fiction incompatible avec cette apparence et posée directement contre l'attestation du sens.

Cet exemple, dont la pleine signification n'apparaîtra sans doute que plus tard (1), peut en tout cas dès maintenant illustrer pour nous, mieux que bien des considérations abstraites, un fait important : c'est que la réalité, la chose, pour notre esprit, ce n'est pas purement et simplement le *sensible*, et que même c'est éventuellement, dans un *sensible*, quelque chose qui ne peut absolument pas devenir sensible et ne pourra être qu'imaginé ou conçu. Dès la première analyse, la *chose* apparaît d'un autre ordre que le sensible et que toutes les données de la sensation comme telle.

La première hypothèse qui se présente pour expliquer cette singularité et pour résoudre ce paradoxe est que l'idée de *chose* est quelque création de la pensée comme telle, laquelle ajouterait au donné sensible, seule réalité primitive, ce caractère d'*être*, ou de *réalité* au sens conceptuel. Mais cette conception rencontre bien des difficultés. D'abord, s'il est bien vrai que la pensée peut ajouter des attributs au sensible, lorsqu'elle l'informe — par exemple l'universalité ou la quantité, — il n'est pas moins certain qu'elle n'y peut rien ajouter que des attributs ; or, l'être n'est pas un attribut. Non plus que dans un thaler, il n'apparaît nul attribut nouveau dans un sensible, quand, de mental seulement, il devient réel. Une pensée, fût-elle divine, ne peut *décréter* l'être : elle ne peut que le créer. Pareillement la nôtre ne peut *compléter* le sensible par l'être : elle ne pourrait que le *créer* avec. Mais si le sensible lui est *donné*, il ne sera jamais son œuvre et sa créature.

Le même raisonnement pourrait être présenté sous une autre forme. Si la pensée peut décréter l'être, il faudrait aussi qu'elle pût en décider. Or, il est d'expérience courante que, là où il y a doute sur la réalité de nos impressions, c'est la consultation plus étendue de la sensibilité qui en juge en dernier ressort.

Ou bien, songeons que l'hypothèse en discussion se contredit elle-même. Si la pensée impose l'*être* à des *données* sensibles, c'est que celles-ci

(1) V, p. 72 suiv.

en sont privées. Elle ne pourrait donc les décréter réelles sans les reconnaître illusoires, ce qui ne se laisse pas concevoir. Il est donc bien possible que la réalité soit une affirmation liée à l'exercice de la pensée ; mais il faut alors que ce soit quelque exercice de la pensée lié à la sensibilité la plus primitive.

Il ne nous reste donc en réalité qu'à examiner si, contrairement aux vues du *sensualisme* (lequel en cette matière est presque toute la philosophie), la sensorialité primitive, immédiate, n'est pas déjà fondée sur cette union de l'être et du sensible, si la réalité n'est pas l'appréhension vraiment immédiate du sens. Mais cette vue se heurte à des préventions puissantes et unanimes que nous présenterons dans un court tableau d'histoire.

Atteindre l'immédiat est le but, comme on sait, que s'est assigné toute l'école empiriste, anglaise, française et allemande, du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècles. On voulait, comme les physiciens l'avaient fait pour la matière, renoncer aussi pour l'âme aux hypothèses sur son essence inaccessible. C'est l'esprit et presque la croisade de Hume, comme on le voit bien d'abord dans la Préface juvénile de son *Traité*. Ainsi que la matière subtile, on veut bannir le subtil de l'esprit, et, comme la matière toute simple n'est que le *sensible* tout simple, on admet que l'esprit tout simple, nu, immédiat, n'est aussi que le *senti*, ou, comme on dit fort bien, l'*impression*. Le principe de la méthode est d'éviter, ici aussi, au point de départ, les interprétations, qu'on assimile à des hypothèses. Une représentation est évidemment une interprétation : c'est l'interprétation d'une impression comme signe d'un objet. Une représentation ne peut donc être immédiate et simple. Toute pensée est tardive et seconde, et l'immédiat se ramène à des *idées* sans pensée, espèces d'atomes spirituels, dont on pourra, croit-on, former des pensées, comme Newton son système, par quelque *loi d'attraction* mentale.

La doctrine est assez connue pour qu'il soit inutile de la présenter plus longuement. Elle a dominé toute la spéculation philosophique sur la sensation pendant près de deux siècles, survivant sans peine à la critique de Reid et de son école. Cependant, notre époque en a vu pâlir le prestige, et sa théorie de l'association semble devenir une seconde fois pour elle la pierre d'achoppement. On reproche au système, à peu près comme faisaient les Écossais, que le principe d'atomisme mental réduit logiquement l'association à une juxtaposition, en excluant le dynamisme de qui seul une véritable relation, unité et continuité pourrait sortir. Il ne saurait donc expliquer ni mémoire, ni causalité, ni jugement, ni conscience de soi. Et c'est une critique commune à la psychologie du *stream of thought* de James, à celle des *données immédiates* de Bergson et à l'*Erlebnispsychologie* de Külpe, de Stumpf et de l'école de Würzbourg.

Cette critique, dont nous ne méconnaissons pas la valeur, et qui, si elle n'a point été (comme elle a voulu l'être, du moins en Allemagne), une « psychologie de la pensée » (*Denkpsychologie*), lui a certainement préparé les voies, procède-t-elle cependant d'une vue et d'une méthode nouvelles ? La *science naturelle de l'âme* ne connaissait que des *faits*. Or l'âme n'est pas dans les faits et elle leur est toujours antérieure. Un *fait* ne peut jamais être *premier*, ni une *donnée* être *immédiate*. Ce qui est *donné* est toujours *second* pour l'esprit qui le reçoit. Il ne peut y avoir de premier que ce que *pose* l'esprit, non ce qu'il reçoit, c'est-à-dire un *acte*. Ce *premier* n'est donc pas donné, mais *a priori*, et c'est ce qui le justifiera d'imposer une loi première a tout ce qui peut être donné. Évidemment, la psychologie qui combat celle de l'association est bien loin d'entrer dans ces principes. Un même « empirisme radical » en soulève, au contraire, toutes les écoles contre un empirisme jugé transactionnel. On n'avait fait que des *expériences d'états* ; il s'agit de faire des *expériences d'âme*. C'est-à-dire que les lunettes opaques qui nous empêchaient même de voir la lune sont mises en demeure de nous laisser passer les étoiles. On veut animer la statue à force de la regarder. C'est cette pénétration de vue qui doit faire, à ce qu'on pense, retrouver le dynamisme et la continuité de la vie mentale. Il suffira d'appliquer à la rigueur une méthode faussée par le compromis.

Soit le problème de la sensation, si longuement étudié par James et par M. Bergson. On admet que les anciens empiristes sont parfaitement fondés à considérer la qualité comme une donnée simple de la sensation et à lui attribuer une nature originelle où *signifier* n'a point de place. Ils ont fort bien découvert ce qui est primaire et que c'est une sensibilité non encore intelligente. Seulement ils ont commis la contradiction de placer dans la conscience primitive une division du travail malgré tout intelligente. Dans une sensibilité pure, une odeur marque une relation aussi naturelle — et même, évidemment, plus naturelle — avec une couleur, qui est une sensation comme elle, qu'avec l'objet odorant dont elle est le signe. Tant que les nécessités de la vie n'ont point lié l'odeur à quelque corps matériel externe, elle n'est qu'un des aspects d'une multiplicité indivise, où, comme dans un rêve, chaque chose est en même temps autre chose. Distinguer odeurs, saveurs, couleurs, c'est distinguer implicitement choses odorantes, sapides, colorées. C'est donc mêler la *matière* à l'esprit et, sous couleur de psychologie, faire encore de la physique. Tel est donc le principe des critiques que cet empirisme psychologique radical adresse à un empirisme qui ne serait pas assez radical, parce qu'il ne serait pas assez psychologique. Ce dernier empirisme mêle, dit-on, l'espace divisible à l'esprit fluide, et c'est pourquoi il rompt la continuité de cet esprit. La caractéristique de l'esprit, c'est qu'il ne participe pas, sauf par

corruption, aux *choses*; c'est qu'il n'a point de rapport naturel, et encore moins nécessaire, à des objets. Plus précisément, fait d'états intérieurs les uns aux autres dans toutes leurs parties, il s'oppose par nature à des *choses*, qui sont extérieures les unes aux autres et faites de parties soumises à la même loi d'extériorité mutuelle. La conscience immédiate ou pure, c'est cette réalité multiple sans cesser d'être une que nous révèle une sensibilité dont les éléments *qualitatifs* ont été isolés de ses éléments intellectuels. Pour retrouver l'immédiat, il faut bien commencer par le sensible, comme les anciens empiristes, mais il faut le découvrir à l'état pur. Et alors il apparaîtra que cet immédiat nous fournit l'exemple même de l'interpénétration qu'un sensualisme imparfait et corrompu était hors d'état d'expliquer.

On voit qu'il s'agit bien de la gageure de prévenir une des impasses les plus fatales de l'empirisme en aplanissant et en raccourcissant le chemin qui nous y conduit. L'immédiat ramené à l'*impression* rendait impossible toute intellection d'ordre et de suite : on prétend retrouver l'un et l'autre en poussant encore plus loin l'impressionnisme. Mais ce qui avait été ruiné, en réalité, c'était la relation du sujet à la chose ; les impressions ne restaient sans lien entre elles que parce qu'elles restaient sans lien avec l'être. On peut présumer qu'en achevant de rompre ce dernier lien, on n'aura guère travaillé à resserrer le premier. On ne pourra sortir de l'atomisme mental. Chaque état, parce qu'il participe à tout, ne tient effectivement à rien et s'échappe même incessamment à lui-même. La conscience impolluée n'est plus peut-être une poussière, faite de grains durs et discontinus ; mais sa fluidité n'est que celle d'une fumée qui s'est faite de leur écrasement. Heureusement que la « matière » y pénètre, et, attirant autour d'elle, par l'étrange fascination du mal, les éléments les moins fumeux de la nébuleuse spirituelle, y détermine la formation de noyaux consistants et solides. C'est grâce à cette matière, extensive à l'infini, que l'esprit trouvera le moyen de s'intérioriser, d'échapper à sa dispersion originelle ; c'est par l'action de cette inertie sans pensée qu'il deviendra actif et intelligent ! Ainsi serons-nous ramenés tout de même à comprendre, au moins par l'énormité du paradoxe, que l'objet fait malgré tout partie de l'esprit.

Ces conséquences, qui étaient faciles à prévoir, nous montrent que le radicalisme de la méthode empiristique n'a fait qu'aggraver les difficultés qui tiennent à cette méthode même. On ne peut échapper au rêve en s'excluant toujours davantage de la réalité ni au subjectivisme en sacrifiant de plus en plus l'objet. Mais cette réalité et cet objet, que l'on a chassés par la porte, on est heureux de les recevoir par la fenêtre. Du fait de ce va-et-vient contradictoire, une dualité de plus en plus profonde s'accuse au cœur de l'esprit : jusqu'au point qu'elle va briser la psychologie même en deux parts. L'étude du sujet et celle

de l'*objet du sujet* vont bientôt se réclamer de deux méthodes et même de deux sciences. Cet esprit purement moteur que M. Bergson juxtaposait partout à son esprit qualitatif, on va tenter de lui assurer une existence absolument indépendante. Après tout, dans cette association, le corps animait l'âme plus peut-être qu'on ne pensait. Ainsi avons-nous vu cet élément intelligent et vivant du couple originel sortir peu à peu du ménage mal assorti. Le behaviorisme, la « psychologie objective » prennent ce corps qu'on a gorgé d'âme et ne montrent pas trop mal qu'il vit fort bien sans pensée supplémentaire. La sociologie de Durkheim, — la *Geisteswissenschaftliche Psychologie* de Dilthey et de Spranger, avec plus de nuances, chez nos voisins, — réalise l'objet dans le milieu social et en fait venir au sujet falot et inconsistant tout ce qui lui donnera conscience, cohérence et intelligence. Cette évolution est logique, et ces enfants terribles de la psychologie qui menacent de l'anéantir n'appliquent à l'empirisme radical, dont beaucoup sont directement issus, que le traitement de droiture imposé par leurs maîtres mêmes à l'empirisme originel.

Cependant nous ne pouvons guère reconnaître dans cet objectivisme qu'une véritable démonstration par l'absurde des erreurs initiales de l'impressionnisme psychologique. Certes, une conscience qui se déporte jusqu'à l'objet et jusqu'à la société ne peut manquer de leur devoir des enrichissements infinis, et, dans ces échanges qui se feront de l'un à l'autre, les apports du facteur externe auront toujours une importance qu'on ne saura guère exagérer. Mais encore faut-il que ce déportement soit possible, et soutenir que soit le mécanisme corporel, soit le mécanisme social — deux hypothèses qui s'apparentent plus qu'elles ne croient — façonnent et composent toute l'intelligence que nous apercevons dans le sujet, c'est accoucher l'impressionnisme de son secret bien dissimulé ; ce n'est pas en dissiper le mystère. Nous sommes tout entiers hors de nous et nous n'y comprenons rien. Voilà bien l'extrémité, en effet, où nous a conduits l'empirisme initial. Son effort pour composer l'esprit avec l'impression n'avait abouti qu'à le diviser en deux éléments irréductibles. La mythologie de la chute intervenait d'abord pour les rapprocher, pour faire tomber le sujet dans l'objet, dans son objet. On y substitue maintenant une sorte de mythologie de la grâce qui permet de prêter l'objectivité au sujet sans lui imposer même d'y tendre. Admettons que le mythe, du reste plus humain et plus consolant, et qui nous montre dans la vie intellectuelle l'effet d'un don plutôt que la rançon d'une faute, fait en outre sur l'autre l'économie d'une hypothèse. Entre deux termes contraires, il dédaigne de jeter le lien d'un attraction incompréhensible et toute fictive. Mais alors il ne pourra les unir en apparence, comme les contraires, qu'en sacrifiant réellement l'un à l'autre. Cette logique de la psycho-

logie en est la ruine inévitable, et on ne peut s'étonner qu'elle se consomme souvent, selon les vues prophétiques de Comte, dans une physiologie pure, ou une sociologie pure. L'élément psychologique chassé successivement de toutes ses positions par un mécanisme extérieur de plus en plus envahissant, passe au rang d'une apparence de plus en plus évanescente. Le sujet peut recevoir ce qui lui est le plus étranger ; on y peut entrer un « objet » qu'on ne pourrait jamais en sortir. Cependant, dans cette dernière proposition (si nous y résumons le paradoxe de cet objectivisme), l'affirmative n'est qu'un postulat, elle n'est pas une erreur ; la négative est une erreur, mais qui est la conclusion inévitable d'une autre doctrine. Séparons les doctrines l'une de l'autre et le postulat de l'erreur, afin de laisser à chacun les responsabilités qui lui appartiennent. On verra qu'avec les nouvelles écoles, notre querelle est minime. Elles supposent résolu le problème que nous avons à résoudre. Elles passent à l'ordre du jour sur des postulats qu'elles laissent à d'autres le soin d'établir. Elles enregistrent simplement la faillite de la psychologie empirique et nous imposent d'en reprendre les tâches à pied d'œuvre.

La première concerne la définition de l' « immédiat ». On peut soupçonner plausiblement que les difficultés que la doctrine empiriste rencontre à construire la connaissance sensorielle vraie, qui est objective, proviennent de cet immédiat sans objectivité qu'elle lui prête comme élément. Et nous voudrions montrer, en effet, que la qualité *pure* n'a jamais pu prendre le caractère de l'*immédiateté* dans ces doctrines que parce qu'on l'y apparentait avec des états qui lui sont en réalité antérieurs et irréductibles, comme ils sont irréductibles les uns aux autres : états affectifs, états intensifs et états représentatifs ; si bien que cet « immédiat » de la conscience en exprime presque l'évolution la plus avancée, et, loin d'être à la racine de la connaissance, en est presque le dernier fruit.

CHAPITRE II

QUALITÉ ET AFFECTIVITÉ

Cette confusion est ancienne et Berkeley lui a déjà donné dans ses *Dialogues* une forme qui l'imposera toujours à l'attention (1). Il se proposait justement d'établir que la *chose sensible* ne peut être que le *sensible* tout court, que le substantif, par conséquent, se réduit à son adjectif, la chose sonore à la sonorité, la chose odorante à l'odeur, bref la perception à la pure impression, et que c'est *parler au delà de sa pensée* que de rapporter le phénomène à l'être ; — alors que c'est seulement parler *au delà de son impression* et qu'il s'agit justement de savoir si telle n'est pas la condition de toute parole et l'exigence de toute pensée, si Platon n'a pas fait justice d'Antisthène. Mais le sens commun, que Berkeley veut convaincre en la personne d'Hylas, est ici, comme nous l'avons dit, l'allié de Platon. La discussion avec un tel interlocuteur ne pouvait rester dans l'abstrait ; il fallait lui donner des raisons psychologiques et presque sensibles de douter de la perception extérieure, et Berkeley vit bien qu'il ne peut y en avoir de meilleures que celles qui révèleraient dans la perception une forme d'affection particulière. Il est clair, en effet, qu'une douleur et un plaisir ne peuvent être une *qualité de choses*, et que, par suite, aucune qualité ne pourrait être *qualité de chose*, si toute qualité était une affection. Il s'attache donc à établir ce dernier point (2). Mais on peut s'étonner qu'il n'ait pas été mis en défiance sur la valeur de son assimilation par l'impossibilité de l'étendre à toutes les qualités ; car il l'arrête lui-même au seuil des sons et des couleurs ; et c'est, du reste, une modération qui

(1) Voir *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, trad. Beaulavon-Parodi, Paris, Alcan, I, p. 134 et suiv.

(2) P. 136-146.

fait le plus grand honneur à sa perspicacité. Seulement, l'obstacle rencontré sur ce point aurait dû lui porter sur les autres sens un avertissement rétrospectif : si les perceptions vraiment extérieures sont à ce point étrangères à toute affection, on soupçonne assez naturellement que c'est l'engagement des autres dans l'affection qui les a empêchées de devenir assez extérieures. Sous le bénéfice de cette présomption, on devra trouver très remarquable qu'au sein même des sens primaires, l'opinion s'obstine à rapporter, par exemple, la chaleur à l'objet, tandis qu'elle lui refuse la *douleur* qui en provient. On voudrait donc qu'elle en fût louée et ses raisons secrètes recherchées avec diligence ; et l'on observe avec chagrin que c'est le philosophe qui prend le parti de la confusion et morigène le sens commun obstiné à maintenir une distinction aussi essentielle (1). On sait cependant que ces procédés ont fait école et que la confusion s'est étendue bien au delà du point où Berkeley avait jugé prudent de l'arrêter. On a voulu d'abord que toute qualité fût à quelque degré affective (Wundt) ; et enfin, il est devenu usuel d'appeler *qualitatifs* les états même les plus profondément affectifs, et d'y chercher la source de qualités indéfinissables qui tiennent de la couleur, de la chaleur et de la lumière (2). C'est une habitude de langage que l'on peut estimer regrettable, et il n'en est guère, à notre sens, qui ait contribué plus fortement à empêcher la constitution d'une science génétique de l'esprit, en nous persuadant que nous trouvons des *qualités* là où nous ne trouvons même aucune représentation (3). L'affec-

(1) P. 136-140. Cf. p. 163-164.

(2) Bergson : *Essai*, Alcan, 1889, p. 6 et 8.

(3) On sait que M. Bergson appelle « qualité pure » le « fait de conscience » comme opposé à la « pure quantité, qui est nécessairement espace » (*ib.*, p. 171). De cette qualité pure, il nous a présenté, du reste, deux tableaux, qui pourraient paraître assez opposés, dans l'*Essai*, où elle est définie par la « durée pure », — c'est-à-dire essentiellement par la mémoire et la vie intérieure, — et dans *Matière et Mémoire* où, à titre de *perception pure*, d'image impersonnelle de l'univers, elle apparaît bien plutôt comme le pur extérieur (I, p. 22-58, Alcan, 7e éd.). Mais le dernier chapitre de cet ouvrage nous enseigne à réconcilier ces vues, sur les principes de l'*Essai* (p. 201-206), grâce à l'hypothèse d'une *extension qualitative* analogue à notre conscience même (p. 245), et qui se constituerait par l'épuration de l'image externe, dégagée de l'espace homogène, comme se constitue la « durée pure », dans la « vie intérieure », en se détachant d'un « temps indéfini et vide » (p. 206). C'est sans doute sur ce terrain de rencontre, aménagé par un secret panthéisme, qu'un sentiment profond peut s'apparenter à une couleur ou à une lumière, comme la vie intérieure en général s'apparente à une mélodie (*Essai*, p. 75, 80 et 90) (*a*). On voit facilement comment en ce sens le bergsonisme est une sorte de surenchère du berkeleyisme dont il reprendra parfois les formules les plus caractéristiques (*Mat. et mém.*, p. 25 : « Il y a pour les images une simple différence de degré, mais non pas de nature, entre *être* et *être consciemment perçues* »).

Seulement, la *perception pure* et la *mémoire pure* ne sont pour M. Bergson que

(*a*) « Pour la troisième fois depuis Pythagore, la musique prend place à l'autel central de la philosophie » (Thibaudet : *Le Bergsonisme*, 1924, éd. de la *N. R. F.* tome I, p. 20.)

tion est un mode de conscience qui préexiste nécessairement à la qualité (bien que l'avènement de la qualité en change les formes) ; elle ne saurait donc en être un aspect, un élément, un envers ni une dimension. On ne peut trouver l'affection dans la qualité que comme on trouve l'amphioxus dans l'homme, et cette relation, loin d'établir que la qualité est un état premier, l'exclut aussitôt de l'*immédiateté* qu'on lui attribue.

---

des limites, des idéals. La réalité concrète est faite d'affections et de perceptions *actives* par qui l'individu sort, pour se réaliser, de cette communion originelle avec l'infinité de la durée et avec l'infinité de l'étendue et entre en rapport avec des *objets* divisés. Ces affections, naturellement, ne sont pas des *qualités pures*, et M. Bergson montre même très vigoureusement (*Mat. et Mém.*, p. 43-52) contre les berkeleyens qu'on ne saurait passer des secondes aux premières par voie de dégradation. Son idéalisme a d'autres bases, et, fondé sur le rapprochement des états-limites de la perception et de la mémoire, il peut laisser prévaloir, au contraire, dans l'opposition commune de ces états-limites aux états concrets, le point de vue dualiste du réalisme et la conviction naïve du sens commun (*Mat. et Mém.*, I, p. 31. Cf. p. 11 et suiv. et *Avant-propos* de la 7e édition, p. II et IV). La logique de M. Bergson est irréprochable, mais sa critique n'atteint qu'un Berkeley bergsonien. Berkeley n'a point connu ces qualités-limites de M. Bergson. Il ne connaît que les perceptions concrètes et les qualités qui s'y rattachent, c'est-à-dire qui s'appliquent à des objets. Ce sont ces qualités qu'il ramène à des affections, et M. Bergson ne saurait guère le lui interdire si pour lui-même la représentation de l'objet, la qualité représentative, n'est visiblement qu'une sorte d'*affectionalisation* de la perception pure et de la qualité impersonnelle (*ib.*, p. 40). On s'explique donc assez bien que, dans l'exégèse courante du bergsonisme, les affections apparaissent universellement comme des états qualitatifs, liés aux qualités pures dans la conscience pure et aux qualités représentatives dans la conscience active : l'exception qui sépare affections et qualités lorsqu'on envisage les affections dans la conscience active et les qualités dans la conscience pure était peut-être trop théorique pour avoir été remarquée, bien qu'elle le méritât.

Chapitre III

QUALITÉ ET INTENSITÉ

La relation de la qualité et de l'intensité est communément aussi mal comprise, lorsqu'on voit dans l'intensité un simple aspect qualitatif de l'extension, et qui ne serait, par suite, rien de spécifique, alors que l'intensité est vraiment distincte de la qualité, et, quoique liée à celle-ci, lui est génétiquement antérieure et fonctionnellement hétérogène et irréductible. Et l'on voit facilement que cette vue, qui conduit à subordonner à la qualité quelque chose qui en réalité précède celle-ci et la conditionne, tend encore à lui assurer dans la constitution de la vie mentale un rang de priorité qui ne saurait lui appartenir.

M. Bergson (1), par exemple, à prétendu poursuivre dans l'hypothèse d'une intensité propre des états mentaux une autre forme de l'hypothèse de leur *mensurabilité*, et, parce qu'on ne mesure que dans l'espace, il a cru que l'intensif n'était aussi qu'une sorte d'ombre projetée de l'extensif sur une vie mentale purement qualitative, et, par conséquent, un phénomène mental secondaire, et surajouté par un mécanisme d'association. L'intensité, au lieu d'être à la source originelle de la qualité, n'y représenterait plus qu'une alluvion tardive et un peu impure. Mais cette définition est loin d'épuiser le contenu de l'intensité, si même elle n'en laisse pas échapper l'essentiel. Il ne faut pas oublier que le point de départ des recherches psycho-physiques chez Fechner, ce n'est pas que la sensation est mesurée par l'excitation, c'est qu'elle lui est au contraire incommensurable et ne suit pas la même loi de développement ; c'est l'affirmation d'une spontanéité de la conscience percevante. Cette conscience s'ouvre ou se ferme aux excitations suivant un rythme qui se reflète dans une courbe de mesure, mais qui

(1) *Essai*, I.

n'est pas lui-même le reflet de cette courbe. Pareil au rythme de certains mouvements volontaires, comme ceux de la danse, il ne tient de la quantité et de la mesure que ce qu'il en crée lui-même. Or ce rythme se retrouve-t-il dans les sensations purement qualitatives ? La réponse des faits, bien souvent consultés, n'est pas équivoque : il ne s'y retrouve à aucun degré. L'enregistrement de la qualité témoigne d'infiniment moins de spontanéité, d'infiniment plus de docilité aux choses que l'enregistrement de l'intensité (1). L'intensité dans la sensation apparaît donc comme quelque chose de plus intime et de plus propre au sujet que la qualité, par conséquent, comme une « donnée » plus « immédiate ». Bien loin que l'intensité soit en nous un caractère par où la conscience qualitative se dégrade en se prêtant aux choses, on est amené à soupçonner que, dans ce mouvement du sujet vers l'objet, c'est au contraire l'intensité qui est à l'origine et la qualité qui est au terme.

Ce qui est bien fait pour confirmer ce soupçon, c'est que là où la loi de Weber marque le mieux son rythme, c'est-à-dire dans les sen ations visuelles et auditives, là aussi les différences entre l'intensité et la qualité s'accusent, même à première vue, sous une forme plus remarquable ; qu'en d'autres termes, là où l'action propre de l'intensité est le plus saisissable, elle y est aussi le plus ouvertement distincte de l'action propre de la qualité. Et comme, par une réciprocité qui n'a rien, ainsi qu'on le verra, d'accidentel, ce sont là justement aussi les sensations où la qualité, libérée de toute affection, atteint manifestement la perfection de sa pureté, toutes les conditions sont réunies pour donner au fait que nous signalons une clarté d'enseignement toute particulière.

Du point de vue déjà de la simple expérience, que le langage usuel enregistre, ne fait-on pas la remarque qu'une couleur n'est jamais dite intense, mais la lumière ? Or, si la couleur est perçue, la lumière ne l'est pas au sens propre du terme. Incapable de rien représenter, elle nous *agit* seulement par une intensité qui est quelque forme de gêne et de désagrément. Au contraire, la couleur, qui n'est pas la lumière, mais, jusqu'au sein du foyer lumineux lui-même, une manière propre que possède chaque corps de la réfléchir ou de la confisquer — et c'est en ce sens principalement que le blanc et même le noir peuvent être dits des couleurs — la couleur qui, par là, nous *représente* les corps, est incapable de nous *affecter* si peu que ce soit. Impossible de soutenir, par exemple, que les sensations de jaune et de bleu puissent devenir gênantes, comme une pression, par quelque progrès de la sensation

(1) Voir notre article : La vraie signification de la loi de Weber, *Rev. phil.*, novembre 1920.

qu'elles nous donnent. C'est l'accroissement de leur *luminosité* qui peut produire cet effet : mais leur luminosité n'est ni jaune, ni bleue, elle n'est absolument aucune *qualité* visible.

On prétend qu'elle n'est qu'un *nuancement* du jaune et du bleu, les couleurs changeant, en effet, qualitativement avec l'intensité, — comme font, du reste, en partie les sons (1). — Mais, si nous pouvons noter que la qualité change avec l'intensité, c'est apparemment que nous la distinguons bien de cette dernière. Effectivement, une couleur, comme un son, peut parcourir pour nous des variations d'intensité que nous estimons très importantes dans le même temps où nous n'y saisissons que des variations de nuances que nous estimons infimes. Le fait que toutes les couleurs tournent au blanc ou au blanchâtre par des augmentations d'intensité considérables, comme elles tournent au noir par la diminution progressive de l'éclairage, ne saurait prouver que nous jugeons de leurs intensités extrêmes par leur simple décalage qualitatif vers le blanc ou vers le noir : car nous ne confondons pas le blanc et le noir avec les degrés extrêmes de l'intensité, nous connaissons des blancs qui ne sont point intenses, et le blanc peut croître en luminosité autrement qu'en devenant plus blanc. Encore faut-il remarquer que le blanc et le noir, — toute justice rendue aux travaux de Hering (2) — ne sauraient prétendre à la pureté qualitative des autres couleurs et que le passage du premier au second correspond physiquement à une absorption croissante des rayons lumineux qui n'a d'analogue dans aucune autre relation de couleurs imaginable et qui entraîne évidemment une diminution croissante d'intensité. Si la décroissance du jour sur le mur blanc d'une cellule est comme un passage du blanc au noir, c'est que le passage du blanc au noir ressemble lui-même, dans l'ordre de la réflexion de la lumière, aux phénomènes de variation quantitative de son émission. Dans ces conditions, il est assez remarquable que nous distinguions tout de même si bien un rouge plus intense, par exemple, d'un rouge seulement moins saturé ; car cela prouve que nous savons distinguer l'intensité, non seulement de la qualité en général, mais encore de cette forme spéciale et comme mixte de qualité qui se constitue dans les corps, lorsqu'ils imitent, en nous renvoyant la lumière, l'intensité que créent les sources qui l'émettent.

Comme il y a une qualité liée à l'intensité, il y a réciproquement une espèce d'intensité liée à la qualité, mais que nous en distinguons tout aussi nettement, puisque nous pouvons parcourir toute l'échelle des couleurs avec toutes leurs nuances sans prendre une conscience nette

(1) Cf. Bonnier. — *L'Audition*. Doin, 1901, p. 176.

(2) *Zur Lehre vom Lichtsinn* (*Sitz.-Ber. d. Wien. Akad.*, 1874, Bd. LXIX et 1889, Bd. XCVIII).

ni même aucune conscience de ces variations parallèles de luminosité. Ces valeurs lumineuses propres des couleurs se modifient, du reste, elles-mêmes avec l'éclairement, c'est-à-dire avec l'intensité proprement dite. A la lumière du jour, le maximun de luminosité appartient au jaune vers l'orangé ; dans l'obscurité, pour un œil adapté, des couleurs, ayant perdu leur ton, conservent encore une luminosité différente, qui cette fois a son maximum dans le vert pur avec dégradation rapide vers le rouge et lente vers le violet. Les deux moitiés du spectre acquièrent ainsi dans le jour et dans la nuit des valeurs lumineuses inverses. Ces phénomènes, dits *de Purkinje*, du nom du savant tchèque qui en a relevé le premier la signification (1), posent des problèmes physiologiques extrêmement délicats ; mais, s'ils permettent, comme nous le disions, de parler — avec plus ou moins de propriété, du reste — d'une intensité de la qualité, ils justifient encore moins que les précédents la confusion de ces deux notions, puisqu'ils nous les montrent complètement dissociées dans les *valeurs crépusculaires* du spectre, où la luminosité survit à la coloration. Cette luminosité ne serait-elle qu'une blancheur résiduelle, plus abondante dans le bleu que dans le rouge et dont l'action serait compensée, à la lumière du jour, par quelque *clarté spécifique* qui serait plus grande au contraire dans le rouge que dans le bleu ? (2) Ces hypothèses de Hering, où nous retrouvons l'application de ses vues sur la nature qualitative du blanc, aboutiraient peut-être moins, de ce fait même, à faire de l'intensité une qualité qu'à dissocier des *luminosités* d'origine interne, aussi diverses, du reste, que pratiquement insignifiantes (3), et dont le caractère intensif deviendrait même, alors, assez douteux, d'avec l'intensité véritable et consciente, phénomène passif et d'origine externe, dont il faudra naturellement que la théorie s'applique à nier la primitivité en le rejetant dans le domaine de l'association. Mais l'association ne saurait jamais expliquer qu'une connaissance associée ; elle ne peut rendre compte d'une réaction à la fois aussi spécifique et aussi spontanée que celle que nous avons décrite, et l'hypothèse associative ne peut

---

(1) *Beobachtungen und Versuche zur Physiologie der Sinne*, Bd. II, Berlin, 1825.

(2) Hering, *loc. cit.* et *Archiv für die ges. Psych.*, Bde 49, 60 et 61. — Von Kries· *Zeitschrift der Sinnesorgane*, Bde 9 (1896), 12 et 13.

(3) La *fovea* ne les connaît pas ou les connaît à peine (Ziehen. *Leitfaden der Physiol. Psychologie*, 10e éd., 1914, p. 150). Hillebrandt les a même niées (*Sitz.-Ber. d. Wien. Akad.*, 1889, Bd. XCVIII, III, p. 89). George-Elias Müller (*Zur Psychophysik der Gesichtsempfindungen, Zeitschr. d. Sinnesorg.*. X (1896), p. 28-30), y ajoute un caractère de *prégnance* (*Eindringlichkeit*) différent à la fois de la *valeur de blanc*, de la *clarté spécifique* et de l'intensité proprement dite, et qui peut assurer au rouge, par exemple, une prédominance sur des couleurs beaucoup plus claires.

guère être regardée ici que comme une manière équivoque et détournée de reconnaître la dualité et l'irréductibilité de deux ordres de phénomènes que la conscience distingue avec une sorte d'évidence.

Or, si nous distinguons si bien ces deux ordres de phénomènes et leurs lois, c'est qu'en réalité nous ne saisissons pas dans les deux le même objet de conscience et que nous ne saisissons même pas strictement l'un et l'autre objet avec le même organe. Cette intensité, qui devient rapidement désagréable, est sentie comme une *action sur nous de la lumière*, que nous ne pouvons *voir*, tandis que la couleur nous apparaît comme une *représentation* de *corps distants* qui, à ce titre, ne peuvent agir sur nous. C'est en cela que consiste la différence d'*objets*. D'autre part, la couleur met sur la rétine une « image », c'est-à-dire une forme claire, paisible et distante, tandis que la lumière ne peut y mettre qu'une illumination, qui n'a aucun de ces caractères, qui n'est point une image, et qui menace même, en s'intensifiant, de les troubler toutes, parce qu'elle subtitue alors un phénomène d'action directe, ressentie en passion, à un phénomène d'action médiatrice, assez légère pour n'être plus ressentie qu'en signe. Certes, nous disons *voir* même le feu, l'étincelle, l'éclair ; c'est-à-dire que notre rétine en reçoit une impression qu'elle tente d'informer en image. La couleur n'est assurément pas distincte en nature de la lumière, et c'est même par cette identité foncière que les couleurs ont une intensité : les couleurs ne sont que des feux éteints et du reste susceptibles de se rallumer plus ou moins. Mais justement le feu est bien plus *visible* dans son reflet que dans sa source, et il devient plus visible à mesure que, s'éteignant, il ressemble davantage à une couleur. La lumière qui n'est point assourdie en couleur éblouit plus qu'elle n'éclaire et même peut éblouir le sujet au point de cesser d'éclairer aucun objet. Nous sommes alors sur cette pente ascendante de l'intensité au terme de laquelle l'excès de lumière ne créera plus qu'une sorte de nuit étincelante, une cécité irradiée. L'exercice normal de la vision est donc dans le sens inverse de la pente, et l'exemple nous confirme — loin d'infirmer — que les éléments délicats de l'appareil visuel qui nous font voir sont le produit d'une différenciation qui nous adapte aux *reflets* lumineux et non à leurs foyers, un organe, non de la lumière, mais de la couleur, la perception de la lumière n'exprimant que le résidu élémentaire et pauvre d'un complexus organique qui s'est constitué pour atteindre un autre objet. L'analyse psychologique suffit ainsi a nous révéler une distinction que la physiologie confirme en nous apprenant que l'intensité est liée à un spasme de l'iris, organe musculaire, et qu'elle peut être ressentie après la section du nerf optique.

La conclusion de cette discussion — une conclusion qui paraîtrait, du reste, un principe d'évidence, si on la pénétrait dans son plein

sens, — c'est qu'il n'y a point de *représentation visuelle* de l'intensité et qu'il n'y a que la *qualité* visuelle, c'est-à-dire la couleur, qui puisse être représentative, c'est-à-dire être une image. Si la qualité est évidemment de l'ordre de la représentation, l'intensité est nécessairement d'un autre ordre, et nous apercevons assez que c'est l'ordre de l'action. *Mutatis mutandis*, on pourrait répéter les mêmes choses pour les qualités de l'ordre auditif, c'est-à-dire pour les sons. Et la qualité s'y présenterait de même, eu égard à l'intensité, comme une forme de conscience manifestement seconde, dérivée et extérieure.

S'il en est ainsi, on ne saurait regarder l'intensité comme une espèce de *tache de matière* sur l'hermine toute spirituelle de la qualité, suivant les vues de M. Bergson et celles de Münsterberg, première manière (1). Et l'association de la qualité à l'intensité, par où l'on pense tirer la qualité vers l'objet et l'écarter de sa forme de *donnée immédiate*, apparaît bien plutôt comme une serviable méprise par où l'on donne en réalité à la qualité une intériorité qui l'écarte de son objectivité primitive et naturelle. Comme l'association de la qualité à l'affection, celle-ci nous trompe gravement à la fois sur la nature et le rang d'ordre de la qualité et de ce qui n'est pas qualité dans la vie mentale, en nous persuadant d'une manière ou d'une autre de réunir sous le nom de *qualitatifs* tous les états qui n'enveloppent aucune représentation.

---

(1) *Neue Grundlegung der Psychophysik*, *Beiträge zur experimentellen Psychologie*, III, 1890. L'intensité y est mise en étroite corrélation avec les sensations d'innervation motrice, thèse en partie abandonnée par l'auteur dans des travaux ultérieurs (*Grundzüge der Psychologie*, I, 263 et suiv., 1900).

CHAPITRE IV

QUALITÉ ET QUANTITÉ

On répondra peut-être que cet usage ne repose pas seulement sur la confusion relevée ci-dessus, mais répond aussi et peut-être principalement à une distinction très utile. Les formes affectives, intensives et proprement qualitatives de la sensation, — qu'il soit légitime ou non de les distinguer entre elles — ont, en tout cas, dira-t-on, un caractère commun par où elles se distinguent ensemble du phénomène externe qui les provoque : c'est qu'elles appartiennent à des états étrangers à la quantité, soit numérique, soit spatiale : ces états ont un *quale*, pas de *quantum* (ni quantité ni grandeur) ; et il paraît naturel qu'on les regarde tous en raison de cela comme qualitatifs au même titre.

Mais cette distinction enveloppe le postulat qui est en cause : la possibilité de prêter un *quale* à ce qui n'a point d'objectivité extérieure, par suite, pas de *quantum* spatial ; et il est naturel que, lorsqu'on confond ce qui est distinct, on soit amené à distinguer ce qui est inséparable. Dans la définition même qu'on nous propose ci-dessus du terme *qualitatif*, est qualitatif ce qui *a de la qualité*, ce qui est *qualifié* ; mais ce qui est qualifié, ce qui a de la qualité, c'est la chose extérieure ; c'est elle qui est dite avoir couleur, odeur, saveur, sonorité, résistance : la propriété d'être qualitative ne devrait donc appartenir qu'à la *chose* même à qui justement on la refuse et dont on l'exclut. On ne saurait pourtant soutenir que la couleur, l'odeur, etc., soient des qualités du sujet, et, si ce sont bien des *états* du sujet sans en être des qualités, on n'est pas fondé pour autant à les appeler qualitatifs, et l'on devrait, au contraire, éviter soigneusement une expression qui crée une confusion aussi fâcheuse. La vérité est que cette confusion concourt au dessein de la doctrine. Il est bien dans l'esprit de la doctrine que le bleu et le rouge soient pris pour des qualités de l'âme ; et non pas seulement

le bleu et le rouge, mais encore des qualités tellement objectives que le langage est impuissant à les nommer sans la chose même, comme l'odeur *de rose* ; de sorte que l'âme devient odeur et même rose par-dessus le marché. Or, contrairement à ce qu'on avance, ce qui a quantité et grandeur est précisément aussi ce qui a qualité, et il est même impossible de concevoir une qualité sensible quelconque qui ne soit pas la qualité d'une chose extérieure, c'est-à-dire d'une chose ayant grandeur extensive et par la même, *a fortiori*, grandeur numérique.

Le *qualitatif* n'est en nous de quelque manière que sous la forme du *qualificatif*. Le qualitatif est ce qui *a* de la qualité, le *qualificatif*, ce qui en *donne*. Ce qui est qualifié, ce qui *a* qualité, ne peut être que l'objet ; mais ce qui qualifie, si l'on remonte à l'origine de la qualification, ne peut être que le sujet. La qualité est un caractère que la chose extérieure possède sans doute et que seule elle peut posséder ; mais elle ne le possède que pour l'avoir reçu, et c'est de nous qu'elle le reçoit. Ce n'est même pas un caractère acquis qu'elle pourrait ajouter à d'autres qu'elle posséderait de naissance : car l'acte du sujet qui le lui confère ne fait qu'un avec celui par lequel il l'éveille pour lui-même à l'existence. Mais on voit que, même en ce sens, la qualité ne peut être conçue comme indépendante de nos rapports à l'objet.

Pour achever la liquidation de ces équivoques, il ne serait pas inutile d'en reprendre encore plus loin l'histoire, et l'on jugerait mieux la psychologie de Berkeley, de Condillac et de leurs prolongateurs plus ou moins conscients, si on la rattachait au courant de pensée universel dans lequel, à son insu, elle est elle-même emportée. La notion première que nous avons de la qualité est certainement *relative* : c'est celle que nous en fournit le langage, où la qualité est simplement l'attribut d'une chose, l'adjectif d'un substantif. La philosophie de Socrate était essentiellement une philosophie du langage, et il n'est donc pas étonnant que la physique élevée par Platon et Aristote sur les principes de leur maître ait eu pour base l'idée de l'attribution de prédicats à des sujets. C'était une logique et une grammaire, comme Malebranche l'a si bien vu ; et comme la *qualité* constitue tout ce qui peut être *attribué*, dans le langage, à la chose, la connaissance se réduisait, dans cette physique, à l'étude de l'ordre et de la combinaison des *qualités* : on avait une *physique de la qualité*. La qualité était regardée comme l'intelligible par excellence et la notion dont la possession légitime nous assure du principe de la chose même.

C'était cependant une possession qui ne nous donnait sur la chose aucune prise, et l'on ne commença à disposer vraiment des choses que lorsqu'on eut l'idée d'en chercher le principe, non dans des qualités, mais dans des mouvements. C'est la révolution dont Galilée paraît avoir été l'instrument principal, et dont les Cartésiens ont dégagé la

méthode, non sans y mêler des vues de parti. Ils y voient donc et ils y préconisent une explication des choses *sans leurs qualités*. Les choses ne se font pas, comme le langage les fait, avec des adjectifs. Ce n'est pas expliquer que j'ai chaud que de me transformer moi-même en sujet grammatical à qui la chaleur s'ajoute comme un attribut. J'ai chaud parce que certaines modifications ont été produites en mon corps, suivant les lois de la communication des mouvements, par des mouvements extérieurs. Les considérations de mouvement dans l'étendue, c'est-à-dire de mouvement mesurable en quantité, se substituent donc aux considérations de qualité. La qualité, qui expliquait tout, n'explique plus rien, et elle s'oppose même désormais à la quantité numérique et extensive comme l'obscur au clair et l'irrationnel à l'intelligible. C'est, dirions-nous, une *apparence subjective*, — deux termes, cependant, remarquons-le, qui feraient dans cette doctrine un pléonasme, et qu'aussi bien elle n'a jamais cru utile de lier, mais que nous avons besoin de réunir expressément, aujourd'hui que l'on paraîtrait, à juste titre, ruiner la psychologie existante si l'on identifiait le domaine de la subjectivité avec celui de l'apparence.

La réforme si légitime de Descartes n'aurait jamais dû aboutir à cette vue hâtive que la qualité n'a aucun rapport aux choses ; car cette réforme n'est aucunement liée à cette vue, et elle n'y a gagné que de s'embarrasser d'une métaphysique compliquée qui a compromis ses principes utiles (1). Cette sensibilité, dont on ne savait que faire, on ne pouvait cependant l'exterminer. Exclue de l'objet, qui est intelligible, et du sujet, qui est intelligence, elle tournait, dans l'enseignement même de la doctrine, en tierce substance enveloppée de mystère. Pour établir le rapport entre les deux autres substances, elle apparaissait à la fois comme nécessaire et comme inutile : rien de l'objet ne nous arrivait sans elle et rien ne nous en arrivait par elle. L'union du sujet et de l'objet se trouvait conditionnée par un instrument qui en était précisément l'obstacle. Cette union n'était donc plus qu'un mystère, même quelque peu miraculeux : on ne pouvait plus voir dans le sens qu'un moyen de nous suggérer, par une secrète révolte, le contraire même de ce qu'il nous présentait. Il faut reconnaître qu'il y avait dans Descartes quelque chose qui préparait Reid et qui d'une certaine manière l'excuse. La philosophie renonçait à la tâche d'expliquer qui est la sienne propre. Leibniz devait bien saisir à quel vertige on s'abandonne, lorsqu'on prétend atteindre l'objet sensible en rejetant le sens, et que, pour monter à l'intelligence des choses, il y faut élever

(1) Voir sur cette question les remarques de M. H. ROBERT dans son article si clairvoyant : Le problème de la sensation (*Revue de Mét. et de Morale*, juillet-septembre 1926, p. 328-332).

la sensibilité avec soi. Mais ce n'est pas l'enseignement que l'empirisme anglais tira à la fois du succès du cartésianisme et de ses traverses. Il en retint seulement la distinction du subjectif pur, défini par la qualité, et d'un objectif qui est étranger à la qualité ; et, lorsqu'il eut pris le parti sceptique de juger l'objectif inaccessible, même à l'entendement, il ne lui resta plus qu'à chercher dans l'*apparence* cartésienne à la fois l'élément de l'esprit et celui des choses. Tel est le soi-disant idéalisme dont la philosophie courante nous a transmis l'héritage. Telle est la réalité irrationnelle, étrangère à l'espace, au mouvement et au nombre, qu'on nous présente comme la donnée première et immédiate de toute conscience, et dans laquelle, sous le nom de *qualité*, on trouve le moyen de réunir le réel d'Aristote et l'irrationnel de Descartes. C'est qu'en effet l'irrationnel est devenu le réel, et c'est l'intelligible que l'on croit voué à l'irréalité par son intelligibilité même. C'est la gageure d'un éclectisme qui, des deux grandes théories de la pensée, ne syncrétise que leurs erreurs : et il se réduit à un subjectivisme pur qui d'un état qualitatif insaisissable en fait et même en définition prétend faire l'élément de toute réalité et de toute connaissance. On voit combien il s'en faut que cette qualité soit ni immédiate ni même donnée.

CHAPITRE V

QUALITÉ ET REPRÉSENTATION

Il faut accorder cependant que, de toute évidence, nous pouvons connaître au moins des sons et des couleurs libérés de toute signification objective, et que même les sciences et les arts intéressés à ces sensations, l'acoustique et l'optique, la musique et la peinture, ne les connaissent guère que sous cet aspect en quelque sorte épuré. Les sons et les couleurs ont pour l'artiste une valeur propre qui tient à leur nature même, et la signification qu'il y aperçoit n'est pas de nous faire connaître des objets. Le physicien tout comme lui cherche dans les sons et les couleurs la révélation d'harmonies étrangères à la représentation sensible, puisqu'elles émanent de milieux vibratiles dont les sens n'ont même aucun soupçon. Son objet propre est la lumière et le son *purs*, et, même dans le *corps* qui les produit, il ne connaît encore que la source latente de ces vibrations, c'est-à-dire qu'il y néglige l'*objet* dans la seule réalité qu'il ait pour les sens. Il existe donc, dans cette acception du terme, des sons et des couleurs *purs*, et connus, ou sans objets, ou comme liés à des objets dont ils ne deviennent point des *qualités*. La qualité sensible n'y est pas une qualité objective.

Seulement la question est de savoir si ces états sensoriels sont primitifs ou seconds, et, même dans la seconde hypothèse, s'ils sont *donnés*, ou s'ils ne sont pas *produits* par quelque opération mentale qui pourrait dépasser l'ordre de la sensation. La réponse est en général préjugée au bénéfice de la première des trois thèses, et l'on admet presque sans discussion d'assimiler les premières perceptions visuelles et auditives de l'enfant à celles du physicien et plus encore de l'artiste qui baigne dans la couleur et le son comme dans un milieu. Ce postulat est tout aussi familier à Berkeley que celui de l'affectivité des sensations, bien qu'il semble y contredire : mais nous avons vu que la subjectivité qu'il réclame pour les sons et les couleurs n'est pas de nature affective, et il

faut donc croire qu'il lui paraissait plausible de chercher le caractère originel du sujet aussi bien dans la contemplation que dans l'action, dans la détente que dans la tension, pourvu qu'on ne mît point des deux côtés l'origine des mêmes sensations. M. Bergson a bien mieux connu l'importance de la difficulté, et il renonce à rapprocher dans nos origines des états qui lui paraissent à juste titre irréductibles (1). Mais ce n'est pas pour sacrifier l'un ou l'autre des points de vue, et nous avons remarqué comme il en fait la conciliation dans l'idée que nos origines sont plus panthéistiques que personnelles et qu'elles se trouvent dans des images sans subjectivité où l'espace s'apparente au sentiment intime comme ce dernier à la mélodie et à la lumière. Cependant, qu'on concilie ou non l'idée que l'origine de nos sens est dans la contemplation avec l'idée qu'elle est dans l'affection, le problème reste toujours de savoir si la première hypothèse a quelque base de fait, et c'est ce problème de fait que nous posons.

Or remarquons d'abord que ce problème est biologique et logique et non pas purement psychologique. Il ne s'agit pas de l'ordre d'apparition des opérations mentales, mais de l'ordre de leur genèse, non de l'histoire d'une conscience, mais de celle de la conscience. Et la première histoire pourrait nous tromper sur la seconde. C'est au nom de la première que Condillac reproche à Locke (2) d'avoir fait état, au bénéfice des sensations originelles, des « jugements qui se mêlent à toutes nos sensations ». Il ne devrait qu'à Molyneux d'avoir tardivement connu comment l'œil voit avant de juger, c'est-à-dire d'interpréter. Or Molyneux aggravait ici d'une erreur de méthode ce qui nous apparaîtra du reste bientôt peut-être comme une erreur d'observation. L'histoire de la sensation dans l'individu, et fût-ce même la mieux faite, ne saurait établir souverainement l'ordre véritable des origines. Des organes sensoriels auraient fort bien pu se créer dans l'espèce pour des objets qui feraient originellement défaut aux sens de l'individu ; et la vision sans jugement serait tout de même l'œuvre d'une vision interprétative. Bien plus, une vision, une audition purement contemplatives, indépendantes des fins de la perception, peuvent parfaitement être chez l'enfant le fruit immédiatement récupéré d'une évolution tardive dans l'espèce. L'observation ne peut nous apprendre que ce qu'elle nous permet de comprendre, et elle peut nous donner ontogénétiquement en simultanéité ce qui ne peut se comprendre phylogénétiquement qu'en succession.

L'observation des enfants a souffert à la fois de la méconnaissance de ces principes et aussi de vues préconçues, qu'aurait dû dissiper une

(1) Voir p. 28, note 3.

(2) *Extrait raisonné du Traité des Sensations*, Œuvres, Paris, 1821, t. III, p. 6.

investigation sans parti-pris. La nature ne nous donne les sons que sous forme de *bruits*, et les observations faites sur les nouveau-nés établissent que les premiers signes de l'audition chez l'enfant, au delà de la période de surdité physiologique initiale, se ramènent uniformément à des réactions défensives (1), à des réactions indifférenciées de choc (2), et ne peuvent prétendre, en conséquence, à la qualité d'états tout intérieurs et tout contemplatifs. Le mystère dont l'audition chez l'enfant continue malgré tout à être enveloppée semble même susceptible d'être en partie éclairci par cette relation : car on peut comprendre que beaucoup de jeunes enfants paraissent littéralement sourds à des excitations auditives qui font réagir d'autres enfants du même âge, s'il est vrai que les conditions variables et subjectives de la réaction ont à intervenir pour conduire l'excitation jusqu'au seuil de la sensation. Cette première sensation n'a certainement rien d'impersonnel, ce qui ne veut pas dire, on le voit, qu'elle reste subjective et ne soit point relative à un objet.

On pourrait nous opposer, sans doute, d'après des observations nombreuses, que la perception originelle des *sons* proprement dits a un caractère bien plus contemplatif. Mais le fait ne nous est peut-être pas aussi contraire qu'il semble à première vue. En réalité les expériences ont été plus embrouillées qu'enrichies du fait qu'elles ont porté indifféremment sur des bruits et sur des sons proprement dits (par cloches, diapason, sifflets, voix chantante), c'est-à-dire sur des excitants naturels et sur des excitants artificiels, dont les effets ont été confondus. Le second mode d'expérimentation a même prédominé pour des raisons faciles à comprendre : d'une part, l'usage des sons, c'est-à-dire de vibrations dont les éléments sont dans des rapports harmoniques simples et mesurables, assurait plus de précision aux expériences ; d'autre part, il se trouvait que l'enfant s'y montrait, du moins au premier moment, plus particulièrement sensible. Mais la facilité de l'expérience en a justement fait méconnaître la signification. La précision scientifique n'apparaissait qu'avec l'emploi d'excitants étrangers aux origines de l'ouïe, puisque la nature ne peut les produire. On étudiait la réaction de l'ouïe, non pas à son excitant propre, mais à son excitant musical. Or rien ne dit que l'élément musical du son n'atteint pas des sources de sensibilité inaccessibles pour le son ordinaire et que le son mesurable ne nous touche pas par sa mesure autrement que par sa sonorité. Le désir de précision dans l'expérience nous conduit ainsi à observer, non pas l'effet du son, mais l'effet des éléments de précision que nous y avons introduits. Ces

(1) Preyer : *L'Ame de l'enfant*, chap. II (Alcan, 1887).

(2) W. Stern : *Psychologie der frühen Kindheit*, 1914, Leipzig, p. 38.

deux effets sont, à coup sûr, assez différents, car, tandis que la réaction aux sons naturels, c'est-à-dire aux *bruits*, est essentiellement défensive et semble répondre à quelque gêne, la musique instrumentale, le chant, le son des cloches, même la voix humaine normale, dont la musicalité n'est pas niable, et précisément peut-être en raison de cette musicalité même (1), agissant sans brusquerie et sans excès d'intensité, sont accueillis avec une satisfaction visible et produisent même sur les irritations d'autre origine un effet d'apaisement : ce n'est pas beaucoup simplifier de dire que le bruit soulève des réactions et que le son inhibe les réactions. Seulement on voit comme la distinction nette des deux faits limite la portée du second, ou plutôt la retourne. Nous reconnaissons que la réceptivité spontanée et primitive de l'enfant à la musique est un phénomène extrêmement digne d'attention, mais il ne peut être confondu avec un phénomène de perception. La musicalité, même sous ses formes les plus humbles, n'est pas perçue, c'est-à-dire *reçue* : elle est sentie, c'est-à-dire produite par l'action d'une disposition que la sensation éveille, mais qui n'est pas la sensation, ni une sensation. C'est ici que notre première remarque de méthode sur les deux histoires de la sensation trouve d'abord à s'appliquer. Il faut écarter cette question de la psychologie des sens et la rapporter à leur esthétique, où nous aurons, du reste, à la retrouver (2). Ce n'est pas avec de la mélodie que l'on fera jamais de la qualité, et la comparaison, qui a tant servi, est bien abusive. C'est confondre le sens avec l'âme et le germe de la vie mentale avec l'expression élémentaire de ses plus hautes puissances. On accordera, sans doute, au surplus, qu'une conscience de sons réduite à la perception de leur musicalité ne saurait constituer chez le nouveau-né une vie psychologique bien abondante. Les enfants élevés *in hymnis et canticis* sont le bien petit nombre ; et il ne saurait, par ailleurs, servir à rien de vouloir imposer tout extérieurement la sensation musicale à une conscience qui doit toujours en créer sa part et qui n'a pour ces stimulants qu'une sensibilité intermittente et très limitée. Pour toutes ces raisons, l'hypothèse d'une qualité pure originelle ne saurait trouver aucune justification dans la première perception des sons.

Elle n'en trouvera pas une plus facile dans la perception originelle des couleurs, sur laquelle il conviendrait de faire des distinctions analogues : car nos couleurs ne sont guère que la création de notre art et de notre science, unis ici comme dans celle des tons musicaux. Notre

(1) Voir PÉRÈS : *Trois premières années de l'enfant*, 7e éd., p. 36 : l'enfant réagirait d'une manière précisément opposée à une voix mélodique et à une voix gutturale. Il faudrait cependant savoir si, dans l'exemple cité, la réaction ne s'adresse pas par association à la personne plutôt qu'à la voix.

(2) Voir spécialement livre III, 2e partie, chap. III, 3e section.

optique est la physique de la peinture beaucoup plutôt que celle de la vision, comme notre acoustique est la physique de la musique beaucoup plutôt que celle de l'audition. Il existe des raisons sérieuses de douter que l'enfant perçoive rien qui ressemble à ce que nous appelons les couleurs spectrales ni même ce qu'on a appelé les couleurs pigmentaires, et même la sensibilité esthétique ou contemplative la plus élémentaire semble chez lui beaucoup plus tardive ici que dans l'ordre des sons. Rien qui rappelle bien nettement et bien universellement, dans la sensibilité visuelle originaire, la différence que nous venons de relever entre la réaction aux sons et la réaction aux bruits. Tout y est de l'ordre de cette dernière réaction et, comme elle, lié d'abord aux intensités plus qu'aux qualités. La première sensibilité visuelle de l'enfant, d'après le témoignage concordant des observateurs (1), est excitée par la lumière et non par la couleur. C'est encore la lumière qu'il aime et qu'il suit de bonne heure dans le jeu et le mouvement des couleurs vives, et, à un âge beaucoup plus avancé, lorsqu'il commence à s'exprimer au moyen des mots, l'incroyable difficulté qu'il éprouve à désigner les « couleurs froides » (2) prouve assez que les mots qui les désignent ne répondent à rien dans son expérience, à l'inverse de ceux qui désignent le jaune et le rouge, les couleurs intensives du feu et de la lumière et de leurs reflets. C'est la relation importante à relever, car le fait que ces couleurs correspondent aux ondulations les plus longues ne pourrait expliquer la facilité de leur perception que sous le bénéfice d'hypothèses physiologiques toutes gratuites ; et il n'est pas nécessaire non plus de l'expliquer uniquement par leur luminosité spécifique et par leur prégnance, quoique peut-être ces caractères, peu remarqués par l'adulte, soient susceptibles d'exercer sur l'enfant une action particulière : mais ils ne

(1) PREYER, *loc. cit.*, p. 41-42. W. STERN, *loc. cit.*. PÉRÈS, *loc. cit.*, p. 26-32.

(2) Le fait a été bien mis en relief par PREYER dans des expériences célèbres (*loc. cit.*, p. 7-17). ZIEHEN (*Leitfaden*, p. 155 et 157, et *Ideenassoziation des Kindes*, *Sammlung von Abhandlungen aus dem Gebiete der paedagog. Psychol.*, t. I, 1898, fasc. 6, et t. III, 1899, fasc. 4, Berlin, Reuther et Reichard) les a reprises et confirmées pour l'essentiel, en même temps qu'il les justifie sur une vaste littérature (*Leitfaden*, p. 155, note). BINET (Perception d'enfants, *Rev. phil.*, 1890, 2, p. 582 et suiv.) en a fait la critique. Il présente à un enfant une couleur et lui demande aussitôt après de la reconnaître dans un groupe de plusieurs couleurs. Toutes les couleurs sont reconnues avec la même facilité (589-591). Mais l'expérience passe à côté de la question : elle prouve que l'enfant *peut* reconnaître également toutes les couleurs, *lorsqu'il y est dressé*, mais non pas qu'*en fait* et *spontanément*, il se porte à les remarquer toutes avec la même aisance. Même quand il emploie, à ce qu'il pense, la méthode de PREYER (583-589), BINET substitue réellement le dressage à la nature. Encore ses expériences confirment-elles remarquablement ce que tant d'observateurs ont relevé de la sensibilité de l'enfant au rouge et les curieuses remarques de ZIEHEN (*Sammlung*, III), sur le vert, une des couleurs les plus usuellement présentées aux sens, les plus facilement évoquées par association, et cependant les plus mal « délimitées » et les plus malaisées à reconnaître.

l'exercent sans doute qu'à titre de renforcements et comme de succédanés de l'intensité proprement dite. L'explication par l'association, que Ziehen ne propose, du reste, qu'avec des réserves (1), ne saurait être qu'apparente ; car, pour associer le jaune à la flamme, il faut être capable de le connaître sans elle, et il reste à expliquer comment il peut être connu par privilège. Si l'on dit que ce privilège n'est pas primitif et qu'il est le résultat même de l'association — laquelle ferait sortir par sélection les sensations les plus significatives du rang où elles étaient toutes d'abord confondues, — ce n'est pas un fait que l'on avance ; c'est l'hypothèse que toutes les sensations sont primitivement données dans une commune indifférence et sans porter en elles aucune signification ; mais les faits que nous relevons mettent justement cette hypothèse en question. Là où ces derniers nous présentent une sensation intensive, on la décompose hypothétiquement en deux éléments hétérogènes, la qualité pure et la chose extérieure, qui ne pourraient, du reste, jamais, — nous l'avons vu au précédent chapitre, — en expliquer la spécificité en s'associant. Sous le bénéfice de ces explications, on peut croire que les remarquables expériences de Preyer n'ont rien perdu de leur valeur.

Encore faut-il ajouter que l'usage même correct et facile du vocabulaire complet des couleurs ne saurait faire préjuger de leur perception correcte, dont l'apparence peut tenir, comme chez les daltoniens, à la liaison régulière des mots, non aux couleurs mêmes, mais à leurs concomitants non qualitatifs à peu près stables. L'observation des enfants peut tirer ici quelque lumière de celle des peuples anciens ou primitifs, chez lesquels on a si souvent relevé depuis Magnus la pauvreté de la nomenclature des couleurs, et tout spécialement des couleurs froides (2). Ces constatations, si elles n'imposent pas la thèse, cependant toujours renaissante (3), d'une limitation du sens chromatique dans l'humanité primitive, établissent au moins avec évidence combien la couleur pure est d'un médiocre usage pratique pour la reconnaissance des choses : elle n'est pas dénommée, parce qu'elle n'est pas remarquée à titre de signe indépendant. On ne croira pas qu'elle arrive plus facilement à cette indépendance dans la conscience de l'enfant. Dans la perception

---

(1) *Loc. cit.*, p. 155 et *Ideenassoziation des Kindes*, I, p. 7, et III (voir note précédente).

(2) Citons Rivers : *Reports of the Cambr. expedit. to Torres-Straits*, Cambridge, 1901, II, p. 96, et W. Schultz : *Das Farbenempfindungssystem der Hellenen*, Leipzig, 1904. Voir, sur les hypothèses anciennes, l'article d'Espinas. *Revue philosophique*, janvier 1880 : *Le sens de la couleur*.

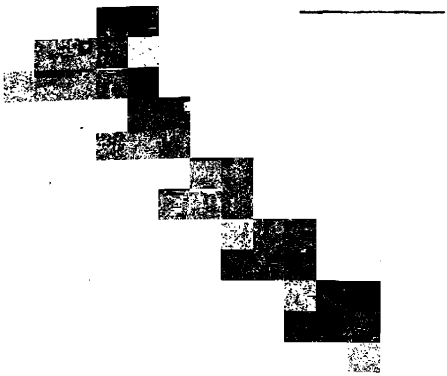
(3) On la trouve anciennement chez Lazarus Geiger : *Zur Entwickelungsgeschichte der Menschheit*, Stuttgart, 1871, p. 56. Schultz l'a reprise pour les Hellènes sur la base d'un matériel d'exemples important.

des images, tout se passe en lui, ainsi qu'on l'a remarqué (1), comme si l'élément couleur restait au-dessous du seuil de sa conscience. Loin qu'il forme des objets en leur prêtant des couleurs, ce sont bien plutôt les couleurs qu'il forme en leur prêtant des objets, et c'est parce que l'objectivité est médiocrement liée à la couleur qu'il distingue d'abord si mal cette dernière et échoue longtemps à la dénommer.

C'est ce que Katz nous aide bien à comprendre dans ses belles recherches sur les « modalités d'apparition des couleurs » (2), et que la couleur ne prend une consistance et une véritable réalité que par l'intervention des facteurs centraux qui la lient à l'objet. Alors seulement elle devient la *vraie* couleur, une « couleur de surface » (*Oberflächenfarbe*) ; auparavant elle n'est qu'une couleur de rêve ou d'hallucination, sans consistance, vaporeuse, pelliculaire, médiocrement prégnante, un « plan de couleur » (*Flächenfarbe*) parafrontal et incapable d'obliquité (3) et qui tient du domaine de la fiction esthétique plus que de celui de la réalité perceptive (4). Diminuez l'action des facteurs centraux qui fixent la couleur à l'objet ; limitez la couleur à ce qu'elle tient de l'impression périphérique seule en raccourcissant le temps de présentation (5) ou en rendant impossible(6) la considération des conditions d'éclairage qui nous font juger de la *vraie* couleur des choses (7), aussitôt s'opère une « réduction totale des impressions de couleur » (8) qui passent de leur état réel à leur état fantômatique et fumeux. C'est cette fumée et peut-être moins encore que doit être pour l'enfant la couleur avant sa fixation aux choses, comme le même auteur le conjecture si plausiblement (9). Il n'en va pas autrement pour les éléments visuels de la *forme*, où la reconnaissance passe également de l'objet à la forme et non pas de la forme à l'objet, suivant cette observation si suggestive de Preyer : « A plus de deux ans, mon fils appelait encore un carré une fenêtre, un triangle un toît, un cercle un anneau et quatre points des petits oiseaux » (10). Inspirée de ces vues, une étude de la phylogénèse plus objective, moins asservie aux descriptions que la tradition psychologique nous fait de

(1) W. Stern : *loc. cit.*, p. 126.
(2) *Die Erscheinungsweisen der Farben*, Leipzig, 1911.
(3) P. 8.
(4) P. 14.
(5) P. 198.
(6) On interpose pour cela entre l'objet et l'œil un vaste écran percé d'un trou à travers lequel la couleur est regardée.
(7) P. 9 et 36.
(8) P. 36.
(9) P. 409-413.
(10) *Loc. cit.*, p. 52.

nos origines, commence à dépister (1) dans les faits d'extériorisation visuelle une activité plus simple et plus primitive que celle qui se manifeste dans la perception des couleurs et dans la sensation rétinienne en général. On ne pourrait plus écrire qu' « il est de fait que le monde visible nous est donné comme un tableau formé de couleurs juxtaposées » (2). La perception initiale des couleurs est un problème de la psychologie du sens, comme la perception initiale des sons : elle ne saurait en être un postulat. Elle a sans doute suivi, loin de la précéder, dans l'évolution du sens, la perception objective, dont l'origine, à son tour, semble se rattacher, d'après les exemples précédents, à quelque dégradation des intensités qui accompagnent d'abord l'action de la lumière.



(1) Voir, par exemple, NUEL, *La Vision*, Doin, 1904, p. 122.

(2) LACHELIER : L'observation de Platner, dans le recueil : *Etudes sur le Syllogisme*, Alcan, 1903, p. 144.

CHAPITRE VI

QUALITÉ ET ÉNERGIE SPÉCIFIQUE DES NERFS

I (1)

Ces conclusions rencontrent cependant dans certaines théories scientifiques une objection dernière dont on ne peut méconnaître l'importance : elle prend racine dans les vues qui constituent la doctrine de l'*énergie spécifique des nerfs* présentée il y a cent ans par Jean Müller (2) et que la plupart des physiologistes considèrent encore comme la base nécessaire de toute physiologie des sens. Effectivement, cette théorie est précisément l'expression physiologique de l'idée berkeleyenne (3) que la sensation n'est rien de plus qu'une impression. S'il en est ainsi, on voit qu'il doit être possible d'établir parallèlement, dans le domaine physiologique, que la qualité de la sensation ne dépend que du nerf qui reçoit l'excitation et non pas de l'excitant même, et que les excitants les plus différents, agissant sur un même nerf, y produisent toujours la même sensation, expression de son « énergie spécifique » (4) et telle est en sommaire la théorie de Jean Müller. Ce n'est pas une lumière externe, directe ou réfléchie, que l'œil nous fait connaître, puisqu'il fournit de la lumière à la conscience même quand il est excité mécaniquement ou élec-

(1) On voudra bien trouver à la Table des matières les rubriques explicatives des subdivisions sans titre.

(2) *Zur vergleichenden Physiologie des Gesichtssinnes* (1826, Leipzig, Cnobloch), spécialement II.

(3) On ne saurait guère sur ce point parler d'une influence kantienne. M. Ramon Turro, dans un article sur : Les origines de la représentation de l'espace tactile (*Journal de psychol. normale et pathol.*, 1920, p. 777) proteste que même la théorie de l'espace de J. MÜLLER est empiriste et ne peut être rattachée à Kant dans une « interprétation honorable » des textes. Voir p. 61, et livre II, 1re partie, chap. II, section III.

(4) Le terme n'est pas de J. MÜLLER qui se sert des expressions *immanente* (*immanente, einwohnende*), *innée* (*eingeborene*), *propre* (*eigenthümliche, dem Sinn selbst angehörige*).

triquement, c'est-à-dire sans l'action de la lumière physique. La lumière et toutes ses modalités qualitatives n'expriment donc qu'une sorte d'énergie lumineuse propre à la rétine. On invoque autant que possible des exemples analogues pour les autres sensations, et on croit y confirmer que la sensation, au point de vue physiologique tout autant que psychologique, n'est qu'une impression pure, en qui toute *expression* n'est jamais qu'un élément surajouté et secondaire.

Il ne peut être question pour nous de mettre en cause le principe le plus général de cette théorie, qu'on pourrait énoncer ainsi : « Toutes les sensations bien spécifiées correspondent à des organes, à des différenciations histologiques qui sont leurs conditions elles-mêmes spécifiques ». On n'imagine guère, en effet, comment la première de ces spécificités se réaliserait sans la seconde, et, cela étant, il y a bien lieu de croire que l'organe, le nerf ou le centre (car il ne sera pas toujours, comme on sait, facile de préciser) adaptés fonctionnellement à donner une certaine forme de réaction sensorielle ne pourront jamais en produire une autre, et, par conséquent, la produiront, quelque anormale que soit pour eux l'excitation, pourvu seulement qu'ils en ressentent une : l'appareil acoustique ne peut produire que des sons et l'appareil visuel que de la lumière. D'autre part, ce principe constitue certainement une règle de recherche très essentielle. Il ne saurait, à coup sûr, tenir lieu d'une bonne psychologie et y suppléer, car il la suppose pour être fécond. C'est la spécificité des sensations qui postule de quelque manière la spécificité des éléments histologiques, et il ne faut pas attendre du premier illuminé venu, tranchant avec l'assurance de l'incompétence sur les qualités, les intensités et les affections et sur leurs rapports, qu'il engage la physiologie des sens dans des voies d'avenir. En revanche, la recherche des différenciations histologiques, suivant l'exemple éclatant donné par Henry Head, peut être de première importance pour confirmer et féconder des distinctions psychologiques où le génie a marqué son intuition. Il suffira que l'investigation évite l'impasse de Gall, où l'on peut craindre que Head même ne se soit parfois laissé engager, qu'elle prenne garde de détruire finalement les fonctions sous prétexte d'en dissocier les conditions, et qu'elle ne prétende pas interdire aux sensations la moindre variation, même d'intensité, qui n'ait sa source dans un organe.

Mais justement c'est une ligne de conduite que la psychologie générale de J. Müller est bien impropre à assurer à la recherche et dont il faut reconnaître qu'elle l'a souvent fait dévier, pour l'engager dans des dissections complètement stériles. (Nos recherches sur la tactilité nous en fourniront assez d'exemples). C'est qu'on ne peut guère juger avec vraisemblance qu'un état de sensation est spécifique à moins d'y reconnaître la forme de quelque fonction bien spécifiée, — méthode qui sert

de base à la distinction commune des sens — et une psychologie qui dénie à la sensation tout sens lui enlève en même temps tout rôle et nous conduit à mettre sur le même rang les différences psychologiques essentielles et les simples nuances, deux choses sur lesquelles il est vain d'attendre que l'histologie nous fournisse des éclaircissements équivalents. Chercher les moyens organiques d'une opération vitale que l'on connaît pour bien réelle et à qui l'on peut assigner au moins une fin plausible est une entreprise logique et naturelle, où même ce que l'on cherche est préformé dans ce que l'on sait ; et la découverte des moyens pourra alors éclairer la fin d'une lumière inattendue. Mais on ne peut demander à l'organisme de nous justifier dans sa structure anatomique toutes les chimères qu'une observation sans idée nous fait concevoir de notre structure mentale. Les fumées même de notre conscience ont bien dans cet organisme leur base, mais c'est une base de fumées, et cette mosaïque d'ombres, si nous pouvions l'atteindre, nous fournirait moins la clef de nos impressions qu'elle n'en doublerait l'énigme. C'est du reste le caractère des duplicata physiologiques même les plus précis et les plus stables. Une curiosité toute descriptive peut bien se satisfaire en physiologie dans l'établissement d'un rapport entre chaque variante bien inventoriée de conscience et quelque fibre liée à sa production ; mais cette relation, non seulement n'est point par elle-même explicative : elle est encore elle-même le phénomène à expliquer. La spécificité nerveuse bien constatée homologue, en quelque sorte, la spécificité de l'état conscient : elle n'en rend pas compte : l'explication ne peut être que dans la fonction, c'est-à-dire dans l'insertion du moyen organique au sein d'un ordre d'activité intelligent. Quel mystère que ces nerfs sensoriels spécifiés à toujours « résonner » et à toujours « éclairer » (1) ! Ils apprennent sans doute à notre conscience par voie exclusive le son et la lumière : mais eux-mêmes, d'où l'ont-ils appris ? Car enfin ils ont dû le faire, et, si ce n'est pas pour notre service, est-ce donc pour leur propre enchantement ?

La vérité est que l'énergie spécifique des nerfs, là où elle s'observe (par une réaction sensorielle spécifique à une excitation non spécifique), et dans la mesure limitée où elle s'observe, n'est qu'une énergie anciennement dépensée à se spécifier sous l'influence d'un excitant externe bien déterminé, qu'elle exprime, en réalité, la plasticité du nerf et la spécificité de l'excitant externe, et que, loin d'établir l'indépendance de la sensation à l'égard de l'objet, elle est comme la marque permanente de l'objet au sein de l'organe sensible même. De là la difficulté de surprendre même les simples ébauches de cette émancipation nerveuse à l'égard de

(1) J. Müller, *loc. cit.*, p. 45.

l'excitant électif ; de là le caractère inachevé, confus, *abortif* des sensations qu'elles produisent. Une énergie vraiment propre au nerf ne saurait marquer cette dépendance à l'égard d'un agent externe déterminé. Elle n'offrirait pas cette résistance parfois presque insurmontable à l'excitation de tout autre agent ; quand elle s'y soumet, elle ne s'épuiserait pas à produire, dans cette union adultère, une contrefaçon grossière des images claires qui sont le fruit de son union légitime. Comme la femelle artificiellement fécondée doit à la génération sexuelle la conformation même des organes qu'elle utilise sans l'excitation du mâle, la rétine artificiellement excitée à engendrer une confuse lumière doit à la lumière externe la capacité même de la reproduire hors de son action. Les sens, comme l'organisme même, sont le produit d'une évolution, et cette évolution n'est pas arbitraire : elle est soumise à la loi de l'utilité. La vie n'a pu se consacrer pendant des milliers de siècles, sur tant de voies d'évolution divergentes, à se donner des organes sensoriels de pure contemplation. Les sons et les couleurs n'ont pu être reçus, l'organisme n'a pu apprendre à les enregistrer qu'en raison des renseignements qu'il en tirait sur les choses et eu égard à l'intérêt qu'il trouvait à ces renseignements : les sens étaient des instruments de son action. Aussi le fait que la rétine, par exemple, réagit éventuellement par une sensation de lumière à des excitants même non-lumineux ne saurait-il prouver qu'elle ne doit pas cette faculté même à son adaptation originelle aux excitants lumineux. L'obstination de l'organe à fournir toujours une même réaction sensorielle, dont la cause normale est un phénomène externe bien déterminé, — la lumière, le son physiques, — lorsqu'on l'envisage à la clarté de l'évolution, prouve, beaucoup plutôt que l'existence d'une énergie spécifique dans le nerf, la persistance en lui des habitudes qu'il a contractées dans sa relation avec un excitant externe spécifique. La spécificité doit être rejetée du dedans au dehors : elle témoigne de l'objectivité fondamentale de la sensation, non de son idéalité.

II

Il faut bien remarquer cependant que la valeur de ces objections dépend toute de la rigueur que l'on peut mettre à suivre jusqu'au bout le principe que nos états sensoriels sont objectifs dès leurs premières formes. Si l'on accorde que nos premières sensations visuelles et auditives sont des perceptions de pures couleurs et de purs sons — qu'on les dise ou non subjectives, peu importe (1) — on ne gagnera rien à

(1) Remarquons que J. MÜLLER ne l'a pas plus dit — ou en tout cas, pas autrement dit — que M. BERGSON, qui lui en fait grief, que la subjectivité qu'il attribue

faire de ces perceptions le fruit d'une lente adaptation de l'organe au milieu. L'évolution même servira les vues de J. Müller, dont la théorie peut bien accepter que le milieu ait concouru à former nos nerfs sensoriels, s'il ne les a jamais sortis de leur spécificité constitutive. C'est ce qui fait que la théorie de l'évolution, tout en imposant universellement l'idée que les appareils sensoriels résultent d'une adaptation de l'organisme à des conditions physiques, n'a pas sérieusement ébranlé l'autorité de J. Müller. Elle reste entière même chez les physiologistes qui à la manière de Nagel (1), de Ramon Turro (2), de Nuel (3), ont poussé le plus loin le recours aux facteurs phylogénétiques pour l'explication de la formation des organes sensoriels (4). Ce n'est pas, évidemment, qu'on puisse aller jusqu'à présenter le principe de J. Müller comme un simple corollaire de l'idée que « la fonction change son organe et se l'accommode » (5), et il est bien vrai que cette vue conduirait à faire du principe « une inutile et invraisemblable fiction » (6), en doublant d'une véritable innéité nerveuse des processus qu'on expliquerait en même temps comme acquis sous une influence externe. La force du principe de Müller n'est pas dans une erreur de ceux qui l'attaquent, mais dans leur inconséquence. Si la critique vigoureuse de Wundt (7), de Schwarz (8), de M. Bergson, est restée presque sans effet, si les physiologistes, renonçant à la discuter, ont pour ainsi dire passé sur elle, suivant le mot de Wundt, à l'ordre du jour (9), c'est qu'ils l'ont regardée comme théorique (10) chez des auteurs qui n'apportaient sur la question de fait

---

aux sensations n'empêche pas qu'à ses yeux elles ne soient naturellement et immédiatement *extérieures* (comme on verra au prochain livre), et qu'il la réduit, comme son adversaire moderne, à une absence d'*objectivité* au sens étymologique du terme. Aussi la polémique engagée dans ce canton de la psychologie (*Matière et Mémoire*, 7e éd., p. 40 et suiv.) ressemble-t-elle un peu à une guerre intestine.

(1) *Handbuch d. Physiol. des Menschen*, III. I, 1904, p. 1 et 15. Voir les réflexions étonnées de Wundt sur son attitude, *loc. cit.*, I, p. 507.

(2) *Loc. cit.*, p. 773.

(3) *Loc. cit.*, p. 289-290 : « Nous devons toujours nous en tenir à ce grand principe des énergies spécifiques, sous peine de retomber dans le chaos dont J. Müller avait tiré la physiologie des organes des sens. »

(4) On ne saurait donc imputer avec Wundt (*ib.*) la persistance du crédit de J. Müller auprès des physiologistes à leur ignorance générale des résultats de la phylogénèse que M. Rignano opposait récemment encore à une nouvelle apologie de Müller (Fredericq : *Nos sensations et le monde extérieur*. *Scientia*, mars 1927).

(5) Ziehen : *Leitfaden...*, p. 45.

(6) Wundt, *ib.*

(7) *Ib.*, p. 499-509 et 522-524.

(8) *Das Wahrnehmungs problem*, 1892, p. 166 et 313. — *Die Umwälzung der Wahrnehmungs hypothesen*, 1895, 2e partie : *Das Problem der Sinnesqualitaten*.

(9) *Ibid.*, p. 522-523. (10) Cf. Ramon Turro, *ib.*

aucune vue nouvelle. Si l'on admet que la représentation de l'objet n'est qu'ajoutée à la sensation originelle, soit par voie d'association — suivant les vues de Wundt — soit par voie de dissociation — suivant les vues de M. Bergson — quelle objection peut-on maintenir contre un principe physiologique qui est précisément l'expression de cette théorie ? Toute la question, comme on la pose d'un commun accord, est de savoir, quelle que puisse être l'origine de la perception du rouge et du bleu, du do et du mi, et fût-elle incontestablement, comme on ne le nie plus guère, un résultat de l'adaptation au milieu, si le rouge et le bleu, le do et le mi, sont seulement des états mentaux ou s'ils existeraient par hasard hors d'une conscience (1). Et, puisque personne, évidemment, ne consent plus à défendre cette dernière vue, on ne voit pas comment le bleu et le rouge, le do et le mi pourraient exprimer autre chose qu'un état de nos nerfs et une traduction qu'ils font, suivant la formule courante, de l'excitation extérieure dans leur propre langue. Or, si le problème se pose ainsi, la solution de J. Müller est inévitable.

Il fallait le poser autrement. Il fallait montrer la sensation composée dès l'origine avec l'objet même. Il fallait écarter ces exemples de la peinture et de l'acoustique, où figurent, pour exprimer les sensations originelles, des états tardifs que crée, non la perception, mais la réflexion sur la perception, et où le savant et l'artiste ne retrouvent qu'une expérience qu'ils ont eux-mêmes construite. Entre ces états et les états affectifs, et plus sensoriels à mesure que, sans atteindre les premiers, ils se dégagent pourtant mieux des derniers, s'échelonnent les états qualitatifs, dont l'objectivité est la notion constitutive. Si forte est leur attache à l'objet qu'ils ne peuvent, nous l'avons vu au précédent chapitre, ni se former ni être nommés sans lui. La terminologie des couleurs se fixe d'après la prégnance des objets, et tous les noms des bruits et des odeurs sont des noms de choses. Est-il donc vrai que l'expérience physiologique renverserait l'observation psychologique, en nous révélant des sensations aberrantes qui ne graviteraient plus autour de leur excitant faussement dit naturel ? La vérité est que c'est l'erreur de la psychologie qui corrompt ici l'observation physiologique elle-même. Ce qui lui est donné, le physiologiste ne le voit pas, et il croit voir ce qu'une prévention psychologique lui suggère. En effet, lorsque les sens de la vue ou de l'ouïe sont excités mécaniquement ou électriquement, l'impression reçue est bien de son ou de lumière, mais ce n'est aussi qu'une impression, ce n'est pas une représentation sensorielle, qui devrait être une

(1) Le principe que J. MÜLLER, avec une solennité particulière et en soulignant la formule, déclare vouloir établir, c'est que *das Lichte, das Schattige und die Farben nicht dem Sinn als etwas fertiges Aeusserliches existieren, von welchem berührt der Sinn nur die Empfindung desselben habe* (*ib.*, p. 45). Cf. p. 48, *ib.*

image ; en conséquence, pour qu'on fût autorisé à y retrouver ce qu'on appelle le *donné* propre du sens, il faudrait qu'on pût croire sans invraisemblance avec Müller (1) que c'est là précisément, au moins pour l'essentiel, ce que le sens a pu chercher à nous *donner* ; or cette hypothèse n'est justement que le postulat d'une psychologie impressionniste qui, bien loin de gagner en évidence dans cette transposition biologique, y apparaît comme purement insoutenable. Ce que l'organisme a cherché, ce n'est pas une impression de lumière ou de son indépendante du *milieu interposé* qui la lui transmet : c'est au contraire une *médiatisation de l'objet* par leur entremise ; ce n'est pas la connaissance d'un excitant présent, mais celle d'un agent éventuel distant ; c'est donc la connaissance d'un objet éloigné qui l'intéresse par l'avis d'un excitant lumineux ou sonore qui le touche sans l'intéresser ; et la couleur et le son, comme nous le disions, nous viennent par l'objet beaucoup plutôt que l'objet par le son et par la couleur. Or les excitants mécaniques et électriques nous donnent la lumière et le son par contact, c'est-à-dire sans message et sans médiatisation ; ils privent donc ces sensations du seul renseignement susceptible de payer le long effort dépensé par la vie à les produire. Si la lumière et le son n'avaient pu nous venir par leurs excitants propres, ils ne nous seraient jamais venus mécaniquement et électriquement ; et c'est ce qui explique que les sensations aberrantes ne puissent jamais être produites chez des sujets privés des sensations normales par lésions originelles des appareils périphériques. L'ontogénèse confirme la phylogénèse, et les conditions de la formation des sensations dans l'individu revèlent les conditions de leur apparition dans l'espèce. La nature vivante est passionnée : ce qu'elle cherche, ce n'est pas de se donner *n'importe comment* des sons et des couleurs, instruments de notre spéculation ou de notre contemplation : l'important pour elle, c'est justement *la manière*. Les sons et les couleurs ne sont pour elle que des signes par qui des passions éventuelles s'éveillent en elle à l'appel d'un médiateur discret jusqu'à l'effacement. Privés de ce signe, ils ne sont plus que d'absurdes frissons, ni représentations, ni même affections vraies — car les nerfs sensoriels n'en sont guère capables — et qui laissent la nature désemparée entre une image et une douleur également ébauchées et également impossibles.

(1) *Ib.*, p. 40 : « Nos affections sont originairement notre monde sensible, notre nature extérieure » ; elles nous donnent par dédoublement ce que Müller n'hésite pas à appeler une véritable « image » de nous-mêmes. Nous reviendrons sur ce passage au prochain livre.

III

Encore les sens supérieurs sont-ils au moins passibles de ces impressions paradoxales, et l'on pourrait croire que c'est leur spontanéité qui se manifeste dans ces sursauts d'indépendance. Du moins la croyance en aurait-elle quelque excuse. Certes, rien ne peut effacer le paradoxe de prétendre découvrir dans les manifestations les plus informes d'une activité vivante le secret et le témoignage de son mouvement originel : plutôt qu'une énergie spontanée et spécifique du nerf, combien n'est-il pas plus naturel d'y chercher la trace d'une inertie qui gêne et limite sa véritable spécificité ! Mais enfin la sensibilité optique et acoustique ne semble marquer sa spontanéité que dans son désordre ; toute rivée d'ordinaire à la tâche de nous médiatiser les choses, elle ne sait point les changer avec nos humeurs et nous marquer ainsi la part que nous y prenons. Comme les astres de Platon, si elle a une âme, elle l'enferme dans sa règle, où rien ne la distingue au premier regard d'un automatisme ; elle ne fait point luire ou retentir au hasard la lumière et le son qu'on lui croit « immanents » (1) ; elle s'est fait pour les recevoir une chambre noire avec une lentille, un appareil de résonance acoustique, qui soumettent son fonctionnement à des conditions externes stables et déterminées ; et elle reste esclave de son beau travail grâce auquel les choses qui l'intéressent changent désormais pour elle suivant leurs lois et non plus suivant ses caprices. On comprend donc, à la rigueur, que pour démêler le caractère d'une spontanéité si régulière dans sa force, on ait cru nécessaire d'en rechercher, et même d'en provoquer les faiblesses. On partait de ce postulat que là où le sens se libère de l'objet, c'est là que la nature spontanée et spécifique se témoigne et se démontre. Mais, s'il en était ainsi, on devrait retrouver réciproquement le maximum de sensations aberrantes dans les sens où prédomine, avec l'affectivité, la spontanéité du sujet sous sa forme la plus intime. Or, plus les sens deviennent affectifs, mieux ils en semblent gardés. Plus la spontanéité se manifeste dans le sens, plus elle tend à le lier à un excitant spécifique externe. Les sens inférieurs vont donc prouver que l'on a fait fausse route dans l'interprétation des sensations aberrantes des autres sens, que leurs *faiblesses* n'ont jamais la signification qu'on y attachait, qu'elles n'en ont même à peu près aucune, qu'elles n'expriment à peu près rien de la nature, de la genèse et de l'orientation du sens, qu'on a pris pour de la spontanéité ce qui en marque le défaut et

(1) *Loc. cit.*, IX, p. 453.

la limite et qu'on l'a diagnostiquée illusoirement d'après un phénomène qui n'apparaît pour ainsi dire jamais là où elle se manifeste elle-même avec le plus d'évidence.

Effectivement, pour ce qui concerne d'abord le goût, il est presque impossible d'y faire apparaître une forme quelconque d'indifférence fonctionnelle du nerf à l'excitant, et, par conséquent, une énergie, une saveur « immanentes » et spécifiques (1), tandis que l'anatomie comparée nous révèle au contraire la constance des variations de l'organe du goût avec la nourriture (2). Cependant le goût est manifestement de tous les sens celui où l'apport propre du sujet dans la sensation est le plus considérable. Or les deux faits ne semblent nullement concourir par hasard ; ils apparaissent au contraire en corrélation étroite. La théorie de l'énergie spécifique des nerfs échoue, non pas en dépit, mais en raison même de la spontanéité du sujet dans la sensation. Elle échoue parce que c'est le besoin qui fait le goût, et que le besoin appelle, non pas un excitant quelconque, mais un excitant propre, comme son instrument, la muqueuse digestive, dont les réactions sécrétoires ressemblent à une sorte de prénotion trophique (3) et témoignent d'une véritable électivité à l'égard d'un excitant déterminé.

L'application de la théorie de Müller à l'odorat impose les mêmes remarques. Le peu d'intérêt de la théorie dans ce domaine se révèle aux médiocres résultats des tentatives faites pour l'établir (4). Encore devraient-ils apparaître comme bien plus pauvres, mesurés à la richesse vraiment déconcertante des réactions de l'odorat à son excitant propre : car il peut alors nous fournir sur les corps les plus analogues à tous autres égards des renseignements tellement différentiels qu'ils en sont presque individuels (5). La portée de ces faits est de nous confirmer cette vue qu'un sens qui dépend du besoin et qui n'atteint les corps externes que dans leur liaison plus ou moins directe avec le besoin doit être naturellement bien plus difficile à éveiller par des moyens purement externes. Les sensations aberrantes des autres sens peuvent résulter de ce que le nerf était incapable de s'adapter à un excitant physique déterminé sans se rendre simultanément apte à subir accessoirement l'action confuse de quelques autres excitants par ce caractère qu'ils ont d'être

---

(1) Voir MARCHAND, *Le goût*, Doin, 1903, p. 129 suiv., et WUNDT, *loc. cit.*, II, p. 61.

(2) MARCHAND, *ib.*, chap. VI.

(3) PAWLOW : *Le travail des glandes digestives.* Masson, 1901.

(4) Cf. LARGUIER DES BANCELS : *Le goût et l'odorat*, p. 70-71.

(5) Cf. HENNING : *Der Geruch, Zeitschrift der Sinnesorgane*, t. 73, p. 205 et t. 74, chap. 18.

aussi physiques. En effet la parenté des excitants physiques entre eux, qui pourrait bien avoir quelque fondement même objectif, peut encore moins être regardée comme nulle et négligeable si on les considère subjectivement et dans leur rapport à l'organe. Il est donc vraisemblable même *a priori* que nous trouverons toujours à provoquer les sensations de la vue et de l'ouïe par d'autres excitants que la lumière ou le son, car il ne s'agit tout de même que de substituer des excitants artificiels *externes* à des excitants naturels eux-mêmes externes. Mais, si l'excitant naturel d'un sens est *en partie* interne et organique, comme lié au besoin, son excitant naturel proprement externe ne tire plus lui-même sa force que de la collaboration des affinités internes qu'il éveille et dont il devient en quelque sorte mi-part : et il suit naturellement qu'un excitant externe quelconque et complètement étranger au besoin est condamné à laisser l'organe presque insensible. L'odorat et le goût, sens alimentaires et en partie sexuels, nous mettent en rapport avec des éléments du monde extérieur qui nous sont infiniment plus intimes que tous les autres excitants des sens ; ils impliquent une différenciation des choses externes sous le point de vue de nos besoins dont il n'existe pas la moindre trace dans aucun autre groupe de sensations ; et, si nous constatons que la théorie de J. Müller est particulièrement inappliquable en ce domaine où la spontanéité du sujet est si grande, c'est bien que l'indépendance fonctionnelle du nerf à l'égard de l'excitant, loin d'être un signe de ce qu'il y a de spécifique et de spontané dans le nerf, témoigne au contraire de ce qu'il y a en lui de moins propre et de moins naturel, non de ce qui constitue sa fonction, mais de ce qui l'entrave et la limite. Plus la nature a de part dans l'excitation, plus elle y suit la direction de l'objet. On dirait que son aliénation même aux choses par des organes littéralement modelés sur elles lui offrant, dans les autres sens, une garantie préalable de son adaptation au milieu, elle attache moins d'importance à des désadaptations fugitives et sans conséquence, que dénonce leur caractère même et qu'elle s'est mise, du reste, hors d'état de prévenir ; au lieu que là où elle participe à l'excitation par des dispositions variables, elle se garde elle-même des écarts de ce genre par une volonté permanente qui les rend impossibles. La femme légitime, sûre de la solidité d'une union bien assortie, que lui garantissent sa fécondité, l'habitude, le lien physique et les intérêts mutuellement impliqués, se laisse aller à quelques infidélités d'inadvertance et de surprise ; mais la maîtresse est toute tendue vers le parti qu'elle veut fixer et dont la fidélité n'est assurée que par les soins qu'elle met à l'entretenir.

A la vérité, nous disons que, dans ces sens *fidèles*, l'excitant même, — et non pas seulement l'excitation — est à moitié subjectif, et l'on a pu croire qu'à ce titre ils témoignaient, en dehors de l'indépendance qui leur manque, d'une sorte de subjectivité naturelle et constitutive où la loi de

Müller retrouvait malgré tout sa justification : si bien qu'on devrait inscrire au bénéfice de cette loi les expériences mêmes de Pawlow et toutes les manifestations de la sensibilité trophique (1). Là même où le nerf est le plus incapable de se libérer de l'objet, il montrerait encore sa spécificité en pénétrant de subjectivité l'objet même.

Mais il ne l'en pénètre qu'en le résorbant d'autant dans le sujet, où ce processus tendrait, à la limite, à le faire disparaître tout entier. Or il serait paradoxal de soutenir que la spécificité d'un organe sensoriel se mesure à sa capacité de confisquer l'objet sensible même. Tel n'est pas le sens et tel n'est pas l'intérêt du principe de Müller. Il n'est pas d'établir cette évidence, qui se passe de preuve, que les états du sujet sensible ont leur condition essentielle dans des facteurs internes, mais que les *qualités rapportées à l'objet sensible* ont elles-mêmes une origine toute subjective : de là l'intérêt de montrer que des lumières et des sons, que personne ne songe à se prêter à soi-même comme affections, peuvent naître cependant, par une excitation quelconque du nerf, sans lumière ni son physiques, et, par conséquent, être tout de même des états subjectifs. En revanche, des appétitions, des répulsions, des goûts et des dégoûts sont certainement à nous ; que leurs facteurs soient internes est la chose la plus naturelle du monde, et, si ces états pénètrent de quelque manière l'objet, si nous les ressentons dans les saveurs et dans les odeurs auxquelles ils donnent parfois leur nom, ce n'est pas une preuve que le sensoriel n'est en nous qu'impression subjective ; c'est une preuve, au contraire, que ce qui reste en nous impression ne peut jamais devenir vraiment sensoriel. Le fait ne nous révèle pas une modalité naturelle de la connaissance de l'objet, mais un obstacle à cette connaissance, non pas une subjectivité du sensoriel, mais une subjectivité inversement proportionnelle à la sensorialité ; et l'énergie dont on voudrait faire ici honneur au sujet n'est pas une puissance de subjectiver l'objet, mais une impuissance à l'atteindre, non une capacité de modeler sur soi les choses, mais une incapacité de sortir de soi-même. A la limite de ce mouvement, il ne sera plus que faim, soif, amour et leurs contraires ; il pénétrera bien le monde externe, mais il ne le connaîtra plus, parce qu'il y sera confondu.

On ne peut donc pas retrouver dans cette subjectivité du sens l'expression de son mouvement spécifique : c'est bien plutôt l'inversion de son mouvement spécifique. La sensorialité est moins un état qu'une direction de l'être vivant. Dans les sens primaires, elle est tout affective. L'être vivant s'attache à l'objet, dont il est parent, bien plus, dont il est *part*, et où il retrouve la substance dont il doit refaire la sienne ;

(1) Turro, *loc. cit.*, p. 773.

mais, plus il s'attache à lui, plus il le manque, parce que l'objet ne peut être qu'une chose étrangère au sujet. Ces sens du besoin, et, par suite, du plaisir, ne pourront jamais devenir vraiment sensoriels : leur objet restera toujours le sujet ; leur excitant conservera un caractère équivoque et confus ; il ne se prêtera que malaisément à la science, parce qu'on pourra toujours mettre en doute la réalité même de son existence indépendante et la possibilité de le faire apparaître sans le secours des affections. Au contraire, la sensorialité a de l'avenir là où elle s'établit, comme dans les sens tactile, auditif et visuel, sur des impressions originairement plutôt douloureuses peut-être qu'agréables, et où le besoin de l'être vivant n'a, en tout cas, aucune part, sur les menaces à son intégrité plutôt que sur les sollicitations adressées à ses besoins. Alors l'être vivant aura intérêt à connaître les choses précisément comme étrangères à lui, c'est-à-dire précisément comme objets, et il mettra son énergie à se construire des appareils aussi fermés que possible à ses besoins et par qui lui soient communiquées impersonnellement les vibrations mêmes des choses. C'est bien lui qui vibre, mais il n'est pour rien dans la vibration, et, comme ce qui est constant dans le sens est seul à lui, tout ce qui *s'y produit* est aux choses. Tel est l'esprit de la sensorialité, et nous y saisissons que l'énergie qui forme l'organe sensoriel et s'y manifeste est liée à l'objet en deux sens qui condamnent tout à tour les deux interprétations qu'on pourrait donner de la théorie de Müller : en ce premier sens que, là où l'activité nerveuse est sensorielle, elle est aussi au plus haut point modelée sur l'objet, et en cet autre sens que, là où elle est subjective, du reste à son corps défendant, elle est aussi sur le point de cesser d'être sensorielle.

Mais il y a plus, et, dans ce dernier cas, elle est aussi sur le point de cesser d'être nerveuse. Il y a, sans doute, au sein du goût et de l'odorat, une activité qui est de moitié avec l'objet dans la production de la sensation, mais cette activité n'est pas dans le nerf : c'est un surcroît ajouté du dedans à la sensibilité propre du nerf, qui tombe en léthargie sans ce concours. Sous cette forme, le nerf est donc moins spécifié, l'organe moins différencié, le sens moins capable de se suffire : il lui faut la collaboration de l'organisme. Et il est naturel qu'il en soit ainsi, puisque le sens est autant de l'ordre sensitif que de l'ordre sensoriel et qu'il nous fait connaître notre état autant que celui des choses, non pas seulement *la chose à manger*, mais *que nous voulons en manger*. Il y a là un fait, semble-t-il, décisif à l'égard de la théorie de l'énergie propre des nerfs ; car il nous permet de juger du progrès du nerf, et par conséquent de son énergie propre, non pas seulement d'après le progrès de sa fonction, mais d'après celui de sa constitution même. Il s'en faut tellement qu'il y ait dans le nerf sensoriel une énergie *spécifique* au sens de *subjective*, — quelque acception qu'on donne à ce dernier terme — que la for-

mation même de l'appareil sensoriel marche de pair avec son objectivité et marque en quelque sorte le progrès de cette dernière. Ce qu'il y a de vraiment spécifique dans l'énergie du nerf, comme le prouvent, non point des déductions, mais son embryologie même, c'est l'effort vers la représentation objective.

Tels sont donc les principes de psychologie dont il faut opposer la continuité et la droite rigueur à celle de J. Müller pour triompher de sa théorie, et l'on voit que de tels principes permettent de poursuivre cette théorie avec avantage jusque sur le terrain physiologique. Ce n'est pas seulement l'observation psychologique, c'est l'observation physiologique elle-même, lorsqu'elle est libérée d'une perspective psychologique fausse, qui nous révèle l'objectivité foncière, constitutive et *spécifique* de la sensation. Mais, pour qu'elle nous la révèle, il faut qu'une clarification psychologique préalable nous ait appris à distinguer dans tous les domaines une sensation d'une impression. Poursuivant donc cette dictinction jusqu'au sein même des tissus, on s'apercevra que le progrès de la sensorialité, au point de vue histologique même, ne consiste qu'en un passage d'organes d'*impressions* à des organes d'*expression*. On surprendra que le véritable résultat des recherches phylogénétiques sur les sens, ce n'est pas de nous montrer comment nous apprenons à *recevoir* les *impressions* du son et de la lumière, — puisque nous n'en avons, non seulement aucune impression, mais même aucune notion naturelle, et que ni l'excitant, ni l'organe ne nous sont connus dans les sensations qu'ils nous médiatisent, mais seulement un *objet*, qui, étant distant, ne peut nous impressionner d'aucune manière. Non : il ne s'agit point de *recevoir la lumière et le son*, — langage qui ne répond qu'à une connaissance beaucoup plus avancée, — mais il s'agit d'*éviter*, grâce à leur *médiation*, *de recevoir des impressions de cet objet*, dont ils ne nous donnent plus qu'un avis littéralement *insensible*, — ce que nous appellerons *percevoir à distance*. La signification même anatomique des sens n'est pas dans ce qu'ils nous *donnent*, mais dans ce qu'ils nous *expriment*. Et c'est ce qui explique sans doute le paradoxe apparent d'une évolution où les appareils terminaux sont l'objet d'une différenciation incessante, tandis que les couches nerveuses immédiatement sous-jacentes à ces appareils, les conducteurs qui en partent et s'y ramifient et les centres corticaux où ils aboutissent se présentent à l'anatomie la plus minutieuse, aidée des réactifs les plus puissants, comme éléments nerveux identiques et, suivant l'expression d'un physiologiste (1), interchangeables. Wundt n'a pas manqué de relever la difficulté que ce fait constitue pour la théorie de J. Müller (2). Il en complète la

(1) P. Bonnier : *L'Audition*. Doin, 1901, p. 183.

(2) *Loc. cit.*, p. 501-502.

portée en le rapprochant de celui que nous signalions tout à l'heure : que l'irritation artificielle des nerfs conducteurs ne déchaîne en eux la sensation « immanente » qu'après qu'ils ont été comme préalablement exercés par les appareils périphériques — (cette réaction fait toujours défaut, par exemple, même sous forme imaginative, chez le sourd et l'aveugle nés) — et qu'ainsi leur spécificité apparente est toute d'emprunt et dérive de celle des organes extérieurs. Mais, lorsqu'il part de là pour montrer (1) comment ces organes mêmes ont acquis cette spécificité par voie d'adaptation continue à l'excitation, une adaptation qu'il considère comme « une aptitude croissante à enregistrer l'excitation adéquate, accompagnée d'une différenciation correspondante des sensations », il raisonne évidemment comme si le son et la couleur nous traduisaient des *excitations vibratoires à recevoir* plutôt que des *actions lointaines à prévenir*, et on peut bien dire qu'il manque une occasion encore de tirer des faits la théorie nouvelle de la sensation qu'ils suggèrent, s'ils ne l'imposent.

IV

Ils l'imposent tellement qu'ils l'ont imposée à J. Müller même ; et cette contradiction, du reste, hautement honorable, de la doctrine, et où la leçon des faits, enregistrée avec la simplicité du génie, suscite involontairement à la thèse sa plus décisive objection, est le dernier fait que nous voudrions invoquer au bénéfice des vues précédentes. Il est remarquable, en effet, que J. Müller ait associé sa théorie de l'énergie propre des nerfs, qui réduit les sensations à de pures *impressions* du sujet, à une doctrine qui attribue aux plus nettement sensoriels de ces nerfs une capacité originelle et irréductible de projeter leurs impressions à leur terminaison périphérique, c'est-à-dire de nous représenter un lieu. A la vérité, ce lieu restait un lieu du corps, et les impressions visuelles elles-mêmes ne se projetaient point au delà de la rétine. Mais enfin une pure impression du sujet ne saurait être dans l'espace, fût-ce dans l'espace délimité par notre corps, ni posséder la faculté naturelle de représenter le cadre même de toute objectivité. Quoique telle expression de J. Müller rappelle l'*Esthétique* de Kant et tende à nous présenter l'espace comme une simple *forme* d'intuition (2),

(1) *Ib.*, p. 502-503.

(2) Par exemple, cette formule opposée au génétisme de Steinbuch : « Le concept d'espace ne peut être le résultat d'une acquisition : bien plutôt l'intuition de l'espace et celle du temps est-elle une supposition nécessaire, et elle-même une forme d'intuition (*Anschauungsform*) pour toutes les impressions. » (P. 54.)

le contexte même, aussi bien que l'ensemble de l'exposition, lui assignent la valeur d'une *matière* et d'un *objet* d'intuition. C'est le propre espace de notre rétine, et exactement cet espace, qui nous est révélé par l'impression d'obscurité que nous recevons de l'œil privé d'excitation (1). Plus généralement, les sens limités à eux-mêmes, n'ont aucune raison de faire connaître au sujet rien d'autre « que lui-même », mais ce lui-même, c'est « son propre corps », *seine eigene Leiblichkeit* (2). Visiblement, pour J. Müller, aussi éloigné, du reste, sur ce point, de Berkeley que de Kant même, c'est un seul et même idéalisme qui s'exprime dans cette formule : — L'impression lumineuse est toute subjective, et dans la suivante : — L'impression lumineuse n'a que la propre étendue du nerf optique *pour objet*. Une étendue d'éléments nerveux n'est donc pas un objet qui sorte l'impression de sa subjectivité constitutive. Aussi le nativisme de l'espace nous est-il présenté exactement au même moment que la doctrine de l'énergie spécifique du nerf (3) et manifestement comme une de ses formes et une de ses preuves. On nous dit expressément que « c'est dans son énergie lumineuse que la rétine a l'impression de sa propre extension », et l'on critique Steinbuch d'avoir « refusé la représentation de l'étendue dans les phénomènes sensibles aux diverses substances sensorielles » (4). Il ne s'agit donc que d'un autre genre ou d'un autre aspect des énergies immanentes aux nerfs, qui semblent produire l'espace comme une qualité de la qualité. La théorie de Müller, par conséquent, nous offre le paradoxe doctrinal d'une énergie spécifique qui détache la sensation de l'objet liée, dans les mêmes sens, à une énergie qui l'y rattache non moins spécifiquement.

Cette contradiction était-elle évitable, et Müller aurait-il pu utiliser la doctrine de l'association, qu'il emploie, du reste, à expliquer la projection de la sensation dans l'espace externe (5), pour en expliquer la projection périphérique ? Le fait est qu'il ne l'a pas voulu. Dans la question, les associationnistes dépendent de Müller plus qu'il ne dépend d'eux ; il peut donc se séparer d'eux sans se manquer à lui-même. Ils lui emprunteront un principe qu'il n'avait point démontré et qui est indémontrable : que nos sensations premières, physiologiquement considérées, sont toutes subjectives ; de là le problème de les objectiver, qu'ils croiront résoudre par le recours à l'association. Mais la qualité sensible a-t-elle besoin d'être objectivée ? N'est-ce pas comme si

(1) P. 51-52.
(2) P. 41.
(3) II, 2.
(4) P. 52.
(5) II, 1, p. 41-44.

l'on disait qu'elle a besoin d'être qualifiée ? Müller, sans doute, n'a pas voulu qu'elle fût objective ; mais il n'a pas voulu non plus qu'on eût à l'objectiver positivement. Sa clairvoyance l'entraîne au delà de son postulat, et il saisit que l'extériorité est aussi spécifique aux vraies sensations que leur qualité. C'est qu'en effet elle l'est même davantage. Cependant, la contradiction demeure. Comment la sensation serait-elle à la fois spécifiquement impressive et spécifiquement expressive ? comment exprimerait-elle une simple énergie du nerf et en même temps un point du corps, qui est simultanément un point du monde ? La réponse nous ramène à notre thèse centrale. Le sensible n'est impression sous aucun rapport, et l'impression correspond à un stade de l'évolution des organes où ils sont justement impropres encore à la sensation. La lumière donnait une impression dans sa captation dermatique originelle ; les tissus de l'appareil optique se sont différenciés pour qu'elle cessât d'en donner une, pour que l'excitation, devenue capable d'*effleurer* les tissus, en un point privilégié, sans y produire aucune *impression* locale, fût à même d'éveiller immédiatement la représentation de l'objet lumineux, c'est-à-dire de quelque point d'un espace, externe par nature. L'hypothèse d'une projection purement rétinienne de nos sensations optiques, comme Hering l'a bien vu, n'est qu'une chimère, la chimère d'une physiologie qui méconnaît toutes les réalités biologiques.

Ces réalités nous imposeraient facilement leur évidence ; mais cette évidence nous est masquée et finalement rendue suspecte par une expérience sensorielle toute dérivée et secondaire : l'expérience esthétique et scientifique. L'être vivant ne connaît la couleur et le son qu'à travers l'objet, donc médiatement ; le savant et l'artiste, dépassant le point de vue intéressé de la première intelligence, pour qui la couleur et le son n'ont qu'une valeur médiatrice, les prennent pour objets directs de spéculation et de contemplation. Nous voilà dès lors engagés dans une voie bien étrangère à la sensorialité organique. Des sons et des couleurs *dénués de sens* vont devenir par leurs rapports et leurs harmonies l'objet suprême de notre curiosité. Toute notre science et tout notre art prendront appui sur un objet dont l'animal et le sens n'ont aucune connaissance et même aucune notion. Naturellement ils se donneront pour première tâche de rechercher la nature de ces médiations mêmes, qui rejettent désormais dans l'ombre l'objet médiatisé, et nous découvrirons ainsi des vibrations que nous dirons être *traduites* par la sensation, alors que la vraie sensation, non seulement ne se préoccupe pas de les traduire, mais n'a même travaillé qu'à en abolir l'action. Notre spéculation et notre technique d'art nous installent donc au delà de la sensorialité, parce que c'est au delà de celle-ci qu'elles prennent déjà leur point de départ. Elles vont nous conduire à parler d'impressions qui ne nous *impressionnent* pas et par qui nous

serait *traduit* ce dont nous n'avons même aucun soupçon naturel. Et sans doute ainsi nous amènent-elles à soulever le voile des sens et à surprendre une réalité que leur constitution même semblait nous interdire à jamais d'atteindre ; mais aussi nous fabriquent-elles un nouveau mystère plus obscur que ceux qu'elles dissipent : le mystère d'une perception *extérieure*. En ramenant toute la sensation à une impression, elles nous rendent incapables de comprendre la donnée initiale et irréductible de l'espace même.

Ni si haut, ni si bas : la qualité sensible nous met au-dessus de l'affectivité : elle ne nous porte point au niveau de l'art et de la science. Elle est la marque d'une fonction intermédiaire entre la fonction spéculative et contemplative du sens qui la dépasse, et sa fonction purement affective, qu'elle dépasse. Ce n'est ni la peinture ou la musique, ni les recherches des physiciens sur les vibrations de l'air ou de la lumière qui nous révèlent la *fonction* sensorielle de la vue et de l'ouïe, bien qu'elles nous en dévoilent le *mécanisme* ; mais elles n'atteignent les moyens qu'en abolissant les fins (1). Et la sensorialité n'apparaît pas davantage dans des impressions, qui, comme telles, ne nous apportent qu'un renseignement sur nous et ne nous en donnent aucun sur les choses. Mais, dans l'intervalle entre ces deux extrêmes, et plus ou moins rapprochée de l'un ou de l'autre suivant le progrès de son évolution, s'insère une sensorialité qui est toute objective, et, plus simplement, toute spatiale. La secousse subjective initiale, ou s'y est éteinte, ou n'y apparaît plus qu'à l'état de résonance lointaine ; le rêve esthétique ne s'y dessine encore tout au plus qu'à l'état de confus mirage. Pour cette sensorialité qui est *toute* représentation, l'explication par la spécificité des nerfs, c'est-à-dire par une pure subjectivité, n'est pas seulement inadéquate à la chose à expliquer : elle lui est même contradictoire. C'est cette contradiction de fait qui s'enregistre tout naturellement, chez un observateur de la conscience de J. Müller (2), en contradiction théorique. La stricte sincérité de l'observation l'amène à définir la couleur et le son comme spécifiquement subjectifs, quand il y voit une traduction de l' « élément » physique qui « affecte » ces sens, et comme spécifiquement objectifs, quand il considère l'usage concret des sens. Les sens acoustique et optique n'ont point en effet pour usage naturel de nous faire connaître le son ou la lumière physiques, puisqu'ils les ignorent en fait, mais l'*objet* sonore ou lumineux : quand ils redeviennent conscients de leur cause physique immédiate, — par une

(1) Voir livre III, 2e partie, 3e chapitre, 3e section.

(2) Une conscience dont il avait fait un système qu'il poussait jusqu'à la condamnation de l'expérimentation et de ses hypothèses (Voir *Beobachtung und Versuch*, *loc. cit.*, I, p. 20-27).

exception, du reste, pleine de sens, et qui doit nous révéler toute leur genèse, — c'est en raison de l'aggravation de son intensité, et alors, comme nous l'avons vu, ils perdent d'autant leur capacité sensorielle.

Ainsi, l'examen physiologique des sens, loin de contredire aux résultats d'une observation psychologique sans prévention, nous en apporte, au contraire, une confirmation d'une force particulière. Ici aussi, là où la sensorialité est la plus achevée, elle est également la moins impressive. Le travail organique a eu pour but de nous rendre susceptibles à l'influence d'un souffle (air), et même de moins qu'un souffle (lumière), afin que, l'impression tombant à rien, le médiateur s'effaçant jusqu'à devenir transparent, la représentation devînt tout. C'est cette relation de la représentation à l'impression que nous symbolise histologiquement, dans les organes sensoriels, l'opposition, au premier abord déconcertante, des appareils périphériques si prodigieusement différenciés et des conducteurs nerveux indifférenciables sur lesquels ils se greffent. C'est que l'impression nerveuse est indifférente à la sensation : seule importe la *forme* de cette impression, qui lui donne un sens. L'énergie spécifique, non pas du nerf, mais de l'organe sensoriel consiste dans la production de cette forme représentative, c'est-à-dire dans la projection même.

Quand des théories presque indiscutées ont donné l'air de la nature à l'artifice, il est inévitable qu'un air d'artifice apparaisse quelque temps attaché au visage dévoilé de la nature. Pourtant, nos conclusions rejoignent, comme nous l'avons dit, le sens commun, qui croit que la qualité appartient à des choses et que les sens ont pour fonction d'apercevoir des *objets*. Et en outre, elles nous arrachent à l'absurdité que la psychologie courante met au principe même de la science de l'esprit sous la forme d'une *perception extérieure* tout interne, et que nous venons de voir traduite physiologiquement chez J. Müller dans la conception d'une spécificité nerveuse formée de deux traits directement contraires.

Cependant, ce que nous rejoignons ici de la philosophie du sens commun — il importe de le souligner, — ce n'est pas son *réalisme*, c'est son *intellectualisme* : c'est cette idée que l'esprit est toujours fait d'esprit et que son esprit naturel est présent dans toutes ses démarches. Tout sens a du sens ; l'objectivité immédiate de la sensation n'est que son immédiate intellectualité. Mais cet intellectualisme n'est pas un réalisme ; ce n'est pas un autre dualisme. C'est à un idéalisme que nous devons la découverte de la présence de l'esprit dans toutes les sensations par les formes qu'il leur impose, et c'est au même idéalisme qu'il convient de rapporter quelques-uns des avertissements les plus sérieux qui se soient fait entendre de nos jours sur les méprises

de la psychologie empiriste, c'est-à-dire impressionniste (1). Pour retrouver l'esprit dans le sens, il faut y retrouver l'objet, mais l'objet comme œuvre de l'esprit. Telle est la tâche d'une philosophie de la sensation, dont le premier effort devait tendre à rendre à la qualité sa valeur spirituelle. Nous venons de nous y essayer dans cette suite d'analyses, dont il doit nous être maintenant possible de dégager une définition correcte de la qualité.

---

(1) Voir en particulier les remarques de Natorp sur la confusion qui fait prendre à la psychologie le sujet pour un objet (*Allgemeine Psychologie*, 1911, chap. II, paragr. 4).

CHAPITRE VII

DÉFINITION DE LA QUALITÉ

I

La qualité, comme cette enquête nous la fait concevoir, n'est rien autre chose qu'une *représentation*, une *signification*, une *image*, et il faut reconnaître que seuls le langage et la philosophie primitive nous donnent de la qualité une définition *précise*, lorsqu'ils en font l'*attribut d'une chose*, bien qu'on ne puisse accorder que la relation de la qualité à la chose soit une relation *claire*. Nous comprenons, en effet, très bien que toute couleur appartient à une chose extérieure, et nous ne comprenons, au contraire nullement comment une sensation peut être extérieure : et cependant une couleur est une sensation. C'est ce qui fait que la sensation est un problème. Mais, pour éliminer le problème, on ne nous trouvera pas disposés à modifier une définition de la sensation qui nous est véritablement imposée par l'observation et par l'analyse.

L'observation et l'analyse, qui nous révèlent dans la qualité une représentation, nous font reconnaître aussi dans cette qualité-représentation un des moments et une des étapes d'un progrès tant physiologique que psychologique. C'est comme un processus de décantation, qui amène à la pureté des états *expressifs*, et laisse un précipité d'affectivité et d'intensité. Mais la qualité et la sensorialité ne constituent pas, dans ce progrès, le terme le plus haut que la nature ait pu atteindre. Elle l'a dépassé en atteignant, par de là la qualité sensorielle, qui est représentative, une qualité *pure*, qui peut devenir son propre objet. C'est sans doute ruiner toutes les perspectives de la science de l'esprit que de placer cette qualité pure à l'origine de la sensation : mais cela ne veut pas dire qu'on puisse en faire abstraction pour définir cette dernière ; la *qualité pure* définit la sensation, non point sans doute en ce sens logique qu'elle la constitue, mais en ce sens étymologique qu'elle la délimite. Et le problème de la sensation se ramène presque

à la difficulté de comprendre comment la qualité-représentation s'est constituée à un stade de l'évolution de la vie de relation, à égal chemin d'états impressifs qu'elle dépasse et d'états spéculatifs ou contemplatifs qui la dépassent.

Il faut reconnaître que cette caractérisation de la sensation comme état intermédiaire entre deux autres dont le premier la conditionne et dont le second est conditionné par elle en laisse d'abord subsister l'énigme entière, si même elle ne contribue à la compliquer. Nous sommes en présence d'un état qui n'est rien de plus qu'une image ou indice d'autre chose et ne peut revendiquer pour soi-même aucune efficace distincte, un état qui ne devient agissant, si peu que ce soit, qu'en cessant, dans la même mesure, d'être représentation et image, et qui n'est image que par où il n'exerce aucune action. C'est, en d'autres termes, le pur *phénomène*, qui n'est qu'une manifestation, un signe symbolique de ce qui *agit*, c'est-à-dire de ce qui *est*, et, tirant toute sa réalité de l'ambassade qu'il nous porte, n'est lui-même absolument rien en dehors de l'être ou agent dont il témoigne et qu'il représente. Une telle réalité — si l'on peut dire — suscite en nous un étonnement légitime. Notre première tâche n'est pas de combattre ce sentiment, mais au contraire de nous en pénétrer.

En effet, lorsque nous disons qu'il n'y a rien que nous puissions attribuer en propre à la qualité sensible, si ce n'est la représentation, cela même n'est pas exact, car un tel caractère ne peut être une vraie propriété. Une propriété, comme le nom l'indique, est toujours le signe de quelque action par où la chose qui la possède manifeste son existence et sa nature *propres* et dont elle fait en quelque sorte écran sur les autres choses. Mais le caractère de ce qui représente, comme représentant, c'est évidemment de ne point agir en propre et de manifester seulement une activité étrangère ; et ce qui n'est que pure représentation ne peut être aussi que pure médiation. Tel est donc en définitive aussi l'espèce de caractère de la qualité. Si elle était agissante, comme l'intensité qui l'accompagne, elle se *présenterait* à nous par son action et ne *représenterait* pas un agent. Pourrait-elle être inagissante sans être représentative ? Elle l'est en effet quand elle est *pure*. Mais nous avons vu que la qualité pure n'est pas un état originel et que l'hypothèse même qu'on pourrait en faire se heurte à des difficultés biologiques insurmontables. Ainsi sommes-nous toujours rejetés sur l'énigme d'une sensation qui est un état du sujet entièrement constitué par l'objet.

Cependant, si cette conception accuse le paradoxe du problème, elle en amorce aussi la solution. Une qualité pure originelle ne serait qu'un monstre biologique ; on conçoit, au contraire, qu'une excitation impressive primitive ait pu sacrifier insensiblement sa force vive, son

intensité, au bénéfice de sa signification. Elle a pu tendre à volatiliser son action propre pour médiatiser une action étrangère, si cette dernière action était de quelque manière liée à son action propre. Une qualité inagissante devient donc possible et même biologiquement vraisemblable, si elle est médiatrice. Or tel est l'état où la qualité se présente à nous, lorsqu'elle est pure d'intensité obsédante et d'affectivité, comme il arrive dans les sons et dans les couleurs. En soi, c'est un rêve, un phosphène, un bourdonnement : une impression des yeux que ne sentent pas les yeux et des oreilles que ne sentent pas les oreilles. On pourrait la croire reçue par le front ou par les bras qui n'en ont été ni plus ni moins affectés. Toute localisation en est le fruit de la réflexion sur des conditions de la sensation qui ne sont point connues au sein de la sensation. Cette sensibilité insensible serait absurde, si elle n'avait une fonction. Mais sa fonction nous explique son étrangeté même, car elle en dépend : c'est à force d'être insensible que la sensation peut sembler suggérée ; c'est à force d'être irréelle qu'elle devient transparente ; c'est à force de perdre son intimité qu'elle devient externe. La théorie de la *suggestion immédiate* de Reid, qui ne saurait, d'ailleurs, être une théorie, c'est-à-dire une explication, est au moins une remarquable description. Elle eût fourni à la physiologie, qui commence à s'en apercevoir, une base de fait infiniment plus exacte et plus utile que le subjectivisme empiriste qui a prévalu. Car le caractère de la perception, c'est d'*être externe*, ce n'est pas de le devenir, et il convient de remettre à son rang primitif d'évidence une expression linguistique naturelle que la psychologie nous a donné coutume de prendre pour une illusion et un paradoxe.

II

Si la qualité n'est que représentation et si elle ne peut représenter que ce qu'elle ne *présente* pas, à savoir une passion, il s'en suit évidemment qu'elle ne peut être que la représentation d'une passion éventuelle, c'est-à-dire d'une *passion subordonnée à l'éventualité d'un mouvement* (1).

(1) C'est en principe le mouvement du corps qui se rapproche ou s'éloigne de l'objet, et non celui de l'objet qui se rapproche ou s'éloigne du corps. C'est pour servir de guide au premier de ces mouvements que la sensibilité de l'être vivant s'est constituée, et elle n'a pu d'ailleurs apprendre à se lier qu'à des mouvements dont cet être était la source et la mesure et qu'il dépendait toujours de lui de produire. Cependant les variations sensorielles corrélatives au mouvement ne changent pas de nature suivant que le mouvement vient du corps ou vient de l'objet ; elles n'ont en soi rien de moteur ; elles n'expriment que des relations d'espace qui sont parfaitement réciproques ; et c'est ce qui fait que pratiquement, sinon dans leur source, la passion qu'elles représentent est aussi subordonnée à l'éventualité du mouvement de l'objet qu'à celle du mouvement du corps. Ces questions seront traitées pour elles-mêmes au prochain livre.

Elle s'oppose, comme pur indice — pur forme chrysalidale et fantômatique, pure apparition inagissante — d'un agent, à ce qu'est la présentation de cet agent sans représentation, c'est-à-dire tout simplement à son action, que nous connaissons par notre passion. C'est le rapport du signe inagissant à l'agent qui est lui-même son propre signe, le rapport de ce qui a un sens et qui n'a pas d'action à ce qui a une action et qui n'a pas de sens. La représentation ne peut pas être le signe d'autres représentations : elle peut en évoquer d'autres, mais elle n'y trouvera jamais sa raison, qu'il faudra toujours chercher au terme dans l'évocation d'une action externe connue par une passion (1).

Ce que c'est que cette passion, c'est ce que nos recherches auront sans doute pour effet d'éclaircir. La pire des confusions serait de la décrire affectée d'abord de ce caractère d'extériorité qu'elle ne tirera que de sa forme de représentation. Si l'on croit que le son et la couleur nous fournissent le type parfait de l'extériorité, on ne sera pas tenté de chercher l'origine de cette dernière dans quelque sensation de pression ou de résistance, qui nous est évidemment beaucoup plus intérieure. Ce n'est pas la résistance qui peut faire sortir de nous les impressions de son et de couleur ; ce sont ces impressions qui en feront sortir la résistance. A aller au fond des choses, le fait de l'action et de la passion n'a aucun rapport avec le fait de l'extériorté. Il en est bien la condition, mais il n'en est même pas le germe, et, au sein même de la résistance, la sensation de localité s'éveille, comme nous le verrons, par un procédé qui est le contraire même de la résistance.

Ce que, pour fixer les idées, on est bien forcé de dire, même en commençant, de cette passion, subordonnée à l'éventualité d'une mouvement, dont toute représentation est le signe, peut avantageusement être limité à ce que la représentation même nous en révèle, comme l'empreinte fait du coin. La représentation, nous l'avons dit, n'est pas une *impression* pour la conscience. Elle est exclue de nous en ce premier sens d'abord qu'elle n'est pas sentie *nôtre* : elle nous est communiquée, mais étrangère, et, comme la passion qu'elle exerce sur nous à titre de représentation est nulle, la réaction immédiate et directe est nulle aussi. Il y a, au contraire, des états qui, nous faisant pâtir, nous font réagir immédiatement et directement dans la même mesure, et qui, dès lors, par conséquent, ne peuvent pas nous apparaître comme susceptibles de posséder autrement qu'en nous une existence quelconque. — C'est une distinction qui se manifeste, comme nous l'avons vu, même au sein des premières sensations visuelles et surtout auditives. — D'un côté une sensation d'*impropriété*, de l'autre une sensation de

(1) Voir livre III, 1re partie, III.

propriété ; d'un côté une sensation d'*étrangeté*, à la fois dans le sens étymologique et dans le sens courant du terme (la sensation nous *aliène* à la fois et nous *étonne*, et sans doute qu'elle nous étonne parce qu'elle nous aliène), de l'autre, une sensation d'*intimité* (soit communion, soit pénétration). Cette deuxième forme de sensation ne nous est pas seulement donnée dans la résistance, mais aussi dans des impressions d'où tout sentiment de résistance est exclu, dans l'éblouissement de l'éclair, la secousse du tonnerre, toutes les formes d'intensité vive de la sensation, sans même parler de ses formes affectives. Mais la connaissance de la nature spécifique de cette impression n'est pas un élément nécessaire de sa définition, car nous en connaissons par conscience immédiate le caractère psychologique et physiologique essentiel : c'est que nous sommes par elle mis en cause, que, dès l'origine, sans nous connaître encore, nous y réagissons comme si c'était notre affaire, et prenons en main notre cause avant de savoir que c'est *notre* cause. Tandis que la qualité est en nous comme si elle était exclue de nous, cet agent va être hors de nous comme s'il était en nous. Contigu seulement à notre corps, comme nous ne tarderons pas à le savoir, il pourra émouvoir cependant nos fibres les plus profondes. Toute notre machine organique, que la qualité laissait endormie, s'éveillera soudain d'un sommeil profond devant l'ennemi qui menace l'intégrité de sa forme ou l'ami dont le portrait est inscrit dans toutes ses tendances. Voilà donc ce que la qualité *représente* comme *médiatrice*, quand il n'est pas *immédiatement présenté comme agent*.

III

Cependant tout agent n'a pas son médiateur qualitatif possible : nous ne sommes pas si bien partagés. Nous venons de dire que la lumière et le bruit intenses ont une action propre ; or cette action ne peut jamais être représentée : elle n'existe qu'à l'état de *présentation*. Les sons et les couleurs nous représentent des *choses*, essentiellement des solides, en tout cas des agents, — qui ne sont, par suite, ni les sons physiques, ni les couleurs physiques, — et qui pourraient nous affecter, sous l'éventualité d'un mouvement, autrement que par son et par couleur. Même pour celles de ces choses dont nous n'avons originellement aucune idée positive, nous en avons au moins cette idée négative très nette qu'elles n'agissent pas, quand elles agissent, comme son et comme lumière : ce que nous redoutons des éclats du tonnerre, s'il faut que nous nous rapprochions de leur centre, ce n'est évidemment pas un fracas même assourdissant ; ce que nous redoutons de l'éclair ce n'est pas principalement une augmentation de sa lueur ; tout ce qui

résonne et brille, pour nous, est chose, c'est-à-dire cause, cause de passion liée à un mouvement éventuel. Par les impressions intensives des sensations visuelles et auditives nous nous éveillons bien au pressentiment que la représentation, considérée dans son corps et non plus dans sa signification, pourrait être elle-même une chose puissamment agissante ; mais justement la représentation ne revêt ce corps matériel que dans la mesure où elle perd son esprit. Elle s'abolit elle-même comme représentation là où elle se grandit en action. Ainsi nous confirme-t-elle, même alors, dans cette opinion hautement fondée, que le son et la couleur comme tels sont seulement des signes d'agents absolument différents d'eux-mêmes. Ils ne sont donc même pas des signes de leurs propres formes intensives. Bien différents en cela de la saveur, de l'odeur et du tact, où la représentation n'est jamais au fond, comme nous le verrons, que de la plus haute intensité par la plus faible, le son et la couleur, à tous leurs degrés d'intensité, ne *représentent* qu'une action différente en nature de l'impression qu'ils exercent. C'est ce qui les constitue en sensation absolument spéciales et distinctes, purement qualitatives, purement objectives, et prédestinées, rien qu'en prenant une conscience réfléchie d'elles-mêmes, à fonder l'art et la science à la fois (1). La couleur et le son sont des choses pour soi, indépendantes des objets (colorés ou sonores) utiles à connaître, et qui peuvent, en prenant conscience de leur valeur propre, devenir un enchantement désintéressé ou un fait de science libéré de toute signification biologique. Mais c'est aussi précisément ce caractère qui les empêche de nous représenter l'action même qui leur appartient. Les plus parfaits des sens sont aussi, par cela même, les plus trompeurs sur eux-mêmes : ils ne donnent à la première conscience aucune idée de leur propre nature ; ils ne nous rendent pas le moindre avis de la substance aérienne ou éthériforme qui constitue leurs excitants naturels et qui peut éventuellement nous blesser par l'exagération de sa force vive. Il est visible qu'ils n'ont point été faits pour nous renseigner sur eux-mêmes, mais sur autre chose, et la médiation qu'ils assument est tellement parfaite qu'elle a presque anéanti le médiateur.

Cependant, le mal, d'un point de vue pratique, est ici petit, parce qu'il est extrêmement rare que la lumière ou que l'air vibrant fassent sentir à nos sens leur action directe, et nous n'avons guère besoin de nous *représenter* des agents dont la *présentation* est si rare. On ne saurait être aussi indifférent à l'égard d'une autre lacune organique, dont nous avons déjà relevé le caractère (2) : la lacune d'une qualité repré-

(1) Voir livre III, 2e partie, 3e chap., 3e section.

(2) P. 20,

sentative de la chaleur, de l'agent thermique. Rien ne prouve mieux le caractère empirique et circonstanciel de notre constitution que l'absence en nous d'un indice sensoriel de la chaleur des corps distants : car nos perceptions de la chaleur rayonnante ne peuvent prétendre, comme nous le disions, à ce rôle, et se rattachent sans doute à des réactions plus adaptives que sensorielles. Le développement du sens thermique se heurtait-il chez l'homme à des difficultés particulières ? Non pas, semble-t-il, en tout cas de nature histologique, puisqu'une visualité thermoscopique paraît bien avoir été réalisée chez les céphalopodes — et peut-être chez les gastropodes — par le dispositif d'une rétine sensible à laquelle un cristallin opaque ne filtre que les radiations caloriques. Nos points de froid et de chaud ne constituent qu'une ébauche dermatique bien confuse d'une pareille différenciation. Notre sens thermique est lié au contact et il ne nous fait atteindre par la collaboration nécessaire de cet organe que la chaleur-conduction. De là peut-être son infériorité comme sens. Tous nos sens sont mécaniques, et même le goût et l'odorat, dont la signification originelle est toute différente, ont nettement évolué dans cette direction : tous ont pris finalement pour rôle de servir d'indicateurs au mouvement vers des solides (1) en signifiant à la langue, à la bouche ou au corps de l'être vivant l'endroit où ses parties peuvent se mettre — ou bien risquent d'être — en contact le plus intime avec eux. Or la chaleur que le contact nous livre, si elle possède un équivalent mécanique, qui nous conduit à pressentir dans sa constitution même quelque chose de mécanique, n'est pas en tout cas de l'ordre des mouvements molaires, qui sont les seuls auxquels notre constitution tactile soit adaptée. Elle ne pouvait donc jamais servir de signe au toucher, étant liée à des mouvements dont la petitesse excède infiniment la limite extrême de la perception tactile ; et elle devait au contraire se développer à la fois sous la couverture et sous l'écran du tact qui ne nous la livre qu'en nous la masquant. Tandis que le tact pouvait *expliquer* tous les autres sens par des mouvements correspondant à chacune de leurs impressions, il ne pouvait qu'enregistrer dans sa profondeur ces impressions de mouvements moléculaires inscrits dans un toucher immobile. Tous les autres lui étaient intelligibles comme faits de lui : la chaleur lui restait obscure parce qu'il en était peut-être fait lui-même ;

(1) J'entends par ce terme tout ce qui offre quelque résistance et peut fournir un exercice au tact, y compris, par conséquent, les liquides dans la mesure où nous pouvons en *toucher* quelque chose. En ce sens, le vent même n'est pas sans avoir quelque solidité. Et l'on peut croire que ces assimilations ont une portée qui n'est pas purement théorique, s'il s'agit dela sensibilité tactile du poisson ou de l'oiseau,

et, pendant qu'il étendait à l'infini sa portée, au moyen d'intermédiaires intactiles — air, lumière, et les supports physiques de l'odeur — dans l'espace qu'il mesure, il trouvait en lui sa limite et sa barrière dans des impressions thermiques issues des mouvements de parties d'espace qui lui sont incommensurables. On peut croire qu'un être tout employé ainsi à se constituer une sensibilité mécanique n'a pas pu développer beaucoup en lui une sensibilité thermique si complètement hétérogène ou du moins divergente à la première. Affective et défensive dans son essence, elle ne pouvait lui apporter, dans ses éléments les plus représentatifs, que le soupçon de l'existence d'une réalité qu'il lui était interdit de jamais saisir. Un véritable sens thermique devait être accessible à la chaleur des corps distants et ainsi devenir mécanique à son tour. Il faut reconnaître que l'être vivant ne semble pas y avoir grand intérêt, vu que la nature ne produit le feu et n'échauffe sensiblement les corps que d'une manière absolument exceptionnelle, et que la chaleur atmosphérique, dans la mesure où elle l'intéresse, lui est révélée par d'autres moyens. Quoi qu'il en soit, et pour des raisons certainement décisives, qu'il sera toujours intéressant de chercher à pénétrer, la chaleur, le plus puissant, sinon le plus répandu, des agents de destruction de la vie, n'est point parvenue à se donner une *représentation*. L'être vivant, solide dont la conservation est attachée au maintien de sa forme et de sa composition, s'est efforcé essentiellement de se constituer une connaissance anticipée, symbolique, c'est-à-dire sensible, des solides susceptibles de le pénétrer et de le dissocier par contact sous l'éventualité d'un mouvement, et toute sa sensorialité s'est limitée à la connaissance des symboles qualitatifs de cette nature. De là les lacunes de cette sensorialité que nous avons tenté de signaler : tentative dont la principale portée, ainsi qu'on voit, comme aussi celle qui lui assignait ici une place, est encore moins de nous révéler les sens qui peuvent nous manquer que les limites, la mesure et la signification générale de ceux mêmes dont nous sommes pourvus.

Il n'y a pas de qualité médiatrice de tous les agents ; mais il reste qu'il n'y a pas de qualité donnée à l'état à peu près pur qui ne soit toujours la représentation médiate, c'est-à-dire la médiation, d'un agent comme nous l'avons décrit, une manière pour cet agent de nous *apparaître* sans nous *agir*, sans nous être intimement et immédiatement présent par passion.

On ne peut pas approfondir cette opposition et cette union de la qualité et de l'agent sans en voir sortir la *perception* même, c'est-à-dire l'appréhension de l'externe. Par elle des agents peuvent nous apparaître environnés de lumière et de bruit sans cependant nous agir ni par suite nous faire sentir leur présence intime, leur communion avec nous : *absents*, ils nous sont cependant *présents* ; privés de leur *être*,

ils conservent encore pour nous leur *phénomène* ; leur *action* nous *apparaît*. C'est précisément ce qu'on appelle une perception — une « perception externe », comme on dit par pléonasme. Percevoir, en effet, de quelque manière qu'on retourne la chose, c'est certainement, pour l'être percevant, être *hors de soi*. Il n'en va pas, du reste, autrement pour les perceptions du tact, qui sont rapportées, sinon toujours à un corps extérieur, du moins à un point de notre corps, lequel est un lieu de l'espace universel, ni même pour les sensations dites *organiques*, dont le nom seul appelle la même remarque. Il n'y a pas de perceptions internes. Lorsqu'une perception paraît devenir plus interne, c'est qu'elle devient en réalité moins perceptible, c'est que la perception tourne à un état qui n'est plus perception. Un psychologue distingué demande (1) pourquoi cet état même, et, par exemple, un état affectif, ne serait pas encore appelé perception. Il y aurait lieu, en effet, de réformer, sur ce point, l'usage des mots, si entre ces deux genres d'états, il n'existait « pas de différence essentielle » (2). Mais nous croyons que c'est une différence capitale que celle qui existe entre des états considérés comme externes et les autres états conscients, et, puisque le mot de « perception » exprime précisément cette différence, il ne peut y avoir qu'avantage à le maintenir dans son acception populaire et au besoin à l'y ramener. Percevoir, dans cette acception légitime du terme, c'est donc toujours, quoique à un plus haut degré dans la vue et dans l'ouïe, atteindre au terme d'un mouvement *représenté*, c'est-à-dire connaître *hors de soi*. Or cette formule d'apparence absurde prend au contraire un sens précis et littéral, si l'on comprend que pour la conscience, être *en soi*, c'est essentiellement se sentir affecté, agi, impression par où se révèle à nous ce qui nous est intime et présent sans intermédiaire. La qualité fait donc que ce qui nous affecte *comme être* puisse être atteint par nous sans affection dans son *phénomène*. C'est la perception même, dont tout le mystère, qui est grand, tient à cette distinction essentielle du phénomène et de l'être, qui ne fait qu'un avec celle de la représentation et de l'action ou de la qualité et de la force vive. Ainsi le problème de la qualité nous conduit-il par la main au problème de l'espace et de la perception extérieure.

---

(1) M. Bourdon, dans Dumas : *Traité de Psychologie*, 1924, t. II, chap. I.
(2) *Ib.*

LIVRE II

LE PROBLÈME DE L'ESPACE ET LA PERCEPTION EXTÉRIEURE

INTRODUCTION

Le problème de l'espace n'est pas une même chose avec le problème de la qualité ; mais il y est étroitement lié. La qualité est une manière de connaître ; l'espace est ce que nous connaissons par elle. Non pas sans doute qu'il soit l'objet, mais il est tout ce que nous connaîtrons adéquatement de l'objet. On ne peut donc ni séparer l'espace de la qualité, ni les confondre, comme on ne peut ni séparer, ni confondre l'œil et le spectacle. L'espace ne peut être sans la qualité, et il ne peut être une qualité, ni de la qualité. La qualité est de l'intelligence et l'espace de l'intelligible.

Il est évident que le problème de l'espace ne sera jamais posé ainsi, si l'on n'a préalablement posé le problème de la qualité lui-même dans les termes que nous venons de rappeler. Si la qualité n'est qu'une impression, on n'aura pas lieu de croire ni même moyen d'imaginer que l'espace puisse être d'aucune façon son objet ; on ne verra pas qu'il lui soit *corrélatif* d'une manière quelconque ; il lui sera *associé* ou non, voilà tout. Comme on n'aura ni lieu ni moyen de lier l'espace à la qualité par une corrélation ferme, on n'aura ni lieu ni moyen de l'en distinguer avec plus d'assurance. Il pourrait n'être pas donné avec la qualité, mais rien n'empêchera qu'il ne soit donné en elle comme une impression complémentaire ou un caractère complémentaire d'impression.

Effectivement, les théories psychologiques de l'espace sont toutes impressionnistes. Pour toutes, l'espace est plus ou moins une qualité, ou du moins une qualité de la qualité. Pour les unes, c'est une qualité naturelle à certaines qualités où à toutes ; pour les autres, c'est une qualité acquise à certaines qualités en raison de leur combinaison avec d'autres. Nous apercevons d'avance l'impasse inévitable de ce nativisme et de ce génétisme également empiristiques (1). La qualité est tout entière représentation d'objet. Or, ce n'est évidemment pas une

(1) La distinction — devenue si courante — de Helmholtz (*Physiol. Optik*, Voss, 1867, 26, p. 435) en *théories nativistes* et *théories empiristes*, quoiqu'elle soit, en elle-même, aussi inattaquable que n'importe quelle définition nominale, présente l'inconvénient de limiter l'*expérience* (ou *empirie*), d'où l'*empirisme* tire son nom et qui est son programme, à l'expérience *acquise*, et de favoriser, sinon même

simple coïncidence, si cette même qualité, inséparable de l'objet, est aussi liée à l'espace, et d'autant mieux liée à l'espace qu'elle nous fait mieux connaître l'objet. Quel que soit le secret — que nous commençons pourtant peut-être à soupçonner — de cette relation, elle est constante ; elle est donc sans doute naturelle, et il y a lieu de croire que, comme la représentation est une opération de l'intelligence, l'espace aussi est de quelque manière lié à l'intelligence active. On ne pourra donc l'expliquer par la sensibilité pure. Le projet d'exclure l'entendement de la qualité était irréalisable, mais il ne se présentait point comme absurde : il tirait même des faits quelque apparence, et nous avons eu de la peine à séparer la qualité comme intelligence des éléments proprement sensibles qui lui sont intimement adhérents. La qualité est du sujet, et elle participe à sa vie tout entière. Au contraire, l'espace n'est que de l'objet. Le projet de le ramener au sujet, bien plus, à cette part sensible du sujet qui est étrangère à l'objet, n'est donc pas seulement impossible : il est contradictoire. Percevoir dans l'espace, c'est *percevoir sans impression* ; or, la sensibilité, séparée de l'intelligence, se réduit à des impressions. Une sensibilité pure exclut donc la spatialité par définition. On ne pourra construire un espace, qui est pure intelligence, avec le pur sensible. Toutes les théories psychologiques de l'espace, pour atteindre l'espace, devront se donner l'intelligence, c'est-à-dire postuler ce qu'elles nient.

Le but de notre étude du problème de l'espace est de rétablir dans son énoncé la donnée intellectuelle. Dans la qualité, nous avons recherché l'opération de l'intelligence, et, dans l'espace, nous voulons rechercher son objet, qui pourrait bien être aussi son œuvre. Cette étude se passe de justification. Une espèce de mauvaise humeur secrète écarte souvent le psychologue du problème de l'espace, où il n'a pas si tort de sentir une entrave initiale à toutes ses spéculations. Cependant, ce problème reste le problème central de l'esprit humain. La connaissance la plus humble de l'esprit est *extérieure*, c'est-à-dire spatiale. Sa science la plus élevée est géométrique. La plus haute spéculation ne consiste qu'à fermer le cercle en ramenant toute l'expérience physique

---

d'impliquer — par une fâcheuse inadvertance qu'on pourrait prendre pour une intention déguisée de préalable disqualification — la confusion de l'expérience *originelle* et de l'*a priori*. Pourtant, il n'y a évidemment aucune identité entre une connaissance *sensible première* et une connaissance *a priori*, et toute sensation, étant *reçue*, est nécessairement *a posteriori*. La distinction de Wundt qui, restreignant encore le sens d'*empirisme*, n'entend sous ce nom qu'une des deux formes du *génétisme*, l'*associationnisme* étant l'autre (*Physiolog. Psychologie*, 6e éd., 1910, t. II, p. 517) est encore moins heureuse et paraît dans la pratique assez artificielle (voir *ib.* p. 733-734). Les Anglais, St. Mill en particulier, se servent des termes : *école intuitive* et *école psychologique*, dont le premier renouvelle l'équivoque de la terminologie de Helmholtz et dont le second confère au génétisme un monopole discutable.

acquise à la donnée spatiale originelle. Si nous ne savons ce que c'est que l'espace, nous ne savons donc rien du monde physique. Si sa possibilité même nous déconcerte, toute chose nous devient inintelligible avec lui. Notre ignorance de l'espace légitime tous les doutes, et, ce qui est pire, légitime toutes les croyances. La problème ne peut donc être éludé. Mais il faut d'abord qu'il soit correctement posé. C'est la tâche à laquelle nous allons travailler.

Elle sera essentiellement éliminative, comme celle que nous avons poursuivie sur la notion de qualité ; mais cela ne veut pas dire, ici non plus, que les résultats positifs soient exclus. Un problème correctement posé peut être difficile, mais un problème insoluble n'est souvent qu'un problème mal posé. L'importance des méthodes, pour être considérable, n'en est pas moins le plus souvent dérivée. Les mauvaises méthodes sont celles qui ne mènent à rien, et les seules qui ne mènent sûrement à rien sont celles qui n'ont pas d'objet ; car il n'y a pas de but qui ne soit une voie. Si nous donnons au problème de l'espace son objet véritable, il nous révèlera de lui-même la conversion qu'il s'agit d'opérer dans des méthodes de solution tournées vers un objet illusoire, que dissout une contradiction intime.

L'objet du problème de l'espace est une *antinomie de fait*. L'idée de perception *extérieure* explicite, dans l'épithète, une antinomie qui est seulement implicite dans l'idée de qualité, l'opposition et l'interdépendance du sujet et de l'objet ; et, comme c'est l'épithète, c'est-à-dire l'extériorité, qui devient ici le problème, il n'y a plus moyen d'éluder la difficulté : comment l'esprit est-il assujetti à *connaître* dans un milieu où il ne peut jamais *être* ? Mais cette distinction du connaître et de l'être n'a de place et de sens que dans l'ordre de l'intelligence : elle n'en a pas dans l'ordre de la sensibilité. Les doctrines de l'espace qui en font une donnée sensible — originelle ou acquise, peu importe, — sont donc condamnées à nier, dans leur solution du problème, une dualité qu'il est impossible d'exclure dans son énoncé. La contradiction où nous disons qu'elles échouent n'est que la transparence de l'antinomie de fait à travers des solutions de simplicité purement verbale.

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE DES DOCTRINES NATIVISTES

Chapitre premier

LE NATIVISME IMPLICITE

Section I

Critique générale

Dans le nativisme, ces solutions, sans cesser d'être catégoriques et formelles, n'en sont pas moins parfois simplement *implicites*. Elles s'expriment polémiquement et s'établissent *via remotionis*. On pose comme un fait exempt de mystère autant qu'impossible à contester qu'il y a une connaissance sensible de l'espace, et que, dès lors, cette connaissance doit appartenir *de jure* à tous les sens dont on ne l'aura point exclue par quelque raison valable. La polémique est engagée au bénéfice du tact, chez ceux qui dénient la connaissance de l'espace à la vue, et au bénéfice de la vue, chez ceux qui la dénient au tact. La vue et le toucher passent, en effet, pour les sens spatiaux par excellence, et le problème semble alors se restreindre à décider si c'est le tact qui apprend l'espace à la vue ou la vue qui l'apprend au tact. Ces nativismes admettent donc que la connaissance de l'espace est innée dans un sens et acquise dans l'autre. Ils sont partiellement génétistes. Un nati-

visme plus radical attribue aux deux sens et en principe à tous une perception originelle de l'espace. Mais ce troisième nativisme, qu'on pourrait appeler le nativisme populaire, et qui n'est du reste aucunement inférieur aux deux autres en valeur philosophique, est aussi, bien souvent, purement implicite. Il postule comme les deux autres que la connaissance sensible de l'espace est un fait indiscutable et sans mystère, et que, là où elle n'est point acquise par le sens, il est évident qu'elle y est innée.

Or, la perception de l'espace est certainement un fait, et, en ce sens, une évidence, mais ce caractère suprême de positivité et d'évidence ne s'étend pas nécessairement à la définition que l'on donne du fait. La perception de l'espace est un *fait-problème*, c'est-à-dire non pas un de ces faits innombrables qui, clairs en eux-mêmes, ne sont problématiques tout au plus que dans leurs causes, mais un fait problématique dans sa nature même et en qui la réalité ne saurait entraîner la possibilité, parce qu'il est constitué d'éléments qui apparaissent à la fois comme inséparables et comme incompatibles. La notion de fait n'échappe pas à toute condition d'intelligibilité logique, et les problèmes les plus graves de la philosophie sont au contraire posés par des faits — le fait moral, le fait scientifique — affectés, dans leurs nécessité spéciale, d'une sorte de caractère d'absurdité. Le problème qui nous occupe n'est pas aussi étranger à ceux-là que l'on pourrait croire ; mais, sans nous laisser entraîner à des rapprochements prématurés, notons simplement que, comme un objet ne peut être noir et blanc en même temps et sous le même rapport, un état qu'on donne en même temps comme interne et comme externe, sans qu'on spécifie aucun changement dans le rapport sous lequel on l'envisage, ne peut pas être, et, suivant toute logique, n'est pas réellement. Tel est bien cependant l'état tactile ou visuel originel où le nativisme croit la perception de l'espace adhérente. Il le croit en nous, et cependant hors de nous, sans jamais spécifier aucun changement de rapport auquel on puisse faire correspondre ce changement de désignation. On ne saurait dire, en effet, qu'un état inétendu nous révèle cependant quelque chose d'étendu sans reconnaître *ipso facto* que l'étendue n'est pas inhérente à cet état même.

Imputera-t-on la difficulté, avec M. Bergson (1) et divers psychologues, à l'impropriété du langage et à l'emploi prématuré des termes d'*externe* et d'*interne*, qui ne correspondraient qu'à une expérience acquise, à une dissociation tardive des éléments de la sensation, tandis que l'étendue proprement dite serait perçue originairement comme une

(1) *Matière et Mémoire*, 18e éd., p. 36 et suiv. et *passim*. Voir ici, livre précédent, chap. II, p. 28, note 3.

sorte de qualité simple et indivise ? Nous croyons avoir écarté cette explication en montrant que la notion même de qualité est objective et que le problème de l'espace n'est que la forme plus précise de celui qui est posé par cette objectivité. La théorie ne fait donc que déplacer la difficulté : (si l'espace est une qualité, comment peut-elle être extérieure ?). Et elle la déplace sans profit, s'il est vrai que le problème de l'espace ne saurait être confondu avec celui de la qualité. Lorsque le langage enregistre naïvement de tels problèmes, qui semblent dépasser la portée de notre entendement, nous sommes portés à croire qu'il les suscite par un effet de sa naïveté même. Nous imputons au langage ce qui nous est obscur dans les choses, et c'est une vue sur les problèmes qui est principalement dans la plus ancienne tradition de l'empirisme. Cependant, le Forum n'a pas que des idoles, et l'on se demande même où la philosophie prendrait ses objets les plus certains, si elle ne les empruntait pas au langage : pour atteindre au delà des mots, il faut encore partir des mots. Aussi bien, en l'espèce, ne s'agit-il pas d'une chose que l'on puisse se passer d'exprimer, ou exprimer autrement que le langage commun. Il n'y a pas d'étendue, en effet, sans extériorité, — à supposer même que l'extériorité ne définisse pas toute l'étendue —; et une étendue ne peut être conçue que comme l'état de ce qui nous est extérieur et dont tous les éléments discernables sont, dans un sens analogue, extérieurs les uns aux autres. Mais tout ce qui est perçu comme extérieur est nécessairement perçu comme extérieur à quelque chose et d'abord au sujet percevant, rapport d'où l'analogie s'étend ensuite à tout le reste. Toute connaissance d'étendue implique donc cette distinction.

L'observation de M. Bergson a sa portée. Nous la croyons légitime, mais étrangère au problème de l'espace. Il est certain que le sujet percevant inétendu est assez mal caractérisé par ce qualificatif d'*intérieur* qui n'a d'application lui-même qu'à un lieu (1). Mais cette désignation n'est en tout cas pas moins impropre pour la conscience adulte que pour la conscience primitive, et elle ne crée donc pas un problème spécial à cette dernière. Quand on aura changé le nom, on restera en présence de la chose. La perception extérieure, si elle est primitive, restera relative, et la relation qu'elle enveloppera dès l'origine sera certainement la relation à un sujet *non extérieur à lui-même*. Cette relation est donc une énigme donnée avec l'étendue la plus simple et qui ne s'en laisse point séparer.

Et ce qui augmente l'énigme en en précisant le caractère, c'est que l'étendue, contrairement à ce que l'on suppose toujours plus ou moins implicitement, est même plus intimement propre à la perception que

(1) Cf. nos *Principes de toute philosophie de l'action*, p. 54.

les plus propres des qualités qu'elle atteint. Nous ne percevons pas *l'extérieur*, comme nous disons percevoir la couleur ou le son : nous percevons *extérieurement*. Nous ne percevons pas *l'étendue*, nous percevons *dans l'étendue*. L'étendue n'est pas une qualité, — et c'est pourquoi, d'ailleurs, elle ne pourra jamais être atteinte sans le secours accessoire d'une qualité, — mais en revanche elle est une forme de la perception de toutes les qualités. Le vrai mystère de l'extériorité, c'est qu'elle est une manière d'être de la conscience. Bien loin qu'on puisse dire qu'il y a une révélation de l'extérieur par une perception *inextérieure*, on exprimerait mieux la première apparence en disant qu'elle est une révélation de l'inextérieur par une perception tout extérieure. Tel est, dans la sensation, le véritable et premier état des choses, qui restera, du reste, le dernier. C'est ce que Reid appelait une *magie* naturelle. Et l'étonnement spontané qu'elle inspire est la véritable source du génétisme. On ne s'est jamais étonné que les choses fussent colorées, sonores ou tangibles, et le nativisme peut revendiquer ici des titres de possession qui n'ont jamais été discutés : pourquoi s'étonne-t-on que les choses colorées et tangibles — sans parler des autres — soient encore étendues et paraissent nous fuir en tous sens dans la sensation même qui nous les révèle ? Le nativisme, qui trouve cette distinction sans raison (1), devrait au moins nous en donner les causes. Si l'étendue est un simple fait, comme la couleur, pourquoi toute cette agitation à son propos ? La vérité est que la perception externe est le problème fondamental de la psychologie et que c'est perdre sa peine d'en aborder aucun autre, si l'on se donne licence d'éluder d'abord celui qui les commande tous et où ils sont tous impliqués.

Or, non seulement l'affirmation qui est à la base du nativisme, que la perception sensible de l'espace est un fait, ne saurait tenir lieu d'une démonstration ni être posée en postulat d'évidence, mais, à l'analyse, elle apparaît encore toute pénétrée d'une équivoque qui est la source de toutes les traverses de ces doctrines. Cette équivoque réside dans l'assimilation implicite du fait en question à des états purement impressifs, les seuls « faits de conscience » originels que ces théories connaissent. C'est cette assimilation qui constitue la majeure secrète de ce raisonnement que, la perception de l'espace étant un fait, si elle n'est point acquise dans le sens, il est évident qu'elle y est innée. Parler ainsi, c'est confondre l'évidence d'une *conclusion* avec l'évidence du *fait* conclu. Pourtant on peut conclure *correctement* une *erreur*

(1) C'est en principe l'opinion de LOTZE (De la formation de la notion d'espace, *Rev. philos.*, t. IV, 1877), pour qui *l'intuition de l'espace* est une faculté « donnée dans la nature de l'âme » comme celle de percevoir les ondes lumineuses et sonores en couleurs et en sons et qui n'implique pas d'autre mystère (p. 352-353).

d'une alternative mal posée. Si l'espace sensible n'est pas acquis, ce n'est pas une preuve qu'il soit premier, car il reste possible qu'il ne soit pas sensible : s'il ne peut être sensible, il ne pourra être un *premier* sensible non plus qu'un acquis sensible. Ainsi, on conclura communément, de ce qu'il n'est pas acquis, qu'il est premier, alors que c'est au contraire parce qu'il ne peut être acquis qu'il ne peut être premier. C'est le paralogisme des antinomies kantiennes : le Tout est-il un nombre de phénomènes fini ou un nombre de phénomènes infini ? Ni l'un ni l'autre, car il n'est ni de l'ordre des phénomènes, ni de l'ordre du dénombrement ; c'est précisément parce qu'il ne peut être fini qu'il ne peut être infini. De même, supposons démontré, avec le nativisme, que la connaissance originelle de l'espace ne peut jamais être une impression acquise, il ne s'en suit pas que c'est une impression première ; et c'est parce qu'elle ne peut être une impression acquise qu'elle ne peut être une impression première. Supposons, en outre, démontré, avec le nativisme restreint, que la connaissance originelle de l'espace n'est jamais une impression première de la vue, ou jamais une impression première du tact ; il ne s'en suit pas qu'elle soit une impression native de l'autre de ces sens ; et, au contraire, ce qui empêche l'espace d'être natif dans un cas est aussi ce qui doit l'en empêcher dans l'autre. Bref, en prouvant, comme essayait de faire Lachelier, par exemple, que l'espace tactile est acquis, on ne prouve pas que l'espace visuel est premier, même si l'on tient le génétisme radical pour exclu ; mais, en prouvant que l'espace tactile n'est pas acquis (en rétorquant la thèse de Lachelier), on ne prouve pas davantage qu'il est premier. Toutes ces querelles en apparence décisives et où s'est dépensé un esprit infini, tournent en réalité autour du problème, et elles ne devront nous servir qu'à faire apparaître la vanité du point de vue qui peut assurer tour à tour le triomphe des thèses les plus contraires. Chacune d'elles se montrera irréfutable dans ce qu'elle nie, misérable dans les conclusions positives qu'elle croit le plus légitimement déduire de ses négations : de telle sorte qu'elles suffisent, réunies, à renverser toutes les solutions (que l'espace tactile est premier, que l'espace visuel est premier, que l'un ou l'autre est acquis), et qu'elles ne peuvent en établir aucune et ne réussissent qu'à couvrir de mystère l'objet même du litige. En revanche, on ne peut surprendre la raison qui les fait triompher si inutilement les unes des autres sans en tirer une lumière qui éclaire puissamment cet objet et avec lui la philosophie de la sensation tout entière.

Section II

Le nativisme du tact

Ce nativisme qui choisit le toucher comme sens spatial originel est celui de Berkeley (1), et il est facile de vérifier qu'il n'est fait que de postulats. Toute sa force se dépense à lutter contre le nativisme intégral et populaire qui accorde à la vue comme au toucher le caractère d'une perception originellement externe ; mais son nativisme rétréci n'est, semble-t-il, que le résidu inanalysé de l'opinion commune, après qu'on en a rejeté une part. La *Théorie nouvelle de la vision* critique, comme on en pourra bientôt juger, l'idée d'une vision originelle externe avec une pénétration incomparable, et l'ouvrage aboutit à cette conclusion que la vue ne connaît pas autrement l'étendue qu'elle ne connaît la honte dans la rougeur (23 et 65). Mais après cela l'auteur n'est guère préoccupé que de découvrir les signes par où la vue nous donne au moins avis de cette étendue qu'elle ne perçoit pas. Et sur l'origine même de cette perception d'étendue, rapportée sans plus de détail au tact et au mouvement, il n'y a guère plus de dix lignes dans tout l'ouvrage : il est facile de les transcrire. La division du traité, c'est que l'étendue est *distance*, *grandeur* et *situation* : cependant à peine apprenons-nous au 45e article que la *distance*, c'est « ce que mesure le mouvement corporel sensible au toucher au bout duquel nous éprouvons tels et tels contacts » (2). Plus vague encore est l'indication jetée de-ci de-là (3) que la *grandeur* propre est révélée par le toucher en même temps que la distance et de la même manière. Enfin, la *position* ne nous est décrite que comme la « distance de l'objet au sol que l'aveugle-né pourrait mesurer, soit en y promenant, soit en y appliquant ou sa main ou quelque autre partie de son corps » (94) (4). Il est manifeste qu'un

(1) *Théorie nouvelle de la vision*, 1709.

(2) Traduction Beaulavon-Parodi. Alcan, 1895.

(3) Art. 53, 59, 63.

(4) Il ne faut pas dire que Berkeley ne se souciait pas d'établir la réalité positive d'une étendue tactile dont il allait bientôt nier l'existence. Ses ouvrages ultérieurs ont nié que l'étendue tactile fût réalisée comme qualité dans une chose externe, mais non pas que l'étendue fût une donnée réelle du tact et du mouvement. Le nativisme n'exclut pas l'idéalisme : peut-être le rend-il seulement plus difficile, si c'est un nativisme du tact, qui fait sortir l'étendue de la même source que la résis-

tel nativisme ne représente aucune idée claire et qu'il est même purement nominal. Le contact pur et simple n'est pas conçu comme suffisant à assurer la perception de l'étendue ; mais le mouvement, quoiqu'on le présente aussi comme une donnée tactile, n'est en tout cas qu'un tact *successif*, et rien ne nous fait ici comprendre comment un tact inétendu deviendrait étendu *en se succédant*, supposé que cette expression ait un sens bien net. On voit même que, non seulement ces hypothèses ne définissent aucun nativisme précis, mais qu'elles s'inscrivent encore au bénéfice du génétisme, dont elles semblent avoir été du reste la première origine : construire l'espace tactile avec le mouvement, c'est le construire *dans le temps* et admettre par suite implicitement qu'il ne saurait être une impression *première*. Cette théorie d'un espace visuel construit nous rejette moins sur un espace tactile originel que sur un espace tactile *à construire*.

Aussi n'est-il pas étonnant que, contre une position abandonnée, l'attaque d'un Lachelier se présente comme si facilement redoutable (1). Mais elle ne l'est pas seulement par la négligence de l'adversaire : elle l'est en soi. Il n'y a pas de réponse possible à cet argument (2), que la résistance même est hors d'état de nous donner l'étendue : car il signifie simplement que la résistance est une impression spéciale (une impression consécutive à une action), et nous savons que l'impression est la négation même de l'expression, de la représentation et de l'extériorité. C'est la même intuition du caractère purement *phénoménal* — qu'il ne faudrait pas dire cependant apparentiel — de la réalité étendue, par opposition à celle que nous atteignons dans le domaine de la passion et de la réaction, qui donne leur caractère décisif aux remarques suivantes (3) : — L'étendue nous est bien « plus extérieure que la résistance en ce sens que celle-ci n'est pour nous que la contrepartie de notre effort, tandis que l'étendue se pose d'elle-même en face de nous et en dehors de toute relation dynamique avec nous. Mais précisément parce qu'elle n'agit pas plus sur nous que nous n'agissons sur elle, parce que nous ne sentons rien en elle d'opposé ni, par suite, d'analogue, à notre volonté, nous n'y trouvons rien qui réponde à ce

---

tance. C'est du moins ce que pensait LACHELIER), (*loc. cit.*, p. 129 et c'est peut-être ce qui l'a conduit à appuyer son idéalisme propre sur un nativisme de la vue qui ne prête l'étendue qu'à des *images* et qui refuse de l'associer à des *forces*. Mais enfin, de DESCARTES à ST. MILL, les exemples abondent d'idéalistes qui n'ont vu dans la résistance qu'une impression subjective, et cette vue, qui sera celle de BERKELEY, assure une pleine continuité entre les expressions successives de sa pensée.

(1) *Loc. cit.*

(2) P. 103-110.

(3) P. 104-105.

qui est pour nous le type unique du réel. Ce qui nous résiste est hors de nous, comme une réalité est hors d'une autre, ou plutôt comme s'opposent au sein d'une même réalité un élément positif et un élément négatif ; ce qui est étendu, s'il n'est qu'étendu, est hors de nous comme l'apparence est hors de la réalité ». Intuition dont la portée eût été tout autre si Lachelier eût aperçu que, la perception extérieure ne pouvant être, malgré tout, un miracle, il fallait bien qu'il existât quelque moyen de passer de l'impression à la connaissance externe ; la vision même n'est pas purement *expressive*, comme inversement la tactilité ne se réduit pas, tant s'en faut, à la résistance ; et le sens de cette critique du nativisme tactile est beaucoup moins de justifier contre ce dernier le nativisme visuel que de condamner toutes les théories de l'espace étrangères à la distinction intellectualiste du phénomène et de l'être. Si naturelle était la pente de ce profond esprit vers cette doctrine qu'on se prend à penser qu'il l'a involontairement cherchée.

C'est un fait qu'il en professe une tout autre et qui laisse au nativisme de Berkeley tous ses avantages. Il est manifeste, en effet, que Berkeley n'a pas voulu établir directement le nativisme tactile : il a cru pouvoir l'établir indirectement d'une manière bien plus sûre en le présentant comme la conclusion inévitable d'un dilemme dont l'autre terme était exclu par sa dialectique ; c'est par l'élimination du nativisme visuel qu'il a pensé démontrer le nativisme tactile. Or des doctrines comme celles de Platner et de Lachelier sont bien en peine de réfuter une démonstration de ce genre, puisque, à la manière de l'adversaire, laissant, comme on le verra, leur propre terrain sans défense, elles croient faire assez pour leur cause que de s'assurer simplement du sien. En réalité, les deux doctrines, en dehors du point qui les sépare, ont donc un postulat au moins qui les accorde : c'est que la perception de l'espace est un fait qui, à la manière des faits, n'a pas à être démontré, mais seulement à être dégagé des fausses apparences. Si donc la perception de l'espace est native, en montrant que cette perception n'est pas tactile, on établit qu'elle est visuelle, ou réciproquement. Nous reconnaissons ici la fausse évidence où nous avons relevé un paralogisme intime. Mais le nativisme visuel ne saurait refuser au nativisme du tact le bénéfice d'une apparence qui fait tout le fondement de sa propre argumentation. Et nous vérifions sur ce premier exemple combien cette apparence, où les deux partis s'appuient, rend leur querelle stérile : si la polémique de Lachelier contre le nativisme du tact a un sens, c'est de prouver que la connaissance de l'espace ne saurait être purement sensible ; et il prend là sur son adversaire un avantage décisif. Mais tout le parti qu'il en tire, c'est d'en conclure que cette connaissance appartient à *un sensible non tactile*. Son intuition incomplète peut être retournée contre lui : à la lumière de cette

intuition, il est facile de pénétrer jusqu'au cœur de la vision pour y révéler les éléments mêmes dont la présence au sein du tact lui fait exclure ce sens de la spatialité. En suivant Berkeley sur ce terrain, nous confirmerons que le problème est insoluble, si l'on n'abandonne un point de vue qui assure successivement la même évidence aux opinions les plus contraires et si l'on ne trouve le moyen d'introduire dans la définition même de la sensorialité un élément d'intelligence qui dépasse le sensible pur.

Section III

Le nativisme de la vue

I. — Effectivement le nativisme purement visuel, comme il a été défendu par Platner (1) et par Lachelier, a conservé lui-même un caractère essentiellement négatif. L'observation de Platner ne poursuit d'autre but que d'établir sur un cas particulier l'impossibilité d'une perception tactile d'étendue, et les observations des aveugles-nés opérés ont continué de fournir à la même théorie le thème de démonstrations tout aussi négatives (2). Cependant il n'était pas nécessaire d'aller chercher chez les aveugles-nés une preuve qu'il est tout aussi facile d'appuyer sur la perception tactile des clairvoyants. L'idée de Platner, que l'aveugle-né connaît les corps par des impressions distinctes *qualitativement*, mais non *localement*, est le principe même de la théorie des *signes locaux* chez Lotze. Et cette idée, en réalité, n'est jamais établie par l'observation : elle est une vue de simple évidence qui dirige toujours l'observation où on la retrouve ; la qualité n'est pas un lieu, et le lieu ne peut être une qualité ; quand ces vérités nous sont apparues, comment vérifierions-nous jamais dans les choses une association que nous ne pouvons même pas penser ?

Seulement cette impossibilité existe aussi pour la vue. Ce qui distingue hautement la vue du tact, c'est le caractère irrésistible d'objec-

(1) *Philosophische Aphorismen*, 1re partie, 2e édition (1784) et surtout 3e édition (1793) pourvue de la célèbre relation d'une observation qu'il avait faite en 1785 sur un aveugle-né opéré de la cataracte. Lachelier a traduit cette observation ouv. cité, p. 98-100.

(2) Voir Dunan, L'espace visuel et l'espace tactile, *Rev. Phil.*, t. XXV, p. 355 et suiv.

tivité propre à ses perceptions : ce n'est pas l'évidence de ce caractère, lequel devient au contraire plus énigmatique à mesure qu'il s'accuse davantage (1). Cependant, la plupart des nativistes de ce groupe n'ont pas plus que Berkeley jugé nécessaire d'établir directement leur nativisme propre. Retournant simplement son argumentation, ils ont admis que, puisque l'étendue était certainement perçue, si cette perception n'était point originellement tactile, elle ne pouvait plus être, pour un nativisme, que visuelle, et, le premier point une fois établi, ils ne se sont plus occupé que de révéler dans le tact, comme Berkeley dans la vue, les qualités susceptibles de devenir les signes d'une étendue que ce sens ne connaîtrait pas immédiatement. Tel est, en particulier, le plan de Lachelier. Mais que la vue même connaisse l'étendue sans aucun secours accessoire, ce n'est plus à ses yeux qu'un fait banal, qu'il se contente de mentionner comme en passant. Sans doute remarque-t-il que « la vue est exclusivement le sens de la couleur », mais pour ajouter aussitôt qu' « il peut être de l'essence de la couleur d'être étendue », et que, « en fait, nous ne percevons pas de couleur qui n'ait une étendue » (2). De même, c'est un « fait que nous ne percevons pas d'objet visible qui ne nous paraisse situé à quelque distance en avant de nous » (3). Lachelier relève cependant l'objection de Berkeley, reproduite de Molyneux, que « le contact des rayons lumineux avec notre rétine n'a lieu que par leur extrémité et ne peut nous donner aucune idée de leur longueur » (4). Mais on ne peut pas dire qu'il la discute, et, suivant l'esprit de son argumentation générale, il se contente de remarquer que, s'il fallait l'accepter, la vision serait impossible : l'objection fait, en effet, de la vision un attouchement de la rétine par la lumière, et c'est une nécessité de la vision que « l'image visuelle nous apparaisse avec un certain recul dans l'espace » : « l'action de la lumière sur nos yeux ne se manifeste pas à nous par une sensation tactile, mais par l'apparition d'une image visuelle » (5). A coup sûr, et même, pourrait-on dire aussi bien, par l'image d'une apparition : car le phénomène a quelque chose de vraiment étrange. Telle est bien sa réalité, mais aussi son mystère et son paradoxe. Et, puisque le fait relevé par Berkeley demeure incontestable, il établit que la vision est

(1) M. LALANDE a bien mis en relief (*Rev. Phil.*, mai 1902, et *Soc. fr. de phil.*, janvier 1903 : *Sur l'apparence objective de l'espace visuel*) à la fois ce caractère et son paradoxe, et c'est à juste titre qu'il se refuse à en trouver une explication suffisante dans une extériorité encore aussi subjective que celle de l'espace des philosophes.

(2) *Loc. cit.*, p. 113. Cf. *Bulletin Soc. fr. phil.* 1904, p. 67.

(3) P. 116. Cf. *Bulletin....., ib.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

un problème, analogue, du reste, à celui de la tactilité, mais sensiblement plus difficile encore.

L'objection de Berkeley contre le nativisme visuel a quelque chose d'aussi dirimant que l'objection antérieurement relevée de Lachelier contre le nativisme tactile, et on voit qu'elle en constitue la contrepartie exacte. Elle rejette sur la vue ce caractère impressif qui faisait d'abord dénier au tact l'aptitude originelle à représenter l'espace. Et ce qui la rend irréfutable à l'adversaire, c'est qu'elle n'est que l'énoncé d'une réalité physiologique dont il est hors d'état de fournir une interprétation selon ses principes. A la vérité, on a fait souvent de cette objection un mauvais emploi. On l'a beaucoup moins utilisée pour établir ce point, dont elle fait une évidence : que l'excitation de la lumière est, comme l'excitation mécanique, soumise à la condition de contiguïté avec l'appareil sensitif et n'agit qu'exclusivement par l'extrémité du rayon lumineux, que pour lui faire justifier abusivement la théorie de la vision *superficielle* contre la théorie de la vision en profondeur. Suivant ces vues, fondées sur un postulat de parallélisme psycho-physiologique presque grotesque, la sensation devrait nous représenter mentalement une surface parce que le rayon n'agit physiquement que sur la surface rétinienne. C'est oublier que la surface même de la rétine ne nous est connue que du dehors et extérieurement par une sensation visuelle, et qu'elle ne peut servir à expliquer le processus interne dont elle dépend elle-même. Berkeley est si loin d'avoir commis ce paralogisme qu'il refusait même à la vue, comme nous allons le rappeler, la perception originelle de la surface. Son objection a un autre sens, mais absolument décisif ; elle est, pour ainsi dire, l'expression anticipée de cette vérité, que le principe de Müller déforme par interprétation incomplète : que l'excitation du nerf optique par la lumière n'a en soi-même rien d'une vision, qu'elle est tout aussi *prochaine* que celle des autres nerfs et que la sensation lumineuse, en se projetant, *donne* ce qu'elle n'a point *reçu*. Mais, s'il en est ainsi, on ne peut attribuer à la réceptivité rétinienne aucun autre caractère que celui d'une passion liée au contact avec l'excitant, comme dans tous les nerfs, et le fait relevé par Berkeley prend contre les hypothèses nativistes de la vision à distance une valeur d'objection irréfutable.

Si Berkeley a vu la difficulté de comprendre la perception visuelle de la distance, il n'a pas moins aperçu la difficulté de comprendre la perception visuelle de la surface ; et ce qu'il appelle « les figures et les étendues perçues par la vue » (121), ou même « la distance entre des points visibles » (112), ne désigne pour lui, dans une langue en apparence contradictoire contre laquelle il nous met lui-même en garde (120), que les signes totalement inétendus par où la vision et les phéno-

mènes moteurs qui l'accompagnent nous traduisent des souvenirs tactiles. A la vérité, il reconnaît que la couleur, « objet propre et immédiat de la vue », est inséparable, sinon de la distance proprement dite, au moins de la « figure », et, par conséquent, de l'étendue plane ; et c'est une relation qui l'embarrasse visiblement (43 et 130). Cependant la liaison qui existe ainsi *dans nos pensées* ne lui paraît nullement établir l'existence originelle de cette liaison dans les choses. Il ne peut sans doute arriver à « une si grande délicatesse d'abstraction » qu'il puisse concevoir la couleur sans l'étendue, mais il maintient contre Locke qu'elle est donnée originellement sans cette dernière (130), qu' « il n'y a pas d'autre objet immédiat de la vue que la lumière et les couleurs » (129) et que « quiconque voudra examiner avec calme ses propres idées claires et distinctes n'en pourra juger autrement ». Pour sa part, il sait très certainement que, au sens strict, il ne voit que de la lumière et des couleurs avec leurs diverses nuances et variations. Celui qui, en outre, perçoit par la vue des idées fort différentes et distinctes de celles-ci possède cette faculté à un degré plus parfait et plus compréhensif que lui, qui ne peut y prétendre. A coup sûr, « par l'intermédiaire de la lumière et des couleurs, d'autres idées très différentes sont suggérées à notre esprit ; mais il en est de même pour l'ouïe » (130), qui, elle aussi, en même temps que l'espace propre ou distance, suggère la figure ; et la surface, inséparable pour l'esprit de la couleur, n'en reste pas moins aussi hétérogène à cette dernière qu'au son même (*ibid.*). Comment en serait-il, du reste, autrement, puisque « quelque idée de la distance est nécessaire pour former l'idée d'un plan géométrique » (135) ? Or, sans doute, il y a bien dans la variété des couleurs quelque chose qui pourra devenir le signe des parties d'un plan, « mais la perpétuelle instabilité et la rapidité de ces objets immédiats de la vue ne permettent pas d'en disposer à la façon des figures géométriques ». Même leur *simultanéité* n'apporte ici aucun secours, et *le nombre plus ou moins grand* de ces points simultanés visibles ne saurait constituer une figure plus ou moins grande : car leur simultanéité ne remédie pas à leur instabilité ; « calculer avec soin leur grandeur, établir des rapports déterminés et précis entre des choses si variables et si peu fixes, à supposer que cela fût possible, ce ne serait là qu'un travail insignifiant et qu'un pur badinage (156) ». On ne voit guère comment ces remarques, aussi bien qu'au plan géométrique, ne s'appliqueraient pas à ce panorama coloré dont l'opinion courante fait l'objet premier de la vision ; et Berkeley les y applique immédiatement en effet. Même les plans des peintures « ne sont point des plans visibles, mais des plans tangibles. Car, lorsque nous disons que les tableaux sont des surfaces planes, nous entendons par là qu'ils apparaissent au toucher comme lisses et unis. Mais alors cette nature

lisse et unie, ou, en d'autres termes, cette *planéité* du tableau, n'est point perçue immédiatement par la vue, car il apparaît à l'œil comme varié et multiforme ». Il faut donc « conclure que les surfaces planes ne sont pas plus que les solides les objets immédiats de la vue. Ce que nous voyons au sens strict, ce ne sont pas des solides, ni même des plans diversement colorés, c'est seulement une diversité de couleurs ». Seulement, comme ces couleurs, « objets immédiats de la vue », nous « suggèrent » les plans et les solides perçus par le toucher, elles en reçoivent ensuite le nom. Mais en fait, et en dépit de l'identité de désignation, elles en demeurent « absolument différentes en nature » (157-158).

Nous avons cru pouvoir produire et tirer au clair (1) cette argumentation vigoureuse, dont on retrouve l'écho chez bien des modernes (2), parce qu'elle fournit un raccourci de toutes les raisons qui peuvent nous empêcher de regarder l'étendue comme « appartenant à l'essence de la couleur » et de confondre une liaison donnée avec un fait intelligible. Or, c'est cette liaison inintelligible que le nativisme de Lachelier se donne comme fait premier, de même que le nativisme de Berkeley se donnait comme fait premier une *impression* tactile expressive de lieu. On voit que, dans les deux cas, et pour des raisons au fond identiques, que Berkeley vient de mettre pour nous supérieurement en lumière à l'égard de la vue, le fait premier auquel on nous renvoie restitue tout le problème qu'on croyait déjà résolu. La signification de la critique de Berkeley est au fond la même que celle de la critique réciproque de Lachelier : c'est de montrer que l'espace ne peut jamais se réduire à une impression. Et c'est ce qui fait que cette critique, où les deux adversaires se confirment en croyant s'opposer, est réellement irréfutable.

---

(1) L'obscurité vient, ainsi que nous l'avons dit, de telles expressions comme « grandeur visible » (104), « figure visible » (105), « distance de points visibles » (112), « étendue, figure et mouvement perçus par la vue » (121), etc., qui ont même conduit Reid et M. Roustan (*Psychologie*, p. 234, note 6) à admettre que Berkeley reconnaît « une étendue, une figure, un espace perceptibles par la vue sans le secours du toucher » (Reid, cité *ibid.*, d'après *Essais sur les Facultés de l'esprit humain*, ch. XIX). Nous avons essayé de montrer comment, par delà ces expressions incontestablement équivoques, l'analyse et le rapprochement des textes permettent de mettre le radicalisme de l'opinion berkeleyenne en pleine lumière. Il ne nous semble guère moindre que celui de Condillac (*Traité des sensations*, I, 11).

(2) Par exemple, dans la polémique de Stuart Mill contre la thèse hamiltonienne de l'inséparabilité de la couleur et de l'étendue (*Philosophie de Hamilton*, chap. XIII, trad. Cazelles, Germer Baillère, 1869, p. 277-283), dans la thèse d'Ueberhorst : *Die Entstehung der Gesichtswahrnehmungen*, Göttingen, 1876, I, 1, et dans le mémoire récent de A. Franck, — qui se réclame, du reste, expressément de Berkeley — sur *la quantité en psychologie* (*Journal de psychologie*, 1924, p. 820-845).

II. — Pour achever d'éclairer la nature du problème, il est opportun d'approfondir ce trait commun des deux nativismes contraires, puisque c'est par où ils se ressemblent qu'ils sont conduits à manquer l'explication au même point. On peut donc espérer que cette recherche nous fournira par élimination une indication décisive, sinon sur la solution du problème, du moins sur la voie dans laquelle il est impérieusement obligatoire de la chercher.

Ces deux nativismes sont en réalité au même titre deux théories de la vision, et ces théories de la vision sont l'une comme l'autre les théories hypothétiques de la vision d'un *paralytique-né*. L'aveugle-né opéré que Berkeley suppose (1) et sur qui Lachelier raisonne ne leur est en réalité que l'exemplaire artificiel et momentané d'un monstre que la nature s'est refusé à produire ou à laisser vivre : un clairvoyant né paralytique et dont l'œil même, resté sensible par sa rétine, serait complètement paralysé. Il apparaît assez à première vue que les véritables aveugles-nés opérés n'en fournissent qu'un modèle assez éloigné, même aux premiers moments de l'observation, et c'est une première raison qui corrompt des observations beaucoup moins faites en réalité sur un sujet réel que sur le sujet abstrait que l'on inspecte au fond du sujet réel. Remarquons cependant qu'à l'égard de ce sujet abstrait, comme nous pouvons essayer de l'imaginer (2), les vues de Berkeley paraissent plus acceptables que celles de Lachelier : nous ne concevons guère comment dans cet œil atone, jouet des reflets qu'y fait passer un déterminisme arbitraire, une lumière confusément colorée se disposerait sur une *surface* et à une *distance* méritant à quelque degré ces noms. L'étendue ne paraît nullement devoir être ici de l'essence de la couleur, de cette espèce de couleur première. Et c'est ce qui fait que les observations soi-disant contraires faites sur les aveugles opérés ou les animaux jeunes (3) n'ont jamais paru convaincantes. Ces apparentes observations sont en réalité des conclusions tirées du sujet réel

(1) Il connut plus tard l'expérience de Cheselden et y signala une confirmation expérimentale de sa théorie. *(Theory of vision vindicated*, 71*)*.

(2) Nuel a pu observer le cas rare d'un adulte atteint d'une paralysie congénitale complète de tous les muscles des deux yeux. Ce sujet, qui avait fait des études supérieures, possédait une acuité visuelle fovéale normale et projetait normalement avec la périphérie rétinienne (*La Vision*, p. 135). Mais naturellement ni la tête ni le corps n'étaient paralysés ; et l'auteur, qui pense qu'en somme *nous voyons parce que nous marchons* (p. 153) — idée qui n'est fausse que parce qu'elle est incomplète — est très loin lui-même d'estimer que la réaction musculaire puisse être absente, au moins à titre de souvenir, d'une représentation visuelle quelconque.

(3) Voir, sur les animaux jeunes : poussins, veaux, chevreaux, le compte-rendu des expériences de Ramon Turro, toutes favorables à « la géniale intuition de Berkeley », *Psycho-Physiologie de la faim*, 3e article (*Journal de psychologie*, 1911,

au sujet abstrait de l'expérience : mais ces deux sujets restent trop différents pour que l'inférence ainsi faite puisse jamais bénéficier de l'autorité de l'observation.

On en dirait, du reste, autant, contre Berkeley, des sensations tactiles d'un hypothétique paralytique-né, et on ne saurait pas plus y trouver l'espace que dans les sensations visuelles du même sujet. On sait les perturbations que subit le sens tactile dans un membre paralysé. Un des cas les plus anciennement observés est celui du malade de Rey-Régis, où Maine de Biran relevait avec un intérêt si légitime les variations concomitantes de la localisation et de la motricité (1). D'autres malades perdent le sentiment de la position, du poids et même de l'existence de leurs membres. Si l'observation sur ce point, non plus que sur les aveugles-nés, n'est pas décisive, c'est évidemment qu'elle ne peut jamais être complète et que le souvenir du mouvement peut dans quelque mesure remplacer chez ces malades le mouvement même. Chez un paralytique-né, il semble bien que la tactilité, privée même de ce secours, n'aurait plus aucune signification spatiale. Au moment de vous endormir, votre main immobile posée à plat sur votre cuisse immobile, dans la dernière lueur d'une conscience qui s'efface, ne vous communiquera plus la représentation ni de votre main, ni de votre cuisse, ni d'aucun espace qui vous appartienne, ni même d'aucun espace du tout. La sensation peut demeurer cependant parfaitement inchangée comme impression. C'est vraiment là, dans l'ordre du tact, le pendant accompli de l'état tout inextérieur où Berkeley a cherché la couleur première, où l'empirisme radical a prétendu ramener toute sensation, et, comme nous ne serons d'accord avec lui que sur cette fumée, nous n'hésiterons pas à la lui abondonner tout entière.

En effet, il ne s'agit ici que d'un état abstrait, impossible, comme il apparaît bien jusque dans le fait que la sensorialité n'en fournit une confuse ébauche — que tout le monde ne saura pas reconnaître — qu'au moment où elle se dissout dans l'insconcience. La sensorialité vraie et seule possible n'a jamais ce caractère, et l'on peut croire que, si les deux nativismes restreints s'opposent et se renvoient l'un à l'autre avec une force démonstrative égale leur vision sans espace et leur tactilité sans espace, c'est qu'ils n'ont envisagé dans les deux cas qu'une sensorialité tout abstraite, pour qui leur démonstration est valable, mais non pas pour la véritable sensorialité. Cependant, puisque

---

p. 334-336). La soi-disant vision immédiate du grain distant par le poussin, de la mamelle par le veau et le chevreau, se réduit à une impulsion trophique à qui le tâtonnement, et l'expérience qui en résulte, assurent une précision progressive.

(1) Mémoire sur la décomposition de la pensée, *Œuvres*, éd. Tisserand, Alcan, 1924, t. IV, p. 9.

ces démonstrations ne sont pas sans force, c'est qu'évidemment ces abstractions n'en manquent pas non plus. Pour mieux dire, ces dernières se sont imposées à un tel point dans la philosophie qu'on peut s'étonner que la notion même de perception extérieure y ait résisté. Aussi bien ne se présente-t-elle plus guère que comme une survivance populaire dans un enseignement qui la condamne.

Mais de ces abstractions revenons aux faits réels. La vision ne connaît point la couleur avant l'objet coloré ; c'est l'objet comme agent qui crée la couleur comme représentation ; et la couleur ne représente que ce dont elle est faite. On perdra donc son temps à chercher comment une couleur conçue comme telle pourrait donner avis immédiat de ce qui, fût-il seulement un point de l'espace, comme dans la théorie de Lachelier, qui volatilise *l'objet* extérieur, lui demeure tout de même par hypothèse absolument étranger. On n'expliquera la vision extérieure que si l'on y révèle originairement la passion dont la représentation se détache en s'en composant. Suivant cette vue, le mouvement qui nous conduit à des rencontres utiles ou nuisibles et les impressions nécessairement affectives de ces rencontres ne sont pas seulement des choses *signifiées* par la vision : car alors on ne comprendrait pas que le signe fût *représentation* et il ne pourrait être qu'*avertissement* ; il ne serait point *vision*, il ne serait que *prévision*, suivant la conclusion parfaitement logique qui échappe plusieurs fois à Berkeley (1). Pour *représenter* ces choses cependant *absentes*, c'est-à-dire nous les *rendre présentes*, non point au sens purement symbolique où un légat représente son maître, mais au sens réel où la vision nous les donne, il faut qu'elle les contienne. Il ne faut donc pas qu'elle soit pure contemplation. Effectivement nous avons vu qu'elle ne l'est jamais à l'origine. La vision est fonction vitale, et comme auxiliaire, non pas du mouvement, ainsi qu'on le dit par une simplification pleine de périls, mais de l'attouchement affectif, qui est le tout psychologique du mouvement, puisqu'il en est à la fois le principe par le but qu'il lui assigne et le terme par la limite qu'il lui impose, elle ne peut absolument pas se séparer de cet attouchement, auquel elle se noue par la direction du regard, sans lequel il n'y a que vision virtuelle ou évanescente. Comment cet attouchement fait partie de la vision, et, quoique éventuel en soi, est cependant présent en elle, ce sera le problème de la vision, que nous aurons bientôt à approfon-

(1) *Loc. cit.* 147 et 148 ; *Principles*, 44 : la vision n'est qu'un *pronostic* de la distance. — La même théorie conduit M. FRANCK (*art. cité*) à des formules analogues : l'espace visuel « n'est que l'appariteur, l'annonciateur » de l'espace tactile (p. 834) : il nous le fait pressentir comme l'odeur la saveur (p. 842).

dir (1), mais c'en est d'abord la donnée, et une donnée que l'on ne pourra faillir d'apercevoir sans passer irrémédiablement à côté du problème.

On ne pourra, du reste, l'apercevoir nettement sans y gagner d'éliminer au moins une des difficultés essentielles du problème ; car c'est apercevoir en même temps que la *chose extérieure* n'est pas ce qui nous est purement et simplement étranger, mais qu'elle est essentiellement définie pour nous par un état de passion lié à une impression presque irréelle qui en est comme la vaporisation lumineuse. Ainsi le solide, en se travaillant sous l'excitation de la chaleur, distend d'abord, devenu liquide, ses limites premières, et parvient enfin, comme gaz, à se diffuser dans un espace sans bornes. Cette impression sans passion consciente tire sa possibilité biologique de cet état de passion consciente auquel elle donne l'*actualité*. Quoiqu'il ne soit *présent* que par elle, elle n'est réelle que par lui ; et cette réalité peut être à la fois externe et psychologique. Ce n'est plus celle d'un espace vide : un espace vide est un néant d'espace, qui ne peut être perçu, ni, par suite, conçu, la conception, dans l'ordre sensible, ne pouvant excéder la perception ; c'est celle d'un espace *plein*, c'est-à-dire occupé, où le mouvement, inconcevable et irreprésentable en lui-même, commence dans une aspiration et se termine avec elle, c'est-à-dire commence et finit avec un objet. L'espace vide nous serait étranger : c'est pourquoi nous ne pouvons nous y répandre ; c'est pourquoi aussi les systèmes nativistes n'ont jamais pu le réintégrer dans la conscience après l'avoir construit sans elle ; mais le véritable espace n'est que *notre* champ d'action, et les objets qui le peuplent, étant des buts et des fins d'action, ne sont pas ce qui peut l'exclure de notre conscience, mais au contraire ce qui doit l'y inscrire.

Comme la vision de son objet, on en a constamment séparé le tact. Seulement, tandis qu'on en séparait la vision sensorielle en l'assimilant à une *contemplation* qui la dépasse, on en a séparé le tact en le réduisant à une *affection* qu'il a dû lui-même dépasser pour devenir un sens ; et c'est aussi une erreur fondamentale qui dérive d'une confusion entre tous les éléments de la sensation. Une sensation proprement dite, aussi bien tactile qu'aucune autre, n'a pu se constituer que pour atteindre symboliquement dans le présent un objet absent, donc le percevoir extérieurement ou à distance, et il est manifeste que le tact, qui peut nous représenter d'abord immédiatement n'importe quel lieu de toute la superficie de notre corps, nous fait atteindre ainsi immédiatement une extériorité déjà très étendue ; car, si *mon pied* est mien, *l'espace*

(1) Voir plus loin, 2e partie, chapitre II, II, et chap. III, II.

de mon pied, où je sens ma chaussure, m'est aussi extérieur que celui de ma chaussure même, avec lequel il se confond approximativement. Il faut donc distinguer la tactilité objective, qui est un *sens*, parce qu'elle a une signification, de l'affection tactile, qui est bien liée à la sensation tactile, mais dont la valeur biologique n'est pas limitée à cette sensation ; car, outre que l'affection, par où elle est sensation, nous signale le lieu, par exemple d'une douleur, elle nous signale la douleur même, et ce renseignement est d'une tout autre nature que le premier. Le propre de la sensation tactile, c'est de connaître le lieu, et, si cette connaissance est liée à une affection, d'extérioriser, par conséquent, et de localiser paradoxalement cette affection même. Lorsqu'on la réduit à l'affection pure, vive ou légère, qui, lorsqu'elle tire à la douleur, diffuse la localisation, comme l'a montré Henry Head, et, lorsqu'elle tire au plaisir, en arrive presque à l'exclure, on est donc à peu près sûr de manquer son caractère véritable, et, l'ayant d'abord séparée de l'espace, de ne pouvoir jamais l'y replacer. Or, cette erreur, on ne le commet pas d'habitude seulement lorsqu'on étudie la perception proprement tactile ; on la prolonge et on l'aggrave en étudiant, dans la perception extérieure, les rapports de la vue et du tact : car on voit bien que le propre de la vue, là où elle dépasse ses soi-disant données spécifiques, c'est de nous représenter des données tactiles ; mais, comme on confond la tactilité sensorielle et l'attouchement affectif, le problème se pose ensuite de savoir comment un sens peut en symboliser un autre. Or, ce problème est insoluble, simplement parce qu'il n'est jamais donné et qu'il exprime une relation biologiquement impossible. La sensation est le symbole de l'affection ; elle ne peut jamais être le symbole d'une autre sensation. Elle ne consiste que dans une certaine présentation d'une passion absente, et c'est là tout le problème qu'elle nous pose.

Mais ici encore la vue claire du problème suffit à en écarter d'importantes difficultés. Ce n'est pas le problème de la relation d'une sensation à une autre ; c'est le problème d'une relation, identique en toute sensation, entre le sujet et l'objet. La vue nous représente identiquement la même chose que le tact, mais par des procédés plus perfectionnés. Ainsi s'expliquera donc que le langage de l'espace soit parfaitement clair pour l'aveugle, et cette question épineuse de la correspondance des espaces sensibles disparaîtra du même coup. Mais pour cela, il faut évidemment que, comme le tact ne représente pas des sensations tactiles extérieures, de même le vue ne représente pas des couleurs flottant à distance : car l'aveugle n'en a certainement aucune idée. Et les deux nativismes ont bien vu du moins que couleur et tangibilité n'ont aucun rapport et ne peuvent coïncider dans un objet. Ils auraient franchi cet obstacle, s'ils avaient compris, au détriment de leur empirisme

fondamental, que ce que nous voyons, ce n'est pas la couleur, non plus que ce n'est la solidité que nous touchons : c'est un agent que rien n'empêche de nous apparaître à la fois en couleur et en solidité, pourvu qu'on trouve le moyen de démêler comment une passion à pu devenir représentation ; et c'est là le seul et entier problème.

Section IV

Le nativisme intégral

Cette longue discussion aura du moins l'avantage d'abréger considérablement ce que nous avons à dire du *nativisme populaire* ou *intégral* dont elle contient implicitement la critique complète. Ce nativisme attribue au tact et à la vue, et même en principe à tous les sens, une capacité originelle de percevoir l'espace ; mais, comme il lie cette perception, ainsi que les nativismes restreints, à la couleur, à l'affection tactile, et qu'il est amené naturellement à la lier au son, à l'odeur, à la saveur, en y cherchant plus ou moins, à la manière de James, quelque *voluminosité*, on ne voit guère comment il peut éviter de laisser ces espaces sensibles aussi hétérogènes les uns aux autres que leurs sources. Remarquons, en effet, que ce nativisme, comme les autres, est essentiellement polémique : il défend l'espace tactile contre les partisans exclusifs de l'espace visuel et l'espace visuel contre les partisans exclusifs de l'espace tactile. Mais, lorsqu'on a ainsi relevé chacun de ces espaces de l'ostracisme décrété contre lui par les tenants trop fanatiques de l'autre, on n'a même pas commencé de montrer qu'il y a *un* espace, tactile et visuel à la fois. Au contraire, en rétablissant l'indépendance de chacun de ces espaces contre les empiétements de l'autre, on a visiblement travaillé contre ce projet. Le nativisme populaire soutient, par exemple, que l'aveugle-né connaît la distance par le toucher, donc, qu'il la *touche* de quelque manière : le tact, sans la vue, lui donnerait l'espace total ; mais la même doctrine professe que le même aveugle, opéré, comme le poussin, *voit immédiatement* la distance dans la couleur. Il est évident qu'à moins de prêter une couleur au tact, cette seconde distance, — et on en dirait autant de la surface, — ne peut avoir aucun rapport avec la première ; dès lors, comment leur rapport peut-il

s'établir ? Le tact *deviendrait*-il coloré ou la couleur tactile ? On ne voit pas d'échappatoire à l'alternative, si les sensations s'opposent autant qu'on l'a dit. En montrant contre Lachelier que l'espace tient tout entier pour l'aveugle-né dans un tact entièrement étranger à la vision, on s'est interdit de mettre dans l'étendue visuelle des éléments que le tact puisse reconnaître ; et, comme nous ne toucherons jamais une couleur, nous ne pourrons jamais non plus attribuer au tact les renseignements qui nous viennent par la couleur, ni réciproquement ; nous ne pourrons que les associer les uns aux autres. Mais, quand nous disons que nous voyons un solide, nous n'associons pas seulement deux sensations : nous les confondons dans un être, c'est-à-dire un agent. Cette identification est plus naturelle encore à l'animal qu'à l'homme : car la philosophie peut la rompre, mais ce n'est pas elle qui la crée, et ce sera l'erreur du génétisme en cette matière, pour avoir méconnu le moyen-terme, de laisser dissociés les termes extrêmes et de réduire la perception à une vaine liaison d'apparences. On voit que le nativisme le devance sur ce chemin. Pour en éviter l'impasse périlleuse, il faut admettre que le contact et la vision ont quelque chose de commun, non pas pas association, mais par nature ; il faut les définir par leur objet, non par leur aspect subjectif, et c'est sortir des principes de toute cette philosophie.

Le nativisme populaire n'explique pas l'unicité de l'espace, et c'est un défaut qui lui est spécial ; mais il participe aussi au défaut constitutif de tout nativisme implicite, qui est de ne pas expliquer la spatialité même. Effectivement ni le tact, ni la couleur, comme on les entend, ne nous ont paru susceptibles de contenir l'étendue ; les deux nativismes restreints ne se portent mutuellement aucun coup sérieux qui ne se répercute contre ceux dont il vient. Lorsque les nativistes se montrent à ce point hors d'état d'établir soit une étendue tactile, soit une étendue visuelle, leur ambition d'étendre sans autre preuve le nativisme spatial à tous les sens ne peut que faire sourire, bien que l'intention, sans aucun doute, en soit digne de tous les respects et témoigne même d'une intuition philosophique féconde.

CHAPITRE II

LE NATIVISME EXPLICATIF

Section I

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE CES DOCTRINES

Le nativisme dont nous venons de faire la critique admet que la connaissance sensible de l'espace est un fait qui se passe d'explication, et cela est bien naturel à un nativisme, — qui est en même temps un empirisme — : natif, c'est-à-dire originel et premier, le fait en question ne peut être dérivé d'aucun autre, et empirique ou naturel, le fait n'a point à être expliqué ; comme tous les faits de la nature et de l'histoire, il tire de lui-même sa propre intelligibilité ; sa possibilité échappe à la logique et découle *ipso facto* de sa réalité, qui entraîne celle de ses causes, connues ou non. C'est une possibilité physique, ou plutôt mécanique. Il ne saurait avoir un sens, et il ne peut par suite jamais être absurde, c'est-à-dire logiquement impossible.

Mais, si la connaisance de l'espace est un fait de raison, comme l'obligation morale ou la nécessité physique, il en va autrement. Le fait, alors, ne peut plus se passer de sens ; il tombe sous la condition d'intelligibilité logique ; il doit échapper à l'absurdité dont il est théoriquement susceptible. Et l'on ne peut même songer à rechercher le fondement de sa possibilité physique, c'est-à-dire ses causes, avant d'avoir établi sa possibilité logique, c'est-à-dire avant d'en avoir construit un concept exempt de contradiction. L'espace est une perception interne-externe, c'est-à-dire une impression expressive. Un tel fait ne saurait être un fait naturel : il est une question posée à une intelligence. C'est un fait de raison soumis à l'interprétation d'une raison.

C'est le mérite des formes les plus pénétrantes du nativisme, comme aussi celui du génétisme, de l'avoir au moins soupçonné. Mais ces doctrines ne l'ont que soupçonné. Elles demeurent des empirismes. Or, comment le fait d'espace pourrait-il prendre un sens dans des doctrines condamnées par leur enseigne même à n'y voir qu'un fait naturel, une impression, c'est-à-dire à lui refuser tout sens ? L'explication que l'on cherche et que l'on se croit légitimement tenu de donner est condamnée à demeurer toute physique, toute mécanique. Ce sera une explication par des causes. Mais nous venons de dire que l'on ne peut même entreprendre de chercher une explication causale d'un fait suspect d'absurdité logique. L'antinomie que l'on n'a point su exclure du fait étudié se retrouvera dans ses causes et condamnera à la stérilité toutes les explications qu'on aura cru en fournir.

Entre le nativisme explicatif et le génétisme, il est aussi facile de relever la différence d'inspiration et de programme qu'il sera parfois difficile de fixer la différence de fait. La force du nativisme sous tous ses aspects, c'est de comprendre que l'espace est un *premier* irréductible ; c'est d'inclure, dans l'affirmation de sa *primitivité*, un pressentiment de son *apriorité*. Ce qui est *inné* est tout esprit ; ce qui est *a priori* est une forme de l'esprit imposée à une matière passivement reçue ; ce qui est *a posteriori* est une forme de la matière imposée à un esprit entièrement passif. Le nativisme est comme entre les deux dernières hypothèses : pour maintenir la primitivité de l'espace, cet empirisme, — nécessairement *aposterioriste* à ce titre, — a des accents qui semblent parfois en appeler à l'activité, à l'opération de l'esprit. Ce sera naturellement un trait plus spécial de celui qui s'explique. Il ne peut remonter, sans tomber dans le génétisme, à un fait d'impression plus primitif et plus simple ; et cependant il doit expliquer. Comment expliquer un fait mental, sans recourir à un autre fait mental, autrement que par une activité mentale ? Le nativisme explicite, quand il reste logique, quand il demeure un nativisme, est toujours orienté dans cette direction. De là sans doute sa puissance historique de renouvellement ; de là l'attrait qu'il semble avoir exercé sur tant de vrais penseurs. Ses possibilités de développement sont illimitées. Nous ne saurions dissimuler la sympathie intellectuelle que nous inspire cette magnifique doctrine.

Cependant son empirisme le condamne à l'illogisme, et il faut reconnaître que seul le génétisme a entrepris logiquement de concilier la nécessité d'expliquer la perception de l'espace avec les conditions d'une explication empirique. L'entreprise était héroïque, mais elle était, nous l'apercevons bien, marquée de folie. Les contradictions même du nativisme lui assuraient une fécondité véritable. La puissance du génétisme est d'ordre tout logique et formel. Il sauvait, sans

doute, l'idée que l'espace est engendré par l'esprit ; mais comment découvrir cette puissance de produire dans un esprit réduit à de pures réceptivités ? La logique de l'empirisme dans une tentative dont l'objet même dépasse l'empirisme ne peut conduire qu'à la dérision de la logique même. Le génétisme est surtout sans pareil pour nous démontrer que le projet si légitime de rendre raison de l'espace ne peut jamais être réalisé par la méthode que cette doctrine y applique : il n'y a que la raison qui puisse rendre raison de la raison.

Section II

Explication nativiste de l'espace tactile

I

C'est dans l'explication de l'espace tactile qu'apparaît d'abord cette difficulté, inhérente au nativisme dont nous nous occupons, de rendre compte de la perception d'espace sans recourir, ni à l'opération de la raison, ni à la causalité prolongée d'une perception antérieure. C'était la gageure d'un problème qu'on énoncerait assez bien ainsi : — montrer comment *se forme* une sensation *originelle*. — Cette espèce de pétition de principe est assez frappante dans la terminologie même de la doctrine des *signes locaux*, où elle a été bien des fois relevée. Si les *signes locaux* ne désignent qu'un « index de localisation » aussi primitif que la couleur (1), et qu'on assimilera parfois, du reste, à une coloration (2), ils ne sont qu'un autre nom de l'espace : ils n'en sont pas une explication. La doctrine ne revêt guère, à la vérité, ce caractère simplifié ; les signes locaux proprement qualitatifs sont, ou assimilés à des différences dans les courbes d'intensité que présentent les excitations locales croissantes ou décroissantes (3), ou composés, soit

---

(1) Ackerknecht : *Die Theorie der Lokalzeichen*, Leipzig, 1904 : *Lokationsmotiv* (p. 65).

(2) *Lokale Färbung*, Wundt, *loc.cit.*, p. 528, et Ziehen, *Leitfaden*, p. 96.

(3) Ziehen, *ibid.*, d'après les observations de Arps (*Psychol. Studien*, t. IV, 1909, p. 431) et de Wirth et Klemm (*Ibid.*, VIII, 1913, p. 485).

avec des variations intensives de tension musculaire (1), soit avec la représentation innée des mouvements de réaction appropriés aux excitations locales diverses ; et ces représentations héréditaires (*angeborene Erinnerungsbilder*) sont parfois envisagées comme des signes locaux d'un espèce spéciale (2). D'autre part, dans toutes ces théories, l'élément originel est si diversement amalgamé, soit avec des éléments associés par expérience (3), soit même (Ziehen) avec des éléments extra-psychologiques, qu'il devient presque impossible de rapporter spécialement à aucune d'elles la critique de l'hypothèse générale. En revanche, il est permis de relever chez toutes un véritable paralogisme, qu'on pourra suivre jusque chez le fondateur de l'hypothèse, et dont la conscience plus ou moins nette explique peut-être les incessants compléments dont on a jugé utile de la renforcer.

La notion même de *signe* est liée à la distinction du signe et du *signifié*. Le *signe* local ne peut donc conserver le sens de son nom que s'il est un caractère, attaché, sans doute, indissolublement aux lieux du corps, mais distinct de ces lieux. Il ne pourrait être signe de l'espace, s'il était *dans l'espace* ou s'il était *de l'espace* : car alors il donnerait l'espace, il n'aurait pas à le signifier. Mais, s'il le signifie vraiment, ne faut-il pas qu'on le connaisse d'une autre manière ? Alors le signe y est certainement inutile à l'origine. Des différences — qualitatives, intensives, motrices — peuvent *devenir* les signes d'un espace originel ; elles ne pourraient être les signes originels d'un espace assujetti à nous parvenir par leur médiation que dans une théorie philosophique du signe que cet empirisme, comme tel, est hors d'état de nous fournir. Dans une doctrine empiriste, la liaison du signe au signifié ne peut être qu'associative et elle suppose toujours l'expérience antérieure du signifié. Pour que le signe eût un autre rôle, pour qu'il pût nous évoquer un espace dont il serait vraiment le truchement nécessaire, et qui ne serait l'objet d'aucune expérience antécédente directe, pour qu'il fût enfin ce qu'est bien effectivement la qualité, non seulement dans le domaine du tact, mais dans tous les domaines, il faudrait qu'il eût pour effet de réveiller dans l'esprit, non une expérience, mais une activité, et que l'espace évoqué par la qualité fût moins une qualité évoquée par une autre que l'acte de l'esprit évoqué par son œuvre. Le *sens* de la qualité n'est plus alors ce sens grossier, imité des mots conventionnels, qui résulte d'une association arbitraire, et n'exprime que notre assujettissement humiliant à lier indéfiniment sans motif ce que nous a fait lier le ha-

(1) WUNDT, *loc. cit.*, p. 528.

(2) ZIEHEN, *ibid.*, p. 100-104, et *Erkenntnisstheorie*, 1913, Iéna, § 33-38 (p. 89-140).

(3) LIPPS. *Grundtatsachen des Seelenlebens*, 1883, Bonn, chap. 21, 22 et 23.

sard des rencontres : le sens de la qualité devient son esprit, la conscience des forces vivantes qui l'ont produite et du secret de sa génération mentale.

Reconnaissons, dans l'hypothèse des signes locaux, un confus pressentiment de ces solutions. Lotze, en particulier, a bien vu que les signes locaux ne pouvaient être que « les conditions » qui « provoquent l'exercice de cette tendance » innée que possède l'âme « à percevoir les impressions sous la forme de l'espace » (1), et que la qualité intensive — ou plutôt *tensive* (2) — dont il faisait le signe de l'espace devait le contenir de telle sorte qu'il dût en sortir infailliblement par voie d'amplification. Malheureusement, assujetti à développer ces vues, malgré son spiritualisme fondamental, dans le cadre de l'empirisme, il n'a pu les sauver du paralogisme qui les menace sous cette condition suspensive. Les signes locaux ne sont pour lui que de l'*espace condensé*. Comme ils ramassent en eux sous forme purement tensive l'espace extérieur dont l'action les dépose en nous, il leur suffira, pour s'épanouir à nouveau en espace, de restituer par explosion l'énergie qu'ils ont ainsi emmagasinée en la concentrant. Chaque signe local n'est que le centre dynamique d'une gerbe originale de mouvements éventuels (3). Il est difficile de voir comment cette théorie, en dépit des intuitions qu'elle renferme, mais que le recours aux puissances inconscientes de l'esprit (4) la dispense trop commodément d'expliciter, échappe au défaut qu'elle reproche à toutes les autres, d'expliquer l'espace en le supposant (5). La tension ne peut expliquer l'extension, lorsqu'elle est définie et produite par l'extension (6). Et il ne nous semble pas que dans les formes les plus rajeunies de la théorie lotzienne,

---

(1) *Loc. cit.*, p. 363. Expressions analogues, p. 359 et 361.

(2) Bien que Lotze caractérise les « affections psychologiques » (*ibid.*, p. 350) originelles que sont les signes locaux comme des « impressions purement intensives » (p. 346, 351, etc.), par opposition aux images mentales extensives et pourvues de relations géométriques de position et de distance, cependant l'intensité qu'il leur prête n'est pas celle qui exprime la force vive de l'excitation ; c'est plutôt celle qui exprimerait la force vive de la réaction consécutive à l'excitation. La qualification de *tensives* — expression si familière à Wundt — conviendrait donc mieux à ces affections, et elle préviendrait une interprétation de la doctrine qui en altère le sens. Lotze lui-même nous signale en un endroit (*ib.*, p. 351), sur un exemple caractéristique, que si la qualité proprement dite est analogue, dans les sensations de la vue et du tact, à ce qu'est la hauteur dans le son, le signe local de ces sensations ne trouve pas son pendant dans l'intensité du son, mais dans son timbre.

(3) *Medizinische Philosophie*, Leipzig, 1852, livre II, ch., IV et *loc. cit.*, p. 347.

(4) *Rev. Phil.*, 1877, p. 357-360.

(5) *Ib.*, p. 352 et *Med. Phil.*, p. 287.

(6) La pétition de principe est presque avouée dans le texte suivant : « La localisation des sensations, pour s'effectuer, exige à coup sûr des signes locaux ce caractère

dans les *Merkzeichen* de von Frey (1), dans les *éléments topogènes* de Rieffert (2), on puisse méconnaître cette nécessité d'alternative, qu'ou bien ces éléments contiennent déjà l'espace, ou qu'ils ne peuvent même pas en être les signes.

II

La théorie de J. Müller (3), plus ancienne et plus simple que celle de Lotze, qui s'y apparente, du reste, assez étroitement, n'en est pas pour cela moins remarquable. Les principes en inspirent en somme les plus vivantes des théories modernes de l'espace tactile, celle du behaviorisme, de la *Gestaltpsychologie* et ce *nativisme réflexe* que MM. Piéron (4), Guillaume (5) et Ramon Turro (6) ont développé récemment avec tant de force en particulier dans le *Journal de Psychologie*. Mais ces théories, essentiellement physiologiques, et dont quelques-unes, du reste, se déclarent doctrinalement étrangères aux curiosités du psychologue, ces théories ont souvent confondu, avec Jean Müller lui-même, la primitivité d'une *réaction au lieu* avec celle d'une *représentation du lieu*; et il s'en faut de beaucoup qu'on puisse décalquer la seconde sur la première par un simple procédé de superposition mnémonique. Le principe général de J. Müller, auquel la théorie moderne du neurone semble, comme on l'a dit (7), faire écho, est celui d'une continuité histologique entre la terminaison nerveuse et le centre récepteur, qui permettrait au noyau central de projeter la sensation au lieu impressionné. Cette projection n'est donc que la continuité d'un influx nerveux, c'est-à-dire d'un mouvement. Mais autre chose est la liaison histologique du centre avec la terminaison

---

défini de ne pas différer seulement de qualité, mais d'avoir, par rapport les uns aux autres, des différences de grandeur et de direction exactement mesurables. » (*Rev. phil.*, 1877, p. 354).

(1) Ueber den Ortsim der Haut (*Sitz. Berichte d. physik. medik. Gesellschaft zu Würzburg*, 1899, p. 100, et 1902, p. 57).

(2) Grundlegung einer phylogen. Theorie der Raumwahrnehmung (*Zeitschrift der Sinnesorgane, Psychologie*, t. 76, p. 145-216).

(3) *Loc. cit.*, II, 1.

(4) Du rôle des réflexes localisateurs (*Journal de Psychol.*, 1921, p. 804-817) et Remarques sur la notion de perception (*ib.*, 1925, p. 278-280).

(5) Le problème de la perception de l'espace et la psychologie de l'enfant (même *Recueil*, 1924, p. 112-134, et Alcan 1925).

(6) Les origines de la représentation de l'espace tactile, 2e art., (*Journal de psychol*, 1920).

(7) R. Turro, *ibid.*, p. 774.

nerveuse, autre chose la représentation de cette terminaison comme *lieu* dans une sensation étrangère au lieu par sa nature même. Cependant J. Müller semble avoir considéré les deux phénomènes comme plus ou moins impliqués : la localité périphérique ne paraît être pour lui, comme nous l'avons vu au précédent livre, qu'une forme supplémentaire de cette spécificité nerveuse et toute subjective par laquelle il explique le caractère qualitatif de chaque sensation ; l'une ne saurait faire tort à l'autre, et c'est pour ainsi dire à force d'exprimer la nature du nerf que la qualité se pénètre même de sa spatialité et s'étire en quelque sorte sur toute sa longueur. Peut-être apercevons-nous en ce moment la raison, du reste très intelligemment spécieuse, qui a pu masquer à J. Müller la grave équivoque précédemment relevée dans sa théorie. Nous lui reprochions d'entremêler une énergie spécifique qui détache la sensation de l'excitation objective à une énergie qui l'y rattache non moins spécifiquement. C'est qu'il confondait en cette dernière une énergie spécifique de réaction locale adaptative avec une énergie spécifique de représentation. L'expérience lui révélait la spontanéité de cette réaction ; l'expérience même semblait donc établir que la puissance du nerf de projeter en quelque sorte nos forces motrices à sa terminaison périphérique n'est point incompatible avec celle de nous émouvoir par couleurs, contacts et autres sensibles.

A coup sûr ; et il y a même entre les deux phénomènes cette analogie frappante, que le second, loin d'être une pure impression, comme l'a cru Müller, est la *représentation* d'un espace dont le premier est une sorte d'*utilisation*. Mais, ainsi rapprochés, les deux phénomènes n'en restent pas moins complètement hétérogènes. Une qualité n'est pas un mouvement, et c'est cependant dans des qualités que l'espace nous est *représenté*. La conscience du mouvement actuel est successive, et le souvenir du mouvement, s'il peut en ramasser dans l'instant les moments successifs, n'en est pas, en tout cas, une perception actuelle. Est-il probable, du reste, qu'il les ramasse ailleurs que dans le cadre d'un espace antérieurement perçu ? Nous verrons au prochain livre que, si toute perception est mémoire, la mémoire pure, en tout cas, n'est qu'une dégradation de la perception ; et il n'y a aucune apparence qu'on puisse attendre de ces déchets de la perception la révélation d'un espace que celle-ci serait incapable de nous donner. Mais enfin le mieux qu'ils pussent faire, dans cette hypothèse, serait encore de nous évoquer les états successifs d'une réaction motrice antérieure et de nous en faire attendre éventuellement la répétition. Ils ne nous représenteraient pour le mieux qu'une espèce de *succession spatiale* ; ils ne nous représenteraient pas l'espace même. Or, l'espace même est certainement représenté et perçu : notre perception même, en effet, est *extérieure*. C'est, en outre, cette extériorité immédiate

de notre perception qui caractérise originairement l'espace, un espace qui ne se définit point originairement par la simultanéité de deux points extérieurs (car cette simultanéité suppose donnée l'extériorité même), mais par la simultanéité d'une sensation *inextérieure* et de son lieu extérieur. Remarquons, enfin, que c'est la reconnaissance du caractère immédiat de la connaissance spatiale qui différencie une thèse nativiste d'une thèse génétiste : le nativisme ne pourrait donc, sans renoncer à la promesse de son programme et à la clairvoyance de son enseigne, entrer bien avant dans la voie où ces assimilations l'engagent. Il irait au-devant d'une solution purement associationniste, et, par suite, purement génétiste ; la représentation de l'espace se ramènerait à celle du mouvement, c'est-à-dire que, comme ce dernier, il pourrait être vécu ou imaginé : il ne pourrait être donné et perçu. Cette contradiction est cependant inévitable si l'on ne distingue le problème de la représentation du lieu d'avec celui de la réaction au lieu. Le problème n'est pas d'expliquer comment le lieu est atteint par un mouvement, mais comment il est représenté sans mouvement. En d'autres termes, c'est la représentation du mouvement de réaction locale qui est en cause : ce n'est pas son existence.

Section III

Explication nativiste de l'espace visuel

I

Le nativisme explicatif n'a pas moins de peine à triompher dans ses explications de l'espace visuel que dans celles qu'il donne de l'espace tactile des obstacles que lui suscite son empirisme. La forme la plus générale, mais aussi la moins pure, de ce nativisme est celle qui utilise pour ses explications diverses données géométriques liées à la perception visuelle de la distance. C'était déjà une opinion reçue du temps de Berkeley (1), et qui n'a pas perdu de nos jours toute sa faveur, que,

(1) *Loc. cit.*, 16-19.

à défaut d'une perception de la distance purement rétinienne, nous pourrions en avoir une connaissance immédiate par le moyen des sensations de la convergence, laquelle fait varier la valeur de l'angle des axes optiques en corrélation avec l'éloignement de l'objet. Cette explication suppose évidemment, — sans parler de la réalité de telles sensations qui n'est pas absolument hors de cause (1) — que les mouvements de convergence ne soient liés à aucune représentation préalable, même hypothétique et imaginative, de la distance, puisqu'on leur attribue pour effet de nous donner une telle représentation ; c'est la seule hypothèse qui permette d'utiliser les mouvements de convergence dans une théorie nativiste de la distance. Mais cette hypothèse (dont nous pouvons nous dispenser d'examiner la valeur de fait), une fois accordée, il reste à montrer comment s'établit un passage entre des choses aussi hétérogènes qu'une sensation de tension musculaire ou une sensation d'innervation et une représentation d'espace. On pourra sans doute se demander, avec Berkeley (2) et avec Helmholtz (3), si quelque sensation de ce genre ne peut pas *devenir* le signe d'une distance originellement connue par voie tactilo-motrice, et finalement, en raison de l'habitude, nous donner l'illusion d'en avoir une perception visuelle directe (c'est une question que nous retrouverons ultérieurement) ; mais ce qui ne saurait être discuté, c'est que la sensation de convergence, douteuse comme *signe* de la distance, ne saurait en tout cas en constituer une perception ; car il n'y a même entre les deux choses pour la conscience aucun rapport. Les mouvements de convergence peuvent avoir un rôle adaptatif sans s'accompagner d'aucune sensation ; ils exprimeront alors, suivant les vues de l'école de Lœb, une adaptation originelle des mouvements oculaires à l'utilisation de la chose ; la vision plus nette, ou plus simple, qu'on a l'habitude d'assigner pour but à l'effort de convergence, ne serait alors que le masque, ou, en tout cas, la suite du but purement moteur : le rapprochement en ligne droite. Ces interprétations ont une réelle portée philosophique ; mais elles ne touchent pas — et du reste n'y prétendent — au côté psychologique du problème. Maintenant, si l'on ajoute à cette convergence spontanée une *conscience* des mouvements qui la constituent, verra-t-on la *représentation* de l'espace sortir de ces sensations de tension et d'innervation aussi clairement que l'on voit la photo-réaction du corps s'unir à

(1) Sur les illusions de ce sentiment, voir HILLEBRANDT, *Zeitschrift der Sinnesorgane*, VII, 1893, p. 123 ; BOURDON, *La perception visuelle de l'espace*, Schleicher, 1902, 110 et 111 ; ASCHER, Zur Frage nach dem Einflusse von Akkommod. und Konverg. auf die Tiefenlokalisation (*Zeitschrift für Biologie*, t. 62, 1913, p. 517) ; Renée DÉJEAN, *La perception visuelle*, Alcan, 1926, 1re étude, p. 27.

(2) *Ibid.*

(3) *Handbuch der physiol. Optik*, Leipzig, Voss, 1867, 3e partie, 30, p. 633-664.

la motricité de convergence dans les théories de Redingius (1) et de Nuel (2) ? Peut-être, mais sous cette condition expresse que le rapport de la sensation à l'objet perçu soit conçu sur le modèle du rapport qui est établi entre le mécanisme physiologique de l'œil et l'excitant physique dans une doctrine biologique de la vision. Or, il s'en faut de beaucoup qu'une telle conception de la sensation ait cours dans aucune des doctrines que nous étudions. Au contraire, elles ramènent toutes la sensation à une pure impression, et nous voyons bien que cette conception oppose à toute tentative d'étendre la sensation dans l'espace un obstacle insurmontable.

Ces remarques s'appliquent si bien d'elles-mêmes aux sensations de l'accommodation proprement dite, auxquelles Wundt attribue dans la perception de la profondeur un rôle important et spécifique (3), qu'il est sans doute inutile d'insister sur ce point. Elles valent aussi pour les explications de la perception de la distance par le rôle de la parallaxe binoculaire, — ou monoculaire, puisque celle-ci existe du fait des changements de position d'un œil et peut même être mise en relief par un stéréoscope approprié. — Deux objets distants l'un de l'autre et qui ne se recouvrent pas, si la distance qui les sépare est suffisante, — et la distance nécessaire augmente rapidement avec le recul du plus éloigné, — ne sont pas vus par les deux yeux sous la même perspective ; et chaque solide se comporte pour nous comme une sorte d'objet multiple dont les plans visibles inégalement distants peuvent être distingués d'après la même loi d'acuité inversement relative au carré de la distance du plan le plus reculé (4). On peut croire que cette diversité des images, liée à la différence de position de nos yeux, est, en effet, une des sources importantes de la *reconnaissance* des distances relatives (on sait qu'elle ne nous apprend rien sur les distances absolues) ; mais elle ne peut pas contenir une *connaissance immédiate* de ces distances et la distinction immédiate du plus près et du plus loin. Il n'y a aucun rapport primitif pour la conscience entre une différence de perspective et une distance relative, puisqu'il n'y a même aucun rapport entre la première et une distance absolument parlant (5). Affirmer ce rapport, c'est renouveler le paralogisme de confondre une hétérogénéité d'impressions qualitatives avec une distinction spatiale. Il s'agit toujours de construire l'espace avec une qualité d'où l'on a d'abord pris soin de l'exclure. Et c'est ce paralogisme qui vicie l'inférence si

(1) *Das sensumotorische Schwerkzeug*, Leipzig, 1898, p. 118, 121 et 135.

(2) *Loc. cit.*, XXII et suiv.

(3) *Loc. cit.*, p. 638, 690, 700-701 et 718.

(4) Voir Bourdon, *loc. cit.*, p. 251.

(5) Voir R. Déjean, *loc. cit.*, 2e partie, ch. III.

commune qui, d'une fausse interprétation des enseignements du stéréoscope, prétend conclure à l'identification des données purement qualitatives du relief avec une vision originelle de la distance.

II

Ces arguments, à la vérité difficiles à défendre dans une thèse nativiste strictement conséquente, y marquent ou ébauchent toujours une orientation plus ou moins accusée vers le génétisme. Une véritable défense du nativisme a d'autres ressources ou peut combiner les précédentes avec d'autres. Ici encore la théorie des *signes locaux*, quoique peut-être génétiste dans son principe, qui exclut l'espace de la sensation originelle, ressemble assez à un nativisme par la parenté qu'elle établit entre les signes locaux de l'espace — cherchés cette fois dans la rétine — et l'espace même. Wundt l'appelle *combinative* (*Verschmelzungs* — ou *Assoziations-Theorie*) (1), en vue de spécifier à nouveau une doctrine de « synthèse psychique » (2) qui, sans attribuer la spatialité aux impressions originelles, l'attribue du moins comme caractère originel aux premières combinaisons héréditairement préformées dont ces impressions sont la matière et d'où résulte toute expérience ; et il y voit un « préempirisme » (3), c'est-à-dire un nativisme de *perception*, à défaut d'un nativisme d'*impression* (4). Nous pouvons retenir, sinon le terme, dont nous avons déjà critiqué l'équivoque (5), du moins la distinction, qu'il exprime plus ou moins heureusement, entre la matière brute de l'expérience et les formes auxquelles la soumet l'activité combinative de l'esprit. On pourrait y voir comme une transposition sur le plan psychologique de la distinction faite par Kant, sur le plan transcendental, entre l'*impression* et l'*intuition* (*Anschauung*) *a priori* de l'espace, cette dernière, quoique assujettie à *s'ajouter* à l'impression, qui est sa matière, n'en restant pas moins antérieure à l'*expérience*, à laquelle elle fournit son cadre. Semblablement donc, quoique avec une profondeur — ainsi qu'il apparaîtra assez — beaucoup moindre, le signe local est ici considéré comme une sorte d'instrument ou d'occa-

(1) *Loc. cit.*, p. 517 et 735.

(2) P. 528

(3) P. 735.

(4) « La formation d'une perception (*Wahrnehmung*) est un processus psychologique qui précède l'expérience proprement dite sans être pour autant contenu en soi et pour soi dans les impressions (*Empfindungen*) ou leurs conditions physiques » (p. 717).

(5) P. 77, note.

sion psycho-physiologiques offerts à quelque activité de création intérieure pour transformer une *impression* inextensive en une *perception* extérieure.

La théorie, sous sa forme originelle (1), conserve peut-être, ici encore, l'avantage de son imprécision. Limitant à nouveau les signes locaux à des états purement tensifs, variables avec les points impressionnés de la rétine, à des tendances motrices, liées à chaque excitation rétinienne, comme elles l'étaient — quoique plus indirectement (2) — à chaque point de la peau, Lotze, dont les formules ont parfois, entre toutes, un accent kantien, et qui voit, nous le savons, dans la capacité de percevoir l'espace une propriété irréductible de l'âme, ne nous interdit pas absolument de chercher une interprétation de l'activité mentale qui permettrait de rejoindre ces *intentions* à ces extensions.

Wundt lui reproche cet excès — si discret — de soi-disant « métaphysique » — comme si c'était dépasser la nature que de prêter à l'esprit une activité correspondante aux passivités dont on lui fait un si large octroi, — et il revient (3) à combiner les signes locaux purement tensifs de Lotze, qu'il ramène essentiellement aux sensations de tension accommodatrice (4), avec des signes locaux purement qualitatifs (5), où nous sommes fondés à retrouver sans aucune figure verbale cette « couleur locale » qu'il prêtait aux signes locaux tactiles par métaphore (6). Cette multiplication des signes locaux, corrélative à l'abandon des éléments proprement philosophiques de la doctrine, peut avoir sa justification dans les exigences d'un empirisme logique qui, renonçant à expliquer les faits, se croit en revanche tenu de les décrire d'une manière complète (7). Mais on peut se demander si elle n'aboutit pas en réalité à retirer à l'hypothèse des signes locaux toute sa portée. L'espace est le fruit d'une opération de synthèse où se manifeste une véritable « chimie psychique » dont les matériaux qualitatifs et moteurs ne sont que les conditions, mais dont le résultat est un produit absolument original (8) ; ni ces éléments de qualité, ni ces éléments de tension

---

(1) Lotze. *Mediz. Philos.*, p. 353 et suiv., et *Rev. phil.*, 1877, p. 357 et suiv.

(2) Les réflexes sont vraiment liés à chaque point de la rétine ; dans l'ordre tactile, le point de la peau excité est plutôt le centre de ces réflexes qu'il n'en est le siège.

(3) Voir ici p. 102-103.

(4) P. 718.

(5) *Ibid.* Cf. 177 et suiv.

(6) Voir précédemment p. 102.

(7) P. 529.

(8) P. 528 et 734.

ne contiendraient la relation d'espace et ne pourraient par suite en être les *signes* ; leur synthèse la ferait naître sans qu'elle pût autrement en rendre compte que l'on n'explique les propriétés de l'eau en partant de celles de ses éléments ; encore la synthèse psychique est-elle beaucoup plus irréductible à ses éléments que ne peut l'être aucune synthèse chimique, et il n'y a aucun espoir d'arriver jamais à « reconnaître » l'espace en partant de ses seuls signes (1). Cette réserve fait honneur à la clairvoyance de Wundt, mais elle élimine le rôle du signe, et elle condamne, avec l'enseigne de la doctrine (2), l'explication que cette enseigne semblait malgré tout nous promettre. Ces signes locaux, qui par eux-mêmes n'ont rien de local, isolés, ne signifient point l'espace, et, réunis, n'ont point à le signifier, puisqu'il le donnent. Ils ressemblent à ces signes locaux tactiles dont nous disions (3) qu'ils ne peuvent signifier l'espace, ni s'ils sont étrangers à l'espace, ni s'ils sont donnés en lui.

Mais, ne pouvant *signifier* l'espace, peuvent-ils au moins le *constituer* ? Nous retrouvons ici l'erreur (4) qui consiste à prendre pour un problème *physique* un problème *philosophique*, et à croire que l'obscurité du *fait d'espace* tient à l'ignorance où nous sommes de ses *causes*, alors qu'elle tient à l'ignorance où nous sommes de son *sens*. Prétendre isoler ici les deux ordres de considérations et résoudre ce qu'on appelle le problème *psychologique* de l'espace sans toucher à ce qu'on en appelle le problème *logique* (5), c'est simplement écarter le problème tout entier. Le composé chimique n'est que différent de ses éléments isolés, mais il n'a rien qui leur soit *contraire*, et même c'est une expression qui ne pourrait jamais avoir ici aucune signification. Mais l'espace est réellement *contraire* aux impressions inextensives qu'on prétend lui assigner pour éléments soi-disant psychologiques, et cependant il leur est intrinséquement identique, et la perception *extérieure* ne contient absolument rien qui ne soit dans ces impressions. Il est donc parfaitement vain de vouloir construire l'extériorité par une synthèse qui apporterait à la conscience quelque enrichissement ; car l'extériorité est justement un caractère qui peut et qui doit s'ajouter à la conscience sans l'enrichir de la moindre détermination. Le problème n'est donc pas psychologique.

A la vérité, il n'est pas davantage logique, car il ne nous proposerait alors que la solution d'une absurdité ; mais il doit revêtir une apparence

---

(1) P. 529.

(2) WUNDT l'appelle : « *Théorie des signes locaux complexes* » (p. 716).

(3) Voir p. 103.

(4) Voir Section I de ce chapitre.

(5) P. 704.

logique aux yeux de ceux qui, l'ayant posé comme l'empirisme, se voient enfin contraints de faire sortir une perception extérieure d'éléments qu'ils ont définis comme des impressions pures et par conséquent inextérieures. Seulement, l'ayant réduit eux-mêmes à revêtir cette forme logique scabreuse, ont-ils le droit de se soustraire à la discussion des difficultés qui dérivent de leurs principes et qui peut-être les jugent ? Sur l'assimilation de la synthèse d'espace avec les synthèses chimiques, nous avons entendu Wundt lui-même faire une réserve dont la portée dépasse infiniment ce qu'il soupçonne ; ce n'est pas, en effet, seulement, si l'on veut s'en tenir au point de vue de l'empirisme, de chimie mentale, qu'il faudrait parler ici avec Stuart Mill, mais, comme nous le disions (1), de magie naturelle avec Reid. L'empirisme conséquent ne peut, en effet, considérer que comme une véritable magie cette combinaison qui, de sensations *inextérieures*, fait sortir une perception *extérieure* et donne un objet et une réalité hors de nous à ce qui n'était qu'une impression en nous. Parler de magie, c'était au moins reconnaître la difficulté et notre ignorance. Parler de chimie mentale, c'est substituer à l'action magique, sous le nom d'une science en réalité toute fictive, une pure prestidigitation. James a pu dire avec une sévérité légitime qu'une telle théorie n'est qu' « un appel aux puissances impénétrables de l'âme » et « en somme, un aveu d'impuissance » (2). Pour sortir l'extérieur de l'inextérieur sans cependant lui rien ajouter, ce ne sera pas trop, non seulement que de l'âme inconsciente de Lotze, mais même que de l'intelligence consciente tout entière. Le tort de Lotze n'est pas d'avoir fait trop de « métaphysique », c'est de n'en avoir pas fait assez, ou plutôt de ne pas avoir aperçu dans les *intensités* mêmes dont il se servait — et qu'il n'aurait jamais dû réduire à des états de conscience motrice — une œuvre de l'intelligence et des *intentions* au sens spirituel du terme.

III

Les arguments présentés en ce qui concerne l'espace visuel par MM. Piéron et Guillaume (3) au bénéfice de ce *nativisme réflexe* dont nous connaissons les vues sur l'espace tactile échappent évidemment à la plupart de ces objections ; mais ici encore on peut se demander si les explications proposées résolvent le véritable problème psycho-

(1) P. 83.

(2) *Principles of Psychology*, chap. XX, p. 278.

(3) *Loc. cit.*

logique de l'espace et même si elles y touchent. Nous pouvons répéter à leur propos ce que nous disions récemment des vues de l'école de Lœb, auxquelles ce nativisme s'apparente du reste visiblement. Un mouvement qui implique une connaissance automatique et pratique du lieu est aussi différent que possible de la représentation immobile de l'espace dans une qualité telle que la couleur. Et, pour passer de l'un à l'autre, on ne voit guère comment on pourrait se dispenser de quelque mécanisme d'association qui ramènerait au génétisme. Simplement l'association se ferait entre la couleur et un espace moteur primitif, tandis que l'espace se construit, dans le génétisme ordinaire, de deux sensations étrangères à l'espace.

IV

I.—Un véritable nativisme expérimental et positif de la vue, c'est chez J. Müller et chez Hering qu'il le faut chercher. A la vérité, chez le premier, le nativisme visuel se réduit essentiellement à une théorie de localisation rétinienne exprimant la même loi de projection périphérique spontanée que la localisation tactile (1) ; et sous cet aspect elle enveloppe des confusions assez graves précisément sur les rapports du toucher et de la vision. Le principe de Müller, que la rétine nous fait connaître sa propre étendue par les impressions mêmes qui en émanent (2), ne saurait tirer une confirmation du fait que l'excitation purement mécanique de la rétine « éveille en elle, tout comme la lumière, des images subjectives dont la configuration correspond aux parties affectées » (3). Il faut distinguer, en effet, comme nous l'avons dit (4), les *sensations* d'un organe de ses *impressions*, et nous avons cherché à montrer (5) particulièrement pour la vision que la constitution du sens eût été, même physiologiquement, impossible si l'organisme n'avait pu dépasser ici le stade de l'impression pure. Percevoir visuellement, c'est justement recevoir une excitation externe sans en être localement impressionné, c'est-à-dire la recevoir par un organe qui n'est pas sou-

(1) *Loc. cit.*, II, II, p. 51-55 et *Handbuch der Physiologie des Menschen*, livre V (*Von den Sinnen*), tome II, 1840, Coblenz.

(2) *Zur vergleichenden...*, p. 52 et 55, et *Handbuch*, p. 262 et 350. Cf. plus haut, livre I, ch., VI, IV, p. 62.

(3) *Zur vergleichenden*, 46 (Cf. 61). Le noir que nous apercevons *devant* nous les yeux fermés exprimerait aussi l'exacte (?) dimension de la rétine, et c'est pourquoi nous ne pouvons l'apercevoir *derrière* (*Ibid.*, p. 51 et 55).

(4) Livre I, VI, III fin et IV fin.

(5) *Ibid.*, II fin.

mis, comme l'organe tactile, à la condition d'être *affecté* dans quelque mesure par l'excitation qu'il reçoit. Le fait en question indique donc moins un cas où l'œil réagit comme organe visuel que comme organe tactile.

Sans doute, il réagit en impression lumineuse, suivant la loi de sa formation ; mais la lumière physique elle-même n'est pas un excitant *visuel* par la propriété brute qu'elle a de nous exciter, mais par la manière dont elle le fait (1); et, quand elle le fait, aux intensités extrêmes, ou dans des conditions d'expérience très artificielles (2), sous la forme d'une impression qui nous éblouit, ou bien d'un dessin, soit en noir, soit en clair, des filets sanguins de la rétine, son excitation est de l'ordre de la tactilité affective plus que de l'ordre de la vision. La lumière n'est que l'instrument de la vision : elle n'en est pas l'objet. Si elle ne nous donne pas l'espace, elle n'est plus elle-même qu'un excitant tactile. Si donc la lumière même peut agir tactilement sur la rétine, on ne saurait tirer *a fortiori* d'une excitation rétinienne proprement tactile une indication autorisée sur la nature originaire de la fonction visuelle ; et il convient de voir au contraire dans les réactions de l'organe à une telle excitation l'effet d'une surprise dont il est victime et un véritable avortement de son fonctionnement naturel. Si de tels faits exprimaient la loi de la vision, la vision se ramènerait littéralement à un tact lumineux, et le problème de la localisation visuelle se confondrait avec celui de la localisation tactile. Il offrirait, du reste, les mêmes mystères.

Objectera-t-on que, dans l'exemple invoqué, ce n'est pas une impression tactile qui est projetée à son point d'origine périphérique, mais une image visuelle ; que nous ne *sentons* pas la rétine, que nous la *voyons* ? Mais parler ainsi, c'est encore marquer que l'on confond le renseignement visuel avec ceux qui ne peuvent nous venir que par la voie tactilo-motrice. Nous ne pouvons, de toute évidence, voir, comme on le soutient, la rétine projetée à sa place que si sa place nous est tactilement révélée, c'est-à-dire, dans le cas considéré, que si l'impression visuelle s'associe à une impression, ou à un souvenir d'impression, tactile. Il est impossible qu'un pur phosphène — puisqu'il ne s'agit guère, en l'espèce, d'autre chose (3), — soit projeté sur une rétine que nous

(1) Voir plus haut livre I, ch. VI, II, p. 54 et IV p. 65.

(2) *Zur vergleicheden...*, p. 60-62.

(3) Une partie des faits est empruntée à Purkinje (p. 61-62 et *Handbuch*, p. 350) à qui l'on doit les premières et quelques-unes des plus importantes recherches qui aient été faites sur les phosphènes et les photismes. MÜLLER voyait dans cette découverte des « phénomènes optiques soi-disant subjectifs » le « salut de la physiologie » (p. 46) : admiration qui nous livre peut-être le secret d'une doctrine où le phosphène tend à devenir le véritable objet.

ne connaîtrions que par ce phosphène même, comme il est d'ailleurs impossible et inimaginable qu'aucune sensation (son, odeur) soit projetée sur son organe, si elle ne s'y convertit en sensation proprement cutanée (tactile, vibratile ou thermique). La localisation périphérique est par définition tactile. Un phosphène qui ne tirerait point sa localisation oculaire de la représentation de ses concomitants tactiles ne pourrait avoir aucune localisation. Ramené à sa signification nette, le fait que nous étudions n'exprime donc pas que l'image visuelle d'origine mécanique est *primitivement projetée sur la rétine*, mais tout au plus qu'elle est peut-être primitivement l'*image d'une rétine que nous projetterions, grâce à l'expérience tactilo-motrice* concomitante, dans l'enceinte de notre œil matériel. Le fait ne prouve rien, en revanche, concernant une projection immédiate, en quelque lieu du corps que ce soit, d'une sensation visuelle pure, puisque la sensation visuelle considérée est inséparable des renseignements fournis par l'impression tactile qui l'accompagne et qui l'occasionne.

L'idée originale de Müller — inspirée, assurément, du sens commun (1), ce qui ne saurait, tant s'en faut, la condamner en cette matière — qu'il y a lieu de chercher parmi les éléments proprement visuels, et non — comme les écoles génétistes ou plus ou moins apparentées — dans des éléments moteurs associés, le principe premier de la perception visuelle de l'espace, était certainement d'une portée décisive ; mais encore fallait-il que cet élément constitutif fût bien choisi. Isoler les renseignements de la rétine, tout essentiels qu'ils soient, de la signification qu'ils tirent du dispositif de l'appareil optique, des lois de sa formation et de son fonctionnement et des réactions organisées qui les accompagnent, c'est s'apprêter à ne pas les comprendre. C'est oublier que la rétine est un organe, c'est-à-dire un moyen, et non un but, de l'organisme, et que ce dernier ne s'est pas créé l'œil pour voir la lumière, mais *par* la lumière. C'est là, dans sa théorie de l'espace visuel, l'erreur de J. Müller, que l'on voit si bien découler de sa théorie de l'énergie spécifique des nerfs. Cette dernière ne lui permettait d'apercevoir dans la spatialité même qu'une impression spécifique (2), et cette vue a vicié tout le nativisme moderne. En toute matière de sens, une doctrine qui sépare le nerf sensible de ses concomitants anatomiques même les plus intimes risque de séparer la qualité de l'intensité et par là de rendre la première inintelligible. Leur union est aussi importante que leur distinction, comme l'union et la distinction du mâle et de la femelle dans la génération. La simplification outrée du nativisme issu de

(1) Wundt, *ibid.*, p. 703.

(2) Voir précédemment, livre I, ch., VI, IV, p. 62.

J. Müller, en ramassant toutes les recherches sur les seuls éléments rétiniens, allait les fixer à la fois sur le point central du problème de l'espace et les empêcher d'en découvrir le sens. Il était bon, sans doute, qu'on mît ici, comme partout, l'accent sur la qualité et ses organes anatomiques ; mais encore fallait-il qu'on la comprît tout entière ; qu'on aperçût en elle sa fonction et non pas seulement sa donnée brute ; qu'on ne prétendît point juger de l'outil hors de son emploi ; qu'enfin la qualité ne fût pas réduite à une *impression qualitative*, d'ailleurs impossible, et qu'on fît en elle la part à l'activité de l'esprit qui la pénètre, qui l'élabore et qui d'abord dirige l'évolution sensorielle et ensuite en utilise les résultats. C'est la méconnaissance de toutes ces conditions d'une recherche utile qui conduit J. Müller à confondre presque la vision originelle avec une impression tactile. C'était, d'emblée, manquer tout le problème : la vision est extérieure ou il n'y a pas de vision du tout.

Le nativisme de Müller, même dans ses éléments proprement nativistes, ne se ramène cependant pas à cette conception. Elle devait l'empêcher sans doute d'admettre la primitivité d'une perception vraiment externe — et non plus périphérique — de l'espace par la vue, puisque la perception primitive ne peut être externe et périphérique à la fois ; toutefois, il n'est pas sans avoir apporté même sur ce point des suggestions d'une grande portée. Il admet, sans doute (on ne voit donc pas comment il eut pû faire autrement), que la projection périphérique initiale ne se développe en sentiment de profondeur dans l'espace externe que grâce au concours du toucher et du mouvement (1). Mais ce concours même, qui étend la portée de la perception proprement rétinienne de l'espace, ne peut s'empêcher, suivant lui, de composer avec la spécificité propre de cette dernière comme elle lui apparaît dans le propriété des *points identiques*. On sait, en effet, qu'il est le premier à avoir signalé (2) l'existence sur les rétines de couples de points — qu'il croyait identiques par la disposition anatomique et représentés dans le centre sensoriel par un point unique — dont c'est le propre, dans la perception binoculaire, de ramener à l'unité les points externes doubles qui les impressionnent, comme les autres points rétiniens tendent à dédoubler les objets même simples dont ils reçoivent l'empreinte. Le nombre et la situation des objets de la vue expriment donc la nature de l'organe plus que la réalité externe : l'espace visuel a quelque chose dans sa constitution en apparence le plus objective qui est aussi spécifique à l'œil que la couleur même.

(1) *Zur vergleichenden...*, II, 1, p. 41-43.

(2) *Ibid.*, III, 1, 2 et 3 (p. 71 et suiv.).

II. — C'est la même thèse que nous retrouvons chez Hering (1), et la même exploitation, au bénéfice du nativisme, du privilège des points *identiques*, qui ne sont plus cependant que des points « correspondants », dont le connexité s'établit *a posteriori* par la fonction, et non *a priori* par l'identité de leur disposition sur les rétines. Si l'expérience imposait à Hering cette concession — qui obligeait presque, comme on l'a bien vu (2), à chercher dans la correspondance bi-rétinienne, plutôt qu'une condition, un résultat du fonctionnement de l'œil, et, par conséquent, le signe d'une adaptation de ce dernier à des conditions externes préalables, — en revanche, le nativisme lui devait cette extension remarquable de conquérir par ses soins le domaine de l'espace externe. Hering, dépassant en effet le point de vue de son prédécesseur, qui arrête à la surface de la rétine même la puissance de projection des images, cherchait dans la nature propre des éléments rétiniens excités du dehors la raison première et fondamentale de la distribution des images aux diverses profondeurs de l'espace. Chaque élément rétinien projette originairement sa *profondeur* comme il projetait originairement, suivant Müller, sa *direction;* du moins, il la projette relativement à une *surface génératrice* (*Kernfläche*) constituée à chaque moment par le plan frontal du point de fixation. L'expérience n'intervient dans le système que pour corriger l'espèce de diplopie congénitale où se manifeste normalement la spécificité de l'espace rétinien, et nous rendre alors, par des simplifications toutes pragmatiques, l'unité tactile de l'objet là où la vision le saisit double, sa direction locomotrice là où la vision la dévie, et son relief par une moyenne de ses plans de profondeur visibles.

Cette théorie, dont c'était l'immense mérite de restituer à la vue la vraie connaissance de l'espace, commettait, en revanche, l'erreur irréparable de demander à l'*impression* d'un point rétinien, par qui seule nous aurions une image lumineuse, une sorte de rebondissement hors d'elle-même, qui est un caractère absolument inintelligible dans une impression. La confusion si sévèrement relevée par Kant entre la qualité et l'extension se présentait à nouveau comme un principe doctrinal dans ces théories qu'on a cru à plus ou moins juste titre inspirées du kantisme (3). Mais, de même que nous ne savons ce que

---

(1) *Beiträge zur Physiologie*, Leipzig, 1861-1864, 5 cahiers ; *Zur Lehre vom Litchsinne*, 6 communications à l'Académie des Sciences de Vienne (1872-1874), 2e éd., Vienne, 1878 ; *Der Raumsinn und die Bewegungen der Auges*, dans le *Handbuch der Physiologie* de HERMANN, 3e tome, 1re partie (Leipzig, 1879).

(2) WUNDT, *loc. cit.*, p. 707.

(3) HERING, loin de voir dans le nativisme une doctrine propre à relever le rôle de l'esprit dans la formation du sens, prétendait y chercher un remède contre le

nous voulons dire lorsque nous parlons d'un bleu ou d'un rouge *étendus* — étant donné que les couleurs ne sont pas *étendues*, mais *dans l'étendue*, et que l'étendue est si loin d'être en elles une qualité qu'elle est l'extériorité réciproque de toutes les parties qualitatives que nous pouvons en connaître, — de même il n'était pas de génie expérimental qui fût en état de nous révéler dans des impressions rétiniennes une complexité absolument impensable ; et l'analyse ne pouvait manquer d'établir que l'on avait en réalité cherché hors de ces impressions les *directions* et les *profondeurs* qu'on leur prêtait en qualités originelles. La première condition, en effet, pour qu'une direction soit perçue aussi bien qu'une profondeur, c'est que l'œil se fixe sur un objet distant, ou plutôt soit fixé par cet objet même, et il n'est pas possible de considérer comme un état purement rétinien cette force sans laquelle l'appareil optique tombe en proie, comme on sait, à une mobilité presque invincible. La direction lui est donnée plus qu'il ne la donne, et il ne sera possible de la réintégrer aux données primitives de la vue que si on renonce à n'y connaître que les impressions passives d'une plaque photographique. De ce point de vue, on montrera facilement, du reste, que la dis-discordance entre les données de la vue et la réalité objective ne peut avoir et n'a pas le caractère qui lui est prêté par la théorie, et cela, même si le privilège des points correspondants ne doit subir aucune restriction (1). Mais les concessions de Hering vont au-devant des critiques mêmes, puisque le point de fixation, par rapport auquel s'établissent toutes les directions et toutes les profondeurs, est considéré par lui comme indépendant de toutes les déterminations rétiniennes et soumis au seul arbitre de la volonté et de l'attention (2). C'était revenir cette fois au véritable idéalisme kantien, qui fait de l'espace, dans son principe, une œuvre de l'esprit, tout en lui donnant une détermination psychologique bien étrangère à l'esprit du kantisme. Mais c'était aussi abandonner l'idée que les impressions rétiniennes sont la source de l'espace, puisqu'elles ne peuvent plus que venir se ranger dans un cadre qui leur préexiste. M. Enjalran a justement signalé, du reste (3), que, suivant l'expression même de Hering, cet élément de création intellectuelle pénètre jusque dans les impressions d'espace

---

« spiritualisme » des empiristes à la manière de Helmholtz, « toujours enclins à restreindre le domaine de l'inné pour assurer à l'esprit humain un plus large champ d'action » (*Zur Lehre*, p. 3). Il est vrai que l'esprit ne se rencontre pas toujours là où on le cherche et peut se rencontrer là où on le fuit. *Mens agitat molem.*

(1) Voir Enjalran. Sur la correspondance bi-rétinienne, *Revue phil.*, 1918, I, p. 268-325.

(2) *Raumsinn des Auges*, ch. XII, p. 534 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 281.

U.S.P. F. C. F. L. — FILOSOFIA

originelles qui forment la notion capitale du système, et que, invisibles en fait, les *lignes de direction* (*Sehrichtungen*) sont en réalité « ajoutées par la pensée » à l'intuition visuelle proprement dite : *hineingedacht* (1).

Pour remédier à ces défauts, suffira-t-il de distinguer, avec le même critique (2), la « profondeur visible », qui se ramènerait à l'impression de *surfaces vues de biais*, d'avec la *distance* de l'objet à l'œil, qui serait le faux concept de profondeur sur lequel toute la querelle de l'empirisme et du génétisme est appuyée ? Cette doctrine courrait le risque de reproduire les principes du génétisme même, qui cherche dans une vision toute superficielle les signes d'une profondeur purement tactilo-motrice, si M. Enjalran ne prétendait en réalité nous restituer, dans ses surfaces en biais opposées aux surfaces frontales, la *forme qualitative* des directions et des profondeurs géométriques, et par conséquent leur nature psychologique essentielle (3). Ce n'est pas la distance, mais ç'en est la couleur (4). « Ce qui, *dans la réalité*, est essentiellement une *relation*, ne peut-il être donné, demande-t-il, *dans la conscience*, comme une qualité » ? Il l'admet et qu' « il est possible que la perception d'une surface apparente dite frontale ou en biais soit celle d'une qualité n'impliquant immédiatement aucune relation » à quelque autre surface telle que le plan du corps. C'est comme la chaleur, qui suppose une différence de température entre notre corps et le corps externe, et qui est cependant perçue comme qualité et non comme relation (5).

On ne saurait définir avec plus de pénétration le but paradoxal du nativisme ; mais la comparaison méconnaît que le problème est de savoir comment les sensations de la vue ont acquis cette spatialité et cette objectivité qui fait si complètement défaut aux sensations thermiques, et s'il est loisible d'expliquer cette différence en ramenant précisément les premières au stade d'évolution que les secondes n'ont pu dépasser. Il apparaît, en tout cas, que M. Enjalran ne peut décrire la *distance qualitative* qu'en termes empruntés à la distance géométrique. Les plans *se rapprochent* ou *s'éloignent* du spectateur, qui doit *suivre* des arêtes, *arriver*, etc (6). Il ne semble donc pas que l'on puisse surmonter ainsi non plus cette antinomie du nativisme qui se crée lorsqu'on veut impliquer une *représentation* dans une sensation visuelle réduite à une pure *impression* rétinienne, c'est-à-dire en somme à une pure *affection*. Pour *spatialiser* la qualité, il faudrait d'abord la *spiritualiser*. M. Enjal-

(1) *Beiträge*, § 70, p. 167.
(2) *Ibid.*, p. 282 et suiv.
(3) P. 286-287.
(4) P. 285.
(5) P. 287.
(6) P. 285.

ran remplace la difficulté de voir la profondeur par la difficulté de voir « comme la couleur » de la profondeur. Au fond, les deux difficultés sont du même ordre, et on pourrait même craindre que la théorie, en apportant au système une correction tout apparente, n'en sacrifiât l'idéalisme secret, par où il a peut-être des chances de se corriger lui-même. S'il y a quelque chose d'épais et d'inadmissible, comme M. Enjalran le voit bien, dans l'idée d'une impression douée de profondeur, c'est au contraire une opinion très solide, que l'impression première peut s'affiner en représentation lorsqu'elle a été soumise au travail de l'esprit, qui l'objective en la pénétrant de lui-même, c'est-à-dire de sens. Hering, sans doute, ne disait rien de pareil, mais au moins maintenait-il le *dictamen* de l'esprit à l'origine de l'intuition spatiale ; et c'était une part de son système qui pouvait fructifier, lorsque sa théorie purement physiologique de l'espace aurait été abandonnée.

III. — Le néo-nativisme allemand qui, dans ces vingt dernières années, sous l'impulsion principale de Schumann et par l'intermédiaire de sa revue (1), a brillamment rajeuni la pensée un moment presque oubliée de Hering, s'est attaché presque avec le même zèle à en relever les deux aspects. A côté d'études nombreuses sur le *vitreux* (*Glasempfindung*) (2), la couleur *spatiale* (*raumhafte*) (3), le gris crépusculaire (4), le *Zwischenmedium* (5), la qualité incolore et purement spatiale (6), la transparence des couleurs (7), il n'a cessé de mettre en relief le rôle prédominant des facteurs centraux dans la perception de l'espace auprès ou

---

(1) *Zeitschrit für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, Voss, Hambourg et Leipzig.

(2) SCHUMANN : Die Representation des leeren Raumes : eine neue Empfindung (*Zeitschr. d. Sinnesorg.*, 85, 1920).

(3) SCHUMANN. Das Hintereinander im Sehraum (*ib.*, 86, 1921, p. 277).

(4) FUCHS. Ueber das simultane Hintereinandersehen auf derselb. Sehrichtung (*ib.*, 91, 1923, chap., 8).

(5) JAENSCH. Ueber die Wahrnehmung des Raumes (*ib.*, *Ergänzungs-Band* 6, 1911).

(6) DE KARPINSKA. Experimentelle Beiträge zur Analyse der Tiefenwahrnehmung (*ib.*, 57, 1910, p. 44 et suiv.).

(7) HENNING. Ein optisches Hintereinander und Ineinander (*ib.*, 86, 1921) ; KATZ : Ueber die Erscheinungsweisen der Farben (*Erg.-Bd.* 7, p. 209) ; STUMPF : Attribute der Gesichtsempfindung (*Abhandlungen der preuss Akad. d. Wiss.*, 1917, *Phil.-hist. Klasse*, nº 8, p. 67) ; HOFFMANN, Untersuchungen ueber den Empfind.-Begriff (*Archiv. für die ges. Psych.*, t. 26, 1923, p. 112 et suiv.) ; FUCHS, *loc. cit.* ; SCHUMANN, Das Hintereinander (voir ci-dessus) ; etc,

même en dehors des facteurs périphériques même rétiniens (1). Mais il s'en faut de beaucoup que les deux directions de recherche aient donné des résultats également favorables. La transparence des couleurs (2), finalement abandonnée par Hering lui-même (3) et qui comporte, du reste, une interprétation étrangère au nativisme (4), n'est guère apparue, même dans les cas les plus favorables, que comme un jugement intellectuel porté sur une donnée intuitive dans laquelle les couleurs n'apparaissent nullement comme distinctes (5). Et quant à la visibilité du « *transparent* », comme M. Lavelle l'appelle dans un travail intéressant inspiré des mêmes vues (6), elle ne semble jamais être, sous ses différentes formes, qu'un autre nom de la visibilité de l'espace même. Or, sans doute, l'espace est visible, mais il ne l'est pas comme impression, et il n'y a pas d'expérience qui puisse prévaloir contre l'inintelligibilité d'un espace agissant sur la rétine à la manière d'un excitant physique, — d'un espace qui soit qualité et couleur (7). — La doctrine par ailleurs la plus idéaliste de l'espace aboutit ici à un empirisme radical qui fait de l'espace un autre nom de la lumière (8). En réalité toutes les expériences reviennent à montrer que nous voyons intuitivement *à distance* ; d'où l'on conclut que nous voyons *la distance* et qu'elle nous affecte comme un agent. Mais ces deux choses n'ont aucun rapport et elles sont même incompatibles. Ainsi, le nativisme, sous son aspect empiriste, se réduit à une hypothèse inacceptable concernant

---

(1) La thèse initiatrice dans cet ordre d'idées est celle qu'à présentée E. JAENSCH, dans Zur Analyse der Gesichtswahrnehm. (*Zeitschr. d. Sinnesorg., Erg.-Bd.* 4, 1909), et dans son livre de 1911 précéd. cité. Des thèses plus radicales ont été depuis lors défendues par ASCHER, Zur Frage nach dem Einfluss von Akkommod. u. Konvergenz auf die Tiefenlokalisation (*Zeitschr. für Biologie*, 62, 1913, p. 508-535) ; KAÏILA : Eine neue Theorie des Aubert-Försterschen Phänomens (*Zeitschr. d. Sinnesorg.*, 86, 1921), etc. A ce mouvement se rattache l'étude précédemment citée de Mlle DÉJEAN, remarquable par le côté critique ; toutes les explications que l'on croit donner de la perception visuelle de la distance la supposent ; c'est une *activité prospective* de l'esprit originelle, et, semble-t-il aux yeux de l'auteur, inexplicable, par où l'*impression*, phénomène purement rétinien, est transformée en une *image*, phénomène mental, — distinction que Mlle DÉJEAN met au principe de toutes ses critiques et qu'elle marque en traits pénétrants (pp. 61-62, 77-78, 127).

(2) Il s'agit de la transparence d'une surface colorée à travers une autre surface diversement colorée, sans mélange des deux couleurs.

(3) Voir les textes cités par SCHUMANN, *Das Hintereinander*, p. 259 et suiv.

(4) HELMHOLTZ. *Handbuch d. physiolog. Optik.*, p. 407.

(5) Voir surtout l'article de Fuchs précédemment cité, avec l'observation de CORNÉLIUS.

(6) *La perception visuelle de la profondeur*, Strasbourg, 1921.

(7) *Ib.*, p. 49.

(8) *Ib.* et p. 54.

un fait patent : l'hypothèse que la distance, qui est vue — chose de fait, — est vue comme une *qualité* et même comme une *chose* ; et il n'énonce, sous son aspect idéaliste, que le postulat d'une création de l'espace par l'esprit ; mais ce postulat remarquable est en contradiction avec les vues sur la radicale passivité de la sensation d'espace que cherche à faire prévaloir l'autre côté du système, et il est évident qu'il tend logiquement à entraîner ce dernier hors des principes sensualistes qui sont inhérents au nativisme.

DEUXIÈME PARTIE

CRITIQUE DES DOCTRINES GÉNÉTISTES

Si quelques doctrines ont prétendu faire une part importante à l'activité de l'esprit dans la perception de l'espace, ce sont bien, entre toutes, les doctrines génétistes (1) : leurs adversaires le leur ont reproché (2), et leur nom même paraît déjà l'indiquer. Nous leur avons, du reste, rendu justice d'avance pour cette intention (3). Mais il faut distinguer, disions-nous, entre les intentions et les méthodes, c'est-à-dire entre les buts et les moyens ; et les moyens du génétisme ne sont que ceux de l'empirisme, qui, réduisant l'intelligence à une pure réceptivité, ne peut fonder sur elle que cet impressionnisme psychologique et physiologique où nous avons reconnu un principe de ruine pour toute théorie de l'espace. Nous connaissons, du reste, par le nativisme explicatif, une part importante des théories génétistes ; notre critique de la doctrine des signes locaux, des vues de J. Müller sur la projection périphérique, et des explications de la vision à distance, soit par le sentiment de la convergence, soit par quelque synthèse psychique, sont en réalité, comme nous l'avons indiqué (4), la critique d'un génétisme plus ou moins dissimulé que son empirisme impose au nativisme même. L'explication nettement et ouvertement associationniste, qui est la marque commune et le mot de ralliement des écoles génétistes, ne fait guère que donner une rigueur logique, du reste dangereuse et où de

(1) « Ici », dit justement Ackerknecht (*loc. cit.*, p. 55, note 1), « empirisme et spiritualisme (ou intellectualisme) vont ensemble ».

(2) Voir la remarque de Hering citée précédemment, p. 118, note 3.

(3) P. 101-102.

(4) *Ibid.* et p. 104, 107, 110, 114.

précieuses intuitions se perdent, à cette part du nativisme ; l'esprit reçoit une activité que le nativisme lui déniait ou lui marchandait, mais il n'est actif que de cette manière passive qui consiste à construire l'avenir d'après les impulsions créées par les consécutions du passé. Le présent, gros d'un futur tiré du passé, porte donc en lui l'annonce, c'est-à-dire le signe, de ce qu'il ne donne pas. Par cette disposition à subir le passé, non seulement une fois, mais en quelque sorte éternellement, à fixer les suites en ordre et à devancer la nature à force de la suivre, ce qu'on ose appeler l'esprit est donc inventeur et créateur de quelque manière. Il invente l'avenir avec son passé, et il prête au présent diverses significations qui ne tirent leur valeur que de la bonne volonté présumée de la nature à se reproduire en fait aussi docilement que nous la reproduisons nous-mêmes en image. Telle est l'activité — si l'on peut dire — d'où l'on prétend faire sortir l'espace. Le nativisme n'y consentait pas explicitement, et il se refusait à tirer l'espace de cette *expérience*. Mais, puisqu'enfin le fait originel n'est à ses yeux qu'une *impression* qualitative, ce fait ne pouvait jamais être aussi qu'un signe, originel lui-même, d'un espace qu'il ne contenait pas ; et cette doctrine du signe local originel, explicite chez un Lotze et un Wundt, implicite chez Jean Müller et Ewald Hering, est en somme la seule explication que le nativisme nous ait donnée de lui-même. Entre cette conception et le génétisme proprement dit, la différence n'est souvent que de nuance, parce que les auteurs mêmes qui croient l'association acquise ne se refusent pas ordinairement à lui reconnaître, pour expliquer les formes les plus élémentaires de la perception de l'espace, une sorte d'instantanéité. Il n'est pas facile de distinguer bien nettement, dans les explications mêmes de l'auteur (1), le nativisme d'un Wundt d'avec le génétisme de Bain et de Stuart Mill. Inversement, certaines doctrines nettement génétistes comme celle de Helmholtz, où toute la substance de l'empirisme anglais se retrouve, n'en sont pas moins mêlées d'éléments *a priori* nettement avoués qui les conduisent sur ce chemin bien au delà du nativisme même. Tout ce que l'on peut attendre de particulier du génétisme comme tel, c'est donc qu'il nous fournisse un essai d'application consciente et systématique de la doctrine de l'association à l'explication de l'espace, et ce n'est que d'un tel essai que nous poursuivons ici la critique.

---

(1) *Loc. cit.*, p. 734.

CHAPITRE I

EXPLICATION GÉNÉTISTE DE L'ESPACE VISUEL

La doctrine génétiste de l'espace visuel, restée fidèle aux principes berkeleyens, n'a cessé d'expliquer l'espace visuel par l'association des données visuelles avec les données tactiles et musculaires, qu'elle croit donc susceptibles d'une spatialisation plus rapide et plus directe. Cette dernière question réservée, nous avons seulement pour l'instant à nous demander si l'association a une portée suffisante pour assurer à la vue cet enrichissement, — qu'elle paierait, du reste, on l'accorde plus ou moins logiquement, d'une large réciprocité. —

I

On ne saurait plus, sans doute, perdre son temps à rééditer l'objection qu'un espace visuel réduit à une évocation de données tactiles ou motrices par la vue ne peut être qu'un espace anticipé et jamais un espace perçu : la vision nous signifierait que nous *aurions* telles sensations tactiles à la suite de tels mouvements ; elle nous ferait *prévoir* la distance ; elle ne nous la ferait point *percevoir* ; elle ne serait pas une *perception extérieure*. Mais cette objection, assurément décisive en principe, ne tient cependant pas compte de toutes les ressources de l'association. Il y a, en effet, des souvenirs associés à la sensation qui n'ont pas seulement pour résultat de créer une attente de sensation, mais de modifier la perception même. C'était déjà l'idée de Berkeley que la vision est une *suggestion*, et la doctrine génétiste sous toutes ses formes fait moins de l'espace visuel une image tactilo-motrice *asso-*

ciée qu'une image tactilo-motrice *impliquée* : conception qui convient mieux, du reste, à la nature de ces images dont l'existence sous forme libre est sujette à contestation (1). On sait le rôle joué par les images dans les *illusions*. Nos attentes vives se transforment quelquefois en perceptions apparentes par achèvement imaginatif du fragment de perception qui les a fait naître, et il est bien établi que se glissent perpétuellement par cette voie, au sein des perceptions les plus normales, des hallucinations inaperçues. Nous ne lisons pas — pour rappeler l'exemple classique — toutes les lettres des mots : une part en est supposée en vertu de l'attente créée par les autres, et c'est ce qui fait qu'il nous arrive de lire ce qui n'est pas écrit. Il semble naturel d'admettre que l'association de la vue au tact et au mouvement crée une sorte d'illusion de ce genre : voir, c'est croire marcher et croire toucher après avoir marché.

Cependant, cette explication ne soutient pas un examen approfondi. L'*illusion* est produite par le fait que la chose attendue et, par suite, imaginée, est en outre partiellement donnée. Dans un salon bonapartiste, le soir de l'exécution du maréchal Ney, les personnes présentes, encore tout occupées du terrible évènement, croient soudain entendre annoncer le maréchal : mais on annonce effectivement « M. Maréchal aîné » ; elles voient entrer le maréchal : mais M. Maréchal, en effet, s'est avancé (Binet). L'illusion auditive s'est liée à un son et l'illusion visuelle à une forme visible. Mais l'audition, même exacte, d'un nom ne créera pas l'hallucination visuelle de la personne, fut-elle même connue vivante ; la vision, même réelle, de la personne, ne créera pas l'hallucination d'entendre prononcer son nom. Du moins ne pourrait-il s'agir que de cas nettement exceptionnels, dont on ne saurait faire sans absurdité la règle générale de la perception. Or, dans le cas qui nous occupe, il s'agit, par hypothèse, d'une association entre sens différents : l'attente tactile éveillée par la vue n'est, par hypothèse, appuyée d'aucune perception tactile actuelle. Il en est de même de l'attente motrice concomitante, puisque la vue nous est donnée comme une anticipation du mouvement. Dans ces conditions, on ne comprend pas comment la vue peut évoquer le tact autrement que la fumée n'évoque le feu, en nous le faisant simplement *prévoir*. La liaison, pourtant incontestable, de la vue et des données tactilo-motrices doit avoir une autre base qu'une illusion et une autre origine que le mécanisme arbitraire de l'association. Elle doit exprimer une endosmose naturelle dont la source est bien plus intime et bien plus secrète.

(1) Voir livre III, 2e partie, 1er chap., section 4 et 5.

II

Mais, sans insister sur cette méprise, nous voudrions surtout montrer que l'association dont on parle est impossible, et que, suivant une inconséquence à laquelle aucun empirisme ne peut échapper, — puisqu'il n'a que des impressions pour constituer une *expression*, — celui-ci n'explique l'espace visuel que par des sensations qui en réalité le supposent.

La vue, selon cette théorie, nous apprend que nous éprouverons tels contacts au bout de tels mouvements. Mais quels mouvements ? Ceux-là seulement, bien entendu, qui nous conduisent à la chose tangible *en suivant la direction du regard* ; et les contacts n'auront pas lieu si le corps dévie si peu que ce soit de cette direction. Mais comment un regard peut-il diriger un mouvement ? Il y en a certes un moyen — qui ne lui est, du reste, pas propre et qui appartient aussi à l'odeur et surtout au son : — c'est que le déplacement se fasse suivant une ligne telle que la sensation directrice devienne à chaque moment plus claire et plus intense. Mais une telle ligne, la vue seule peut la tracer au mouvement ; elle ne saurait en acquérir la notion, comme le voudrait la théorie, du souvenir de mouvements tâtonnants qui seraient parvenus au but sans son secours ; car de tels mouvements ne sauraient jamais attraper cette ligne, non plus qu'aucun hasard ne peut faire qu'un aveugle marche longtemps dans la direction de notre regard. Un mouvement qui ne serait point lié à l'œil par nature ne pourrait jamais s'y lier par accident. Telle est cependant la théorie génétiste. Pourquoi localisons-nous devant nous à gauche une excitation lumineuse qui affecte l'angle droit de nos deux yeux ? C'est que, répond Helmholtz (1), « des millions d'expériences » nous ont appris qu'en pareil cas « un objet brillant se trouvait devant nous à gauche. Il nous fallait élever la main à gauche pour intercepter la vue de l'objet ou pour le saisir, ou nous déplacer à gauche pour nous en approcher ». Si l'on comprend bien le sens de la remarque, nous nous serions ainsi déplacés, par tâtonnement, à gauche, alors que nous percevions l'objet dans une direction différente ou plutôt que nous le percevions sans aucune idée de direction. Nous marchions donc bien vers lui en aveugles, et la distinction signalée entre la localisation rétinienne effective et la direction motrice et pratique n'a pour objet que de nous instruire de l'indifférence de la vision à toutes les formes de la direction. Le regard reçoit donc du mouvement une leçon provisoirement exempte de toute réciprocité. Nous

(1) *Loc. cit.*, 3e section, 26, p. 448.

répétons que c'est impossible. Purement physiologique, cette théorie implique la méconnaissance des conditions biologiques du mouvement de translation et le renversement même des relations naturelles de la sensorialité et de la locomotion. Le mouvement de translation suppose la connaissance de l'espace, mais il ne la contient pas et ne peut jamais s'en pénétrer : il doit la recevoir des sens, de quelque sens vraiment externe. La nature n'a pu créer d'automate. Le mouvement de locomotion, s'il ne doit rester incohérent, doit être guidé comme au volant, maintenu dans une ligne donnée, dont le caractère est d'être à la fois infiniment changeante avec les circonstances et infiniment rigoureuse pour chaque circonstance : c'est toujours une ligne droite, mais une ligne droite comportant une variation infinie de directions avec le changement des points de visée. L'organisation motrice ne peut donc l'*apprendre* une fois pour toutes, et les « millions d'expériences » ne peuvent rien changer à l'imprévisibilité des cas nouveaux. Il n'en est pas ici comme de la localisation périphérique, où tous les points d'arrivée de la main exploratrice sont donnés dans le corps et reliés aux points de départ invariables du mouvement, c'est-à-dire aux insertions tendineuses des bras dans le tronc, par des relations immuables ; aussi ces mouvements peuvent-ils être exécutés avec précision sans le secours de la vision. Mais, si la rétine reçoit un signal qui doit marquer au corps le terme d'un mouvement qu'elle ignore dans une direction qu'elle ignore, l'organisation motrice complètement aveugle se trouve chaque fois devant un problème nouveau. Tout au plus tire-t-elle de l'expérience une connaissance confuse de l'orientation initiale à donner au corps : droite, face ou gauche, suivant l'exemple généralisé par Helmholtz. Mais, dans un champ visuel illimité, composé d'un nombre de points infinis, dont chacun peut être distingué par la vue et assigné pour but au mouvement, il est impossible que le signal optique revête une spécificité qui permette la constitution de réactions locomotrices exactement adaptées à ce but. La locomotion devrait donc être toujours tâtonnante. Si nous lui voyons présenter dans tous les cas une étonnante assurance, cette assurance ne peut être acquise : il faut qu'elle soit naturelle. Il faut que la vue même donne une direction. Il faut que les données mêmes de la vue se soient constituées en corrélation avec l'espace où le mouvement se déploie, et que la vision trouve en elle-même des *correspondances au lieu* qui tirent une véritable infaillibilité des conditions même de sa constitution.

Et c'est bien ainsi que les choses se présentent (Guillaume, Renée Déjean). Ce n'est pas en nous masquant le but avec la main que nous nous dirigeons : c'est en le regardant fixement. L'enfant qui apprend à marcher court au but comme porté par le regard qui l'y attache ; dès les premiers jours de sa vie, il *suit* une lumière qui se déplace et mesure

un espace qu'il ne peut par courir : il le trouve donc en lui-même ; il le déploie, en corrélation avec le mouvement de la flamme, au sein de sa propre vision.

Le paradoxe du génétisme associationniste est de vouloir, en refusant à la vue le sens de la direction, incorporer ce sens progressivement à l'activité locomotrice par la méthode des essais et des erreurs. La suggestion lui en vient sans doute de la relation évidente que l'on relève entre le mouvement et l'espace, qui est son milieu nécessaire, tandis qu'au contraire la donnée visuelle, qui est qualité et non mouvement, ne semble pas liée à l'espace. Mais c'est autre chose que de se mouvoir dans l'espace et de se mouvoir dans une direction, et, s'il est évident que tout mouvement est dans l'espace, il n'est pas moins certain que la direction ne peut jamais être dans le mouvement. Or, la motricité organique n'est pas une puissance de mouvement indifférente, à la manière du mouvement brownien ; c'est une puissance de mouvement orienté : elle est en principe l'auxiliaire d'une appropriation conservatrice. Comment donc l'orientation lui sera-t-elle inculquée par habitude, s'il est vrai que la direction adoptée, étant étrangère au mouvement, ne peut jamais créer aucune modification dans la substance motrice? Que peut apprendre cette substance en la matière? Et comment révélerait-elle à la vue une notion qu'elle ne peut acquérir ? Il faut renverser les termes : ce n'est pas la vue qui s'est enrichie des enseignements de la locomotion ; c'est la locomotion qui s'est enrichie des enseignements de la vue et des autres sens de l'espace externe, et qui leur doit même sa première existence. Toute locomotion organique est orientation, et l'orientation ne peut être que sensorielle : elle est le fruit naturel d'une puissance de connaître le terme du mouvement avant son exécution, c'est-à-dire d'une puissance naturelle de perception extérieure. C'est la vue, essentiellement, qui a créé la ligne droite, comme les physiciens l'ont bien aperçu, et qui l'a enseignée au corps, dont elle n'aurait jamais pu l'apprendre, vu qu'il l'ignore et n'y peut atteindre : toutes celles qu'il prétend exécuter en se déplaçant n'ont d'autre caractère commun que de suivre ou d'intercepter une ligne définie par des sensations purement visuelles.

La vue ne peut donc apprendre l'espace externe du mouvement. Elle ne peut pas davantage apprendre du tact le terme du mouvement dont elle fixe la direction : et cela pour les mêmes raisons. De même qu'on ne peut tirer de mouvements arbitraires l'idée de la droite que suit le rayon lumineux, et que le mouvement, pour expliciter la vision, doit aussi s'y subordonner, de même on ne trouvera jamais le moyen de donner un sens à l'idée de toucher ce qu'on voit, si ce qu'on voit est couleur pure et n'est pas déjà ce qu'on touche : car une couleur est impalpable ; tous les tâtonnements du monde ne sauraient donc nous

la faire atteindre, non plus qu'une fumée colorée. Pour établir la coïncidence de la vue et du tact, il faudra chercher au fond du toucher un renseignement qui ne soit point hétérogène à la vision (1), comme on cherchait dans le mouvement qui sert la vue un élément qui dépasse le simple changement de lieu, une direction visuelle spécifique. Et l'on verra sans doute alors que c'est ce renseignement même qui, par delà la couleur, constitue la donnée essentielle de la vue, laquelle ne tire de l'exploration tactile qu'une confirmation de ce qu'elle en attend. Si la vue ne posait pas la question au tact, elle ne comprendrait pas la réponse.

(1) Voir précédemment, 1re partie, ch. I, section IV.

CHAPITRE II

EXPLICATION GÉNÉTISTE DE L'ESPACE TACTILE

I

On pourra demander, à la vérité, si ces objections condamnent ici le principe même de l'association, comme nous l'avons annoncé (1), et non pas seulement un mauvais emploi qui en est fait. Si l'espace ne peut être appris à la vue par le mouvement, qui, en réalité, l'apprend d'elle, l'objection même n'est-elle pas propre à susciter une hypothèse d'association retournée qui ne ferait plus naître l'espace dans la vue par la fécondation de l'activité tactilo-motrice, mais le ferait naître dans le sens tactilo-moteur par la fécondation de la vue ? Après tout, telle est à peu près la thèse de Platner et de Lachelier, et, pour la transformer en génétisme, il suffirait de poursuivre sur la vue, devenue le premier sens de l'espace et l'éducatrice spatiale des autres, une tentative de réduction que le génétisme ne peut d'ailleurs se dispenser d'entreprendre sur le sens tactilo-moteur, auquel il réserve ces privilèges. Aurions-nous donc ici le principe d'une théorie génétique de l'espace tactile qui aurait pour premier effet de libérer de difficultés capitales la théorie associationniste de l'espace visuel et d'ouvrir à l'hypothèse de l'association de nouvelles perspectives ?

On pourrait s'étonner alors qu'aucun génétiste ne se soit engagé dans cette voie, dont le nativisme occupe toutes les issues. En réalité, des raisons doctrinales décisives imposaient au génétisme cette attitude, et elles appartiennent à la nature même de l'empirisme. La seule donnée primitive et claire pour l'empirisme, c'est la passivité mentale, qui se manifeste dans des impressions, desquelles toute la vie mentale

(1) Chap. précéd., II, p. 128.

doit obligatoirement sortir comme de son germe. Or, l'élément impressif est évidemment beaucoup plus marqué et saillant dans la sensation tactile que dans la sensation visuelle. Cette différence, que la plus simple observation saisit, trouve son expression typique dans le caractère d'extériorité absolue qui distingue si clairement les données de la vue de celles du tact, parce que, nous atteignant sans nous affecter d'aucune manière, elles nous sont absolument étrangères. Et nous avons vu qu'il n'est pas jusqu'à la constitution physiologique de l'appareil optique qui ne témoigne de cette originalité (1). Un empiriste ne pourrait donc conserver aucun espoir de réduire jamais la représentation spatiale à une impression, si, forcé de ramener d'abord l'espace tactile à l'espace visuel, il se voyait par là-même obligé de chercher l'origine première de l'espace dans le sens du moins impressif des deux organes. Et il ne pourrait, au contraire, sur ce chemin, éviter d'être entraîné à chercher finalement la source de l'espace en dehors de toute impression, c'est-à-dire en dehors de tous les principes d'explication que l'empirisme reconnaisse.

Du reste, cette dernière solution même, toute nécessaire qu'elle soit, est impossible à défendre, si l'on ne commence par l'accorder avec le fait incontestable que la première sensorialité, dans l'ordre historique de l'évolution, est tactile, ou du moins dermatique, et que la vision résulte nécessairement d'une sensibilisation *locale* de l'organisme à une action de la lumière qui devait s'exercer à l'origine, et le fait sans doute encore en dehors des yeux, sur *toute* la surface des tissus, d'une manière infiniment plus impressive. Il est donc certain que, si l'explication de la connaissance spatiale doit être cherchée dans la possibilité d'une représentation pure, c'est-à-dire d'une représentation sans impression, cet état, en revanche, ne peut être donné à l'origine ; et il faut arriver à concilier le fait que la perception extérieure, comme extérieure, exclut l'impression, avec le fait que la conscience originelle, dans les espèces, n'a pu être constituée que d'impressions. L'erreur du génétisme n'est assurément pas d'avoir défendu plus logiquement cette dernière vue, où sa supériorité sur le nativisme est évidente. C'est de n'avoir rien mis dans la conscience *impressive* originelle qui permît jamais d'en sortir. C'est d'avoir cru — ou du moins implicitement admis — que l'impression, même consciente, ne consistait jamais qu'à subir et à rendre une action. Mais alors la conscience, comme l'ont si bien vu les écoles les plus récentes, y est inutile, et il est même impossible de comprendre comment elle a jamais pu naître. En réalité, toute conscience est intelligence et pensée, suivant la vue pénétrante de Descartes, si profondément développée

(1) Livre I, ch., VI, II fin et III fin.

par Maine de Biran ; et, de même qu'il n'est pas de conscience qui n'enveloppe une sensorialité, au moins rudimentaire, il n'en est pas non plus qui n'enveloppe une signification et qui ne contienne déjà l'espace. Conscience, pensée et espace s'éveillent à la fois, et il est même contradictoire dans les termes de parler d'une impression *consciente* qui ne soit qu'*impressive* : pour être consciente, il faut qu'à la passivité qui est en elle se mêle une activité de l'esprit qui commence à l'appeler à la représentation, une activité qui, travaillant à s'exprimer à travers tous les degrés des sens, trouvera enfin dans l'extériorisation parfaite que constitue la vision son achèvement — sensoriel — complet. La connaissance spatiale n'a donc pas son origine *dans* l'impression, à laquelle elle s'oppose toujours comme l'activité à la passivité et comme l'esprit à la matière, mais *du côté de* l'impression. Elle commence là où il y a le plus d'impression et s'épanouit là où l'impression achève de s'abolir. Et l'explication de l'espace ne peut être cherchée que dans le travail de cette activité spirituelle qui partout transcende la passivité de l'impression comme telle, mais qui y est d'abord étroitement mêlée. Elle doit donc être cherchée dans la vue, si l'on considère l'esprit et le principe de l'évolution des sens, et dans le tact, si l'on en considère les origines. L'associationnisme n'a retenu que cette seconde part des enseignements de la phylogénèse, et il en a sacrifié l'autre à la logique de l'empirisme. C'est assez dire pour faire comprendre la nécessité historique de cette doctrine ; mais c'est assez dire aussi pour en faire comprendre ce que nous en présentions (1) comme la gageure : car les enseignements de la phylogénèse dans leur ensemble ne sont pas en faveur de l'empirisme ; les étapes de l'évolution des sens nous tracent la marche d'un esprit : elles ne peuvent être, non seulement comprises, mais même décrites, comme nous l'avons si souvent relevé, en termes d'impressions. Et c'est ce qui nous fait d'avance pressentir l'échec inévitable des explications génétiques de l'espace tactile, que l'empirisme asservit à des principes qui vont directement contre leur but même.

II

Ces doctrines, qui se rattachent aux noms de Spencer, de Bain et de Stuart Mill (2), sont si connues chez nous et elles y ont été si souvent

(1) Livre II, 1re partie, ch. II, section I, fin.

(2) Spencer. *Principes de psychologie*, trad. Cazelles, t. II, ch. 14, 15 et 16 (*Perception de l'espace* ; — *du temps* ; — *du mouvement*). Bain se réclame de Spencer (*The Senses and the Intellect*, 3e éd., Londres, 1868, p. 184), mais donne à la doctrine une extension et une systématisation originales. Il en est le représentant typique.

exposées ou critiquées, qu'il ne sera pas nécessaire de les présenter et discuter dans le détail, le plus grand nombre des critiques en question s'ajustant d'elles-mêmes à l'esprit de notre propre enquête (1).

Le caractère général de ce génétisme est de réduire les sensations tactiles d'espace à des sensations « musculaires », c'est-à-dire de mouvement, en qui seules on reconnaît une spatialité constitutive, au moins germinale. Cette musculairité ne s'épanouit, à la vérité, en connaissance précise de l'espace que par association avec les données du tact et surtout de la vue (2), mais, ne trouvant en définitive rien de spatial dans ces dernières (3), elle ne peut tout au plus que s'y *qualifier* en couleur, résistance, solidité, simultanéité qualitative, jamais en extériorité proprement dite, dont la notion doit toujours nous être infusée dès

---

Voir, pour les principes, ouvrage cité, 1re partie, chap. I, 23-24 (mouvement); chap. II, *Sense of Touch*, 13-14; *Sense of Sight*, 14; pour les applications, 2e partie (*Intellect*), chap. I, 33-45. STUART MILL s'est fait l'exégète de la pensée de BAIN dans la brillante et fragile synthèse que constitue le chapitre XIII de son *Examen de la philosophie de Hamilton* (trad. Cazelles, 1869, p. 252-300). Dans l'importante discussion sur la thèse de LACHELIER qui s'est instituée le 7 janvier 1904 à la Société française de philosophie, le plus grand nombre des membres présents ou correspondants se sont montrés favorables au plus important principe des doctrines anglaises, en particulier MM. DARLU (« L'étendue a sa source dans la réaction de la conscience contre les sensations musculaires ». *Bulletin*, 1904, p. 70); Maurice BLONDEL (« L'étendue visuelle et l'étendue tactile procèdent également d'une conscience au moins obscure de la motricité organique ». p. 72); CHARTIER (« Les impressions de l'œil nous donnent l'étendue... seulement en ce sens qu'elles nous permettent de prévoir les mouvements que nous pouvons faire », p. 65); APPUHN (« Les seules sensations qui puissent servir à la mesure de l'étendue sont, comme le croient la plupart des psychologues, les sensations kinesthésiques », p. 88). Ce rapprochement s'entend avec les différences doctrinales que ces noms seuls suffisent à signaler.

(1) C'est en particulier le cas pour la critique de RENOUVIER (*Essais de Critique générale. Premier Essai : Traité de logique générale et formelle*, Colin, 1912, t. I, p. 204-212). Mais presque toutes les critiques, travaillant au bénéfice du nativisme, n'ont pu manquer de travailler en cela, comme nous l'avons dit (p. 101), en dépit de leur empirisme, au bénéfice de l'apriorité.

(2) Le rôle de ces données tactiles et visuelles est inégalement important suivant les doctrines. Elles revêtent presque le caractère d'un *élément* constitutif de l'espace dans la doctrine de SPENCER, qui présente des analogies frappantes sur ce point avec celle de WUNDT (voir *loc. cit.*, p. 224). Cependant, même pour SPENCER, ce n'est que le mouvement qui nous revèle les rapports de position relative du sujet et de l'objet et des objets entre eux, c'est-à-dire l'extériorité proprement dite (*ib.* p. 187 et 225). La fonction génétique du mouvement dans la représentation de l'espace est encore plus explicitement reconnue par BAIN et par MILL.

(3) Suivant SPENCER, l'aptitude des sens à nous représenter l'espace ne tient qu' « à la mobilité relative des organes sensoriels par rapport aux excitations qu'ils reçoivent » (*ib.* p. 200) : elle ne tient donc pas à ces excitations mêmes. Pour BAIN, les données du tact et de la vue ne sont que des signes qualitatifs d'expériences motrices. MILL se réclame successivement de PLATNER (p. 271-272) et REY RÉGIS (p. 286) pour refuser au toucher isolé la connaissance de l'espace, et de BAIN (p. 273 et suiv.) pour la refuser à la vue.

l'origine par le mouvement même. Bain estimait que l'insuffisance des explications proposées de l'espace par Locke ne tenait qu'à l'ignorance générale où était son temps des données du sens musculaire, dont il suffirait « de tenir pleinement compte pour écarter toutes les difficultés » que l'on rencontre dans le génétisme (1). Et c'est en somme la même conviction qui inspire Spencer dans les pages bien connues où il tente de faire sortir la coexistence spatiale, soit du renversement, soit de l'accélération des consécutions motrices (2).

Toutes ces vues posent à l'égard de la relation de la notion d'espace à celle de temps et de mouvement et de leur indissolubilité des principes dont nous ne saurions méconnaître la solidité. Autre chose est l'idée que le temps ne peut engendrer l'espace, autre chose l'idée que l'espace doit être défini sans le temps, et l'on peut estimer que cette dernière, si c'est à sa méconnaissance que l'on voulait imputer l'insuccès de l'entreprise de Spencer, n'a jamais trouvé de justification plus satisfaisante que celle qu'il lui oppose. Mais c'est là une question pour le prochain livre. Ce qui intéresse notre critique du génétisme, ce n'est pas essentiellement de savoir quel est le rôle du mouvement dans la connaissance de l'espace, mais quel *n'est pas* son rôle, et l'erreur du génétisme n'est que de lui avoir attribué un rôle qui ne peut jamais lui appartenir.

Il en va du mouvement considéré dans son rapport général avec la sensation comme du mouvement considéré dans son rapport spécial avec la vue (3). Le mouvement orienté fait partie de la sensation, qui, sous aucune forme, n'aurait pu naître sans lui, comme il n'aurait jamais pu naître sans elle. Il doit donc servir à la décrire : il ne peut servir à l'expliquer. A chacun des progrès de la sensation correspond un progrès de la motricité en précision, en sûreté, en complexité et en amplitude d'action. Ce progrès n'est guère moins remarquable dans l'odorat et dans l'ouïe que dans la vue et le toucher, et il y est élément d'une spatialité véritable que cette école en a bien légèrement exclue (4) : car l'espace ne peut être absent là où l'on rencontre direction et distance, c'est-à-dire longueur et profondeur ; l'extériorité mutuelle des parties coexistantes ne compose pas une étendue étrangère à celle que nous créons en extériorisant la qualité, et la planéité exprime la limite de cette extériorisation plus que sa nature. On peut s'étonner de voir la doctrine rejeter ici de la perception comme résultant d'une *inférence* (5)

(1) *Loc. cit.* Appendice H, p. 692.
(2) *Loc. cit.*, p. 191 et 229.
(3) Voir précédemment, chap. I, II.
(4) Voir SPENCER, *loc. cit.*, p. 186-187.
(5) SPENCER, *ibid.*, et BAIN, *loc. cit.*, *Sense of Hearing*, 13 et 14, p. 203-204.

des données spatiales dont elle fait partout, par opposition à l'école intuitive, le fruit d'une inférence assez forte pour imiter l'intuition. Mais la vérité est que, dans tous les cas, la liaison dépasse le mécanisme de l'association inductive. S'il n'y avait point de réactions motrices incluses dans la constitution même de l'odorat et de l'ouïe, ces réactions ne se seraient jamais liées aux données de ces sens par expérience pour y engendrer, comme on le croit, la notion de direction et de distance. Les mêmes raisons que nous avons fait valoir pour la vue auraient empêché une motricité sourde et sans odorat de reconnaître une direction jalonnée par des sons et des odeurs ; et ces sens mêmes ne se seraient jamais constitués dans leur forme actuelle pour l'inutile emploi de nous donner un enchantement ou une contrariété stériles.

Le mouvement se lie à la sensorialité, — à toute la sensorialité, — d'une manière bien plus intime que les génétistes ne l'ont cru, mais aussi bien plus réciproque. Le mouvement en question est une exploration dirigée, et il ne peut se diriger lui-même. Réciproquement, la sensation qui le dirige, et qui ne peut évidemment l'exécuter, ne peut pas non plus se pénétrer du moindre élément moteur. C'est ce qui fait qu'il est vain de chercher l'espace dans le mouvement brut, comme Wundt l'a bien vu et comme Spencer l'a peut-être plus que soupçonné, et qu'il n'est pas moins vain de vouloir réduire la qualité au mouvement. Mais le mouvement que la sensation contrôle en reçoit une ligne de direction qu'il n'a pas à parcourir pour la connaître, puisqu'il a besoin de la connaître pour la parcourir. Ce but définit immédiatement l'espace dans ses éléments essentiels, puisqu'il exprime à la fois, et une *extériorité*, et une *coexistence* du but extérieur avec le sujet, de qui part l'espace sans qu'il soit lui-même spatial, comme une ligne d'un point. Et la représentation de ce but peut naître de la simple conscience de l'aspiration motrice, quand l'irritation, source du mouvement, entraînée dans le rythme d'un effacement progressif, se détache enfin suffisamment du sujet. Or, cet effacement, comme nous l'avons vu, est le processus qui constitue la sensation même, en assurant la prédominance, au sein d'un état primitif, des éléments expressifs sur les éléments impressifs. Mais la même sensation qui détachait, en se constituant, la *passion* du *patient*, peut l'y *rattacher* en revenant sur ses propres étapes ; c'est-à-dire que le mouvement dirigé, en devenant *réel*, ranimera, degré par degré, dans l'ordre inverse, les impressions qui s'étaient dégradées pour aboutir à la sensation qui le rendait *possible*. Ce mouvement inscrira donc dans la sensation des variations intensives, qui, exprimant, par définition même, l'action croissante des choses, ne peuvent manquer, selon les lois physiques, de correspondre à leur distance. Ces intensités et ces extensions, qui se convertissent les unes en les autres par une loi d'inversion immuable, et définissent un ordre qui est le fondement

de l'ordre entier de la nature, ont un rapport évident avec le mouvement, et cependant ne sont que des états spirituels. Cette extension n'est pas un milieu où puisse se déployer un mouvement quelconque : car un mouvement pur et simple n'a aucun rapport avec un cadre immobile et ne saurait se déployer que dans la succession ; un mouvement dirigé seul suppose l'espace ; mais un tel mouvement est un mouvement conscient, et il ne peut être dirigé que par une sensation, c'est-à-dire par un esprit. Tout espace est humain, et tout espace est plein des passions humaines (1). Ou plutôt, l'espace n'est que la mesure même de nos *passions* comme elle s'établit positivement par les intensités et négativement par les distances. Il n'est donc pas étonnant qu'il puisse entrer dans l'esprit et que l'esprit même puisse s'y inscrire et s'y déployer. Mais il faut pour cela qu'il l'ait construit, et c'est ce qu'on ne pourra jamais comprendre lorsqu'on ramènera l'espace à quelque synthèse de réactions et d'impressions également passives.

III

Sur la base du principe que l'origine de la notion d'espace doit être cherchée dans les sensations musculaires, la doctrine génétiste a construit toute une théorie qui doit nous apparaître maintenant assez fragile et qu'il suffira de résumer courtement d'après Mill, en y relevant au passage les contradictions que les remarques précédentes feront ressortir d'elles-mêmes. On en ramassera facilement tous les traits en les rapportant aux trois éléments qui y collaborent dans une proportion, à la vérité, inégale : le sens musculaire, le sens de la vue et le sens proprement tactile.

a) La première de ces contradictions coïncide avec le point de départ même de l'exposition de Mill, empruntée à ces vues de Bain que « la différence entre six pouces et huit pouces nous est exprimée par les différents degrés de contraction d'une certain groupe de muscles », que « l'impression interne correspondant au fait extérieur d'une longueur de six pouces est une impression qui provient du raccourcissement continué d'un muscle », et que c'est ainsi que nous est fournie originairement « la sensation d'étendue *linéaire* », « la discrimination de longueur dans une direction » (2).

---

(1) Cf. précédemment : 1re partie, chap. I, sect. III, p. 96.

(2) Cité par MILL, *loc. cit.*, p. 262-263. Remarquez, p. 268, cette phrase significative où MILL résume sa pensée : « Cette sensation (musculaire) *se modifie diversement par la direction* ». (C'est nous qui soulignons).

On reconnaît dès l'abord la confusion que nous avons signalée entre *mouvement* et *mouvement dirigé*, entre conscience de *mouvement* et conscience de *direction*, et où nous avons relevé une véritable pétition de principe. Pour expliquer l'espace par le mouvement, on place d'office dans ce dernier une *direction* qui n'est contenue que dans le mouvement dirigé et qui est déjà l'espace même. Il est digne de remarque que le principe au moins de cette objection avait été présenté à Mill par Mahaffy et par Abbot, dont Renouvier (1) a justement loué la perspicacité. Abbot, dont Mahaffy se réclame, avait, en effet, soutenu (2) « que le toucher ne peut nous donner l'idée d'une ligne droite » ; et Mahaffy ajoutait : « On ne peut pas laisser mentionner ni postuler la *direction*... En particulier, la direction linéaire (je pense que M. Bain entend par là la rectiligne) ne peut être donnée qu'avec beaucoup de difficultés par le mouvement des membres, et nous reviendrions à la vieille notion des Grecs qui trouvaient le mouvement circulaire le plus naturel » (3). Il ne semble pas que Mill ait vu la portée de cette objection (4), sans doute parce qu'on ne lui indiquait pas d'où pouvait s'introduire la direction dans le mouvement (ses adversaires étaient nativistes), et peut-être aussi parce qu'on ne distinguait pas assez deux formes de direction que pour sa part il confondait (5) : la direction du mouvement de la main exploratrice vers un point touché du corps et la direction du mouvement du corps vers un point extérieur (6). L'objection n'en exprime pas moins, comme nous l'avons vu, le principe d'une vue décisive et qui menace de ruine toute la doctrine.

b) On peut se demander, cependant, si Stuart Mill n'en a pas un confus pressentiment ; car, passant au rôle de la vue dans la formation de l'espace tactile, il convient que « la principale cause de la difficulté que nous trouvons à croire que l'étendue tire sa signification d'un phénomène, non de synchronisme, *mais de succession*,... à admettre que *l'idée d'espace est au fond une idée de temps* », tient à ce que la participation de la vue à cette idée en a profondément altéré le caractère (7). Ce qu'il appelle altération serait donc en réalité une imprégnation d'espace, et il concéderait, par suite, que le sens musculaire, fût-il même aidé du toucher, ne peut atteindre l'espace même. De fait, son exposé,

(1) *Loc. cit.*, p. 208.
(2) *Sight and Touch*, chap. V (d'après Mill).
(3) Cité par Mill, p. 291.
(4) Voir sa réponse, p. 294-295.
(5) Cf. *loc. cit.*, p. 268.
(6) Voir nos remarques sur ce point, chap. I, II, p. 129.
(7) P. 268-269. (C'est nous qui mettons les italiques.)

pendant quelques pages (1), nous le montre presque converti au nativisme de Platner. Il apparaît toutefois assez vite que ces concessions sont toutes verbales et qu'à ses yeux, l'espace musculaire, si analogue qu'il puisse être au temps pur, n'en demeure pas moins l'espace originel, l'espace non altéré. Sur les rapports de la vue et de l'espace, sa pensée, fidèle décalque de celle de Bain, reste attachée, comme cette dernière, au principe général de l'empirisme anglais depuis Berkeley, que la vue même ne tire son initiation spatiale que de la sensibilité musculaire, spécialement de celle de l'œil, et qu'elle en reçoit une sorte de fécondation d'où naissent, dans des sensations originellement toutes qualitatives, des « produits » absolument « nouveaux » (2).

Nous avons dit toute la force de cette argumentation de Berkeley contre le nativisme visuel (3). Mais nous savons combien cet avantage avançait peu ses propres affaires (4). Si l'on montre avec cette facilité apparente que la vue ne peut jamais être à l'origine de l'espace, c'est qu'on ne discute que d'une vue *impressive* et qu'on méconnaît, avec la complicité inconsciente de l'adversaire, le caractère *perceptif* de la vision. Stuart Mill ne s'élève pas plus que ses prédécesseurs au-dessus de cette équivoque, et ses conclusions, ici encore, enveloppent, comme on voit, une véritable pétition de principe.

c) Entre l'espace musculaire, par qui nous connaissons la *direction* d'une manière originelle, et l'espace visuel, engendré du premier, qui nous fait connaître secondairement la *surface*, le sens tactile ne paraît guère capable de nous apporter aucune notion spatiale de quelque importance. Il n'est pas niable, cependant, que les génétistes n'en aient attendu quelque première révélation de la surface par le mélange des données musculaires avec une *simultanéité* qualitative qu'ils y jugent particulièrement prégnante ; et c'est la part de la doctrine qui présente chez les auteurs la plus parfaite concordance (5). Bain en emprunte le principe à Spencer, et Stuart Mill le retrouve même antérieurement chez Brown, dont il défend les vues, contre Hamilton, au moyen d'arguments venus de Bain. Il est notable qu'arrivés à ce point de leur démonstration, les trois auteurs ensemble commencent par retrancher de leur espace musculaire quelque part de cette spatialité dont on aurait

(1) P. 268-272.

(2) P. 273-283, spécialement p. 274.

(3) 1re partie de ce livre, chap. I, sect III, p. 92 et suiv.

(4) *Ibid.*

(5) SPENCER, *loc. cit.*, p. 222-231 ; BAIN, *loc. cit.*, I, chap. II, *Sense of Touch*, 13 ; ST. MILL, *loc. cit.*, p. 265-268.

pu croire qu'ils lui avaient fait un octroi définitif (1). Tous trois nous avertissent à ce moment que c'est ici la combinaison propre qui doit faire sortir un premier espace véritable de ce qui n'était encore, somme toute, que du temps, et chez tous les trois, c'est la *simultanéité* des impressions tactiles de résistance qui, quoique en soi purement qualitative, et nullement distincte en cela de celle qui peut exister entre une couleur et une odeur (2), est chargée de fournir l'élément passif de la synthèse, la matrice du futur espace. Ici doit se réaliser ce que Bain appelle avec un à-propos si dangereux « l'incorporation de nos mouvements dans des sensations » (3).

Le mécanisme de cet enfantement est si connu qu'il n'est pas utile de l'exposer en détail : il peut du reste être expliqué en quelques mots. Lorsque des sensations tactiles *invariables quant à la qualité et quant à l'ordre* accompagnent un mouvement (par exemple, quand nous promenons notre main sur un solide), ces sensations opèrent *ipso facto* la transformation de la succession en espace ; pour la voir se produire, il nous suffit alors de remarquer que l'ordre et la qualité de nos sensations ne sont point changés par la vitesse (ou par le sens) (4) du mouvement : nous saisissons donc qu'ils en sont indépendants et représentent un ordre de stabilité qui résiste à l'ordre de succession, bien que ce dernier seul le mette en évidence.

On a démêlé dès l'origine le paralogisme de cette démonstration, et il n'y a presque rien à ajouter aux objections que Hamilton y opposait dans la forme pourtant simplifiée que lui avait donnée Brown (5). La réponse de Mill est que, si on ne peut faire sortir l'espace du temps, on pourrait le faire sortir du temps joint à la simultanéité qualitative. Cette réponse semble avoir été inspirée par l'idée spencérienne — réser-

(1) Ce retour en arrière, toutefois, doit naturellement s'accuser d'une manière moins apparente chez SPENCER, qui s'était moins engagé au bénéfice de l'espace musculaire (voir p. 135, note 2). Très accentué chez BAIN, dans la 1re édition, il semble avoir été intentionnellement atténué dans les suivantes (voir 3e éd., p. 95). Il reste bien marqué chez ST. MILL, qui a préféré s'inspirer de la 1re édition de BAIN, sous prétexte qu'elle serait plus complète sur ce point (p. 260, note 2), sans soupçonner que le raccourcissement du texte pouvait procéder chez son auteur d'inquiétudes doctrinales. — Nous désirons signaler que tous les textes de BAIN sur la sensibilité que nous avons précédemment cités d'après MILL ont été maintenus dans les éditions ultérieures et correspondent par conséquent à une pensée demeurée exempte de repentir ou de scrupule.

(2) MILL, *loc. cit.*, p. 266.

(3) *Loc. cit.*, p. 183.

(4) La considération de la réversibilité du mouvement n'est qu'un moment accessoire dans l'argumentation de BAIN (*loc. cit.*, p. 183) et même dans celle de SPENCER (*loc. cit.*, p. 229 : « On pourrait aussi faire voir... Mais passons. »), et elle est absente chez MILL.

(5) *Dissertations on Reid*, p. 869, cité par MILL, p. 265.

vée de nos jours à une si haute fortune (1) — que « la multiplicité de sensations est le premier pas » vers la multiplicité spatiale et qu'elle implique cette dernière (2). Et évidemment il le faut bien pour que l'apparition de la simultanéité puisse entraîner celle de la spatialité. Mais dans cette hypothèse on en revient toujours à se donner originellement l'espace qu'on voulait engendrer.

Nous ne songeons point à reprendre les armes contre une cause qu'on peut croire définitivement perdue ; mais notre point de vue n'est pas celui des critiques qui l'ont attaquée, et nous ne croyons même pas à l'efficacité définitive de leur polémique. On prétend exclure l'espace du mouvement pour en placer l'origine dans la sensation. Mais il sera tout aussi facile à des adversaires d'exclure l'espace de la sensation, ou du moins de montrer que l'espace ne peut jamais être dans la sensation si la sensation n'enveloppe quelque mouvement ; nos enquêtes sur les systèmes nous ont assez révélé que toutes les formes de nativisme sont intenables. Cette conclusion n'est donc pas celle qu'il convient de tirer des difficultés du génétisme, et ce n'est point ainsi qu'on peut les surmonter. Le génétisme a été victime de son attachement à un principe de liaison inefficace entre l'espace et la qualité, le mouvement et la sensation, c'est-à-dire en somme entre l'objet et le sujet ; mais la liaison est à la fois un fait et aussi un problème que la prétérition ne saurait résoudre. Par delà le principe d'association, existe-t-il quelque autre moyen de synthèse ? Telle est l'enquête où l'insuccès du génétisme nous engage et qui peut seule décider définitivement de l'importance de son échec.

---

(1) Cf. Bergson, *Essai*, chap. II : « De la multiplicité des états de conscience. »
(2) *Loc. cit.*, p. 229.

CHAPITRE III

LE GÉNÉTISME INTELLECTUALISTE

Section I

LE GÉNÉTISME DE HELMHOLTZ

La nécessité d'un tel principe ne semble pas avoir, du reste, échappé à toutes les doctrines génétistes, et il faut reconnaître en particulier à Helmholtz le mérite de l'avoir cherché. On n'a pas de peine à découvrir le stimulant premier d'une initiative aussi curieuse. Dans un milieu tout pénétré d'idéalisme, comme était l'Allemagne de la première moitié du XIX^e^ siècle, la confiance en une théorie purement associative de l'induction ne pouvait conserver la force qu'elle retenait d'elle-même dans un pays où l'empirisme de Hume n'avait subi d'autre attaque que celle de Reid et de ses disciples ; et il semble d'ailleurs naturel qu'un mathématicien de la valeur de Helmholtz ne se soit pas accommodé facilement de fonder l'espace et toute la géométrie sur une base aussi fragile. Les mêmes influences originairement kantiennes s'exerçaient contre une conception de l'objectivité qui limitait cette dernière à une liaison d'apparences subjectives. Malheureusement, Helmholtz a plutôt juxtaposé les vues kantiennes aux vues de Bain et de Mill qu'il ne s'est servi des premières pour dépasser les secondes, et sa théorie, qui est une des plus riches, est aussi une des plus confuses de toutes les théories génétistes (1). Helmholtz semble avoir voulu réaliser le para-

(1) Elle constitue la 3^e^ partie du *Handbuch der physiologischen Optik* (Leipzig, Voss, 1867), laquelle forme la moitié de l'ouvrage. La plus grande part en est consa-

doxe de conserver toutes les théories associatives de l'espace tout en rejetant (1) le principe même de l'association. Rien ne distingue au premier abord son système de celui de Mill. S'agit-il, par exemple, de la perception visuelle de la profondeur ? Les « motifs » ou « moments » en sont répartis en deux groupes (2) destinés à expliquer, les premiers la simple *représentation* (*Vorstellung*), les seconds la *perception* proprement dite de la distance (3). En réalité, nous voyons cette *représentation*, définie comme un état mnémonique et imaginatif (4), se lier ici aussi à la sensation proprement dite avec une force qui ne permet plus d'y faire le départ entre l'imaginaire et l'actuel (5), et cette liaison devient pour Helmholtz le type caractéristique de *raisonnements inductifs* ou *analogiques inconscients* (6) identiques à ces inférences en qui la doctrine associationniste n'a cessé de voir la loi de la perception même. C'est aux « moments » de ce type que se rattache la perception à gauche de l'excitation lumineuse qui affecte l'angle droit de nos deux yeux (7). Le même genre de motifs ou moments expliquent les variations de projection que peuvent éprouver les objets que nous regardons, suivant l'idée que nous nous en faisons : la brusque reconnaissance d'un objet dont la nature précise nous échappait d'abord le projette instantanément à sa profondeur exacte, originellement mal appréciée ; « sous l'influence de la juste compréhension se développe la juste image dans sa pleine énergie, et nous ne sommes plus en état de revenir de cette impression à l'intuition incomplète primitive » (8). Helmholtz signale dans le même esprit (9) que nous pouvons en quelque sorte à volonté faire apparaître des variations de profondeur entre les plans de certains dessins sans ombres, lorsque l'imprécision de ces figures nous permet d'en donner successivement plusieurs interprétations : l'intuition suit fidèlement l'interprétation correspondante. C'est donc ainsi que se constitue ce qu'il appelle la *représentation de*

---

crée aux applications. La théorie proprement dite est tout entière ramassée dans le premier article (26) pour la partie positive et dans le dernier (33) pour la partie historique et critique.

(1) *Loc. cit.* 26, p. 453 et suiv.

(2) 30, p. 623.

(3) *Ibid.*

(4) 26, p. 435.

(5) 26, p. 436.

(6) *Ibid.* et p. 447-450.

(7) 26, p. 448. Voir précédemment chap. I, II, p. 128.

(8) 26, p. 436-437.

(9) 30, p. 626-627.

l'espace, à savoir par une association des données rétiniennes avec des souvenirs tactilo-moteurs (1). Quand cette association se fait non pas avec des souvenirs, mais avec des sensations motrices concomitantes aux impressions rétiniennes, Helmholtz parlera de *perception de l'espace.* Mais il est facile de voir qu'ici encore le souvenir reste un élément essentiel de la perception ; en effet, les formes diverses de ce type d'association, l'accommodation, le déplacement de la tête et du corps, la sensation de perspective binoculaire, qui résulte d'une sorte de cheminement imaginatif de la perspective d'un œil à celle de l'autre (2), le sentiment de la convergence (3), ne nous instruisent de l'espace qu'au moyen d'une interprétation qui fait appel à une masse d'expériences passées, et dont la valeur ne dépasse pas, lorsqu'elle l'égale, celle d'où naît la simple *représentation* de l'espace. Il ne s'agit donc en définitive toujours que d'un seul et même type général d'association, d'inférence associative, d'où la connaissance de l'espace sort à nouveau à la manière d'une conclusion. Dans ces conditions, on ne peut s'étonner que la plupart des auteurs qui nous ont servi d'intermédiaires en France pour la connaissance de Helmholtz aient cru pouvoir nous présenter sa théorie comme une simple variante allemande de la doctrine anglaise de l'association.

Et cependant, si l'on étudie plus particulièrement son exposé systématique (4), on y voit circuler de bout en bout une tout autre doctrine. L'idéalisme anglais ne connait que la sensation, et c'est avec elle qu'il construit la *chose* à la manière d'une combinaison de sensibles. Helmholtz est comme pénétré à son insu d'un idéalisme bien différent, pour qui la chose est un intelligible, et il demande à l'association des produits qui débordent nettement le cadre des sens, ou plutôt il ne cesse de faire concourir avec l'association et sous son nom une opération mentale qui en élargit singulièrement la portée. Ce raisonnement analogique d'une espèce si spéciale nous fait induire « d'un effet observé sur nos sens une représentation d'une cause de cet effet » entièrement soustraite à la portée des sens (5). La *chose* est ainsi placée, comme *cause*, dans un milieu extérieur où les effets desquels nous l'avons induite ne peuvent jamais être ; et cette inférence d'un effet sensible à une cause non-sensible est pour Helmholtz une même opération avec la localisation même de nos états dans l'espace : partout, dans son

(1) 30, p. 623-633.
(2) 30, p. 634.
(3) 30, p. 633-664.
(4) 26.
(5) 26, p. 430.

exposition, l'espace est postulé comme le cadre des causes. « En expérimentant... sur les objets, une part des changements qui surviennent dans nos impressions sensibles se révèlent dépendants de notre volonté propre, une autre part, à savoir tout ce qui dépend de la nature des objets situés devant nous, s'impose à nous avec une nécessité que nous ne pouvons changer à volonté et qui nous devient particulièrement sensible lorsqu'elle éveille des impressions désagréables, de la douleur. Ainsi arrivons-nous à la reconnaissance d'une cause de nos impressions indépendante de notre volonté *et de notre représentation, donc extérieure* » (1). On ne résumerait pas trop inexactement l'exposition de Helmholtz et la perplexité où elle nous plonge en disant que la perception de l'espace se fait, suivant lui, *par l'association* de nos sensations avec des choses extérieures *qui échappent à la portée de l'association.* Mais, si Helmholtz à mal démêlé ce qu'il expliquait vraiment par l'association et ce qu'il rapportait à une inférence d'une autre nature, il a bien vu en tout cas qu'il introduisait dans la question un principe d'une portée particulière ; il a maintenu, contre l'idée de Mill que « les choses ne sont au fond que des sensations » (2), l'idée contraire (3) qu'elles y sont hétérogènes en nature et simplement correspondantes (4), que les propriétés dont nous les qualifions ne sont en réalité que les formes diverses de nos réactions à leur influence (5), et, en plaçant le ressort de l'association et la « force persuasive dernière de nos inductions inconscientes » dans une « loi de causalité » (6) qu'il refuse de

---

(1) 26, p. 452-453. (C'est nous qui soulignons).

(2) MILL, *loc. cit.*, chap. XI, p. 218.

(3) Il nous dit (p. 443) que toutes les écoles sont d'accord sur ce point ; mais le point dont il parle, c'est celui de la correspondance entre la sensation et une espèce de *chose en soi.* Or, cette chose en soi, il l'emprunte en réalité à KANT et à la métaphysique classique. La notion n'en appartient pas à l'empirisme anglais, dont il tire le reste de ses vues. L'Inconnaissable spencérien lui-même est bien loin d'avoir ce caractère positif.

(4) (26, p. 442-447) — ... à la vérité, avec des restrictions qui nous montrent l'inextricable embarras de sa pensée. Par exemple, p. 445-446, dans un texte un peu déconcertant et qui remettrait en cause, s'il fallait le prendre à la lettre, les principes génétistes de la doctrine, rappelés et confirmés peu avant sous leur forme la plus radicale (p. 441-442), les données de la vue et du toucher nous sont présentées comme des réductions bi-dimensionnelles du monde tri-dimensionnel externe, et, par conséquent, comme leur décalque simplifié. Nous voyons assez bien sur cet exemple comment la théorie proprement associationniste de l'espace, qui n'exclut pas une parenté éventuelle entre le produit de la synthèse et son élément, vient recouper de place en place une autre théorie qui n'est pas compatible avec une telle assimilation.

(5) 26, p. 453.

(6) P. 450.

dériver avec Mill de l'expérience (1), mais dont il fait, en des pages toutes kantiennes (2), le fondement et la condition *a priori* de toute représentation intelligible de l'univers, il nous a nettement marqué son intention de rapporter la création de l'espace à une activité véritable et autonome.

Malheureusement cette activité mentale était hors d'état de marquer son effet dans cette union où on la laissait avec une faculté d'association toute reproductive et passive (et c'est ce que nous venons de constater dans la confusion du système). Mais d'autre part, et l'eût on même complètement affranchie de ce compagnonnage, il faut reconnaître qu'elle n'était point de nature à produire les résultats qu'on en attendait. Il y a bien une relation entre la causalité et l'espace, mais elle n'est pas telle que l'on puisse fonder l'espace sur la causalité ; c'est la causalité qu'il faut fonder sur l'espace. La condition de la relation causale est dans l'espace, et non pas la condition de l'espace dans la relation causale, et c'est ce qui fait que tous les systèmes qui ont cherché à expliquer l'*extériorité* par la *causalité* n'ont abouti qu'à enlever à l'investigation causale l'expérience même qui est son objet. Il est bien évident, en effet, que, si c'est l'exercice même du principe de causalité qui nous conduit à considérer les données toutes subjectives et inextérieures dont est faite notre expérience comme de simples effets de causes à la fois objectives et extérieures, ces causes mêmes ne peuvent plus jamais être atteintes dans l'expérience, l'expérience n'étant par hypothèse que l'ensemble de leurs effets. On se résignera facilement à cette conséquence, si l'on se propose précisément d'expulser les considérations causales du domaine de l'expérience : on atteindrait, en effet, ce but en projetant d'emblée toutes les causes dans le domaine métaphysique. Mais alors il faudrait accepter d'y projeter l'espace avec elles ; si, en effet, nous ne pouvons avoir une expérience des causes, nous ne pouvons pas davantage en avoir une d'une extériorité qui n'est définie que par la causalité. Il faudra donc logiquement, ou bien nier que nous ayons une expérience d'espace, c'est-à-dire une perception extérieure, ce qui est par trop absurde, ou considérer cette expérience et cette perception comme une illusion naturelle, ce qui reste le seul parti possible.

Telle est aussi la voie où s'engage Helmholtz, et il s'applique à démêler les raisons qui peuvent nous donner l'*illusion* de percevoir, dans nos états (couleurs, sons, etc), leurs propres causes, et dans une expérience tout interne un monde extérieur. Mais ces raisons, si nous les

(1) P. 453.

(2) P. 453-455.

examinons bien, reviennent à nier le caractère interne et subjectif de la première expérience et ce sentiment initial de passivité qui fournissait et qui seul pouvait fournir à l'induction causale l'occasion d'entrer en exercice. « La conscience spontanée, — ainsi s'exprime Helmholtz, — *qui ne se forme tout entière que dans l'intérêt de l'observation du monde extérieur et n'a que peu d'occasion de tourner son attention vers un moi qui apparaît toujours inchangé à côté de la mobilité variée des objets extérieurs*, n'a pas coutume de remarquer que les qualités des objets regardés et touchés sont les effets que ces objets produisent, en partie sur d'autres corps, mais principalement sur nos sens... La variation de l'effet n'est regardée que comme une variation de l'objet qui le produit » (1). On ne saurait reconnaître plus explicitement que la première conscience et la perception originelle sont tout extérieures. Mais alors l'extériorité ne saurait être le fruit d'une investigation causale qui s'appliquerait à des données tout intérieures et tout impressives. Et lorsque Helmholtz conclut : — « Ainsi l'effet ne peut plus être connu comme effet (car tout effet est nécessairement effet produit sur quelque autre chose), mais il est représenté objectivement comme propriété du corps » (2) — c'est bien la vérité de fait qu'il exprime, dans une langue à laquelle nous n'aurions pas à changer un mot (3), mais c'est aussi son explication du fait qu'il condamne et retire. La vérité de fait est bien le paradoxe d'une impression devenue représentation pure ; mais la représentation n'a pu sortir d'une réflexion — même inconsciente — sur une impression dont le caractère impressif n'aurait jamais été aperçu même inconsciemment. Elle reste donc sans explication. Il faut distinguer le subjectif comme tel pour pouvoir en induire l'objectif comme cause ; mais il faut ne pas l'avoir distingué pour songer à lui prêter une objectivité qu'il n'a pas et pour en faire l'occasion et la matière d'une perception extérieure illusoire. Ainsi, ou bien nous induisons l'objet sans pouvoir jamais le percevoir, ou bien nous le percevons sans pouvoir jamais l'induire : d'où il suit que jamais la perception extérieure comme telle ne peut être le résultat d'une induction. Les opérations mentales par où nous saisirions, suivant Helmholtz, l'existence de l'objet extérieur en excluent, de son propre aveu, la *perception*.

---

(1) 26, p. 453. (C'est nous qui mettons les italiques).

(2) *Ibid.*

(3) On plutôt un seul : le mot : *plus*, qui impliquerait que l'effet a été d'abord connu comme effet, l'impression comme impression, alors qu'on vient de le nier.

Section II

LE GÉNÉTISME DE SCHOPENHAUER

Des théories analogues à celle de Helmholtz ont été ébauchées, comme on sait, en France par Descartes et Cousin ; mais c'est surtout aux vues très développées de Schopenhauer sur la perception que celles de Helmholtz s'apparentent (1), à vrai dire avec une différence capitale : car tandis que l'entendement, chez Helmholtz, se contente de *parachever* une spatialité préalablement élaborée par l'association sur la matière des données sensibles, Schopenhauer donne un caractère *a priori* à la fois à la première et à la seconde de ces opérations. « L'impression sensible, même dans les organes sensoriels les plus nobles, n'est qu'une pauvre chose, rien de plus qu'un état d'âme... subjectif, incapable de contenir en soi rien d'objectif, donc rien d'analogue à une intuition ». (Ce terme est pris au sens kantien de perception *spatiale*). L'impression sensorielle, qui résulte d'une excitation nerveuse périphérique, est sans doute plus vive, plus prompte et plus spécifique que les impressions internes, « mais elle reste une pure impression au même titre que n'importe quelle impression organique, donc un état essentiellement subjectif, dont les variations ne parviennent immédiatement à la conscience que dans la seule forme du sens *interne* ou du temps, c'est-à-dire successivement. Ce n'est qu'au moment où *l'entendement*... entre en activité et met en application son unique forme, la *loi de causalité*, qu'une puissante transformation se produit et que d'une impression subjective se constitue une intuition objective. C'est l'entendement, en effet, qui, grâce à sa forme absolument propre, c'est-à-dire *avant* toute expérience (car une expérience était jusqu'alors impossible), saisit l'impression corporelle donnée comme un *effet* (un mot qu'il est seul à comprendre), lequel à ce titre doit nécessairement avoir une *cause*. En même temps, il prend à son aide la forme, également prédisposée dans l'intellect, du sens externe : *l'espace*, pour projeter cette cause *en dehors* de l'organisme. Car ce n'est qu'ainsi que naît pour lui l'au-dehors, dont la possibilité se trouve justement dans l'espace ; si bien que c'est l'intuition *a priori* qui doit fournir le fondement de

(1) *Quadruple racine du principe de raison suffisante*, art 21 (Cotta, Stuttgart et Berlin, t. I, p. 86-118), et *Le Monde comme volonté et représentation*, I, 4.

l'intuition empirique... Cependant, cette opération d'entendement n'est pas discursive, réflexive ; elle ne se fait pas *in abstracto* au moyen de concepts et de mots : c'est une opération intuitive et tout immédiate. Car ce n'est que par elle, donc dans l'entendement et pour l'entendement, que se crée la représentation d'un monde corporel objectif, réel, remplissant l'espace à trois dimensions... Ainsi, notre *intuition empirique* journalière est une *intuition intellectuelle* » (1).

Il faut saluer dans ces tentatives d'explication de l'espace une aperception au moins confuse de cette vérité que *l'espace est une raison* : l'espace n'est pas seulement ce qui *extériorise*, c'est aussi ce qui *explique* ; rien ne peut y entrer qui ne quitte l'apparence pour revêtir l'objectivité et qui ne reçoive une cause, c'est-à-dire une nécessité d'exister. Aussi ne pouvons-nous partager l'opinion critique si communément présentée à l'encontre des vues de Descartes, de Cousin et de Schopenhauer, qu'elles confondent — ou qu'on les interprète, s'il s'agit de Descartes, de manière à leur faire confondre — deux choses qui seraient absolument distinctes : le problème de l'existence du monde extérieur et le problème de sa perception. Parler ainsi, c'est admettre comme allant de soi qu'une théorie parfaitement satisfaisante de la perception extérieure pourrait être donnée qui ne prouverait rien concernant l'existence de son objet, ou, inversement, une théorie parfaitement satisfaisante de son existence qui ne ferait rien comprendre de sa perception : discriminations d'où il suivrait, ou bien qu'un monde *extérieur* pourrait *exister* qui ne serait point extériorisé dans un espace, ou bien, être extériorisé dans un espace qui ne serait point la forme d'une perception. Si Descartes en particulier s'est vraiment refusé à des discriminations entraînant cette alternative, c'est ce que nous laissons aux historiens le soin de décider ; mais on ne fait point de tort, en tout cas, à sa merveilleuse pénétration en doutant qu'elle ait tenté de s'employer dans cette gageure. Au fond, la séparation des deux problèmes ne tend qu'à limiter la perception, même la plus vive, à la valeur d'une hallucination invincible, et à exclure ses certitudes propres du domaine du savoir pour les rejeter dans celui de la croyance. Cette conception est une suite naturelle, logique et inévitable d'un empirisme qui borne notre savoir à nos impressions subjectives, et qui ne peut faire, en conséquence, de l'objectivité externe, par où nous croyons sortir de ces apparences en les fixant en *choses*, que le fantôme d'une subjectivité plus ou moins stable. C'est ce que Taine exprimait en appelant la perception une hallucination vraie. Mais la perception n'est pas plus une hallucination vraie que l'hallucination n'est une

(1) *Quadruple racine*, 21 (Cotta, t. I, p. 88-89). Texte identique *Le Monde*, I, 4.

perception fausse ; et elles se distinguent l'une de l'autre, comme nous le verrons au prochain livre (1), par des caractères intrinsèques, dont le premier, qui dispense d'en mentionner d'autres, est que l'hallucination ne peut jamais revêtir les traits véritables de l'extériorité. La comparaison pêche donc sur le point essentiel ; car notre croyance à l'objectivité de nos perceptions est évidemment liée à notre croyance à leur extériorité ; nous ne prétendons *percevoir* que les objets que nous percevons extérieurement, et, s'il est vrai que l'hallucination ne nous donne jamais qu'une extériorité douteuse et flottante, elle ne peut prétendre être même une perception fausse (c'est-à-dire réelle, quoique trompeuse) ; elle n'est même pas une perception : ce qui lui manque pour être réelle, c'est d'être vraie.

C'est ce que Kant semble avoir lumineusement compris, lorsqu'il a voulu, contre l'idéalisme subjectif, que la spatialité des choses fût une garantie, bien plus, une présentation de leur existence. Après s'être cherché dans cette formule (2), qu'on a mal comprise — et qu'on avait le droit de mal comprendre — que les choses extérieures sont sûres parce qu'elles sont nôtres quant à leur forme, il s'est trouvé et reposé dans celle-ci : que toute notre réalité consciente elle-même est extérieure, et, par conséquent, relance sur le monde extérieur toute la certitude que nous tirons d'elle. C'était suggérer que l'espace est le fondement de *toutes* nos certitudes, et même, au fond, de celle de notre propre existence, qui est l'existence d'une pensée, dont la condition est un objet de pensée. Mais la suite logique de cette vue serait que l'espace est un milieu que la pensée se crée pour s'y donner un objet. Cette théorie n'était point celle de Kant, pour qui l'espace, quoique *a priori*, est sensible et étranger à l'entendement ; elle n'est pas davantage celle de Schopenhauer, qui ne fait pas de l'espace, comme on l'a vu, l'œuvre de l'entendement, mais son auxiliaire (*er nimmt zu Hilfe*), une forme tout aussi *a priori*, et par suite tout aussi autonome que la causalité ; et sa doctrine nous laisse en conséquence sans lumière sur la raison qui fait que nous spatialisons nos états « *en même temps* » que nous leur donnons des causes. Pourrait-il donc en être autrement, et nos *impressions* pourraient-elles recevoir un objet sans devenir extérieures ou s'extérioriser sans devenir objectives ? Rien ne l'empêche dans l'hy-

(1) 2e partie, chap. II, II.

(2) Première édition de la *Critique de la Raison pure*, *Dialectique Transcendentale*, livre II, 1re partie, « Critique du quatrième paralogisme », — texte supprimé dans la seconde édition, comme on sait, en raison des accusations d'idéalisme auxquelles il avait exposé l'auteur, et remplacé, en un autre endroit (*Analytique transcendentale*, 2e livre, 2e partie, 3e section, 4 : « Les Postulats de la pensée empirique ») par une célèbre *Réfutation de l'idéalisme*.

pothèse de Schopenhauer, lequel n'*intellectualise* pas l'espace, mais simplement *place dans l'espace* le produit d'une opération intelligente. Somme toute, l'intuition pour Schopenhauer n'est pas intellectuelle: elle accompagne seulement un acte intellectuel. Une intuition, qui est sensible, quoique *a priori*, nous donne l'espace, et l'entendement y projette (*verlegt*) ses causes d'impressions, c'est-à-dire les choses ou les objets. Mais cette collaboration de la sensibilité et de l'entendement paraît à la fois inutile et impossible. Inutile, car, quand l'espace est donné, on ne voit guère ce qui fait défaut à l'intuition pour être parfaite; impossible, car l'entendement ne peut placer les causes dans l'espace sans en exclure les effets, c'est-à-dire nos impressions, dont pourtant la perception des choses est faite. Son opération rejette donc de l'espace ce qu'elle devrait y faire entrer : la perception extérieure ne peut être qu'illusoire. Mais cette illusion même, nous l'avons vu, supposant qu'on prend les effets pour les causes, exclut qu'on soit jamais parti des effets conçus comme tels pour atteindre les causes. Ainsi que, précédemment, l'hypothèse que l'entendement construit l'espace par induction, l'hypothèse qu'il y place nos états par induction se retourne contre elle-même, parce qu'elle implique une condition qu'elle doit rendre impossible.

Section III

PERCEPTION ET CAUSALITÉ

Tous ces systèmes nous apportent donc seulement des intuitions qui peuvent être précieuses en soi, mais que leurs principes vident de portée réelle. Ces intuitions sont d'abord l'idée que la sensation est intellectuelle, et ensuite (et c'en est sans doute, comme on commence peut-être à l'apercevoir, une conséquence), que les impressions, poussées dans l'espace par l'entendement, n'y atteignent pas seulement des *choses* qui les objectivent, mais encore des *causes* qui les nécessitent. La plausibilité de la première résulte pour nous de l'avortement de toutes les théories empiristes de l'espace et de la démonstration administrée que la cause de leur échec réside dans leur empirisme. La plausibilité de la seconde résulte pour nous de cette espèce d'évidence, que l'intelligence ne peut créer que de l'intelligible, et que, par suite, si c'est elle qui extériorise nos impressions, elle ne peut le faire qu'en les pénétrant

de sens et de raison. Mais c'est sortir de la plausibilité et tomber dans la fantasmagorie pure que de se représenter les impressions comme un tremplin grâce auquel une intelligence entièrement constituée bondit au-dessus d'elles. D'abord, l'hypothèse ne conduit à rien, puisque ce sont nos impressions qui entrent dans l'espace, et qu'elles ne nous servent pas seulement à y rebondir : toute explication de la perception extérieure par la causalité est une flèche aimantée au delà de son but. Ensuite cette intelligence constituée, auprès d'une sensibilité tout impressive, est une impossibilité naturelle. Le problème de l'espace est un problème de la vie, et la solution en est soumise au respect des conditions générales de l'évolution. On ne peut imaginer un être qui pense et qui induise avant de percevoir ; et nous avons besoin d'apprendre à percevoir pour apprendre à penser. Toute notre première pensée est contenue dans notre première impression comme une semence, et il n'y a aucun espoir qu'elle dépasse cette forme germinale autrement qu'en poussant du dedans l'impression même dans la voie d'une véritable fructification. L'opération intellectuelle qui nous fait entrer dans l'espace ne saurait donc avoir aucun rapport avec une induction soi-disant causale ; elle doit produire ce résultat que nous *percevions des causes* et non que nous *donnions des causes à des perceptions*. Comme l'induction de Schopenhauer et de Cousin, elle nous introduit dans l'ordre des causes ; mais elle atteint dans la cause le principe de la propre existence du sens et son élément constitutif. Elle est comme une induction dont la perception serait le fruit, au lieu d'en être l'occasion et la matière, et qui supporterait cette dernière au lieu de la transcender. Son travail est de tirer l'effet vers sa cause au point de l'y rendre adhérent. Elle exténue la passion en *représentation* au point d'en faire, sous cette forme, la transparence même de l'action qui la produit. Elle crée le moyen-terme, que l'induction de Schopenhauer, de Cousin et de Helmholtz ignore ou juge illusoire, entre l'effet et la cause. Et ainsi elle n'induit pas la cause : elle nous la *représente*. Sa manière de créer la cause, c'est de créer l'espace, où la cause devient un *objet*.

La philosophie, non seulement empiriste, mais universelle, ne connaît point le lien de ces deux problèmes, ou n'en a qu'une confuse idée. Ceux qui n'ont point aperçu même dans l'entendement l'opération qui crée des causes et nous introduit dans le domaine de la nécessité, c'est-à-dire les purs empiristes, étaient naturellement peu disposés à la reconnaître dans les sens ; mais ceux qui ne l'ont reconnue que dans l'entendement et qui ont cru qu'elle dépassait la puissance du sens n'ont pu en faire qu'une fausse description et ne lui ont donné qu'une base fragile. L'impuissance de la philosophie classique à expliquer clairement le problème de la causalité ne fait qu'un avec son impuissance à expliquer le problème de l'espace et elle en dérive : car ce ne

sont là que les deux faces du problème de l'objectivité. Or, c'est le sens qui crée l'objet, et il le fonde dans la cause ; mais il le crée par un procédé qui est bien plus une *intuition* (au sens rationaliste du mot) qu'une induction : il nous *représente* la cause en chose.

Ce procédé d'accès aux causes établit facilement sa vérité, sa sûreté et sa solidité contre l'induction qu'on lui oppose. L'induction ne fondait que sur le sentiment de notre irrémédiable passivité l'affirmation d'une activité étrangère qui l'expliquât. Cette passivité nous condamnait à affirmer cette activité et nous interdisait de la connaître. Nous ne pouvions approcher des foyers d'où notre vie tirait son énergie : la passivité qui nous les révélait était une indignité qui nous en excluait. Et nous vivions ainsi sous l'ombre et en ombres d'une chose en soi inconnaissable dont nous prétendions nous forger, avec nos propres états, des images à la lettre absurdes (1). La chose en soi, telle est l'œuvre-type de cette induction. Mais cette chose en soi, incapable d'être représentée en vérité, se trouve engagée avec la *représentation de fait* dans une guerre sans merci, qui n'admet pas deux survivants: la *chose* en soi se révèle incompatible avec toute représentation, soit vraie, soit illusoire et fictive. Il se trouve, en effet, comme on l'a vu (2), que la chose, qui ne saurait être en soi, si elle était *représentée en vérité* (elle n'en aurait plus besoin et elle n'en aurait plus le moyen), et qui, par suite, ne peut jamais être atteinte en soi que par induction, ne peut pas non plus être induite, si elle est *représentée même illusoirement.* L'illusion de la percevoir en représentation rendrait, en effet, impossible et absurde le travail de la construire par induction, construite qu'elle doit être sur le sentiment — clair ou obscur — d'une passivité qui ne peut à la fois se reconnaître pour affirmer sa cause distincte et se méconnaître au point de confondre cette cause avec soi. La reconnaissance de la chose en soi exige donc à la fois que la représentation soit une illusion et empêche que cette illusion se produise. La chose en soi ne permet ni une représentation vraie — une intuition, — qui exclut son existence, ni une représentation illusoire — une hallucination naturelle, — qui empêche sa conception. Il s'en suit donc bien que le *fait de la représentation,* — véridique ou trompeuse, peu importe — exclut par lui-

(1) On sait que SCHOPENHAUER se défend de dépasser par le principe de causalité l'ordre des phénomènes, de la *représentation* (*Vorstellung*) : la chose en soi est pour lui d'un tout autre ordre : de l'ordre de la *volonté* (*Quadruple racine*, 21, fin. — *Le Monde*, 21 et 22. — *Kritik der Kantischen Philosophie*, Cotta, t. IV, p. 29). Mais il n'est pas facile de distinguer entre ce *Wollen* en soi et ce *Wirken*, cette *Wirksamkeit ueberhaupt* (*Quadruple racine, ibid.*, Cotta, t. I, p. 116-117), qui est la matière *représentée*, et les deux termes sont manifestement dans la doctrine les corrélatifs l'un de l'autre, l'envers et l'endroit d'une même chose.

(2) P. 148.

même la chose en soi. Si la chose ne pouvait pas être représentée *véritablement*, — si donc elle était en soi — elle ne pourrait pas non plus l'être *illusoirement* : il faudrait qu'elle fût seulement conçue. L'*existence* seule d'une représentation prouve sa *vérité* : le problème de la perception du monde extérieur est le problème de son existence.

La représentation ainsi comprise devient un fait psychologique unique et hors de pair. Ce n'est pas seulement un fait sensible ; c'est une opération mentale. C'est un fait-vérité. Il établit une relation et il la fonde. En lui et par lui nous atteignons la chose aussi sûrement que nous pourrions le faire par une induction de l'effet subjectif à la cause objective, si elle était possible ; mais nous l'atteignons d'une manière beaucoup plus intime. Nous ne la concluons pas seulement : nous la percevons, et, par conséquent, nous la tenons. Nous passons de quelque manière, non pas peut-être dans l'objet, mais *en objet*. Telle est l'opération mentale dont le secret constitue le seul problème de la sensation. L'intelligence primitive, à laquelle, pour expliquer, (du reste, illusoirement), une illusion de perception, on prête si facilement la connaissance inductive des causes de nos états, c'est-à-dire des choses, était-elle incapable d'en atteindre une connaissance perceptive ? Elle pouvait faire, à ce qu'on dit, une chose en soi ; n'aurait-elle pu faire seulement une représentation ? N'avait-elle d'autre ressource pour atteindre la chose que de l'induire ? Il nous semble que nos recherches cernent assez déjà, par voie éliminative, la solution de ces problèmes pour que nous puissions presque la voir se dessiner devant nous.

Chapitre IV

CONCLUSION

ÉTENDUE ET REPRÉSENTATION

I

Cette solution ne saurait donc être cherchée du côté du l'activité associative. L'opération qui donne naissance à l'espace et qui nous fait percevoir extérieurement est une opération de l'intelligence, qui consiste, non à *attendre* un phénomène après un autre, mais à *comprendre* l'être au sein du phénomène et à l'y saisir intuitivement. Ici, les éléments mêmes de l'association font défaut : le mariage est impossible, faute de conjoints. On ne peut associer le sujet à l'objet, parce que l'objet n'est jamais donné hors du sujet. C'est le sujet qui devient objet. Les seules associations utilisables en fait dans la perception de l'espace sont celles qui l'impliquent et sont par suite incapables de le produire (1).

Sans doute, le génétisme a bien vu que la perception extérieure est un acte intellectuel, et il faut mettre au rang des intuitions les plus fécondes cette formule de Helmholtz, particulièrement riche de sens, à la vérité, chez son auteur, mais où Ribot n'a cependant point tort de relever le principe fondamental de toute la doctrine : « Les sensations sont pour notre conscience des signes que notre entendement a la charge de nous enseigner à comprendre » (2). Mais, trompé par l'analogie avec le langage ou les signes naturels (3), qui, depuis Berkeley, a dominé tout l'empirisme anglais, Helmholtz le premier a cru que les sensations

(1) Voir précédemment, 2e partie de ce livre, chap. I, II et chap. II, II.

(2) Helmholtz, *loc. cit.*, 33, p. 797. Cf. Ribot, *Psychologie allemande*, V, 3.

(3) Helmholtz, *ibid.*, p. 442-443, 446-447, 450.

étaient des signes empiriques, occasionnels, dont nous *apprendrions* à connaître la liaison stable avec l'objet, mais qui existeraient pour eux-mêmes avant cette relation et en dehors d'elle, comme les mots mêmes sont des sons avant d'être des signes. Les sensations seraient donc étrangères à l'espace et à l'objectivité en nature, mais en deviendraient signes par accident. Reid avait déjà cherché à dépasser cette notion en imaginant qu'il existerait, par delà ces signes dont l'expérience seule nous révèle le sens, une catégorie spéciale de signes originels qui porteraient leur signification avec eux : et ce seraient les sensations inétendues et subjectives par où l'objet dans l'espace nous est immédiatement révélé (1). Mais cette doctrine, plus qu'une explication, semblerait presque une tentative pour réduire à l'absurde la thèse empiriste (2) : si la perception doit être une association, elle ne peut être qu'une association originelle, puisqu'aucune association acquise ne peut expliquer l'éveil de la spatialité dans une sensation inétendue. Seulement, alors, la sensorialité est incompréhensible et la perception n'est plus qu'une « magie naturelle ». L'espace peut être originellement lié à la qualité, si nous *comprenons* l'espace dans la qualité : si le lien n'est pas intelligible, il ne peut plus être donné originellement que par un prestige.

Sommes-nous donc vraiment placés dans l'alternative de choisir entre une association impossible et une magie incompréhensible ? La vérité est que le dilemme n'est créé que par l'hypothèse qui ramène la sensation à l'impression et tient ainsi pour néant toute l'évolution des sens et les forces intellectuelles qui s'y manifestent. La nature est plus riche qu'on ne suppose, et la connaissance de ses procédés patents dispense de lui prêter des artifices magiques. Le plus général de ces procédés est celui qui conduit l'impression primitive à son exténuation-limite par un effort continu pour assurer la prévalence à ses éléments représentatifs sur ses éléments vitalement actifs. Ainsi, par exemple, se constitue la sensation visuelle comme le triomphe suprême de la ténuité, de l'immatérialité, de l'irréalité de l'excitation active. Une impression ainsi transformée, qui ne nous est même pas contiguë, comment nous serait-elle jamais intérieure ? Comment serait-elle quelque chose de nous ? Elle nous est cependant quelque chose. La magie de la nature ici n'a consisté qu'à créer des signes *par substance* et non point *par accident* (originel ou non), des signes qui ne fussent pas couleur par substance et étendue par accident, mais peut-être au contraire couleur par accident et étendue par substance : des

(1) *Recherches sur l'entendement humain*, chap. II, sect. VII, et chap. V, sect. III.

(2) Cf. précédemment, livre II, 1re partie, chap. II, sect. III, II, p. 113.

signes qui ne fussent que signes et qui n'eussent aucune autre propriété naturelle et primitive, bien qu'ils pussent en acquérir quelque autre par dérivation et réflexion ; c'est-à-dire enfin des signes dans lesquels nous *comprîssions* l'objet extérieur et dans lesquels nous ne pussions rien saisir d'autre que ce qu'ils nous font comprendre. C'est bien, si l'on veut, un prestige, et quasiment une transsubstantiation, mais c'est un prestige de l'intelligence. Aussi bien avons-nous vérifié que, même dans l'expérience individuelle, où cette vérification avait le droit de faire défaut, les couleurs sont objectives de nature, et, peut-on dire, de naissance, et que leur qualité soi-disant propre, le ton de couleur, elles ne la présentent chez l'enfant, quand elles le font, qu'en cessant d'être signes et en dépassant leur but et destination naturels (1). D'ailleurs elles le font rarement ; et c'est pourquoi il ne sera pas nécessaire de chercher comment *s'associent* à l'étendue des couleurs que les enfants ignorent, que les animaux dédaignent, et des plans colorés qu'un œil naturel n'a jamais discernés. Ce sont là problèmes pour artistes et géomètres. La nature n'est pas pour l'animal un tableau multicolore, et les tableaux humains, s'ils ne constituent des trompe-l'œil par l'éloignement, les dimensions et l'éclairage, ne sont pour lui que des bandeaux importuns. L'être vivant voit librement l'étendue à travers la couleur qu'il ne voit pas et que seule la réflexion lui fait apercevoir au fond de sa conscience, non pas comme le corps mental, mais comme le résidu de l'extériorité. Et toujours, même alors, l'étendue, comme à l'enfant, lui révélera la couleur, bien loin qu'il puisse tirer un signe de l'étendue de la couleur seule.

II

On admettra sans doute que, si cette théorie peut être établie pour le sens visuel, elle ne souffrira pas de grandes difficultés pour le sens tactile ; mais on se demandera peut-être si, à l'égard des sensations auditives, elle ne doit pas rencontrer dès l'abord un obstacle insurmontable dans le fait que les impressions de l'ouïe, quoique ayant subi, semble-t-il, la même *exténuation* que les sensations visuelles et la même évolution du stade impressif au stade représentatif, n'en ont point tiré, à beaucoup près, la même spatialité.

En réalité, cette objection nous est moins suscitée par les faits que par une hypothèse théorique dont nous avons eu plusieurs fois l'occa-

(1) Voir livre I, chap. V, p. 44 et suiv. et chap. VI, IV, p. 63.

sion de relever l'arbitraire (1), l'hypothèse qui fait de la *surface* un caractère originel de l'étendue. Nous avons montré que la liaison même de la couleur et de la surface n'a pas le caractère immédiat et évident que nous sommes portés à lui prêter. Bien plus, nous venons de rappeler que la couleur même, au moins comme perception claire, n'est pas une donnée primitive de la vue, et que la médiation nous en est faite par des sensations qui nous donnent l'extériorité sans coloration appréciable. Cette première sensation de la vue, cette extériorité sans couleur, qui est l'espace même, n'aurait-elle donc à son tour, comme on l'imaginait de la couleur, que les deux dimensions de la surface, et le sens, qui donne au mouvement la direction en profondeur (2), manquerait-il précisément de l'intuition qui l'en rend capable ? Nous savons qu'il n'aurait pu l'acquérir d'aucun autre, Ce n'est pas avec la surface, par interprétation, que se fait la profondeur, c'est beaucoup plutôt avec la profondeur que se fait la surface par simplification. A la vérité, pour un être qui réfléchit sa perception plus qu'il ne la vit, et qui la construit physiquement plus que biologiquement (comme fait le physiologiste, par exemple), avec l'image rétinienne (3), la couleur peut bien se présenter comme la donnée propre du sens, et, parce qu'elle nous apparaît normalement attachée à la surface des corps et étendue en quelque sorte sur eux, nous en sommes venus à lui donner la *solidité* ordinaire de ces corps mêmes. De là l'idée que l'œil ne voit pas des choses, mais des plans opaques plus ou moins identiques à ceux de nos peintures, et c'est donc cette couleur solidifiée et épaissie que nous prêtons à la vue comme sa perception propre. Mais cette théorie n'est qu'une tactilisation de la couleur. Outre qu'elle ne peut guère expliquer la transparence, par exemple du bleu du ciel, elle n'est aussi qu'une matérialisation assez grossière du phénomène qui constitue la couleur même dans les solides : en la leur prêtant comme un revêtement superficiel, elle procède à la façon de l'enfant qui cherche à saisir le reflet dans le miroir même, et elle place dans un état ce qui n'existe que dans un mouvement. Il est bien certain que la couleur existe autant dans l'espace qui nous sépare de l'objet selon la direction du rayon que dans l'objet même, lequel ne peut en réalité que refléter la lumière après en avoir confisqué une part ; et, quand nous lions à la couleur une notion de la *longueur* du rayon, nous en affirmons une propriété

(1) Livre I, chap. V, p. 46 ; liv. II, 1re partie, chap. I, sect. III, pp. 90, 91-92 ; chap. II, sect. III, VI, p. 114-115 et 120-121 ; 2e partie, chap. II, II, p. 136.

(2) Voir précédemment livre II, 2e partie, chap. I, II et chap. II, II (p. 137).

(3) Voir précédemment (1re partie, chap. I, sect III, p. 90 et chap. II, sect. III, IV, p. 114-115) nos réflexions sur l'artifice d'une telle reconstruction. Cf. Renée Déjean, *loc. cit.* p. 60-61 et 77-78.

beaucoup plus immédiatement saisissable que la propriété toute tactile de la surface.

S'il en est ainsi, le caractère de continuité qui appartient à la sensation visuelle, non pas principalement en surface, mais en réalité dans toutes les directions, lui constitue sans doute un privilège ; mais il ne peut la distinguer *en nature* des autres sensations susceptibles de diriger un mouvement de translation : elle ne peut l'emporter qu'*en degré* par la permanence et la variété de ses indications sur des buts possibles ; et il conviendra de l'assimiler, dans son caractère fondamental, non seulement à la sensation auditive, mais même à certaines formes, principalement animales, de la sensation olfactive. Cependant, cette dernière tient de sa dépendance si bien connue à l'égard du besoin alimentaire un caractère inaliénable de subjectivité. La sensation auditive, en dehors de ses intensités extrêmes, d'une part, et de ses formes purement esthétiques ou scientifiques, d'autre part, — réserves qui s'imposent au même degré pour la sensation visuelle, — est au contraire à la fois aussi purement objective et aussi purement extérieure que cette dernière : sa signification, dans ces limites, est de pure extériorité, sans aucun mélange d'affectivité ou même de passivité consciente. Comment donc deux formes de sensation seraient-elles inégalement dans l'espace, n'étant point inégalement extérieures ? Comme extérieures, elles nous font atteindre l'une et l'autre *absolument* la distance (*la distantialité*), et la différence qui est entre elles ne peut plus être qu'une différence dans le nombre des distances, — c'est-à-dire des directions d'objets distants, — qu'elles peuvent chacune nous livrer, soit dans un même moment, soit pendant un temps donné.

Sans doute, on objectera que justement le son ne fixe pas au mouvement de notre corps vers l'objet une limite aussi précise que la couleur. Mais cette objection ne saurait signifier valablement que nous puissions jamais toucher une couleur (1), supposition dont Lachelier déjà montrait vigoureusement l'inanité (2). La signification des sens, comme nous l'avons dit (3), n'est jamais en dernière ligne dans d'autres données également sensorielles, non plus tactiles que d'aucune autre espèce, le sens tactile lui-même signifiant des données tactiles *affectives*, mais toujours dans des renseignements d'ordre affectif, c'est-à-dire vital : conservation ou défense. Ils ont tous pour objet de nous médiatiser ces affections comme liées à certains mouvements dont ils nous indiquent la direction précise et la durée approximative. Or l'ouïe, là où

(1) Cf. précédemment (1re partie, chap. I, sect. III fin et sect. IV).

(2) *Loc. cit.*, p. 129 et suiv.

(3) Livre II, 1re partie, chap. I, sect. III, fin. Cf. CHARTIER, *loc. cit.*, p. 59.

son action n'est pas contrariée ou limitée par celle d'autres sens, remplit son rôle dans des conditions très peu différentes de celles de la vue. Chez l'araignée, très médiocrement douée, au dire des biologistes, pour l'odorat et pour la vue, l'ouïe, sous la forme au moins d'un sens de la trépidation prodigieusement développé, suffit à conduire l'animal à l'aile vibrante de sa proie par l'exploration des fils qui vibrent le plus. On nous la dépeint (1) suivant la vibration le long du fil au progrès de son intensité, s'arrêtant avec elle aux embranchements des fils, revenant au besoin prendre l'orientation à leur nœud commun, véritable centre d'informations vibratiles sur toutes les directions de l'espace; avec cela, tellement liée dans ses mouvements, tant d'approche que de préhension, aux seuls renseignements vibratiles, que c'est de leur force et de leur forme qu'elle tire toute son information même sur la nature du corps vibrant et qu'il lui arrive de prendre un diapason pour une aile et de le ligoter comme elle ferait d'une mouche! A la lettre, l'araignée marche dans le son; elle ne perçoit nettement aucun autre espace que celui que les vibrations sonores lui dessinent, et elle est capable pourtant de l'apercevoir, au commencement de sa manœuvre, comme un véritable plan vibratile tout à fait analogue au plan confusément coloré que la vue nous donne de sa toile.

Si l'on objectait que le sens apparemment auditif de l'araignée n'est peut-être en réalité, comme l'extraordinaire susceptibilité des poissons aux bruits, qu'un sens élémentaire des variations de pression du milieu fluide externe, et qu'un tel sens ne lui livre que des vibrations quasi-tactiles, mais non des perceptions tonales, cette vue est au fond plus favorable que contraire à notre thèse. Elle fait soupçonner que, dans l'ouïe proprement dite, la tonalité n'est que l'auxiliaire tardif d'une fonction beaucoup plus essentielle que la perception des sons comme tels. Ces organes vibratiles sont, en effet, l'ébauche anatomique de notre oreille, dont ils reproduisent le mécanisme fondamental (2), et on ne peut guère imaginer que leur différenciation supérieure ait pu avoir d'autre but que de les rendre plus aptes à remplir les mêmes fonctions qu'ils avaient assumées dès l'origine. Cet événement lointain dont une excitation purement vibratile transmettait d'abord la secousse à l'animal, le son, qui n'est que l'enregistrement, sous forme de sensation continue, de vibrations successives très rapides, la médiatisera à l'organe évolué par une secousse atténuée dont la finesse croissante augmentera l'objectivité et la portée spatiale. En fait, les sons n'ont guère chez l'animal un autre rôle, et, quoique la vie en

(1) Bonnier : *L'Audition*, Doin, Paris, 1901, p. 39-41.

(2) *Ibid.*, chap. II.

société, chez l'homme, ait bien restreint cette forme de leur usage, pour faire prédominer en eux, par la parole et par la musique, une valeur d'expression raffinée sur leur valeur purement sensorielle, cependant l'extrême sûreté de leurs informations spatiales demeure un fait que mille expériences révèlent à l'observation la plus distraite.

Sans doute, ces informations restent comme rectilignes, et cet espace se révèle absolument inapte à revêtir jamais, même sous la forme la plus rudimentaire, le caractère de juxtaposition qui, primitif ou non, est si prégnant dans l'espace visuel ; mais cela tient peut-être moins au caractère du signe sonore qu'à celui de la chose qu'il signifie. Quoique les conditions de réflexion et de propagation des ondes sonores et des ondes lumineuses soient analogues, la différence existant dans les conditions de leur production nous met à l'égard de leurs sources respectives dans une situation précisément renversée. De tous les termes de mouvement imaginables, — le mouvement ayant son terme là où l'arrête l'affection dont l'image représentative le provoque, — l'univers éclairé nous envoie des signaux optiques : nous sommes donc comme au centre d'une sphère formée de ces rayons sensori-moteurs. Au contraire, la production du son étant liée dans les corps, non à quelque jour auditif durable, extérieur à eux et également répandu sur tous, mais à des processus intérieurs et de caractère exceptionnel et individuel, toutes les sphères d'ondulations vibratoires éventuellement formées par le son ont leur centre dans des corps particuliers, et nous ne pouvons en occuper, le temps qu'elles durent, qu'un point périphérique, à l'extrémité d'un des rayons sonores. Pour nous donner une surface spatiale, il faudrait donc que l'ouïe nous déformât précisément le renseignement spatial dont elle est l'organe. L'espace panoramique n'est pas quelque réalité objective, dont la perception ait été cruellement refusée par la nature à tous les sens hors la vue et peut-être le tact. Si l'objectivité ne fait qu'un — pour une connaissance humaine — avec la spatialité, il faut admettre que c'est la forme d'objectivité propre aux différents sens qui nous révèle la nature de l'espace, et non pas la nature de l'espace, révélée par privilège à quelques sens, qui nous permet de juger de la valeur objective des autres. L'espace ne peut être rien de plus que ce que les sens nous révèlent de l'extériorité, car il n'est que l'ensemble des expressions de cette dernière. Là donc où nos sensations, quoique pures de toute subjectivité et radicalement extérieures, ne nous fournissent aucune juxtaposition, ce n'est pas que le sens échoue à les *étendre* sur quelque objet, c'est que la matière même de cette opération fait défaut. La différence entre l'ouïe et la vue n'est pas une différence entre le son et la couleur comme tels, mais entre leurs conditions externes ; et, comme cette différence de conditions n'est qu'une différence de quan-

tité et de fréquence dans des renseignements spatiaux identiques, elle ne distingue aussi le son et la couleur que par le degré. L'espace ne saurait pas plus appartenir à la couleur comme telle qu'au son, et il ne peut être, dans chaque sensation, que la forme par où elle nous rend présent quelque objet extérieur, c'est-à-dire quelque source extérieure d'affection.

Non seulement l'ouïe est un sens de l'espace, mais elle l'est même à un plus haut degré que le sens tactile, étant le seul sens qui puisse revendiquer, à côté de la vue, le bénéfice de l'extériorité absolue. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est l'habitude de considérer comme enseignées à la vue par le tact des connaissances spatiales qui sont en réalité le fruit de la sublimation visuelle des données tactilo-motrices (1). Nous nous imaginons conquérir l'espace simplement en nous déplaçant ; mais il ne suffit pas de se déplacer pour devenir extérieur à soi-même ; un être qui se meut passe tout entier d'un lieu dans un autre : il ne sort pas de soi pour entrer dans le lieu (2), et il pourrait se mouvoir éternellement sans acquérir la moindre conscience d'une extériorité, et, par suite, d'une étendue, quelconques. Le mouvement n'est du reste, ni plus ni moins lié au tact qu'à la vue et aux autres sens (3) ; il se prête à tous pour les aider à façonner l'espace, auquel il « s'incorporera » chaque fois, comme dit Bain (4), d'une manière spécifique ; et, comme son concours est pareil, il faut bien que la vertu particulière de chaque sens explique en dernière ligne l'inégalité extraordinaire des résultats. Sans méconnaître la valeur de ceux du tact, qui posent des problèmes complexes, il faut bien constater que la puissance d'extériorisation propre à cet organe, puissance qui se déploie sans limites sur toute la périphérie du corps, y rencontre en revanche une barrière qu'il est incapable de franchir notablement. Or, ce n'est cependant qu'au point où il la franchit que commence la véritable sensorialité tactile. Jusque-là, il y a moins *tact* que *contact*. L'être vivant est *touché*, il ne *touche* pas, et, bien que la première de ces sensibilités soit le germe de la seconde, elle ne la contient que sous une forme infiniment confuse, comme le montrent bien toutes les parties de la peau non différenciées pour le sens tactile proprement dit. Cette sensibilité corporelle aux attouchements pourrait avoir, elle a souvent, et elle a dû certainement avoir uniformément à l'origine, comme on l'a souvent signalé (5), un caractère

(1) Étudiée dans ce livre, partie II, chap. I, II.

(2) Cf. p. 106.

(3) Cf. p. 136.

(4) Voir p. 141.

(5) Voir p. 105.

principalement réflexe ; elle est un élément d'un mécanisme de conservation ; elle peut susciter des réactions qui visent un lieu déterminé du corps et qui l'atteignent sans envelopper aucune représentation de ce lieu. Le sens tactile est quelque chose d'assez différent : comme tous les sens, c'est un organe de relation avec un milieu véritablement extérieur et de renseignement sur des objets. Il ne peut lui suffire de transformer en objet le corps même : il faut qu'au delà de cette limite où la palpation lui révèle une forme objective à laquelle toujours un état d'affection fait résonance, il atteigne, absolument hors de lui, dans une pure représentation, des qualités dont la chose est l'unique substrat (1). Et, sans doute, il y parvient, et, en ce sens, connaît quelque *distance* véritable : mais cette distance est courte. Des fractions de millimètres dans l'espace et des différences proportionnellement aussi petites dans l'intensité séparent l'objet comme il est *représenté* dans le tact actif du même objet comme il est *présenté* dans l'affection du tact sensitif, — l'objet comme phénomène de l'objet comme être ou agent. La marge de l'un à l'autre, même là où elle atteint sa largeur optima, comme dans les doigts et la langue, reste encore infiniment plus faible que dans les états correspondants même de la sensation olfactive. Aussi le tact même le plus délié des organes spécialisés conserve-t-il, au moins chez le clairvoyant, un caractère subjectif qui ne fait qu'un avec son imparfaite extériorité. On s'en apercevrait si l'on savait reconnaître dans l'ouïe et dans la vue un perfectionnement organique par où le tact se porte le long d'une vibration, bien au delà de ce qu'il peut atteindre par ses moyens propres. Mais on imagine, au contraire, à la suite de Maine de Biran, — que sa distinction si pénétrante de l'affection et de la sensation aurait dû entraîner dans une autre voie, — que, parce qu'il accompagne ce progrès, il en est la source, et que les autres sens ne gagnent jamais d'espace que ce qu'ils en tirent de lui. L'évolution ne créerait donc rien en cette matière, et les sens spéciaux n'auraient d'autre rôle que de nous rendre plus explicite un espace que l'analyse nous permettrait toujours de retrouver dans le tact même. Or, la vérité est que le tact ne nous donne qu'un rudiment d'espace, et que la perception de l'espace est la conquête presque exclusive de la vue et de l'ouïe, très faiblement aidées chez l'homme par l'odorat. Nous sommes donc bien autorisés à retrouver dans l'ouïe comme dans la vue une perfection d'extériorité correspondant à leur perfection comme représentations, et à ne pas les séparer dans une fonction pour laquelle elles témoignent d'une aptitude, sinon sans doute égale (car la vue atteint l'infini), du moins analogue, quoique bien inégalement mise à contribution par les choses externes.

(1) Voyez l'admirable description de ce phénomène dans l'auto-observation d'un psychologue aveugle-né, M. VILLEY : *Bulletin de la Soc. fr. de phil.*, Année 1903 : *Sur l'apparence objective des perceptions visuelles*, p. 80.

III

Le problème de la perception extérieure commence ainsi à s'éclaicir lorsqu'on aperçoit que l'étendue est un caractère de toutes les sensations, mais que toutes nos sensations ne sont pas au même titre sensorielles, c'est-à-dire représentatives, et que le caractère d'extériorité et de spatialité augmente en elles en proportion de leur caractère représentatif. Alors on saisit, en effet, que la solution du problème de l'étendue est liée à celle du problème de la représentation.

C'est le mérite de Kant d'avoir lié du moins ces deux notions et posé l'espace comme un caractère inaliénable de la représentation. C'est un autre de ses mérites d'avoir considéré la transformation saisissante d'une *impression*, c'est-à-dire d'une simple passion, par conséquent, d'un état tout subjectif (en dépit de sa liaison à l'action d'une chose), en une *intuition* spatiale, c'est-à-dire pourvue du caractère de l'extériorité, comme l'effet d'une opération spirituelle qui ne doit rien à la chose même et qui n'en exprime aucunement le caractère : opinion dont la hardiesse a quelque chose de déconcertant, puisqu'elle revient à présenter la sensation comme un état subjectif dans la mesure où elle vient de l'objet et comme un état objectif dans la mesure où elle vient du sujet. Ce paradoxe apparent exprime cependant la vérité même, et il constitue, avec le principe de la liaison de la représentation et de la spatialité, deux idées dont la démonstration doit être le principal objet de ces recherches.

Malheureusement, Kant ne les a pas démontrées ni cru leur démonstration possible. Il prétendait que l'on ne peut voir pourquoi toute représentation est donnée dans l'espace, et que c'est là « une question dont la réponse dépasse de beaucoup toute la puissance de notre raison et son droit même d'élever simplement des questions » (1). C'était retourner à mettre, avec tous les nativismes, un fait inintelligible au principe même de notre pensée. Et c'était s'exposer aussi à laisser dans une imprécision redoutable l'opération même que l'on donnait pour principe à ce fait. Effectivement, le détail de la théorie de Kant abonde en vues qu'il n'est que trop aisé de tourner contre le principe quasi génétique qui est à sa base, le principe que c'est l'esprit qui crée l'espace. En présentant l'espace comme une forme *a priori* de notre esprit, à laquelle l'impression doit se soumettre pour entrer dans notre expérience, il le faisait apparaître bien plutôt comme un cadre qui se juxtapose

(1) *Critique de la Raison pure, Dial. Transcend.*, II, II, 9, III (BARNI-ARCHAMBAULT, t. II, p. 106).

à cette impression que comme une opération qui la transforme. La sensation *s'insère* dans l'extériorité beaucoup plutôt qu'elle ne *devient* extérieure. Elle reste étrangère en nature à son changement, comme si quelque mouvement de translation transcendentale avait pu la porter du dedans au dehors sans toucher à sa constitution même. Cependant, s'il faut accorder que l'espace n'est pas dans l'impression comme un caractère de cette dernière (la spatialité ne constituant point dans l'impression une qualité nouvelle) (1), l'impression est certainement dans l'espace comme un élément dont il est formé : la perception extérieure n'est pas faite de rien, et elle ne peut être faite que de l'impression passive primitive en qui les forces plus actives du sujet auront apporté quelque élément de germination (2). Or, dans la théorie kantienne, on ne saurait dire que l'esprit *travaille* l'impression pour l'élaborer en intuition spatiale : il la met même moins *dans* l'espace qu'il ne la met *dessous* ; l'espace lui est moins encore un cadre qu'un écran. Nous avons montré ailleurs (3) comment cet idéalisme si spécial retentissait dangereusement sur toute la doctrine : les mathématiques y gagnent paradoxalement une extériorité qui n'est point une objectivité ; elles restent au fond purement imaginatives. La chose, c'est-à-dire l'être, de qui l'impression nous faisait en quelque manière participer, s'efface entièrement derrière le voile tendu devant cette impression : elle recule *en soi*, bien loin de nous, tandis que nous restons *en nous*, bien loin d'elle. La *Réfutation de l'idéalisme* (4) de la seconde édition apparaît comme un effort tout théorique pour échapper à l'impasse du berkeleyisme, l'indication d'une issue qui ne se laisse pas définir dans les termes de la doctrine (5). On ne voit plus aucun fondement à la prétention que nos perceptions soient des *manifestations* (*Erscheinungen*) des choses, et, en dépit de la rigueur géométrique qu'elles reçoivent

(1) Cf. précédemment, p. 112.

(2) Voir précédemment, p. 134 et p. 153.

(3) *Erreur morale*, p. 427-434.

(4) Voir précédemment, p. 151.

(5) De là la variété des interprétations et jugements portés sur ce texte, où Schopenhauer voit une palinodie flagrante (*Kritik der Kant. Philos.*, Cotta, t. IV, p. 28), où K. Fischer dissimule, non sans quelque malaise, des changements qui crèvent les yeux (*Geschichte der neueren Philos.*, 4e éd. 1898, t. IV, p. 451-452), où Benno Erdmann (*Kant's Kriticismus*, 1878, p. 197 et suiv.) relève une sorte de réalisme métaphysique, Vaihinger (*Strassburger Abhandl. zur Philosophie*, 1884, IV, 10 et 11) l'ébauche d'un réalisme empirique, Norman Kemp Smith (*Commentar of Critique of pure reason*, 1918, p. 313) une tentative de conciliation de Hume et de Reid, et qui pourrait indiquer, comme nous l'avons mentionné (p. 151) la gestation ou le pressentiment d'autres formes de pensée encore.

dans nos cadres *a priori*, n'en soient pas seulement de pures *apparences* (*Scheine*). Le système nous interdit, en effet, de chercher à comprendre une correspondance dont l'affirmation ne peut plus être qu'un acte de foi. Mais, en dehors de ces suites plus ou moins éloignées, cet idéalisme kantien des formes entraînait au moins cette conséquence immédiate, qu'il semblait faire de l'espace comme une sorte de propriété de l'esprit. Ainsi se retournait-il contre lui-même, vu qu'il n'est personne qui ne doive préférer aliéner totalement l'espace aux choses que de le prêter à l'esprit, s'il pense ne pouvoir le faire qu'en spatialisant l'esprit ; car la perception d'un espace qui nous soit étranger nous est sans doute inintelligible ; mais elle nous choque moins que celle d'un espace qui nous soit intime.

Cette difficulté a été dans les temps modernes la pierre d'achoppement de l'*Esthétique* de Kant, et nous devons personnellement avouer qu'elle nous a fait longtemps méconnaître la signification de son principe même. Nous avons cru que l'espace homogène ne tirait de l'esprit que son homogénéité, mais qu'il tirait la spatialité de quelque réflexion sur l'impression (1). Les difficultés du nativisme de Kant nous avaient rejeté dans un génétisme dont nous apercevons aujourd'hui la lacune (2). Nous n'avons pas cessé de croire que l'espace homogène est le fruit du travail de l'esprit sur un espace concret qui devient pour lui une matière analogue aux qualités proprement dites : mais cet espace concret a dû lui-même être fait, et il n'a pu l'être par une simple association d'impressions, dans lesquelles il faudrait, comme nous l'avons aperçu, qu'il fût d'abord donné lui-même. Une activité profonde de l'esprit a seule pu tirer de nous une impression qui s'enfonce si profondément en nous. Le nativisme ne nous expliquait pas véritablement et se contentait en somme de maintenir que l'espace est à la fois lié et irréductible à l'impression ; la doctrine de Kant est la seule où le nativisme se pénètre d'une activité constructive qui ne semblait compatible qu'avec le génétisme. Malheureusement, cet amalgame y définit un projet plus qu'une œuvre et même plus que le plan d'une œuvre. A quel titre affirmerait-on que l'espace est lié à la représentation, si l'on soutient qu'il nous est interdit d'en apercevoir jamais aucune raison ? Et comment un produit véritable de l'esprit lui serait-il à ce point mystérieux et impénétrable ? Comment se peut-il qu'il s'ajoute à lui-même *a priori*, c'est-à-dire par son activité pure, une *sensibilité*, c'est-à-dire une passivité, nouvelle ? Comment ce qui est en nous avant toute expérience serait-il encore une expérience ? Comment l'esprit peut-il apporter

(1) *Erreur Morale*, p. 423-427.

(2) *Principes de toute philosophie de l'action*, p. 52-58.

à l'expérience passive autre chose que de l'esprit ? C'est à ces questions que l'on pourrait donner la réponse que la vraisemblance même impose, si l'on saisissait dans la nature même de la représentation le secret de l'extériorité spatiale ; et on échapperait ainsi au dilemme de dissoudre dans le temps, et, par conséquent, de nier effectivement, avec le génétisme, un fait aussi sûr que l'intuition de l'espace, ou de l'affirmer, avec les nativistes et avec Kant, comme étranger à la pensée et comme sa véritable borne. Telle est l'entreprise où nous sommes engagés.

LIVRE III

LE PROBLÈME DU TEMPS ET LA MÉMOIRE PERCEPTIVE

PREMIÈRE PARTIE

LE TEMPS ET LA QUALITÉ

I

Le problème de la perception extérieure n'est pas le seul intéressé dans cette entreprise, non plus qu'il n'est le seul dont la solution soit compromise par les erreurs sur la nature de la qualité. On ignore que la qualité n'est de part en part qu'un signe et que tout son rôle se réduit à nous présenter nos passions sous la condition d'un mouvement, ce qui ne fait qu'un avec nous représenter les *choses* dans l'*espace*. Et on ignore parallèlement que cet état d'extériorité, qui n'est en réalité qu'une *forme de conscience*, n'est que le terme d'un processus de sublimation intellectuelle par où la passion primitive atténue ses éléments affectifs jusqu'à trouver dans son irréalité pour le sujet une véritable transparence à l'objet, c'est-à-dire dans l'insignifiance de sa réalité donnée un symbole transparent de sa réalité représentée. Si l'on élimine ainsi l'explication que la qualité tire du mouvement d'évolution dont elle sort et de l'intellectualité qu'elle exprime, la réalité incontestable d'une conscience dont l'extériorité est la propre forme ne peut plus apparaître que comme une absurdité fondamentale imposée à la spéculation philosophique par son objet même. L'esprit, qui est cet objet, se présente dès l'abord comme une fantasmagorie et un mirage. Combien plus sage serait le point de vue populaire, héritage de la philosophie spontanée de la vie et de l'animalité, qui croit naïvement que l'esprit sort en effet de lui-même dans la perception et circule au milieu des choses ! L'esprit, sans doute, se perdrait ainsi ; du moins ne courrait-il pas le risque de se corrompre. Il ne songerait point à se prêter à lui-même ce qui lui est le plus contraire, et si, de cette fuite hors de soi, il rentrait par hasard en soi, il ne trouverait pas l'espace installé au foyer de la pensée même. On ne peut, en effet, le chasser

de la qualité, ni même lui faire une place à côté d'elle : il faut qu'il l'absorbe tout entière. Mais le problème d'une qualité interne-externe n'est pas un problème que l'on puisse laisser irrésolu derrière soi pour aborder une conscience qualitative purement interne. Ces deux consciences ne se laissent pas séparer. On retrouvera dans le temps le même problème que dans l'espace, dans la mémoire le même problème que dans la perception. Et la chose est inévitable si ce temps qualitatif que l'on conçoit n'est qu'un élément même de l'espace, si cette mémoire n'est qu'une des fonctions de la perception externe : en ce temps et en cette mémoire on ne peut donc manquer de retomber sur un sujet interne-externe qui n'est que contradiction et mirage. Bref, il n'y a pas moyen d'empêcher que la qualité ne soit de part en part externe et qu'un sujet dont on la fait le principe confus et inexpliqué n'ait ainsi son centre hors de soi. On le fera voir dans ce livre en étendant l'analyse de la qualité de ses formes extensives à ses formes soi-disant intérieures. On y rétablira le temps et la mémoire dans leur véritable et étroite dépendance à l'égard de la perception externe. Et ce sera achever de montrer la nécessité de sortir de l'*impressionnisme de la qualité*, si l'on veut donner à la vie psychologique une réalité et à la qualité même une consistance.

II

Percevoir extérieurement, ce n'est pas seulement être hors de soi, c'est *s'écouler* de soi ; ce n'est pas seulement *être hors de son lieu*, mais aussi être présent à son avenir, et, par conséquent, *être hors de son temps*. Percevoir *à* distance, c'est aussi percevoir, plus ou moins distinctement, *une* distance, et, par conséquent, aussi la durée et le terme d'un mouvement éventuel : car, si la notion de distance est une sorte d'absolu, lié et inhérent à l'extériorité, et qui définit l'espace même, cette notion cependant ne s'actualise que dans celle d'une distance particulière ; et celle-ci est aussi discursive que l'autre est intuitive, aussi étroitement liée à des expériences particulières que l'autre à la représentation en général. Les deux faits ne sont nullement contraires, mais complémentaires, et ne forment en réalité que les deux aspects d'un même phénomène.

a) Le premier de ces aspects est plus spécialement nôtre : c'est le sujet qui a créé l'extériorité en tirant de soi la qualité ; la qualité n'est bien qu'un signe, et absolument transparent, mais, en tout cas, ce signe est nôtre, et cette transparence n'est qu'un état d'extrême ténuité de nos impressions. Ainsi la distance, ou plutôt la *distantialité*, est quelque chose à nous et qui appartient à la qualité, c'est-à-dire à la repré-

sentation en général et comme telle. C'est ce qui condamne, ainsi que nous l'avons dit, les théories génétiques de l'espace. La distance, c'est-à-dire l'espace, n'est pas seulement *prévue*, elle est *perçue*. Si la vision de la distance peut être liée à toutes les distances, si une sensation auditive ou visuelle est susceptible, sans changer en elle-même, de se reculer aux distances les plus diverses (1), c'est qu'elle n'est jamais, comme perception et comme qualité, la vision d'une distance déterminée, mais seulement celle d'une extériorité absolue, extensive à toutes les distances particulières.

b) Mais, d'autre part, la qualité, précisément parce qu'elle n'est qu'un *pur signe*, n'a jamais pu se constituer que par référence expresse à la chose signifiée, c'est-à-dire à la passion conditionnée par un mouvement. Nous avons constaté que la conscience de la qualité s'éveille avec la conscience de l'objet. Et l'observation ne faisait que confirmer ici l'évidence biologique. Si percevoir *à distance*, ce n'était pas percevoir *une* distance, la perception à distance au moyen d'une impression aussi délicate que celle du son ou de l'image visuelle serait une aptitude tellement inutile qu'on ne peut même concevoir comment la vie se serait appliquée à la former dans les espèces, au prix de tant de soins et de peines, prolongés pendant des milliers de siècles. Bien plus, la vie eût même manqué son objet, puisque c'est le caractère représentatif de l'image, la liaison, par exemple, de la couleur à l'objet, qui réalise *la* distance en en faisant *une* distance et sort le phosphène du rêve.

On pourrait ramasser ces deux caractères dans cette formule, que les qualités sont à la fois et inséparablement les *phénomènes* des choses et leurs *signes* au sens plus strict du terme. Elles sont leurs *phénomènes*, parce qu'elles les font *apparaître* et les habillent en quelque sorte de leur bruit et de leur couleur. Et c'est par là qu'elles les mettent *dans l'espace*, c'est-à-dire *à distance*. Mais le caractère que possèdent les qualités d'être des phénomènes, par où elles mettent les choses dans l'espace, ne porte aucun préjudice à leur caractère de signes au sens strict, c'est-à-dire d'annonciateurs sensibles d'une chose non-sensible, par où elles sont liées au temps, qu'elles nous font anticiper. Bien plus, on voit assez bien que, si la nature a cherché à atteindre des *phénomènes*, c'est parce qu'elle trouvait un avantage extraordinaire à nous permettre de voir en quelque sorte l'avenir, pour autant qu'il est lié à des mouvements, comme sur un tableau où les lieux divers nous signifient des mouvements d'approche plus ou moins longs, et où le temps dessine comme sa projection graphique dans l'espace. L'avantage pra-

(1) Voir au livre précédent, p. 144, les faits que cite Helmholtz et qu'il rapporte à l'association.

tique, comme il apparaît surtout dans la vue, en est, effectivement, saisissant ; car, s'il peut être utile pour nous de *prévoir* l'avenir par ses *signes*, combien l'est-il davantage de le *voir* lui-même, au moins *en phénomène*, comme on dit que Dieu le voit *en acte* ! L'espace ne se présente plus ici à nous comme quelque contraire du temps, mais comme son véritable auxiliaire. Le temps n'y descend pas pour s'y corrompre, mais pour y recevoir une sorte d'amplification.

Mais, si la nature avait ainsi un intérêt de premier ordre à découvrir des signes des choses qui en fussent en même temps des phénomènes, il lui était impossible, en tout cas, d'en rechercher des phénomènes qui n'en fussent en même temps des signes. Si la qualité n'avait pas eu dans la représentation du temps sa raison, elle y aurait toujours trouvé sa condition biologique nécessaire, étant évident que, si nous ne pouvions voir ou entendre les choses qu'au moment même où nous en subissons l'action et dans les seuls détails où elles nous agissent, nous ne nous serions jamais donné la peine infinie d'apprendre à les percevoir dans une contrefaçon *phénoménale* aussi inutile : que nous importe le bruit du fusil dont la balle nous atteint, ou l'éclair du poignard que nous avons dans le cœur ? Aussi certainement donc que les images qualitatives nous donnent l'espace en présentation, elles ne peuvent nous donner en représentation que l'avenir, du moins des éventualités à venir. Percevoir l'espace, c'est connaître le temps. Nous ne percevons que des simultanéités, mais nous n'y connaissons que des suites ; la représentation qui, comme phénomène, nous donne l'espace, comme signe, ne nous donne que le temps, de sorte que la signification de l'espace même, c'est le temps que nous comprenons en lui.

Mais le temps que l'espace nous signifie et cet avenir qu'il nous découvre, c'est, nous le savons, un temps et un avenir susceptibles d'être symbolisés dans un espace : c'est, d'un mot, le mouvement. La couleur, le son nous figurent et nous signifient les mouvements que nous aurions à faire pour nous mettre en état de passion à l'égard des agents dont ils sont les phénomènes. Grâce à eux, le mouvement, qui est un changement continu et qui n'est jamais dans une place, va donc s'immobiliser entre ses deux termes extrêmes dont il couvrira d'un coup tous les intervalles. Une espèce de loi de la nature et de la représentation force ainsi le temps et l'espace à collaborer, de telle sorte que le temps donne à l'espace une matière, et que l'espace donne au temps à la fois un symbole et une *durée*. Sans le temps, il n'y aurait point d'espace, car l'espace n'est que la connaissance du temps ; mais réciproquement et par suite, sans l'espace, il n'y aurait point de connaissance du temps, il n'y en aurait qu'une fuite (1).

(1) Voir nos *Principes*, p. 59.

Évidemment, cette interdépendance de la connaissance du temps et de l'espace doit exister aussi dans leurs problèmes. C'est un problème que nous pose l'extériorité de nos états ; c'en est un — ou plutôt un autre aspect du même — que nous pose leur *temporalité* si spéciale : comme ils sont *hors de nous*, ils sont aussi *devant* nous ; et on voit assez, par les remarques précédentes, qu'ils ne sont *distants* que du temps dont ils nous devancent. Si donc l'on ne veut, comme, précédemment, entre l'intérieur et l'extérieur, écarteler le sujet entre le présent et l'avenir, il faut, ici aussi, trouver le moyen de rapprocher les termes extrêmes, ne pas laisser aller du sujet sa durée après son espace, comme une banderole détachée qui flotte au vent. Et, pour cela, on ne voit guère qu'il puisse y avoir, ni qu'il soit nécessaire de chercher, une autre méthode que celle qui, tirant de l'élimation de la passion en représentation l'explication de son recul dans l'espace, doit assez évidemment y trouver aussi l'explication de son recul dans le temps. La méthode consiste à chercher dans la connaissance de la relation des deux termes une intuition fondée sur une endosmose ; l'impasse consisterait à y chercher une inférence fondée sur une association.

III

C'est l'explication associationniste, cependant, qui, ici aussi, a prévalu, et il est évident que, en dehors d'une espèce de nativisme du temps dont nous parlerons tout à l'heure, il n'y en avait point d'autre possible, dès qu'on admettait le principe berkeleyen et condillacien suivant lequel la qualité est une donnée première de la conscience à laquelle nulle passion à venir n'est liée par une innéité constitutive, et qui échappe, par suite, constitutivement au temps comme à l'espace. Dans une théorie où les sens ne nous révèlent pas l'éventualité d'une passion immédiatement et comme leur donnée propre, ils ne peuvent plus nous la révéler que médiatement et par voie d'association. C'est ce que J. Müller lui-même concède, comme nous l'avons vu au précédent livre (1), et, si le nativisme ultérieur a cru pouvoir faire de la spatialité, même en profondeur, une autre spécificité de la sensation, on a sans doute assez aperçu que c'est en liant à la qualité spécifique un caractère qui lui est absolument hétérogène, et qu'on y lie par conséquent sans aucune raison. L'explication de cette liaison, si on ne la cherche dans quelque théorie de la qualité profondément nouvelle, ne peut plus être cherchée que dans l'association. L'ouïe et la vue, n'ayant point

(1) P. 117.

la distance et la pression affective inscrites, à titre de renseignements, dans la loi même de leur constitution, mais seulement le son et la couleur du physicien et de l'artiste, ne peuvent plus nous fournir ces renseignements que par liaison *acquise* de ces sons et de ces couleurs avec des mouvements et des passions qui se trouvent les suivre et leur sont totalement étrangers : l'ordre du monde et le cours des choses, comme la perception nous en donne une image immuable, n'est plus qu'un effet particulier de ce mécanisme d'association sans raison. N'importe quelle *impression* peut ainsi se lier à n'importe quelle autre suivant la fréquence des rencontres ; la rencontre du tact et de la vue n'est que le cas le plus stable d'une association qui en principe est possible entre tous les sens et dans n'importe quel ordre. Il n'y a point d'impressions sensibles qui soient *significations* par nature, mais elles sont toutes susceptibles de le devenir par accident. Le temps, comme le révèle la perception, n'est lui-même qu'une suite habituelle de hasards, où l'*avant* ne se distingue pas de l'*après* en ce qu'il le *conditionne*, mais en ce qu'il *en avise*.

Nous avons montré, à propos des théories associationnistes de l'espace, que l'association, qui devait créer l'espace par synthèse, supposait cette synthèse formée avant elle. En fait, un sens ne peut s'associer à aucun autre sens, mais tous les sens, à leur manière propre, *représentent* une passion qui n'est donnée, c'est-à-dire *présentée*, par aucun sens, et qui ne peut s'unir, par conséquent, à sa représentation par aucun phénomène d'association (1) : la passion, dans l'association, est *consécutive* à la représentation : il faut expliquer qu'elle y soit représentée, c'est-à-dire *présente* ; la perception est une *in-tuition* (2). C'est ce qui fait qu'il y a une perception *extérieure* et non point un simple *passage* de l'un à l'autre de nos états *internes*. Et c'est ce qui fait que cette extériorité est un ordre, une disposition naturelle et nécessaire des choses. De même, le temps, pour être une succession, n'est pas un *désordre* ; c'est un ordre, c'est-à-dire une règle, de consécution. S'il peut être une règle de consécution, c'est qu'il n'est point le fruit d'une liaison contingente et arbitraire, mais que la succession dont il est fait est à son tour une sorte d'endosmose mutuelle de ses moments, qui ne leur laisse aucune possiblité de s'égrener ou de changer de place. C'est ce que la théorie associationniste ignore, et c'est pourquoi le temps qu'elle nous présente, d'une part, n'est pas une *forme de conscience*, mais un passage d'une conscience à une autre, une succession de consciences, et, en ce sens déjà, une impossibilité ; qu'il n'est pas, d'autre

(1) Voir livre II, p. 95-98 et 98-99.

(2) *Ib.*, 153.

part, un ordre objectif de succession, mais une suite arbitraire, concevable dans les sens les plus divers, et, à ce titre encore, une pure apparence de temps. Un *ordre* de succession serait à ces deux titres impossible par association : il se réalise, parce que la synthèse qui constitue le temps, comme celle qui constitue l'espace, n'est pas une liaison lâche et quelconque de représentation à représentation, mais une liaison intime et irréversible de représentation à passion, c'est-à-dire de phénomène à être.

Outre les preuves qui résultent d'elles-mêmes des considérations présentées à propos de l'espace et que nous venons de rappeler en partie, nous en tirons une du caractère proprement temporel de cette liaison. Si elle était associative, la liaison serait toujours réversible : or elle ne l'est pas. La plus importante de ses formes, pour le clairvoyant, est assurément celle que l'on présente communément comme une association des données de la vue à celles du tact. Mais ce n'est pas aux *représentations* tactiles que les données de la vue sont liées (sinon associées) ; c'est toujours aux passions que ces représentations symbolisent et, dans quelque mesure, enveloppent ; et la liaison apparente des sensations visuelles aux sensations tactiles n'est jamais que le masque ou l'intermédiaire de cette liaison plus profonde de sensation à passion. Et c'est justement pourquoi la liaison en question n'est jamais réversible : si la vue symbolise le toucher, du moins affectif, en ce double sens qu'elle en est le *phénomène* dans l'espace et le *signe* ou *avis* dans le temps, la sensation tactile, en revanche, ne peut être ni le *phénomène*, ni l'*avis* de la sensation visuelle. On réussirait même à peine à se faire comprendre, si l'on voulait présenter le tact comme un *phénomène* de la couleur, alors que nous voyons tout naturellement dans la couleur une sorte d'habit du corps solide, c'est-à-dire tangible. Mais on ne peut pas soutenir plus légitimement que le toucher puisse être le *signe* de la couleur : sans doute, il est difficile à un clairvoyant de toucher un objet sans en évoquer mentalement la représentation visuelle (1) ; on sait que les expériences à l'esthésiomètre sont gravement corrompues par ces formes d'évocation (2) : la vue est le sens naturel de l'espace ; même la représentation simultanée des parties des corps proches y est plus commode et plus précise que dans le toucher ; et nous tendons spontanément à confirmer et à sanctionner tous les autres renseignements de nos sens en les élevant sur le plan visuel comme à la plus haute puissance de représentation (3). Mais cela ne veut pas dire que le contact

(1) CLAPARÈDE, *L'Association des idées*, 1903, p. 132-133 ; Max OFFNER, *Das Gedächtnis*, Berlin, Reuther et Reichard, 1909, II, p. 14.

(2) Dr PHILIPPE, *Rev. phil.*, 1916, II, note p. 161-165 (*Sur les formes de perception des sensat. tactiles de Weber*).

(3) Pour expliquer le fait, M. CLAPARÈDE suppose simplement que le lien asso-

nous signifie jamais la couleur : cela veut seulement dire qu'il s'y *représente* ou, mieux encore, qu'il y cherche un moyen de mieux représenter ce qu'ils représentent en commun. Or, ce qu'ils représentent en commun, c'est une passion, dont la sensation tactile est bien un symbole plus approché, mais par cela même moins parfait à titre de représentation. Une clef que je touche dans ma poche sans la voir ne peut nullement me signifier la sensation purement visuelle d'une clef, car ce que j'appelle sensation visuelle des choses n'est qu'une représentation visuelle d'*impressions* tactiles. Le tact ne peut évoquer la vue qu'en s'évoquant lui-même, et c'est pourquoi il ne l'évoque jamais en définitive, mais seulement à titre d'auxiliaire par où est simplement renforcée une signification qui lui appartient en propre. Ainsi, il y a un sens dans lequel se fait la liaison, et elle n'est pas réversible. Elle va des sensations proprement dites aux passions, et non pas des passions aux sensations. La vue représente et signifie le tact, mais non pas le tact la vue. C'est que la vue n'est rien que signification et qu'elle ne peut signifier qu'une passion, c'est-à-dire, en principe, une impression tactile au stade passif ou affectif ; tandis que le toucher, sous sa forme passive, n'a nullement besoin de signifier quoi que ce soit, et, même sous sa forme représentative et sensorielle, ne signifie que les affections mêmes qu'il est capable de donner.

S'il en est ainsi, si, d'une part l'ordre du temps nous apparaît dans la perception comme rigoureusement déterminé en un sens, et si, d'autre part, ce sens va, non du phénomène au phénomène, mais du phénomène à l'être, nous atteignons ici un temps véritable dans toutes les acceptions du terme, dans cette acception que c'est une vraie sucession (puisqu'elle est absolue), et dans cette acception que c'est une succession vraie (puisqu'elle dépasse l'apparence et est fondée dans l'être). Ce n'est plus l'association réversible et hasardeuse de sensations purement subjectives qui nous fait croire à une relation réelle : c'est la relation réelle qui rend possible une liaison infiniment plus intime que toute association. La couleur ne peut être le signe conscient de la chose mécaniquement agissante que parce qu'elle en est faite et comme le

---

ciatif contracté par le sens tactile à l'égard de la vue (et aussi de l'ouïe) est plus fort que celui qui se crée en sens inverse. Mais c'est l'énoncé du fait plutôt que son explication. M. OFFNER énonce à son propos, à la vérité sous forme d'observation épisodique, cette loi remarquable, qu'il conviendrait cependant d'expliquer elle-même, que les représentations se fixent mieux dans la mémoire à mesure qu'elles appartiennent à une organisation sensorielle plus haute, plus riche et plus discriminative (p. 15). Le fait que nous étudions serait donc sans doute une espèce de phénomène de refoulement. Nous croirions plutôt à un phénomène d'attraction ou de polarisation. Les images visuelles ne refoulent pas les images tactiles : elles les subliminisent et les parachèvent en les élevant à une plus haute puissance de représentation (V. plus loin, 2e partie, chap. I, sect. III, III, et section V).

dernier terme de la sublimation par où la passion, à force de s'atténuer, s'éthérise et se donne un corps quasi glorieux où elle s'apparaît et s'annonce à elle-même. Le mouvement du présent à l'avenir n'est plus alors l'absurde sortie d'un être hors de son propre temps : ce n'est plus une banderolle qui part de nous et flotte hors de nous : il part bien de nous, mais il y retourne, et toutes les parties en sont faites des éléments les plus solides de notre réalité. Comme l'espace, il devient réel *en restant nôtre*, et ce caractère, qui semblait les rendre l'un et l'autre impossibles, est au contraire ce qui assure leur possibilité et dégage leur notion d'une antinomie ruineuse.

Il est clair que le temps, dans les théories phénoménistes de la qualité, ne peut pas plus avoir ce caractère que l'espace. Il est, au contraire, quelque chose qui s'ajoute à chaque moment à nous-mêmes par un accroissement imprévu, et qui s'y ajoute au gré d'une largesse de la nature dont la régularité peut nous agréer et nous servir, mais dont les raisons ne peuvent jamais nous apparaître. Comme c'est à Berkeley que nous devons les principes de cette philosophie de la qualité dont notre psychologie courante découle, en même temps qu'une théorie connexe de l'espace qui n'a rien perdu de son crédit, c'est principalement à Hume, son disciple, que nous devons le premier développement de cette théorie du temps qui en est la suite, et qui liée (assez lâchement, du reste), chez ce dernier au principe d'universelle nécessité, devait aboutir inévitablement, dans un empirisme *radical*, au principe d'universelle contingence, dont son système est le véritable évangile. Il tenait de ses prédécesseurs et surtout de Berkeley que nous ne connaissons que des états subjectifs ; mais il vit que cette hypothèse faisait surgir un problème absolument nouveau qu'il se crut réservé à la fois de révéler et de résoudre (1) : le problème de la connaissance du temps. Nous connaissons, en effet, souvent, fait-il remarquer (2), presque aussi bien l'avenir que le présent et le passé, et même on peut dire qu'en certains cas nous le connaissons de la même manière et avec la même certitude : ainsi, « de certaines qualités particulières de l'image... l'œil... infère la grandeur de l'objet » avec une telle force que « cette inférence du

(1) Voir *Traité de la nature humaine. De l'Entendement*, IV, VII, trad. M. David, Alcan, 1912, p. 319 : « Je suis effrayé et confondu de la solitude désolée où me place ma philosophie » ; lettre à Henry Home (citée THOMSEN : *David Hume*, t. I, p. 43 de l'éd. allemande) où il attend du triomphe de sa doctrine « un renouvellement presque total de la philosophie » ; *Traité*, *ib.*, III, VII, note de la p. 25 : « Cet acte de l'esprit n'a jamais encore été expliqué par aucun philosophe » ; *Essai sur l'ent. humain*, trad. David, Alcan, 1912, IV, p. 31 : « Cette partie de la philosophie a été peu cultivée » ; p. 44 : « Nulle lecture, nulle recherche n'a encore été en mesure d'écarter la difficulté que j'élève ».

(2) *Essai*, IV, p. 31 : c'est une « évidence » qui vient tout de suite après celle de la sensation et du souvenir.

jugement, il la prend pour une sensation » (1). La même anticipation presque hallucinatoire apparaît chez le « chien qui évite le feu et les précipices » et connaît la proximité du gibier à son odeur (2). La perception, comme on le voit par ces exemples, n'est pour Hume qu'un cas particulier et le plus frappant de l'induction, et ce n'est pas un de ses moindres mérites que d'avoir aperçu le premier, même au prix d'une terrible équivoque, que nous avons relevée au précédent livre (3), le lien étroit des deux problèmes. Il les explique donc ensemble et de la même manière : par l'effet d'une détermination toute subjective, pratiquement salutaire (4), théoriquement dénuée de sens (5), que nous acquérons à lier des choses réellement sans lien, lorsque l'expérience nous les montre en consécution régulière : la Providence berkeleyenne externe est ramenée à un « merveilleux et inintelligible instinct de notre âme » (6) par où « la nature brise à temps la force de tous les arguments sceptiques » (7) et nous « *détermine* à juger aussi bien qu'à respirer » (8) sans aucune espèce de *raison* : car l'expérience n'est jamais une raison (9). L'ordre du temps, comme la perception nous en donne d'abord une si parfaite image, n'est donc point lié à la nature de la perception, et il n'a rien, par suite, dont nous puissions trouver en nous la raison en même temps que nous en trouverions en nous l'origine ; il ne tient qu'à « une sorte d'harmonie préétablie entre le cours de la nature et la succession de nos idées » (10), hypothèse qui peut bien justifier tant bien que mal notre confiance aux choses, mais qui nous fait aussi le jouet de leur complaisance et nous enlève tout espoir de ramener jamais notre durée en nous-mêmes et de comprendre notre existence dans le temps non plus que dans l'espace.

Et certes, tel est bien l'état où nous met la conscience qualitative ; elle nous projette aussi loin que possible hors de nous dans le temps et dans l'espace : aussi son premier effet sur l'animal et sur tout être

(1) *Traité. De l'Entend.*, III, IX, p. 145.

(2) *Ibid.*, III, XVI, p. 222-223.

(3) 2e partie, ch. III.

(4) *Essai*, V, I, p. 50-51.

(5) *Ib.*, VII, I : « Même dans les évènements les plus familiers, l'énergie de la cause est aussi inintelligible que dans les plus inaccoutumés » (p. 77-78).

(6) *Traité. De l'Entend.*, III, XVI, p. 224. — *Essai*, V, II, p. 61.

(7) *De l'Entend.*, IV, I, p. 233.

(8) *Ib.*, p. 229.

(9) *Ib.*, III, VI, p. 118-119 ; III, XIV, p. 207. — *Essai*, IV, II, spécialement p. 38-44 (« Dire que l'inférence est expérimentale, c'est faire une pétition de principe », p. 43) ; VII, I (p. 77-78) et II (p. 83-84), etc.

(10) *Essai*, V, II, p. 61.

spontané est-il de les aliéner complètement d'eux-mêmes et de les faire vivre dans le perpétuel mirage d'une existence à la fois externe et future à eux-mêmes. Mais les philosophes qui, pour nous reconquérir sur la nature, ont cru expédient de nous réduire nous-mêmes à des états de pure qualité, n'ont fait qu'aggraver cette aliénation involontaire d'une division consciente et systématique (puisqu'ils n'ont pu séparer la qualité de l'objet), et qu'ajouter une absurdité à un simple mystère. La qualité ne peut éclairer que ceux qui remontent à ses origines intellectuelles et ne cèdent pas à ses apparences sensibles. Tandis que la succession du signe et de la chose signifiée prend un caractère d'évidence dans la découverte du rapport de parenté qui les lie l'un à l'autre, elle devient absolument arbitraire hors de la considération de ce rapport : vainement tenterait-on d'ajouter à l'harmonie préétablie de Hume et de Berkeley, pour dissiper cet arbitraire, toutes les adaptations que l'évolution peut produire : l'évolution n'a jamais pu fixer une association impossible dans son principe, et l'arbitraire de l'association ne fait qu'un avec son impossibilité. Si deux représentations pouvaient s'associer une seule fois, il n'y a pas de raison pour qu'elles ne pussent le faire toujours.

L'association n'est pas la loi de la conscience : elle en est l'apparence ; mais c'est une apparence invincible à une conscience non éclairée. Sans doute, jamais le tact n'arrive à s'associer à la couleur, puisque jamais la couleur ne devient tangible ; jamais le mouvement n'arrive à s'associer à la vision, puisque la vision ne peut jamais avoir rien de moteur et qu'elle engendre en réalité le mouvement qu'on voudrait lier à elle du dehors. Mais il reste qu'incapables de s'associer, ces états cependant *se suivent*, et que le mouvement et le contact ne sont donnés qu'*après* leur condition visuelle antécédente. L'association est donc seulement attente de consécution, et d'une consécution fantasmagorique et sans raison. Ainsi apparaît le temps à la sensibilité non éclairée, fût-elle même en apparence savante. Et tel est le mirage qui, prolongeant ses effets jusqu'au cœur même de la philosophie spéculative, conduira un esprit aussi pénétrant que Hume à réduire la causalité naturelle elle-même à une suite inintelligible d'apparences constamment liées. Il est sûr, en tout cas, que c'est ainsi que la réalité se présente à la sensibilité primitive, et, si la description de Hume devait perdre toute valeur logique, elle conserverait toujours cette haute valeur anthropologique qu'il réclamait lui-même si justement pour elle (1).

(1) *Traité. De l'Entend.*, III, XVI, p. 222 et suiv.

IV

Cependant, jusqu'au cœur de la sensibilité animale, l'analyse des faits oppose un démenti à l'apparence. Le signe sensoriel, pour l'animal, n'annonce pas seulement la chose signifiée ; il s'incorpore la chose et en revêt l'efficacité : le signe d'une chose terrifiante devient terrifiant. Et ce déplacement d'efficacité est la loi même de la sensation : l'irritabilité se propage de la chose à son signe comme d'une excitation plus intense à une excitation moins intense : la possibilité même de rester sensible à des excitations progressivement plus inaffectives, c'est-à-dire plus qualitatives, a sa condition biologique dans la relation intime de la qualité et de l'objet, de sorte que la possibilité même de la perception des qualités est liée à l'affectivité d'emprunt qu'elles tirent de leur étroit mélange avec les sources d'affections immédiates. C'est ce que la philosophie de la qualité elle-même a peut-être aperçu, lorsqu'elle a cherché dans une *loi d'intérêt* le principe véritable de l'association. L'intérêt vital, manifesté dans quelque élan continu, créerait entre des suites de perceptions discontinues une unité subjective et une interpénétration par où l'on croit pouvoir définir une sorte de *durée innée*, expression de la nature même de l'âme, qui pourrait s'y succéder sans s'y disperser.

Mais l'intérêt même ne saurait lier ce qui n'est pas liable en nature, et ce pragmatisme de la sensibilité, qui prépare celui de l'intelligence, méconnaît que la première comme la seconde a sa loi dans la réalité, qui seule assure nos intérêts et ne saurait en dépendre.

L'explication de l'association par l'intérêt et cette forme de pragmatisme expriment, du reste, assez bien, comme on a pu le voir par les textes cités, l'esprit même de Hume, chez qui l'habitude joue le rôle d'une sorte de Providence interne ; et l'on peut dire, en confirmation de ses vues anthropologiques, qu'elles traduisent principalement la mentalité de l'animal et sa philosophie implicite : c'est pour lui plus que pour l'homme primitif encore que la nature est vraiment un système de correspondances symboliques par qui son bien et son mal lui sont annoncés et lui apparaissent même comme de quelque manière produits. L'utilité des liaisons dont la sensorialité est faite explique cette confiance ; mais c'est leur valeur objective qui explique à son tour leur utilité et peut seule justifier cette confiance même. Cependant l'animal, à qui l'on ne saurait demander une curiosité que tant de grands philosophes jugent déplacée, fait crédit à la liaison même d'une bienfaisance qui n'appartient qu'à son objectivité : la plus absurde crédulité découlera de cette légèreté : comme elle fait de la perception, c'est-à-dire de la réalité, une liaison stupide, elle conduira à prendre éventuellement

les liaisons les plus réellement stupides pour des perceptions, c'est-à-dire pour la réalité. La crédulité aux coïncidences deviendra une loi de la conduite qui paraîtra le fruit des enseignements de la nature même. Ainsi se constitue une nature où tous les phénomènes sont possibles dans tous les ordres de suite et où n'importe quel présent peut signifier n'importe quel avenir. Les superstitions de la magie symbolique, la croyance aux présages ne sont que la forme consciente de cette philosophie naturelle et une sorte d'inversion du mécanisme de la perception. Si, suivant la loi véritable de ce mécanisme, l'ordre des signes n'est qu'un retournement de l'ordre des causes, qu'il nous fait *percevoir* sans que nous ayons à les *induire* (1), la prévision perceptive et la prévision scientifique elle-même n'apparaissent plus que comme la fonction naturelle d'une conscience qui découvre l'ordre véritable du temps ; dans cet ordre, en effet, ce qui suit est causé par ce qui précède, et la suite des événements y justifie son irréversibilité dans cette raison évidente que la cause ne peut jamais être donnée après l'effet. Mais, si la suite du temps n'est que la consécution des événements à leurs signes absolument arbitraires, cette consécution même devient évidemment arbitraire, et nous n'avons aucune raison de croire qu'elle tienne à une irréversibilité effective et naturelle. Dès lors, la notion même du temps s'évanouit dans ce qu'elle a d'essentiel. On ne peut donc s'étonner que la philosophie de la qualité l'ait à ce point altérée, jusqu'à mettre dans le temps le fondement de la réalité, laquelle seule peut cependant donner un fondement vrai au temps. Mais aussi cette suite dont on parle se définit-elle plutôt par la diversité des apparences que par leur succession et par une fuite que par un ordre. Seulement, un temps qui n'est pas un ordre n'est pas un temps, et il est impossible de trouver le principe d'un ordre régulier du temps en dehors de l'être, c'est-à-dire de le trouver dans la qualité ramenée à un principe suprême et indépendant de l'intelligence : il n'y a pas de temps dans un rêve.

---

(1) Voir livre précédent, 2e partie, III, III. p. 153.

DEUXIÈME PARTIE

LA MÉMOIRE PERCEPTIVE

On pourrait croire à la vérité que ce temps mêlé à l'espace n'est qu'un temps corrompu et qui tire sa réversibilité apparente précisément de ce qu'il se réfracte dans un milieu où tous les mouvements sont réversibles. Assurément, il n'en saurait être ainsi, puisque, comme l'espace est la connaissance du temps, l'ordre du temps est le seul fondement possible de l'ordre de l'espace. Il n'y a donc point d'ordre spatial étranger au temps et où l'ordre du temps puisse se renverser ou se corrompre. La notion de temps se corrompt par une erreur psychologique qui peut aussi corrompre celle d'espace, et l'espace à son tour ne serait qu'un rêve, — il ne serait ni une véritable extériorité, ni une extériorité de choses véritables (1), — il se réduirait à un mirage de représentations, si les représentations ne trouvaient toutes dans leur liaison à la passion qu'elles symbolisent à la fois ce qui les exclut de l'être et ce qui les y fonde. En revanche, elles tirent de cette relation une rigueur d'ordre qui assure aussi bien le temps vrai que l'espace vrai. L'espace vrai n'est pas fait de couleurs, de formes sensibles et en général de représentations ; le son et la couleur sont dans l'espace sans être de l'espace, et ils n'y entrent qu'en se soumettant à des lois qui leur préexistent et dont ils ne sauraient modifier si peu que ce soit, ni, à plus forte raison, retourner le cours. Ce n'est que dans l'espace théorique du géomètre que les mouvements se tracent en sens quelconque. Le véritable espace est fait de choses perçues, et il tient son existence de leurs rapports, dont la régularité définit l'ordre même de l'univers (2). Le temps ne saurait donc devenir un désordre en descendant dans l'espace, à supposer même qu'il n'y fût point par nature.

(1) Voir précédemment, p. 175.

(2) Voir livre II, 1re partie, chap. I, III, p. 96, et 2e partie, chap. II, II, fin.

Mais nous n'avons même pas besoin d'écarter l'objection, car nous voulons montrer précisément qu'il n'existe point d'autre temps que celui de l'espace et que celui qu'on voudrait chercher dans la mémoire n'est en réalité que le temps de la perception.

Pour cela, nous établirons d'abord que la mémoire est faite identiquement de la même étoffe que la perception, que l'aptitude d'un état à revivre en image est en proportion exacte de sa valeur représentative, et que chacun se fixe mieux dans le temps à mesure qu'il est plus pénétré d'espace ; nous ferons ensuite apparaître que cette corrélation est inévitable, vu que la seule mémoire que la sensibilité connaisse est celle qui est intéressée dans la perception et la conditionne.

CHAPITRE PREMIER

LA MÉMOIRE COMME FONCTION EFFECTIVE DE LA PERCEPTION

Notre thèse est que la mémoire n'est qu'un auxiliaire patent ou un résidu confus de la perception. Cette thèse est donc liée à différentes éliminations. Si mémoire et perception ne sont que deux aspects d'une même opération mentale, la valeur mnémonique d'un état mental doit être en proportion de sa valeur perceptive, c'est-à-dire représentative : d'où il suit d'abord qu'il ne peut y avoir de mémoire affective, — l'affection et la représentation étant toujours en raison inverse l'une de l'autre ; — ensuite, qu'il ne peut y avoir de mémoire développée des sens médiocrement représentatifs, tels que goût, odorat et même toucher, et nous devrons distinguer ici entre la faculté de *reconnaître* les sensations, quand elles sont données, et celle de les *remémorer* sans le secours d'aucune impression actuelle.

Section I

LA MÉMOIRE AFFECTIVE

C'est une constatation bien ancienne et qui conserve toute sa valeur, que nos seuls souvenirs caractérisés et usuels sont des souvenirs de représentations (1). Les états affectifs sont-ils capables de révivisecence mné-

(1) C'est SPENCER qui a présenté cette thèse le plus nettement : *Principes de Psychologie*, tr. Ribot-Espinas, t. I, 2e partie, V, p. 233 et suiv. On la retrouvera plus particulièrement chez HÖFFDING : *Psychologie*, tr. Poitevin, p. 32, et chez Max OFFNER, *loc. cit.*, p. 13-15.

monique ? Il faut reconnaître que le problème, anciennement discuté entre Spencer et Bain, entre Bain et James (1), et mis au premier rang de la controverse par l'adhésion retentissante de Ribot à la solution la plus radicalement affirmative (2), n'a cessé de souffrir d'une équivoque qui explique et qui est susceptible d'éterniser le partage paradoxal des opinions. Un souvenir, est-ce une impression dont l'action, plus ou moins atténuée par le temps, se prolonge ou se ravive à travers des intervalles de conscience diminuée ou de conscience éteinte ? C'est au contraire un état qui est ressenti comme privé de son action. Une émotion-*souvenir* ne pourrait être une émotion *réelle* : elle devrait être une émotion *idéale*, suivant une distinction de James (3) qui mérite d'être défendue contre Ribot (4), mais qui a besoin d'être précisée et étendue. Cette distinction est, en effet, valable pour les représentations comme pour les affections, et même dans un sens plus évident : les premières ne deviennent images que sous la condition d'une *idéalisation*, c'est-à-dire, en somme, d'une déperdition, dont on ne saurait dispenser les *images d'affections*. Il n'est pas vrai que chaque état revit selon sa première nature et que, la représentation revivant en représentation, l'affection est de même fondée à revivre en affection (5). La représation ne revit pas en représentation effective. L'exactitude et la vivacité d'un souvenir n'a aucun rapport avec l'illusion d'une réalité : l'hallucination n'est pas le plus haut degré de la mémoire (6). La représentation-souvenir diffère en nature, et non pas seulement en degré, de la représentation-sensation. Pour des raisons que nous rechercherons bientôt, elle est restée le *phénomène* d'une passion éventuelle sans en demeurer le *signe* annonciateur, ou *avis*. Recouvre-t-elle de quelque manière ce second caractère ? Elle cesse d'être souvenir et s'achemine, autant qu'il lui est possible, vers l'état qu'on appelle hallucination. Mais la chose n'est pas facile, et la sensation tire de l'excitant réel une objectivité qu'aucune excitation centrale ne semble à même de lui restituer totalement. On sait, en effet, ce que nous entendons ici par *passion*. Il ne s'agit nullement de ces réactions émotives et motrices qui peuvent être attachées *par association* à la sensation, mais qui, justement comme associées, ne sauraient la constituer. Celles-là, sans aucun doute,

---

(1) SPENCER, *ibid*, p. 223 et suiv. ; BAIN, *The Emotions and the Will*, chap. V, p. 89 et 99 ; JAMES, *Principes of Psychology*, t. II, p. 474.

(2) *Psychol. des sentiments*, 1896, chap. XI, et *Problèmes de psychol. affective*, 1910, chap. II.

(3) *Loc. cit.*

(4) *Psych. d. sent.*, p. 161-162.

(5) PEILLAUBE, *Les Images*, Rivière, 1910, p. 108.

(6) Cf. le même, p. 162.

peuvent aussi s'ajouter à l'image, et ne suffisent, du reste, pas à lui conférer un caractère hallucinatoire. La passion qui constitue la représentation et dont elle est faite est celle qui trouve son expression intellectualisée dans les éléments intensifs et extensifs de la sensation ; or, nous verrons que ceux-là n'arrivent jamais à reformer leur complexité spécifique même au sein des hallucinations qui contrefont la perception au plus haut degré. Cependant la question est ici secondaire (v. p. 222) ; car encore une fois, les voies du souvenir ne sont point celles de l'hallucination : si l'hallucination est une perception manquée, le souvenir n'est même pas un effort vers l'hallucination ; il ne tend même pas à revêtir ces éléments d'intensité et d'extériorité, c'est-à-dire d'objectivité, que l'hallucination échoue à reconquérir. Il n'a gardé de la représentation que son symbolisme, mais c'est un symbolisme mort, parce qu'il est privé d'*attente*. Or, cette forme appauvrie d'existence et de conscience, cette signification sans efficace, et qui ne peut évoquer aussi que des formes atténuées des réactions associées primitives, est le caractère propre du passé pour l'opinion universelle. Le passé a le caractère des peintures et de la musique imitative, et c'est pourquoi il en a aussi le charme. *(Il n'est pas de serpent ni de monstre...)* Un état affectif, pour mériter le nom d'*image*, devrait donc être susceptible d'une transformation analogue. S'il revêt un caractère plus ou moins hallucinatoire, s'il nous anime d'une colère ou d'un amour, d'un chagrin ou d'un ravissement *réels*, s'il est *ressenti* (1) au sens plein du terme, il n'est pas *imaginé*. Or, on n'a jamais donné d'autres exemples de mémoire affective que ces retours d'émotions réelles (2). On n'a donc point révélé de véritables affections-souvenirs. Mais est-il même possible de concevoir de pareils états ? En quoi la transposition mnémonique pourrait-elle bien consister dans l'espèce ? Une affection n'a pas de *sens* : elle ne peut donc perdre son sens, l'*amortir*. Ou réelle, ou inexistante, mais jamais purement idéale, elle ne peut perdre qu'une part de sa vivacité ; elle assourdit son timbre et ses résonances ; elle passe à l'arrière-plan de la conscience, d'où quelque secousse la tire faiblement par intermittence et lui donne une reviviscence qu'on croira mnémonique. Il n'en est rien, et les perceptions assourdies revivent aussi de cette manière : elles peuvent aussi reconquérir une vivacité qui est celle de la sensation et non pas du souvenir. Enfin, les affections peuvent aussi se dégrader en dispositions, en *humeurs* : loin d'être inactives, elles sont peut-être, sous cette forme, comme Ribot l'a bien vu, les facteurs les plus influents du tempérament : mais cette efficacité ne saurait être portée au compte

(1) Ribot, *ib.*

(2) Voir les articles de Mauxion et de Paulhan, *Rev. phil.*, 1901, I et 1902, II.

d'une existence mnémonique où se dégraderait leur existence positive ; au contraire, elle les exclut de la mémoire qui ne contient que ce qui n'agit plus.

— Mais peut-être objectera-t-on que, suivant nos propres vues, toute représentation est représentation de passion, c'est-à-dire d'affection, et qu'en conséquence tout souvenir de représentation doit être souvenir d'affection. Admettons, dira-t-on, que le souvenir ne soit plus qu'un phénomène et cesse d'être un signe ou avis : tout de même, le phénomène d'une affection ne peut cesser d'être affectif.

— Tant s'en faut, répondrons-nous, que même la représentation complète — phénomène et avis, — la représentation-sensation, ne conserve rien de la passion qu'elle symbolise et préavise. Elle ne peut devenir représentation d'affection qu'en cessant d'être affective. Comment peut-elle représenter ainsi l'affection sans en participer ? Nous commençons peut-être à l'apercevoir. L'affection est soumise à la loi du *tout ou rien*, comme l'ont appelée les Anglais. Elle est ou elle n'est pas. L'excitation qui la produit la déchaîne, quand l'intensité convenable est atteinte, avec une brusquerie qui ressemble parfois à un véritable retournement de la conscience : telle la brûlure que produit instantanément sur notre peau, dans un bain partiel (1), le réchauffement progressif d'une eau jusqu'alors agréable ou sans action affective. Ce que nous appelons les intensités diverses d'une affection n'en sont que des *formes* : elles n'en sont pas des *préformations*. Mais, dans toutes les sensations, le seuil de la sensation est inférieur — et il peut l'être en proportion considérable — au seuil de l'affection, lequel devient parfois théorique et presque inaccessible, comme dans les sensations auditives et visuelles ; et de l'un de ces seuils à l'autre une gamme d'intensités montantes ou descendantes se déroule qui, intimement mêlées à la qualité, y figurent, sans affection, l'approche ou le recul de l'affection. Ces intensités qui *préforment* l'affection et sont corrélatives à l'espace ne peuvent donc pas appartenir à l'affection positive, dont les degrés intensifs ont un autre caractère : elles n'appartiennent, avec l'espace, qu'à sa forme *représentée*. L'*affection représentée* a donc facilement de quoi se distinguer de l'affection naturelle ; elle possède des éléments intensifs et des éléments extensifs corrélatifs qui sont exclus de l'affection ; et il s'en suit que le souvenir de la première n'a aucune raison non plus de supposer la seconde. Pour l'intelligence de ces vues, il convient, du reste, de rappeler une seconde fois que les passions dont nous disons que la représentation est le signe efficace ne sont pas de celles qui peuvent s'associer à la représentation suivant les

(1) Le seuil de l'affection est, en effet, différent suivant les parties du corps,

hasards de l'expérience et de qui la représentation devient alors, suivant la description de Semon, l'excitant *ecphorique* (1), mais celles qui lui sont propres et consubstantielles et la pénètrent par endosmose. Celles-ci se ramènent presque aux affections de résistance ou d'opposition, et tout le monde sait par expérience que ces idées sont impropres à éveiller aucune passion actuelle si elles ne tirent de l'expérience individuelle une spécification affective supplémentaire.

Section II

La reconnaissance du présent

I

Il n'y a pas de mémoire là où il n'y a qu'affection, parce que la mémoire n'est qu'un auxiliaire de la représentation et que la représentation est toujours en raison inverse de l'affection. Il suit qu'il ne peut y avoir qu'une faible mémoire, un germe de mémoire, là où la perception, simplement ébauchée, ne fait que péniblement prévaloir ses éléments représentatifs sur ses éléments affectifs et ne nous livre qu'une ébauche d'objet dans une ébauche d'extériorité (2), dans les sens gustatif et olfactif. Cette relation proportionnelle, si elle pouvait être établie, éliminerait d'elle-même l'hypothèse et l'échappatoire que, si le temps ne peut être connu sans l'espace, c'est que la connaissance du temps pur, constamment empêchée par les sollicitations du milieu spatial, ne correspond qu'à des états-limite de libération, et comme de purification, spirituelles. En effet, si la connaissance du temps est proportionnelle à celle de l'espace, la limite de la première est celle de la seconde, et cette limite ne peut jamais coïncider avec la dissociation de ces deux éléments, mais toujours avec leur exténuation ou leur amplification maxima communes.

Pour bien l'entendre, il importe de comprendre d'abord que, si la mémoire est fonction de la perception, comme la perception a des degrés et s'achemine à sa perfection par étapes, il doit y avoir aussi des degrés, des progrès et des étapes de perfectionnement dans la mémoire, et l'intelligence de la relation des deux fonctions est liée à l'intelligence et à la distinction des formes et des échelonnements de la mémoire.

(1) *Die Mneme*, 3e éd., 1911, p. 19.

(2) Voir livre I, chap. VI, III, et plus loin, chap. II, IV.

Il faut donc, plus qu'en toute autre matière, se garder ici de solliciter les faits et, là où ils ne nous donnent qu'une forme rudimentaire de mémoire, d'y rattacher d'emblée des capacités mnémoniques supérieures qu'on lierait conjecturalement aux premières par le mécanisme obscur de l'*implication*. Cette conjecture d'*implication* méconnaît dès l'abord, en effet, que des limites mnémoniques strictes peuvent être imposées aux sensations par les limites de leur développement sensoriel lui-même. C'est ainsi qu'on ne saurait déduire conjecturalement l'existence de véritables *images* olfactives et gustatives du simple fait que nous savons *reconnaître* les odeurs et les saveurs *présentes*. La *reconnaissance* des odeurs et saveurs présentes n'implique pas nécessairement la capacité d'éprouver ou de reconnaître des odeurs ou des saveurs *passées*. De même qu'il y a des états affectifs dont l'action se prolonge et qu'on a pu signaler légitimement, comme nous le disions, dans cette survivance, un des éléments essentiels de la formation du caractère, de même c'est une condition générale de notre expérience sensorielle que cette aptitude des sensations passées à se prolonger de quelque manière dans des sensations présentes, qu'elles enrichissent de renseignements étendus ; et que cette aptitude soit aussi développée dans le domaine des goûts et des odeurs que dans tout autre, c'est ce que les facultés de discrimination des dégustateurs, des cuisiniers et des parfumeurs établissent très clairement. Nous appellerons cette forme de mémoire *reconnaissance du présent* (1), par opposition à la mémoire vraie et complète, qui est évidemment, suivant l'opinion universelle, une *reconnaissance* ou, du moins, une *reviviscence* du passé. Ces deux mémoires ont des rapports étroits, et nous verrons que la seconde, sous ses deux formes, recognition ou reviviscence pure, suppose et *implique* toujours la première ; mais la réciproque n'est pas vraie, et c'est ce que nous devons montrer d'abord, non seulement, du reste, pour les odeurs et les saveurs, mais pour toutes les formes de sensations : car, si les sensations visuelles et auditives sont toujours aptes à se mémoriser, il n'est pas certain qu'elles aient toujours des images mnémoniques pour conditions, et il y a quelque intérêt de démonstration à marquer cette distinction sous sa forme générale : si, en

(1) C'est ce que la psychologie contemporaine appelle quelquefois, à la suite de HÖFFDING, et d'un terme qui marque bien l'équivoque que nous relevons, image *impliquée* (*gebundene Erinnerung*), par opposition à la fois à l'image *libre* et à l'image *reconnue* (ou *localisée*). WUNDT dénomme le phénomène (*loc. cit.*, t. III, p. 502) *assimilation*. Mais le mérite de l'avoir distingué le premier semble bien revenir, comme M. PILLON l'a signalé (Sur la mém. et l'image affectives, *Année Philos.*, XVII, Alcan, 1907, p. 65), à AMPÈRE, qui, sous le nom de *concrétion* qu'il en propose, l'a analysé, dans son *Essai sur la philosophie des sciences* (t. II, Préface, p. LX note) avec une remarquable précision. On entend bien que ce phénomène n'a aucun rapport avec le *sentiment de fausse reconnaissance*. V. p. 239.

effet, même dans la vue et dans l'ouïe, qui sont incontestablement capables d'images-reminiscences ou d'images-souvenirs, la reconnaissance du présent n'implique pas la mémoire vraie du passé, à plus forte raison ne pourra-t-on jamais conjecturer la seconde en partant de la première dans des sens où l'existence de telles images est beaucoup plus sujette à caution.

II

Ce qui a compliqué la question, c'est que justement presque toutes les recherches ont porté à la fois sur les sens supérieurs et, en eux, sur les cas équivoques que crée le mélange constant des deux mémoires dans l'expérience auditive et visuelle *proprement humaine*. L'idée de notre permanence dans la succession est une de celles qui font le plus intimement corps avec notre conscience de chaque moment : il s'en suit qu'il nous est presque impossible d'éprouver une sensation tant soit peu distincte sans y rattacher quelque remémoration de ce qu'on pourrait appeler *son passé* dans notre expérience, et, même quand nous ne pouvons la restituer sous forme d'image, comme il nous arrive sans aucun doute pour la masse au moins des odeurs et des saveurs, encore cherchons-nous cependant à en révoquer les circonstances susceptibles d'une telle remémoration : soit par voie directe, soit par voie indirecte, nous tâchons à chaque fois à donner à nos sensations des quartiers d'ancienneté spirituelle ; il ne nous suffit presque jamais de reconnaître le présent : nous voulons y retrouver notre passé, y être « chez nous » (*heimisch, at homeness*). Mais, pour être chez soi, il faut avoir un *soi*. Cet avoir ne nous est pas primitif et il ne se conçoit guère ni chez l'enfant, ni chez l'animal, qui certainement cependant reconnaissent le présent.

C'est ce qu'on méconnaît lorsqu'on présente la reconnaissance du passé comme l'état brut dont se formeraient par assouplissement et intellectualisation certaines images insensibles que nos perceptions devraient s'incorporer pour devenir *reconnaissables* (1), ou comme « l'ébauche du sentiment de reconnaissance qui se produit à l'occasion » de ces perceptions (2). Dans cette hypothèse, il devrait être naturellement toujours possible de remonter par voie d'analyse et d'approfondissement de la reconnaissance du présent à la reconnaissance du passé, qui ne constituerait qu'une « satisfaction complémentaire » de la pre-

(1) Dr Philippe, *L'Image mentale*, Alcan, 1903, p. 47-69.
(2) Piéron, dans Dumas : *Traité de Psychol.*, I, p. 802.

mière et en soi une forme de mémoire tout accessoire (1). Or, en réalité, non seulement cette récupération de l'image pure sur la soi-disant image *impliquée* est presque toujours pratiquement impossible, au moins pour la masse des hommes, dans les sens inférieurs, mais les exemples même qui paraissent justifier cette vue dans les autres sens, et en fournir une illustration de fait, sont empruntés à cette forme mixte de reconnaissance *humaine* dont nous venons de parler et dont justement l'origine est en cause : la reconnaissance du présent n'y restitue par analyse apparente qu'une reconnaissance du passé qu'on y a préalablement associée par synthèse. M. Delacroix a bien décrit ces états *mixtes* : Je ne *reconnais* Notre-Dame un jour de soleil que « si la perception présente évoque, par exemple, le souvenir d'un jour gris ». « On ne reconnaît, en somme, que dans la mesure où l'on distingue ». « Je reconnais ma perception parce que je reconnais mon souvenir » (2). La description concerne la reconnaissance du passé dans le présent, non la reconnaissance du présent.

Dans cette conception, la reconnaissance du passé ne consisterait qu'à expliciter une distinction implicite. Dans celle de Höffding (3) (et aussi de Woods) (4), elle consiste plutôt à dissoudre une association spontanée, à rendre sa liberté, suivant la métaphore adoptée (*freie Erinnerung*) (5) au souvenir impliqué ou prisonnier (*gebunden*) par une sorte de procédé de vérification (6) ; mais ici encore, par conséquent, on doit admettre que la reconnaissance du présent contient véritablement l'image pure, quoiqu'elle la retienne et qu'elle l'inhibe. La conception, issue de certaines expériences ambiguës, conduit naturellement à s'y limiter : elle élimine les sens du goût, de l'odorat et du toucher ; même dans les sens supérieurs, elle implique, si elle ne suppose, certains exemples. Encore une fois, ils sont sous la main : mais on est en droit de les récuser. Ils sont tous de cet ordre : « — Vous ne me reconnaissez pas ? — Attendez ! Je vous ai rencontré chez mes amis Z... ! » (7). La question en appelle

---

(1) PIÉRON, *ib.*, p. 805.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 77 et suiv.

(3) Deux premiers articles du mémoire *Ueber Wiedererkennen* (*Vierteljahrschrift für wissensch. Philos*, XIII et XIV). Cf. *Philos. Studien*, VIII, et *Psychologie*, V, B. 1 et 2.

(4) *Amer. Journ. of Psychol.*, *XXVI* (1915) : An experimental Analysis of the Process of recognizing.

(5) Mém. cit, XIII, p. 437.

(6) *Ib.*, p. 443 et suiv.

(7) Vérifiez sur les exemples suivants invoqués par HÖFFDING (*ib.*, p. 425) : sentiment du déjà vu devant un visage, un trait de visage ; observation, dans le ciel, au soleil couchant, d'une nuance de couleur originale qui réveille confusément une impression antérieure analogue ; sentiment qu'un état d'âme éprouvé n'est pas

à la reconnaissance du passé comme tel : comment ne la supposerait-elle pas possible? Reconnaître une personne présente, au sens où de telles questions nous y invitent, c'est reconnaître du passé comme tel. Mais ce retour au passé est matériellement impossible pour la masse au moins des sensations gustatives et olfactives, que la grande majorité des hommes, en tout cas, sont incapables de faire revivre en images ; et même à l'égard des sensations auditives et visuelles, il dépasse certainement les capacités de l'animal et de l'enfant très jeune : cependant nul être animé ne pourrait vivre sûrement, même peut-être un seul jour, s'il ne savait *reconnaître* ses sensations *présentes*, de quelque ordre qu'elles puissent être.

III

C'est le sentiment de ces distinctions qui apparaît dans la conception de M. Bergson et qui lui donne un si haut caractère de plausibilité. M. Bergson a montré à la perfection qu'il y a deux manières irréductibles de sentir le temps et de le vivre : le passé, pour nous, ou bien c'est ce qui se répète, c'est le *révocable* ; ou bien c'est ce qui ne peut se répéter, c'est l'*irrévocable*. Et ce qui marque bien l'irréductibilité de ces deux passés, c'est que, dans ces caractères évidemment contraires, nous avons en même temps leurs définitions suffisantes.

Cependant, si les raisons invoquées par M. Bergson au bénéfice de la spécificité du sentiment du passé sont vraiment décisives, on ne saurait accorder la même autorité à la métaphysique qui fonde et explique pour lui cette distinction. La distinction de la reconnaissance du présent et de la reconnaissance du passé est une chose, l'opposition de l'espace pur et de la durée pure en est une autre, et la première, si nous en considérons tous les aspects, bien loin de recouvrir et de justifier la seconde, nous fournit d'assez fortes raisons de la rejeter. S'il est vrai qu'on peut reconnaître le présent sans reconnaître le passé, ce n'est pas parce que ces deux reconnaissances se rattachent respectivement à un espace et à une durée irréductibles : il apparaît plutôt, au contraire, que c'est parce que la reconnaissance du passé et, par suite, la vraie connaissance du temps, est liée en fait dans les sensations à la connaissance de l'espace, qui est de portée très inégale suivant les sens. La portée mnémonique des sens apparaît comme limitée par leur

nouveau, qu'on connaît tel mot étranger que cependant on ne peut traduire. Höffding a raison d'appeler cette reconnaissance la « reconnaissance immédiate ». C'est la reconnaissance vague du passé : ce n'est pas la reconnaissance du présent.

portée spatiale, et, pour être capables de nous projeter du présent dans le passé, ils doivent être dans la même mesure capables de nous projeter de nous dans les choses, c'est-à-dire, comme nous le disions récemment (1), du présent dans l'avenir. Aussi l'opposition des deux formes de reconnaissance n'a-t-elle rien d'uniforme et de général : au degré inférieur, c'est-à-dire au stade des sensations semi-subjectives, la médiocre connaissance de l'espace entraîne la médiocre connaissance du temps, et l'incomplète perception l'incomplète mémoire : ici la séparation de fait paraît presque absolue ; de la reconnaissance du présent à la reconnaissance du passé le passage est pratiquement fermé. Mais que la perception s'épure et, comme nous le disions, se *décante* ; par le simple achèvement de la perception se dégagera la mémoire proprement dite, et le passage de l'une à l'autre reconnaissance, sans qu'on puisse le regarder comme la règle, deviendra du moins une possibilité naturelle. Ainsi les deux mémoires paraissent se distinguer fortement en fait et en pratique, fort peu en droit et théoriquement ; elles se distinguent comme les deux degrés superposés d'une même nature, les deux étapes successives d'une même activité, non pas comme deux natures et comme deux activités. Et c'est ce qui explique qu'elles puissent se juxtaposer sans collaborer au degré supérieur, tandis qu'au degré inférieur, la concomitance même, sans parler de la collaboration, apparaît comme presque impossible, et, en tout cas, fort rare.

M. Bergson aperçoit, au contraire, entre ces deux mémoires une opposition de nature et une collaboration de fait, une distinction théorique et une communauté pratique. En droit, sans doute, il n'y a aucun rapport entre une mémoire désintéressée, dont tous les éléments se disposent dans un ordre de nouveauté et de distinction continues, et une mémoire besogneuse, dont tous les éléments se recouvrent, et qui, ne pouvant, par suite, apporter aucune nouveauté dans la connaissance, n'en peut apporter une que dans l'action sous la forme d'une habileté de réaction qui s'accroît ; mais, en fait, les deux mémoires collaboreraient perpétuellement dans tout le domaine des sens et même dans tout le domaine de la conscience. Or, il semble bien que l'observation justifie précisément les vues contraires : la *collaboration* des deux mémoires, à supposer qu'elle existe jamais (ce que nous aurons de sérieuses raisons de mettre en doute), n'est, en tout cas, nullement générale, puisque l'existence même de l'une d'entre elles peut être très plausiblement contestée dans les sens inférieurs ; et l'*opposition* de ces mémoires ne saurait être conçue comme une opposition du temps pur et de l'espace, puisqu'il se trouve que les sensations les plus capables de se mémori-

(1) Première partie, II.

ser sont au contraire les plus capables de s'extérioriser et de s'étendre dans l'espace. Sans doute, elles ne se mémorisent pas sous le même rapport où elles s'étendent ; la mémorisation de la sensation en est toujours une transformation ; et c'est le fond solide de la thèse de M. Bergson. Mais cette transformation ne saurait être conçue comme une conversion en pure durée, si les sensations les plus aptes à la subir sont aussi les plus pénétrées d'espace, tandis que les moins extensives s'y montrent en revanche presque absolument rebelles. La mémoire se développe, non pas en opposition avec la sensation, mais en rapport direct avec le progrès de la sensation comme sensorielle, c'est-à-dire comme représentative.

IV

Ces observations, qui maintiennent la distinction des deux formes de mémoire, mais qui excluent leur opposition, rejoignent naturellement les critiques adressées à la thèse bergsonienne par les psychologues qui rejettent même leur distinction, et on voit facilement dans quelle mesure elles peuvent s'en réclamer. Ces critiques concernaient essentiellement les vues doctrinales qui supportaient la théorie psychologique, l'opposition irréductible établie entre deux formes de mémoire, dont l'une est définie comme une pure spiritualité et l'autre comme un pur mécanisme de l'ordre des habitudes motrices, traduction de l'opposition que la doctrine générale établit entre la durée spirituelle et le mécanisme spatial. Il y avait dans cette opposition, en dépit des références cliniques, plusieurs fois, du reste, contestées depuis lors, un caractère théorique et même *a priori* qui ne pouvait manquer de susciter des réserves. On devait se demander ce qui faisait retrancher de l'esprit une mémoire de qui l'animal et même peut-être certains hommes tirent, avec leur *expérience*, tout ce qui peut leur servir d'esprit (1), et réciproquement quels titres particuliers à la spiritualité pouvait bien invoquer une mémoire bornée à un stérile enregistrement de formes mortes et même mort-nées. M. Piéron semble justifié à dire — en substance — qu'il y a beaucoup de cérébralité dans ce mécanisme (2) et qu'il y a bien peu de réalité consistante dans cet esprit (3). Ces critiques peuvent être développées jusqu'au point où elles versent à leur tour dans une exclusion que les faits condamnent.

(1) Cf. nos réflexions sur le même sujet, livre I, chap. I, p. 25.
(2) *Loc. cit.*, p. 775-777.
(3) *Ib.*, p. 786.

Une hypothèse doit être trouvée qui respecte l'unité de la mémoire, mais qui n'en confonde point les degrés. A vrai dire, cette hypothèse ne peut être qu'une adhésion réfléchie au fait : elle se réduit à comprendre que le donné n'est pas impossible ; et les éléments mêmes nous en sont fournis par toutes les thèses.

Le passé reconnu dans le présent reste certainement, néanmoins, un passé ; il est distingué du présent : la reconnaissance du présent est une mémoire. C'est ce que la première thèse soutient avec grande raison. L'événement *se répète*, mais c'est *un autre* événement : il n'est conçu le même que par la nature, mais non pas numériquement et par le temps. Le renard qui guette un lièvre ne croit pas que c'est le même qu'il a mangé hier. Si l'on se souvient dans l'habitude, c'est sans le savoir (1), tandis que l'être vivant se souvient et il le sait. Seulement, et c'est la contre-partie de ces vues, il se souvient et distingue le souvenir du présent sans placer ce souvenir derrière soi. Voilà ce qui caractérise la reconnaissance du présent, à égal chemin du souvenir pur et de l'habitude : c'est que le souvenir y est placé sur le plan du présent, révoqué au sens plein du terme, c'est-à-dire *revécu* dans une tout autre plénitude que celle de la pâle et falote reviviscence mnémonique. Ce n'est pas un état aussi borné au présent que le croit M. Bergson, ni aussi pénétré de passé que le croit Höffding. C'est « un phénomène psychologique spécifique » (2) ; allons plus loin : c'est une forme originale de conscience et d'existence. L'animal, l'être sensible en général, sont presque limités à cette forme d'existence consciente qui consiste, non à vivre, mais à revivre. Notre *passé*, pour eux n'est rien ; mais ils ne connaissent pas davantage cette coupure du temps que nous appelons le présent et où nous plaçons toute la réalité de l'univers. Le présent n'est pour eux qu'une pénombre que le passé remplit de réalité bien plus que de rêve : ils réagissent au présent avec leur passé (3). Le passé a plus de réalité présente pour eux que le présent, parce qu'il a plus d'action : le présent ne commande, en effet, chez eux que le *moment* de la réaction, tandis que c'est le passé, revécu en lui, qui en commande la *forme* ; le disparu est un revenant ; le passé est conçu paradoxalement comme quelque chose qui recommence. Mais ce paradoxe n'en est peut-être un que pour qui possède l'autre mémoire, la capacité de reconnaître le passé comme tel. On peut croire sans peine qu'un animal philosophe trouverait tout naturel que le passé n'existât que dans la répétition et que la mémoire ne consistât

(1) DELACROIX, *loc. cit.*, p. 77.
(2) BOURDON, La pensée sans images (*Journ. de psychol.*, 1923, p. 193).
(3) Voir nos *Principes*, p. 122.

point dans le souvenir de nos morts successives, mais dans de successives reviviscences. Pourquoi le souvenir du passé serait-il un *cas* réveillé par le présent de sa mort éternelle (exemples de Hoffding), au lieu d'être un type et une sorte d'idée qui se mêlerait naturellement à ce qui vit parce qu'il n'est point dans sa nature de mourir ? On peut plus facilement concevoir une mémoire de l'universel qu'une mémoire du particulier et une mémoire de l'éternel qu'une mémoire du périssable. C'est un conseil étrange que d'*aimer ce que jamais on ne verra deux fois*. Un être qui dure semble devoir plus naturellement fixer sa mémoire à ce qui dure — soit, d'ailleurs, sous forme d'espèce ou sous forme d'individu, suivant l'intérêt du point de vue. — C'est l'existence d'un pur passé dans la mémoire qui est au fond le paradoxe et même l'énigme, et nous verrons que la pure sensibilité ne peut l'expliquer. Le développement de la connaissance de l'espace, principalement par la vision, entraînera l'*image libre* comme son résidu, et ce n'est que l'utilisation de ce résidu par la raison qui créera l'image-souvenir.

Ces considérations ne touchent qu'un côté, en définitive assez étroit, du problème de la mémoire perceptive, qui sera bientôt abordé directement. Elles suffisent en tout cas pour établir la thèse spéciale qui nous occupait, à savoir : que la reconnaissance du présent est un fait absolument spécifique qui ne saurait démontrer, dans les sens où il apparaît, ni l'existence ni la possibilité d'images mnémoniques ; et, puisqu'il n'implique aucune image de ce genre, il n'implique pas plus d'images *libres* que d'images reconnues et liées à leur passé. Comme la thèse est vraie sous sa forme générale, et même dans les sens où l'existence d'images mnémoniques n'est point en cause, à plus forte raison l'est-elle dans ceux où cette existence est douteuse, et nous pouvons admettre qu'il est interdit de considérer la reconnaissance des odeurs et saveurs présentes comme une preuve que ces sensations puissent subsister sous forme d'images.

Section III

LA MÉMOIRE DES ODEURS ET SAVEURS

I

Les hallucinations du goût et de l'odorat seraient infiniment plus probantes : seulement il faudrait avoir affaire à des hallucinations vraies, spontanées, d'origine centrale. On sait que de telles hallucina-

tions sont difficiles à déceler en toute espèce de sensations, l'irritabilité des centres nerveux qui paraît capable de les engendrer favorisant aussi les *illusions*, dont l'origine est perceptive (Wundt). Mais cette difficulté est particulièrement grande dans le domaine des odeurs et saveurs. Henning remarque que « dans beaucoup de cas, et justement chez les gens sains » (dont le témoignage introspectif serait le plus digne de foi) « il est impossible de déterminer pratiquement s'il y a vraiment hallucination (de l'odorat) et non pas plutôt une illusion ou une synesthèsie provoquée objectivement — ne fût-ce que sous l'influence de restes d'aliments, etc. — par l'un des sens intéressés dans la complexité du phénomène olfactif » (1). Si l'on considère que les impressions des deux sens peuvent être et sont souvent à la fois gustatives, olfactives, tactiles et thermiques, et que, du reste, l'incertitude de la terminologie courante autorise de la part des sujets les désignations les plus arbitraires, on n'aura pas de peine à comprendre que les synesthésies en particulier doivent souvent prendre ici l'apparence de véritables hallucinations. Les exemples d'audition gustative (2) ou olfactive (3) rapportés par Pierce et par Henning établissent jusqu'à quel point peut être porté ou le caractère indirect ou le caractère subjectif de ces impressions, et, par conséquent, leur apparence d'hallucinations, sans que cependant leur origine perceptive puisse être mise en doute. Si l'on fait entrer en ligne de compte l'action de l'attente, de la crainte, de l'idée fixe, de la persuasion, de la suggestion ordinaire ou hypnotique, on comprendra qu'il ne manque pour ainsi dire jamais de perceptions à qui quelque adjuvant psychologique ne puisse donner l'apparence d'une hallucination olfactive ou gustative.

S'il s'agit de suggestion hypnotique, un moyen qui paraît fécond dans ce domaine (4), on sait d'ailleurs quel peu de fond il convient de faire sur le témoignage du sujet, si souvent démenti par l'expression involontaire du visage, et qui, même pleinement sincère, peut n'être qu'une erreur d'interprétation. On en dira autant du délire. Il serait assurément bien étrange que la revivicence spontanée des saveurs n'ait donné aux enquêtes « que des résultats vagues », (5) ce qui suffirait à expliquer l'extrême rareté des hallucinations du goût à l'état normal (6), et que la pathologie fût cependant à même de nous en fournir de nombreux exem-

(1) *Der Geruch*, II (*Zeitschr. d. Sinnesorg.*, t. 74, 1916) p. 411.
(2) PIERCE (A.-H.), *Amer. Journ. of Psychol.*, 18 (1907), p. 341-352.
(3) HENNING, *loc. cit.*, p. 403.
(4) PEILLAUBE, *loc. cit.*, p. 89.
(5) *Ib.*, p. 88.
(6) *Ib.*, p. 89.

ples (1) tant soit peu dignes de foi : car il est bien évident que les hallucinations, si elles sont spontanées, ne peuvent être faites que d'images mnémoniques, et, là où celles-ci font défaut, l'hallucination n'a point de matière imaginable. Ce paradoxe seul suffirait donc à rendre suspect le témoignage des délirants en matière de saveurs. Or, il se retrouve dans l'ordre des odeurs, où l'on ne rencontre que peu d'hallucinations à l'état normal, du reste elles-mêmes sujettes à caution (2), où les observations d'images libres elles-mêmes sont, en tout cas, comme on va voir, assez rares, tandis que la littérature des délires olfactifs est extrêmement abondante (3). On peut donc croire que cette littérature nous relate surtout des délires d'interprétation.

A toutes ces raisons de mettre en doute la valeur des apparentes hallucinations de ces sens s'en joint enfin une dernière : c'est que leur caractère affectif accusé les lie à des réactions réflexes où les éléments qualitatifs de la sensation risquent d'être submergés : les saveurs piquantes, l'acidité, l'amertume, les odeurs alliacées, fétides ou nauséeuses atteignent mieux la conscience, même sous leur forme normale, par les réactions qu'elles provoquent que par leurs caractères proprement sensoriels : nos amertumes sont surtout des nausées, etc. Si donc ces réactions se produisent pour une cause quelconque, elles donneront facilement l'illusion de ces sensations. Or, elles peuvent être provoquées par les causes les plus indirectes, même imaginatives. Quand le professeur Glosson (4), débouchant un flacon d'eau distillée, qu'il présente pour une odeur forte, voit le malaise se propager dans les rangs de ses auditeurs comme ferait l'odeur même, — expérience, paraît-il, devenue classique (5) — nous avons un exemple typique des effets de ces réactions aimantées par des suggestions. L'auditoire inquiet commence à réagir à la sensation qu'il attend ; les effets de ces réactions sont augmentés par la peur et par l'exemple ; la critique est mise en défaut par l'affirmation du professeur, et chaque auditeur croit enfin surprendre l'odeur même au sein des réactions connues qui ont coutume d'en accom-

(1) P. 90. A la vérité, M. PEILLAUBE reconnaît que, dans ces exemples, l'hallucination peut être une simple illusion, mais il n'en déduit pas moins que « l'image gustative peut présenter le caractère hallucinatoire » (p. 81).

(2) Le cas de CARPENTER, par exemple (*Principles of Mental Physiology*, Londres, 1891, p. 158) (le fossoyeur qu'incommode d'avance, au cours d'une exhumation, l'odeur d'un cercueil qu'on découvre vide) n'est évidemment qu'une *illusion*, dont les émanations du sol ont fourni la matière toute perceptive (HENNING, p. 409).

(3) Voir HENNING, p. 410, note 1.

(4) *Revue scientifique*, 28 août 1899.

(5) PIÉRON, *Traité* de Dumas, I, p. 78.

pagner en lui la présence. L'existence d'images olfactives ou gustatives ne peut donc absolument pas être établie par la voie indirecte des hallucinations et des délires.

II

Or, l'observation directe ne donne pas des résultats concluants. Dans beaucoup de cas, les exemples qui nous sont présentés portent un caractère très net d'*illusion*. Flaubert, si souvent cité d'après Taine, revivant la mort de son héroïne, se croit empoisonné comme elle : c'est dans sa bouche qu'il ressent « cet affreux goût d'encre » ; il a des vomissements : ce ne sont donc pas de simples images (1). Les enquêtes de Ribot (2), complètement négatives dans 40 cas sur 100 et peu significatives dans 48 autres, ne sont mêmes pas décisives pour les 12 cas restants : est-ce une image que cette *perception* d'une « odeur âcre, très reconnaissable, de tumeur cancéreuse, si brusque, que, instinctivement », le sujet « approche *sa* manche de *son* nez pour... voir si *son* vêtement n'a pas conservé d'odeur » ; ou « cette odeur fade de pharmacie, vraiment désagréable quand elle renaît » ; ou cette odeur tellement subtile que, suivant le témoin lui-même, pour qu'elle revienne en souvenir, « il faut que la sensation renaisse, si faible soit-elle, que la reviviscence soit absolue » (3), ou cette odeur d'œillet qu'on évoque à volonté, sauf dans un bois plein de feuilles flétries, parce que, dit-on, « une odeur exclut l'autre » (4) (c'est donc une sensation qui chasse une sensation) ? Ce n'est pas une simple image que ce goût persistant d'huile rance que Maury sent chaque soir dans sa bouche en s'endormant, dès qu'il a mis le pied dans cette Espagne qu'il croit vouée à la cuisine à l'huile (5). Dans des cas où, comme ceux-ci, la conscience même est

---

(1) Voir Taine, d'après une lettre de Flaubert qu'il cite en partie (*De l'Intelligence*, t. I, p. 90, Hachette, 1895) et en partie résume (p. 95) et qui n'est pas connue en entier. La publication intégrale ne serait peut-être pas inutile pour juger du cas. Flaubert (Éd. du Centenaire, 1924, *Corresp.*, t. III, p. 142-143) ne veut pas que l'on compare de tels phénomènes à des hallucinations proprement dites, mais il n'y voit pas davantage de simples images. On dirait qu'il y aperçoit ce que nous appellerions des phénomènes d'*Einfühlung* portés au degré paroxystique. Il y était fort sujet. Voir ce qu'il écrit ailleurs de sa manière de revivre un épisode érotique du même roman (t. II, p. 159-160), exemple d'où ressort peut-être mieux le vrai caractère de telles illusions, où les états physiologiques et les réflexes jouent un rôle prépondérant.

(2) *Psychol. des sentiments.*, 1896, chap. XI (1re partie), p. 144-146.

(3) *Ib.*, p. 145.

(4) P. 157.

(5) *Le sommeil et les rêves*, IV, p. 98.

incapable de distinguer l'image de la sensation, nous ne sommes pas autorisés à conclure au delà de son témoignage : or, nous avons vu qu'une perception olfactive ou gustative embryonnaire est toujours plausible.

Il serait, à la vérité, bien surprenant que des sensations inaptes à la reviviscence chez la plupart des hommes et qui, même chez les mieux partagés, ne fournissent que des réminiscences sporadiques et fugitives, ne pussent, en revanche, entrer de ce pas hésitant dans la mémoire sans y effacer aussitôt tous les autres états sensibles par la force, la fidélité et la puissance hallucinatoire de leurs images. Cette mémoire serait donc à la fois la plus faible et la plus forte. Elle ne pourrait presque rien conserver, mais le moins qu'elle pût retenir resterait, dans le souvenir, entier, clair et saisissant d'objectivité. Cette hypothèse est bien choquante, même si l'on admet que l'image n'est qu'une sensation affaiblie : car il semble bien que les sensations les moins aptes à se conserver doivent être aussi les plus aptes à s'affaiblir ; et elle apparaît en outre inutile, s'il est vrai que, là où le caractère hallucinatoire de l'image olfactive ou gustative est frappant, son origine périphérique est toujours plausible. La discussion devrait donc se ramasser sur les cas où la réminiscence olfactive ou gustative ne présente pas ce caractère hallucinatoire et se distingue nettement, non pas seulement par les circonstances extérieures, toujours incomplètement explorées, mais pour la conscience même, d'une sensation. Malheureusement, la littérature du sujet ne nous permet guère cette distinction. Même Henning, qui conclut en faveur d'une mémoire olfactive, remarque qu' « on a souvent confondu souvenirs olfactifs et hallucinations olfactives et qu'on a rarement saisi l'occasion de nous faire connaître des exemples de mémoire olfactive spécifique (1) ». Il s'y est essayé lui-même, et il faut reconnaître que ses expériences sont assez significatives, à la fois par elles-mêmes et par leur concordance avec les résultats les plus sûrs des autres observateurs (2) ; mais cette signification réside principalement dans l'idée que la vue peut évoquer l'odeur, et c'est une idée dont le vrai sens a besoin d'être précisé.

III

Personne n'a apporté sur ce point de suggestion plus décisive que Pawlow avec ses célèbres expériences sur les sensations salivaires (3),

(1) *Loc. cit.*, p. 391.

(2) P. 395-397.

(3) *Journ. de Psychol.*, 1910 : L'excitation psychique des glandes salivaires (p. 97 et suiv.).

en montrant que la *vue* de la chose, par l'intermédiaire du désir, peut déterminer des sécrétions salivaires identiques à celles que la *saveur* de la chose produit directement. Elle peut donc faire apparaître un concomitant physiologique très essentiel de la saveur, et, par suite, suivant nos réflexions antécédentes, la conscience de la saveur même, par synesthésie ou illusion, à plus forte raison quelque état moins prégnant qu'on sera tenté d'en appeler l'*image*. En réalité, sous l'une et l'autre forme, c'en est toujours un concomitant et presque un élément. Nous ne sommes donc pas ici dans l'ordre des images gustatives, mais dans l'ordre des sensations organiques qui accompagnent la saveur ; et ce sont des commencements d'affections organiques qui sont alors suscités par la vue, non des commencements d'images. C'est une forme provoquée de la *polarisation visuelle* précédemment signalée (1). Or les mêmes réflexions peuvent être présentées sur les rapports de la vue et de l'odorat. En principe, comme nous le verrons, les odeurs, non plus que les saveurs, ne sont rien de plus qu'une passion organique prémonitoire, une excitation légère et indirecte du sens alimentaire ou du sens sexuel. On peut donc admettre théoriquement que tous les objets tombant sous la vue, par une polarisation visuelle de leurs odeurs, pourraient évoquer un commencement d'excitation alimentaire ou génitale susceptible de susciter par synesthésie ou illusion la conscience trompeuse de leur odeur même. A la vérité, cela est théorique ; notre sens olfactif n'est pas pénétrant. En outre, son évolution l'a fort écarté de ses fins primitives, et les odeurs ont fini par nous désigner plus communément, comme les sens supérieurs, la situation et les qualités objectives des choses que leurs rapports avec nos besoins nutritifs et génétiques : le monde, même olfactif, nous est devenu de plus en plus étranger au sens propre du terme, c'est-à-dire de plus en plus objectif. Reste à savoir toutefois si cette évolution a été uniforme ou si les résultats en sont uniformément acquis. Pour certains hommes comme Zola (2) ou l'explorateur Skackleton (3), le monde semble avoir autant d'odeurs que de régions et de formes visibles ou palpables ; une sensibilité analogue transparaît dans les œuvres d'un Baudelaire, d'un Wilde, d'un Huysmans, d'un Grillparzer : le monde leur est plus intime et parent qu'au commun des hommes ; et c'est certainement à ce type de « mémoire olfactive » que se rattachent les cas les plus saillants relevés par Ribot, Peillaube, Henning, etc. Il semble que le sens retourne ici à ses origines et se remplisse de significations organiques que la vue

(1) 1re partie de ce livre, III, p. 177, note.
(2) Enquête du Dr Toulouse, *Revue de Paris*, 1897, 6, p. 88-126.
(3) Henning, *loc. cit.*, p. 392.

pourra devenir capable d'évoquer. Des auteurs ont attiré depuis longtemps l'attention sur la relation de cette forme de mémoire et des activités génétiques (1) ; et il est certain que le développement exceptionnel du sens olfactif ne peut pas être étranger au resserrement général des relations de ce sens avec la vie organique dont il tire, avec ses origines, une de ses principales puissances de progrès. Maintenant, on pourrait croire, d'après certaines expériences, qu'il s'agit d'une possibilité ouverte dans quelque mesure à tous les hommes, d'un sens à réveiller plutôt qu'à former ; Henning le développe en lui et chez ses sujets par l'expérience. Mais notons bien qu'il ne s'agit pour ainsi dire jamais d'une activité mnémonique autonome. Ce qui demeure remarquable dans l'immense majorité des cas, et ce que nous voulions relever, c'est la dépendance de la soi-disant *image olfactive* à l'égard de l'image visuelle. Henning signale que déjà dans tous les cas, sauf un, cités par Ribot, l'image visuelle de l'objet est d'abord donnée et que c'est elle qui peu à peu éveille ensuite la mémoire olfactive ; tel est particulièrement le cas pour le seul de ces sujets dont la mémoire s'étende à toutes les odeurs sans exception. Il semble bien que, de même, pour Zola, la réminiscence olfactive n'ait jamais été qu'une suite de l'évocation visuelle. Cette consécution est la règle chez les sujets de Henning : « L'objet odorant revit sous sa forme visuelle, à laquelle s'attache, — plus effacée à la vérité, — l'odeur, à la manière d'une qualité » (2). L'odeur serait donc une qualité de la qualité visuelle : c'est manifestement comme la saveur devient une qualité du signal optique qui annonce sa nourriture à l'animal, ou comme, suivant l'ordre naturel des choses, l'aspect visuel du marbre évoque aux doigts sa fraîcheur et sa dureté. Un autre sujet « est obligé d'évoquer d'abord la représentation visuelle de l'objet odorant, et ensuite, en cherchant, d'en tirer comme par développement (*herausentwickeln*) la représentation olfactive ». L'auteur souligne, d'après sa propre expérience, que c'est « comme si l'élément olfactif *se glissait* » dans « l'image visuelle apparue un moment avant » (3), et il note que les personnes qui échouent dans ces expériences sont celles qui veulent évoquer cet élément directement et non par l'auxiliaire des sens associés (4).

Telle est donc l' « image olfactive » la mieux établie. Ce n'est pas une image vraie, c'est-à-dire une *représentation*, — qui devrait donc représenter autre chose, et, d'un mot, une passion éventuelle ; — c'est, au

(1) Binet, *Le fétichisme dans l'amour*, Paris, 1891, p. 28. — Hagen, *Die sexuelle Osphresiologie*, 1901, p. 85.

(2) *Loc. cit.*, p. 395.

(3) P. 396.

(4) P. 397.

contraire, un *représenté*, c'est-à-dire un élément passionnel. La polarisation visuelle introduit ici dans le sens de la vue des éléments sensiblement plus affectifs que ceux qu'il représente normalement, parce qu'elle s'exerce sur une sensation redevenue elle-même fortement affective. Et l'intérêt du phénomène, qui est grand, du reste, tant au point de vue philosophique que biologique, est principalement de nous révéler dans la liaison éventuelle de la vue et de l'odorat une sorte de pendant à la liaison normale de la vue et du tact affectif, et une vision sexuelle et alimentaire à côté de la vision spatiale et locomotrice.

IV

La mémoire olfactive ne peut-elle cependant dépasser ce stade organique pour entrer dans le stade représentatif ? On ne saurait le nier d'une manière absolue. On sait que Galton assure compter avec des odeurs (1). M. Peillaube se représente à volonté « une odeur de foin coupé,... une odeur d'avril » dans laquelle il sent, « en insistant, ... l'odeur des pommiers et des pruniers en fleurs ». Il cite des personnes pour qui l'idée de rose, de tabac, évoque d'abord leur odeur, ce qui ne paraît pas extrêmement incroyable (2). Nous aurions vraiment ici une *image représentative* de passion et non cette passion même, sous forme partielle, puisque c'est l'olfaction mnémonique qui représenterait et évoquerait l'objet absent dans tous ses caractères. On peut se demander si l'odeur n'a pas normalement cette valeur pour les carnassiers, les rongeurs, un grand nombre d'insectes. Nous y reviendrons. C'est sa vraie destination sensorielle. Il n'y a donc pas de raison théorique de nier ces faits, s'ils nous sont révélés par une observation irréprochable. Vu leur incontestable rareté, ils n'infirment pas notre thèse, ils la confirment. Ils ne sauraient autoriser à parler d'images olfactives que comme d'une exception fugitive jusqu'à l'invraisemblance. Nous verrons que l'odorat n'a pu atteindre chez l'homme au stade vraiment représentatif ; et c'est la raison pour laquelle il n'a pu s'assurer une véritable mémoire.

---

(1) *Psychological Review*, I, 1 (janvier 1894) p. 61.

(2) P. 79. M. Peillaube semble bien spécifier qu'il s'agit d'une image et non d'un concept. Il n'est pas aussi apparent que cette distinction ait été faite dans les expériences au premier abord analogues de M. Dugas (Recherches expérimentales sur les différents types d'images, *Rev. Phil.*, XXXIX (1895), p. 287), lequel met cependant fort bien en relief la différence qui existe entre les « sens représentatifs, dont l'imagination est toujours en éveil, » et les « sens à l'imagination éteinte... les sens affectifs » (*ib.*), dont l'odorat fait bien partie.

Section IV

La mémoire motrice et auditive

Examinons maintenant ce qu'on pourrait être tenté d'appeler les *images tactilo-motrices*. Nous apercevons assez par ce qui précède les premières équivoques que cette expression enveloppe. Comme il faut distinguer dans l'olfaction la représentation proprement dite de l'affection, il faut distinguer aussi dans le tact ce qui est sensorialité ou signification et ce qui est passion, — une passion qui, essentiellement mécanique, peut être éventuellement sexuelle, exactement comme dans l'odorat. — Si l'on entendait par tactilité aussi bien cette forme affective que cette forme représentative du tact, on verrait que peu s'en faut toutes les sensations et, par suite, toutes les images sont essentiellement tactiles ou tactilo-motrices. Mais il est clair que ces soi-disant images, qui, à ce titre, devraient être représentatives, sont au contraire des *choses représentées* par d'autres images et incapables de fournir elles-mêmes une représentation quelconque.

L'insuffisante popularité de cette distinction est sans doute ce qui explique que les images dites « motrices », c'est-à-dire les images de nos mouvements propres, soit sous leur forme générale (*kinesthésiques*), soit sous leur forme tactilo-motrice et comme elles interviennent dans la palpation, ont été tour à tour niées et affirmées avec une décision semblable par des psychologues également expérimentés. MM. Barat et I. Meyerson, par exemple, les regardent peu sans faut comme des impossibilités, parce qu'ils jugent qu' « il saute aux yeux qu'une même sensation, en tant que simple phénomène d'enregistrement, ne saurait être par elle-même un principe de mouvement » (1). La plupart des psychologues français cependant (2) sont d'un avis contraire ; mais les plus frappants des exemples dont ils se servent ne concernent en réalité que des mouvements *enveloppés*, c'est-à-dire *représentés*, — selon le mode indiqué au précédent livre — dans des images visuelles. C'est le cas pour ces dessinateurs dont la main tend automatiquement à fixer le contour de l'objet saisi par leur œil (3). D'une manière générale, la soi-disant « représentation motrice » est toujours, comme il est facile de le voir dans les exemples mêmes relevés par M. Peillaube (4),

(1) *Traité* de Dumas, I, p. 533.
(2) Ribot, Peillaube (*livres cités*) ; Piéron (*Traité* de Dumas, I, p. 781) ; etc.
(3) Peillaube, *loc. cit.*, p. 55.
(4) P. 54.

postérieure à la représentation visuelle dont elle est seulement « l'explication » spatiale naturelle et constante. Dans les troubles de l'équilibre consécutifs aux traversées, aux tremblement de terre (1), on a remarqué de même (2) qu'il est facile de déceler une simple *illusion* d'origine perceptive et périphérique. Et M. Peillaube lui-même reconnaît le rôle de l'image visuelle dans le *dessin sans voir* des clairvoyants (3) comme à l'origine de l'automatisme du pianiste (4).

Les cas de « mémoire motrice », signalés par les auteurs, qui ne rentrent pas dans cette catégorie sont assez équivoques. Stricker, comme l'on sait, soutenait (5) que se rappeler un mot, une chanson, c'est simplement articuler le mot, chanter l'air, en ébauche au moins. La mémoire en apparence auditive ne serait ici que motrice. Il est certain que, tous les sons étant ou produits ou plus ou moins imitables par la voix humaine, une relation existe entre l'audition du son et sa reproduction vocale, entre la sensation auditive et la phonation — c'est-à-dire un exercice musculaire, — qui n'a d'analogue dans aucun autre ordre de sensation. L'audition du son, à défaut de réflexes conservateurs plus urgents, crée en nous une propension à le reproduire, et cette liaison s'observe dans l'état mnémonique comme dans l'état perceptif de la sensation auditive. Mais elle n'autorise pas plus la confusion de ces deux choses dans le premier état que dans le second : un souvenir de son n'est pas plus un mouvement des muscles de la voix que ne l'est la sensation de son même, et il est inutile de signaler que nous pouvons avoir un souvenir extrêmement précis de rythmes sonores que notre voix n'imite qu'avec une lointaine approximation. Même les chanteurs les mieux doués n'attrapent pas si facilement certains airs, et, dans la recherche de la note, si elle n'est pas donnée par un instrument, c'est le souvenir proprement sonore qui dirige la voix hésitante et modèle progressivement la phonation sur l'audition mnémonique. La lecture muette d'une pièce de vers ou d'un morceau de musique nous fait entendre des sons dont l'agrément est certainement physique pour une bonne part, quoiqu'il ne soit évidemment à aucun degré musculaire, et, puisque ces sons ne correspondent à aucune excitation externe, il faut qu'ils soient tirés de la mémoire par le moyen de l'excitant ecphorique visuel. C'est ce qui fait que des hommes devenus sourds peuvent comprendre par la lecture ou composer eux-mêmes des œuvres musicales ou des poèmes harmonieux.

---

(1) *Ib.*, p. 51.
(2) Barat, *loc. cit.*, p. 535.
(3) *Loc. cit.*, p. 56.
(4) P. 57.
(5) *Studien ueber die Sprachvorstellungen*, Vienne, Braumüller, 1880.

Stricker a donc pris une habitude liée à l'audition pour l'audition même : autant vaudrait dire que c'est dans les muscles des jambes que l'on entend un air de danse (1). Encore ses exemples portent-ils principalement sur les souvenirs de sons vocaux, à l'égard desquels la liaison de l'audition et de la phonation est facile et naturelle. Et, même sur ce point, l'expérience lui fait distinguer le souvenir du timbre vocal d'avec celui des paroles articulées, sans qu'il tire de cette distinction les conclusions qu'on en attendrait (2) : car on ne voit guère quelles «impulsions motrices » pourraient accompagner dans le souvenir que nous en gardons *l'inflexion des voix chères qui se sont tues.* Mais les difficultés augmentent encore, comme on l'a signalé (3), lorsqu'il s'agit d'appliquer la thèse à la musique instrumentale ; et l'on a peine à imaginer les réactions vocales un peu précises et un peu régulières qu'on pourrait faire correspondre aux bruits, qui sont pourtant le seul objet naturel de l'ouïe.

Il faut reconnaître que ces remarques n'écartent pas toutes les difficultés soulevées par le problème de la mémoire auditive, et que, si celles-ci ne se laissent pas davantage résoudre par l'hypothèse trop simpliste de Stricker, elles peuvent y trouver du moins un élément de leur solution. C'est, en effet, une vérité d'expérience que nous ne retenons à peu près rien des formes de sons qui ne peuvent se répliquer en principe en passant par le canal de nos cordes vocales et y éveiller éventuellement un écho plus ou moins fidèle ; et même la lecture muette des vers et de la musique, si elle ne tire certainement point son agrément de quelque résonance musculaire de ce genre, en tire peut-être une bonne part de sa possibilité. Ce que Stricker aurait dû conclure de ce

---

(1) Comme dit à peu près STUMPF (*Rev. Phil.*, XX, p. 618).

(2) Il dit « avoir conservé une idée très nette de la voix de son père dont la mort remonte cependant à trente ans », alors qu'il se rappelle toutes les paroles par lesquelles lui fut communiquée, il y a vingt ans, une fausse nouvelle dont il conçut un vif chagrin, sans qu'il puisse les associer à aucun son (*Ib.* XVIII, p. 686).

(3) Voici à peu près la littérature de la querelle qui s'est développée dans la *Revue Philosophique* à la suite, et en partie sur la matière, du compte-rendu qu'y avait fait RIBOT des *Studien* de Stricker (Août 1883, t. XVI, p. 188 et suiv.) :

Octobre 1883 (*ib.*, p. 405 et suiv.) : PAULHAN, *Images et mouvements* (défense de l'*image sonore*, un peu dans l'esprit d'EGGER qui y ramenait, comme on sait, la *parole intérieure* tout entière, et lui prêtait une vie mnémonique complète : rythme, hauteur, intensité et timbre).

Décembre 1884, XVIII, p. 685 et suiv. : réplique de STRICKER : *Note sur les images motrices.*

Décembre 1885, XX, p. 617-618 (à l'occasion de la trad. fr. des *Etudes sur le langage*) : STUMPF, courte note contre cette vue de STRICKER, qu' « il est impossible de se rappeler les sons ».

Janvier 1886, XXI, p. 26-58 : PAULHAN : *Le langage intérieur et la pensée.*

Juillet 1886, XXII, p. 1-29 : réplique de STRICKER à ses différents contradicteurs (*De la parole et des sons intérieurs*).

fait, ce n'est pas que la mémoire auditive est purement motrice et vocale : c'est qu'elle est précipitée vers la sensation correspondante par une inclinaison et des facilités qu'on n'observe à aucun degré dans les autres états mnémoniques, et il y a là une particularité qui, en dehors de son hypothèse, mérite de retenir l'attention.

L'explication principale nous en sera bientôt fournie par un caractère qui est commun, du reste, à tous les états mnémoniques, mais qui trouve justement ici sans doute sa manifestation la plus expressive : leur propension active à l'existence perceptive. Il y a bien une mémoire vraiment *pure*, libre d'attache avec la perception, mais nous verrons que c'est une mémoire seconde et tardive, une mémoire artificielle, dont les attaches naturelles à la perception ont été rompues par l'intervention de quelque activité nouvelle agissant sur les résidus mnésiques de la perception pour les utiliser à d'autres fins. En attendant cette intervention, la mémoire n'est guère qu'une anticipation active de perception ; et c'est ainsi, en particulier, que le souvenir auditif nous apparaît toujours penché sur les muscles de la phonation, engagé dans un travail de stimulation et d'activation du mécanisme vocal qui le réincarne.

Seulement, cette réincarnation au moins partielle n'apparaît pas seulement ici comme un *but* naturel du souvenir, mais aussi, suivant ce qui précède, comme un de ses *moyens* ou instruments ; et elle semble conditionner beaucoup plus intimement l'état mnémonique auditif que l'état mnémonique visuel, qui peut s'en passer pour exister, et qui ne saurait, d'ailleurs, la provoquer par lui-même. Il n'est pas impossible de surprendre les raisons de cette différence. La capacité mnésique des sens, en effet, n'est pas seulement liée à leur nature propre, par où les plus représentatifs se révèlent aussi d'emblée comme les plus capables de mémoire, mais aussi au concours des conditions extérieures, dont la plus importante pour la mémoire est la répétition. Or, les sensations visuelles n'ont pas été moins favorisées sous ce rapport que sous le rapport de la perception spatiale (1) : ces sensations, sauf un petit nombre, — que cette particularité condamne, du reste, à l'oubli, si quelque correspondance intérieure particulière ne leur assure en nous un retentissement exceptionnel — sont toujours *sommées*, c'est-à-dire répétées. Un monument de quelque pays lointain, que nous n'avons examiné qu'un quart d'heure au cours d'un voyage, nous a donné par la vue plus d'impressions que la plupart des objets qui nous entourent ne nous en donneront par le son pendant toute une vie. La presque totalité des choses visibles, qui ne sont mobiles que par exception,

(1) Cf. Livre II, 2e partie, chap. IV, II, p. 162.

nous fournissent en peu de rencontres des impressions identiques innombrables, qui atteignent à l'infini pour celles de notre voisinage habituel. Les impressions visuelles sont essentiellement permanentes, et c'est pourquoi elles nous paraissent communément exprimer la nature des choses. Les impressions auditives, au contraire, sont presque toujours singulières en ce double sens qu'elles sont intermittentes et qu'elles sont changeantes, que la source qui les émet les émet par secousse et ne les émet guère deux fois identiques : elles n'expriment pas la nature d'une chose, mais son *accident*. Un petit nombre font exception par leur régulière liaison à l'objet, et elles peuvent aussi, de ce fait, en devenir facilement pour nous, principalement à défaut d'autres signes, la marque représentative : chant des cigales, des grillons, bruit du vent. Le *timbre* est encore un élément stable des sons, où s'exprime une sorte de disposition permanente et constitutive de la chose sonore : d'où vient qu'il se fixe dans la mémoire, comme on l'observe aisément pour les voix humaines, beaucoup plus commodément que les autres modalités du son. Enfin, le *rythme* est à son tour une sorte de répétition, puisqu'il réunit les sons suivant une parenté qui nous permet de les attendre : ce qui fait comprendre qu'il soit, lui aussi, un puissant instrument de la mémoire auditive. Mais tous les sons, et fussent-ils même servis par la répétition, le timbre et le rythme, tirent de la réplication vocale un secours mnémonique qui dépasse tous les précédents en importance : elle ne leur permet pas seulement, en effet, de revivre mnémoniquement, mais encore, par le mécanisme obscur, et pourtant très certain, des préformations motrices, de commencer, dans le même moment. à revivre perceptivement, et, par suite, de revêtir en nous, dans leur rappel, une forme de conscience unique qui tient à la fois de la réalité et du rêve. De là le charme si spécial du souvenir musical : dans le silence et dans l'inertie vocale en apparence les plus complets, un rythme cependant le pénètre où les muscles de la voix et quelquefois des membres vibrent, pour ainsi dire, intérieurement. C'est le mérite de Stricker de nous avoir suggéré que le souvenir auditif est à moitié perceptif. On pourrait presque penser que l'habitude singulière de répliquer les sons par la voix exprime un artifice inconscient par où nous suppléons, au bénéfice de la mémoire, aux obstacles que la nature oppose à leur répétition.

Mais il ne faut pas aller plus loin dans l'estimation du rôle des muscles en cette matière, ni leur construire sur ces bases une mémoire qui, en réalité, séparée du souvenir proprement sensoriel, n'est plus qu'habitude, expérience et habileté. La parole et le chant ne supposent rien de plus que cette habileté, et nullement une mémoire motrice. Parler, chanter, c'est mettre en action coordonnée certains muscles, et le mot, mentalement vu ou entendu, qui est l'excitant ecphorique

de ces mouvements, les provoque, comme la note, lue ou représentée, porte le doigt du pianiste vers la touche.

A la vérité, on prétend que toutes les habitudes de ce genre et même celles des mouvements des membres, n'ont pu « s'organiser » complètement « sans l'intervention des images du mouvement » (1) et que des « souvenirs moteurs » sont « nécessaires à l'exécution *de ces* actes dont ils constituent comme le schéma » (2). Cependant, si, comme nous l'avons vu, la *reconnaissance* même d'une sensation n'en suppose aucunement l'image, comment admettre que la *reproduction* volontaire d'un simple mouvement supposerait nécessairement l'image de ce mouvement ? Pour peindre, écrire, dessiner, etc. — que ce soit, du reste, avec les mains ou avec les pieds (3), — il faut *savoir* peindre, écrire, dessiner, etc., mais ce ne sont là que des automatismes savants et ingénieux. Ces automatismes peuvent être au service d'images visuelles ou auditives, — exclusivement visuelles chez le sourd-muet, exclusivement auditives chez l'aveugle-né qui traduit une image de son par unepression sur un clavier. Alors la mémoire est sensorielle et non motrice. Ils peuvent être aussi, à la vérité, au service direct d'un désir qui, sans le secours d'aucune image, les sollicite et en fait attendre l'effet, même impossible, comme chez l'halluciné et l'amputé (4). Mais en quoi le désir et l'attente d'un mouvement même inexécutable peuvent-ils être assimilés à une image motrice ? Dira-t-on qu'ils sont l'anticipation et l'ébauche d'un mouvement ? Alors ils sont eux-mêmes mouvements et non images. Dira-t-on qu'ils contiennent l'anticipation et l'ébauche de la conscience qui accompagne le mouvement même ? S'il en est ainsi, d'abord, cette conscience d'un mouvement ébauché est une sensation et non une image. Mais encore peut-on se demander si la conscience d'un mouvement même actuel et complet peut être à aucun égard motrice, et c'est là, en somme, le fond de la question, sur lequel nous croyons nous être déjà à plusieurs reprises suffisamment expliqués (5).

Un mouvement, en réalité, ne peut entrer dans la conscience qu'en se faisant *représenter*, c'est-à-dire en perdant tout caractère moteur. C'est la signification de la relation physiologique entre le système

(1) PEILLAUBE, *loc. cit.*, p. 51 ; — SPAIER, Problèmes métaph. de la mémoire, *Rev. phil.*, 1922, II, 449.

(2) PIÉRON, *loc. cit.*, p. 781. H. HEAD a défendu la même vue (*Sensory disturbances... Brain*, t. 34, p. 186 et suiv), mais il propose justement ce nom de *schèmes* pour éviter l'équivoque du terme d'*images*, et il prétend désigner par là des états incapables de tomber sous la conscience (p. 186 et 189). M. PIÉRON fait du reste lui-même des réserves sur l'utilité des images d'articulation (*Rev. phil.*, 1921, II, p. 140).

(3) PEILLAUBE, p. 52.

(4) PEILLAUBE, p. 53 ; PIÉRON, Traité, *loc. cit.*

(5) Voir livre II, 2e partie, chap. I, II et chap. II, II.

locomoteur et le système sensoriel : le premier tire du second une lumière qu'il ne peut trouver en lui-même. On peut donc se demander si un mouvement *représenté*, fût-ce même dans son accomplissement, n'est pas toujours un état sensoriel absolument hétérogène à tout mouvement. Une expérience cruciale, nous donnant une *conscience motrice pure*, est en tout cas impossible, puisqu'on ne peut songer à atteindre la conscience d'un être privé de toute activité sensorielle ; et c'est ce qui fait aussi que l'hypothèse des images motrices ne saurait se justifier dans l'expérience. Toute la vraisemblance qu'elle peut y puiser, elle l'emprunte à la concomitance du mouvement avec des éléments représentatifs qu'on ne peut en éliminer réellement. Au moins le faudrait-il faire par abstraction, et l'on verrait alors que les schémas moteurs que tout mouvement conscient paraît supposer ne sont, selon toute apparence, que les représentations qualitatives sans lesquelles la condition même du mouvement, c'est-à-dire l'espace, n'aurait, comme nous l'avons vu, aucune réalité pour la conscience.

On voit facilement comment ces remarques pourraient être appliquées aux « hallucinations motrices », sur la sincérité desquelles, spécialement quand il s'agit d'hypnotisés et de délirants, on aurait, du reste, à renouveler les réserves qui ont été présentées antérieurement à propos des hallucinations de l'odorat et du goût (1).

Section V

LA MÉMOIRE TACTILE

Mettre en doute l'existence des images motrices, ce n'est pas rejeter les images proprement tactiles. En effet, comme nous le disions précédemment (2), si le toucher est, par un côté, avec le mouvement, de l'ordre de l'action et de la passion, il a cependant une représentation (une qualité) propre, par où il se distingue à la fois du mouvement et de l'affection tactile et dans la mesure où il le fait. Cette qualité ne paraît pas théoriquement incapable de reviviscence mnémonique, et c'est ainsi qu'on pourrait être tenté d'expliquer les hallucinations du toucher

(1) Cf. DUMAS, *Traité, La psych. hallucin.*, I, p. 867 et 881.

(2) Livre II, partie II, chap. IV, II, fin.

qui ne recouvriraient pas des *illusions*. Ces images et ces hallucinations doivent être, du reste, normalement confisquées chez le clairvoyant par cette espèce de polarisation visuelle dont nous avons plusieurs fois parlé (1), et c'est pourquoi il est si difficile d'en présenter des exemples qui ne prêtent à contestation. Chez l'aveugle-né, l'imagination tactile ne rencontre pas cet obstacle, mais on pourrait se demander si l'ouïe ne lui en crée pas un autre analogue, moins, à vrai dire, par le souvenir assez médiocre des bruits, qui, d'ailleurs, sont loin d'être coextensifs aux contacts, que par celui des sons vocaux qui peuvent désigner toutes choses. Des expériences répétées n'ont cessé de montrer combien plus souvent le souvenir des choses, même chez le clairvoyant, en est fait du mot que de l'image propre. Mais aussi un tel souvenir passe-t-il pour plus intellectuel qu'imaginatif. On peut croire qu'à un bien plus haut degré encore, chez l'aveugle, les souvenirs théoriquement possibles sont soumis à cette polarisation verbale qui tue l'imagination plus encore qu'elle ne la centralise. Il est facile de constater l'indigence de l'imagination spontanée — sinon suggérée et purement imitative — chez les écrivains aveugles. Mais, si l'imagination tactile de l'aveugle-né surmontait cet obstacle, arriverait-elle pour autant à mettre au jour des images spécifiques ? Apprendrions-nous d'elle que le tact, lorsqu'il n'est point confisqué par la vue, peut se dégager assez de l'ouïe pour se mémoriser originalement comme ces deux sens, et que l'affectivité qui lui reste inhérente, et qui limite si étroitement sa valeur représentative (2), ne ruine pas complètement sa valeur mnémonique ? On ne peut nier qu'il y en ait quelques présomptions. Guyau a raison de relever (3) que la beauté d'une main de femme, d'un ciel d'azur profond, d'un épais gazon vert, tient pour une part à des images de velouté et de moelleux qui n'appartiennent qu'à une couleur pénétrée de tactilité. La question est de savoir si cette association des deux sens ne transforme pas la donnée tactile, qui ne deviendrait une image qu'en se pénétrant réciproquement de couleur. Guyau ne s'arrête pas à la difficulté et met sans discussion les images esthétiques en question au compte du toucher. Pourtant, tandis que l'image visuelle présente avec la sensation correspondante une parenté indéniable, il est évident que le velouté d'une belle main florentine ou le moelleux d'un tapis de gazon affectent nos organes tactiles d'une sensation bien autrement subjective et grossière que la caresse qu'ils donnent à notre œil. Cette caresse pourrait donc bien n'être pas proprement tactile. Même chez le sculpteur ou l'amateur qui intensifient par le toucher la sensation que leur

(1) Livre III, 1re partie, III (p. 176) et 2e partie, chap. I, sect. III, III.
(2) Voir livre II, partie II, chap. IV, II fin.
(3) *Les problèmes de l'esthétique contemporaine*, p. 62-63.

œil reçoit des formes plastiques (1), la vue et le tact se pénètrent trop intimement pour qu'il soit possible d'assigner avec certitude une valeur esthétique propre à la sensation tactile et de décider que c'est elle qui subsiste dans les images qu'ils gardent de ces formes. On ne peut admettre sans réserve, même sur le témoignage de Rodin, que « le modelé est l'émotion que la main éprouve dans la caresse » (2), et les essais récents d'un art *tactile*, institué par des clairvoyants et pour des clairvoyants, n'offrent pas plus de garanties de spécificité au psychologue.

L'aveugle-né seul pourrait éprouver cette représentation spécifique et faire la preuve que le tact est capable de revêtir une valeur mnémonique sans le secours de la vue. La fournit-il décisive ? Chez l'aveugle-né modeleur, simplement chez celui à qui des expériences suffisantes auraient donné cette connaissance tactile des formes plastiques que s'attribue Helen Keller, il devrait exister des souvenirs qui sembleraient bien ne pouvoir être que tactiles, et qui, étant représentatifs, devraient être de véritables images. Et, par voie de conséquence, on pourrait — on devrait — admettre que les aveugles-nés en général, suivant les déclarations du plus pénétrant de leurs interprètes (3), sont capables d'avoir des images tactiles, non pas successives, mais jaillissantes, de tous les objets qu'ils connaissent par un contact familier. C'est évidemment la seule forme sous laquelle l'aveugle de naissance pourrait acquérir une connaissance sensorielle de l'espace quelque peu analogue à la nôtre. Mais l'espace de l'aveugle-né n'est-il pas plus intellectuel que sensoriel et plus géométrique que physique ? c'est-à-dire en somme, plus construit que perçu ? Comment l'aveugle déciderait-il en la matière, si c'est son habitude et sa loi de prendre une construction pour une perception ? Mais nous n'entrerons pas plus avant dans l'étude de cette psychologie si délicate de l'aveugle (4). On voit que nos conclusions n'y sont pas intéressées et que nous pouvons laisser aux faits mieux analysés le soin de décider dans quelle mesure le toucher, comme peut-être l'odorat dans certaines espèces, est capable de dépasser sa limitation affective originelle et de se constituer une survivance mnémonique : il nous suffit qu'il ne le puisse, en tout cas, que dans la mesure où il devient plus parfaitement représentatif.

---

(1) Voir W. Deonna : Un art nouveau : le tactilisme, *Journ. de psychol.*, 1923, p. 27-29.

(2) Coquiot (*Rodin à l'Hôtel de Biron*, 1917, p. 80), d'après Deonna, *loc. cit.*, p. 28.

(3) Villey, *Le monde des aveugles*, Flammarion, p. 161, et *loc. cit.*

(4) Voir Beaunis, Les aveugles de naissance, *Rev. Philos.*, 1921, p. 40-41.

Si les conclusions de cette revue sont exactes, nous avons établi cette première proposition, que l'étoffe de la mémoire et de ce qu'on appelle la « vie intérieure » est l'étoffe même de la perception externe. Rentrer en soi-même, en ce sens, n'est donc pas possible : se retrouver ainsi, c'est encore se disperser, et, si la mémoire nous fournit de nous-mêmes une image moins vivante que la perception, elle ne nous en fournit pas une image moins extérieure. Nous devons maintenant chercher la raison de ce fait en apparence paradoxal et y révéler, au contraire, suivant notre seconde proposition, une véritable nécessité inhérente à la constitution même de la mémoire et de la sensibilité. Les faits nous ont permis de constater qu'il n'existe de mémoire que des représentations spatiales : on est amené ainsi à soupçonner que la fonction de la mémoire est de servir à la représentation et qu'elle ne peut avoir originairement d'autre emploi ; cette formule définit notre seconde thèse et mesure la tâche que nous allons aborder.

CHAPITRE II

LA MÉMOIRE COMME FONCTION NÉCESSAIRE DE LA PERCEPTION

I

Nous simplifierons cette tâche en rappelant d'abord que, pour le peuple comme pour le psychologue, le passé, c'est avant tout l'inagissant. Il y a bien un passé qui, dans l'être vivant, sert à l'action présente, l'oriente et la supporte, mais ce n'est qu'un automatisme et une habitude. Même dans la reconnaissance du présent, nous l'avons vu, la mémoire est quelque chose de plus : le passé y est bien un revenant, mais par cela même c'est un disparu. C'est bien le même, mais *un autre le même*. Un souvenir, même sous cette forme si humble, enveloppe l'idée de ce qui est irrévocablement fini et dont la force d'action est épuisée. La langue de tous les peuples est riche d'expressions de toutes sortes pour traduire ce caractère, si déconcertant à notre esprit, d'une réalité vide de substance, c'est-à-dire de causalité, et qui ne se prolonge que dans ses images.

Or, ce caractère seul peut déjà nous faire comprendre que le passé n'arrive à subsister que dans ces qualités pures et inaffectives dont c'est aussi, nous le savons, le caractère essentiel d'être des représentations inagissantes d'actions possibles. Comment ce qui n'est plus peut-il exister encore, d'une certaine manière, en souvenir ? Comment une réalité disparue peut-elle cependant être connue dans une image comme dans son fantôme rétrospectif ? La difficulté se simplifie s'il est vrai que le présent lui-même, lorsqu'il est apte à se mémoriser, est toujours double, réalité et fantôme, chose et phénomène, action et représentation. S'il en est ainsi, en effet, on peut concevoir que, l'élément substantiel du présent disparaissant, il puisse en rester l'élément fantômatique, phénoménal et représentatif. Le passé mort peut subsis-

ter dans le symbole sans vie qu'il avait vivant, le passé inagissant dans un fantôme inagissant. Ce qui n'a jamais été qu'une espèce de rêve subsiste naturellement en forme de rêve. La qualité se conserve telle qu'elle a été dès l'origine, objet de contemplation et de spectacle, étrangère à l'action et à la passion, qu'elle a toujours symbolisée sans y participer ; et nous apercevons qu'elle seule peut se conserver ainsi, puisqu'on voit bien comment le fantôme de la force peut survivre à la force, mais non pas comment la force dépensée pourrait se survivre à elle-même. Il y a donc des raisons décisives pour que, *s'il existe une mémoire*, elle ne soit faite que de qualités pures (1).

On dira que la différence est grande tout de même entre des signes de *ce qui est*, comme sont les qualités représentatives, et des signes de *ce qui fut*, comme sont les images mnémoniques, et que les raisons d'exister de ces deux choses sont loin d'avoir la même évidence. Les premières ont, en effet, une cause concomitante dans la chose même qu'elles signifient ; les secondes ne peuvent avoir leur cause concomitante dans le passé par hypothèse disparu et sans efficace dont elles sont bien les signes, mais aussi la survivance unique.

Seulement, cette raison d'exister que les images ne trouvent plus dans leur cause physique externe, il faudrait savoir si elles ne la trouvent pas, soit dans leur *nature physiologique*, soit dans les *conditions biologiques* de leur constitution. Remarquons, en effet, que si les représentations qualitatives dépendent évidemment des causes externes dans leur origine, elles n'en dépendent plus dans ce qu'il faut bien appeler, — en dépit de la résonance fâcheusement matérialiste du terme, — leur conservation. Cette conservation ne peut plus dépendre que de la facilité de l'organisme à les reproduire (condition physiologique) et des avantages qu'il a pu trouver à développer cette facilité, s'il la possédait (condition biologique). Or, pour ce qui concerne le premier point, quelle que soit la nature des processus physiologiques qui accompagnent dans le cerveau l'apparition des sensations représentatives, il est sûr, en tout cas, qu'il s'agit de stimulations infiniment petites comparative-

(1) La qualité dont nous parlons n'a évidemment rien d'imaginaire et de fictif : elle est même l'élément le plus positif de toute représentation pure ; elle n'accompagne, du reste, que la représentation pure et en proportion de sa pureté ; et, à tous ces titres, on ne devra pas la confondre avec le *double* hypothétique que M. Bergson suppose derrière toute conscience pour expliquer le phénomène de la fausse reconnaissance, au bénéfice d'une thèse de la mémoire qui est précisément celle que nous combattons dans ce chapitre (Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance, *Revue philos.*, 1908 et *Energie spirituelle*, Alcan, 1920, p. 116 et suiv.). Il est évident, par ailleurs, que ce *double*, qui travaille à expliquer les mêmes faits de mémoire que la qualité, n'a pu manquer de lui emprunter quelques-uns de ses caractères et quelques-unes de ses fonctions, et qu'on devra trouver, de ce fait, entre nos descriptions et celles de M. Bergson, une relation qui n'existe pas entre nos hypothèses.

ment à celles qui accompagnent les *passions* ou les sensations mélangées de passion ; et c'est pour cela même, nous l'avons vu, qu'elles sont des représentations ; dès lors, il semble assez naturel que cet ébranlement léger puisse s'éveiller ultérieurement sans le secours des causes externes dans un milieu qu'on ne peut jamais se représenter comme parfaitement calme.

Cependant, ces conditions physiologiques seules ne seraient pas non plus décisives. Il faut reconnaître, en effet, qu'entre une sensation privée de mémoire et ce qu'on appelle un souvenir, même si le passage organique de l'une à l'autre semble facile, il y a, au point de vue biologique, un véritable abîme, et que, si l'excitation originelle ne donne qu'une sensation privée de mémoire, on ne peut songer à faire sortir du souffle qui réveille cette sensation une nouveauté aussi formidable que le souvenir même le plus léger. Ce serait, en effet, un éveil de l'esprit, sinon, suivant le mot de Leibniz, dans une matière (*mens momentanea*), du moins dans un organisme aveugle. Car rien n'empêche qu'un être même vivant profite du passé sans le connaître, et, momentané par la *conscience*, ne soit cependant temporané par l'*existence* : il en profitera dans ses habitudes, son habileté, sa routine, l'intelligence automatique de ses réactions : il n'en aura pas le sentiment. Or, il s'agit de savoir pourquoi la vie a dépassé ce stade et si elle en devait sortir par l'effet d'une nécessité inhérente à la constitution des représentations. On ne pourra le croire que si la représentation est toujours mémoire ; car, si elle ne l'est pas toujours, c'est qu'elle ne l'est point par nature et qu'aucune nécessité interne ne la contraint à prendre cette forme mnémonique. Eh bien ! nous voulons précisément montrer que le rôle biologique de la représentation est conditionné par la mémoire, que l'aptitude de la représentation à se mémoriser est une simple condition de son aptitude à représenter l'espace, et sa temporalité une condition de sa spatialité.

II

Les sensations représentatives ne sont, en effet, que les signes avant-coureurs d'une passion éventuelle : elles ne peuvent être plus (être couleur pure, son pur, etc.) ; elles ne peuvent non plus être moins : car leur signification est leur étoffe même. Elles doivent donc nécessairement devancer dans le temps la passion qu'elles pronostiquent. Mais il y a deux manières de la devancer, dont l'une leur est interdite: elles ne peuvent être présentes par rapport à une passion purement et simplement future : car elles sont les *phénomènes* de cette passion, qui, ainsi, n'est pas future, mais *représentée* (p. 172) ; ce que je vois et j'entends, bien

qu'il ne m'agisse pas présentement, ne m'en est pas moins présent : c'est une présence *phénoménale*. La représentation ne peut donc pas devancer la passion en ce sens qu'elle la reculę dans l'avenir ; et elle ne peut plus la devancer qu'en se reculant elle-même dans le passé. L'artifice de la représentation ne peut être qu'un artifice de *mémorisation*. C'est le mécanisme de ce phénomène qu'il faut maintenant atteindre dans l'expérience.

On s'y achemine lorsqu'on observe, conformément à nos avertissements antérieurs, que l'attente d'une passion sous la condition d'un mouvement, qui est enveloppée dans toute représentation, ne saurait sous aucune forme être assimilée à une association d'hétérogènes : qualité et mouvement. Le mouvement prévu dans la représentation qualitative est aussi un mouvement *représenté*, et un mouvement représenté ne peut être qu'une qualité et ne peut avoir rien de moteur. Effectivement, quand je déplace mon corps dans la direction qui lui est assignée par mes yeux, le mouvement ne peut suivre qu'une ligne qui lui préexiste, et cette ligne est purement visuelle (1). La vue peut donc se la représenter sans sortir d'elle-même. Cette condition est satisfaite pratiquement dans le fait que le mouvement du corps vers un objet regardé n'est connu par la vue que sous la forme d'une variation des intensités lumineuses des points de l'objet qui arrivent progressivement jusqu'au seuil. C'est un jaillissement progressif et continu de foyers lumineux *ponctuels*, perdus d'abord dans une masse lumineuse confuse. Cette condition, bien différente du grandissement, dont la liaison avec la distance est bien plus complexe et plus incertaine, n'exclut même pas le rapetissement apparent, exception que certains procédés ont permis d'amplifier au cinéma et dans les expériences de laboratoire, mais qui n'est nullement étrangère à la vie courante :

> Eux que j'avais crus hauts comme les Apennins,
> Quand ils furent tout près de moi, c'étaient des nains.

La connaissance visuelle de la distance a une base à la fois bien plus immédiate, bien plus sûre et bien plus *visuelle* dans le progrès des intensités par la multiplication des seuils. Cette condition est nécessaire et suffisante pour que nous ayons l'impression d'un rapprochement ; si elle est donnée, nous y croyons, fût-il même illusoire (c'est l'illusion des lunettes d'*approche*) ; s'il pouvait se faire qu'elle ne fût pas donnée avec le mouvement d'approche, c'est le mouvement même qui paraîtrait illusoire. Le mouvement ne joue donc aucun rôle psychologique dans la représentation du mouvement. Il est évident, par suite, qu'il ne saurait jouer aucun rôle dans son anticipation. Lorsque nous anti-

(1) Cf. livre II, 2e partie, chap. I, II et chap. IV, II, p. 137-138.

cipons un mouvement, nous ne pouvons anticiper que les intensités diverses d'une sensation ou de plusieurs sensations. Percevoir, c'est s'attendre, sous la condition d'un mouvement convenable, en nous ou hors de nous, à une intensité croissante de l'objet perçu, intensité dont la limite est aussi la limite de ce mouvement. Là où l'intensité ne peut plus grandir, le mouvement lui-même ne peut plus se poursuivre. L'intensité cesse de pouvoir croître là où l'extériorité cesse de pouvoir décroître ; les deux progrès se convertissent l'un en l'autre, maximum et minimum dont la rencontre exprime le terme de la représentation et le commencement de la passion (1).

Il résulte de ce qui précède que la qualité peut bien nous représenter le mouvement en dehors de tout mouvement et sous une forme purement qualitative, mais à la condition qu'elle enveloppe la conscience d'une suite régulière de variations intensives ; et, puisque le mouvement ne peut être représenté que par la qualité, il suit qu'ou bien il ne sera

(1) Cette conception, qui ne peut être qu'indiquée dans ce volume, ne construit pas plus l'ordre des intensités avec celui des espaces qu'elle ne construit l'ordre des espaces avec celui des intensités : l'un et l'autre ordre apparaissent ensemble. L'intensité est une *impression obscure* d'agents — sources de son et de lumière — qui n'ont pris pour nous de la distance, c'est-à-dire de l'extériorité et de la spatialité, qu'à cette limite décroissante d'efficace où ils ne nous donnaient plus aucune *impression claire* : nous pouvions les croire suggérés ; ils ne nous adressaient plus qu'un avis qualitatif de la manière spécifique dont ils émettent le son et confisquent ou décomposent la lumière : ce qui explique que la qualité ne change pas ou ne change qu'assez peu avec l'intensité. Par leur *qualité*, ils vont nous rester distants, c'est-à-dire *représentés*, ce qui ne fait qu'un. Mais cependant, par leur *intensité*, ils sont sourdement, quoique médiatement, *présentés*. Plus ou moins sourdement : c'est-à-dire que le même objet, restant *représenté* par sa qualité, — autrement dit : distant, — va être plus ou moins *présenté* dans son intensité : donc il va être *plus ou moins* distant ; il nous sera plus ou moins intime. La qualité donne *la* distance et l'intensité *les* distances ; la première crée l'espace et la seconde le mesure. Cependant, leur parenté est évidente, et la qualité n'est elle-même que le dernier produit d'une évolution histologique qui conduisait une action de portée vitale limitée (action de l'éther ou de l'air) à perdre encore cette portée même par son exténuation. L'intensité sensorielle, à la différence de celle qui apparaît dans l'affection ou dans l'action (p. 188), présente ce caractère que, même à son maximum, elle parvient malaisément à être douloureuse : issue d'une impression de luxe, dont la valeur organique était pratiquement nulle, son excès reste sensoriel ; elle détruit la qualité et peut éventuellement compromettre la faculté organique de la percevoir : elle ne blesse guère. Son maximum est presque encore de l'espace, de la distance. Son minimum (par où il faut entendre le maximum d'acuité de l'organe aux excitations, c'est-à-dire, *pratiquement*, l'excitabilité aux plus grandes distances), est pratiquement pour nous la mesure du plus grand espace ; de son minimum à son maximum, elle multiplie les dégradations et allonge les distances par cette loi d'absorption des actions externes que Weber a découverte. L'intensité est donc à la fois l'extension et son contraire, et l'objection que l'on croirait peut-être apporter contre cette théorie en relevant le caractère inverse de leurs rapports est au contraire un fait qui se déduit de la théorie. L'intensité ne mesure l'espace qu'en l'absorbant (et en le détruisant, par conséquent). La qualité le porte à l'infini ; l'intensité le rapproche jusqu'à ce qu'elle le supprime. (Voir *Récapitulation*, p. 265-266).

jamais représenté ni connu, ou que cette suite de variations sera donnée avec toute représentation. Nous venons de dire que les variations intensives du son et de la visibilité des choses sont pratiquement les seuls signes dont se guide l'être vivant quand il cherche à les atteindre ou à les éviter. Il s'en suit qu'il ne pourrait jamais apprendre à *situer* les choses et par suite à se les représenter, s'il n'apprenait à saisir dans chaque qualité un *moment* nécessaire d'une *suite* ordonnée d'intensités, c'est-à-dire un élément d'un ordre temporel. L'être vivant s'est créé la qualité en se créant une échelle d'impressions intensives, et il ne connaît aussi pratiquement la qualité qu'en montant ou descendant cette échelle. L'hérédité nous a donné cette échelle, et l'exercice nous apprend à monter ou à descendre cet instrument héréditaire qui ne prend de sens que dans cet emploi : c'est dans cet exercice que se constitue la perception qui n'est, à la naissance, qu'une possibilité et qui met des mois, sinon des années, à acquérir sa perfection. Mais déjà son caractère mnémonique apparaît dans ses essais les plus humbles. Jamais l'être vivant ne *réussira* la perception extérieure même la plus élémentaire et ne sortira du rêve, s'il ne peut avancer quelque peu sur l'échelle dont nous parlons et comparer la valeur présente d'une qualité à sa valeur passée dans un ordre de temps qui aboutit à quelque passion. Il faut donc qu'il conserve à chaque moment un souvenir des degrés de qualité disparus et précisément comme disparus. Chacune de ces impressions diversement intensives d'une même qualité indique une approximation corrélative de la chose agissante, et il est nécessaire, si la représentation ne doit perdre sa signification, et, par conséquent, sa possibilité biologique (puisqu'elle n'est que signification), que toutes ces impressions soient capables de se transformer immédiatement en souvenirs temporellement ordonnés et y aient même une disposition naturelle. Ceci nous porte donc légitimement à préjuger que l'aptitude inhérente aux représentations, en raison même de leur caractère inaffectif, à *fantômatiser* les choses, ne doit faire qu'un avec leur aptitude à les remémorer, et que les fantômes ici aussi sont de la nature des revenants.

Cette mémoire, qui donne naissance à la perception, n'est pas une association : du moins l'association n'est que la condition inévitable qui ravive dans l'individu des rapports enregistrés dans l'organisme par un procédé qui n'a rien de commun avec l'association. Un sens parfait n'est qu'un instrument susceptible de représenter des rapports variables de distance dans une gamme d'intensités. Ce qui crée cette gamme, c'est l'affinement progressif du sens aux excitations qu'il reçoit. Cet affinement est un progrès à la fois organique et psychologique qui n'a aucune association pour condition. C'est pour cela, du reste, qu'il est héréditaire. Et c'est pour cela aussi que l'acquisition consciente de tous les renseignements que cet affinement rend possible se confond

avec l'éducation naturelle du sens, qui se réalise automatiquement chez tous les hommes, en vertu d'une impulsion tout organique, et qui aboutit chez tous à une même expérience de l'univers. L'association empirique n'est ici qu'une occasion par où se révèlent des rapports dont la force et l'ordre trahissent une origine absolument distincte de l'association. Telle est donc la mémoire dont la perception témoigne.

Nous ne pouvons nous représenter les choses qu'en les projetant dans l'avenir ; mais l'avenir n'est rien, et, en tout cas, n'est pas nôtre, et, pour nous rendre les choses antécédentes, nous n'avons d'autre moyen que d'en reculer dans le passé les représentations. Une représentation est, en ce sens, toujours une mémorisation, et c'est à la lettre et non par un caractère surajouté, fût-il nécessaire, que la conscience est mémoire. Une conscience du présent est inutile (la parole est aux réactions), et du reste impossible : si nous ne connaissons que la qualité représentative, si nous n'en connaissons pas la *valeur d'ordre*, c'est-à-dire le rang qu'elle occupe dans une suite d'intensités, nous n'en connaissons pas la signification, et, par suite, nous ne connaissons même aucune qualité. La lumière du présent ne peut venir que du passé. Ce n'est pas en s'évanouissant ; c'est en naissant que la représentation devient mémoire.

Mais, réciproquement, ce n'est pas en s'évanouissant, en se dégradant en automatisme, c'est en naissant et c'est pour naître que la mémoire se lie à la représentation. La parfaite représentation implique un parfait souvenir de ces *valeurs d'intensité* de chaque qualité par où les *valeurs spatiales* des choses représentées nous sont immédiatement figurées. Cette première et originelle mémoire est *instrumentale*, et, loin d'être exclue du *présent* de conscience, c'est elle qui le définit et le rend possible. Lorsqu'on dit qu'une qualité sensorielle est présente, on veut dire précisément qu'elle fournit à cette mémoire l'occasion de s'exercer : une sensation — comme présente — c'est justement une représentation susceptible de ces *variations intensives* que la mémoire interprète immédiatement en valeurs d'espace. Toute sa *présence* tient à son intensité, et à sa localité, qui en résulte. En revanche, appauvrissez cette représentation ; séparez en elle, autant que faire se peut, la qualité de ces éléments d'intensité et d'extension, vous aurez l'image mnémonique elle-même, l'image, dont le caractère le plus distinctif, même dans l'hallucination visuelle, est qu'elle n'a ni intensité, ni localité précise. C'est sans doute cette vérité qu'entrevoyait l'empirisme anglais, lorsqu'il ramenait la différence entre l'image et la sensation à une différence d'intensité, et M. Bourdon a bien montré (1) le rôle décisif que jouent ces éléments d'intensité dans la formation de nos certitudes percep-

(1) La certitude, *Rev. phil.*, 1890, I.

tives Toutefois, on soutient aussi à bon droit que l'on ne crée pas une image simplement en affaiblissant une sensation ; et on pourrait même ajouter qu'au contraire on donne ainsi à la conscience le moyen le plus décisif de distinguer une sensation d'une image : car ce qui différencie la sensation de l'image, ce n'est pas son intensité, c'est sa capacité d'en changer en corrélation avec le mouvement ; ou, pour mieux dire, l'intensité n'est elle-même qu'une *relation d'intensités*, et, considérée absolument, n'aurait plus rien d'intensif ; c'est une quantité, et, pas plus que le nombre, elle ne peut exister hors d'une série ordonnée. Mais ces précisions ne sont pas d'usage courant, et c'est ce qui fait que les adversaires des empiristes, après leur avoir objecté que l'affaiblissement de la sensation ne la transforme pas en image, s'enhardissent généralement à énoncer aussi la réciproque et que le renforcement de l'image ne la transforme pas non plus en sensation. Mais on aimerait à savoir comment ils mesurent ce renforcement de l'image, comment ils le réalisent, ou simplement comment ils le constatent : car le propre de l'image, c'est que justement son intensité n'est pas variable (c'est-à-dire, suivant ce qui précède, qu'elle n'a pas d'intensité) ; et, au rebours de l'opinion précédente, on peut au contraire soutenir avec une entière assurance que, si l'image pouvait éprouver des variations d'intensité correspondant tant soit peu à celles de la sensation, elle ne différerait en rien pour nous de cette dernière : car ce qui la distingue de la sensation, pour le redire, ce n'est pas qu'elle a moins d'intensité que celle-ci, c'est qu'elle est entièrement privée d'intensité ; c'est que la correspondance des forces vives aux distances de l'excitation y est impossible et impensable.

Aussi, comme nous le disions antérieurement (1), ne parvient-elle même pas dans l'hallucination à revêtir ce caractère spécifique de la sensation et à envelopper un ordre corrélatif des intensités et des espaces. La science mentale a commencé d'en faire la preuve. Ziehen soutient cette vue d'observations pénétrantes (2). Henning, bien connu aussi pour ses recherches sur les sensations visuelles, résume (3) toutes les vues de la psychiatrie allemande sur les hallucinations de la vue et ses propres observations dans cette formule : — Les couleurs, dans l'hallucination, ne sont jamais des couleurs adhérentes aux surfaces (*Oberflächenfarben*), ce sont toujours des *plans de couleur* (*Flächenfarben* (4). C'est une vue qui devient générale aussi chez les auteurs français. M. Bouyer note, par exemple (5), que, même lorsque l'halluci-

(1) P. 187.

(2) *Leitfaden...*, p. 226.

(3) *Loc. cit.*, chap. 17 (*Zeitschrift der Sinnesorgane*, t. 74), p. 400.

(4) Sur la signification de ces termes, voir précédemment, livre I, chap. V, p. 46.

(5) Sur les hallucinations visuelles (*Journ. de psych.*, 1924, p. 377 et suiv).

nation visuelle a son caractère objectif le plus accusé, elle n'a jamais « des contours bien arrêtés, une situation bien définie » (1). Ces caractères n'apparaîtraient que lorsque le sujet devient le « complice inconscient » (2) de son délire, qui n'est plus guère alors qu'une « rêverie vécue, projetée... dans le monde matériel » (3), une rêverie dont « l'imagination seule... ferait les frais » (4), et dont la parfaite sincérité pourrait même être mise en doute » (5). Mais cette dernière remarque rend ces phénomènes mêmes assez suspects ; et d'ailleurs le relief apparent des images même les plus vives, qui n'est susceptible d'aucun contrôle peut malaisément revendiquer l'égalité avec des impressions vérifiables ; seulement il peut s'égaler à ces dernières pour la conscience, si quelque désordre mental affaiblit l'action de la perception vraie (6), ou si la comparaison avec la perception vraie, comme dans le rêve, est impossible. Les auteurs qui comme M. Bleuler (7) ramènent toute hallucination à une simple erreur d'interprétation (8) et ne trouvent entre une image vive et une image hallucinatoire aucune différence intrinsèque (9), mais la seule différence extrinsèque d'une représentation refoulée ou non par le sens critique, donnent au fond, sous l'apparence de la contredire, la justification la plus haute à notre théorie, si pour nous la *sensation* même n'est tout entière qu'interprétation. Si toute sensation est intellection, si la perception n'est qu'une qualité en qui des intensités symbolisent des espaces pour une intelligence, il est naturel et presque inévitable que toute hallucination se greffe sur des états délirants (10), c'est-à-dire sur un défaut d'intellection. Nous ferions les mêmes remarques à l'égard de la thèse apparentée de M. R. Dupouy (11) qui soutient contre Seglas que l'hallucination « psychique », sinon l'image mnémonique elle-même, n'est qu'une *hallucination retenue* à mi-chemin de l'extériorité où elle s'achemine. Ces trois thèses, qui semblent représenter les trois points de vue possibles sur la question, s'accordent au fond sur une définition de la *sensation vraie* comme d'une image ayant inten-

(1) P. 381.
(2) P. 386.
(3) P. 388.
(4) P. 389.
(5) P. 390.
(6) P. 388 et 390.
(7) L'origine et la nature des hallucinations (*L'Encéphale*, nov. 1922, p. 537-553).
(8) P. 547, 550 et 552.
(9) P. 544.
(10) P. 552.
(11) Les hallucinations psychiques (*L'Encéphale*, sept.-oct, 1922, p. 485-495).

sité et localité précises : car le sens critique ne peut consister qu'à nous signaler le défaut de ces caractères dans les images pures.

En dehors des hallucinations, les photismes divers et les images mnémoniques proprement dites sont susceptibles d'une objectivation et même d'une espèce de localisation qui a fait l'objet de nombreuses recherches récentes en Allemagne (1). Nous avons dit que les phosphènes ne sont susceptibles d'aucune localisation précise (2). Erich Jaensch, dans sa vaste enquête sur les *eidétiques* de la population scolaire de Marbourg, n'est arrivé à des localisations en profondeur, du reste marquées d'anomalies (3) qu'avec des sujets difficilement triés sur le volet (4) en qui la disposition eidétique, qui ne peut passer pour absolument normale, semble revêtir le caractère d'une psychose hallucinatoire. J.-B. Rieffert (5), qui a participé aux expériences de Lillien Martin, peut arriver assez facilement à projeter à volonté ici ou là ce qu'il appelle l'image-souvenir d'une feuille de papier qu'il a regardée antérieurement. Mais, même dans les moments où il la voit « pour ainsi dire devant lui à côté de la feuille véritable avec l'intensité la plus vive et la localisation la plus précise possibles », il se sent hors d'état « de lui accorder la moindre apparence de la localisation qui appartient aux perceptions » (6). Peu de textes établissent avec plus d'autorité le caractère illusoire de l'intensité et de la localité que nous pouvons être portés (7) à attribuer à nos images mentales même les plus prégnantes.

Ainsi le propre de l'image sous toutes ses formes, fussent-elles même celles où la contrefaçon de la sensation semble la plus parfaite, est d'être une représentation séparée de ces éléments corrélatifs d'intensité et d'espace qui sont les seuls par où le *présent* se distingue, pour une représentation, du passé. Et l'on voit ainsi comme la mémoire même, sous la forme du souvenir des valeurs d'intensité, constitue, en corrélation avec l'excitation externe qui lui donne une occasion de s'exercer, la *présence*. Elle est le propre instrument dont le nature avait

---

(1) Pour les *photismes*, voir GOLDSCHMIDT, Beobachtungen ueber subjective optische Phänomene (*Zeitschrift der Sinnesorgane*, 76 (1916), p. 289-436) ; pour les « images intuitives », v. E. JAENSCH, principalement deux articles du même recueil, t. 85 (1920) et 86 (1921) ; pour les images mnémoniques en général, v. G.-E. MUELLER, *Ueber die Lokalisation der visuellen Vorstellungsbilder* (V. Kongress f. experim. Psych, Schumann, Leipzig, 1912) et LILLIEN S. MARTIN, *Die Projectionsmethode und die Lokalisation visueller und anderer Vorstellungsbilder*, Leipzig, 1912.

(2) Voir précédemment livre II, 1re partie, chap. II, section III, IV.

(3) *Loc. cit.*, article II, p. 308.

(4) V. p. 305-307.

(5) Grundlegung einer psychogenet. Theorie der Raumwahrnehmung (*Zeitschrift der Sinnesorgane*, 76).

(6) P. 194. Cf. Dr E.-B. LEROY. *Les visions du demi-sommeil*, Alcan 1926, p. 20, 31-33, 59-61, 84.

(7) BINET : *L'Hallucination*, Rev. Phil., 1884, I, p. 401-403.

besoin pour tirer de l'impression brute une représentation. Elle se lie au présent comme à son œuvre propre, au travail qui lui est imposé par sa nature. La représentation nous donne le corps de la mémoire ; l'image ne nous en laisse que l'ombre. Elle n'exprime qu'une mémoire séparée de sa fonction.

III

Aussi bien rien ne lui est-il plus importun et moins naturel que cette séparation, et les représentations non plus n'aiment pas mourir. Leur passé naturel est un passé présent, et la vie de mémoire leur est une surprise fâcheuse, une exagération de leur mouvement naturel, à quoi elles ne se résignent pas volontiers. Aussi naturellement que la représentation est une mémoire, la mémoire tend à être représentation. A défaut de fonction perceptive, les images conservent donc une aspiration perceptive. A la manière des fantômes des vivants, dont on croirait qu'elles ont servi à former la notion, ces errantes qualités traînent leurs ombres autour des sensations qui les ont portées, comme si elles cherchaient à s'y réincarner ; et bien des fois elles y parviennent. Toute leur réalité n'est presque faite que de cette aspiration. Veut-on les saisir en elles-mêmes et les décrire ? Elles passent dans les doigts, comme M. Philippe l'a si bien montré (1). En revanche, quand elles se sont réemparées d'un corps de sensation, elles y retrouvent une telle puissance qu'il est impossible de les distinguer des éléments proprement sensoriels où elles s'apparient et que, submergeant éventuellement ces derniers, elles peuvent même les employer à matérialiser une *illusion*. Cette vie avide et voletante est la seule que les images paraissent susceptibles d'avoir chez l'animal et chez l'enfant en bas-âge. L'homme peut les fixer à leur passé par un procédé que nous aurons à étudier, et, sous cette forme de souvenir spécifié et localisé, les exclure du présent et leur interdire toute reviviscence effective : mais alors elles se dégradent d'une manière continue et irrémédiable ; et, du reste, pour être ainsi fixées, elles n'en sont pas plus saisissables. Secrètement pénétrées de l'aspiration qui leur est interdite, ce sont des formes qui ne cherchent plus leur matière, mais qui ne peuvent pourtant se compléter que par elle. La différence entre le souvenir et l'image libre n'est pas, du moins sur ce point, aussi grande peut-être que M. Philippe semble l'avoir cru. Quoiqu'il en suggère, je ne puis pas plus *dessiner* un souvenir proprement dit qu'une image libre. C'est que, pas plus qu'elle, il n'est un dessin. Cependant, qu'on m'en présente un faux dessin, et, dans la

(1) *Loc. cit.*, chap. I.

mesure où mon souvenir n'est point éteint, le détail faux m'apparaîtra immédiatement. Se souvenir, c'est donc seulement se sentir apte à reconnaître, et cette définition reste vraie même pour ce qui est passé sans retour. Un souvenir n'est qu'un cadre de sensation ; c'est pourquoi il peut être fragmentaire et même être vide sans cesser d'être exact. Sa spécificité est même d'être plus rigide que l'image libre, qui, pressée de revivre, fait des concessions, infléchit ses cadres et n'arrive éventuellement à tourner la sensation en *illusion* qu'à force d'avoir contracté l'illusion de tourner elle-même en sensation. Le souvenir, au contraire, est un cadre tel qu'il n'admet qu'une sensation comme une serrure de sûreté n'admet qu'une clef : il n'y a que la sensation strictement adéquate qui l'ouvre. Et ainsi toutes les formes d'images mnémoniques se présentent à nous comme de simples *représentations détachées* et en somme des qualités-fantômes.

On s'explique facilement ainsi que l'hallucination semble un phénomène presque uniquement humain. Il doit être lié, en effet, à la faculté de dépouiller, dans la sensation, la qualité de ses éléments naturels d'intensité et de lieu. Or cette faculté, nous venons de le voir, atteint son plus haut degré dans la mémoire proprement humaine. D'autre part, nous avons entrevu à diverses reprises que c'est le propre de l'homme de dépasser par la science et par l'art l'usage proprement sensoriel des sens et de donner aux sons et aux couleurs comme tels une valeur qui est étrangère à leur rôle biologique. Cette disposition ne peut manquer de descendre de l'ordre théorique à l'ordre pratique, qui ne se laissent pas toujours si facilement séparer, et nous contracterons ainsi l'habitude de ramener la vision à la couleur et l'ouïe au son, d'où naîtra même toute une théorie spéculative de ces sens. Il n'est pas très étonnant que nous prenions facilement des images pour la réalité, quand nous avons ainsi acquis le pli de ramener la réalité à des images. L'hallucination est un phénomène humain à peu près comme l'imagination. La représentation incomplète ne nous trompe que parce que nous avons perdu l'habitude de demander à la représentation complète tout ce qu'elle contient.

Lorsqu'on veut absolument, suivant les traditions de la psychologie, maintenir la distinction de principe de la perception et de la mémoire, il faut expliquer comment de *pures images* peuvent se mêler à la perception sans y être discernées : car ce fait achève (1) d'anéantir l'objection qu'on tire communément de la différence entre l'image même la plus vive et la perception la plus affaiblie. Les images en question, — les ingrédients imaginatifs de la perception, — ne sauraient, en effet,

(1) Voir plus haut, p. 222.

non plus être confondues avec des sensations affaiblies : elles n'en forment pas moins un élément indiscernable des sensations les plus authentiques. La conclusion que ce fait impose, c'est donc que la différence entre l'image et la sensation ne tient pas à leur nature propre, mais plutôt au degré où cette nature également qualitative se réalise dans l'une et dans l'autre. Adjoignez à l'image tous les concomitants naturels de la qualité, les éléments corrélatifs d'intensité et d'extension qui sont liés à sa genèse : vous en faites une sensation ; retranchez-les de la sensation : vous en faites une image. Pour se soustraire à ces conséquences, il faudrait être capable de maintenir contre les faits la théorie qui réduit la reconnaissance du présent à une pure habitude : mais il n'est évidemment pas facile de ramener à une pure habitude un phénomène de reviviscence imaginative qui complète la perception et qui peut même la déformer en *illusion*. Or, en dehors de cette hypothèse, l'identité de la représentation et de l'image se lit dans les faits avec évidence. De là cette quasi-impossibilité *naturelle* du souvenir pur dont on commence à s'apercevoir et que M. Halbwachs en particulier vient de mettre en lumière dans une enquête singulièrement décisive (1).

IV

Le résumé et la conclusion de ces observations, c'est que hallucination, image libre, image-souvenir ne sont que des résidus qui se détachent, non sans quelque peine, de la représentation sensorielle, où elles matérialisaient le souvenir des intensités variables qui, pour chaque chose représentée, donnent à la qualité représentative une valeur spatiale. Et c'est parce que l'image mnémonique incarne un souvenir qui exprime l'ordre temporel des intensités qu'elle est le privilège des sensations capables d'exprimer l'ordre spatial des distances, lequel ne peut être clairement représenté que dans l'ordre des intensités. Toutes nos images visuelles sont des qualités figées dans une clarté, et, par suite, une localisation, immuables, que l'attention ne peut modifier (2). Chacune d'elles est donc le souvenir d'un des moments de ce processus par où s'acquiert la connaissance visuelle d'une chose. Et de même nous retenons les représentations sonores, c'est-à-dire les bruits, des différentes choses, avec une intensité — comme nous disons — non pas arbitraire, mais rigoureusement liée à leur distance suivant les rapports fixés par l'expérience. Enfin, en hallucination, nous voyons des figures et nous entendons des voix, mais ce sont des

(1) *Les cadres sociaux de la mémoire* (Alcan 1925), chap. I.

(2) Cf. Dr E.-B. Leroy, *loc. cit.*, p. 59-61.

figures dont la clarté pour une lumière donnée, des voix dont la portée pour un milieu plus ou moins silencieux sont en rapport d'expérience immuable avec la distance des personnes. Même nos images nous signifient donc une espèce d'espace pour une espèce d'intensité. A la vérité, comme c'est un espace fixe, c'est un espace illusoire, et, comme c'est une intensité immuable, c'est une intensité éteinte (1) ; mais ces dégradations mêmes sont des caractères mnémoniques, tout ce qui entre dans le passé sortant de la vie et de l'action ; et il reste que la mémoire est toujours greffée sur un mécanisme sensoriel qui rend possible une symbolisation de l'espace dans la qualité. Les sensations puissamment mnémoniques sont donc celles où s'est constituée une échelle objective des intensités en corrélation avec les distances.

Aussi est-il facile de vérifier réciproquement que les sensations qui ne laissent aucune image sont celles où aucun ordre objectif des intensités n'a pu se constituer. On ne rangera pas sans réserve dans le groupe ainsi défini les sensations tactiles, où le médiocre développement des images, en même temps qu'au caractère subjectif de ces sensations (p. 163-164), peut tenir à la polarisation visuelle, extrêmement puissante entre deux sens dont la représentation a presque identiquement le même objet (2). En effet, ce n'est pas dans la représentation tactile que le rapport intime de l'intensité et de la spatialité, si médiocre soit-elle, peut être pris en défaut, et nous prétendons construire une théorie de ce sens où ce rapport joue un rôle véritablement constitutif. La faiblesse mnémonique du tact doit donc relever d'autres facteurs. En revanche, il est intéressant de noter que la faiblesse mnémonique de l'odorat, sur lequel la polarisation visuelle ne s'exerce qu'exceptionnellement, est corrélative à une imperfection frappante de son échelle intensive, qui le rend aussi très inapte à nous donner une connaissance vraiment objective de l'espace. L'intensité qu'on attribue aux odeurs n'y présente jamais un ordre objectif où le progrès de l'impression soit cautionné avec certitude dans la diminution des distances. Ce vain progrès n'est donc qu'une succession équivoque dont l'être vivant ne chargera pas inutilement sa mémoire : car l'être vivant veut un temps utile, qui ne peut être qu'un temps vrai, un *temps d'espace*. Remarquons que ceux mêmes qui disent avoir des souvenirs olfactifs des choses ou des êtres n'y lient communément aucune localisation de ces choses ou de ces êtres, et, quand ils le font, comme Henning (3), ils reconnaissent qu'ils le font ou par un raisonnement analogique dont la valeur, comme ils le pressentent eux-mêmes, est ici médiocre (l'odeur

(1) Voir plus haut, p. 222.
(2) Cf. p. 176, 202 et 212.
(3) *Loc. cit.*, t. 74, p. 395.

la plus faible est la plus lointaine) ou par une décision absolument arbitraire. C'est dire que l'intensité des rares images olfactives possibles n'impose aucune localisation. Et si elle n'a point cet effet, c'est que les perceptions mêmes n'ont pas une intensité assez réglée pour le produire. Un effet de ce genre suppose au moins une indépendance absolue des variations de l'intensité à l'égard de celles du sujet : elles ne doivent être réglées que sur l'excitation de l'objet, et alors elles sont assurées, dans un milieu de transmission homogène, de se régler sur sa distance. Mais, si l'action de l'objet est pour une part d'attrait ou de répulsion physiologiques, elle est faite en partie par le sujet même (1) et ne peut plus varier d'une manière régulière ni même prévisible avec la distance de l'objet. Or tel est le cas pour les odeurs : comme c'est une part de leur qualité même de plaire ou de déplaire, on ne peut rien augurer du rapprochement de l'objet à l'égard des variations de leur qualité : car ce qui plaît de loin peut déplaire de près et inversement ; et peut-on dire qu'une odeur croît, si, cette odeur étant essentiellement affective, l'affection qui la constitue décroît ? Une odeur, qui n'était guère qu'un plaisir, est devenue déplaisir par le rapprochement de l'objet, et, comme la qualité même de la sensation paraît changée, il ne reste rien dont on puisse dire qu'il s'y soit produit un *accroissement* d'intensité. La seule qualité bien nette, qui était plaisir, a au contraire subi une décroissance d'intensité. C'est la source d'une difficulté qui n'est pas médiocre, et qui n'est peut-être pas surmontable, dans la mesure des intensités olfactives. Ce cas extrême n'est cependant qu'une forme d'un phénomène aux manifestations très diverses. Dans les espèces mêmes où l'odorat est particulièrement affiné, comme chez certains carnassiers il varie dans des proportions considérables avec l'exigence des besoins alimentaire et sexuel. Ce que l'animal le mieux doué saisit dans l'odeur, ce n'est donc pas seulement un excitant d'ordre extérieur, mais aussi un excitant d'ordre intérieur, et les deux ordres d'excitations se mêlent dans une proportion trop variable pour qu'une intensité donnée puisse jamais fournir la matière d'une connaissance objective stable. Aussi peut-on douter que même temporairement l'odeur revête jamais pour l'animal cette valeur objective. Le chien chasseur lancé au flair sur la trace du gibier suit-il le progrès de l'odeur ou seulement celui de son penchant ? Jamais l'odeur, comme la vue ou le son, ne paraît le lancer hors de lui-même. Il n'est pas étonnant que notre odorat imparfait ne nous donne pas plus d'élan extérieur. Nous ignorons si complètement les conditions subjectives qui collaborent à nos perceptions olfactives, et l'expérience nous en a montré l'action sous tant de formes diverses et contraires, qu'aucune conclu-

(1) Voir livre I, chap. VI, III, p. 58-59.

sion ne nous paraît jamais absolument fondée par ces perceptions ni quant au lieu, ni quant à la nature, ni même quant à l'existence de l'objet.

Hésitation d'autant mieux fondée, du reste, que, même au point de vue physique, l'odeur est loin d'avoir l'objectivité du son ou de la lumière. Elle semble plutôt encore une propriété conditionnée par des besoins qu'une propriété conditionnée par des organes : c'est une propriété, comme la sapidité, de la nature de la comestibilité (1), et, au fond, à peine une sensation. De là la difficulté que rencontre la constitution d'une physique des odeurs sur le type de celle des sons ou des couleurs. L'assimilation semblait trouver, à la vérité, sa justification dans le fait que l'odeur, comme le son et la lumière, peut se propager à travers un milieu convenable, air ou alcool, assez loin de l'objet qui l'émet : elle ressemble ainsi, elle aussi, à un message que la chose pourrait détacher d'elle pour nous avertir de sa présence. Mais on sait combien ce message est exposé, comme il se dissipe vite, même en air calme, et combien les lois de sa diffusion sont irrégulières, les odeurs les plus fortes étant parfois les plus lentement diffusibles (2). En somme, l'odeur, quoique infiniment moins intime à l'objet que les propriétés tactiles, y est presque aussi adhérente ; elle ne tire sa valeur relative que de cette adhérence, et c'est ce qui fait qu'elle ne nous désigne point l'objet *à travers* le milieu qu'elle parcourt, mais seulement comme le terme d'une série de sensations liées au sol et presque au contact. Le chien chasseur n'a sur nous en cela aucun privilège : c'est à peine si l'odeur le fait prévoir : elle ne lui permet que de suivre à la piste le gibier odorant comme s'il en était traîné.

Ces considérations permettent donc de comprendre que même l'odorat, qui semble à bien des égards, au premier abord, un sens presque aussi *extérieur* que la vue et l'ouïe (3), s'en révèle, à l'observation, aussi profondément différent en valeur représentative, et, en raison du lien de l'ordre spatial des distances et de l'ordre temporel des intensités, qu'il puisse en être aussi différent en valeur mnémonique. Si la représentation est toujours essentiellement spatiale et si la qualité ne peut représenter l'espace que par une suite d'intensités corrélatives aux extensions, il faut que cette suite soit donnée pour que la représentation apparaisse, et, comme c'est une suite, c'est-à-dire un ordre de temps, l'apparition de la représentation est aussi celle de la mémoire. Mais l'une et l'autre sont conditionnées par la possibilité pour les excitations de revêtir une forme absolument objective. L'être vivant ne s'im-

(1) Richet, Les causes du dégoût (*L'Homme et l'Intelligence*, 2e éd., Alcan, 1887, p. 60).

(2) Henning, *loc. cit.*, art. IV, p. 47.

(3) Voir Delbœuf, Rev. phil., 1877, II : *Pourquoi les sensations visuelles sont étendues.*

posera point la peine de travailler en lui pendant des milliers de siècles à l'affinement d'une sensibilité biologiquement de plus en plus inutile, si elle est en outre sans signification. Les impressions qui ne le concernent pas doivent avoir égard à l'objet qui l'intéresse. L'araignée tisse un fil organiquement absurde qui est à la fois un téléphone et un piège : l'ouïe et la vue, de même, nous servent à la fois à tirer avis de l'objet et à en tirer parti. Telle est donc la signification commune à la fois de la représentation et de la mémoire, et c'est pourquoi elles ne sont jamais données à l'origine ni l'une sans l'autre, ni l'une hors de l'autre. La mémoire est un ingrédient de la perception. En dehors de la perception, elle n'est plus faite que de ses résidus, qui n'expriment originellement qu'une dégénérescence de la faculté perceptive. Et c'est ce qui fait que ces résidus mêmes, sous la forme d'images libres ou confusément reconnues, ne se forment que des sensations proprement représentatives : c'est qu'ils ne naissent qu'à l'occasion de ces sensations. Une image mnémonique préalable n'est pas nécessaire pour *reconnaître* une sensation ; elle n'est nécessaire que pour l'extérioriser.

Le caractère perceptif de la mémoire naturelle explique à la fois que les images libres tendent si invinciblement à se réincorporer à la perception et cependant qu'elles le fassent souvent avec une telle gaucherie. Cette tendance ne saurait être une simple habitude, comme le croyait Hume. L'habitude n'explique que la réincarnation occasionnelle ; elle ne saurait expliquer la tendance même à la réincarnation, qui serait absurde dans un état purement mnémonique. D'autre part, la gaucherie et souvent l'absurdité avec lesquelles ce réappariement s'opère forme un contraste frappant avec la sûreté des appariements dont est faite la perception même. Je perçois une ombre mobile, sur laquelle ma mémoire projette un lièvre : c'est le résidu que j'avais laissé tomber de la perception ; il n'y ajoute donc qu'un épisode, que j'y annexe à mes risques et périls. L'épisode revient à la perception parce qu'il en dépend, et il y revient dans une association gauche où se révèle qu'il n'appartient pas à la nature de la perception : c'est pour cela qu'il pouvait en sortir.

CHAPITRE III

LA LIBÉRATION DE LA MÉMOIRE

Nous voudrions étudier maintenant spécialement le caractère et les modalités de cet exode. Les images, — images libres ou images fixées au passé, c'est-à-dire reconnues, — sont les formes libérées de la mémoire (et elles méritent ce nom d'*images*, puisqu'en fait et par nécessité, elles sont presque entièrement constituées par l'ordre des représentations visuelles). Si nos descriptions précédentes sont exactes, les images ne sont rien autre chose que les sensations mêmes appauvries de leurs éléments intensifs et spatiaux. Mais cette définition en quelque sorte disjonctive n'est ni suffisamment complète, ni suffisamment précise. Il convient de la compléter et de la préciser en recherchant la nature de ces éléments fantômatiques qui se détachent du corps réel et indivisible de la sensation, ce qui les distingue des éléments constitutifs de ce corps, et, en ce sens assez spécial, ce qu'ils y *ajoutent* quand ils y adhèrent : car il est évident que, dans notre hypothèse, la sensation est faite de deux groupes d'éléments d'importance et, en quelque sorte, de solidité inégales, et, si l'on considère qu'ils sont séparables dans l'image, on sera fondé à dire, en un sens, encore une fois, assez particulier, que la sensation normale, sous sa forme parfaitement représentative, est constituée par l'*adjonction* d'états mnémoniques à des états représentatifs doués d'intensité et de spatialité, et à chercher dans les premiers, non plus un *résidu*, mais un *complément* des derniers. Nous espérons pouvoir désormais utiliser cette expression sans susciter aucune équivoque. Certes, la distinction est légitime, et elle l'est d'autant plus que l'isolation des états mnémoniques de la sensation dans l'image trouve son corrélatif en certains états pathologiques comme la cécité psychique et la surdité verbale, qui commencent par une véritable isolation, au sein de la sensation, de ses éléments proprement senso-

riels, avant d'aller jusqu'à la ruine de ces derniers par la réduction de la représentation à une impression. Mais la légitimité de la distinction ne doit pas nous tromper sur son caractère, et l'on soupçonne assez qu'en la soulignant nous ne prétendons pas remettre en cause le principe de la dépendance de la mémoire à l'égard de la perception, mais au contraire le compléter par certaines précisions et peut-être le défendre contre certaines difficultés.

A l'égard de l'image fixe ou reconnue, que l'on peut appeler aussi, avec M. Bergson, image-souvenir, ce que nous venons de dire de l'indépendance relative de l'image comporte une accentuation particulière. L'originalité du souvenir proprement dit par rapport à la sensation est, en effet, remarquable, et nous sommes moins portés à en diminuer qu'à en accuser l'importance. Le souvenir pur est plus qu'hétérogène à la perception : il y est impropre ; nul artifice ne peut l'y faire redescendre, séparé qu'il en est par une force qui lui assigne de tout autres fins. Mais cette distinction même, pourvu qu'on l'établisse dans toute sa rigueur, nous ramène à notre thèse, au lieu d'y contredire. Le souvenir pur, qui ne joue aucun rôle dans la perception, ne saurait nous révéler la descente au sein de la perception d'un élément étranger à sa nature. Son hétérogénéité par rapport à la perception est de fonction et non de nature : elle est de fin et non d'origine. C'est ainsi que, jusque dans la libération de la mémoire, nous devons confirmer ce que nous avons dit de sa dépendance.

Section I

L'IMAGE LIBRE ET LES « PERCEPTIONS ACQUISES »

Sur le premier point et à l'égard des images libres, on ne peut donc chercher à préciser leur spécificité et leur rôle sans être amené à distinguer deux parts dans les éléments mnémoniques de la perception : l'une qui est proprement constitutive de la perception et ne peut exister hors de celle-ci, et l'autre qui, précisément parce qu'elle ne tient à la perception que d'un lien assez lâche et lui est plutôt associée qu'inhérente, peut se détacher des éléments constitutifs de cette dernière et subsister sous une forme *purement* mnémonique, comme image privée de tout caractère net d'intensité et de localité, comme *phénomène*

privé d'*avertissement*. Cette distinction est capitale et devrait être regardée comme une des plus importantes de la psychologie tout entière. Le premier groupe est fait d'états sans lesquels aucune perception animale ou humaine n'est concevable, qui ne sauraient changer avec les expériences individuelles, qui trouvent leur canevas préétabli dans les dispositions mêmes de l'organe, lequel n'est qu'une capacité de variations intensives régulières, et qui expriment le rapport aux choses le plus indissoluble qu'il soit possible d'imaginer : car ces états sont le principe même de l'ordre des choses, qu'ils déterminent dans les cadres de l'espace et du temps. Le second groupe est fait d'états dont aucun n'est indispensable à la perception, qui changent avec les expériences individuelles, qui ne peuvent jamais constituer même le germe et le cadre d'une expérience héréditaire, et qui n'expriment, du reste, jamais qu'une expérience purement occasionnelle, même lorsqu'elle est constante : ils se lient donc à la perception par une association empirique, non par une endosmose intime. On ne peut guère imaginer d'expression plus impropre que celle de *perceptions acquises* dont on se sert pour désigner les états de ce second groupe, — du moins les plus stables ; — car justement la perception ne peut jamais être acquise au sens vrai du terme, et les objets de ces états ne peuvent jamais être perçus. Il m'est impossible de *percevoir* un homme ; je ne perçois même pas un chapeau et un manteau ; je perçois une *forme colorée* plus ou moins proche, que je suppose être un homme par expérience ou plutôt par habitude : c'est-à-dire que, de cette forme, j'attends, par association, les impressions qui répondent au caractère habituel de ce que j'appelle homme. Au contraire, je perçois cette forme colorée immédiatement, d'une manière plus ou moins prégnante, où sa proximité se symbolise. Qualité, intensité et extension, c'est là toute la perception. Elle n'enveloppe rien de *notionnel*, c'est-à-dire d'empirique, et en réalité est presque toute mathématique : d'où résulte à la fois son objectivité et son universalité. Aussi tout ce qu'elle donne le donne-t-elle nécessairement, tandis que les soi-disant perceptions acquises, précisément parce qu'elles ne sont pas perçues, ne peuvent donner que des probalités, que l'instinct enfante, que l'imagination développe et qui n'ont aucune garantie dans un ordre saisissable des choses.

Si cette distinction était mieux connue, la perception ne passerait pas si communément pour un phénomène d'association : car on apercevrait que précisément tous les éléments associatifs de la perception lui restent étrangers en raison de ce caractère même. Mais l'empirisme, comme on l'a vu au précédent livre, nous a accoutumés de confondre la manière dont l'espace s'ajoute à la qualité et celle dont s'y ajoute une *notion*, et à croire que nous ne percevons pas autrement le lieu d'un arbre que nous ne « percevons » l'arbre même. C'est qu'il confond

justement percevoir et *attendre*, dont il a fait le synonyme d'*inférer* : il tient en effet de Hume qu'il ne peut y avoir une inférence rationnelle, c'est-à-dire fondée dans la nature des choses. Et cependant telle est bien, comme nous l'avons montré, l'expérience intuitive, fort étrangère à la routine et à l'habitude, dont la perception nous donne le modèle. Mais nous avons vu qu'on n'a pas su l'y apercevoir et que ceux même qui ont cru à l'existence d'une inférence rationnelle ont toujours admis qu'elle dépassait l'ordre de la sensibilité, ramené par eux à l'ordre de l'association. La vérité est que l'inférence vraie imite la perception vraie, tandis que la fausse inférence de la routine en prend le contrepied et n'imite qu'une caricature de perception ramenée à une association et à une attente. L'intelligence qui dépasse la sensibilité n'est que la restauration de celle qui la construit.

Mais comment se fait-il que ces deux formes si différentes d'états soient unis dans la perception ? Il est facile d'en apercevoir la raison. Les qualités sensibles que nous percevons ne nous sont jamais données que dans certaines combinaisons empiriques : nous ne voyons pas purement et simplement du vert à distance, mais du vert dans des *formes déterminées* qui sont celles d'une forêt, d'une prairie ou d'une nappe d'eau, c'est-à-dire des formes auxquelles se rattachent ordinairement les impressions qui caractérisent pour nous ces genres de choses. Ainsi la mémoire des qualités dans leur ordre d'intensité et d'extension est aussi, nécessairement, la mémoire de leurs formes occasionnelles, d'où nous attendons certaines passions. Ces deux mémoires ne pouvaient donc être données l'une sans l'autre. En outre, la mémoire de ces formes et des significations empiriques qu'elles ne tardent pas à revêtir était à l'origine la justification principale de la perception. Sans doute, une bonne vue n'est qu'une vue qui voit loin et clair dans les conditions d'existence ordinaires de l'être vivant considéré ; et peut-être que, dans son activité de jeu, l'être vivant ne demande pas au sens autre chose. L'enfant perçoit les choses avant d'en avoir peur ou envie ; sa perception, pour être toujours objective, n'est pas toujours grossièrement utilitaire, et le jeu de ses perceptions l'intéresse avant leurs services. Mais cette disposition même est sans doute un fruit tardif de l'évolution ; et cette perfection toute théorique de l'organe ne pouvait constituer pour l'être vivant un stimulant quelconque à l'effort de son perfectionnement. Il fallait voir clair et loin des ennemis, des amis ou des proies, des choses ou êtres *utiles et désirables* ou *nuisibles et dangereux*. L'*exactitude* de la perception ne tirait son avantage immédiat que de la *probabilité* des associations qui pouvaient s'y lier. Les *intérêts propres de l'individu* se mêlaient donc nécessaisement ici à l'*intérêt de l'organe* qui s'exerce et qui développe incessamment ses puissances latentes. Le contenu de la perception même est infaillible,

mais de peu d'intérêt direct ; le contenu des associations qui s'y annexent par une expérience tout individuelle est incertain et trompeur, mais d'un intérêt vital et direct. La perception n'a donc pu se constituer qu'au bénéfice des associations.

Seulement elle s'est constituée d'une tout autre manière et elle possède elle-même un sens bien autrement étendu. C'est ce qui fait qu'elle survit, du reste, à la disparition ou à la ruine des associations qu'on lui croit liées et des réactions motrices que ces associations provoquent, pourvu que le désordre mental n'atteigne pas, comme dans les formes les plus graves de la cécité psychique, les représentations motrices liées à sa nature même comme connaissance de l'espace (1). L'utilitarisme étroit de l'animal ne retient qu'une part des renseignements fournis par une perception qui, comme la science, dont elle préforme l'image, est d'abord vraie et n'est qu'éventuellement utile. Le progrès de l'homme consistera à l'utiliser tout entière. Il ne faut donc pas confondre le travail de la perception avec celui des associations utiles qui l'ont soutenu : en se servant, l'animal travaillait à se dépasser. C'est le propre de la nature, suivant le mot de Gœthe, de créer le meilleur en voulant le pire, comme ce sera le propre de l'homme, mal assuré sur les sommets où le pousse cette méthode équivoque, de faire souvent le pire en voulant le meilleur.

On peut facilement tirer de là que la double mémoire enveloppée dans la perception peut elle-même donner naissance à une double anticipation, et que, de deux manières si différentes d'enregistrer le passé, sortiront deux manières bien différentes de prévoir l'avenir

(1) C'est cette distinction qui a été méconnue par M. Bergson comme par ses adversaires. Il ne faut point lier la perception proprement dite à des réactions motrices qui ne dépendent en réalité que des « perceptions acquises », et M. Claparède objecte justement qu'on peut percevoir un objet sans savoir s'en servir : je ne cesse pas de percevoir une chaise pour avoir oublié qu'elle sert à s'asseoir. Mais cette objection même enveloppe une confusion entre les éléments associatifs de la perception et ses éléments proprement perceptifs. Autre chose est reconnaître dans une perception l'illustration d'une notion (une « chaise »), autre chose percevoir. La reconnaissance *perceptive* se borne à l'interprétation correcte des distances à travers les intensités, et il faut la distinguer de la reconnaissance du *genre* des objets, qui est une reconnaissance *notionnelle*. La première est toute mathématique, la seconde est physique, empirique. Or, sans doute, une reconnaissance de ce dernier genre n'est pas liée à des *réactions* motrices, car la *notion* d'une chose peut être établie en dehors de la considération de son usage ; mais le rapport des intensités aux distances dans la considération d'une même qualité enveloppe certainement, au contraire, comme nous l'avons montré au précédent livre, des *représentations* motrices, ou plutôt il constitue la représentation même du mouvement dans une conscience. De ce point de vue, on pourrait certainement soutenir que la relation de la perception au mouvement est indissoluble. Impossible de percevoir sans attribuer à la chose perçue (reconnue ou non conceptuellement, peu importe) qualité, intensité d'action et distance. La dissociation de la qualité et de l'espace peut bien être l'effet d'une affection de la perception ; mais une image privée de référence objective n'est qu'un phosphène : ce n'est plus une perception.

et de connaître le temps. La perception, par la mémoire qui lui est propre et constitutive, est une véritable récupération du passé par le présent. Elle ne nous fait pas seulement *attendre* une passion déjà éprouvée ; elle nous la donne en phénomène, et elle ne tire sa valeur représentative que de ce qu'elle est une sorte de sublimation et d'idéalisation de cette passion même. Aussi, dans la mesure où elle nous restitue le passé, dans la même mesure le passé est-il en effet revivis-cent. L'espace et le temps passés ne sont pas un autre espace et un autre temps que l'espace et le temps présents : avec des impressions qui passent l'organe perceptif a vraiment fait de l'éternel ; il a dégagé le nécessaire du contingent, et, si la perception nous donne la certitude, c'est qu'elle est fondée elle-même sur un ordre immuable des choses. Mais il en va tout autrement pour les associations empiriques qui lui font cortège et pour les passions qu'elles provoquent par anticipation. Nous ne connaissons pas le feu par la fumée — quoi qu'en pense Hume — ou la honte par la rougeur — quoi qu'en pense Berkeley — de la même manière que nous connaissons la distance par la vue. Ce sont là des attentes, non des perceptions. Et les passions déchaînées par de telles attentes peuvent être vaines comme ces attentes mêmes. Mais, comme l'intérêt immédiat de la perception se trouve plus dans ce qu'elle suggère que dans ce qu'elle donne, il est inévitable qu'un être purement sensible et entièrement abandonné à ses impulsions attribue à ses anticipations perceptives la valeur de ses perceptions mêmes, (p. 181-182) Seulement, le psychologue ne doit pas l'imiter, et il importe qu'il distingue avec soin dans la perception ces deux éléments dont nous venons de marquer les différences : l'un qui est perçu en réalité et n'est qu'en apparence associé et acquis : car nous n'*apprenons* de cette manière que ce que nous *savions* déjà, et l'expérience ne nous est qu'une occasion de réveiller en nous une science innée et qu'on peut dire *organique*, étant la conscience éveillée dans l'organe de la loi même de sa constitution ; l'autre qui ne peut jamais être perçu et n'est qu'associé à nos perceptions sans aucune garantie objective. C'est peut-être ce qu'avait en vue Descartes, lorsqu'il nous avertissait de chercher le réel de la perception dans l'étendue, et d'en séparer les notions qualitatives, qui resteraient trompeuses et incertaines. Mais la qualité n'est pas toute notionnelle, comme il l'a cru sur la foi des Aristotéliciens et comme semble l'admettre cet intellectualisme nominal de la *Denkpsychologie* et de la doctrine anglaise du *meaning*, dont son autorité condamne d'avance les tentatives. La qualité n'a pas qu'une *signification* conceptuelle, c'est-à-dire empirique, par où elle ne saurait jamais s'intellectualiser. Elle renferme elle-même des éléments mathématiques qui l'apparentent à l'espace et qui la rendent capable de nous en donner une représentation. Et il n'est pas nécessaire de chercher le principe

de la perception dans quelque entendement intuitif séparé, ni sa garantie dans les attributs de Dieu : la perception même est un entendement, une intelligence mathématique, et sa garantie se trouve dans la constitution d'un organe qui ne peut connaître que ce qu'il crée. Nous pouvons suivre la lumière de Descartes en évitant ses hypothèses, si nous savons rendre à la sensibilité son esprit et à l'esprit son efficace.

On aperçoit comment les conclusions de cette section rejoignent et confirment celles de la première partie de ce même livre et concourent par suite au dessein de notre ouvrage. La qualité est par nature objective, et toute qualification est nécessairement signification. Il y a donc un exercice de l'intelligence à la racine de toute qualité. Cet exercice de l'intelligence, bien différent du mécanisme de l'association, qui est proprement l'abdication de l'intelligence, se révèle dans le travail même qui constitue les sens comme des moyens organiques d'assurer la dissociation progressive, au sein de l'irritation originelle, des éléments expressifs et des éléments impressifs. Tout ce travail se ramène à l'établissement d'une certaine corrélation entre les intensités et les distances autant que la nature de l'irritation originelle la rend possible. Aussi tout le fondement de la réalité, comme distincte de l'hallucination et du rêve, se trouve-t-il dans cette corrélation. L'empirisme la néglige et n'aperçoit dans la qualité que ces éléments inconsistants qui réduiraient la sensation à n'être, suivant la vue de Hume, qu'une image un peu plus prégnante. Le *meaning* même qu'il y attache n'est qu'un *meaning* de rêve (1). Et M. Bergson va bien plus loin, puisque, rejetant dans la catégorie des mouvements tout ce qui distingue la perception de la mémoire, il réduit en somme la qualité à ses éléments purement *imaginatifs* et *mnémoniques*. Cette dernière conception témoigne sans doute d'une logique puissante, et elle est l'aboutissement naturel d'une doctrine qui assimile la qualité à une impression. Mais elle n'échappe pas non plus aux conséquences qui sont liées à cette vue doctrinale. L'intelligence est le seul instrument que nous possédions pour atteindre la réalité, et, si elle est exclue de la sensation, la sensation même ne peut être qu'une forme de rêve. Tout ce qui distingue la réalité du rêve, c'est l'ordre du temps et l'ordre de l'espace, et tout ce qui peut distinguer, par suite, la sensation de l'imagination, c'est un caractère de la qualité sensible où ces deux ordres soient comme imprégnés. Nous avons montré qu'ils s'y imprègnent simultanément et corrélativement et s'y assurent l'un à l'autre une garantie mutuelle : c'est par la signification d'objectivité, c'est-à-dire par l'intelligence, que la sensation entre à la fois dans le temps et dans l'espace ; retranchée

(1) Hœnle. Image, idea and meaning. *Mind*. XVI, 1907, B ; P. Souriau : *Les sensations et les perceptions*. Rev. phil., 1883, II, p. 68.

de l'intelligence, elle s'exclut à la fois de l'un et de l'autre. Une existence de qualité « pure », qui ne nous laisait atteindre, comme on l'a vu au précédent livre, qu'une apparence d'espace, et, parce qu'elle définissait toute la conscience, nous interdisait de comprendre que l'espace fût jamais une *forme de conscience*, ne peut pas davantage, nous venons de le confirmer dans ce livre, nous laisser atteindre un temps véritable et qui soit une *forme* propre de notre réalité mentale. Elle ne nous met pas en mesure d'*occuper* le temps. Nous ne sommes pas dans le temps : nous l'attendons ; nous attendons d'y entrer. La *vraie* qualité a un autre pouvoir et une autre portée. Mais on ne peut les apercevoir qu'à condition d'apercevoir dans la qualité ce qui la rend objective, c'est-à-dire significative de chose, bref, à condition de comprendre que c'est par l'intelligence qu'elle se constitue et qu'en se séparant de l'intelligence elle se dégrade et retourne au néant par la voie de la mémoire.

Section II

L'IMAGE-SOUVENIR

I

L'étude de l'image-souvenir ne saurait infirmer ces conclusions ; au contraire. Elle ne peut manquer de nous apprendre d'abord, en effet, que l'image-souvenir est hors d'état d'avoir une autre matière que ces résidus de la perception dont nous avons vu que l'énumération est si courte ; nos représentations du passé sont visuelles et auditives ; tout le reste y est reconstruction, idée associée. Il y a là un fait à ce point ruineux pour toute théorie qui voudrait chercher dans la mémoire du passé le type d'une *qualité* étrangère à l'espace, il suscite aussitôt contre elle une prévention si invincible, qu'on ne peut s'attendre à ce qu'il en soit facilement reconnu. Pourtant on n'y a guère opposé que des hypothèses, inspirées précisément par le dessin d'en tourner l'obstacle, des inductions dont le point d'appui est dans la théorie même qu'il met si gravement en péril.

Le sentiment de *fausse reconnaissance*, si rare, ne saurait évidemment par lui seul justifier l'idée que le présent *tout entier* tombe incessamment dans la mémoire, à moins qu'il ne vienne seulement au secours d'une théorie que l'on aura fondée sur d'autres raisons. La fausse reconnaissance n'est, du reste, tout au plus, qu'un cas — et une anomalie — de

la reconnaissance du présent, que nous avons nettement distinguée de la reconnaissance du passé comme tel, et il ne serait peut-être pas bien raisonnable de croire que ce bibelot psychologique, auquel les expertises les plus distinguées (Lalande, Bernard-Leroy, Dugas, Bourdon, Janet) n'avaient fait qu'une réputation discrète, avant que l'estime de M. Bergson l'élevât à un renom éclatant, ne pût trouver à s'encadrer que dans l'écrin métaphysique d'une mémoire sans lacune et sans perte. Nous ne sommes pas réduits à le payer d'un tel prix. Les hypothèses sont nombreuses qui peuvent nous épargner ce sacrifice (1).

Les faits ne justifient pas davantage l'hypothèse qu'un épanouissement illimité de la mémoire soit lié au relâchement vital et à l'état de rêverie et de rêve. La faillite de la mémoire dans le rêve est au contraire un fait éternel qui avait frappé déjà les Epicuriens (2) ; tout le monde peut l'observer sur soi-même, et M. Halbwachs l'a mis récemment hors de conteste, en particulier par la critique de la littérature du rêve (3). Les autres formes de relâchement vital ne parlent pas un langage plus favorable à la thèse. Considérons ce relâchement comme il apparaît à l'état chronique chez les enfants et les primitifs les plus arriérés. Il est certain que leurs actions aux uns et aux autres sont marquées d'un caractère impulsif qui exclut en elles la coordination rigoureuse du souvenir avec le mouvement ; le souvenir, ainsi libéré de son asservissement au mouvement, devrait donc présenter ici un développement extraordinaire ; et M. Bergson estime qu'il en est bien ainsi : la mémoire, non confisquée par l'action, accumulerait dans ces consciences des réserves immenses d'images-souvenirs, qui se tariraient au contraire, — ou du moins sembleraient tarir — « à mesure que l'intelligence se développe » (4). Cette thèse postule, on le voit, que la mémoire du passé comme tel est la forme de mémoire la plus « spontanée », et qu'elle ne requiert d'autre condition pour s'épanouir que de n'être pas confisquée par l'action, utilisée par la mémoire « volontaire ». Si, en réalité, comme nous le dirons bientôt, l'image-souvenir est incapable de servir à l'action, on ne pourra jamais croire que la vie la plus active puisse apporter à son développement la moindre entrave, et il faudra toujours chercher ailleurs que dans le relâchement vital la condition véritable de son épanouissement. Alors s'apercevra-t-on sans doute que la véritable mémoire spontanée est la mémoire perceptive, si limitée soit-elle, et que c'est la mémoire pure qui mérite le nom de volontaire et demande pour se produire l'intervention de facteurs absolument positifs. Or, il semble

(1) Voir R. Lacroze : Sur une prétendue illusion de la mémoire, *Rev. phil.* 1922, II.
(2) Lucrèce, *De rerum natura*, IV, Teubner, v. 763-765.
(3) *Loc. cit.*
(4) *Mat. et Mém.*, p. 166-168.

bien que telle soit déjà la leçon même des exemples invoqués par M. Bergson. Tout le monde a pu observer comme la mémoire du passé, dans le premier âge, est débile et intermittente, et comme les événements de la vie, loin de s'y graver, y subissent une dégradation rapide, continue et irrémédiable. Il est vrai qu'à un âge plus avancé, la mémoire rétrospective semble acquérir une vivacité particulière. Mais, d'abord, il faudrait savoir s'il convient d'en faire honneur au relâchement vital, et non pas plutôt, au contraire, à la vitalité nouvelle qui donne aux premières impressions de cet âge, en correspondance avec l'éveil des instincts, une puissance de pénétration particulière, et augmente ainsi la richesse des résidus perceptifs. Cette fraîcheur d'impression sert aussi bien, du reste, à la reconnaissance du présent, et l'on peut bien croire que ces souvenirs émotifs tourneraient même pour la plus grande part chez l'enfant, comme ils semblent bien faire chez l'animal, en instruments d'adaptation éventuelle, en mécanisme de réaction pour les cas semblables, s'ils ne commençaient dès lors à être mis en réserve par une intelligence volontaire et pour des fins qui dépassent la spontanéité de la nature.

M. Bergson s'occupe, du reste, assez peu de cette forme de mémoire, et c'est ailleurs qu'il croit devoir chercher une justification de sa thèse : c'est dans ce qu'on pourrait appeler la fraîcheur de la mémoire mécanique du premier âge ; dans la facilité de l'enfant à fixer des souvenirs de sons, particulièrement de langues, que la vie efface, mais que le rêve somnambulique pourra tirer ensuite d'un long oubli ; dans les facultés analogues du primitif qui peut répéter mot pour mot, avec les mêmes gestes, un sermon de missionnaire qu'il vient d'entendre (1). Mais ces exemples ne laissent pas que de revêtir un caractère assez paradoxal dans la thèse même de M. Bergson. Cette facilité à surprendre et à fixer ce qui peut être *répété* des paroles et des mouvements d'autrui nous rend mal le souvenir pur, dont on nous disait à si juste titre qu'il « laisserait à chaque fait, à chaque geste, sa place et sa date » et que « par essence, il ne peut se répéter » (2). Nous y reconnaissons, au contraire, aisément ce mimétisme vocal, qu'on nous présentait essentiellement comme un phénomène musculaire, assimilable aux phénomènes d'écholalie, que Kussmaul a qualifiés de « réflexes acoustiques », expression à laquelle M. Bergson ne trouvait qu'à peine quelque exagération (3). Une mémoire en cette façon « spontanée » est donc en réalité une même chose avec cette mémoire « automatique » ou « motrice » que M. Bergson

(1) P. 167.
(2) P. 78 et 80.
(3) P. 116-119.

oppose partout à la reconnaissance du passé comme tel. Et on ne croira pas qu'elle puisse perdre ce caractère du fait seul qu'elle se fixe instantanément. Le caractère d'un mécanisme tient à ce qu'il engendre la répétition et non pas à ce qu'il en résulte. Une habitude peut s'acquérir en une fois, et il est même évident que, si elle ne pouvait s'acquérir, au moins partiellement, en une fois, elle ne s'acquerrait jamais. Mais il n'y a aucun rapport entre la répétition vocale d'une image auditive et le reconnaissance rétrospective de cette image dans le passé auquel elle appartient et duquel son existence même d'image rétrospective est inséparable.

Les exemples des enfants et des sauvages ne prouvent donc pas que, là où la mémoire est moins impliquée dans l'action et la perception, elle tende irrésistiblement à déployer une spontanéité qui témoigne de son indépendance naturelle à leur égard. Ils montrent au contraire qu'elle tend alors à se perdre, si quelque faculté nouvelle ne l'utilise à d'autres fins. La mémoire qui ne sert pas l'intelligence ne se sert pas non plus elle-même. La mémoire ne peut que servir l'intelligence pratique — comme chez l'animal et l'enfant du premier âge — ou servir l'intelligence théorique, qui tirera la connaissance du passé de l'utilisation des résidus mnémoniques de la perception. Hors de l'un ou l'autre usage, elle se perd elle-même, et ce qu'elle retranche à l'intelligence reste un déchet mental sans compensation.

Or, il n'est pas plus compensé en imagination qu'en mémoire, en abondance d'images libres qu'en abondance d'images-souvenirs. L'incoordination du souvenir et de l'action ne favorise pas chez l'enfant jeune et le sauvage le développement des facultés imaginatives. La mémoire inutilisée, après des sursauts convulsifs, se perd et tombe en léthargie. L'observation ne confirme pas cette vue romantique qui fait crédit à l'enfant et au primitif d'une si haute puissance de rêve. Peu d'êtres, au contraire, jusque dans le jeu, sont plus penchés vers l'action (1). Ce qu'on appelle leur rêve n'est peut-être que leur inquiétude. Certes le flot des images libres, que la nature et les émotions ne cessent d'engendrer et de renouveler dans les esprits mêmes qui ne savent point les utiliser convenablement, ne peut manquer de les assiéger de leurs sollicitations vaines pendant la courte vie qui est départie à chacune d'elles. Mais cette misère, qui semble pléthore, n'implique ni le goût des images, ni quelque puissance particulière de les produire. Si nous constatons qu'à certains moments, les images, qui n'arrivent point à se mêler à la sensation, la supplantent, et ajoutent à l'incoordination qui résulte de leur impuissance celle qui naît de leurs prétentions, ce désordre doit être mis au compte d'une impulsivité suprême ; il ne

(1) Voir DELACROIX, *Psychologie de l'Art*, Alcan, 1927, chap. I.

saurait sans contresens être considéré comme la marque d'une faculté imaginative ou mnémonique particulière. Ainsi rien n'infirme cette vue, que la mémoire n'est formée que des résidus de la perception et ne peut jamais prétendre à une spontanéité propre et à une origine indépendante.

II

Or, s'il en est ainsi, il apparaît, à première vue, comme nous le disions, tout à fait inimaginable que la mémoire puisse avoir une nature et une constitution propres et se présenter à l'égard de la perception à la manière de principe et de substance originale. Pour lui assurer l'apparence de ces caractères, il a fallu, d'abord, exclure de la perception toutes les formes de la mémoire, et ensuite ramasser toutes ces formes dans la seule mémoire rétrospective comme dans leur source originelle ; mais nous croyons qu'il est aisé de marquer la vanité de l'une et l'autre entreprise.

1° Sur le premier point, nous avons sans doute assez montré que la perception est impossible sans la mémoire, que les progrès de ces facultés sont à la fois simultanés et corrélatifs, et que l'on ne peut absolument pas concevoir un atome d'espace dans lequel n'entre proportionnellement autant de temps. La conception bergsonienne d'une sensation qui se réduirait, comme telle, à une réaction, serait valable à la rigueur pour les plus grossières des sensations, et, par exemple, dans l'ordre du tact, pour une sensation tactile passive, dont les réactions sont limitées à des mouvements qui ne dépassent pas le siège de l'excitation même (1) : de tels mouvements peuvent acquérir, en effet, sans le secours de la conscience, une précision d'automatisme rigoureuse. Il n'en va plus de même pour les sensations acoustiques et optiques, dont le rôle est d'orienter le mouvement de réaction dans une direction fournie par un objet fort éloigné du siège périphérique de l'excitation : à ce mouvement *orienté*, la conscience est indispensable comme guide, et elle ne peut lui servir de guide dans l'espace que par l'utilisation de l'ordre temporel des intensités (2). Or, le nom de sensation et de perception ne convient vraiment qu'à cette seconde forme d'activité et non à la première, ou plutôt, il ne convient à la première que dans la mesure où elle participe à la seconde et en fournit l'ébauche, par exemple sous la forme active de la tactilité. M. Bergson s'en rend assez bien

(1) Cf. livre II, 1re partie, chap. I, sect. III, p. 96-97 et 2e partie, chap. IV, II, p. 163-164.

(2) Cf. livre II, partie II, chap. I, II et chap. II, II.

compte pour présenter lui-même la perception *pure* comme une sorte de limite inaccessible et presque un état de droit plutôt qu'un état de fait. Mais, si nos démonstrations sont exactes, ce n'est pas la perception qui est à cette limite, c'est l'impression, laquelle est précisément son contraire. Le propre de l'impression est de se déchaîner en réactions motrices qui peuvent *parcourir* l'espace avec précision sans en impliquer la moindre *connaissance*. La perception est à la limite opposée et contient une *représentation* de l'espace, qui en précède et qui en conditionne l'*exploration motrice*. Et ainsi c'est le propre de la perception, précisément lorsqu'elle est pure, de contenir au plus haut degré conscience et mémoire et de les contenir justement en proportion de sa pureté. Il est donc impossible de définir la perception sans la mémoire.

2° Mais il est tout aussi impossible de définir la mémoire pure comme un principe autonome chargé d'assister la perception sans en venir ; et en réalité, elle en vient et est incapable de l'assister. Dans la conception bergsonienne, les images qui pénètrent si intimement la perception ne seraient qu'une dégradation des images-souvenirs, qu'une force mystérieuse contraindrait à sortir de leur existence rétrospective pour entrer dans la vie active et se mettre au service d'un mécanisme moteur. Contre cette conception nous ne relèverons pas à nouveau qu'elle laisse inexpliqué ce mouvement de la contemplation à l'action et de la liberté au servage, qui évoque le mythe de la chute (1), ni qu'elle implique pour chaque image utilisée un *double* hors service qui échappe par nature à toute constatation (2). Nous lui reprocherons seulement d'invoquer un fait qui n'est pas et qui est même impossible. On ne peut, on ne pourra jamais citer aucune perception qui ait une image-souvenir à son service : le livre même de M. Bergson n'en contient aucun exemple. L'évocation du passé *comme tel* par le présent semblable ne peut avoir pour effet que de distraire plus ou moins notre attention du présent : elle ne peut jamais avoir pour effet d'ajouter à notre action une stimulation quelconque, car c'est le caractère même de la représentation du passé qu'elle apparaît comme inagissante et comme morte (3) ; et tout souvenir que nous voudrions utiliser cesse par là-même d'être regardé comme un souvenir, et, par suite, d'en être un pour la conscience.

On ne peut croire que ce fait ait entièrement échappé à M. Bergson, à qui nous devons une si profonde distinction de la sensation et du souvenir (4) ; mais c'est probablement sa pensée, que l'image-souvenir

(1) Cf. livre I, chap. I, p. 25.
(2) Cf. livre III, partie II, chap. II, I, p. 216, note.
(3) Voir précédemment chap. II, I, début.
(4) Cf. chap. I, section II, III, début.

se transforme en se détruisant, par une métamorphore qui rappelle celle du phénix renaissant de ses cendres. Cependant, une métamorphose, pour n'être pas une pure hypothèse, doit se présenter sous la forme d'une suite de modifications observables : or, on ne peut compter nous faire saisir dans l'expérience à titre de fait la transformation l'un en l'autre de deux états qui se définissent par exclusion logique mutuelle (1). De fait, M. Bergson trouve plus facile d'admettre que cette transformation échappe à l'observation, et que le passage de l'image-souvenir à l'image utilisée se lie à un refoulement de l'image-souvenir dans les profondeurs de l'inconscience (2) : l'image utilisée seule est claire ; le *double* contemplatif dont elle procède reste obscur du fait de cette procession même ; c'est la perception qui illumine la mémoire (3). A la vérité, prise à la lettre, cette dernière formule est d'une exactitude rigoureuse ; mais il est évident aussi qu'elle exclut de l'observation de conscience la transformation de l'image-souvenir en image pratique. Ce n'est pas, cependant, que M. Bergson veuille écarter de la conscience l'image-souvenir elle-même ; il reconnait, évidemment, que le souvenir du passé n'est pas condamné à l'obscurité, que nous en avons parfois une conscience très nette, et nous savons que c'est dans ces moments ou chez ces sujets où la vie du rêve refoule à son tour la vie de l'action. Il semble qu'il se produise ainsi comme un chassé-croisé de conscience, la mémoire, ordinairement obscurcie par l'action, retrouvant, dans le détachement, une clarté qui obnubile à son tour les images àctives. Le processus n'est pas si simple, comme nous venons de le voir, mais la description n'en exprime pas moins une opposition qui est très réelle entre les conditions et le mécanisme de ces deux sortes d'images, celles qui éclairent le présent et celles qui éclairent le passé. Seulement, ce n'est pas leur opposition qui nous embarrasse : c'est leur endosmose. Or, il est bien remarquable que, dans cette théorie, la conscience ne se sépare du souvenir qu'au moment où il se transforme d'image-souvenir en image perceptive, tandis qu'elle lui reste associée à la fois sous sa forme d'image-souvenir et sous sa forme d'image perceptive. Cela revient à dire que la conscience consent à éclairer leur opposition et se refuse à éclairer leur *procession* : leurs états distincts nous sont toujours clairs, leurs états composés toujours

(1) Cf. *ibid.*

(2) *Mat. et Mém.*, p. 84-86 et 145-166.

(3) *Ib.* p. 163 : « La conscience éclaire de sa lueur... cette partie immédiate du passé qui, penchée vers l'avenir, travaille à le réaliser et à se l'adjoindre... Elle pourra répandre un peu de sa lumière sur ceux de nos états plus reculés dans le passé qui s'organiseraient utilement avec notre état présent ;... le reste demeure obscur. »

obscurs et insaisissables. Malheureusement, ce n'est pas seulement la clarté psychologique qui manque à ces derniers ; c'est aussi la clarté logique ou intelligibilité. Et l'on peut trouver suspect que ce qui échappe à la conscience à titre de fait soit précisément ce qui échappe à l'esprit à titre de possibilité, et que ce que nous ne pouvons surprendre soit aussi ce que nous ne pouvons comprendre.

Ces mystères ne pourraient être retenus qu'au bénéfice d'une théorie vraiment indispensable ; mais nous avons montré que l'image libre peut naître de la perception sans le secours d'aucune image-souvenir et qu'elle n'en est qu'un résidu naturel. Nous pouvons donc nous résigner sans regrets à l'évidence des faits qui nous révèlent l'opposition de l'imagination et de la mémoire, et notre véritable tâche est seulement, conciliant les thèses en apparence contraires que nous avons successivement établies, de montrer comment deux facultés aussi intimement unies dans leurs éléments, peuvent être aussi radicalement séparées dans leurs fonctions, doctrine, comme on voit, terme à terme opposée à celle que nous venons de critiquer, et qui se résumait à soutenir que la mémoire du passé, étroitement dépendante en fait, c'est-à-dire dans sa fonction, de la perception, en était entièrement indépendante en droit, c'est-à-dire dans son origine.

III

La recherche qui nous est assignée par cette tâche est assez étroitement délimitée par nos conclusions. Nous venons de prouver : 1° que la mémoire du passé n'a rien de primitif ni de spontané, que c'est au contraire une faculté tardive dans l'évolution mentale de l'individu ; 2° que cette mémoire n'est pas liée à la perception et même que sa nature propre l'exclut de la perception, puisque percevoir, c'est reconnaître comme présent, ce qui exclut qu'on puisse en même temps reconnaître comme passé ; 3° que cependant cette mémoire pure est tout entière formée des résidus mêmes de la perception ; il y a donc obligation pour le psychologue de construire la mémoire du passé avec ces seuls résidus ; et on ne voit guère qu'une hypothèse qui puisse accorder toutes ces thèses : c'est que la mémoire du passé, qui ne peut jamais constituer la mémoire perceptive par dégradation, soit au contraire *l'utilisation, par une faculté qui n'aurait rien de sensoriel, à des fins qui dépassent toute perception, de quelques résidus de la mémoire perceptive.* Ce n'est plus donc en définitive que cette faculté dont nous avons la tâche de rechercher la présence et de déterminer l'action dans l'expérience.

A cette fin, considérons bien d'abord, ou plutôt rappelons (1), la nature propre de cette inversion qui va lancer dans des voies tellement divergentes des résidus perceptifs dont l'origine est commune. Se souvenir, disions-nous, tout comme imaginer, c'est aussi, uniquement, se sentir apte à reconnaître. Seulement, l'image libre, pressée de revivre, fait des concessions, se déforme, et devient ainsi finalement reconnaissable — ou pour mieux dire révocable — suivant les cas, dans une multitude d'objets ou dans une multitude de formes du même objet. Le souvenir pur, sans se déformer, se dégrade seulement par une loi de vieillissement intime ; toutefois, tant qu'il n'est point effacé, il ne peut être reconnu que dans l'unique forme dont il est l'image, comme une serrure de sûreté qui n'est ouverte que par une clef. Cette seconde forme de mémoire, comme l'autre, a certainement son germe dans la représentation naturelle, bien qu'elle ne trouve qu'à un stade supérieur de l'évolution les conditions de son développement. Marcel Proust a montré dans des pages exquises et profondes de quelle façon cette concordance et cette espèce d'*unicité* se réalise même spontanément entre le présent et le passé, et comment elle donne naissance, pour un esprit qui en saisit le mystère, à des états de conscience quasi merveilleux (2) : le temps ne transforme point toutes choses, et il lui arrive d'assurer dans certains détails une répétition miraculeuse qui fait ouvrir en nous des sources étonnantes de rajeunissement. Mais nous parlons de miracle : tel est presque, en effet, le caractère du hasard qui provoque la révocation du passé dans son détail particulier : des deux manières théoriquement possibles que le passé possédait de se conserver, sous sa forme adaptée ou sous sa forme invariable, la première a été uniformément choisie par la nature, tandis que la seconde, naturelle, sans doute, dans son germe, est dans la pratique presque uniquement une œuvre de l'art. C'est que la mémoire est dans son principe un instrument de la perception : or, la perception ne nous restitue guère, même quand elle porte sur l'individuel (comme un site naturel, un monument ou une personne), que des ressemblances et non pas des identités ; et, de même, ce qu'il nous importe pratiquement de *reconnaître*, même dans l'individuel, quand il nous intéresse, et à plus forte raison dans les choses ou les êtres dont l'individualité négligeable échappe même à la perception claire, c'est-à-dire dans la masse des choses perçues, c'est toujours l'*espèce* au sens large du terme. C'est dire que tout souvenir tend d'abord à persévérer sous forme d'image libre, détachée de sa particularité passée, par conséquent, à prendre une forme souple et neutre qui

(1) Voir chap. II, III.

(2) Le Temps Retrouvé, *Nouvelle Revue Française*, 1er juillet 1927, p. 57-74

l'habilite aux réincarnations les plus diverses. Quelques-uns cependant, empreints d'une particularité vraiment irréductible, ou liés à des conditions qui en excluent toute révocation, demeurent, déjà même chez l'enfant, sous la forme de conglomérats isolés d'un passé qui semble le remplir d'étonnement. C'est que les événements remémorés l'ont frappé et à ce titre lui ont paru d'importance vitale (1). Il les a fixés pour les utiliser et s'étonne de les surprendre inutilisables. Où trouver la faculté qui les utilisera artificiellement et systématiquement et ainsi pourra donner aux images particulières, que la perception crée avec une abondance inlassable, quoiqu'elle ne les remarque guère, une valeur qui les sauve de l'alternative de dépérissement où la nature les condamne : la dégradation lente de l'oubli ou la déformation utilitaire ? Telle est la seule difficulté que retienne en définitive pour nous le problème. Comme les activités perceptives expliquent suffisamment à la fois que des images particulières se créent et qu'elles se déforment en images génériques pour être utilisées dans la sensation, de même il faut découvrir une activité, une puissance, qui résiste à ce mouvement, et qui, dirigeant la nature en sens précisément contraire, refoule vers le passé l'image qui venait spontanément au-devant du présent et nous donne un ordre de temps qui soit celui d'une succession absolue et non point celui d'une permanente reviviscence.

Section III

L'INTELLIGENCE SURSENSORIELLE

I

Perception pure et mémoire pure

Le souvenir n'est pas, dans notre conscience, un phénomène unique en son genre, et il y a quelque intérêt à rapprocher la difficulté que son existence soulève d'une difficulté analogue que nous avons rencontrée dans l'étude de la qualité, parce que la solution des deux est pareille : nous parlons de l'objection de fait que ne cessait de ramener, contre notre conception de la qualité comme intelligence et signification, l'existence d'états de qualité absolument purs et dénués de valeur

(1) Qu'il en juge en enfant, cela va sans dire. Voir V. et C., HENRI : *Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance.* Ann. psych., III (1897), p. 189-190.

représentative (1). Ces états ont une importance théorique et pratique qui égale ou dépasse celle des états de mémoire, puisque, par l'optique et l'acoustique, ils sont à la base d'une des parts les plus considérables de notre physique, et que, d'autre part, ils constituent, dans la peinture et la musique, les éléments de notre art presque tout entier. Or leur analogie avec les états de mémoire est frappante. Comme ces derniers, ils expriment, nous l'avons vu, un stade avancé de l'évolution de l'esprit : la nature ne produit que des *bruits* : c'est ce qui fait que la sensibilité purement animale ne connaît point les *sons*, qui, produits par l'âme, ne peuvent aussi parler qu'à l'âme, et, même dans leur action sur l'enfant, semblent avoir pour rôle (2) de la réveiller de son sommeil et d'en opposer la sérénité, comme frein et comme exemple, à l'agitation égoïste et intéressée des passions. Des considérations analogues se dégageaient de nos observations sur la perception des couleurs. Ces états expriment donc, comme les états de mémoire, des activités mentales qui dépassent celles de la perception.

Mais les unes et les autres ne poursuivent pas seulement des fins que la perception ignore ; elles poursuivent encore des fins que la perception repousse. Non seulement les qualités que la perception connaît ne sont point liées à leur objet comme la couleur et le son à leurs causes physiques, les vibrations de l'air et de l'éther, mais encore la perception exclut une telle relation, qui est celle d'une passion à une action, et le travail même de la constitution des sens n'a été qu'un effort continu de l'organisme pour réduire à rien cette passion, en vue d'en dégager les éléments purement expressifs. L'idée que la qualité, devenue elle-même un objet, puisse avoir une cause qui ne soit point son *objet*, une cause dont elle soit seulement l'*effet*, et dont elle ne soit pas aussi la manifestation, le *phénomène*, c'est-à-dire la transparence, une cause qu'elle *subisse*, au lieu de la *représenter* (3), n'est pas seulement étrangère et déconcertante à l'activité perceptive : elle en serait la ruine, si elle y pouvait pénétrer. Elle rétablirait, aux yeux de la conscience, entre le sujet et le monde, un contact qui anéantirait aussitôt en nous le sentiment de la distance, c'est-à-dire la perception extérieure. Elle éveillerait au sein même de l'organisme ce doute qui rend la représentation de l'espace presque inintelligible à l'esprit qui spécule. La qualité ne pouvait donc être pour l'activité sensorielle un objet : elle ne pouvait être que le phénomène, la transparence d'un objet. On voit qu'il

(1) Voir livre I, chap. V ; chap. VI, II (p. 53), et IV (p. 63-64) ; chap. VII, I (p. 67-68).

(2) Voir livre I, chap. V, p. 42-43.

(3) Voir livre II, 2e partie, chap. III, III.

existe, ici encore, entre la qualité représentative et la qualité pure, précisément le même rapport qu'entre le souvenir perceptif et le souvenir pur, lequel exprime une activité, non seulement supérieure à l'usage perceptif, mais encore qui exclut et repousse cet usage, comme elle en est elle-même exclue et repoussée.

Et cependant, — et ce troisième trait, en même temps qu'il complète cette ressemblance, lui donne aussi sa plus haute signification, — la qualité pure et le souvenir pur, qui dépassent l'usage perceptif et qui l'excluent, en sont également issus. Ils sont assujettis à se superposer aux formes les plus évoluées des états proprement perceptifs et ne peuvent apparaître qu'en couronnement de la perception. Comme les souvenirs purs se font des résidus imaginatifs de la perception *la plus représentative*, les qualités pures ne se sont faites que de *pures représentation* exemptes de toute affection. Des saveurs et des odeurs, non plus que ni souvenirs, ni images, il ne s'est constitué aussi ni science ni art. La science et l'art ne sont point transcendants à la perception sensible, mais ils l'impliquent, ils la contiennent, ils en dérivent et ils la prolongent avec une sorte de nécessité. Ce prolongement est une sorte de perfectionnement d'objectivité. Ils nous donnent, en effet, un objet pur, un objet en soi, qui n'en suppose aucun autre, et qui est au contraire l'élément dont nous nous servirons pour en construire, définir ou suggérer d'autres, vibrations de l'acoustique et de l'optique, symboles plastiques et musicaux, que les sens, à leur tour, chercheront plus ou moins efficacement à convertir en images, — des images dont l'esprit, cette fois, présente aux sens le modèle, au lieu de travailler, comme à l'ordinaire, sur leurs impressions. — Mais cette espèce d'absolu d'objectivité suppose évidemment la première objectivité, l'objectivité réalisée dans une représentation sensorielle d'où toute subjectivité, toute affectivité est exclue ; et, si un *objet* externe ne nous était donné par une telle représentation, cette représentation, à son tour, ne pourrait jamais nous devenir un objet pour soi : toujours mélangée d'éléments subjectifs, comme la saveur et l'odeur, elle ne fournirait jamais à la science et à l'art cette matière pure dont ils ont besoin, exempte d'alliage passionnel, qui, par elle seule, nous pose hors de nous-mêmes, nous introduit, suivant le cas, dans la spéculation ou la contemplation, et nous redresse au désintéressement, qui est le caractère, en même temps que la loi, de ces deux activités spirituelles. Seuls les plus *objectifs* des sens pouvaient donc ouvrir le chemin à la science et à l'art, et c'était leur objectivité sensorielle qui les habilitait à cette destination sursensorielle (1). C'est à force de se dégager de leur subjectivité impressive

(1) Le sens thermique n'entre point dans la science par le moyen de ses propres *représentations*. Il y a une « optique physiologique », et même il ne peut pas y avoir

qu'ils pouvaient nous élever enfin au-dessus même de leur représentation objective (laquelle n'est objective qu'en soi, mais non pas dans les buts qu'elle poursuit, et où l'objectivité mentale n'est que la servante d'une permanente attention à soi-même) : à tel point que cette représentation sursensorielle, en même temps que le dernier terme de l'évolution des sens, paraît exprimer, sinon l'esprit qui l'anime, du moins celui qui la rend possible, l'esprit de ses moyens à défaut de l'esprit de ses buts. Peut-être allons-nous voir que cette apparence, commune aux formes surperceptives de la sensation et de la mémoire, est aussi le caractère qui nous fournit l'explication des unes et des autres.

Il nous révèle, en effet, que, de part et d'autre, cette espèce de puissance par où l'être vivant semble dépasser son œuvre perceptive n'est en réalité qu'une capacité d'en pénétrer les ressorts. Il monte moins au-dessus de lui-même qu'il ne rentre en quelque sorte en dedans. Dans les deux cas, c'est une puissance de considérer *le donné* de la conscience, et non plus *le service que rend ce donné.* Lorsqu'il s'est créé des sens parfaitement représentatifs, l'organisme n'a pas fait seulement ce qu'il voulait faire, mais aussi, en même temps, ce dont il n'avait aucun vouloir conscient. En se donnant intentionnellement une parfaite représentation, il s'est donné, sans intention, une sensibilité à des choses qui ne lui sont aucunement représentées, l'air et l'éther ; en se donnant une représentation parfaite des corps *distants* utiles à connaître, de qui émanent les couleurs et les sons qu'il perçoit, il s'est créé inconsciemment une sensibilité à des milieux vibrants qui agissent sur lui *par contiguïté*, et qu'il lui était biologiquement inutile, — bien plus, à l'égard de son but, comme nous venons de le rappeler, nuisible — de connaître ; ce pourquoi, du reste, il les ignore. Voici donc cette connaissance désintéressée réalisée dans une sorte de perception *pure.* Il ne s'agit plus cette fois de ce que la perception *a pour objet*, — se

---

d'optique non physiologique. De même, toute acoustique est physiologique, parce qu'elle est la mesure d'harmonies qui ne sont saisissables que par l'oreille et dont les causes, bien que purement physiques, ne présenteraient, en dehors de leurs effets physiologiques et psychologiques, aucun intérêt. En ce sens, il existe vraiment une science objective de la lumière et du son, *phénomènes psychologiques.* Il n'en va pas de même pour la *chaleur*, et on conçoit aussi peu ce que pourrait être une thermo-dynamique physiologique qu'une hydrostatique physiologique. L'étude scientifique de la chaleur n'est pas l'étude d'une de nos représentations. Le terme de chaleur n'est en réalité, dans la langue du physicien, qu'une métaphore psychologique. La *chaleur* qu'il étudie n'est pas celle que nous connaissons, du reste si grossièrement, par nos sens ; c'est celle qui agit dans les corps physiques et s'y manifeste par des déformations spatiales et qualitatives caractéristiques. Ce n'est pas la chaleur comme nous la sentons, c'est la chaleur comme nous la *voyons.* Le sens thermique est essentiellement *impressif*, et les représentations confuses qu'il nous transmet étaient beaucoup trop pénétrées de subjectivité pour donner matière à aucune science ; et c'est pourquoi elles n'ont aussi donné matière à aucun art.

propose — et qui est toujours précisément d'*atteindre un objet* (car nous ne percevons *comme objet* que ce que la perception a *pour objet*, et toute perception est intentionnelle, comme la phénoménologie l'a bien vu, sans qu'elle puisse, du reste, en revendiquer le monopole) ; il s'agit de ce que la perception *est* purement et simplement. Nous ne disons pas que cette connaissance nouvelle soit sans intention : une connaissance inintentionnelle est sans doute impossible, et ce que nous faisons, fût-ce une opération intellectuelle, doit bien être fait en vue d'un but. En tout cas, l'intention qui peut diriger cette connaissance nouvelle n'est pas l'intention qui dirige la connaissance perceptive, et, dans sa méthode, elle lui est même contraire, puisque sa méthode est de prendre comme objet un phénomène de conscience que la perception devait obligatoirement négliger pour atteindre son objet propre.

Parallèlement, quand nous passons de la mémoire active à la mémoire rétrospective, nous passons d'une faculté qui considère *le service* de l'image, c'est-à-dire *d'un certain donné* (lequel est, bien entendu, ici encore, un *acquis* de l'espèce), à une faculté qui considère *ce donné même*. L'organisme s'est créé la mémoire pour le service de la représentation, et, par conséquent, il ne tend spontanément à envisager le souvenir que sous ce jour pratique : il ne connaît guère l'*image libre* que sous sa forme d'*image utilisée* ou *en service*. Cependant, l'image n'est pas une sensation. Le propre de la mémoire pure, c'est de la considérer comme pure image et de la libérer de son assujettissement originel à des fins utiles. Il ne s'agit plus, à nouveau, de ce que l'image *a pour objet*, mais de *ce qu'elle est*, et la méthode nouvelle est de prendre *comme objet* un phénomène de conscience, une *image du passé en tant que passé*, que la perception devait obligatoirement écarter pour atteindre son objet propre.

L'identité du travail qui se réalise de part et d'autre est donc manifeste ; mais ce travail peut apparaître sous deux formes : une forme spéculative et une forme contemplative. Il y a deux manières *désintéressées* d'observer la nature : l'une, *contemplative*, qui consiste, principalement dans l'art, à en *réfléchir* l'action, en tous les sens du terme ; l'autre, active, qui consiste, principalement dans la science, à en pénétrer les ressorts et le mécanisme, et, au terme, à les mettre en œuvre. Cette activité, dite spéculative, d'un mot qui la désigne assez mal, car elle n'a rien de spéculaire, est une activité à la fois désintéressée et pratique, deux caractères qui ne sont nullement opposés, car la pratique n'est que le domaine du *faire*, et une action ou opération n'est pas nécessairement intéressée. De même, l'activité spéculative, si elle peut conduire à des résultats utiles, ne les poursuit point pour eux-même : le but est plutôt de nous égaler à la nature par l'action comme l'émotion

esthétique nous y égale par cette sympathie spéciale que les Allemands appellent *Einfühlung*. La spéculation aussi requiert le désintéressement suprême. Comme la nature n'a pas été faite pour nous, nous ne pouvons la *refaire* en considération de nos fins : c'était l'illusion de la magie ; mais la nature ne peut obéir à des fins qu'elle ignore. Pour la refaire, il faut au contraire nous glisser en elle plus profondément encore que par l'*Einfühlung*, et, par conséquent, nous oublier davantage auprès d'elle. Examinons d'abord ce procédé d'insinuation à la fois dans la perception et dans la mémoire, et comment il les élève l'une et l'autre et de la même manière de leur forme perceptive à leur forme spéculative.

II

L'intelligence spéculative

I. Transformations spéculatives de la perception. — La sensorialité nous présente, étroitement impliquées, deux intelligences : l'une finaliste — exclusivement finaliste — qui cherche des connaissances utiles ; l'autre mécaniste — exclusivement mécaniste — qui crée les instruments de ces connaissances. Or la première y est seule consciente et la seconde s'ignore elle-même. Cependant, en ce domaine comme en d'autres, le mérite qui s'ignore et se laisse ignorer n'est pas celui qui a le moindre prix. Et cette intelligence qui se cache nous montre ici à l'œuvre la vertu même de la recherche spéculative. L'intelligence consciente d'elle-même, avantageuse et profiteuse, ne connaît guère pourtant que de l'à-peu-près : ainsi que l'empirisme, qui en exprime les erreurs, et que le pragmatisme, qui en exprime les prétentions, elle prend l'utile pour le vrai même. Comme elle ignore au juste ce qu'elle perçoit, qu'elle identifie perception naturelle avec ce qu'on appelle « perception acquise », qu'elle prend la liaison causale, — à vrai dire spéciale et trompeuse même pour des philosophes, — qui lie la sensation à son objet pour une simple suite providentielle de phénomènes sans liens naturels, et qu'elle est ainsi conduite à assimiler les simples associations stables aux perceptions et à confondre l'ordre des choses avec un désordre utile (1), ce qui *est* n'est effectivement pour elle que ce qui *sert* : ce que nous appelons *vérité*, elle ne le conçoit que comme *usage*. L'intelligence qui s'ignore, modeste et travailleuse, amasse pourtant toute la vérité sérieuse que l'autre monnaye en avantages pratiques immédiats. La première utilise les couleurs

(1) Voir la première section de ce chapitre.

et les sons, mais c'est la seconde qui les fait. Et tandis que la première, pour les utiliser, les lie à des concomitances dont la régularité ne saurait cautionner la valeur, la seconde, pour les faire, en enregistre les causes nécessaires, et construit, en se soumettant à l'action des forces vives de l'air et de l'éther, l'ordre des intensités de la sensation sur le modèle des distances spatiales de ces causes. La première est empirique, la seconde est géométrique : aussi la géométrie est-elle la première science qu'elle nous livre.

Que la conscience s'éveille à cette géométrie : d'utilitaire elle deviendra spéculative. Ce qu'elle veut désormais connaître de la perception, ce ne sont plus ses buts, mais ses procédés ; elle veut apprendre, à son tour, à la *faire*. Or nous ne pourrons jamais *faire* une perception, si nous ne sortons de l'esprit qui l'anime pour entrer dans celui qui la construit. Le mécanisme de la perception est en effet contraire à ses buts. Ses buts sont de *poser à distance du sujet* les corps qui agissent sur lui, et ses moyens ne peuvent être que d'atténuer à l'infini l'impression inévitablement *liée à la contiguïté* qu'ils exercent immédiatement sur lui ou qu'ils y font exercer par intermédiaires dociles. Ses buts sont donc de créer en nous une erreur sur ses moyens, ce qui explique et ce qui implique que cette erreur reste inconsciente. L'esprit ne pourra donc sortir de cette inconscience sans renverser tout l'échafaudage d'illusions sur lequel la représentation s'édifie. Pour la représentation, la *chose* est distante, quoique présente, et la seule manière qu'elle possède de s'expliquer, fut-ce obscurément, sa propre énigme est de rapporter la perception à quelque harmonie préétablie, c'est-à-dire providentielle, qu'on aura bien lieu d'appeler magie, et où la magie, en effet, a pris ses recettes (1). Seulement, c'est une magie qui, comme toutes les autres, ne fournit qu'une explication sans efficience. S'il s'agit de *refaire* en nous une sensation, on se donnera vainement la seule présence de la chose *distante*, avec tous les charmes dont on voudra l'armer auprès de nous : l'enchantement qui en émane ne produira point son effet, si l'on ne se donne aussi *l'intermédiaire* vibrant que la représentation ignore et que même c'est sa loi de méconnaître : ce médiateur physique, telle est notre Providence, qui n'est qu'une cause ; et la conscience mécaniste, en s'éveillant, nous révèlera cette *cause*.

Encore faut-il qu'elle entre bien dans sa nature spécifique et, malgré tout, extraordinaire ; sans quoi la connaissance du médiateur physique, loin d'effacer l'apparence magique de la sensation, la placera dans un jour plus éclatant : c'est le mécanisme de Hume qui conduit au magicisme de Reid : c'est une explication simpliste de la sensation par

(1) Voir 1re partie de ce livre, IV.

ses causes qui engendre et qui impose le recours à quelque finalisme comme son complément : une causalité qui ne produit qu'une *impression* appelle une Providence pour produire une *représentation*. Mais si simple n'est point, nous l'avons vu (1), la causalité qui agit dans la sensation. La réflexion doit triompher encore de cette seconde apparence, dépasser l'erreur de Müller après celle de Reid, et, découvrant la cause, découvrir aussi la modalité de la cause : c'est ainsi qu'elle pénètre jusqu'aux vrais ressorts de la perception. La perception ne met pas en œuvre une cause comme une autre et qui produise simplement un effet : elle met en œuvre une cause de représentation, non une cause d'impression ; une cause qui n'imprime pas seulement son *action* dans le sujet qui la subit, mais qui, en cette action même, y imprime son *image*. Cependant, pour pousser l'explication jusqu'à ce terme nécessaire, il suffit à nouveau que la conscience, en s'approfondissant, atteigne, à travers ses buts, non plus seulement ses moyens apparents, mais ses moyens véritables. La perception, comme nous l'avons vu, ne s'est point faite, contrairement à l'illusion de l'empirisme, qui prolonge celle de la sensibilité première autant au moins qu'elle l'écarte, par l'union d'une impression, *causalement* produite, avec un objet qu'y associe un hasard *providentiel* ; nous ne sommes pas réduits à rejeter le finalisme dans les principes pour le faire triompher, sous une forme ou sous une autre, dans les résultats. La causalité de la nature est plus efficace et plus radicale. Du sujet à l'objet, il n'y a pas harmonie magique, il n'y a pas davantage association ; il y a endosmose intime. L'intensité assure cette médiation entre le sujet et l'espace ; et elle n'est bien, sans doute, que la forme d'une sensibilité au *médiateur physique* lui-même (vibrations de l'air et de l'éther), mais c'est une sensibilité originale par où le sujet agi peut devenir transparent à l'agent même. La science de la cause vraie de la sensation n'est donc qu'une conscience du mécanisme intime de l'opération sensorielle elle-même.

Comprenons bien, toutefois, qu'en apprenant à nous *expliquer* nous-mêmes, nous apprenons comment s'expliqueront pour nous toutes choses. La causalité que nous saisissons en nous par l'inspection la plus profonde n'est pas seulement une des *formes* de la relation causale ; du moins ce langage n'est-il vrai qu'en première approximation ; en réalité, la relation qui nous explique la perception nous fournit le type de la relation explicative universelle. Sans doute, une cause peut agir, et même sur un sujet conscient, de manière à produire un effet qui ne soit point l'image *représentative* de cette cause même ; et c'est ce qui arrive, par exemple, dans tous les cas où l'excitation externe éveille, dans une conscience, des états *affectifs*. Mais même alors la

(1) Livre II, II[e] partie, chap. III, III, p. 153 et suiv.

cause ne se distingue, pour l'esprit, du concomitant, comme M. Meyerson l'a si bien montré, qu'en ce qu'elle imprime dans l'effet une image au moins quantitative d'elle-même : si l'effet n'est pas partout en soi et effectivement un reflet conscient de sa cause, il l'est toujours, au moins, pour l'esprit qui l'observe du dehors, et, par suite, pourrait-on dire, virtuellement ; et il n'y a point d'autre caractère qui puisse servir de fondement à la distinction de l'ordre des lois et de l'ordre des causes, c'est-à-dire de la relation empirique et de la relation intelligible. D'autre part, le fondement même de la *distinction* de la cause et de l'effet, de leur extériorité mutuelle, que tant de philosophes ont en vain cherché, et qui, du point de vue de l'expérience pure, est effectivement introuvable (puisqu'on ne peut jamais saisir la cause que dans l'effet, et que leur relation spécifique devient impossible dès qu'on les sépare), est tout entier dans l'assimilation spontanée faite par l'esprit de l'ordre des *causes* à l'ordre des *choses*, laquelle a toute son origine dans la représentation. La cause est la *chose*, dont l'effet n'est que le *phénomène* ; sa relation à l'effet est conçue sur le type originel de la relation de l'objet au sujet dans l'acte de la perception. Et, de même que la distinction de ces derniers n'exclut pas une véritable endosmose, de même celle de la cause et de l'effet n'exclut pas une secrète interpénétration. La distinction est créée par la représentation et sa condition nécessaire, l'espace ; la relation, par la découverte du lien véritable qui unit ce que l'espace sépare et triomphe des divisions qu'il crée. La distinction est créée par le sens qui se constitue et surmontée par le sens qui se comprend. C'est ce qui nous a fait dire à plusieurs reprises (1) que la clef de la science ne se trouvait que dans la perception même. On aperçoit assez les suites épistémologiques d'une étude de la sensation considérée sous cet aspect. Il doit nous suffire en ce moment de les indiquer en vue d'achever le dessin du problème qu'elle pose et de faire comprendre que la sensibilité, pour se dépasser en science, n'a besoin que de s'approfondir. Descartes avait bien raison de penser que le *Cogito ergo sum*, par où nous lions nos représentations à l'être, est la forme de relation qui définit toutes nos évidences et qui fonde toutes nos certitudes.

II. *Transformations spéculatives de la mémoire.* — C'est cette même *Einfühlung* pratique et active, dont l'*intuition* cartésienne est bien le type, qui constitue la mémoire du passé et nous révèle, après l'ordre véritable de l'espace, l'ordre véritable du temps. L'utilité nous conduisait à prendre le temps pour un perpétuel retour et le passé pour un présent ; et notre mémoire n'est d'abord qu'un instrument de la recon-

(1) Voir livre II, p. 153-154 et livre III, 2e partie, chap. III, sect. I, p. 234-235.

naissance du présent ; aussi nous donne-t-elle originellement de la relation temporelle une vue aussi fausse que fait notre première perception de la relation spatiale ; et il ne s'agit en réalité que de deux magies, décalquées l'une sur l'autre. L'animal, qui fuit le feu proche, ne le fuit point en raison d'une expérience passée comme passée : que lui importerait, en effet, une brûlure passée, c'est-à-dire disparue ? Ce feu qu'il voit, et dans lequel il ne pourrait évidemment *reconnaître*, s'il était capable de reconnaissance exacte, qu'un feu passé qui l'a brûlé, il en fait un feu qui *va le brûler*, s'il en approche, donc un signe infaillible d'une affection future éventuelle. Et c'est ainsi qu'une liaison du passé au présent devient en lui une liaison du présent à l'avenir. C'est, du reste, ce qui lui donne son caractère impérieux. La liaison passée, comme passée, est en effet la plus sûre des choses : rien ne peut l'abolir. L'avenir qui devrait être, comme tel, douteux, devient donc lui-même la plus sûre des choses, du fait qu'il est *le même* passé. L'animal ne vit pas : il revit, et, plus son passé s'accumule, plus il le dévore. Loi commune, du reste, à tous les êtres purement sensibles et qui explique leur tendance à généraliser : tout ce qui arrive une fois pour eux, s'il n'est démenti, arrive toujours. Le ressort de la première conscience, sous cet aspect comme sous l'aspect précédent, apparaît dans l'idée de *légalité*, que quelque confus providentialisme supporte, pénètre et peut-être déforme. Mais légalité implique réversibilité, révocabilité. Un esprit dominé par cette idée ne peut connaître ni le passé vrai, ni l'avenir vrai. Pas de passé vrai : un passé *revécu ;* pas d'avenir vrai : un passé *répété*. Et les deux choses sont corrélatives : le futur fait du passé ne peut être futur ; mais un passé qui fait le futur ne peut être passé. Un tel esprit ne peut donc connaître un temps véritable.

Mais le temps ainsi considéré n'est que le temps *comme il sert* : ce n'est pas le temps *comme il est* et comme il *s'est fait*. La représentation du temps s'est formée (1), quand s'est constitué dans l'organisme ce clavier des intensités qui correspondent aux distances et dont l'ordre de succession est aussi rigoureux et nécessaire que l'est l'ordre des espaces successifs à parcourir pour atteindre d'un point donné un but donné. Le temps ainsi considéré est manifestement une succession absolument irréversible.

A la vérité, il n'en présente pas moins un caractère de répétition immuable (2), parce que, lié à l'espace, il est avec lui le fondement même de l'ordre des choses, lequel ne se conçoit pas sans stabilité. La conscience que nous en prenons est bien celle d'un *avant* et d'un *après*, mais aussi celle des conditions *éternellement révocables* de l'avant

(1) Voir 2e partie de ce livre, chap. II, II.
(2) Voir 1re section de ce chapitre, p. 237.

et de l'après. C'est la *forme* générale du temps plutôt que la représentation d'une *matière* coulant dans le temps. Mais la même *Einfühlung* qui nous conduit à distinguer, en notre perception, cette *forme* de succession irréversible d'avec sa *matière* en apparence réversible peut nous conduire à distinguer, dans cette matière même, l'irréversibilité réelle de la réversibilité apparente, c'est-à-dire à surprendre la duperie utile par où l'intelligence mécaniste qui travaille en nous-mêmes fait prendre à notre conscience, dans la mémoire, une ressemblance pour une identité, après lui avoir fait prendre, dans la perception, une contiguïté légère pour une distance. Il s'agit, en effet, non plus d'utiliser nos perceptions, mais de les pénétrer, c'est-à-dire au fond de les *produire*, — ce que nous appellerons bientôt les *comprendre*. — Or nous venons de voir comment cette ambition nouvelle nous conduisait à percer le mystère de l'*espace représenté* : nous comprenions que la nature a créé en nous la *représentation* en atténuant l'*impression*, et que la distance n'est que la limite infinitésimale de la contiguïté par intermédiaire. La même intuition doit nous conduire a percer le mystère du *temps représenté*, c'est-à-dire révoqué dans la perception. Dans la perception, de même que l'absent est présent, de même le passé est actuel, et la première conscience, toute prête à prendre pour vrai ce qui la sert, ne voit pas plus de difficulté à cette seconde singularité qu'à la première. Mais la conscience spéculative aperçoit clairement l'impossibilité de cette confusion. Ici aussi, l'incantation, la suggestion lui paraît un procédé sans action : l'expérience intime de l'opération efficace le condamne. Comme la sensation ne peut être produite à distance, de même le passé ne peut pénétrer le présent et l'emplir de soi. Le souvenir ne peut jouer « le rôle du magnétiseur qui donne la suggestion » (1). Le passé ne peut *enchanter* le présent ; pour y reparaître, il faut qu'il l'*enfante*. Ici aussi la discontinuité a dû servir de masque à la continuité ; un artifice utile a dû recouvrir la réalité des choses. L'intelligence créatrice, travaillant sur l'infinitésimal, est bien parvenue, à la limite, à effacer pour la conscience la différence entre ressembler et réincarner ; mais, en fait, ce qui paraît réincarner le passé l'imite seulement. Le présent ne *révoque* pas le passé qu'il évoque ; il lui *succède* en le prolongeant. De même que la chose agissante n'est pas réellement distante, mais est contiguë au sujet en qui elle forme une représentation d'elle-même, de même la sensation présente qui en utilise une passée ne ressuscite pas cette dernière : elle la continue. Ce n'est pas une sensation toute nouvelle, — qui ne serait pas connaissable ; — ce n'est pas une sensation reviviscente, — qui est impossible : — c'est le second moment d'une même opération. Il s'insère, à la manière des

(1) BERGSON, *Mat. et Mém.*, p. 147.

intensités d'une même sensation, dans un ordre de succession irréversible, qui pourra s'étendre à toute une vie. Toutes nos perceptions actuelles sont des perceptions passées qui se prolongent, les manifestations successives et enchaînées d'une même activité. Je revois moins ces lieux que j'avais quittés que je ne rejoins ma vision au point où je l'avais laissée. Je renoue à elle-même une activité rompue par les diversions de mon attention ou le retrait de la collaboration externe. Mais, dès que j'ai découvert ce lien causal du présent au passé, je ne puis maintenir en ma créance la conception purement légale qui les liait d'abord à mes yeux d'une sympathie comme magique. Rien ne les unissait intelligiblement quand ils étaient *ensemble* ; c'est quand ils m'apparaissent *successifs* que j'entends clairement leur union. La causalité, qui maintient les différences, fait une suite en faisant un ordre ; la légalité pure, qui les efface, ramenait le temps à une ronde confuse de revenants éternels.

La *continuité* du temps est donc le caractère qui s'ajoute à son *irréversibilité* pour en constituer la notion complète et véritable. Le passé *comme tel* est connu dès que, étant utilisé dans le présent, il en est cependant exclu par la pensée comme incompatible avec lui : dès que nous l'excluons de la reviviscence effective, nous le condamnons à la *passéité* véritable. La notion confuse du *passé-présent*, inhérente à la première conscience (1), s'éclaircit : ses éléments se divisent et se posent en *continuité d'action*, comme nous avons vu les éléments d'abord confus de la notion de l'*absent-présent* se poser, en s'éclaircissant, en *contiguïté d'action*. A une apparence révocable, mais fantômatique, se substitue une réalité non révocable, mais agissante, comme au corps visible s'était substitué le rayon qu'il émet. Ici encore l'intelligence mécaniste, qui *cherche* les causes, atteint la réalité en triomphant de l'intelligence finaliste, qui se contente des lois, quand elles sont utiles. Et cette intelligence mécaniste n'est que la conscience de celle qui en nous *met en jeu* les causes pour créer un ordre d'illusion où l'intelligence finaliste croit reconnaître un ordre providentiel de la nature.

Il n'est pas impossible d'apercevoir quels intérêts même d'ordre pratique ont pu soutenir ici l'effort de l'activité spéculative une fois éveillée et nous conduire à prendre progressivement une conscience plus nette de la vraie nature du temps, c'est-à-dire, en somme, de la vraie nature du *passé*. L'enfant, l'animal, pourraient théoriquement lier leur présent à un passé même reculé qui existe certainement en eux, comme nous l'avons dit (2), sous forme sporadique : seulement, ils n'y trouvent aucun intérêt, et ils ont intérêt, au contraire, à ce que

(1) Voir précédemment chap. I, 2e section, IV.

(2) Dans ce chapitre, section II, III.

leur passé ne s'isole jamais de leur présent. Mais l'homme, dès qu'il soupçonne seulement la portée de la relation causale, et bien que ce sentiment n'ait rien d'intéressé dans son principe, trouve intérêt à lier son avenir à son présent, même le plus fugitif. Il m'arrive, en effet, de former dans le présent des projets, de faire des promesses, de commencer des entreprises qui n'ont de sens que par rapport à l'avenir où échoit leur accomplissement. Je lie donc mon avenir à un certain état qui va devenir passé, mais qui doit rester en image dans ma conscience, sous peine que la liaison causale de mes actions disparaisse avec tous les avantages que j'en attends. Ce qui m'arrive dans le présent est ou non *de conséquence* pour mes fins ultérieures. Ainsi l'avenir devient-il pour moi une *conséquence*, c'est-à-dire, suivant le sens du terme, une séquence nécessaire, une séquence causale, du présent. Et c'est quand tous les moments de ma vie seront entrés pour moi dans cet ordre des causes et des effets qu'ils seront entrés aussi dans l'ordre du temps. Quoi d'étonnant, dès lors, que cet ordre soit irréversible, puisqu'il exprime l'irréversibilité fatale des moments d'une opération !

Mais ici encore la causalité qui nous est découverte avec le mécanisme de la perception n'est pas une simple forme de la relation causale : c'en est le type universel. Une cause, c'est, en effet, ce qui crée, et ce qui crée nécessairement : la notion de cause enveloppe dans une unité indissoluble l'idée de nouveauté et l'idée de nécessité ; un effet, c'est ce qui *doit* être, dans le double sens du terme, qui signifie à la fois le *futur* et le *nécessaire*. Il y a bien une nécessité de *ce qui est* ; mais elle n'est que de fait, elle n'est pas d'esprit, et elle ne satisfait point l'esprit : ce qui est nécessaire intelligiblement est *causé*, et c'est toujours la nécessité de *ce qui arrive*, une *pré*-détermination. Notre notion de cause est donc liée à la notion d'un temps conçu comme une sucession d'états irréversibles et cependant enchaînés, nouveaux et cependant fatals, qui *arrivent* absolument parlant, mais qui sont *contraints* d'arriver. L'idée du mécanisme, c'est-à-dire de la production, quand nous l'appliquons à nos perceptions, est celle qui nous introduit dans cette nouvelle conception du temps. Tout ce qui est *produit* est nouveau par hypothèse et ne pouvait être ni l'instant d'avant, ni à aucun autre moment antérieur ; mais, en même temps, tout ce qui est produit est contraint d'apparaître, et il n'y a que ce qui est produit qui soit contraint d'apparaître. Ce qui, dans le monde, n'est pas produit, ou du moins n'est pas connu comme tel, ce dont nous ignorons la cause, c'est-à-dire le mécanisme, existe, par hypothèse, sans contrainte et sans nécessité, c'est-à-dire d'une manière toute contingente, quelle que soit la splendeur de régularité dont puisse se couvrir pour nous son impénétrable mystère. La notion de temps comme forme nécessaire de celle de

cause ne pouvait donc apparaître qu'avec cette inversion de notre curiosité qui nous arrache à l'esprit de nos buts pour nous faire entrer dans l'esprit de nos moyens. C'est dans cette pleine conscience de notre être que nous trouvons cette idée d'un temps tout pénétré de la relation causale. L'idée du mécanisme, et d'abord de notre mécanisme propre, se révèle ainsi comme le principe de la représentation universelle de l'ordre, à qui elle fournit sa condition indispensable dans la représentation du temps à la fois comme une succession irréversible et comme une succession nécessaire : tandis que la première sensorialité, qui n'atteint qu'un passé et un avenir purement apparents, c'est-à-dire un temps fantôme, ne peut aussi nous faire atteindre qu'un ordre pratique qui est le scandale de la pensée.

III

L'intelligence contemplative

Le sentiment esthétique est si manifestement lié au désintéressement vital qu'on ne peut s'étonner de le voir collaborer, dans la production des états de qualité et de mémoire pures, avec l'activité spéculative, dont c'est le propre, on l'a vu, de nous détourner de la poursuite de nos fins à la considération de nos moyens, qui n'est pas toujours favorable à nos fins. La spéculation ébranle l'optimisme de la vie, les bases animales de l'action, fait paraître le monde externe plus problèmatique, l'expérience et les assurances du passé moins fermes, la perception moins sûre, et ruinerait même l'activité dans son principe, si l'investigation systématique du mécanisme des choses ne nous amassait en définitive une provision de ressources qui compense surabondamment les défaillances qu'elle provoque dans notre instinct : nos fins trouvent au total dans la connaissance des moyens une règle d'action plus sûre que celle qu'elles tiraient de leur ignorance. Mais il reste que la spéculation est une inversion, un détournement, au moins provisoire et intentionnel, à l'égard des fins de la vie, et elle est donc par elle-même parente de la contemplation esthétique. Aussi est-il naturel que ce soient les mêmes sensations, comme nous l'avons souvent relevé, qui nous habilitent à l'une et à l'autre et qui nous en fournissent à la fois l'occasion et la matière ; et on doit croire que partout où la sensation se dépasse en se retournant en quelque sorte sur elle-même, dans la mémoire pure comme dans la perception pure, cette forme contemplative du désintéressement ne pourra guère manquer d'apparaître à côté de sa forme spéculative. La chose est assez évidente pour ce qui concerne la qualité pure, nous n'en dirons qu'un mot, et nous pourrons presque nous limiter à

montrer comment cette activité contemplative est aussi une des sources d'où le souvenir pur découle.

Il est clair, d'abord, que le désintéressement vital n'était possible qu'à l'égard des sensations radicalement représentatives qui conservent, sans doute, une utilité vitale, mais seulement médiate, et non plus, comme les états affectifs, immédiate. Ces sensations qui, pour signifier une utilité lointaine, se sont dépouillées de toute valeur prochaine, n'ont eu qu'à franchir encore une étape sur la route où se déroulait leur évolution, pour atteindre le stade contemplatif ou esthétique ; et l'expérience révèle que cette manière sursensorielle de sentir ne dépasse pas les capacités de plusieurs animaux, à qui l'on aurait de la peine à refuser quelque sentiment esthétique élémentaire des couleurs et des sons.

Or, il ne faut sans doute que dépasser encore un peu ce stade animal du sentiment esthétique pour atteindre la mémoire du passé. L'enfant prend d'assez bonne heure plaisir à se remémorer son passé comme tel, et visiblement ce plaisir a presque aussitôt pour lui un caractère esthétique. C'est que le souvenir aussi n'est fait que de ces états purement représentatifs qui sont, comme nous venons de le rappeler, la matière naturelle et exclusive de l'émotion esthétique. Mais il y en a une raison plus spécifique : l'image-souvenir n'est restée qu'un *phénomène* des choses et a cessé d'en être un *avis* ; or, il est facile de voir que, par ce caractère, sa valeur de stimulant pour les émotions esthétiques doit encore dépasser celle de la sensation la plus purement représentative (1). En effet, tandis qu'il n'est pas de sensations de couleur et — quoique à un moindre degré — de son, qui, si dépourvues soient-elles d'intérêt pratique immédiat, ne signifient prosaïquement un objet ou un être, dont elles pourront imposer l'obsession utilitaire même à la sensibilité esthétique la plus délicate, au contraire, la conscience la moins artiste ne peut s'empêcher de sentir *contemplativement* le passé, dès qu'elle le sent si peu que ce soit. Aussi le souvenir et la rêverie rétrospective sont-ils l'art de ceux qui sont incapables d'en connaître aucune autre forme. Leur impuissance constitutive à se détacher d'eux-mêmes dans la sensation est ici vaincue par une force qui s'impose aux plus rebelles, l'évidence immédiate que le passé ne peut agir et n'est par suite absolument qu'un rêve. De là donc cette parenté si frappante entre le sentiment esthétique proprement dit et la rêverie mnémonique. Formés des mêmes éléments, ou d'éléments bien semblables, les deux états répondent aussi à la même attitude mentale de désintéressement contemplatif : ils se nourrissent des mêmes images, qu'ils soumettent à la même transposition. Si l'on ne considérait que le sentiment esthétique élémentaire, et non ses formes originales et créa-

(1) Voir dans ce livre, partie II, chap. I, sect. I, p. 187.

trices, l'analogie serait encore plus frappante et se rapprocherait de l'identité : la simple émotion esthétique, sans génie créateur, ressemble curieusement à la rêverie rétrospective : elle ne consiste guère qu'en une mémorisation instantanée des sensations par l'usage — ou plutôt l'absence d'usage — que l'on en fait, et par l'absence de sens qui en résulte pour elles. Les poètes manqués ne sont que des rêveurs, comme aussi la plus haute poësie n'est peut-être souvent que la fécondation du rêve par le génie (1).

Il ressort suffisamment de ces observations que le plaisir esthétique éveillé naturellement par le souvenir du passé n'a pu manquer de développer les premiers germes naturels de la mémoire rétrospective. Or, comme ce plaisir est plus immédiatement lié, ainsi que nous le disions, au souvenir pur qu'à la sensation fût-ce la moins affective, il semblerait même que l'activité contemplative tout entière eût dû se développer de préférence en connexion avec la mémoire et à son bénéfice. Il est certain cependant qu'il n'en est rien, et l'observation montre que le sentiment esthétique émanant de la sensation est plus primitif et plus puissant dans les espèces que celui qui naît de la rêverie. C'est que, si la rêverie est un moyen de l'art, c'est peut-être un moyen plus difficile à conquérir durablement sur la perception que l'art même. Si l'image du passé, lorsqu'elle est une fois considérée, *impose* l'état contemplatif, réciproquement, elle *suppose* cet état pour être elle-même retenue par la conscience avec une attention suffisante : or, pour nous pousser et nous maintenir à l'attitude contemplative, l'*image* a peut-être une autorité plus directe, mais elle n'a pas des stimulants et des auxiliaires aussi puissants que les sensations représentatives ; le plaisir esthétique qu'elle donne est, en effet, beaucoup plus faible, pour la plupart des êtres, que celui dont la sensation est la source ; il est étranger à la vie sociale et exclusif de tout partage ; et enfin il n'a pas comme l'autre l'avantage de servir d'instrument à la sexualité, cet autre instinct de détachement, dont la parure et le chant sont des excitants si pressants déjà dans certaines espèces animales. Aussi peut-on croire que la mémoire du passé ne se serait jamais beaucoup développée, si elle n'avait trouvé un instrument autrement efficace dans l'activité spéculative, où il convient, par conséquent, de chercher sa source principale.

Nous espérons avoir achevé de montrer qu'il n'y a rien dans la sensation et dans la mémoire, fût-ce dans leurs formes qu'on pourrait dire les plus *absolues*, qui permette de mettre en question leur relevance originelle à l'égard de la fonction représentative et de chercher en elles

(1) Ces relations ont été relevées par Marcel PROUST avec une pénétration remarquable dans les pages posthumes que nous avons déjà citées.

une *qualité* qui ne soit pas la qualité d'une *chose*. Toute conscience est dans son principe une *intelligence*, un moyen de connaître, et exprime la relation d'un sujet connaissant à un objet connu ; et ces formes de conscience en quelque sorte simples que nous croyons surprendre dans les qualités pures ou les souvenirs purs, loin de nous rendre la constitution primitive de la vie mentale, n'en traduisent, au contraire, que le terme d'évolution dernier, et impliquent, comme elles prolongent, les plus hautes fonctions de cette intelligence sensible dont on veut qu'elles établissent la vacance originelle. Or, nous avons vu que, non seulement les formes surperceptives de la sensation et de la mémoire supposent l'intelligence perceptive qu'elles dépassent, mais encore qu'elles la dépassent seulement en ce sens assez spécial qu'elles en expriment une conscience plus entière. L'intelligence qui se manifeste dans la perception est si peu dominée, non seulement par une faculté qui ne soit point intelligente, mais même par une intelligence qui la transcende, qu'elle est au contraire la fonction où toute l'intelligence spéculative prend son origine et d'où elle tire le principe de toutes ses méthodes. La sensibilité n'est pas seulement intelligence de part en part et sous toutes ses formes, mais elle contient encore virtuellement toutes les formes d'intelligence. De la sensibilité à l'entendement, il n'y a vraiment, comme le pensait Leibniz, que la différence de l'enveloppé au développé et de la conscience obscure à la conscience claire.

En un sens, d'ailleurs, ces résultats vont au delà de notre projet, qui est seulement de montrer que le problème de la sensation est le problème des *origines* de l'intelligence. Du moins nous permettent-ils de le poursuivre avec plus d'assurance : nous savons que les apparences les plus contraires à notre thèse, dans les phénomènes sensibles, enveloppent au contraire des réalités qui la renforcent, et que c'est dans ses formes au premier abord les moins intellectuelles que la conscience manifeste son intellectualité la plus haute. Cependant, notre domaine propre de recherches est en deça de ces limites extrêmes de la sensibilité. Ce n'est pas dans sa puissance développée que nous avons à l'étudier, mais dans sa puissance enveloppée ; non pas comme intelligence parfaitement claire, mais comme intelligence semi-obscure. La véritable sensorialité est dans cet entre-deux qui dépasse l'affection sans outrepasser la représentation : elle n'est déjà plus dans la qualité pure et dans l'image pure. L'étude de ces états rentre donc moins dans notre entreprise qu'elle ne la limite et ne la mesure en la libérant de difficultés capitales ; dans le plan de ce travail, son rôle était essentiellement de renforcer les conclusions précédemment établies et d'en étendre la portée. Elle nous ramène donc à ces dernières pour en tirer le dessin du problème de la sensation comme il s'en dégage maintenant avec une autorité et une précision nouvelles.

RÉCAPITULATION

Ce n'est pas la mémoire qui donne la clef de la sensation ; c'est la sensation qui donne la clef de la mémoire : et cette clef, c'est l'intelligence. Ce que nous appelons la sensation correspond moins à un état qu'à un progrès organique et psychologique qui part de l'impression presque pure et aboutit à l'expression pure, soit de quelques impressions (ouïe), soit de l'immense majorité des impressions (vue). Ce progrès est donc celui d'une intelligence représentative, c'est-à-dire imaginative et symbolisante, qui transpose en sons et couleurs ce qui ne l'intéresse qu'en action et qui se donne de l'être un *phénomène*. Mais le but de cette transposition n'est pas spéculatif et contemplatif, et l'intelligence dont il s'agit est un instrument de conservation au service d'un être mobile ou en train de le devenir : la représentation symbolique est donc celle d'un terme de mouvement possible, c'est-à-dire celle d'un agent dont l'action limite un mouvement. La représentation de l'action ne se construit point dans une langue quelconque, mais dans la langue du mouvement : l'intelligence sensorielle est *mécanique* ; l'expression qu'elle cherche doit être l'anticipation, et d'un *mouvement*, et de *son résultat passionnel*.

Le résultat, c'est-à-dire l'impression éventuelle, est suffisamment anticipé et exprimé dans la *qualité* proprement dite de la sensation, dont les modalités correspondent à celles de l'impression, et qui, comme l'impression, est indépendante de la durée du mouvement qui précède cette dernière et en conditionne l'apparition sans en conditionner la nature. La qualité n'est rien qu'une *impression à distance*, et c'est ce qui fait que, liée à la distance dans sa nature même, au point qu'elle disparaît avec cette dernière, c'est-à-dire avec l'apparition de l'impression, elle ne change point cependant avec la distance, mais seulement avec l'impression. Elle nous donne une distance nue et un espace sans dimensions, qu'elle ne saurait déterminer par elle seule, et qui trouvent en

elle leur principe sans pouvoir y trouver leur symbole. Elle les crée en se créant elle-même et leur maintient ainsi pour la conscience une évidence objective absolue ; mais elle ne saurait les représenter.

Cette représentation est assurée par l'intensité qui, loin de créer l'espace, a bien plutôt pour rôle et pour caractère de le détruire, mais qui, précisément par cette propriété qui lui appartient de le résorber progressivement en une impression étrangère à l'espace, en mesure toutes les relations au sujet, direction et proximité, et nous fait, non seulement comprendre, mais encore sentir, c'est-à-dire percevoir, qu'il se resserre ou s'étende autour de nous suivant le rayon des actions que nous subissons. Mais, comme plusieurs intensités d'une même qualité ne peuvent être simultanément présentes, il est évident que l'expérience de cette corrélation des intensités aux espaces ne peut être donnée sans succession, et que la perception *extérieure*, c'est-à-dire *dans l'espace*, est liée à la mémoire. Il fallait donc que l'être vivant pût acquérir ensemble et corrélativement l'aptitude à percevoir et l'aptitude à remémorer, ou qu'il n'acquît aucune des deux. La mémoire ne pose à l'esprit aucun problème et à la nature aucune difficulté que ne pose la simple perception ; et l'une et l'autre ne sont que les instruments communs et les fruits simultanés de l'effort dépensé dans l'organisme par l intelligence qui le travaille et le pousse d'une vie végétative, faite de réactions commandées par des irritations, à une vie supérieure, où des représentations pourront commander des mouvements de translation ordonnés. C'est donc en définitive dans cette intelligence qu'il faut chercher à la fois l'explication de la perception et de la mémoire.

La sensorialité est tout entière intelligence. Il faut renverser l'adage de l'empirisme. En réalité, *nihil est in sensu quod non prius fuerit in intellectu*. Et qu'on n'ajoute point : *nisi ipse sensus* : car cette passivité dont on voudrait sans doute constituer au sens une réserve spécifique et inaliénable appartient à l'impression et n'appartient pas à la sensation.

C'est ce que les plus récentes écoles psychologiques ont, du reste, paru entrevoir, lorsque, pour replacer dans la vie mentale ces connexions que l'atomisme psychologique avait détruites et que l'association n'avait pu rétablir (1), elles se sont mis avec tant de patience à rechercher des *significations* qu'elles ont cru soit inhérentes, soit superposées aux *images*. Les pénétrantes analyses de M. Bergson ouvraient d'elles-mêmes, comme nous l'avons dit (2), le chemin à ces recherches, puisqu'elles établissaient avec une évidence irrésistible qu'aucun état mental, fût-ce le plus élémentaire, ne peut être saisi hors des relations

(1) Voir p. 22.
(2) P. 23.

qu'il entretient avec une infinité d'autres états. Et, sur le point particulier de l'*imageless thought*, son mémoire sur l'*Effort intellectuel* (1) apportait même aux enquêtes de Würzbourg, qui commençaient à peine, une contribution dont l'importance n'a guère été dépassée. Cependant, en dépit du prodigieux talent dépensé dans ces travaux, et dans les investigations corrélatives des psychologues anglais et français, on peut se demander si toutes les recherches n'ont pas été viciées d'avance par une de ces erreurs de méthode que nous avons eu l'occasion (2) d'identifier avec une erreur sur leur *objet* même. Ce que l'échec de l'atomisme psychologique nous invite à chercher (3), ce n'est pas un lien quelconque du ci-devant atome mental avec d'autres états mentaux, et, en définitive, une sorte d'association originelle : c'est un lien qui dépasse tous les moyens de l'association, c'est-à-dire tout empirisme, et qui rattache la conscience à l'être ; car c'est la rupture de ce lien qui a dispersé la conscience en poussière d'atomes ; ce n'est pas une relation intime d'états subjectifs : c'est une relation du sujet avec l'objet. Le problème est de donner au sujet de l'objectivité, c'est-à-dire de la réalité, en d'autres termes, de lui faire prendre pied dans l'espace : toute *signification* qui ne signifie pas une *chose* ne signifie à la lettre rien (*rem*). Cependant, tel est le piège de l'empirisme que, même quand il nous engage vers la raison par ses expériences, il nous retient à la sensibilité passive par ses principes, et que, jusque dans l'activité spirituelle qu'il nous suggère de reconnaître, ne sachant rien y mettre d'*a priori*, il ne peut y comprendre qu'une pure agitation (4). L'esprit serait donc actif et présent dans la sensibilité, quand celle-ci déborde la matière de la qualité pour en percevoir le ton et la figure (5), ou lorsqu'elle lie à ses images diverses significations conceptuelles. Mais c'est une définition bien contestable de la pensée que celle qui la ramène au concept, et nous ne croyons pas que les recherches récentes aient périmé, nous croyons qu'elles ont renforcé cette vue des Cartésiens, que les universaux de l'Ecole ne sont que des groupes confus d'images. Le rôle de l'entendement n'est pas de nous élever à ces formes germinales d'images que l'on peut appeler

(1) *Rev. Phil.*, janvier 1902 (*Energie spitituelle*, Alcan, 1920, p. 163 et suiv.).

(2) P. 79.

(3) Voir p. 24.

(4) C'est ainsi que BINET revient à placer dans quelque conscience motrice d'inhibitions (*Année psych.*, 1910, Avant-propos) ce qu'il nous avait présenté d'abord contre TAINE comme une *pensée sans images* (*L'étude expériment. de l'intelligence*, Paris, Schleicher, 1903, chap. VI) et une logique faite d'*intentions* spirituelles (chapitres VIII et XV, fin).

(5) EHRENFELS, *Ueber Gestaltqualitaeten* (Vierteljahrschr. f. wiss. Philos., 1890).

légitimement leurs *schémas* (1), leurs *aurores* (2), etc., et dont l'importance dans la formation historique de nos concepts peut être, d'ailleurs, comme on l'a montré (3), considérable. Il est de nous rejoindre à l'être par une *inspection* qui dissout les illusions des sens et qui nous permet de fonder une *science* sur un *objet*.

Les plus clairvoyants des psychologues de Würzbourg, MM. Marbe (4), Ach (5), Bühler (6), l'ont peut-être aperçu, et ils ont eu bien raison de chercher la *pureté* de la pensée, suivant les indications de Husserl, dans une *signification* qui déborde toute expérience psychologique. C'est une distinction analogue que l'enseignement de Bradley a maintenue vivante dans une part importante de la spéculation psychologique anglaise. Cependant, cette pensée pure reste bien mal définie, et on peut se demander si ceux qui nous la révèlent n'ont point été amenés à nous laisser ignorer ce qu'ils trouvaient parce qu'ils ignoraient ce qu'ils cherchaient. Ce qui déborde la conscience, c'est, en somme, tout simplement l'espace, qui est lié à toutes ses démarches et qu'elle ne peut cependant jamais réussir à saisir en elle-même sous forme de qualité : c'est l'*extériorité au sujet* comme condition de l'objet. Si l'on en prenait conscience, il deviendrait effectivement évident par les termes mêmes qu'un tel objet ne pourra jamais être atteint dans la réalité concrète de notre expérience *propre*, puisqu'il définit une expérience commune ; et une *pensée sensible*, dans cette acception de l'expression, n'apparaîtrait pas seulement comme une impossibilité, elle apparaîtrait comme un non-sens. La sensibilité, sans doute, est tout entière *entendement*, mais elle l'est lorsqu'elle *s'entend* et non point lorsqu'elle *se sent* simplement ; elle l'est lorsqu'elle se connaît, et non point lorsqu'elle se dupe. L'ambition de *constater* l'acte par lequel l'esprit se pose en se donnant un objet, sous couleur de servir à la restitution de l'intellectualisme, ne travaille qu'à une véritable *naturalisation* de l'esprit (7). Et, loin d'aider à résoudre le problème, elle ne peut qu'empêcher de le poser et d'abord de le comprendre. Le passage du sujet à

---

(1) Revault d'Allonnes, *Le mécanisme de la pensée. Les schèmes mentaux* (*Rev. phil.*, 1920, II) ; Bergson, *loc. cit.*, p. 172 et suiv.

(2) A. Spaier, *L'image mentale d'après les expériences d'introspection* (*Rev. phil.*, 1914, I).

(3) Bréhier, *Origine des images symboliques* (*Rev. phil.*, 1913, I).

(4) *Experimentell-psychol. Untersuchungen über das Urteil*, Leipzig, Engelmann, 1901.

(5) *Ueber den Willensakt und das Temperament*, Leipzig, Quelle und Mayer, 1910.

(6) Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge (*Archiv. für die ges. Psychologie*, 1907 et 1908) ; Die Krise der Psychologie (*Kant-Studien*, XXXI - 1926, 4).

(7) Voir *Préface*, début.

l'objet n'est pas un jeu d'enfants ; ce n'est pas une prestidigitation qui dépouille spontanément l'artifice de ses trucs devant de bonnes lunettes psychologiques (1). Il n'y a pas de fait, pas d'observation, qui puisse nous révéler un sujet-objet, un intérieur-extérieur : car l'objet est ce que le sujet peut *comprendre*, mais non pas ce qu'il peut jamais *être*.

Voilà ce que la *Denkpsychologie* nous eût appris si, cherchant la pensée, elle en eut mieux connu la nature essentielle, et ses attaques contre le *psychologisme* eussent pris une forme plus persuasive, dès qu'elle n'eût prétendu démasquer sous ce nom, avec la spéculation philosophique universelle, que les prestiges d'une sensibilité trop sûre de ses intuitions. Le problème de la sensibilité n'est pas un problème de l'observation sensible, c'est un problème de l'intelligence. La sensibilité, dans sa propre nature, nous présente, non une chose à constater, mais une chose à comprendre, à savoir sa relation à un objet et son extériorité par rapport à elle-même. Le concret qu'elle nous fait atteindre ne peut jamais être ce pour quoi il se donne : sa *qualité* interne-externe est affectée d'une contradiction qui l'empêche à la fois d'être à nous et d'être aux choses (2). La *perception sans mirages* ne peut donc appartenir, suivant les vues de Descartes et de Lagneau, qu'à un entendement dont la première loi est de surmonter cette sensibilité et de s'en distinguer.

A la vérité, il ne la surmonte qu'en en pénétrant les ressorts intimes. Et c'est ce qui atteste que la sensibilité est intelligence de part en part. Mais l'esprit ne saurait découvrir ce mystère des sens qu'à ceux qui les inspectent avec sa lumière. Nous pouvons retrouver l'esprit dans les sens, si nous savons ce que c'est que l'esprit. Or l'esprit n'est que la puissance de connaître un objet. Il serait vain de chercher dans les sens une intellectualité qui ne serait point orientée vers l'objet et dont la *signification* ne serait point spatiale. Toute signification purement conceptuelle des sens est empirique, associative, imaginative, et peut-être imaginaire : elle n'est point intellectuelle, intelligible et certaine (3). Le sens est une intelligence parce qu'il est une connaissance de l'espace, quoique incapable de rendre compte d'elle-même ; l'intelligence est le sens parce qu'elle est une géométrie et une mécanique conscientes.

Le problème de la sensation ainsi posé présente des difficultés que nous sommes les derniers à pouvoir méconnaître, mais il échappe du moins aux absurdités qui le rendaient *a priori* insoluble. Si, à la manière de la psychologie classique, on sépare la *qualité sensible* de la relation

(1) Voir p. 23.
(2) Voir livre II, 1re partie, chap. I, sect. I et chap. II, sect. I.
(3) Voir livre III, 2e partie, chap III, sect. I.

objective qui *lui* donne un sens, si l'on en fait, comme qualité *pure*, un fait brut et primitif, non point l'organe d'une intelligence préalable, mais une *donnée* où se révèle à nous ce que l'existence mentale a de plus profond et de plus immédiat, on est contraint de présenter l'espace, — qui ne se laisse point séparer de la qualité, et qui, sous la forme de l'extériorité, est inhérent à toute sensation tant soit peu claire, — comme notre propriété à la fois la plus intime et aussi la plus étrangère : la plus intime, comme liée à la qualité qui nous constitue ; la plus étrangère, comme évidemment incompatible avec une existence spirituelle. De là l'idée que la liaison de la qualité avec l'espace est, non naturelle, mais accidentelle, et exprime, non l'essence de la qualité, mais sa corruption, à la vérité, inévitable. Cet état nécessaire et constant d'extériorité à soi-même, que l'animal regarde comme le plus naturel du monde, devient ainsi une dénaturation naturelle. Cependant, dans l'une et l'autre hypothèse, il reste le fait à la fois le plus primitif et le plus absurde : l'espace tout entier, dans son principe — l'extériorité — comme dans son ordre, demeure une condition d'existence inintelligible par où s'impose à nous la puissance supérieure des choses.

Les mêmes principes doivent inévitablement conduire aux mêmes conclusions sur le temps. Ce temps, d'abord, qui est mêlé à la perception extérieure, et qui est même l'essentiel de ce que nous atteignons dans l'espace, ne peut nous être plus intime que l'espace, bien qu'il ne soit pas plus séparable de nous : c'est donc un autre aspect de notre dénaturation et de notre dépendance. Puisque la « signification » de la qualité, c'est-à-dire la spatialité, n'est qu'un accident qui s'y surajoute par simple hasard et en exprime, non la nature, mais la corruption, la succession des apparences qui résulte de cette liaison accidentelle ne peut plus être qu'une fantasmagorie pure, où le sujet, loin de retrouver un ordre qui lui appartienne, ne saisit plus qu'un désordre dont il est la proie, et s'éprouve, par suite, non ramené à soi, mais aliéné aux choses. Et, comme la qualité n'existe point hors de la perception, c'est vainement que l'on cherchera à intérioriser le temps pour lui enlever ce caractère fantasmagorique.

On ne peut résoudre le problème du temps si l'on ne résout simultanément celui de l'espace, et, pour avoir le droit d'être dans le temps, il faut que nous ayons d'abord conquis celui d'être *extérieurs* à nous-mêmes. Si, à la manière de l'animal, nous prenons le parti de rejeter toute notre extériorité hors de nous, rien ne pourra empêcher le temps de suivre finalement le même chemin, et nous ne nous connaîtrons plus que comme les jouets d'une puissance étrangère qui nous fournit nos propres états dans un ordre incompréhensible au sein d'un temps dont l'adhérence intime à notre existence nous reste elle-même un mystère.

Toutes ces conséquences ne peuvent être évitées que si nous trouvons le moyen de faire sortir de l'activité même de l'être vivant, comme le produit d'une longue évolution, une *qualité* qui soit et qui ne soit qu'un miroir des choses. La qualité sensible n'est presque que l'état dernier de la conscience et celui où nous sommes le plus éloignés, d'une certaine manière, de notre centre : c'est ce que nous a révélé l'analyse où nous l'avons soumise. Cette analyse appelle donc une synthèse qui la confirme et où les états qualitatifs seraient reconstruits au moyen des éléments que leur analyse nous a déjà fait plus que soupçonner. Au-dessous de cette qualité achevée, qui n'est plus qu'espace, signification, intelligence, des intensités et des affections s'aperçoivent dont le rôle en quelque sorte génétique par rapport à la qualité représentative est comme indiqué dans la fonction même de cette dernière. Ces formes de conscience sont, soit partie constitutive des sensations élémentaires, comme les états affectifs qui se mélangent étroitement à l'odorat, au goût, au sens thermique, au toucher, soit même, comme les états intensifs, partie intégrante des sensations les plus hautement qualitatives. Nous avons maintenant à les étudier dans leurs rapports avec la sensation, et comme ses matériaux, ses instruments et ses étapes. C'est l'étude de l'intelligence appliquée à faire un sens, opération qui constitue, comme nous pensons l'avoir montré dans cet ouvrage, tout l'objet du problème de la sensation.

FIN

INDEX DES AUTEURS

A

Abbot, 139.
Ach, 268.
Ackerknecht, 102, 124.
Ampère, 190.
Antisthène, 27.
Appuhn, 135.
Aristote, 37, 39, 237.
Ascher, 108, 122.

B

Bain, 125, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 143, 163, 186.
Barat, 205, 206.
Beaunis, 213.
Bergson, 12, 23, 25, 28, 29, 30, 40, 51, 53, 81-82, 142, 181, 183, 193, 194, 195, 196, 216, 236, 238, 240-246, 258, 266, 267.
Berkeley, 12, 27-28, 40, 85-95, 107-108, 126, 140, 156, 178, 180, 237.
Binet, 44, 127, 203, 224, 267.
Bleuler, 223.
Blondel (M.), 135.
Bonnier (P.), 32, 60, 161.
Bourdon, 75, 108, 110, 196, 221, 240.
Bouyer, 222-223.
Bradley, 268.
Bréhier, 268.
Brown, 140, 141.
Bühler, 268.

C

Carpenter, 199.
Chartier, 135, 160.
Claparède, 176, 236.
Condillac, 41, 92.
Cornélius, 122.
Cousin (V.), 149, 150.

D

Darlu, 135.
Déjean (Renée), 108, 109, 122, 129.
Delacroix (H.), 192, 196, 242.
Delbœuf, 230.
Deonna, 213.
Descartes, 7, 9, 12, 15, 16, 38-39, 86, 133, 149, 150, 237, 267, 269.
Dilthey, 25.
Dugas, 204, 240.
Dumas, 211.
Dunan, 88.
Dupouy, 223.
Durkheim, 25.

E

Egger, 207.
Ehrenfels, 267.
Enjalran, 119-121.
Erdmann (B.), 166.
Espinas, 45.

F

Fechner, 13, 30.
Fischer (K.), 166.
Flaubert (G.), 200.
Franck (A.), 92, 95.
Frey (Von), 105.
Fuchs, 121, 122.

G

Galilée, 37.
Galton, 204.
Gassendi, 15.
Geiger (L.), 45.
Glosson, 199.
Gœthe, 236.
Goldschmidt, 224.
Guillaume, 105, 113-114, 129.
Guyau, 212.

H

Hagen, 203.
Halbwachs. 227, 240.
Hamelin, 10.
Hamilton, 92, 140, 141.
Head (H.), 13, 49, 97, 210.
Helmholtz, 77-78, 108, 122, 125, 128, 129, 143-148, 149, 156, 172.
Henning, 56, 121, 198, 199, 201, 202, 203, 222, 228, 230.
Henri (V. et C.), 248.
Hering (Ew.), 32, 33, 114, 118-119, 121, 122, 124, 125.
Hillebrandt, 33, 108.
Hoeffding, 185, 190, 192, 196, 197.
Hœrnle, 238.
Hoffmann, 121.
Hume, 9, 11, 16, 22, 143, 178-180, 181, 235, 237, 238.
Husserl, 11, 12, 268.

J

Jaensch (E.), 121, 224.
James (W.), 23, 98, 113, 186.
Janet (Pierre), 240.

K

Kaïla, 122.
Kant, 9, 12, 20, 61, 84, 110-111, 118, 143, 147, 151, 165-167.
Karpinska (de), 121.
Katz, 46, 121.
Keller (Helen), 213.
Külpe, 22.
Kussmaul, 241.

L

Lachelier (J.), 47, 84, 86-90, 93, 95, 98, 132.
Lagneau, 269.
Lalande, 89, 240.
Larguier des Bancels, 56.
Lavelle, 122.
Leibniz, 12, 15-16, 38, 217.
Leroy (E.-B.), 224, 227, 240.
Lipps, 103.
Locke, 41, 136.
Lœb, 108, 114.
Lotze, 83, 88, 104, 111, 113, 125.
Lucrèce, 240.

M

Magnus, 45.
Mahaffy, 139.
Maine de Biran, 94, 134.
Malebranche, 37.
Marbe, 268.
Marchand, 56.
Martin (Lillien-S.), 224.
Maury, 200.
Mauxion, 187.
Meyerson (E.), 256.
Meyerson (I.), 205.
Mill (St), 78, 86, 92, 113, 125, 134, 135, 138-142, 143, 144, 146, 147.
Molyneux, 41, 89.
Müller (G.-E.), 33, 224.
Müller (J.), 48-49, 50, 52-65, 90, 105, 106, 114-117, 124, 125, 174, 255.
Münsterberg, 35.

N

Nagel, 52.
Natorp, 66.
Nuel, 47, 52, 93, 109.

O

Offner, 176, 185.

P

Paulhan, 187, 207.
Pavlov, 56, 58, 202.
Peillaube, 186, 198, 199, 204, 205, 206, 210.
Pérès, 43, 44.
Philippe, 176, 191, 225, 226.
Pierce, 198.
Piéron, 105, 113-114, 191, 192, 195, 199, 205, 210.
Pillon, 190.
Platner, 87, 88, 132, 135, 140.
Platon, 12, 15, 27, 37.
Pradines, 15-16, 31, 82, 166-167, 173.
Preyer, 42, 44, 46.
Proust (Marcel), 247, 263.
Purkinje, 33, 115.

R

Redingius, 109.
Reid (Th.), 11, 12, 38, 69, 92, 113, 143, 157, 254, 255.

Renouvier, 135, 139.
Revault d'Allonnes, 268.
Rey-Régis, 94, 135.
Ribot, 156, 186, 187, 200, 205, 207.
Richet, 230.
Rieffert, 105, 224.
Rivers, 45.
Robert (H.), 38.
Roustan, 92.

S

Schopenhauer, 149-151, 152, 154, 166.
Schultz (W.), 45.
Schumann, 121,122.
Schwartz, 52.
Seglas, 223.
Semon, 189.
Smith (Norman Kemp), 166.
Socrate, 16, 37.
Souriau (P.), 238.
Spaier, 210, 268.
Spencer (H.), 134, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 185, 186.
Spranger, 25.
Steinbuch, 61, 62.
Stern (W.), 42, 44.
Stricker, 206, 207.
Stumpf, 22, 121, 207.

T

Taine, 150, 200.
Thibaudet, 28.
Toulouse, 202.
Turro (Ramon), 48, 52, 58, 93, 105.

U

Ueberhorst, 92.

V

Vaihinger, 166.
Villey (P.), 164, 213.

W

Weber, 31, 219.
Woods, 192.
Wundt, 28, 52, 56, 60-61, 78, 102, 103, 109, 110, 111-113, 116, 118, 125, 135, 137, 190.

Z

Ziehen, 33, 44, 45, 52, 102, 103, 222.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Objet de cet ouvrage, sa méthode et son esprit

Pages

I. — OBJET 7
II. — MÉTHODE 10
III. — ESPRIT 15

LIVRE I

LE PROBLÈME DE LA QUALITÉ

CHAP. I. — Position et historique du problème 19
CHAP. II. — Qualité et affectivité 27
CHAP. III. — Qualité et intensité 30
CHAP. IV. — Qualité et quantité 36
CHAP. V. — Qualité et représentation 40
CHAP. VI. — Qualité et énergie spécifique des nerfs 48
I. — Le principe de J. Müller et ses critiques 48
II. — Les énergies spécifiques de la vue et de l'ouïe 51
III. — Les énergies spécifiques du goût et de l'odorat 55
IV. — Les énergies spécifiques de projection périphérique 61
CHAP. VII. — Définition de la qualité 67
I. — Qu'elle est pure représentation 67
II. — Ce qu'elle représente 69
III. — Ce qu'elle n'a pu représenter 71

LIVRE II

LE PROBLÈME DE L'ESPACE ET LA PERCEPTION EXTÉRIEURE

INTRODUCTION 77

PREMIÈRE PARTIE

Critique des doctrines nativistes

CHAP. I. — *Le nativisme implicite :*

Section I. — Critique générale .....
Section II. — Le nativisme du tact. .....
Section III. — Le nativisme de la vue. .....
I. — Les objections berkeleyennes .....
II. — Le vrai problème de la vision. .....
Section IV. — Le nativisme intégral. .....

CHAP. II. — *Le nativisme explicatif :*

Section I. — Caractère général de ces doctrines .....
Section II. — Explication nativiste de l'espace tactile .....
I. — Les *signes locaux* .....
II. — J. Müller et le *nativisme réflexe* .....
Section III. — Explication nativiste de l'espace visuel. .....
I. — Convergence et parallaxe binoculaire .....
II. — Signes locaux et « signes locaux complexes » (Wundt) .....
III. — Le *nativisme réflexe.* .....
IV. — Le nativisme rétinien : 1° J. Müller, ...
2° Ew. Hering. .....
3° Le néo-nativisme. .....

DEUXIÈME PARTIE

Critique des doctrines génétistes

CHAP. I. — *Explication génétiste de l'espace visuel.* .....
I. — Vision et suggestion tactilo-motrice .....
II. — Vision et locomotion .....

CHAP. II. — *Explication génétiste de l'espace tactile.* .....
I. — Hypothèse d'une origine visuelle de l'espace tactile.
II. — Le mouvement comme principe de l'espace. .....
III. — Contradictions de la doctrine. .....

Pages

Chap. II. — *Le génétisme intellectualiste :*

Section I. — Le génétisme de Helmholtz 143
Section II. — Le génétisme de Schopenhauer 149
Section III. — Espace et causalité 152

Chap. III. — *Conclusion : étendue et représentation :*

I. — De l'équivalence des deux notions 156
II. — Objection : l'ouïe 158
III. — Valeur et lacunes de la conception kantienne 165

LIVRE III

LE PROBLÈME DU TEMPS ET LA MÉMOIRE PERCEPTIVE

PREMIÈRE PARTIE

Le Temps et la Qualité

I. — Objet de ce livre 170
II. — Le temps comme élément intégrant de la qualité et de l'espace . . 171
III. — Explications génétistes 174
IV. — Explication nativiste 181

DEUXIÈME PARTIE

La mémoire perceptive

Chap. I. — *La mémoire comme fonction effective de la perception* 185

Section I. — La mémoire affective 185

Section II. — La reconnaissance du présent 189
I. — Définitions 189
II. — Qu'elle ne se réduit pas à la reconnaissance du passé 191
III. — Qu'elle ne se réduit pas à une accommodation motrice 193
IV. — Qu'elle est une forme de conscience spécifique 195

Section III. — La mémoire des odeurs et des saveurs 197
I. — Critique des hallucinations 197
II. — Critique des autres formes de cette mémoire 200
III. — Polarisation visuelle des odeurs 204
IV. — Conclusion 208

Pages

Section IV. — La mémoire motrice et auditive..... 205

Section V. — La mémoire tactile 211

CHAP. II. — *La mémoire comme fonction nécessaire de la perception*..... 215

I. — Parenté *physiologique* des images sensorielles et des images mnémoniques..... 215

II. — Leur dépendance *biologique* réciproque. Intensité et extension..... 217

III. — Répugnance de la nature à la mémoire..... 225

IV. — Vérifications empiriques 227

CHAP. III. — *La libération de la mémoire* 232

Section I. — L'image libre et les « perceptions acquises »..... 233

Section II. — L'image-souvenir..... 239

I. — Que son origine est toute perceptive..... 239

II. — Que sa fonction ne peut être perceptive..... 243

III. — Qu'elle suppose donc une activité capable d'utiliser les résidus de la perception à d'autres fins que la perception..... 246

Section III. — L'intelligence sursensorielle..... 248

I. — Perception pure et mémoire pure 248

II. — L'intelligence spéculative 253

I. — Transformations spéculatives de la perception . 253

II. — Transformations spéculatives de la mémoire . . 256

III. — L'intelligence contemplative..... 261

RÉCAPITULATION..... 265

INDEX DES AUTEURS..... 273

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 61.

MAURICE PRADINES

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PHILOSOPHIE DE LA SENSATION

II

LA SENSIBILITÉ ÉLÉMENTAIRE

(LES SENS PRIMAIRES)

✱

LES SENS DU BESOIN

EN DÉPOT
A LA
SOCIÉTÉ D'ÉDITION : *LES BELLES LETTRES*
95, BOULEVARD RASPAIL
PARIS VI[e]

IMPRIMERIE ALSACIENNE, STRASBOURG

Introduction

L'ORDRE DES PROBLÈMES

« *L'opération de l'intelligence appliquée à faire un sens* constitue tout l'objet du problème de la sensation » (1). Nous avons pour première tâche de déterminer à quel moment biologique cette opération commence, dans quel engrenage d'évolution elle prend naissance et de quelles ressources organiques elle tire parti. C'est à quoi seront consacrées ces premières pages, où l'on ne s'étonnera pas de retrouver les idées directrices du précédent travail, mêlées aux linéaments d'une nouvelle entreprise.

La sensation est une opération de l'intelligence en ce qu'elle est toujours l'interprétation d'un signe. C'est l'impression d'un organe des sens accompagnée, ou plutôt pénétrée, d'une « représentation » de quelque *corps* dit *extérieur*, soit qu'il soit effectivement représenté comme hors de nous (ouïe, vue), ou comme en contact avec nous (toucher, chaleur-conduction) ou même comme inclus en nous : car même les sensations viscérales, dès qu'elles sont tant soit peu distinctes, enveloppent une confuse représentation de quelque action externe : nous les disons brûlantes, déchirantes, etc., comme les sensations cutanées, et c'est *comme si* un corps étranger agissait au-dedans de nous (apparence qui est si près d'être une réalité). La sensation est donc une impression interprétée en matière et en extension. Toute sensation est *in-tuition* au sens étymologique du terme, c'est-à-dire appréhension d'une chose à travers un médium interposé (2). Le problème posé par la sensation même la plus humble n'est donc que le problème métaphysique éternel d'une intuition intellectuelle.

La difficulté ainsi définie est grandement embarrassante, mais elle ne se laisse pas aisément définir autrement. Tout énoncé du problème qui paraît au premier abord plus simple se révèle bientôt en réalité plus compliqué.

---

(1) *Problème de la sensation*, fin.

(2) Cf. ib., spécialement p. 153-154 et 165.

Il en est un, par exemple, qui bénéficie d'un grand et ancien crédit, dont il semble devoir l'avantage à son évidence même. Il paraît faire la lumière, suivant la règle de Descartes, en divisant la difficulté. La sensation elle-même, en effet, paraît se laisser diviser facilement, d'après ce qui précède, en l'*impression* d'un organe des sens et la *représentation* d'un corps extérieur. Or, que la première existe *pour elle-même*, « dès qu'elle devient consciente », comme on dit, non seulement on n'y trouve pas communément de difficulté, mais même on y verrait volontiers une évidence de définition. Au contraire, il paraît inimaginable qu'une telle impression puisse entrer d'emblée dans la conscience comme image représentative d'*autre chose qu'elle-même*. Il semble donc que la représentation ne puisse être, dans la sensation, qu'un caractère secondaire et surajouté. Conformément à ces apparences, la psychologie considère généralement, depuis Locke et Hume, la sensation représentative comme un fait *second*, résultant de l'association habituelle d'une sensation *pure*, c'est-à-dire purement impressive, qui serait le fait *premier*, avec d'autres sensations évoquées par son entremise.

En réalité, le *fait* soi-disant *second* de la psychologie traditionnelle ne pourrait jamais naître d'une association d'impressions ; car l'extériorité, qui en est le caractère essentiel, n'est pas un *élément* susceptible de s'ajouter au *contenu* préalable de la conscience, mais un autre mode d'éprouver la sensation du *même et identique* contenu [1]. Un fait *second*, ainsi composé, n'est qu'une construction de l'esprit de système et ne peut se former par aucune voie *psychologique* assignable, ainsi que nous l'avons montré.

D'autre part, le *fait premier* de la même conception est *biologiquement* impossible. En effet, la sensation *pure* est de portée biologique nulle (phosphène, bourdonnement, effleurement, vapeur, etc.) ; pourtant, elle nous est fournie par des organes qui représentent le terme d'un travail de différenciation formidable. Ce travail serait donc dénué de but et de sens dans l'hypothèse que nous discutons [2]. La sensation ne se justifie *biologiquement* que par *sa représentation*. Ces constatations ne confirment guère l'« apparence » que la première conscience sensorielle ait dû être la conscience d'une impression des sens au miroir. L'impression sensorielle ne peut se mirer avant d'être, et on vient de dire qu'elle ne peut être avant d'être représentation.

---

[1] Cf. ib., p. 83, 112, 115-117, 142, 156-157 et toute le critique du *génétisme*.
[2] Cf. ib. p. 54, 60-61, 65, 69.

Il semblerait donc, au contraire, qu'il n'y a qu'un moyen de rendre consciente, comme aussi de faire naître, une impression telle que l'impression sensorielle, c'est de trouver à convertir en représentation une impression en général. Or l'instrument d'une telle transformation est précisément ce qu'on appelle un organe sensoriel, dont nous avons montré que c'est la loi, même anatomique, non de recevoir des impressions, mais de les vaporiser en *images* (1), et de nous mettre, par exemple, à même de percevoir, non pas la lumière, mais *par* la lumière (2). Comme il n'existe pas d'organes sensoriels d'*impressions*, il ne saurait exister d'impressions données par des organes sensoriels. L'impression, même physiologique, est ici *suggestion* et n'existe que par ce qu'elle *exprime*. La première sensation est donc une sensation représentative.

Elle doit l'être, d'ailleurs, pour entrer comme élément dans une évolution naturelle. Une sensation contemplative ne peut être qu'un épiphénomène. Paradoxalement, au sein d'une évolution toute pragmatique, elle apparaît, ainsi qu'on l'a vu, comme un état d'existence qui consiste à se regarder. Mais tout paradoxe disparaît, si la sensation, fût-ce la plus primitive, est un *signe anticipateur* et une *image*, c'est-à-dire un symbole sensible, de quelque excitation biologiquement importante qu'un mouvement volontaire de l'être vivant peut faire naître en lui inévitablement. Elle devient alors un instrument de conservation et de défense infiniment précieux *pour un être mobile*, qui se trouve à même de rechercher ou de fuir l'excitation dont il est ainsi *préavisé* et qu'en outre il connaît même en *phénomène* (3) avant de la connaître en *action*. On conçoit que, chez un tel être, la plus confuse cœnesthésie, celle même qui sommeille peut-être au sein de la vie végétative, ait pu et dû faire effort pour se développer en conscience représentative, en s'en créant les organes. On le conçoit d'autant mieux qu'un tel développement était lui-même en réalité la condition *sine qua non* du développement dans les espèces de la *locomotion orientée*. La formation de la sensation et celle de la motricité de relation n'ont pu être que réciproques et corrélatives. La nature n'a pu créer d'automate (4). Rien ne peut nous diriger vers un centre d'excitation (alimentaire, sexuel) ou nous en détourner (excitant dangereux) que son *avis* et son *image* sensoriels ; et c'est la loi qu'ex-

(1) Cf. ib., p. 60.
(2) Cf. ib., p. 116.
(3) Cf. ib., p. 74-75.
(4) Ib., p. 129.

prime la relation physiologique intime des systèmes nerveux sensoriel et moteur. Ainsi, la théorie de la sensation peut-être la plus complexe en apparence, celle qui lie la sensation dans ses premières origines à l'intelligence et à l'objectivité, se trouve être en réalité la seule capable de l'intégrer aux phénomènes de la vie et de lui assurer une fonction vitale. Cependant, la sensation est bien un phénomène de la vie, et elle a bien une fonction vitale. Dès lors, s'agit-il bien d'une *théorie*, c'est-à-dire d'une hypothèse? Le caractère fonctionnel évident de la sensation nous en impose une définition elle-même fonctionnelle. La définition traditionnelle nous présente au contraire une sensation en marge de la vie et même incompatible avec ses lois fondamentales. Elle n'est que *descriptive*, et ce qu'elle nous décrit est impossible.

Toutefois, pour signifier d'avance l'excitation biologiquement utile, il faut évidemment que le signe biologiquement inutile soit *d'abord* enregistré. Or nous avons dit qu'il ne peut l'être ainsi tout isolément, selon les lois de la vie. Il a donc fallu, en réalité, que le signe même fût enveloppé à l'origine dans une excitation biologiquement utile. Le signe et la signification n'ont pu se créer en succession : ils n'ont pu que se séparer au cours du temps, par voie de différenciation, au sein d'un état qui devait les comprendre l'un et l'autre et qui doit être le véritable état originel. C'est à dire que cet état devait avoir un double caractère : d'une part, il devait être une excitation vitalement intéressante, donc affective — la conscience de cette affection pouvant être d'ailleurs très confuse — ; d'autre part, il fallait, pour qu'une *sensation* pût en sortir, que quelque élément plus ténu de cette affection pût y servir à la fois d'*avis* et d'*image* de ses éléments plus directement actifs. Comment la chose a pu se faire, nous n'en sommes cependant pas réduits à le conjecturer, mais nous en trouvons l'explication tout étalée dans le mécanisme de ces sens que l'on a appelés *bipolaires*, c'est-à-dire dans lesquels la représentation reste liée à l'affection dont elle est sortie : goût, odorat, toucher. Et c'est en cela surtout qu'ils pourront être regardés comme *primaires* au sens temporel du terme. La sensation représentative n'est ici, en effet, que la forme *prémonitoire* (*avis*) et atténuée jusqu'au symbole (*image*) d'une sensation affective. *Prémonitoires*, l'odeur, le saveur nous anticipent les affections alimentaires plus fortes et plus essentielles que nous éprouverons si nous portons à la bouche l'aliment odoré, si nous mastiquons ou avalons l'aliment goûté ; le contact nous anticipe les états affectifs forts liés à une pression plus intime. Mais, si ces états peuvent préaviser l'affection vitale, ce n'est pas qu'ils la fassent conjecturer ou

prévoir, c'est qu'ils la font voir et *saisir*, pour ainsi dire, au terme d'un mouvement volontaire éventuel. C'est en ce sens qu'ils en sont plus précisément l'*image*, c'est-à-dire non pas la simple annonce, mais encore la forme même, quoique privée de ses éléments les plus actifs non pas un *pressentiment* seulement, mais une *sensation*, une affection étirée et distendue à bout de mouvement, et qu'estompe à la fois et recule cette condition de régénération par le mouvement qui demeure marquée, lisible et patente dans sa constitution même. Ces formes représentatives de temps et d'espace apparaissent donc ici comme les fruits d'un même travail organique qui n'est que la sensibilisation de l'organisme à des excitations toujours plus atténuées, dont les intensités croissantes ou décroissantes nous symbolisent indissolublement le *progrès temporel* d'un mouvement et son terme, où l'affection se laisse pour ainsi dire tomber en *un lieu*. Il est facile, en effet, nous le verrons [1], de comprendre que cette passion, promenée par le mouvement sur la ligne des intensités, et comme suspendue longtemps entre son siège et sa cause, se détache enfin de nous-mêmes et se dépose dans l'espace, à titre d'attribut, sur un objet qu'elle forme et constitue tout entier.

Maintenant, cette affection élémentaire, dont la *sensation* s'est ensuite formée par une sorte de phénomène de scissiparité, comment faut-il elle-même la concevoir? Est-ce comme un état au moins confus de plaisir ou de douleur? Le plaisir et la douleur entretiennent avec les sens, du moins primaires, des rapports complexes que nous aurons à étudier pour eux-mêmes et dont il ne convient pas de préjuger ; mais déjà le premier examen que nous pouvons en faire nous y révèle bien plutôt des affections pénétrées et transfigurées par la sensorialité que des états élémentaires capables de lui servir de fondement. Il y a une connaissance, ou plutôt une reconnaissance, inhérente au plaisir et dont il tire même sans doute son intensité supérieure, par exemple dans l'amour, mais déjà même dans la faim. Ce n'est pas à dire qu'il nous vienne à la manière d'une *image*, et nous ne pouvons jamais le recevoir à titre gratuit, comme il sera montré. Mais, si l'on ne reçoit ici qu'en proportion de ce que l'on donne, le plaisir n'en est pas moins en définitive reçu de l'objet, et lié à la *sensation* de ce dernier. Si donc il n'a pas, comme la douleur, sa cause première dans la sensation, il ne naît cependant, tout comme elle, qu'au sein d'une sensation. Le plaisir suppose aussi l'opposition et en enveloppe la connaissance.

---

[1] Voir p. 137-145.

Il n'est pas, comme le croyait Aristote, la plénitude de l'appropriation ; il n'en est que le premier moment. Il est lié, sous ses formes essentielles, à la *sensation de contact* avec l'objet, quand le contact s'achemine à la communion, quand les dernières conditions de l'appropriation se réalisent, que l'objet est engagé dans le sujet, sans y être encore absorbé. Le sujet s'affronte à l'objet et commence à s'apercevoir au travers. Le plaisir profond est essentiellement cette espèce de vision ou intuition de soi-même à travers *un autre* qui continue à s'opposer en se résorbant. Il accompagne le sentiment de cette lutte inégale dans laquelle un sujet ramène à soi un objet. Toute délectation est *morose*, c'est-à-dire retardée. Là où elle culmine, elle s'effondre. Le Capitole s'y dresse sur la roche Tarpéienne. Dans le plaisir l'objet est à merci et ne prolonge qu'une résistance défaillante, mais il la prolonge, et il ne peut la cesser que le plaisir ne s'efface aussitôt comme un songe. Le plaisir est une dualité vaincue, mais, pour qu'elle soit vaincue, il faut qu'elle soit d'abord donnée, et elle ne peut l'être que dans une sensation, toujours essentiellement tactile. Le plaisir ne saurait donc fonder une sensorialité dont il a lui-même besoin pour se soutenir.

Cependant, il reste qu'il est essentiellement différent de la sensation dans sa nature et dans sa cause. C'est une *activité* qui s'engendre dans la sensation. La douleur au contraire est une *passivité*, ou une réaction, que la sensation même engendre en nous. La relation de la douleur à la sensorialité est donc particulièrement étroite et constitutive ; elle s'accuse en une suite de dépendances que le plaisir ignore : un excitant déterminé provoque la douleur, la mesure, lui impose sa périphérité et sa localisation. Ainsi s'explique peut-être que la douleur ait même été universellement considérée jusqu'à une époque récente comme la simple *forme intensive de la sensation.*

Cependant, cette vue est certainement fausse, fût-elle même restreinte aux sensations tactiles, et la leçon des faits, interrogés enfin sans prévention, explique suffisamment le discrédit rapide où notre génération l'a vu tomber. Même on peut s'étonner que la constatation si anciennement faite des rapports inverses de la représentation et de l'affection dans la constitution des états mentaux ne lui ait pas porté beaucoup plutôt le coup mortel. Cette loi de développement inverse établit, en effet, par elle seule que l'affection et la représentation sensorielles ne sont pas seulement, dans l'évolution d'un état, des extrêmes, mais des *opposés*, et que, par suite, l'intensification d'un *excitant*, quand elle fait succéder la douleur à une sensation, tend moins peut-être intensifier à sa suite la sensation qu'à la détruire. Sans doute,

dans tous les ordres de sens, y compris les sens tactile et thermique, le phénomène sensoriel lui-même s'intensifie sans dommage, en corrélation avec l'excitant, jusqu'à un degré limite [1]. C'est que, jusqu'à cette limite, les intensités croissantes de l'excitation, par un mécanisme vital ingénieux dont Weber a découvert la loi sans la comprendre, sont *absorbées* dans une quantité mesurée à peu près sur leur valeur même. Mais il n'en est plus ainsi au delà de cette limite, où l'*absorption* cesse, et où l'organisme, désormais comme sans conseil, semble s'abandonner au stimulant devenu fléau qui détruit le sens après l'avoir alimenté. Toute sensation n'est qu'un jeu avec le feu ; mais la sensation est le jeu, et l'affection est l'atteinte du feu. Même là où la douleur, en s'atténuant suivant la décroissance de l'excitation, cède enfin à la sensation, on ne peut donc pas dire qu'elle lui donne naissance, ni même qu'elle s'y dégrade, mais tout au plus peut-être qu'elle s'y transforme. Et ce qui le confirme jusqu'à l'évidence, c'est que la décroissance de l'excitation dolorifique ne suffit jamais à produire une sensation. Les excitations viscérales, celles de la cornée, souvent même celles de la peau par des corps pointus (pour nous borner à trois genres caractéristiques), donnent, même sous leurs formes juste perceptibles, des douleurs, qui sont, par conséquent, des seuils de conscience, d'où l'on ne peut redescendre, par dégradation de l'excitation, qu'à l'inconscience, mais jamais à une sensation tant soit peu positive. Il n'est donc ni possible ni vrai que la douleur soit une forme intensive de la sensation.

Cependant, la question n'est pas réglée par ces remarques, et il y a lieu de tenir compte d'un fait qui semble le retournement et comme la négation du précédent. En effet, s'il est vrai qu'il peut y avoir sensibilité douloureuse sans sensibilité tactile ou thermique sous-jacente, en revanche, il ne peut arriver qu'il y ait sensibilité tactile ou thermique sans sensibilité douloureuse superposée. Plus précisément, si les excitations dolorifiques ne sont pas toujours des formes plus intenses d'excitations sensorielles possibles, en revanche, toute excitation tactile ou thermique *naturelle* n'est jamais qu'une forme atténuée de quelque excitation dolorifique possible. Des excitations péniblement *ponctuelles*, liées à l'emploi de difficiles procédés de laboratoire, peuvent bien échapper à cette règle et conserver à tous les degrés d'intensité un caractère, soit strictement sensoriel, soit strictement dolorifique. Mais, dans l'exercice naturel des organes, ces spécificités ponctuelles

[1] Cf. *loc. cit.*, p. 188.

se compensent ou se neutralisent de manière que la sensation exprime toujours la synthèse anatomique d'excitations relativement faibles auxquelles succède inévitablement la douleur comme la synthèse anatomique d'excitations plus fortes. Conclurons-nous donc de ces faits inverses que, la douleur ne pouvant être une forme intensive de la sensation, la sensation n'en serait pas moins une forme atténuée de la douleur? La proposition est plausible en soi, car, si la sensation naissait de la douleur, elle devrait toujours contenir cette dernière, mais non pas réciproquement la douleur engendrer nécessairement la sensation. On s'y rallierait donc sans peine si l'on n'apercevait d'autre part avec certitude qu'une sensibilité déjà dolorifique n'aurait jamais pu travailler à s'affiner encore pour se rendre sensible inaffectivement à des excitations plus légères. C'est, en effet, une évidence, que l'organisme ne peut se sensibiliser sans augmenter sa sensibilité première, ni s'ouvrir à des excitants plus petits sans rendre plus intense à son égard l'action des seuils d'excitation progressivement dépassés. Une sensibilité originairement dolorifique qui susciterait en soi la sensation en se rendant accessible à des excitations encore plus faibles ne pourrait donc, dans le même progrès, que rendre les excitations dolorifiques originelles relativement plus fortes, et, par conséquent, plus douloureuses. On a peine à concevoir l'instauration et la prolongation d'un processus de différenciation dont chaque progrès eût été ainsi payé d'un supplément de douleur. Mais une autre hypothèse se présente, si elle ne s'impose après l'élimination de toutes les autres, et qui répond à toutes les vraisemblances biologiques : c'est que la douleur, étrangère à l'affection originelle, y ait été engendrée par le processus même qui transformait l'affection en sensation. La douleur, absente au point de départ, — qu'il faudrait chercher dans une affection défensive indolore, — serait donc apparue, au terme de ce mouvement de sensibilisation, comme une réaction inopinée, quoique inévitable, de la sensorialité une fois constituée sur l'affection dont elle était issue. Le « dolorifique » de la douleur n'est ainsi sans doute que le choc en retour de la sensorialité naissante sur une affection qui ne devait pas être douloureuse dans son principe. Et il est naturel de se demander si, même lorsqu'elle ne dériverait pas directement de la sensation, la douleur n'en pourrait pas être la répercussion au moins indirecte.

Ce n'est pas le lieu de développer ces vues, mais il fallait au moins en relever la haute vraisemblance pour nous mettre en garde contre la tentation naturelle de chercher l'origine de la sensation dans une affection dolorifique qui semble être bien plutôt, au contraire, le résultat

direct ou indirect de la différenciation sensorielle. Ce n'est pas le « dolorifique » de la douleur ou l'« hédonique » du plaisir qui peuvent être au point de départ de la sensorialité, car ils la supposent et la contiennent ; c'est l'affection originelle dont le plaisir et la douleur sont la forme intellectualisée et la manifestation pleinement consciente. Il faut aller plus avant que nous n'avons fait et, d'une définition de l'affection initiale par la *sensibilité* (un mot légitimement équivoque qui désigne à la fois les affections et les sensations), passer à une définition de l'affection par l'activité vitale. Quatrième terme, en quelque sorte, de cette régression analytique vers l'immédiat qui nous a déjà conduits de la sensation *pure* à la représentation et de celle-ci à l'affection.

Cet état originel de sourde coenesthésie à peine consciente, on pourrait l'appeler *irritation*, d'un terme qui a justement l'avantage d'exprimer comme une frontière commune au physiologique et au psychologique. Et il faudrait l'envisager dans son rapport aux deux activités motrices de relation fondamentales : l'*activité d'appropriation* ou *d'assimilation* et l'*activité de défense*, qui est véritablement une activité *d'expropriation*. La biologie ne nous donne, en effet, comme éléments de la vie mentale, que des mouvements qui tendent avec plus ou moins de science vers certains buts, et ces mouvements se répartissent eux-mêmes, suivant le schéma de Ross, en deux groupes : des mouvements *appropriatifs* ou *impulsifs* (c'est-à-dire d'attraction), — dont les mouvements *répulsifs* sont simplement l'envers — qui ont pour stimulants des choses externes nécessaires à notre existence ou à notre perpétuation, et par conséquent *congénères* à notre nature ; et des mouvements *expropriatifs*, ou *défensifs*, ou *expulsifs*, (qui, remarquons-le, ne sauraient envelopper par eux-mêmes *répulsion* : le corps étranger ne nous répugne pas ; un poignard n'est pas repoussant), à l'égard de choses externes qui, quoique nous étant absolument étrangères, peuvent tenter de quelque manière de pénétrer en nous. Voilà la vraie souche d'où nous pouvons voir avec vraisemblance se détacher le plaisir et la douleur, en même temps que la sensorialité. L'un et l'autre ont dû apparaître au confluent du *mouvement* avec la *sensation*, la sensation qui est la cause du mouvement expulsif et qui est la fin du mouvement impulsif, la sensation que la douleur repousse et que le plaisir recherche et entretient. Et ainsi s'expliquerait cette division même de l'affectivité sensible et, jusqu'au sein de la conscience sensorielle qui les rapproche, cette hétérogénéité radicale du plaisir et de la douleur qu'une psychologie trop purement des-

criptive nous fait communément méconnaître, mais que nous mettrons facilement en évidence en analysant leurs caractères à la lumière de leurs *fonctions*.

Malgré tout, nous sommes donc ramenés à chercher l'origine de la sensation, sinon dans le plaisir et la douleur, du moins à leurs sources respectives, c'est-à-dire, sinon, à proprement parler, dans l'affection comme *sensible*, du moins dans l'affection comme active, ou plutôt *réactive*, dans l'affection considérée comme la forme consciente et psychologique d'une activité *motrice* de relation. C'est donc bien encore le plaisir et la douleur que nous mettrons au principe de la sensorialité, mais un plaisir et une douleur considérés sous cette perspective de leurs origines motrices. Et, si nous continuons à appeler *plaisirs* et *douleurs* ces états premiers principalement moteurs, parce que c'est le plaisir et la douleur qui les révèlent à la conscience, on comprendra que nous puissions désormais le faire, non seulement sans pétition de principe, mais même avec une juste rigueur d'expression. Les remarques antécédentes suffisent à prévenir toute confusion, et ce serait pousser l'analyse à un excès insoutenable que de vouloir maintenir divisé dans nos descriptions ce que l'évolution, dès l'origine, a si étroitement et si indissolublement uni. Le plaisir et la douleur restent bien les principes directeurs de notre évolution sensorielle, parce qu'ils expriment en termes de conscience, c'est-à-dire de représentation, les directions même de cette activité dont les sens ne sont que les instruments.

Et, parce que le plaisir et la douleur sont à la base de l'activité sensorielle, ils nous en font comprendre aussi dès l'abord dans leur opposition la dualité essentielle : *sensorialité d'assimilation*, qui donne des plaisirs et des dégoûts et ne peut pas donner des douleurs positives, qui nous révèle dans les choses ce qui nous est *congénère* et nous en laisse ignorer tout ce qui nous en est *étranger* : odorat, goût, toucher érotique et alimentaire ; et *sensorialité de défense*, dont tous les caractères s'opposent à la précédente terme à terme : car elle peut, sous sa forme primaire (tactilité mécanique et thermique), sinon donner des douleurs, du moins y acheminer ; peut-être même, comme nous l'avons dit, que toutes les douleurs en proviennent indirectement ; en tout cas, elles semblent s'y apparier toutes anatomiquement (v. Frey) ou fonctionnellement (H. Head) [1] ; mais jamais un plaisir positif n'en pourra

[1] La sensibilité *épicritique*, dont la discrimination tactile est l'expression la plus caractéristique, joue à ses yeux un rôle de contrôle et d'inhibition à l'égard de la sensibilité protopathique profonde.

sortir ; sous sa forme évoluée (ouïe et vue), elle deviendra inaccessible à la douleur sans jamais devenir accessible au plaisir physique ; et sous toutes ses formes, elle nous fait connaître les choses, non comme congénères, mais comme *étrangères*, non comme *complémentaires*, mais comme *opposées*, non comme *nôtres*, mais comme absolument *non-nôtres*, absolument *extérieures*.

Ainsi se dessine le cadre de nos recherches. Mais il ne convient pas d'en anticiper les résultats. Nous venons de voir que le point de départ nous en est désigné par le caractère même des faits : c'est d'abord la détermination de la *nature* de cette *affection active* ou *motrice* que le plaisir et la douleur expriment en termes de conscience claire, puis la discrimination de ses deux formes hétérogènes ; et ces deux sujets nous fixent la matière respective des deux premiers chapitres de cette étude.

CHAPITRE PREMIER

BESOINS ET DÉFENSES
LES ORIGINES MOTRICES DE LA SENSATION

I. — OPPOSITION DES BESOINS ET DES DÉFENSES

Se défendre et assimiler — avec son envers de même genre : repousser *l'inassimilable*, qui n'est guère qu'un assimilable offert en une qualité ou une quantité inassimilables, — telles sont donc les deux activités fondamentales de la vie de relation. Mais la plus simple réflexion nous indique que ces activités ne peuvent avoir la même profondeur de fondement organique, sinon la même fréquence fonctionnelle. Sans doute, « la défense », chez un vivant mobile, n'est guère moins fréquemment sollicitée et peut-être même l'est plus au total que l'appropriation ; il vit dangereusement ; son ennemi le guette ou l'attaque à toute heure ; son mouvement peut le heurter aux solides, immobiles ou mobiles, inertes ou vivants, l'engager dans un milieu délétère, l'eau, l'air chaud ou toxique, la fumée, etc. Ce n'est pas par la fréquence de son usage, c'est par la nécessité de sa nature que l'activité d'assimilation diffère essentiellement de l'activité défensive. L'activité défensive, fût-elle constamment alertée, ne l'est jamais cependant qu'*accidentellement* ; la sagesse du langage fait de *danger* un quasi synonyme d'*accident*. Et, en effet, la plupart des dangers, même permanents, restent des accidents au sens propre du terme. Il n'est pas *dans notre nature* de les rencontrer et par conséquent de les connaître [1] ; on peut concevoir à la rigueur un être vivant qui les ignore et n'ait point eu à les repousser ; rien en nous ne les anti-

[1] C'est en ce sens que nous accepterons la formule du professeur Leriche, que la douleur « *n'est pas dans la plan de la nature* » (*Recherches et réflexions critiques sur la douleur*, etc., Presse médicale, 3 janvier 1931, p. 1). En ce sens, les activités défensives n'y sont pas elles-mêmes, et ce caractère ne pourra pas plus s'opposer à la constitution d'organes de la douleur qu'il ne s'oppose à la constitution d'organes du tact.

cipe ; ils ne dépendent en rien de nous, en tout du milieu. Nos activités de défense, qui pourraient demeurer éternellement sans objet, ou s'exercer, comme dans le milieu social, par procuration, ne s'éveillent donc que sous l'irritation d'un stimulant externe dont l'action, quant au temps et quant au mode, est absolument étrangère à notre nature et à ces activités mêmes.

Tout autre est l'activité d'assimilation, alimentaire ou sexuelle : tandis que la première est toute réactive et ne demande qu'à rester inoccupée, celle-ci est une orientation spontanée, aveugle parfois quant à ses moyens, mais toujours claire, ou du moins exclusive, quant à ses fins. Par nature et sans le concours d'aucune sollicitation extérieure, elle tend à l'appropriation de quelque objet congénère ou complémentaire. Elle en porte donc en soi une véritable *prénotion organique*. On voit, par suite, que seule elle est *tendance* ou *besoin*. Alors qu'il n'y a aucune spontanéité interne, suivant ce qui vient d'être dit, qui corresponde à nos activités défensives, au contraire, les activités d'appropriation sont en nous des élans autonomes vers des choses dont la nature nous est connue par notre nature, comme aussi la forme par notre conformation, et le juste usage par l'éveil spontané de ces élans. Les activités de défense supposent donc pour s'éveiller une irritation émanée de la chose dangereuse, irritation ou principe mécanique ou thermique, déformante ou brûlante, les principaux agents de dissolution de la vie, en dehors des agents microbiens ou toxiques, contre lesquels l'organisme dispose de défenses spécifiquement physiologiques. Les activités d'appropriation s'éveillent par une stimulation tout interne et qui ne requiert ni la présence ni l'action ni même l'existence de leur objet. Peut-être même que son absence les stimule plus que sa présence, qui parfois les apaise à demi, comme dans l'amour ; (et même la faim s'accroît par l'absence de l'aliment, si sa présence l'aiguise). Ainsi les activités de défense ont leur origine dans l'excitation — destinée à devenir bientôt sensorielle, c'est-à-dire représentative — de l'objet qui les provoque, et ne renferment aucune anticipation de cet objet ; les activités d'assimilation ont leur origine dans une *tendance* ou *besoin* qui n'a aucun rapport avec une sensation émanée de son *objet*, et qui en contient une véritable *anticipation*. Et les premières ont pour but de repousser la sensation donnée qui les fait naître, les secondes au contraire de provoquer ou d'entretenir par mouvements appropriés la sensation ou absente ou incomplète qu'elles créent tout autant qu'elles y pendent. Il suit que la sensation *en correspondance* déchaîne les activités de défense ;

elle apaise, au contraire, les activités d'assimilation ; les premières commencent et les secondes finissent — ou du moins commencent à finir — avec la sensation provoquée par leur objet.

Et même si l'on voulait avancer que l'assimilation à son tour est une défense dont la stimulation initiale du besoin serait le véritable et propre objet, qu'elle n'est qu'un moyen d'écarter cette stimulation, comme un mouvement de défense ordinaire tend à écarter un contact dangereux ou blessant, et que, par suite, les deux activités ont la même nature, parce qu'elles ont la même cause, on verrait assez vite que l'argument se tourne contre lui-même et que l'analogie artificielle établie ainsi entre les causes est démentie par les propres effets de ces causes. Car l'irritation initiale, quelle qu'elle soit, qui déclanche l'activité assimilative fait naître des mouvements d'appropriation qui nous portent toujours d'eux-mêmes hors de nous ; ainsi la faim provoque chez le nourrisson la succion qui l'attache au sein ; l'irritation qui déclanche l'activité défensive fait au contraire toujours naître spontanément des mouvements retournés contre cette irritation même ; nous en verrons des exemples détaillés pour les deux cas. Ce ne sont pas des stimulants assimilables qui peuvent produire des activités aussi divergentes. Effectivement, le premier est un *attrait*, l'autre est une *aversion*. Et, comme le véritable et propre *objet* d'une aversion est ce qu'elle repousse, il est bien juste de dire que le véritable et propre objet d'un attrait est ce qu'il recherche. L'objet de l'une est donc une sensation donnée, l'objet de l'autre une sensation cherchée. Ainsi, c'est toujours dans l'anticipation que l'on est ramené à placer le caractère propre et le résidu vraiment irréductible de l'activité d'assimilation comparativement aux activités *aversives*, de nos *besoins* comparativement à nos *défenses*.

Reconnaître au *besoin* ce trait caractéristique, ce n'est pas du reste consentir à lui attribuer une finalité ou une innéité, bref une science infuse : l'anticipation qu'on y voit incluse n'est que l'expression de sa réalité biologique fondamentale. On peut se passer de rappeler tout ce que la notion d'individualité contient d'illusoire au point de vue biologique. L'individu ne vit qu'au moyen de perpétuels échanges avec son milieu, et, de quelque manière que la chose s'explique, il naît adapté, et poussé à des relations extraordinairement intimes avec des choses dont il n'a encore aucune expérience. Il faut, en effet, que ces choses s'unissent même à lui et s'incorporent à son être, substance à substance, pour que sa vie puisse se soutenir et pour qu'elle puisse se perpétuer. Il ne peut se *sentir* sans appréhender ces choses de quelque

manière ; il les anticipe rien qu'en prenant conscience des réceptivités qu'il possède à l'égard de leur influence éventuelle, et le besoin n'est que le gonflement de ces formes en mouvement vers leur remplissement. Elles s'enflent et se meuvent partout en lui-même, mais il les sent et perçoit plus directement en certains organes périphériques qui sont le canal plus direct de ces échanges (et qui, comme périphériques, lui seront, du reste, bien mieux connus encore par les oppositions dont ils sont le siège que par les rapprochements dont ils sont le moyen, et par les douleurs qui s'y localisent que par les plaisirs qui s'y infusent). C'est ainsi que l'aliment nécessaire, aussi bien qu'au naturaliste, est révélé du dedans, comme nous l'indiquions à l'instant, à l'animal même, dans les dimensions de sa bouche et de ses mâchoires, dans la mobilité, la souplesse et les sécrétions de sa langue, dans la conformation, la force, la variété et la distribution de ses dents. Quand la faim et la soif s'éveilleront, ces prénotions organiques deviendront plus précises encore : ce ne sera pas un appel général vers l'aliment ou vers la boisson, mais un appel déterminé vers telle substance alimentaire, — sel, graisse, glucose, — telle quantité d'eau ou de lait, « une impulsion primitive, irréductible, vers une substance également irréductible aux qualités sensibles » [1]. De même, chaque sexe est comme imprimé dans la conformation de l'autre. Aussi le besoin provoque-t-il des impulsions qui, elles-mêmes, sont loin d'être indéterminées. Le bec de l'oiseau cherche le grain qu'il n'a jamais perçu ; la bouche du nouveau-né happe le sein qu'il ne sait voir. L'organe dans son fonctionnement trouve moins son emploi que son achèvement. L'hectocotyle de l'Argonaute apparaît comme un prêt de la femelle au mâle qui le lui rendra parfois dans l'accouplement en s'autotomisant. La littérature de tous les temps, *Daphnis*, *La Coupe Enchantée*, *Chérubin*, nous montre l'adolescent reconnaissant la femme qu'il ne connaît pas. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples, et l'on voit bien qu'ils n'ont rien d'analogue dans toutes les activités défensives.

Telle est donc la nature du *besoin*, la vraie tendance physique. Si ce terme doit prendre un sens précis, il ne peut désigner que la conscience plus ou moins claire de certaines impulsions motrices vers un objet externe complémentaire nécessairement préconnu. Cette part

(1) Ramon Turro, *Psycho-physiologie de la faim* (2e article), *Journal de psychologie*, 1910, p. 412. Consulter aussi la suite de l'article, l'article suivant, ib. 1911, p. 336-338, et la fin du 4e (ib. 432-435) où ce caractère de la prénotion trophique est remarquablement analysé.

du monde externe qui, comme l'air, nous est constamment nécessaire et à ce titre nous est constamment donnée, n'a pas besoin d'être *préconnue* ni *recherchée par un mouvement.* Aussi l'air n'est-il pas l'objet d'un besoin, comme Ribot l'avait justement remarqué (1). Nous avons *besoin* des choses dont nous sommes *détachés*, et le besoin nous sert à les *rejoindre.* Il est un instrument de l'activité motrice de relation. Les besoins ainsi définis ne sont pas innombrables, et ils se rattachent uniquement, sous leurs formes naturelles, aux activités de nutrition et de reproduction. Quant à leurs formes artificielles, qui n'ont guère rapport qu'aux deux types extrêmes d'objets constitués par les *excitants* et les *stupéfiants*, elles ne sont peut-être pas essentiellement physiques (nous reviendrons bientôt sur ce point), mais, par le côté où elles le sont, elles présentent des analogies frappantes avec les précédentes (2). Au contraire, une infinité d'états regardés comme besoins, ou ne le sont à aucun titre, ou ne le sont qu'imparfaitement, et il faut que nous entrions ici dans quelque détail pour dégager cette notion de besoin de très importantes confusions et achever de la distinguer nettement de celle de *défense.*

II. — LES FAUX BESOINS : DOULEURS EXPULSIVES INTERNES

La première et la plus grave de ces confusions a été créée par la terminologie populaire qui donne souvent le nom de *besoins* aux réactions défensives *quand elles sont issues de stimulations en apparence subjectives.* On ne songe guère, en effet, à désigner du nom de *besoin* la réaction même toute spontanée à des excitations dont l'origine extérieure est manifeste. Les irritations de heurt, de compression, de piqûre dues à un corps externe mettent immédiatement en jeu les moyens de défense appropriés de l'organisme, et nous ne disons point que cet ajustement moteur est la manifestation d'un *besoin.* Nous sentons bien que le terme, pour avoir la plus élémentaire spécificité, doit répondre à quelque excitation dont le sujet est lui-même la source et dont nous cherchons spontanément le type dans l'amour et dans la faim. De même donc, si quelque corps glacé ou brûlant nous communique son état thermique par contact ou par rayonnement, le mouvement instantané qui nous en écarte n'est pas rapporté à un besoin, mais à une réaction défensive plus ou moins réflexe. Ou

(1) *Psychol. des sentiments*, p. 194.

(2) DUMAS, *Traité de Psychologie*, I, p. 452-453.

si quelque entrave empêche d'une manière prolongée nos bras ou nos jambes de se mouvoir, si quelque ligature opératoire rendue nécessaire par une affection de nos organes internes suspend quelque temps en nous l'évacuation naturelle des déchets organiques, nous ne rapportons pas à un *besoin* l'élan moteur qui, retenu ou non par la volonté, nous porte spontanément à écarter ces contraintes. Mais supposons que les mêmes sensations, par le changement des circonstances de l'excitation, revêtent un caractère d'apparente génération spontanée : les réactions pourtant ne sont guère changées, et les sollicitations affectives qui les déclanchent restent identiques ; il n'importe : nous n'hésiterons guère à rapporter communément ces réactions à des besoins. A la vérité, ces besoins n'ont point à nos yeux la noblesse et la dignité des autres ; il paraît donc que nous y sentons spontanément la marque d'une limitation et d'une contrainte qui contredit à l'autonomie que nous leur prêtons. Et nous allons voir, en effet, qu'il s'agit de pures contraintes en qui le caractère externe de la stimulation n'est que faiblement dissimulé, et qui, ne présentant avec les besoins vrais qu'une analogie tout apparente, se rattachent aux simples défenses par tous leurs caractères essentiels.

C'est ce qu'il faut dire d'abord de ce qu'on appelle le *besoin de mouvement*, si l'on ne désigne ainsi quelque besoin moral déguisé analogue au besoin de jeu. Car, au sens purement physique, le « besoin de mouvement » n'a rien de naturel ni de spécifique et ne tire une apparence contraire que de nos habitudes sédentaires. On ne songerait pas à en chercher trace chez les animaux, et il ne semble pas non plus qu'il existe bien nettement chez les sauvages. Lorsqu'une activité naturelle a été longtemps comprimée, elle cherche naturellement avec plus de force à se manifester. Comme le mouvement est une condition de la vie des muscles, que l'inactivité ankylose, l'immobilité prolongée, même volontaire, peut toujours être assimilée physiquement à une contrainte. Et cette contrainte suscite naturellement la réaction motrice qui l'écarte ou qui y tend. Tel est le phénomène qui apparaît dans toutes les habitudes de mouvement et les besoins qu'on y rattache, et qui ne sont en réalité que le sentiment d'activités plus ou moins contrariées. On ne peut avoir besoin de ce qu'on a, et des activités (primitives ou acquises) ne sauraient être appelées des besoins du fait seul qu'elles tendent à se manifester contre certaines entraves. Parler ainsi, c'est confondre *besoin* avec *activité comprimée* ou même simplement avec *fonction empêchée*.

On peut facilement retrouver cet abus de terme dans ce qu'on

appelle les *besoins d'évacuation*, qui ne sont en réalité que la résistance motrice à la contrariété d'une fonction. On peut croire qu'ils sont, dans l'état normal, inconnus d'un grand nombre d'animaux, par exemple dans les espèces où l'expulsion de l'urine et des déchets alimentaires se produit toujours d'elle-même, avant que la pression contre les sphincters soit devenue pénible ni peut-être même consciente. Ce sont des nécessités de prudence, ou de convenance sociale, qui ont dû créer ordinairement le sentiment dudit *besoin* en imposant à la fonction des retards qui en constituent une contrainte. Cette contrainte peut, du reste, aussi provenir de l'état momentané des organes, tant chez l'animal que chez l'homme ; mais alors elle est, sous l'une de ses formes, nettement morbide, et elle exprime, sous l'autre forme, un désordre qui, pour être plus fréquent et moins grave, n'est pas cependant, comme on le sait, inoffensif. Dans tous les cas, l'apparent besoin d'évacuation n'est que le sentiment d'une entrave de la fonction, qui ne se fait pas autrement sentir quand la volonté ou la maladie en est la source que si elle était produite par quelque cause extérieure, et, par exemple, par une ligature opératoire. Or nous venons de dire qu'il n'est pas d'usage de reconnaître un besoin dans nos réactions motrices contre ces contraintes. Cependant, les mêmes excitations, et les réactions plus ou moins musculairement organisées qu'elles provoquent semblablement, ne sauraient être des besoins quand leur cause est en nous et cesser de l'être quand leur cause est externe : car, à la rigueur des termes, tout ce qui entrave nos activités, tout ce qui, par suite, dans notre organisme, doit être écarté ou éliminé, nous est externe, et la différence que nous établissons entre les deux cas est de notion et de connaissance associée ; elle n'est pas de sensation et de connaissance directe. Assimiler à des besoins effectifs des réactions défensives spontanées qui ne supposent aucun manque et qui ne tendent à aucune appropriation, en considération du caractère moteur qui leur est commun avec les besoins proprement dits, c'est céder à l'entraînement d'une psychologie toute descriptive : on relève entre des états une ressemblance superficielle et générale, tandis qu'on méconnaît leur opposition fonctionnelle et spécifique [1].

On verra sans peine qu'en ce sens il existe encore moins d'états qu'on puisse appeler [2] *besoin de repos* ou *de sommeil*, *besoin de chaleur*

[1] La question sera reprise à propos du besoin sexuel.

[2] Avec MANTEGAZZA (*Physiologie du plaisir*, trad. fr., p. 19-26 et 28-30), qui, du reste, les décrit assez bien sous ces noms équivoques.

ou *de fraîcheur*. Il est impossible de *sentir* le *besoin de repos* autrement que sous la forme de la détente musculaire qui constitue la fatigue même, et tous les éléments surajoutés à cette sensation à la manière d'aspirations ou d'anticipations sont ici de l'ordre de la mémoire. Seulement cette détente spontanée peut être contrariée par la volonté, et c'est plutôt la réaction automatique du muscle contre cette contrainte que nous avons l'habitude d'appeler *besoin de repos*. Le muscle renâcle à l'effort demandé et *se repose* dans le travail même. Il se repose et nous disons qu'il a *besoin* de repos : tout à l'heure, il avait *besoin* de se tendre ; maintenant il aurait *besoin* de se détendre. Double réaction défensive contre la contrainte pénible et rien de plus. Il se tendait contre l'inertie imposée ; il se détend contre le travail imposé. Le besoin de repos ne fait qu'un avec le sentiment de cette résistance musculaire au surmenage, et il y traduit moins une aspiration que la conscience d'un état de fait qui est comme une lutte intestine des muscles contre les nerfs (1).

Il serait facile d'appliquer des remarques analogues au *besoin de sommeil*. Enfin, nous avons sans doute « besoin » d'un certain équilibre thermique entre nos tissus et l'atmosphère extérieure, et c'est pourquoi la chaleur et le froid excessifs nous causent une gêne dont nous cherchons à nous débarrasser par tous les moyens en notre pouvoir. Mais c'est comme nous avons besoin que les corps externes ne nous heurtent, ne nous compriment et ne nous déchirent pas, toutes excitations qui mettent spontanément en jeu les moyens de défense appropriés de l'organisme. Et il ne s'agit toujours que de contraintes externes à rejeter et non de manques intérieurs à combler. Dire que nous avons besoin qu'une chose ne soit pas, ce n'est indiquer aucune chose dont nous ayons besoin, ni, par conséquent, aucun besoin véritable. Effectivement, la chaleur n'est un besoin apparent que dans la gêne du froid et la fraîcheur n'en est un que dans celle du chaud. Le « besoin » n'est jamais d'obtenir de la chaleur ou de la fraîcheur, mais toujours de les écarter : le soi-disant besoin n'est donc en fait que le sentiment d'un obstacle externe. Autant dire que nous éprouvons le besoin d'écarter la douleur : locution qui n'exprime qu'un réflexe naturel à variétés infinies et ne saurait jamais caractériser un état affectif spécifique, comme M. Cellérier l'a si bien vu (2).

---

(1) Voir sur ce dernier point JOTEYKO, *La Fatigue* (Doin, 1920), p. 14-15, et, sur l'inertie organique inhérente à la fatigue, *ibid.*, p. 5-12.

(2) *Les élém. de la vie affective*. Rev. Ph., 1926, p. 448-449.

Le soi-disant besoin dont nous venons d'analyser les principales formes, à quoi se ramène-t-il donc en réalité? Le même auteur a bien répondu à cette question : simplement à *l'élément dynamogène de la douleur*, disons plus généralement : *de l'irritation blessante*. Et l'on voit que ce qui marque de fausseté ce besoin, comme nous l'avions fait prévoir, c'est qu'en dépit des apparences, le mouvement qui le caractérise n'a rien de spontané, rien d'autonome ; il n'est qu'une réaction, nécessairement accidentelle, de défense, dont l'occasion pourrait à la rigueur faire éternellement défaut, hypothèse évidemment incompatible avec la nature d'un besoin, d'une tendance véritable. M. Cellérier n'en veut pas moins, à la vérité, conserver, malgré leur médiocre spécifité, le nom de *besoins* à de tels états. C'est qu'il semble croire qu'il n'existe pas de besoins d'une autre espèce ; et dès lors le terme doit lui paraître plutôt surérogatoire qu'équivoque. Tout ce que nous appelons (du reste, par conséquent, assez inutilement), *besoin* naîtrait d'une stimulation au moins sourdement dolorifique et ne serait jamais que la conscience d'une réaction défensive. Les *besoins* ne seraient jamais que des *défenses* déguisées. C'est au fond la négation de la distinction entre les activités assimilatives et les activités défensives. Nous connaissons cette position [1] et nous savons qu'on y est conduit par la méconnaissance du rôle de la prénotion dans les activités assimilatives. A la vérité, M. Cellérier ne prend pas explicitement cette attitude de négation ; il ne rejette pas les vrais besoins ; il serait plus juste de dire qu'il les ignore. Sa thèse apparaît comme la conclusion d'une induction *per enumerationem simplicem* qui s'est trouvé prendre tous ses exemples dans des besoins en effet équivoques et trompeurs et semble n'avoir jamais rencontré les activités vitales essentielles, à côté des accidentelles. Mais enfin ces activités existent ; elles se manifestent par de véritables *aspirations*, qui nous définissent des besoins au sens propre et non équivoque du terme, c'est-à-dire de véritables appels de l'organisme à quelque part de lui-même détachée au milieu des choses ; et ce n'est que parce qu'ils imitent gauchement cet appel, comme on l'a vu, en raison de l'apparente spontanéité de l'excitation provocante, que des états purement défensifs font au premier abord figure de besoins. Revenons donc de ces états aux besoins véritables et achevons-en la description par opposition à leurs formes apparentes.

Le caractère spécifique du besoin véritable, c'est donc qu'il

---

[1] V. p. 14.

est un état absolument *intérieur* d'élan ou de *version* de l'organisme vers un élément de lui-même qu'il ne cherche dans la monde externe que pour le restituer à sa vie profonde. Le besoin commence donc et finit dans des états tout internes. Au contraire, le pseudo-besoin commence avec une sensation qui, périphérique ou organique, est toujours spatialisée, donc externe, — localisée en un point de notre corps qui est aussi un point du monde ; — c'est un état d'*aversion* à l'égard de l'excitant local qui la provoque ; et il ne se satisfait comme il ne s'achève qu'en le rejetant complètement dans l'espace externe. Besoins et pseudo-besoins sont donc des processus moteurs de sens opposé. Ce sont les mouvements d'attraction et de choc du monde organique, et qui nous font apparaître, ici aussi, deux propriétés bien différentes : un monde newtonien des forces à côté d'un monde cartésien des espaces. Les pseudo-besoins sont *expulsifs* et, comme tels, deux fois liés à l'espace, par l'agression locale qui les provoque et par le refoulement local qu'ils provoquent ; une chose ne peut être expulsée de nous intérieurement ; elle doit l'être en un lieu, et l'état d'aversion enveloppe la sensation de ce lieu. Au contraire, les vrais besoins sont *attractifs* et comme tels échappent à l'espace à la fois dans l'insatisfaction qu'ils déchaînent et dans la satisfaction qui les apaise. La faim, la soif, le besoin sexuel intéressent l'être entier et non une de ses parts : aussi lui font-ils prendre conscience de sa nature comme indivise et sans limites. Même les plus diffus des pseudo-besoins (lesquels ne sont, en général, comme les descriptions précédentes en témoignent, rien moins que diffus), ne sont encore que des douleurs localement étendues, tandis que les vrais besoins sont totalement illocalisables. Nous pouvons *avoir mal* partout — dans certaines fatigues, par exemple, — sous l'effet d'une excitation nerveuse qui, tournée contre la vie musculaire tout entière, nous aiguillonne en tous points comme un essaim de taons. Nous ne pouvons avoir faim ou soif ni partout, ni nulle part, non plus que nous n'aurons ensuite plaisir de faim ou de soif ni en quelque lieu ni en tous lieux du corps. Le plaisir local de la gorge qui se rafraîchit, la satisfaction de l'estomac dont l'aliment apaise les contractions ne sont en réalité, comme il sera montré bientôt, que des cessations de douleurs locales, liées, sans doute, à la soif et à la faim, mais psychologiquement comme physiologiquement hétérogènes à ces besoins, et l'on verra que leur localisation, qui est en réalité celle d'une douleur, confirme la thèse au lieu de la démentir.

Lorsqu'on approfondit cette différence entre les faux besoins et les vrais, on revient à comprendre qu'elle se ramène essentiellement

à celle de leur cause, et que cette cause est, dans le premier cas, une expérience externe et occasionnelle, vu que, exprimant l'opposition des choses à notre propre activité, elle nous est par nature complètement étrangère, et, dans le second cas, une expérience que nous portons en nous-mêmes et qu'on peut appeler, comme nous le disions, une prénotion. Tous les besoins, faux ou vrais, se constituent d'une connaissance et d'un mouvement et ne supposent rien d'autre : mais, dans les premiers, la connaissance est une sensation, qui ne saurait être anticipée ; dans les seconds, c'est une pure anticipation ; et, dans le premier cas, le mouvement est répulsif et ne consiste qu'à écarter la sensation, dans l'autre, il est attractif et tend à provoquer, par l'appropriation future d'une réalité non encore donnée, des états sensitifs positivement nouveaux.

Sans doute, à ces deux éléments, dans les deux cas, peuvent s'ajouter des représentations issues de l'expérience antérieure. Ce sont ces représentations qui transforment le besoin, vrai ou faux, en *désir*, suivant la thèse bien connue (Cf. Höffding, *Psychologie*, trad. fr., p. 303). La faim deviendra le désir de tel aliment ou du plaisir qu'il donne ; la réaction spontanée contre la fatigue deviendra le besoin de repos. Mais ces représentations n'ont aucun rapport naturel ni primitif avec l'état de besoin ou de pseudo-besoin. Evidemment, c'est une nécessité de la thèse qui identifie ces deux derniers d'incorporer ces représentations au pseudo-besoin, tandis qu'elle sait fort bien les distinguer du besoin proprement dit. On parle comme si le besoin de repos, de fraîcheur, enveloppait la connaissance naturelle d'un état encore inéprouvé. Ainsi se donne-t-on l'illusion de retrouver dans le pseudo-besoin l'anticipation sans laquelle on sent bien que le vrai n'est pas concevable. Mais ce coup de pouce cesse de paraître légitime dès qu'il devient conscient, et l'on aperçoit alors nettement que l'apparente anticipation dont on voulait faire honneur au pseudo-besoin n'est qu'une mémoire.

III. — LES FAUSSES DÉFENSES : BESOINS RÉPULSIFS (DÉGOUTS)

Des analogies superficielles nous conduisent à prendre pour des besoins de simples défenses. D'autres analogies tout aussi trompeuses pourraient nous conduire à prendre pour des états défensifs des besoins incontestables qui, cependant, ressemblent aux défenses dans leur mode de stimulation et d'expression motrice et qui paraîtraient ainsi faire

la conciliation entre les deux genres : ce sont les répulsions motrices, dont le mot *dégoût* exprime la forme psychologique et affective. Il est certain, en effet, qu'aucun dégoût ne peut se concevoir hors de sa relation à quelque besoin : ce sont les mêmes objets qui éveillent l'un et l'autre état, sinon la même qualité ou la même quantité de ces objets. Les dégoûts sont donc liés à la source même du besoin, dont ils apparaissent, suivant ce que nous disions, comme une sorte de forme invertie. Lorsque nous aspirons à une chose, qui est donc à nos yeux un bien, si cette chose se présente à nous dans un état corrompu et inutilisable, ou nous est offerte hors de saison, quand le besoin est déjà satisfait, la contrariété ressentie est relative à notre aspiration ; et c'est de nous qu'elle tire pour moitié son existence. Nos dégoûts varient avec nos goûts et besoins, nous les faisons et défaisons pour une part, et, comme nous les voyons changer à ce point avec nos humeurs, il nous est même souvent à peine possible de leur attribuer extérieurement un objet parfaitement défini. De ce point de vue, il n'y a donc aucune difficulté à les distinguer des simples défenses, qui visent un objet totalement étranger, parfaitement défini hors de nous, et enveloppent une irritation sub-douloureuse ou douloureuse en qui nous ne pouvons rien sentir de nous-mêmes. Cependant, les dégoûts sont répulsifs et non attractifs, il s'expriment par des mouvements qui, comme ceux de l'aversion défensive, ont pour but d'écarter leur objet. En outre, comme la défense, le dégoût a son origine dans une sensation, et non pas, comme le besoin proprement dit, dans une anticipation. Il est « déclanché » par une excitation externe actuelle, dont il suppose encore le souvenir même au stade imaginatif. Si donc on considère en rapprochement, d'une part, la nature et les sources, d'autre part, les occasions et les expressions du dégoût, on pourrait être tenté de voir en cet état un *besoin à forme expulsive* et à en tirer un argument de poids contre la distinction radicale que nous avons faite entre les besoins et les défenses.

Mais peut-être que cette simple analyse en aura déjà émoussé la force. Bien plus, même par le côté où elle est au moins plausible, l'assimilation des dégoûts aux défenses ne va pas sans réserves, et on peut montrer que ces réserves sont capitales. Ni l'excitation externe qui déclanche le dégoût n'est semblable à celle qui déclanche la défense, ni nous ne la repoussons de la même manière.

a) Elle est actuelle sans être locale et elle ne peut jamais nous atteindre en un point. Le dégoût n'est pas localisé sur notre corps. Nous y confirmons que la *localité* est le signe de ce qui nous est étranger, et l'objet dégoûtant ne peut nous *affronter* parce qu'il ne nous est pas

assez extérieur. L'agression qu'il semble diriger contre nous apparaît donc moins tournée contre notre existence spatiale et corporelle que contre notre existence dynamique, notre existence de force et de tendance, qui ne peut être attaquée *du dehors* ; et elle nous limite moins qu'elle ne nous fait sentir les limites que nous tirons de nous-mêmes. En outre, elle n'a rien d'autonome. L'excitant proprement offensif, dont l'effet distinctif est la douleur proprement dite, nous attaque sans préparation et sans avis. Nous pouvons bien repousser l'excitation ; mais nous n'avons en nous aucun moyen de repousser ou de modifier les effets de l'excitation non-repoussée. L'excitation qui provoque le dégoût n'a pas cette puissance autonome. Il faut qu'elle compose avec nos goûts, c'est-à-dire avec notre consentement. Elle est toujours seconde et consécutive. Elle s'ajoute à une sensation de satisfaction ébauchée ou parachevée, qui procède elle-même nécessairement d'un besoin préalable ; et le dégoût n'est en somme qu'un amour déçu ou excédé.

b) En second lieu, cette excitation, moins offensive qu'hypocritement serviable, ne déchaîne pas les mêmes réactions motrices que l'excitation dolorifique. Les mouvements répulsifs conservent une spécificité marquée à l'égard des mouvements *défensifs* et témoignent jusque dans leur forme de l'intériorité de leur source. Au sens strict du terme, il n'y a pas de *défense* contre le dégoût, que nous tirons de nous-mêmes, à l'*occasion* de certaines présences. L'excitation externe, dans les activités répulsives, n'est qu'une occasion ; ce n'est que dans les activités défensives qu'elle est une cause. Or on peut repousser une cause de sensation, qui agit sur un point, par une contre-action dirigée vers ce point. On ne peut repousser une occasion qu'en la fuyant. Effectivement nous ne savons guère que fuir ce qui nous dégoûte, à moins que nous ne puissions le mettre en fuite. Nous ne savons pas agir sur lui, et l'idée seule de le toucher, par exemple, nous cause elle-même du dégoût. Ce dégoût s'étend naturellement aux substituts visuels du contact. « Cachez ce sein que je ne saurais voir ! » C'est le cri du faux dégoût, parce qu'il l'est du vrai.

Les dégoûts, — en langage moteur, les répulsions, — ne sont donc bien en définitive qu'une forme invertie des besoins et ne peuvent être assimilés à des défenses. Et ainsi tombe la dernière confusion qui, d'un point de vue biologique, pouvait nous masquer la distinction absolue des deux ordres d'états. Nous devons maintenant en suivre les conséquences dans le domaine psychologique proprement dit. Nous n'avons fait qu'écrire la préface biologique d'une plus longue

étude. Nous avons parlé de mouvements et de leurs causes (interne ou externe, anticipation ou excitation), de leur direction (impulsifs, répulsifs ou expulsifs), de leurs modalités (spontanés ou réfléchis). Tout cela pourrait presque exister, semble-t-il, sans conscience. Cependant, tout cela nous est connu par la conscience, la conscience affective, qui est, suivant nos remarques antérieures, comme la lumière de l'activité motrice de relation. Il faut donc replacer maintenant cette activité dans cette lumière, c'est-à-dire l'étudier, non comme attraction, aversion ou répulsion, mais comme plaisir, douleur et dégoût sensible, ou états analogues. L'hétérogénéité des plaisirs et des douleurs nous rendra celle des besoins et des défenses. Et les plaisirs nous apparaîtront, comme les besoins, doublés, pour ainsi dire à l'envers, de contrariétés toujours indolores, quoique éventuellement capables de revêtir, dans certaines de leurs formes, une puissance affective considérable. Bref, les mêmes problèmes vont nous être posés sous leur aspect proprement psychologique. On pressent qu'ils doivent prendre sous ce jour une tout autre extension, comme d'ailleurs une tout autre portée philosophique.

Chapitre II

LE PLAISIR

I. — HÉTÉROGÉNÉITÉ FONCTIONNELLE DU PLAISIR ET DE LA DOULEUR

Le sommaire de notre thèse, pour le dire tout de suite, sera donc que le plaisir et toutes les affections du besoin sont dans une indépendance fonctionnelle radicale à l'égard de la douleur. Et nous devons d'abord la situer par rapport aux diverses théories professées sur la question. Jusqu'à une époque récente, tous les auteurs ont considéré le plaisir et la douleur comme des états corrélatifs se rattachant aux mêmes activités, et c'est encore l'opinion de beaucoup prédominante [1]. La même activité, satisfaite — ou du moins [2] triomphant des contrariétés modérées, réserve, en tout cas, pleine de sens, comme on l'a vu [3] —, donnerait le plaisir ; plus radicalement contrariée, la douleur, puis à nouveau le plaisir par la cessation de cette contrariété. Platon déjà, avec quelques restrictions, du reste, non négligeables (*Philèbe*, 51, B), présentait le plaisir comme une simple cessation de la *douleur du besoin*, idée qui a servi encore de fondement et à la morale d'Épicure et à la philosophie de Schopenhauer. La conception d'Aristote, souvent renouvelée également après lui, place le plaisir comme un milieu entre les douleurs du défaut et celles de l'excès d'une même activité. Il n'est pas difficile de retrouver son influence jusque dans cette thèse de Ribot que la différence entre le plaisir et la douleur est de degré, non de nature, et que ces états ne se distinguent entre eux que comme deux « moments d'un même processus », « comme le son diffère du bruit ou un son très aigu d'un son très grave qui résulteraient l'un et l'autre d'une même cause, le nombre des vibrations dans l'unité

---

(1) Sur la littérature de la question, voir le travail de M. Cellérier précédemment cité, début du 2e article.

(2) Paulhan, *Les phénomènes affectifs*, Alcan, 3e éd., 1912, p. 23 et 37-38.

(3) P. 5-6.

de temps » (*Psychologie des sentiments*, 1896, Alcan, p. 57-58). Cette corrélation paraît d'ailleurs si naturelle qu'on s'est cru communément quitte à l'égard du plaisir lorsqu'on avait expliqué la douleur, ou réciproquement. L'avertissement, du reste assez théorique, de M. Beaunis : qu'« il se peut faire qu'ils soient des phénomènes d'ordre différent » et incomparables (*Sens internes*, Alcan, 1889, p. 239), ne semble pas avoir produit d'abord grand effet. Ribot l'a rappelé (*loc. cit.*, p. 49) sans juger devoir, comme on l'a vu, y donner suite. Son opinion est encore précisée dans les *Problèmes de psychologie affective* (Alcan, 1910, chap. IV : *Sur la nature du plaisir*). Hostile à la théorie platonicienne [1], il se maintient dans la ligne de la théorie d'Aristote, dont la comparaison classique revient sous sa plume : le plaisir est une « efflorescence de l'état sain » (p. 128). Il s'ensuit, à coup sûr, que le plaisir n'est pas la simple cessation de la douleur et qu'il peut être donné sans douleur actuelle et concomitante, comme la règle peut être donnée sans l'exception (p. 29) : mais ces états restent bien les deux termes d'une même échelle affective : au delà d'un certain degré d'intensité, le plaisir touche à l'état pathologique, exprime une forme de désorganisation (p. 135) dont la douleur est la traduction normale (p. 128). Ils appartiennent donc bien à la même fonction. La véritable rénovation de problème nous paraît due, au moins indirectement, à un mouvement de recherches auquel Ribot n'est pas très favorable (*ibid.*, p. 128), à ces recherches sur la douleur que Goldscheider avait commencées dès 1885 et que Max von Frey a reprises dix ans après en leur donnant une orientation théorique beaucoup plus décidée. Ce que ces recherches et les discussions qu'elles provoquaient apportaient de neuf et de quasi révolutionnaire dans le sujet, c'était d'abord l'idée que la douleur physique est peut-être essentiellement une impression périphérique originale, comme les sensations thermique ou tactile, et non plus une *propriété* liée à d'autres sensations et virtuellement à toutes. C'était aussi l'élimination complète des considérations sur le plaisir dans l'étude de la douleur. Ces investigations, même si l'on ne tient compte que des résultats acquis, ont une signification philosophique importante, bien qu'elles n'y aient guère, — ni même peut-être assez — prétendu, et le mouvement d'idées qui en procède peut revendiquer une part non médiocre dans l'étude suivante, qui se place d'elle-même sous le bénéfice de son influence [2].

[1] L'hypothèse que le plaisir est le contraire de la douleur, a, dit-il, « grandement contribué à embrouiller » la question (p. 127-128).

[2] Il faut y rattacher, bien qu'elles se réclament d'une théorie plus classique

1° Les deux points de vue

Notre thèse est donc que les états affectifs de l'ordre physique se rattachent à deux groupes aussi parfaitement hétérogènes que les activités motrices dont ils sont l'expression consciente. Nous allons présenter ce que nous regardons comme le « tableau naturel » de ces états. Nous y opposerons le tableau à notre avis artificiel qui en est plus communément donné. Et l'opposition de ces deux tableaux nous marquera suffisamment celle des deux théories qui dominent toute la psychologie des états affectifs et entre lesquelles ce sera notre tâche de choisir à la lumière des faits.

« *Tableau naturel* » *des états affectifs*

1° *Groupe des besoins.* — *a*) Nous avons vu que les activités appropriatives s'éveillent d'elles-mêmes et d'elles-mêmes se portent vers un objet préformé dans l'organisme. A cet éveil et à cet élan spontanés correspondent des *états affectifs de tension* que l'on peut appeler *appétitions* (l'ancienne langue disait : *appétits*, et ce terme a fort justement continué à désigner les deux formes principales de ces états : l'appétit de l'aliment et l'appétit sexuel), parce qu'ils sont, sous cette forme originelle, tout *impulsifs*. Ce ne sont pas des *sensations* originelles d'où suivraient des impulsions ; ce sont bien plutôt

---

(la douleur serait la forme intensive de toute sensation), les recherches de M. Richet qui, dès 1887 (*L'homme et l'intelligence*, Alcan, p. 5-6), déclarait que « comparer le plaisir et la douleur, c'est déjà presque une hypothèse », et que, « si elle n'est pas nécessaire, il vaut mieux s'en abstenir ». Or il la ne la jugeait nullement nécessaire, estimant que c'est mettre en parallèle deux phénomènes dont l'un est aussi précis que l'autre est vague, dont l'un a une cause localisée et facile à reproduire, tandis que, de l'autre, « on ne peut guère trouver la cause que dans des raisons peu accessibles aux investigations de la psychologie nerveuse actuelle ». Il rejetait donc la méthode courante, qui « étudiait simultanément le plaisir et la douleur,... comme si l'état normal se trouvait précisément entre le plaisir et la douleur, dans un état d'équilibre intermédiaire à ces deux sentiments extrêmes », et jugeait qu'« il y a tout avantage à négliger, pour le moment du moins, l'étude du plaisir et à étudier seulement la douleur ». L'expérience a prouvé combien cette méthode était excellente : car rien n'a mieux préparé le terrain aux recherches sur le plaisir que l'immense expérimentation poursuivie depuis quarante ans, et en partie par M. Richet lui-même, sur les conditions physiques et physiologiques de la douleur.

des impulsions au fond desquelles tendent à s'éveiller, à certains moments, des sensations comme signalétiques (1). Originellement, ces états, sous toutes leurs formes, ne peuvent jamais être que des modalités diverses de tension. L'appétition qui les constitue, si elle reste brute et vide, c'est-à-dire insatisfaite, peut s'exaspérer avec le temps ; elle peut se transformer en angoisse, délire et folie ; mais elle ne marquera jamais, *à l'exclusion de toute douleur*, que les intensités croissantes d'une diathèse impulsive aux répercussions physiologiques ou psychologiques illimitées. La priorité et primauté de l'*appétition* sur la sensation dans les états affectifs du groupe des besoins, telle est notre première thèse.

b) Mais il n'est pas dans la nature de l'appétition de rester brute et vide, puisqu'une telle condition rendrait la vie impossible ; et l'aboutissement normal de ces états de tension sont des états sensitifs de plaisir, consécutifs à l'appropriation de l'objet d'appétition. Le plaisir ne suppose rien de plus que l'appétition et la possession de son objet ; mais ces deux conditions sont de dignité inégale, et le rôle de l'appétition est prépondérant et dominateur par rapport à celui de l'objet. Le plaisir n'est pas une sensation donnée par l'objet. Car l'objet, pour qu'il y ait plaisir, ne doit pas seulement nous devenir sensible ; il doit nous contenter; et il ne nous contente pas par le fait seul qu'il nous est sensible. Il est dans la nature d'un excitant d'être dolorifique, mais non pas d'être hédonique ; cela ne dépend pas seulement de lui, mais de nous. Bref, ce n'est pas l'objet comme objet, c'est l'objet comme anticipé qui seul peut donner du plaisir. Le plaisir n'est donc pas une sensation, mais une appétition qui atteint ses fins dans une sensation (à l'opposé de la douleur, qui ne sera pas une aversion, mais une sensation qui atteint ses fins dans une aversion.) Ce n'est pas par son objectivité, c'est par la subjectivité secrète que recouvre cette objectivité spécieuse que l'objet est instrument de plaisir ; par son objectivité il ne pourrait engendrer que la sensation et, à la limite, la douleur. Tel est le second état affectif du besoin : second numériquement et second temporellement ; car il ne peut que suivre l'appétition ; il ne peut ni la précéder, ni s'en séparer.

c) L'appétition, qui se satisfait dans le plaisir, se consomme et s'épuise dans la *satiété*. Mais la satiété est à peine un état affectif, simplement un état d'euphorie se rattachant à une confuse cœnesthésie. On ne la mentionnera que pour mémoire. En revanche, au delà du

(1) V. p. 15 et 48-49.

plaisir, au moins ébauché et escompté, l'appétition peut aboutir ou plutôt avorter dans deux états vraiment affectifs : le *dégoût* (dont nous avons étudié la forme motrice ou répulsion), lié au défaut de qualité ou à l'excès de quantité de son objet, et ce que nous appellerons la *déception*, espèce de vexation parfois très cruelle liée à l'épuisement prématuré ou au retrait brusque et inopiné de cet objet, c'est-à-dire en somme à son défaut de quantité (la crise du nourrisson glouton qu'on retire du sein) ; c'est la suspension du plaisir. Et ces états sont à leur tour aussi hétérogènes à des douleurs qu'ils le sont, dans leurs éléments moteurs, à des défenses, comme nous l'avons montré pour le premier.

2° *Groupe des défenses.* — *a*) Nous avons dit que si les besoins sont autonomes, les défenses n'ont pas ce caractère et ne sont que des réactions à des excitations blessantes. C'était dire que, si l'élément moteur est premier dans les besoins, l'élément sensitif ne pouvant en être qu'une *suite* en tous les sens du terme, l'ordre des choses est précisément inverse dans les défenses, où l'élément sensitif prime et gouverne nécessairement l'élément moteur. Nous devons donc nous attendre à voir se renverser ici l'ordre des états sensitifs du groupe des besoins : l'affection de tension correspondant au mouvement expulsif ne peut être que seconde, et le phénomène auquel appartient ici la primauté et la priorité, c'est l'affection éveillée par l'offensive étrangère comme telle. L'autonomie passe de nous aux choses. On sait que cette affec- de défense est la douleur, qui est donc le premier état affectif dans l'ordre des défenses et le principe de tous les autres.

b) Suit donc la réaction défensive et *l'état affectif de tension* qui la manifeste à la conscience et qu'on pourrait appeler, comme la réaction même, *aversion*, en ramenant ce nom à sa pure signification tensive originelle ; cette réaction s'incorpore aussi étroitement à la douleur que l'appétition au plaisir, et ni l'un ni l'autre de ces états sensitifs ne peuvent être conçus en dehors des états tensifs qu'ils enveloppent. Mais leur relation à leurs états tensifs n'en est pas moins respectivement opposée : l'appétition entretient le plaisir qu'elle crée ; l'aversion est déchaînée contre la douleur, qui la crée. Et la défense est au service de la douleur, qui la manœuvre, la déclanche et la suspend, tandis que l'appétition gouverne et domine le plaisir qui la sert. C'est la douleur qui détermine l'aversion, mais non pas le plaisir qui détermine l'appétition. Aussi l'appétition peut-elle exister sans le plaisir, mais non pas l'aversion défensive sans la douleur. La formule utilitaire, que le plaisir est l'objet naturel du désir et la douleur de l'aversion, n'est

vraie que pour la seconde part, et l'erreur de psychologie enveloppe sur le premier point une erreur morale d'immenses conséquences.

c) Il suit de là que la douleur ne peut s'achever dans aucun état correspondant à la satiété. Ce qu'on appelle la « satisfaction » de la haine et de la vengeance est un état d'ordre, non physique, mais moral ; non pas la satisfaction de l'impulsion qui nous fait repousser la douleur physique, mais la satisfaction d'une tendance morale éventuellement surajoutée, qui peut nous faire haïr la cause externe, supposée volontaire et intentionnelle, de notre douleur. Aussi cette tendance peut-elle survivre longtemps à la douleur même; elle n'en est donc nullement un élément. La tension motrice inhérente à la douleur est au service de la douleur, qu'elle a pour but de supprimer. C'est pourquoi le terme de l'activité défensive ne peut être que la suppression de la douleur, mais non pas le rassasiement d'une tendance quelconque. On voit sans peine que les mêmes raisons excluent ici l'existence d'un état affectif correspondant au *dégoût*. En revanche, la *suspension* ou *arrêt*, qui n'est qu'une forme de fin anormale et contre nature pour le plaisir, est la forme de fin normale, naturelle et d'ailleurs unique pour la douleur. C'est que le plaisir qui finit par suspension finit seul et non pas l'appétition qui le supporte, laquelle, au contraire, semble en acquérir souvent une violence nouvelle ; la suspension ne finit donc pas à proprement parler le plaisir, lequel est indissolublement sensitif et tensif; elle ne suspend en lui que la « sensation » et y exaspère plutôt la tension. La suppression de la douleur suspend au contraire nécessairement du même coup la tension défensive dont cette suppression est le but même.

Le tableau que nous appelons « naturel » des états affectifs physiques nous présente donc, dans le groupe des besoins, des états enchaînés dans l'ordre suivant : 1° des *appétitions*, qui sont toujours autonomes et spontanées ; 2° des *plaisirs* qui ne le sont jamais et dépendent toujours des appétitions ; 3° des *satiétés*, des *dégoûts* et des *déceptions*, dans lesquelles ces appétitions s'épuisent ou avortent ; et, dans le groupe des défenses, les états enchaînés suivants, qui ne correspondent pas aux premiers dans le même ordre, mais suivant des rapports où se marque l'hétérogénéité de leur nature : 1° des *douleurs*, qui sont toujours autonomes, mais où nous subissons l'autonomie des choses au lieu d'y expérimenter la nôtre ; 2° des *aversions* défensives, qui toujours suivent les douleurs et en dépendent ; 3° des *suspensions de douleur*, qui n'ont rapport qu'aux suspensions de plaisir

ou déceptions, et n'en ont aucun ni avec les satiétés ni avec les dégoûts, états sans correspondance dans ce groupe.

Voici ce tableau sous sa forme synoptique :

Tableau naturel synoptique des affections

	Du besoin	*De la défense*
1er état	*Appétition* { normale : *appétit* ; paroxystique : *rage* }	*Douleur*
2e état	*Plaisir*	*Aversion*
3e état (fin)	Fin naturelle (achèvement) : *satiété* ; Fin accidentelle (avortement) : { *dégoût* ; *déception* (douleur négative) }	Fin naturelle et unique : *allégement* (plaisir négatif)

On voit que le premier état du besoin correspond au second de la défense et réciproquement, et que l'unique état terminal des affections défensives ne correspond qu'à un état terminal purement accidentel des affections du besoin.

Cependant, il est facile, et il était évidemment tentant, de rétablir, contre la nature, la correspondance terme à terme, non seulement de ces états, mais de l'ordre de ces états. Il y suffit d'une hypothèse que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois [1] : l'hypothèse d'un état douloureux sous-jacent aux appétitions et qui les dégraderait à l'état de simples aversions défensives. Le premier tableau commencerait donc, comme le second, par la douleur, et se continuerait comme lui par l'aversion. Suivons l'effet de ce décalage. Le deuxième état du besoin — le plaisir — en devient le troisième et se range naturellement à côté du troisième état de la défense, l'allégement, si même on ne l'y ramène : le plaisir consécutif à l'appétition ne serait peut-être que l'allégement procuré par l'abolition des douleurs subjacentes au be-

[1] P. 14, 20 et 26.

soin : tous les plaisirs seraient négatifs. Reste le troisième état des besoins dans notre tableau, qui paraît alors sans correspondant dans l'ordre des défenses. Mais nous avons dit que la satiété est à peine une affection consciente, et il est d'ailleurs naturel de l'envisager, dans cette hypothèse, comme un allégement complet, une radicale extirpation, des douleurs du besoin. D'autre part, il n'est pas trop difficile, dans une analyse qui s'en tient à de si gros traits, de méconnaître les différences précédemment relevées entre le dégoût et l'aversion défensive et de les assimiler l'un à l'autre. La satiété disparaît donc dans l'allégement et le dégoût dans l'aversion. Seules demeurent les *déceptions* ou suspensions de plaisir, et il faudra dire évidemment qu'elles ne sont que les intermittences de l'allégement. Le tableau des affections, désormais ramassées en un groupe, se ramènerait donc aux quatre états successifs d'une même affection :

1er état : *Douleurs* (excitations *appétitives, répulsives et aversives*).

2e état : *Etats tensifs* de réaction contre la douleur (*appétitions, dégoûts, aversions*).

3e état : *Plaisirs* ou suppressions de douleurs (dont l'état de *satiété* fait partie).

4e état : *Déceptions* ou suppressions de plaisirs.

Ce résumé suffit à faire apparaître les artifices qui supportent cette simplification et qui donnent l'illusion d'assurer l'unité chère à la faiblesse de l'esprit sur la division naturelle des choses. En suivant l'ordre de ces états, on reconnaîtra ces artifices dans les assimilations suivantes :

1° Les excitations appétitives sont des douleurs.

2° Les dégoûts, et même les appétitions, sont des aversions.

3° Les plaisirs ne sont que des fins de douleurs, et la satiété n'en est qu'une fin particulièrement radicale.

Il est évident que les deux premières thèses sont connexes et que l'unique moyen de faire apparaître les appétitions comme des aversions (2e thèse), c'est de les présenter comme des réflexes de la douleur : il faut donc y révéler des douleurs latentes (1re thèse). La théorie sous-jacente au second tableau se ramène donc à une conception sceptique de l'appétition (qui ne serait qu'une aversion déguisée) et à une conception négative du plaisir qui ne serait qu'une suspension de douleur (3e thèse). Et ce sont ces deux thèses que nous devons écarter si nous voulons justifier le premier tableau,

rendre au plaisir sa positivité, à l'appétition sa spécificité, à l'un et à l'autre leur autonomie radicale à l'égard des défenses et des douleurs. A la vérité, la théorie en discussion n'est même pas double : la théorie du plaisir ne peut y conserver qu'une indépendance précaire ; facile à débouter de ses prétentions, nous verrons qu'elle ne parvient à retenir quelque apparence qu'en se rejetant sur la théorie de l'appétition, qui nous apparaîtra à nouveau ainsi comme le véritable nœud de tous les problèmes de la vie affective.

2° Critique de la théorie négative du plaisir

La première difficulté que rencontre cette théorie, c'est précisément de maintenir au plaisir son caractère physique. Un plaisir négatif est aussi peu physique qu'une douleur négative. Nous avons dit l'analogie de ces deux formes d'affections (1) ; on est donc autorisé à les comparer et à les juger l'une par l'autre ; or il est certain que la douleur négative de la *déception* n'est jamais ressentie comme une douleur physique. C'est une surprise, une colère ou un désespoir, bref, une émotion violente, accompagnée, comme toutes les émotions de ce genre, d'un ébranlement organique et nerveux intense, mais exempt de tout élément sensitivement douloureux. Elle nous rend à l'état physique auquel le plaisir avait mis un terme, mais elle s'en distingue très nettement. De même donc, l'affection constituée par la suspension de la douleur physique ne renferme en somme rien de physique. C'est une surprise joyeuse, qui enveloppe, comme la surprise colérique inverse, une secousse plus ou moins vive correspondant à la libération des muscles bandés contre la douleur : d'où les rires, les pleurs, les chants, les danses... Mais des mouvements liés à une émotion agréable n'en font pas pour autant une sensation.

Tout autre est évidemment le caractère du plaisir alimentaire ou sexuel c'est-à-dire du plaisir lié à l'appétition. Nous l'avons décrit comme étroitement lié à la sensation, au sein de laquelle l'appétition l'engendre (2) ; et, dans la mesure où il déborde la sensation, tant s'en faut que ce soit pour revêtir un caractère moral que c'est presque, au contraire, pour nous devenir plus physiquement intime encore (3).

---

(1) P. 31.
(2) P. 6.
(3) P. 21.

Il est apprécié — et décrié — comme *charnel* : ses amis, comme disait Platon, et ses ennemis s'entendent à juste titre pour y reconnaître une vibration de la chair entière. D'ailleurs, cette vibration, à l'inverse de la secousse émotive du « plaisir » purement négatif, qui tire sa force du contraste qui la constitue et dont l'agrément se mesure à la douleur qu'elle surmonte, succède souvent à des stimulations si faibles qu'elles peuvent être inaperçues ; et cette observation nous confirme que le plaisir physique, qui ne pourrait naître de la douleur sans cesser d'être physique, a aussi effectivement d'autres sources. Le « plaisir » négatif vient d'une excitation ou plutôt d'une cessation d'excitation tout extérieure, comme la douleur qu'il remplace : il est moral justement comme le sentiment d'une agression disparue ; le plaisir positif prolonge et amplifie une stimulation tout interne ; plus on y descend pour l'approfondir, plus on y creuse jusqu'aux sources mêmes de la nature et de la vie.

Moral et émotif (et non physique et sensitif), le plaisir négatif l'est encore par son caractère mnémonique. Et c'est un caractère que l'étude de la *douleur négative* nous aide encore plus facilement à surprendre dans le « plaisir » qui lui est symétrique. Il est bien évident, en effet, que cette douleur est liée à la mémoire dans tout ce qu'elle a de proprement sensitif et non de simplement moteur : c'est une souffrance de comparaison entre présent et passé. C'est la révolte violente de l'être brusquement arraché du ciel. Or on s'apercevra qu'il n'en va guère autrement pour le plaisir négatif ou impression de soulagement. Cette impression délicieuse est instantanée ; elle coïncide avec ce moment limite qu'est la fin d'une douleur ; elle résulte du sentiment d'un contraste entre deux états *successifs*, et, en ce sens, elle n'existe aussi que par le souvenir. C'est donc un état autant moral que physique, dont, sans doute, l'importance émotive est considérable, mais dont la réalité n'en demeure pas moins presque purement imaginative. Il suffit de songer que l'état qui suit immédiatement une douleur intense, brusquement disparue, n'a rien qui le distingue sensitivement de ceux qui viendront ensuite et qui bientôt paraîtront tout à fait inaffectifs. Et lui-même, évidemment, paraîtrait tel, si le souvenir de la douleur antécédente disparaissait avec cette dernière. Un plaisir qui mérite le nom de *physique* ne peut avoir ces caractères, et il en a effectivement de tout autres. Il ne suppose ni mémoire, ni sentiment de *contraste successif*. Il est lié, non pas à la cessation d'une douleur, laquelle, étant une limite, est un état sans durée, mais à des besoins actuels qui se prolongent et qui le prolongent

dans le temps. On voit que le plaisir ne peut devenir négatif sans se volatiliser, comme la « douleur négative », en pure émotion-choc. Mais c'est ici que la théorie du plaisir, dépossédée de son fondement propre, se rabat sur la théorie de l'appétition et cherche à en tirer une justification à la vérité bien autrement spécieuse.

3° Critique de la théorie sceptique de l'appétition

Si le vrai plaisir, le plaisir *physique*, ne peut être un sentiment de *contraste successif*, qui ne serait qu'un état de pure mémoire, on peut se demander s'il ne serait pas une sensation de *contraste simultané* entre une impression d'allégement correspondant à la suppression *partielle* de l'appétition et une impression douloureuse qui résulterait de sa persistance *partielle* : de sorte que le plaisir physique, même le plus caractérisé, ne serait encore qu'une *cessation continue de douleur*. Ce que nous appelons l'appétition, d'où naît le plus caractérisé des plaisirs, ne serait sans doute pas une simple douleur, qu'un excitant instantané produit et que la réaction appropriée peut aussi chasser en un moment ; ce serait comme une *charge douloureuse* qui ne peut se libérer qu'en explosions successives. Mais chaque explosion, jusqu'à la dernière, qui seule assure la libération totale, laisse un potentiel d'énergie douloureuse ou de douleur dynamique qui continue à se manifester par de sourdes irritations. L'excédent de douleur insoulagée forme donc un *permanent contraste* avec l'impression hédonique de soulagement partiel. Et, quoique légères en soi, les excitations de libération peuvent produire un plaisir intense par leur sommation. Ainsi pourrait être présentée une théorie où nous n'avons pas de peine à reconnaître le principe des vues de M. Cellérier sur le besoin. Ce dernier avait été conduit à définir tous les besoins comme de véritables *décharges de douleurs*. La définition n'est que trop vraie pour les pseudo-besoins d'où on l'a tirée, et nous avons pu nous contenter, pour critiquer la thèse, de signaler les lacunes de ses exemples. Mais, comme, nonobstant, elle aboutissait à une théorie générale du besoin, elle n'a guère pu manquer d'aboutir aussi, sans chercher, d'ailleurs, à s'exemplifier davantage, à une théorie générale du plaisir, qui nous en impose une seconde critique. C'est en quelque sorte la forme moderne et physiologique de la théorie platonicienne. On ne reconnaît plus de besoin original qui puisse donner naissance à un plaisir pur et positif : le plaisir ne peut donc plus être qu'un état relatif et négatif. Sans doute, il ne

résulte pas, comme disait Platon, du soulagement de la *douleur de besoin*, mais il résulte toujours du soulagement de la *douleur* ; il est exactement concomitant et exactement proportionnel à cette dernière (429-430). Toute la vie affective primaire a sa source dans la douleur, état dynamogène d'où sortent des mouvements de libération diffus et inefficaces que l'expérience coordonne en réactions précises et efficaces qui donnent le plaisir et qui en tirent un surcroît de facilité (440-441). Le plaisir n'est donc à nouveau qu'une libération de la douleur, et, si M. Cellérier peut rejeter la thèse de leur étroite corrélation [1], c'est seulement en ce sens (p. 427) qu'ils ne se suivent pas dans une échelle quasi thermique où l'on passerait de l'un à l'autre par un zéro d'indifférence affective : ce n'est évidemment pas en ce sens qu'ils n'appartiennent pas à la même fonction : au contraire, il est bien manifeste qu'à ses yeux le plaisir est lié à la douleur comme à sa cause première et à son ingrédient constitutif.

Cette thèse serait donc pleinement naturelle et presque imposée si le besoin n'avait d'autres formes que celles dont M. Cellérier a fait l'étude. Alors tout besoin serait douloureux, parce que tout besoin n'exprimerait qu'une lutte contre la douleur ; et le plaisir ne pourrait plus sortir du besoin qu'en sortant de la douleur même. Mais il en va tout autrement si le véritable besoin est, comme nous l'avons montré, radicalement différent de l'élément dynamogène de la douleur. Toute confusion de l'appétition avec les douleurs de faux-besoin une fois écartée, l'assimilation de la première à une douleur ou à une charge de douleurs, n'apparaît plus que littérature enveloppée dans le manteau de la physiologie. M. Cellérier, ni aucun savant, à notre connaissance, n'ont jamais tenté cette assimilation qu'à l'abri de cette confusion. Attaquer l'assimilation après avoir écarté la confusion, c'est moins attaquer au fond leur théorie qu'en dégager la vérité profonde d'une erreur de généralisation qui la compromet.

Sans aucun doute, si nous ne cédions communément en cette matière ni à un entraînement de généralisation prématurée, ni à un penchant de dramatisation littéraire, l'évidence journalière et le sentiment intime suffiraient à nous convaincre que nos plus grands plaisirs suivent communément la satisfaction d'appétitions ou à peine conscientes ou d'une conscience toute motrice. Ce sont des appels pressants, sans le moindre trait commun avec des douleurs même

---

[1] « Le plaisir et la douleur primaires ne sont pas plus le contraire l'un de l'autre que la mort n'est le contraire de la naissance » (427).

légères : car les douleurs même les plus légères ont précisément pour caractère de nous révolter musculairement ; personne ne peut supporter sans un raidissement de la volonté la douleur de la piqûre, fût-ce à son seuil (qu'il ne faut pas confondre avec celui du picotement). On ne trouvera pas dans la stimulation normale du besoin le moindre germe de tels sursauts. L'appétit proprement dit, avant d'arriver à la faim, dont nous aurons à parler — mais qu'est-il besoin qu'il y arrive? — présente un caractère non pas dolorifique, mais essentiellement impulsif, et c'est évidemment parce qu'il n'a rien de douloureux qu'il constitue une disposition si communément desirée, provoquée et entretenue. La remarque s'applique dans la même mesure à l'*appétit sexuel* — si bien nommé, comme nous le relevions ; — et il faut croire que les « douleurs » qu'on prétend y surprendre dans une philosophie assez pessimiste de l'existence sont en réalité bien sadiquement charmantes, puisqu'elles sont ordinairement regrettées et recherchées par ceux qui les ont le plus vivement ressenties, bien loin d'inspirer cet effroi et cette répulsion instinctive que détermine la moindre douleur physique véritable. Or, remarquons bien que ces « douleurs » sont liées au besoin purement physique tout autant qu'à celui qui est mélangé d'éléments supérieurs ; elles appartiennent à la psychologie de la débauche comme à celle de l'amour ; elles appartiennent surtout à sa méthode, qui se ramène à la culture intensive du besoin. C'est qu'en réalité il ne s'agit point de douleurs vraies, mais seulement de *non-satisfactions*, dont les formes les plus pénibles sont aussi intimement relatives au plaisir que les douleurs les plus légères lui sont étrangères et hétérogénes. Elles le contiennent, en effet, toujours en germe et même en sentiment, puisqu'elles ne sont que la répression d'un besoin qui en est la source directe, la condition nécessaire et la promesse plus ou moins prochaine

Seulement la littérature intervient là-dessus, et, confondant physique et moral, nous persuade, ou du moins tente de le faire (car nous venons de dire qu'elle ne réussit guère à mettre nos actes en harmonie avec ces apparentes convictions), qu'au sein même du plaisir actuel la jouissance résulterait de la simple suppression progressive de quelque douleur inhérente au besoin. Assimilant, semble-t-il, plaisir et paresse, on sépare, dans la même affection, un état de plaisir proprement dit, que l'on veut réceptif et négatif, d'une activité qui ne pourrait être que douleur, alors que cette activité, comme nous l'avons montré [1],

[1] P. 5-6.

n'est pas seulement le stimulant le plus puissant de ce plaisir, mais qu'elle en est même l'ingrédient le plus intime. Il n'est pas jusqu'aux mélancolies métaphysiques de l'amour que l'on ne mette au compte d'une souffrance inhérente à l'appétition même. Le *Surgit amare aliquid* de Lucrèce (IV, 1126) est communément interprété en ce sens, qui est certainement faux et même contradictoire à l'esprit du texte. Car cette amertume est au contraire un trait dont Lucrèce a parfaitement relevé le caractère tout imaginatif et passionnel : *Veneris sine pœna commoda* (1064). La tristesse de l'inassouvissement du besoin dans le plaisir est un sentiment d'ordre moral, même peut-être assez élevé, et ce sont des considérations qu'il faut écarter avec soin d'une étude du plaisir physique, si l'on veut conserver quelque espoir d'en démêler les caractères spécifiques et originels. Concluons que le véritable besoin est la source d'un plaisir qui ne contient en soi aucune douleur *inhérente*, comme la douleur est la source d'un pseudo-besoin répulsif dont la satisfaction ne produit aucun plaisir. Purement nominale, littéraire et morale est la douleur qu'on croit inhérente au vrai besoin ; purement nominal, imaginatif et moral le plaisir qu'on croit inhérent au faux.

4° La douleur et l'appétition intensive

La douleur n'est pas inhérente à l'appétition, puisque cette dernière existe normalement et presque universellement sans douleur : mais ne pourrait-on pas dire qu'elle en est au moins la forme intensive, et ne semble-t-il pas en effet que le besoin ne peut s'exaspérer par la non-satisfaction sans donner naissance à des douleurs? Nous avons dit (1) le caractère captieux d'un tel raisonnement appliqué aux sensations : la douleur qui succède à la sensation quand l'excitation croît n'est pas une forme intensive de cette sensation ; elle en marque au contraire la ruine. Semblablement donc la douleur pourrait succéder au besoin dont l'intensité croît sans en être la forme intensive, mais plutôt quelque secrète décomposition. Encore l'analogie n'est-elle pas si favorable à la thèse. Quand il s'agit de sensation, l'argumentation s'appuie au moins sur un fait incontestable, la corrélation de la douleur avec la croissance de l'excitant. Mais le besoin dont on dit qu'il s'accroît ne s'accroît point en corrélation avec un excitant, il s'accroît en raison

(1) P. 7.

de l'absence d'un excitant. Même un besoin *contrarié*, c'est-à-dire lié à un excitant, n'est pas, comme nous l'avons vu [1], douloureux; mais un besoin non-satisfait n'est même pas un besoin contrarié. Les choses sont ainsi faites que la nature peut à peine contrarier nos besoins et que, même en les contrariant, elle ne nous cause pas ordinairement grande peine ; mais en fait sa malfaisance ordinaire se borne à ne pas les servir. L'intensification du besoin ne peut donc être rapportée à aucun phénomène externe dont les variations pourraient la soutenir et la figurer, et la concomitance de l'intensité du besoin et de la douleur n'est même pas un fait susceptible d'observation. L'intensité ne désigne ici qu'un sentiment intime qui ne peut que difficilement se mesurer lui-même, et la douleur n'est qu'un des signes qui nous font croire à l'intensité, bien loin que l'intensité soit une expérience d'où nous puissions voir régulièrement s'ensuivre quelque douleur. L'argument n'est donc au fond qu'une pétition de principe : il ne nous persuade éventuellement de lier la douleur à l'intensité qu'en tirant parti du jugement spontané qui nous fait définir l'intensité par la douleur. Assurément, ce jugement n'est pas sans quelque base de fait, et l'expérience nous montre bien que les besoins qui deviennent douloureux sont toujours des besoins exaspérés. Mais elle ne nous montre pas la réciproque et que les besoins les plus exaspérés soient toujours accompagnés de douleurs positives. Il y a donc, sans doute, quelques causes qui expliquent la liaison éventuelle du besoin intensif et de la douleur, mais, puisque la liaison, justement, n'est qu'éventuelle, ces causes ne peuvent être cherchées dans la nature du besoin.

Nous venons d'énoncer les deux propositions de notre thèse. Nous montrerons d'abord (*a*), justifiant une vue qui n'a été que proposée, [2] que la douleur et l'appétition forte, même quand elles s'accompagnent comme dans la faim, révèlent encore leur hétérogénéité radicale à l'opposition radicale des réactions dont elles sont la source, et qu'en effet leur concomitance n'a nullement besoin de s'expliquer dans leur dépendance mutuelle. Et nous montrerons ensuite (*b*) qu'elles sont loin de s'accompagner toujours, même dans des formes jugées fort intenses de l'appétition (appétit sexuel). Ainsi serons-nous ramenés par deux chemins et deux exemples à la position que nous ne cessons de défendre : c'est que la douleur qui accompagne éventuellement le besoin ne fait pas partie de sa nature propre, mais, identique aux

---

[1] P. 23.
[2] P. 14.

autres excitations douloureuses, se rattache aux mêmes causes que ces dernières, à savoir des causes qui, contrairement à celles du besoin, sont toujours étrangères à l'être même.

a) L'appétit et la faim

1° Toutes les fois que des douleurs sont normalement liées au besoin intense, comme dans la faim et dans la soif, il est d'expérience évidente que les moyens naturels employés pour apaiser le besoin ne sont pas les moyens naturels employés pour éliminer des douleurs. Les douleurs de la faim sont ressenties principalement dans la région épigastrique, et celles de la soif dans la région de la gorge et de la bouche, et il faut reconnaître que les recherches de Cannon et Washburn (1) paraissent susceptibles de rendre à ces sensations une signification que les expériences anciennes de Dupuytren et de Magendie, confirmées par celles de Cl. Bernard, de Longet et de Schiff (2), avaient longtemps fait regarder comme assez négligeable dans l'étiologie du besoin. Cependant, de la thèse ancienne, elles ont laissé subsister que le *malaise du besoin* ne peut être soulagé d'une manière quelque peu efficace et durable par aucune action purement locale ; et, sur la possibilité de soulager localement au moins la *douleur locale* elle-même, ces auteurs n'avancent guère que des faits depuis longtemps connus dont la portée est assez sujette à discussion (3). Du reste, l'hypothèse que l'on pourrait découvrir un remède local quelque peu radical aux douleurs locales de la faim et de la soif ne saurait diminuer l'impor-

---

(1) An Explanation of Hunger, *Americain Journ. of Physiol.*, 29 (1912), p. 441 et suiv. — Cannon, Les bases physiolog. de la soif, *Rev. gén. des sciences*, 30 (1919), p. 69 et suiv.

(2) Pour le détail de ces expériences, voir A. MAYER, *Essai sur la soif*, Alcan, 1901, p. 14-17. Et pour leur critique, voir Cannon, art. cité, p. 72.

(3) Par exemple, l'action de la cocaïne sur le pharynx dans la soif d'après les expériences anciennes de LUPIDI-CHIOTTI et de FUBINI (1885) et celle de VALENTI (1910) (V. art. cité, p. 71). A. MAYER avait mentionné un fait analogue (ouv. cité, p. 144). Le soulagement ne dure que de 15 à 35 minutes. Pour la douleur locale de la faim, CANNON et WASHBURN signalent (art. cité, p. 443) « l'effet calmant de l'absorption de matières indigestes ». Mais le fait est contesté (Turro, mém. cité, 4e art., p. 431). En tout cas, il semble que l'on ne sorte pas là de cette « fausse satisfaction » et de cette « auto-déception » si bien décrites par WETTENDORF (travaux du Laboratoire de l'Institut Solvay, Bruxelles, IV, 1901, p. 353 et suiv.) et déjà signalées par BEAUNIS (*Sensations internes*, p. 27).

tance du fait que la nature, pour les soulager, procède d'une manière essentiellement générale (1) et en nous déterminant à des actes de préhension manuelle et buccale, de succion (nourrisson), de mastication, de déglutition, etc., dont le rapport avec le soulagement de la douleur locale nous est d'abord complètement inconnu et nous reste toujours obscur et insaisissable (2). Tel est le fait dont nous disons qu'il nous apporte un renseignement décisif sur la nature du besoin comme il est senti par la conscience. C'est qu'en effet les défenses de la nature à l'égard de la douleur sont uniformes, et elles consistent toujours en une action, directe ou indirecte, sur son siège apparent. Sans doute, le siège des douleurs peut être mal connu ; du moins, la localisation, même si elle n'en est pas illusoire matériellement, peut être trompeuse pratiquement, (comme dans le cas que nous étudions et qui est bien loin, ainsi qu'on le verra, d'être unique), si la douleur localisée est liée à des causes qui ne sont pas elles-mêmes localisées, ou qui ne sont pas locales ; néanmoins, dans ce cas comme dans les autres, la nature ne connaît et ne conçoit d'autre défense contre la douleur, phénomène senti local, qu'une action répulsive elle-même dirigée vers le point apparemment douloureux. Si donc nous avons, comme il vient d'être dit, une autre réponse aux douleurs de la faim

(1) Nous disons : « essentiellement », car tel moyen comme la déglutition salivaire employée pour apaiser la sécheresse du pharynx dans la soif ne saurait être évidemment regardé comme la défense propre et essentielle de l'organisme contre cette affection.

(2) Même dans la soif : car, sans doute, on pourrait alléguer que, la soif étant essentiellement ressentie comme une sensation de brûlure dans la gorge, le soulagement de cette douleur par l'absorption d'eau fraîche doit nous apparaître bientôt comme un fait aussi naturel et aussi intelligible que le soulagement des brûlures cutanées par des compresses froides. Mais l'eau, dans la soif, n'est pas utilisée à la façon de cet agent tout local qu'est une compresse : elle est *avalée*, et nous éprouvons l'irrésistible besoin de l'avaler. Elle n'est pas *envoyée* à la gorge, mais à *ses au delà* ; c'est au besoin général, non à la douleur locale que nous l'adressons en remède, et il n'est pas dans la nature de soulager la gorge altérée par de simples gargarismes d'eau fraîche. Du reste, la soif la plus vive peut être apaisée par de l'eau tiède et même de l'eau chaude ; l'organisme altéré y trouve, — sinon un plaisir aigu, — du moins un moyen de soulagement vif et presque immédiat, qu'il accueillera toujours avec transport si l'eau fraîche lui fait défaut. Enfin, une brûlure ordinaire peut être soulagée par le contact d'un *solide* froid, par exemple, d'une lame de métal, aussi bien que par celui d'un liquide froid : il est évident que la soif n'appelle et même ne tolère naturellement aucun remède de ce genre. — C'est, dira-t-on, qu'elle est douleur de sécheresse autant que brûlure. — Mais la sécheresse n'est ailleurs ni douleur, ni même sensation : ce qu'on appelle sensation de sécheresse n'est donc ici que le besoin d'eau et ne saurait, par conséquent, l'expliquer.

et de la soif, c'est que nous saisissons en elles ou auprès d'elles autre chose que des douleurs, et ce ne peut être que le véritable besoin.

Or notre réponse à ces douleurs, comme nous venons de la décrire, est en deux sens différente d'une action localement expulsive. Au lieu d'une action dirigée vers le lieu douloureux, elles voient naître, même originellement, un mouvement dont le but premier, c'est-à-dire la captation de l'eau ou de l'aliment, est extérieur, non seulement au lieu de la douleur, mais même à celui du corps, et dont la direction dernière est une région du corps, du reste inconnue, mais située bien au delà du siège de ces douleurs. Ces douleurs n'expliquent donc pas ce mouvement dans sa forme et sa direction (1). Elles n'en expliquent pas non plus la force. La douleur locale, en définitive infiniment légère, dont s'accompagne la première morsure de la faim est hors d'état d'expliquer le développement moteur formidable d'un appétit qui se satisfait. Cependant, le besoin alimentaire, c'est principalement une impulsion à manger, ce n'est qu'accessoirement une affection. La faim n'est pas tant une douleur qu'une appétition, et c'est pourquoi les mouvements qu'elle détermine ont pour but d'appréhender une chose externe, et non d'atteindre et de soulager un tissu en état de crampe. Ce fait psychologique trouve son expression dans le fait physiologique relevé par Pavlov, qu'en sectionnant « les différents nerfs qui partent du tube digestif,... on n'a jamais constaté la perte par l'animal de la réaction motrice positive vers l'aliment, ou, pour employer les termes ordinaires, de l'appétit » (2). L'appétit, en effet, est *réaction* plus que *sensation*. Quand nous mangeons par grand appétit, l'appétit est cette sollicitation intérieure qui presse et dirige les mouvements d'appropriation et d'ingestion de la nourriture et qui, finalement, en s'éteignant, les restreint et les suspend (3). C'est un sentiment indéfinissable de vide et d'appel. Quand les contractions douloureuses de l'estomac sont suspendues, l'appétit reste, — comme d'ailleurs il leur préexiste (4) — et c'est alors qu'il exprime sa vraie nature.

(1) Voir A. MAYER, ouv. cité, p. 145. M. MAYER ne reconnaît à la douleur locale que la valeur d'une excitation de déclanchement par le moyen de laquelle l'impulsivité diffuse et profonde se convertit en une impulsion déterminée vers un objet externe.

(2) *Le centre de la faim*, conférence publiée dans le *Journal de psychologie*, 1921 (p. 274).

(3) Voir R. TURRO, mém. cité, 3e art., 1911, p. 333.

(4) Même dans les expériences de WASHBURN, qui, d'après les détails qui nous sont donnés (p. 449), se met en état de *faim continue* avant de rechercher expérimentalement à quoi correspondent dans son estomac les douleurs discontinues qui ne sont guère que *les maxima* et *minima* de la faim.

Cannon et Washburn passent sous silence, d'une manière générale, tous ces éléments d'impulsivité qui *précèdent* et *suivent* la douleur locale et dans lesquels la monographie si complète d'André Mayer nous la présentent comme submergée : (ils parlent en particulier comme si tous les malaises de la faim disparaissaient au troisième jour de jeûne et ne font aucune mention du délire famélique). Mais plus particulièrement leur thèse repose sur une véritable élimination de l'élément d'appétit au sein de la faim et de la soif. Le seul appétit dont ils tiennent compte — et qu'ils ont bien raison, à la vérité, comme ils l'entendent, de distinguer de la faim et de la soif, — n'est pas un besoin, mais un *désir*, au sens précédemment précisé de ce terme [1] : c'est le désir, — acquis, comme tous les états de ce genre — de tels ou tels plaisirs du goût révélés par une expérience antérieure, et dont ils disent qu'il peut nous pousser à boire et à manger sans aucun besoin. Nous étudierons cette affection importante, où, du reste, l'élimination du besoin n'est jamais complète, mais qui n'en reste pas moins un état assez spécifique. C'est donc un appétit dans le sens un peu technique du terme vulgarisé par Pavlov et récemment bien défini par Turro [2]. Mais il existe et nous venons de décrire un appétit bien différent, besoin autant que désir, auquel, du reste, s'applique le plus communément, nous semble-t-il [3], l'expression populaire. C'est cet appétit que Cannon et Washburn négligent et qu'il est cependant aussi difficile de séparer de la faim et de la soif que de concilier, dans son existence et sés caractères, avec une théorie sensualiste de ces deux besoins. Il manifeste, au milieu des douleurs de la faim et de la soif, une appétition qui n'est pas expulsive, et localement expulsive, mais illocalement impulsive, et qui poursuit sa satisfaction par des moyens issus de prénotions organiques, et non pas d'excitations douloureuses occasionnelles. Cette aspiration, même dans la douleur violente des crampes stomacales, continue à chercher l'*aliment extérieur* dont elle porte en elle la préconnaissance ; elle néglige les moyens d'action que la science et la technique pourraient lui permettre de découvrir et de mettre en œuvre à l'égard de ces douleurs mêmes. Le besoin se présente donc ici comme une impulsion qui suscite

---

(1) P. 22.

(2) *Ibid.*, p. 345-354. Il y définit l'appétit comme la « faim cellulaire » devenue « représentative des choses alimentaires » grâce aux expériences sensorielles associées à l'expérience trophique (p. 354).

(3) C'est l'opinion de Pavlov lui-même, comme il ressort du texte cité un peu plus haut. Voir Beaunis, ouv. cité, p. 24, note. Mais la question est secondaire.

des réactions conservatrices originales *avant* la douleur, *après* la douleur et même *au sein de* la douleur. Dans ces conditions, comment pourrait-on soutenir que c'est la douleur qui lui donne naissance et le constitue?

Comme le besoin, même accompagné de la douleur, conserve auprès d'elle une spécificité qui s'avère dans les impulsions qu'il provoque, il en témoigne encore dans les plaisirs dont il reste la source éventuelle, et qui ne se ramènent jamais au simple soulagement des douleurs de l'estomac et du pharynx. Une analyse que nous pouvons nous dispenser de faire vérifiera facilement sur ce cas spécial ce que nous avons dit de la différence de ces deux sortes de plaisirs et combien le plaisir alimentaire, qui peut être intense même sans douleur préalable, nous est autrement interne et physique que la secousse d'allégement liée à la cessation des crampes de la faim. En ramenant la satisfaction de la faim à ces derniers plaisirs, Cannon et Washburn ont sans doute posé une définition de la faim qui justifie leur théorie, mais il leur resterait, semble-t-il, à présenter une théorie qui justifie leur définition même.

A la réflexion, les sensations de la région épigastrique ou du pharynx, etc., apparaissent comme le résidu d'une dissociation opérée par la conscience même au sein d'un phénomène plus complexe, dont elle dégage et pousse au premier plan l'élément douloureux, tandis qu'elle en néglige et abandonne à l'arrière-plan l'élément d'appétition, qui, comme tel, reste indolore, même quand il est irrésistible. L'élément d'anxiété et d'angoisse qu'on rattache à bon droit à l'appétition, et qui prend, dans sa liaison avec la douleur locale, un caractère en apparence fort douloureux, le perd complètement lorsqu'il s'en sépare (1), et peut envelopper, comme nous venons de le dire, avant même de parvenir à la claire conscience (2), une puissance d'impulsivité formidable.

2° Dira-t-on, du moins, que c'est la douleur qui *éclaire* cette force impulsive? En réalité, la douleur ne pourrait qu'aveugler le besoin en le détournant de son mouvement propre — qui est la recherche de l'aliment et de l'eau — vers des réactions expulsives locales condamnées à rester sans efficacité ou à n'apporter qu'un allégement momentané à la douleur seule. Le besoin inhérent à la faim douloureuse est beaucoup plus éclairé que la douleur même ; car il porte en lui la préconnaissance de son remède, tandis que la douleur, ici comme

(1) A. Meyer, *ib.*, p. 144.
(2) Ib., p. 136.

partout, n'est qu'un instrument de défense locale et ne connaît d'autre remède qu'une réaction expulsive elle-même locale, dont l'effet, dans le cas considéré, est illusoire.

Réaction illusoire, mais qui peut cependant être irrépressible, quand le procédé en est connu. Le besoin suit son chemin, qui n'est pas celui de la douleur ; mais la douleur suit aussi le sien, qui n'est pas celui du besoin. Le besoin n'est pas une réaction défensive, c'est-à-dire une résistance à la douleur, mais il peut en être accompagné, quand il est accompagné de la douleur même. C'est dire qu'il peut être accompagné d'un pseudo-besoin, susceptible même de nous tromper éventuellement sur la nature du vrai. Ainsi la soif pourra-t-elle prendre accidentellement pour nous le caractère d'un besoin de salivation, d'un besoin de nous gratter pour nous délivrer du prurit de l'excitation pharyngienne. C'est ce que concède, du moins, M. Mayer (1). Mais ce ne sont là que des formes de l'effort expulsif que nous savons être caractéristique du faux besoin. Le vrai besoin est ailleurs et il est d'une autre nature. C'est un « besoin cellulaire » (2), une « détresse des cellules » (3), qui, revêt sans doute, une conscience supérieure dans la douleur locale, mais qui explique cette dernière, loin de pouvoir en être expliqué. Eclairé, sinon sur son objet, du moins sur son intensité, comme nous le disions (4), par la douleur qu'il suscite, le besoin dynamique jusqu'alors diffus se transforme en une impulsion ordonnée irrésistible : mais cette impulsion est au service du besoin qui la constitue et non de la douleur qui l'occasionne. C'est ce qui fait, du reste, qu'elle reste impulsion et ne devient pas expulsion. C'est du besoin qu'elle tire sa forme, son objet et son but ; elle ne reçoit de la douleur qu'un stimulant supplémentaire, du reste équivoque et parfois nuisible. Si la défense ne se heurtait pas ici à l'opposition du besoin, et si la douleur avait autant de lumière qu'elle a de force, il se créerait un terrible onanisme de la faim dont il est difficile de supputer les conséquences pour l'espèce humaine.

3° Nous venons de montrer que la douleur n'est ni la *cause* de l'appétition ni même son *guide* et sa lumière. Ne pourrait-elle cependant lui être liée nécessairement ou du moins naturellement d'une

(1) *Loc. cit.*, p. 135. Je ne sais si cette concession ne l'entraîne pas, du reste, dans ce passage, au delà du principe de sa thèse générale, comme il a été défini tout à l'heure (p. 43, note 1),

(2) *Ibid.*, p. 21.

(3) Ramon Turro, mémoire cité, *Journ. de psychol.*, 1910, p. 290.

(4) P. 40.

autre manière, et, en quelque sorte, comme son *instrument désespéré*? L'organisme, lorsqu'il aurait épuisé tous les moyens de résistance, produirait la douleur comme avertissement suprême. La douleur, en effet, si elle n'est pas une lumière, est au moins un puissant stimulant : si elle ne révèle pas le moyen de salut, elle invite impérieusement à le chercher. Et cette hypothèse ne trouve-t-elle pas justement une sorte de confirmation spécifique dans le fait précédemment relevé, que la douleur de la faim et de la soif, à l'inverse de celles que peut écarter une action locale, ne peut se soulager durablement que par des moyens qui apaisent le besoin même? Ainsi semble en juger M. Mayer (1). Et la thèse du major Cannon n'est pas au fond si différente de celle-là (2) : privée, selon lui, des éléments dynamogènes que M. Mayer lui accorde, la détresse organique n'en n'est pas moins à ses yeux un état de fait morbide qui appelle un remède : c'est la douleur qui le lui apporte, et même elle l'apporte ici plus obligatoirement que dans l'autre thèse, où l'organisme tirait de sa seule détresse des réactions conservatrices qu'il tire toutes ici du stimulant dolorifique.

La théorie emprunte sa plausibilité spécieuse et même une apparence d'évidence au fait que la douleur est l'instrument naturel de la défense ; mais elle les perd l'une et l'autre pour qui considère qu'on veut en faire ici un instrument de l'appétition. La douleur est un instrument naturel de la défense parce qu'elle apporte avec elle les lumières essentielles à la défense : la connaissance du lieu attaqué et l'inspiration du mouvement expulsif qui partira de ce lieu ; l'activité défensive y prend conscience à la fois de ce qui la provoque et de ce qui la seconde, de son objet et de son moyen. Mais la douleur, nous l'avons vu, ne connaît ni l'objet de l'appétition ni les moyens de l'atteindre. Bien plus, elle tend à nous en donner une idée absurde. Et elle n'ajoute à l'élan déjà si formidable du besoin qu'un stimulant dont l'énergie est cruellement compensée par son aveuglement et son ambiguïté. Rien ne nous permet donc de croire qu'elle soit *naturelle* au besoin désemparé et qu'elle ait dû entrer comme facteur essentiel dans le calcul de prévoyance, d'ailleurs bien compliqué, que l'on prête à l'organisme en détresse. C'est un fait, du reste, qu'elle ne peut être naturelle, puisqu'elle n'est pas toujours donnée et que le besoin peut

(1) (*ib.*, p. 162-163), bien qu'il ne distingue pas aussi nettement cette douleur – stimulant de la douleur – lumière et qu'il semble plutôt incliner à voir partout une lumière dans la douleur.

(2) Art. cité, p. 78-79.

se manifester par le simple appétit, sans douleur concomitante, même à un stade avancé de l'inanition. Cannon et Washburn, qui relèvent le fait, comme nous l'avons dit, voient assez bien qu'il condamne la théorie classique : « Dans la théorie que la faim est une manifestation du besoin corporel, disent-ils (1) nous devons supposer que le corps cesse mystérieusement d'être en état de besoin après le troisième jour et que c'est pourquoi la faim disparaît : l'absurdité de pareilles idées est évidente ». Elle l'est, à coup sûr, si l'on veut que la douleur de la faim soit produite par l'appétition, suivant une relation causale que nous rejetons. Mais Cannon et Washburn, qui font dériver la douleur de la faim, sans l'intermédiaire du besoin, de la seule détresse organique, n'échappent guère aux mêmes conséquences : car cette détresse ne saurait pas plus que le besoin cesser au troisième jour. Or on veut que son instrument soit la douleur même : « L'apport convenable de nourriture est assuré par la préoccupation d'éviter ou d'arrêter en mangeant les affres de la faim provoquées par les contractions puissantes de l'estomac » (2). L'apport convenable de nourriture ne serait donc plus assuré après le troisième jour? On voit que l'objection se retourne contre la thèse.

On ne peut donc, même sous cette forme, lier la douleur au besoin. La douleur est bien une manifestation locale ordinaire d'un état général dont le besoin est l'expression : cela ne veut pas dire que la douleur soit elle-même l'expression naturelle du besoin. Il ne faut pas prendre la manifestation locale d'un phénomène pour son indication téléologique ni un mécanisme pour une finalité (3). Il est remarquable que Cannon retrouve un « mécanisme » du même genre dans la manière dont l'oxygène est fourni à l'économie de l'organisme (4). Or il n'y a ici ni besoin conscient ni douleur. Et Cannon ne mentionne pas le besoin de reproduction, dont le mécanisme est encore bien plus indépendant de la douleur, comme il sera montré.

Certes, l'adaptation de l'organisme à son milieu ne saurait être facilement assurée par un vague malaise, une impulsivité absolument générale. Aussi bien avons-nous relevé que le besoin n'a nullement ce caractère de généralité. On peut croire que certaines sensations locales des organes qui sont l'instrument immédiat de cette adaptation, le tube

(1) Art. cité, p. 442.

(2) CANNON, art. cité, *Revue gén. des sciences*, p. 78.

(3) CANNON parle d'un « *mécanisme* par lequel les glandes salivaires *servent d'indicateur* du besoin général d'eau du corps » (*ibid.*).

(4) *Ibid.*

digestif dans la faim et la soif, comme les parties sexuelles dans le besoin de reproduction, constituaient, en corrélation avec la mise en train fonctionnelle de ces organes, des réflexes nécessaires sans lesquels l'être vivant n'aurait jamais connu l'appel organique assez nettement pour y faire la réponse appropriée (1) et aussi la faire cesser après le temps convenable (2). C'est ce qui explique sans doute l'importance, si bien mise en relief par M. Mayer, de la sensation locale comme facteur de déclanchement de l'impulsivité diffuse. La liaison organique du besoin aux états locaux n'est pas un fait contraire à notre thèse : il en est un élément. (3) Mais ces réflexes sensoriels locaux n'avaient aucun besoin d'être des douleurs. Ils pouvaient exercer, ils exercent sans doute le plus souvent sous forme indolore cette admirable activité discriminative que M. Turro nous a presque fait toucher du doigt (4). Leurs éléments sensoriels pouvaient y rester étroitement mêlés à des éléments moteurs comme la sourde conscience de réactions électives ; et l'idée que la nature en détresse dût recourir à la douleur comme suprême avertissement n'est justifiée, ni dans un mécanisme de fait que l'on puisse surprendre, ni dans des nécessités inéluctables d'adaptation : elle n'est qu'une extension générale et *a priori* aux activités appropriatives du rôle qui semble appartenir à la douleur dans les activités défensives. La relation du besoin à la douleur reste donc en tout état de cause très mystérieuse, et, quand nous avançons que le besoin est incapable d'engendrer une douleur, nous pouvons même prendre au bénéfice de notre thèse l'échec de toutes les tentatives qui ont été faites pour nous donner d'une telle génération une représentation intelligible.

4° Faut-il donc laisser en suspens un problème sans aucun doute pourtant posé par les faits? La vérité est que les faits le posent autrement que les théories. Une dépendance naturelle, comme elles l'entendent, de la douleur à l'égard du besoin intense, explicable ou non, resterait certainement un fait incompatible avec notre thèse : mais aussi avons-nous vu que ce n'est pas le fait véritablement donné même dans la faim et la soif. La dépendance constatée, qui n'est pas nécessaire, doit tenir au concours des circonstances. Et voici ce qu'on en peut soupçonner. Le besoin n'est qu'une impulsion vers des éléments

(1) Cf. Turro, *ibid.*, p. 293-297.
(2) Cf. *ibid.*, 4e art., 1911, p. 431.
(3) V. précédemment p. 15 et 28-29.
(4) Mém. cité, 2e art., p. 109 et suiv.

extérieurs nécessaires à notre économie et qui y font momentanément défaut. Il peut conserver toute sa puissance impulsive nécessaire sans le secours d'aucun élément dolorifique. La douleur a un autre rôle essentiellement défensif à l'égard des agressions extérieures, ce qui fait qu'elle est essentiellement liée aux tissus périphériques dans le sens biologique du terme. Mais on voit que leur interférence, sans apparaître comme nécessaire, est possible et même plausible. Puisque le besoin alimentaire a sa source dans un dépérissement organique, on peut admettre qu'il est difficile à ce dépérissement de se propager largement sans atteindre de place en place quelques tissus affectés à la sensibilité de réaction aux agressions extérieures. Les désordres qui correspondent dans les tissus au sentiment de la douleur, et dont la physiologie ne nous donne encore, du reste, qu'une idée imprécise, consistent certainement, en tout cas, en quelque dégénérescence des cellules atteintes, et on peut croire que la dégénérescence cellulaire produite par l'inanition et la privation d'eau et celle qu'occasionne une lésion mécanique ou pathologique présentent assez d'analogies pour donner naissance à la même douleur, lorsqu'ils atteignent des tissus sensibles en général à la douleur. On ne saurait guère, du reste, en dire davantage sans entrer dans le domaine des conjectures ; mais ces remarques suffiront peut-être à faire comprendre que, dans la faim et la soif, la douleur et le besoin, liés occasionnellement à la même fonction, puissent n'être point cependant liés à la même cause.

Présenter ainsi le besoin comme une aspiration qui déborde la douleur, ce n'est point, du reste, en faire la caution d'une inanition ou d'une dessiccation tissulaires véritables. Mais le besoin sans base organique profonde imite au moins le besoin organique par cette forme d'appétence impulsive qui est constitutive de ce dernier. C'est ainsi qu'il peut tromper la conscience sur sa véritable signification. La soif paroxystique et la dipsomanie ont leurs sources, comme la soif normale, dans une disposition organique impulsive, à qui la sensation de douleur locale donne seulement une conscience plus nette et un objet plus précis (Mayer, X). On peut croire que, lorsque des besoins de ce genre apparaissent sans autre base apparente qu'une lésion des centres nerveux, c'est en créant quelque diathèse impulsive analogue. Et, lorsque leur cause semble toute locale, comme dans la soif gastrique, que détermine par exemple l'absorption d'aliments salés, l'expérience montre (*ib.*, VI) que cette cause est la forme locale de celle qui, généralisée, produit normalement cette excitabilité et

qu'elle doit par suite la produire sous une forme atténuée. Jamais la soif n'est une simple brûlure ni la faim une simple crampe. Et elles ne semblent pas plus l'être dans leurs formes morbides, nerveuses ou suggérées que dans leur forme normale. Le besoin est toujours ici à base de réactions appétitives, et non pas expulsives, comme est la douleur. Toujours il reste attaché, comme à sa cause, à une anticipation, la douleur à une sensation. Et il en tire une spécificité qui permet toujours de le reconnaître — ce qui était, du reste, une condition d'existence pour l'être vivant — tandis que les douleurs qui l'accompagnent sont des états en eux-mêmes peu spécifiques, qui peuvent se confondre avec les affections de certaines maladies et qui ne s'en distingueraient sans doute jamais bien nettement s'ils étaient séparés de l'appétition qu'ils expriment et à laquelle ils donnent une voix poignante.

b) L'appétit sexuel et la douleur

Si l'exigence du besoin alimentaire n'est pas douloureuse à tous les degrés, du moins l'est-elle toujours à un certain degré, qui pourrait n'être pas le plus haut. Notre seconde thèse est que cette concomitance même limitée du besoin et de la douleur n'est pas donnée dans tous les besoins, et nous espérons faire voir que, dans l'ordre du besoin sexuel, il faut vraiment quelque effort et une réelle subtilité pour retrouver l'analogue de la liaison malgré tout commune entre l'appétit famélique et la faim douloureuse. Mais c'est une vérité qui nous est masquée par deux confusions que nous avons déjà rencontrées sous une forme plus générale.

La première [1] est celle que l'on fait entre la douleur et des malaises d'ordre purement impulsif et tensif qui sont la forme naturelle de l'appétition sexuelle intense. Il est certain qu'en dehors même de ces « tortures » de l'amour insatisfait, dont nous avons montré le caractère imaginatif, le besoin sexuel réprimé donne naissance à une gêne, en partie locale, en partie diffuse, à une sorte d'exaspération tensive souvent désignée comme une douleur (on ne peut reprocher au langage courant un défaut de technicité auquel n'échappe même pas le langage psychologique), et qui peut être en tout cas aussi insupportable que la douleur la plus vive. Les affections sexuelles d'ordre tensif comportent tous les degrés, depuis le malaise presque charmant par où elles débutent,

---

[1] Cf. p. 14, 20, 23, 26, 32-33 et 36.

jusqu'à la violence empoisonnée où l'insatisfaction prolongée les amène ; mais elles conservent, même sous cette dernière forme, comparées, par exemple, aux crampes de la faim, un caractère bien spécifique. Ce sont des appétitions contrariées, non des douleurs positives ; l'élément moteur y demeure toujours prédominant. Et ce fait suffirait à nous indiquer que ce genre d'impressions qui, pour être partiellement locales, n'en restent pas moins assez imprécises, demeurent, beaucoup plus qu'il n'arrive dans la faim, des éléments du besoin proprement dit. Dans la faim, l'*appétit* seul, c'est-à-dire l'appétition légère, peut conserver un caractère presque exclusivement moteur. C'est aussi la prédominance de ce caractère qui en fait l'agrément et une disposition désirée et recherchée. Au contraire, quand l'appétit se développe en faim douloureuse, l'élément moteur s'y dissocie nettement pour la conscience, comme nous l'avons vu, de l'élément sensitif, qui tend à revêtir une acuité de plus en plus spécifique et devient l'objet d'une répulsion qui s'étend au besoin même. Les impressions mêmes locales du besoin sexuel exagéré restent, au contraire, pour la plupart, nettement *besogneuses*. Et c'est ce qui explique que souvent, dans les témoignages qu'elles rendent d'elles-mêmes, le plaisir paraît se mêler inextricablement à la douleur. Elles s'y apparentent, en effet, parce qu'elles le promettent et sont susceptibles de l'engendrer au sein de la sensation appropriée, au lieu qu'elles sont intimement hétérogènes à la douleur véritable. C'est une distinction que nous avons suffisamment justifiée sous sa forme générale.

Mais il existe un groupe d'impressions qui, dans le besoin sexuel, ont un caractère incontestablement dolorifique et qui peuvent donner naissance à une confusion plus importante [1]. Ce sont les impressions de contrariété des évacuations séminales. Sans ressembler aux crampes de la faim ou aux brûlures pharyngiennes de la soif, elles en forment ici, pour les théories sensualistes de l'appétition, un substitut opportun, car elles s'y apparient, du moins, par les mouvements expulsifs qu'elles suscitent et par cette dynamogénie qu'il est si facile de confondre avec l'appétition. On pourrait donc se demander si l'appétit sexuel n'est pas un simple « besoin d'évacuation », c'est-à-dire une forme spéciale de cette réaction défensive contre la douleur que M. Cellérier mettait au cœur de tous les besoins et dont Cannon et Washburn ont fait le principe du besoin alimentaire. Ici encore, par conséquent, le besoin naîtrait de la douleur et n'en serait que le dynamisme expulsif. Telle

[1] Cf. p. 18.

est à peu près la thèse défendue, par exemple, entre les psychologues, par M. Rignano (1) sous le nom de théorie *éliminative*, bien qu'il la distingue (du reste à juste titre) de la théorie *périphérique*. L'excitation douloureuse dont il fait procéder l'appétit sexuel n'est pas, en effet, proprement périphérique. Elle s'oppose aux excitations périphériques comme s'opposent en général les pseudo-besoins d'évacuation aux simples douleurs locales (2). Sa nuance propre lui donne un caractère apparent d'autonomie et d'intériorité qui favorise son assimilation au vrai besoin et lui maintient une véritable spécificité, même à l'égard des douleurs de la faim et de la soif ; celles-ci, en effet, quoique déjà plus internes et plus spontanées que celles qui sont liées à une excitation physique externe, sont malgré tout ressenties dans la superficie des muqueuses : dans le pseudo-besoin d'évacuation, la sensation est nettement ressentie comme interne, ou plutôt comme *incluse*. L'excitant est enclos, et la force expulsive de la douleur se ramène à la force avec laquelle le corps étranger — le déchet organique — se projette lui-même. Dire cela, c'est reconnaître à nouveau les caractères spéciaux de la théorie : ce n'est pas lui accorder une originalité véritable parmi les théories sensualistes du besoin. L'appétition, dans cette conception, reste une défense, une aversion, et la thèse, plus subtile, conserve néanmoins son caractère doctrinal essentiel. C'est une activité qu'on prétend saisir dans une passivité, et l'on peut prévoir, par suite, que l'on n'en pourra saisir qu'une vaine ombre.

1° La méprise apparaît déjà dans les postulats biologiques de la théorie, qui confond la *sécrétion* d'éléments vivants, et même porteurs d'une espèce d'immortalité, par où l'organisme se met à même de recréer hors de soi sa propre substance, avec l'évacuation d'éléments morts, et même mortels pour l'organisme qui les conserverait. Une fonction de secrétion, parce qu'elle se trouve liée à un mécanisme d'évacuation, se voit réduite à une fonction pure et simple d'évacuation. C'est prendre une coïncidence tout extérieure de moyens pour une ressemblance fonctionnelle. En réalité, la fonction de l'évacuation se présente dans chacun des deux cas avec des caractères précisément opposés : dans un cas, elle se suffit et trouve en soi son explication complète : l'évacuation des déchets alimentaires est le but dernier de la fonction ; au contraire, l'expulsion des sécrétions séminales n'est

(1) *Psychol. du raisonnement*, Alcan, 1920, p. 3-9 et passim.
(2) Voir précédemment p. 18.

qu'une partie entre beaucoup d'autres d'un processus organique qui a son prolongement et son terme naturels en dehors d'elle. De là la complexité unique des sentiments qu'elle éveille : les impressions d'évacuation retenue qui correspondent bien, dans les sensations sexuelles, aux pseudo-besoins d'évacuation intestinale ou vésicale dans l'ordre alimentaire, se doublent en revanche ici d'appétitions motrices orientées qui expriment la pure relativité, le caractère purement instrumental du processus correspondant d'évacuation. La nature pourrait toujours assurer spontanément, sans le concours de ces appétitions, la simple évacuation de ces sécrétions. Elle ne le fait point communément, parce que son but n'est pas, en réalité, de les évacuer simplement, mais de leur procurer par l'évacuation une existence nouvelle et plus complète, et par conséquent, de les conserver plus encore que de les expulser. Le faux besoin d'évacuation se trouve lié au vrai besoin d'accouplement, c'est-à-dire à un mécanisme par où la nature cherche à prévenir la perte de ce qu'elle produit de plus précieux. Pour ramener le besoin sexuel aux « besoins d'évacuation », il faut commencer par en éliminer tous les caractères de la sexualité même.

Dira-t-on qu'on peut y être autorisé par l'observation de certaines espèces animales où la fonction génésique semble se réduire effectivement à un mécanisme d'évacuation? Mais la fécondation même du germe expulsé par la femelle du poisson est assurée par des procédés qui, selon des opinions autorisées, ne sont peut-être pas purement chimio-taxiques : le poisson ovipare manifeste pour s'emparer des œufs qu'il féconde la même passion que le vertébré ou l'insecte qui les poursuit au sein de la femelle même.

Au reste, la question est tellement peu résolue par cet exemple qu'elle n'y est même pas posée. L'appétit sexuel est un appétit d'accouplement, et la question de sa nature ne peut par suite, évidemment, se poser que là où l'accouplement est devenu la condition de la fécondation, c'est-à-dire là où les deux fonctions d'évacuation et de copulation sont étroitement réunies. Or elles ne peuvent se réunir sans que l'espèce de finalité très simple qu'on ne peut refuser au moindre mécanisme d'adaptation externe ne pénètre jusqu'au cœur du besoin primitif d'évacuation ; et elle y fera désormais violence à des velléités de sécession qui, plus funestes encore qu'une régression pure et simple à l'état primitif — lequel assurait au moins le salut de l'espèce, — constitueraient par rapport à cet état une sorte de progression absurde et destructive. C'est cette exigence naturelle du besoin — contraire à tout onanisme et à tout malthusianisme — qui empêche la nature

de trouver une satisfaction complète autrement que dans l'union la plus intime des sexes. Et c'est elle que nous sentons agir jusque dans la douleur locale des sécrétions retenues, qui n'est guère concevable que comme un contrôle du besoin organisé et intelligent sur une de ses conditions matérielles et aveugles.

2° La simplification que la théorie éliminative impose aux faits dans l'ordre biologique, elle est amenée naturellement à la leur imposer dans l'ordre psychologique ; et l'aspiration à l'union sexuelle ne peut manquer logiquement de lui apparaître comme un élément adventice et surérogatoire de l'instinct de reproduction. La nature ne pourrait expliquer directement l'impulsion à l'accouplement (1). Elle n'expliquerait directement, au contraire, que certaines tendances sexuelles considérées comme aberrantes (2). Ce n'est pas l'onanisme qui dériverait de l'amour, en nous en fournissant un substitut stérile, étriqué et ruineux, mais au contraire l'amour qui s'expliquerait comme un *phénomène de transfert* du pur onanisme (3) par voie d'association du moyen à la fin, de l'accouplement à l'évacuation. On ne saurait critiquer l'expression sans en préciser le sens : un *transfert* n'est pas une simple *dérivation* ; c'est une *interversion* ; c'est un attachement à contresens ; c'est l'oubli de la fin vraie pour son moyen ordinaire ou commode ; c'est la folie de l'avare qui meurt de faim et de froid sur un grabat plein d'or. L'amour peut être une dérivation, et il peut même dériver, comme il vient d'être dit, d'un simple instinct d'évacuation ; mais, dans cet instinct, *l'évacuation même n'était qu'un moyen* : la *fin*, projetée dans le germe, s'y poursuivait par des affinités étrangères à l'organisme expulseur. Le passage à l'amour, même s'il s'est fait de cette manière, n'a donc pas été le sacrifice de la fin au moyen, mais le sacrifice d'un moyen précaire à un moyen incomparablement plus sûr. L'évolution n'a pas été contresens mais logique profonde. La dérivation n'a pas été un *transfert*. L'explication du besoin sexuel par un transfert n'est donc pas notre explication. Mais elle n'est même pas une explication du tout. Sans parler des paradoxes psychologiques ou moraux qu'elle enveloppe, il nous suffira pour l'écarter de rappeler simplement qu'elle rend l'amour inconcevable dans le germe même qu'on lui assigne, puisque l'évacuation suppose la sécrétion préalable des éléments

(1) Rignano, ib., p. 6-7.
(2) P. 9.
(3) P. 26 et 29.
(4) V. p. 48.

séminaux évacués, et que cette sécrétion, séparée de la fécondation qui en est le terme, apparaît comme une fonction absurde et sans objet.

Toutefois, ce n'est encore là qu'un aspect limité — si important soit-il — des simplifications que la théorie est obligée d'imposer au besoin sexuel pour le faire rentrer dans ses cadres. Nous avons dû la suivre sur son terrain, c'est-à-dire sur le terrain des excitations douloureuses des organes génésiques, et nous avons montré que le besoin sexuel se caractérise, au sein de ces douleurs mêmes, dont l'effet est un mouvement tout expulsif et négatif, par des appétitions positives, et poursuit des satisfactions bien différentes de celles qui résultent de la simple suppression des contraintes d'évacuation. Mais, en réalité, l'appétit sexuel ne se présente pas chez l'homme — ni même chez les animaux supérieurs — comme à ce point replié sur son organe : il enveloppe des appétitions extrêmement complexes et des prénotions extrêmement variées. S'il avait fallu demander à la théorie d'expliquer la masse d'états incontestés de ce genre que provoque chez l'adolescent le premier éveil du besoin, on voit assez du premier coup d'œil comme cette tâche dépasse ses ressources. Cependant, le besoin est lié à tous ces états et sans doute à une infinité d'autres qu'on n'a pas coutume d'en rapprocher et dont l'extension peut à peine être embrassée. C'est ce que nous découvre bien, au point de vue morphologique, l'étude des caractères sexuels secondaires, que tant de biologistes regardent comme inépuisables. Et c'est ce que nous a bien révélé, au point de vue psychologique, la théorie de Freud, quelles qu'en puissent être les exagérations. Le besoin sexuel apparaît véritablement comme le *trieb* fondamental, d'où presque tous les autres procèdent. Non seulement ce n'est pas un faux besoin, plus ou moins analogue aux malaises des contraintes vésicales on intestinales, mais encore c'est le besoin-type, qui, beaucoup plus que la faim et la soif, nous exprime l'élan d'un être projeté par lui-même hors de soi. La faim et la soif accusent beaucoup moins ce caractère du besoin, parce qu'elles sont plus modérées et faciles à satisfaire, tandis que le besoin sexuel est de quelque manière inépuisable [1], — parce qu'elles sont circonscrites dans leur influence, tandis que le besoin sexuel pénètre presque toutes les activités, — mais surtout parce que, liées à des états de douleur qu'elles avivent à mesure qu'elles augmentent elles-mêmes, elles ne peuvent déployer leur puissance sans se pénétrer d'une passivité

[1] V. p. 97-98.

qui est la négation même du besoin. Le besoin sexuel est, au contraire, impénétrable à la douleur et à la passivité. Ses soi-disant souffrances, qui ne sont en réalité que des irritations, ne naissent que du déploiement même de sa force et ne renferment rien par où le monde nous touche en aucune part. Ainsi nous révèle-t-il le besoin comme à l'état de pureté. Ce besoin a ses désordres, symétriques, sans doute, à ceux de la douleur, mais incommensurables à ces derniers. Il peut être haletant, impulsif — au sens clinique, — sidérant, désespérant : il cause peut-être autant de suicides que la douleur, mais il ne peut causer la douleur. La faculté d'anticipation — indissolublement motrice et intellectuelle — en qui nous avons relevé le trait signalétique du besoin, imprime aussi sa marque propre à ces désordres. Ce sont des désordres d'imagination, et d'une imagination qui s'exerce sur des impulsions motrices. Elle n'a qu'à prolonger le travail qui donne, même normalement, naissance aux transfigurations poétiques de l'amour, et par qui le besoin, jusqu'alors diffus, cristallise, suivant la formule connue, autour d'un être. Dans la voie qui conduit à ces désordres, le besoin le plus normal même, en créant l'amour-poésie, nous engage dès l'origine, parce qu'il met le centre de notre vie hors de nous, détache nos mouvements et actions de la dépendance des sensations, pour les suspendre à des images de fantaisie, et nous fait anticiper une réalité inconnue dont les formes n'ont même pas de traits arrêtés. Si la folie sort parfois du besoin, suivant la vue de Freud, c'est que quelque folie fait partie de sa nature même, c'est-à-dire quelque *aliénation* ; c'est que le besoin, en nous faisant vivre hors de nous, nous crée une existence réellement hallucinatoire, dont une part seulement est à nous et dont l'autre nous déborde et échappe à notre mesure comme souvent à notre contrôle. Mais ce germe de folie n'est que le sentiment de notre réalité même, qui n'est point bornée, même en nous, à notre individu et que « l'immense profondeur » de ses exigences élargit par elle seule au delà de toutes nos limites d'espace et de temps.

5° La douleur et le désagréable

Nous voici donc arrivés aux conclusions que nous avions cru devoir formuler d'avance, et il nous est maintenant permis de soutenir avec assurance que les fonctions d'où naît le plaisir ne sont pas celles d'où naît la douleur, ou plus exactement, que les états affectifs de l'ordre physique se répartissent naturellement en deux tableaux :

celui des *appétitions*, qui donnent des plaisirs et ne peuvent donner des douleurs, et celui des *excitations* douloureuses, qui n'ont aucun rapport naturel avec les appétitions et ne peuvent donner que le plaisir de se supprimer elles-mêmes, lequel est une émotion beaucoup plus qu'une affection d'ordre physique. Les deux tableaux sont nettement distincts et ne peuvent être ramenés l'un à l'autre par aucun artifice. Nous avons aperçu, cependant, que, si leur confusion n'a aucune justification profonde, elle peut avoir certaines excuses. La suppression du plaisir physique ne cause aucune douleur physique, mais elle cause une secousse qui est violemment *désagréable* même au physique (1). L'insatisfaction prolongée complète, indépendamment même des douleurs qui peuvent l'accompagner, est souvent un état physique insupportable par lui-même, c'est-à-dire physiquement *désagréable* à un degré extrême. Et le dégoût, qu'on n'appellera jamais douloureux, peut revêtir à son tour un caractère de contrariété physique souverainement pénible ou *désagréable*. Le groupe ou tableau des besoins nous présente donc trois formes de contrariétés, — *suspensive*, *privative* et *répulsive*, — qui, sans être des douleurs, peuvent être, même physiquement, aussi *désagréables* que des douleurs. On s'explique donc que d'excellents observateurs aient pu dire que le désagréable est comme le *genre* dont la *douleur*, d'une part, et les trois états ci-dessus mentionnés, d'autre part, seraient les espèces. Il serait pédantesque, dans l'état actuel de la terminologie psychologique, de vouloir condamner une manière de parler qui correspond à la fois à l'usage de la langue et même à un fait certain. La douleur est du genre désagréable comme l'homme est du genre mortel, ou comme, en général, tout sujet universel est une espèce du genre de tout attribut susceptible de lui être appliqué. Cependant, autre chose est le genre *logique* d'un sujet, autre chose son genre *naturel*. Les relations logiques, même les plus stables, les plus étendues et qui correspondent aux faits les plus intéressants, ce qui n'est peut-être pas tout à fait le cas ici, peuvent être elles-mêmes impropres à servir de base à une classification. Ainsi la chauve-souris a des plumes comme l'hirondelle, mais elle ne naît pas d'un œuf et n'en produit pas, et cette différence a beaucoup plus d'importance pour sa classe que cette ressemblance. De même, il ressort de tout ce qui précède que la ressemblance qui peut exister entre la douleur et le dégoût, par exemple, ou même entre la douleur de la faim et le simple appétit famélique, du fait que ces états sont également désagréables,

(1) V. p. 30 et 34.

n'est qu'un caractère bien secondaire en comparaison de ceux qui les opposent dans leur genèse et leur formation. Est physiquement désagréable toute activité infructueuse ; mais les activités infructueuses peuvent appartenir aux classes les plus différentes, et ce n'est évidemment pas le fait tout éventuel que des activités sont ou non *successful* qui peut les désigner pour une classe commune, car alors elles changeraient de classe suivant qu'elles seraient ou non servies par les circonstances. La douleur ne va pas ainsi d'une classe d'activité à une autre, et il ne suffit pas qu'une activité manque ses fins pour qu'elle y pénètre. Il lui est aussi impossible de s'ajouter aux activités d'appétition, même contrariées, qu'il est impossible au dégoût de s'ajouter aux activités défensives impuissantes, ou au plaisir de s'ajouter aux activités défensives couronnées de succès. Dès qu'on rattache le plaisir, le dégoût, la douleur à leurs sources, on s'aperçoit donc qu'ils constituent des états d'une tout autre spécificité que les agréments ou désagréments physiques, vu que ces derniers n'expriment que les formes alternatives de toute fonction, tandis que les premiers sont liés à des fonctions déterminées et permettent immédiatement de les reconnaître ; dès lors, le fait que deux activités qui échouent, échouent l'une dans des désagréments douloureux, l'autre dans des désagréments indolores, bien loin de nous inviter à réduire la douleur à un genre *naturel* des désagréments, nous avertit que la douleur est un genre d'affection naturel et fonctionnel et que le désagrément ne peut jamais l'être.

C'est une des idées où la psychologie récente des sensations nous aide le mieux à pénétrer. En nous révélant dans la douleur une « sensation », qui doit avoir son siège et son organe, elle nous a presque imposé d'en séparer ces états illocalisables qui accompagnent la contrariété du besoin et qui participent de son intériorité comme de ses variations. Elle a donné une base à cette distinction de la douleur et du *désagréable*, à laquelle la psychologie générale s'essayait depuis assez longtemps sans parvenir, semble-t-il, à lui faire dépasser le stade de la pure description. Le véritable contraire du plaisir, ce n'est pas la douleur : c'est le désagréable non-douloureux. Sans doute, le terme est faible pour désigner certaines affections privatives, s'il prétendait y suffire ; mais il n'y prétend pas autrement qu'il ne prétend désigner exhaustivement la douleur même ; il ne prétend traduire de l'une et des autres que le caractère d'avortement et d'échec qui leur est inhérent. A ce titre, le contraire du plaisir est certainement *du* désagréable, quoique non pas *tout* désagréable. Et c'est ce qui fait que *tel* désagréable puisse se convertir en plaisir, — par exemple les choses repoussantes

en choses avenantes (tabac, morphine, alcool, café, antipathies sexuelles) — et inversement, mais non pas la douleur, comme on l'a écrit [1], en plaisir ou le plaisir en douleur [2].

La pénurie du vocabulaire empêchera sans doute longtemps encore la psychologie de donner à ces distinctions toute la précision convenable. Les termes d'*agréable* et de *désagréable* sont particulièrement impropres à les fixer, parce qu'ils sont chargés de significations morales dont on ne parvient à les dépouiller complètement par aucune réserve de style. Le *désagréable* de la douleur physique est surtout un *sentiment* désagréable [3], et c'est ce qui fait d'ailleurs que la douleur peut être aussi éventuellement agréable (ascètes, masochistes). La douleur physique ne devient désagréable le plus souvent qu'en s'associant avec des aspirations issues de l'être même et que la douleur réveille sans en provenir. La douleur physique est surtout désagréable en ce sens qu'elle est haïssable ; mais nous avons relevé que la haine soulevée par la douleur physique n'est pas elle-même physique [4].

Il est opportun, d'ailleurs, de signaler que la confusion du moral et du physique est plus légitime et naturelle, parce que leur union est beaucoup plus intime, dans l'ordre des besoins. Le « moral » du dégoût a quelque chose de presque physique, et les gens qui nous répugnent moralement ne sont pas loin de nous soulever le cœur. De même l'amour engendré par le plaisir physique a des racines charnelles. C'est que le plaisir résulte d'un besoin qui est déjà un véritable *amour physique*, mais non pas la douleur d'une aversion physique qui serait comme un besoin négatif [5]. Nous aimons physiquement le pain ou une femme, mais nous ne pouvons haïr physiquement l'objet inanimé qui nous blesse, et même nous ne le haïssons pas du tout. Le plaisir avive le désir dont il provient ; la douleur ne peut alimenter une haine où elle n'a point sa source : ce qui fait que l'aversion qu'elle provoque ne lui ressemble pas ; il y a succession causale, mais non filiation, et la dépendance ne s'accompagne d'aucune affinité con-

---

(1) RIBOT, *Psychol. des sentiments*, p. 57-58.

(2) M. BOURDON dit aussi (Traité de Dumas, I, p. 390) que des douleurs médiocrement intenses peuvent se convertir en plaisirs ; mais les exemples qu'il donne (mets épicés, boissons mousseuses), indiquent assez qu'il s'agit, non de la douleur proprement dite, mais du désagréable, une distinction que l'auteur connaît, du reste, mieux que personne, comme on verra (p. 64).

(3) *Traité* de Dumas, I, p. 464-465.

(4) P. 31.

(5) Voir p. 30 et 31.

génitale. On voit comme le besoin et la douleur continuent à marquer leurs différences *de classe* jusque dans les états affectifs dont ils peuvent être la source commune. Ni leurs agréments ou désagréments physiques, ni leurs agréments ou désagréments moraux ne sont simplement des agréments ou des désagréments ; ce sont des agréments ou des désagréments du besoin, des agréments ou des désagréments de la défense ; même dans la ressemblance extérieure qu'imposent aux deux activités irréductibles des circonstances semblables, l'irréductibilité du genre maintient des différences qui continuent d'accuser les cadres véritables de la nature.

Or, si nous admettons ainsi de rapporter même les contrariétés, fussent les plus *désagréables*, du besoin à la même source que le plaisir, on voit qu'il est bien vrai sans aucune réserve que tous les états affectifs de l'ordre physique se rangent d'eux-mêmes sous deux groupes complètement hétérogènes, le plaisir et la douleur, dont l'opposition exprime celle des fonctions qui leur correspondent : des fonctions appropriatives, par où nous attirons à nous un externe anticipé, mais non encore sensible, qui appartient à notre nature, et des fonctions défensives, par où nous repoussons de nous un externe sensible qui nous est étranger. Et cette définition, génétique et fonctionnelle, et non plus seulement descriptive et empirique, suivant la méthode commune, du plaisir et de la douleur construit une infranchissable barrière organique entre des plaisirs vrais et purs, qui ne supposent pour naître et qui n'engendrent en disparaissant aucune douleur, et des douleurs vraies et pures, qui ne renferment et qui n'engendrent en disparaissant aucun plaisir.

II. — DÉPENDANCE FONCTIONNELLE DU PLAISIR ET DU BESOIN

La première partie de ce chapitre nous a conduits à opposer le plaisir et la douleur aussi complètement que possible et à peu près comme le sujet et l'objet, l'activité et la passivité, la vie organique et la vie sensorielle. Nos démonstrations ont cependant reposé sur un postulat, qui est, à la vérité, communément admis et que par suite on n'aura peut-être pas remarqué, mais qui pourrait néanmoins être contesté : c'est ce postulat que, dès qu'on écarte comme apparents les plaisirs négatifs qui naîtraient de la douleur, le besoin reste l'unique

source possible du plaisir. Nous avons institué une opposition radicale entre un type unique de plaisirs dont nous sommes les *artisans* et un type unique de douleurs dont nous sommes les *patients* ; mais on pourrait se demander s'il n'existe pas au moins quelques plaisirs dont nous serions les simples patients, des plaisirs auxquels nous n'aurions pas à collaborer, que nous recevrions aussi gratuitement que nos douleurs et par où la nature viendrait à nous sans que nous fassions le chemin au-devant d'elle. Cette hypothèse, qui tend à ranger le plaisir, côte à côte avec la douleur, parmi les états sensoriels, menacerait évidemment, si elle était fondée, l'essentiel de nos conclusions. Nous nous proposons de la soumettre à la critique.

I. — LE PLAISIR PUR DE PLATON

Le problème avait occupé Platon, qui en a fait, comme nous l'indiquions au début de ce chapitre, le thème d'une analyse infiniment pénétrante (*Philèbe*, 51 et 52). On ne peut s'étonner d'ailleurs qu'un si grand esprit ait été mis en agitation par le soupçon de l'existence d'un phénomène aussi extraordinaire. A la vérité, il y fut conduit par une préoccupation d'ordre purement moral. L'expérience d'une longue vie ne lui laissait plus croire qu'un idéal de pure raison, comme il l'avait proposé dans le *Phédon* et dans la *République*, fût réalisable. Quel homme voudrait vivre d'une vie d'esprit pur et sans aucun plaisir (22 A)? Et, malgré tout, il continuait à penser que le plaisir ordinaire n'a rien de vrai : les plus certains en apparence ne sont, ou que des *douleurs qui cessent*, ou que des *besoins qui s'apaisent*, et ce sont là, suivant lui, deux formes de jouissance également négatives, relatives et imaginaires (57 A). C'est ainsi qu'il fut amené à rechercher, pour fonder une morale *humaine*, s'il n'existerait pas des *sensations de plaisir*, qui, excluraient, à titre même de sensations, le besoin. Et il se mit en quête de formes figurées, couleurs, sons et odeurs qui fussent agréables indépendamment de tout appétit et de toute passion qu'ils pussent satisfaire (51 B à 52). Mais qu'il en ait vraiment révélé de tels, c'est ce qu'on peut mettre en doute, et, du point de vue qui nous occupe, sa théorie renferme une confusion des sensations agréables *comme belles* et de celles qu'on pourrait dire agréables *comme bonnes* qui lui enlève une part de sa portée. Certes, les sensations *belles* sont bien des sensations étrangères à nos besoins, et en même temps elles sont agréables : on peut donc être tenté de conclure que la beauté sensible est un agrément des sensations qui résulte de ce qu'elles sont

étrangères à nos besoins. Mais cet agrément en tout cas n'est pas dans la sensation comme l'excitation externe la dépose en nous [1]. Il résulte, au contraire, de ce que nous sommes capables de dépasser la disposition purement utilitaire qui sert de principe à la sensibilité. Lorsque la sensation, arrivée au terme de son développement, nous allège ainsi des besoins où elle avait son origine, ce plaisir d'allégement n'est pas lui-même de pure sensation ; il n'est que la relève apportée par quelque sensation à la fatigue d'être besogneux : il est la satisfaction d'une sorte d'appétit d'inaction contemplative. Et cet élément contemplatif de la sensation est un caractère moral étranger à l'impression physique que la sensation produit sur nous. Aussi, même dans les impressions esthétiques élémentaires qui sont à la portée des animaux et des enfants et qui résultent, sans aucun élément surajouté, de la pure sensation des sons et des couleurs, faut-il distinguer le plaisir esthétique du plaisir physique. Cette distinction est difficile, mais elle est capitale. Les sensations parfaitement représentatives sont absolument inaffectives physiquement ; et ce n'est pas ce qui les empêche de donner un plaisir esthétique, c'est au contraire ce qui les y habilite.

II. — LE PLAISIR-CHATOUILLEMENT DE BOURDON

Cette discussion peut sembler tout à fait rétrospective. En réalité, la confusion de Platon est à la base des théories les plus récentes sur la question, et, si l'on peut continuer à soutenir si couramment que toute sensation est capable de donner un plaisir ou une douleur [2], c'est certainement que l'on confond, dans plusieurs d'entre elles, l'agrément esthétique et l'agrément physique ; car il est impossible d'apercevoir quel plaisir pourraient bien éventuellement donner la masse des sensations acoustiques et optiques, si ce n'était un plaisir esthétique. M. Bourdon, cependant, semble avoir été sur le point de découvrir un tel plaisir, qui créerait, dans certains cas, l'émotion esthétique, mais qui pourrait aussi exister sans elle, et, dans toutes les sensations représentatives susceptibles de donner un plaisir tant soit peu direct et immédiat, aussi bien inesthétiques (chaleur, mouvement, odeur, saveur) qu'esthétiques (son et vue), il relève la trace d'un *élément tactile surajouté*, essentiellement un chatouillement, qui

[1] Voir volume précédent : *L'Intelligence sursensorielle*, p. 248 suiv.

[2] WUNDT : So können alle möglichen Sinneseindrücke Lust oder Unlust erwecken. *Grundzüge der physiol. Psychol.*, 6e éd., I, p. 412.

constituerait partout, selon lui, la vraie, spécifique et physique sensation de plaisir (1). Ce serait en quelque sorte la justification physiologique de l'intuition de Platon.

M. Bourdon en prend le point de départ dans les vues modernes sur la douleur. Ces vues tendent en effet, comme on l'a dit (2), à établir que, là où la douleur s'unit à la sensation, l'élément affectif reste toujours distinct de l'élément sensoriel et se rattache à une autre excitation. M. Bourdon, appliquant donc ces théories à l'autre part de l'affectivité, tente de justifier pour le plaisir l'explication qu'elles proposent de la douleur. Cette tentative originale restait, par conséquent, malgré tout, attachée au postulat ancien que la douleur et le plaisir appartiennent au même ordre de phénomènes et relèvent du même ordre de causes (3). Aussi bien ce postulat est-il à diverses reprises le principal argument que M. Bourdon présente au bénéfice, non seulement de la thèse générale, mais même de ses applications particulières. Ainsi fait il remarquer que les sensations douloureuses liées à l'olfaction — et qu'il distingue à propos de celles qui sont simplement désagréables (amertume) — peuvent être attribuées avec vraisemblance à des éléments tactiles que parfois décèle leur dénomination même (odeurs piquantes) ; et ce fait nous est signalé comme entraînant une présomption que les *plaisirs de l'odorat* peuvent également avoir une origine tactile (p. 231). De même, le fait que les douleurs dites internes semblent du même ordre que les sensations tactiles et musculaires périphériques devrait nous inciter, semble-t-il, à conclure que les *plaisirs organiques* sont liés à de telles sensations tactiles (p. 235-236). Enfin M. Bourdon présume, d'abord, que, si la douleur thermique peut être distinguée de la chaleur-sensation, il en est de même du *plaisir thermique*. Et il recherche ensuite quelles sont les sensations tactiles de chatouillement léger et diffus que l'excitation thermique

---

(1) La sensation de plaisir, *Rev. phil.*, 1893, t. II, p. 225 et suiv. STUMPF a repris la thèse que le plaisir est une sensation (*Ueber Gefühlsempfindungen, Zeitschrift der Sinnesorgane, Psychologie*, 1907, t. XLIV, p. 1-49), mais il ne semble pas connaître le travail de M. BOURDON, et ce qui concerne le plaisir, dans cet article consacré à la sensorialité de l'affection en général, se réduit à quelques lignes de peu de portée (p. 22).

(2) P. 27.

(3) « Si la douleur n'est pas une sensation spéciale, il y aurait présomption que le plaisir, *qu'on met d'ordinaire en parallèle avec elle*, n'a pas d'organes spéciaux. » Et réciproquement, par conséquent, que le plaisir est une sensation, si la douleur en est une (p. 226).

agréable pourrait provoquer (p. 230). Ces présomptions perdent évidemment leur force si le plaisir et la douleur sont fonctionnellement aussi hétérogènes que nous avons essayé de l'établir. Et, dans le dernier exemple, à cette difficulté générale s'ajoute l'objection particulière que le plaisir en question n'est sans doute qu'un état négatif et imaginatif lié à une simple cessation de quelque douleur (1). Il n'aurait donc besoin d'aucune cause positive.

Mais arrivons aux plaisirs dont le caractère sensoriel est justifié par des preuves plus directes.

A. *Le goût.* — Pour les *sensations de saveur*, M. Bourdon commence par en isoler l'élément sensoriel des éléments affectifs que la théorie de Wundt en croit inséparables, et il fait fort justement remarquer que la saveur d'un mets peut conserver tous ses caractères sensoriels spécifiques, alors qu'elle perd souvent, la satiété venue, tout ce qui la rendait agréable (p. 231). Conclut-il donc que c'est l'appétit, au sens vulgaire, qui fait ici le plaisir? Il lui accorde, en effet, dans l'espèce, un rôle important, à la vérité en l'appelant une « sensation générale » (*ibid.*), ce qui rend la concession moins onéreuse ; mais surtout il relève que les saveurs, et aussi bien, du reste, les odeurs, pourraient s'accompagner de sensations locales de chatouillement léger et diffus, produites dans la bouche par la chaleur des mets, par la dissolution de certaines substances à consistance soyeuse ou onctueuse comme le sucre, par les mouvements de la mastication et de la déglutition : et ce sont là, à ses yeux, des sensations d'où peuvent naître certains plaisirs que l'appétit n'expliquerait pas et qui peuvent éventuellement y survivre. Ces vues ont pu être empruntées à Mantegazza qui en a exprimé de semblables (2). Elles constituent une analyse des plus utiles de ce plaisir complexe qu'est le plaisir du goût, mais elles ne sauraient constituer une démonstration de son origine sensorielle : car rien ne prouve que les éléments tactiles qu'on y démêle ne tirent point eux-mêmes leur caractère hédonique de leur liaison, soit avec le besoin alimentaire, soit avec quelque pseudo-besoin associé. Le besoin alimentaire, comme les autres, est principalement moteur ou plutôt tactilo-moteur, et il est donc tout naturel qu'il em-

(1) Voir p. 19.

(2) *Physiologie du plaisir*, trad. fr., Alcan, 1876, p. 61 et 63 (que le plaisir du goût est tactile). Cf. p. 72, et 75-76. Même théorie pour expliquer certains plaisirs de l'odorat, p. 88 et 90.

prunte au mouvement et au tact une partie du plaisir qu'il donne. C'est peut-être ce que nous révélera l'étude des éléments hédoniques du tact et des éléments tactiles du goût, en nous montrant que le tact est un sens du besoin autant qu'un sens défensif (1). Il demeure vrai, du reste, que les plaisirs du goût ont tenté de se séparer du besoin alimentaire, comme les plaisirs sexuels de l'appétit génésique ; ces tentatives devront nous retenir un moment (III), mais nous verrons que les résultats n'en ont pas été assez marqués pour mériter d'être enregistrés dans la physiologie du plaisir : ils appartiennent plutôt à son éthique.

B. *Le tact.* — On peut se demander de même si le *plaisir des sensations de mouvement*, lequel, d'après la description donnée, semble bien être une même chose avec celui des *caresses*, existe comme sensation pure et ne se ramène pas à quelque satisfaction secrète du besoin sexuel. C'était bien la thèse de Bain dont M. Bourdon se réclame (p. 228) ; et les textes mêmes où cette thèse est résumée, puisqu'ils font répondre le plaisir en question au *désir* du contact, excluent l'hypothèse qu'il ne soit qu'une sensation de contact.

Peut-être pourrait-on chercher à compléter la thèse de M. Bourdon sur ce point par celle de Mantegazza, quoique cette dernière n'ait pas un caractère aussi décidé. Suivant cet auteur, il existerait un plaisir tactile absolument indépendant du plaisir sexuel et lié à l'exercice de la *fonction* tactile. « L'exercice régulier d'une fonction, dit-il, est toujours accompagné d'un plaisir » (2) ; et tel serait le plaisir propre de la palpation ; il serait produit « par un exercice particulier d'une fonction naturelle » (3). La théorie du plaisir-sensation ne se présente donc pas ici à l'état pur. Le plaisir résulte de l'exercice d'une fonction, et par conséquent est fonctionnel. Il n'est *reçu* par sensation que dans la mesure ou la sensation répond elle-même à un *besoin* que nous avons d'elle. Seulement, toutes les sensations répondraient à des besoins : à côté du besoin de l'objet *complémentaire* et, corrélativement, de la sensation qu'il nous procure en s'unissant à nous, nous aurions, paradoxalement, besoin même des objets *étrangers* et de la sensation qu'ils nous causent en nous affrontant. C'est comme un *besoin de défense* à côté du *besoin d'appropriation*. La lumière comme telle nous

(1) V. p. 161 et suiv.
(2) P. 10.
(3) P. 12.

est douce, le silence comme tel nous est pénible, le contact comme tel nous est agréable.

On aperçoit peut-être les plus apparentes équivoques de la thèse. Le son, la lumière et le contact sont des moyens d'orientation, des avis de danger et des instruments de défense dont le silence, l'ombre et un entourage impalpable nous privent. Leur retour nous rend une sécurité que leur départ nous avait enlevé. Le plaisir qui s'ensuit est d'ordre négatif et en outre d'ordre moral : (c'est une joie). Nous n'avons pas *besoin* de nous défendre, mais nous *craignons* d'en être éventuellement incapables, et nous n'aimons pas autrement le son et la lumière qu'éventuellement un bâton ou un révolver. D'autre part, que l'exercice régulier d'une fonction donne un plaisir, cela n'est manifeste que pour les fonctions assimilatives ; étendre la proposition aux fonctions sensorielles, c'est équivoquer sur le mot *fonction* et poser en principe ce qui est justement en question. Invoquera-t-on le plaisir des muscles qui trouvent dans l'exercice un soulagement à la contrainte douloureuse de l'inactivité prolongée? Mais, d'abord, l'assimilation paraît pratiquement inapplicable à l'ouïe, sens purement réceptif ; l'appareil musculaire de l'œil ne nous fait guère connaître ses exigences ; et il ne resterait donc que le sens tactile en qui l'on pourrait imaginer à la rigueur quelque prurit de fonctionnement susceptible de se soulager dans une palpation. Aussi bien est-ce de ce sens qu'il s'agit, et c'est essentiellement à cette exigence de fonctionnement que Mantegazza ramène les plaisirs soi-disant procurés par la connaissance manuelle des « caractères physiques et mathématiques des corps » (p. 7-8). Seulement, d'après l'analogie des muscles, un plaisir de ce genre ne pourrait être qu'exceptionnel, que lié à une sorte d'ankylose tactile préalable ; il ne le serait nullement à la fonction normale. Nous savons [1] qu'en outre il serait purement négatif : la palpation nous enlèverait une douleur, elle ne nous apporterait pas un plaisir, un plaisir pur. On pressent donc que la thèse aura beaucoup de peine à se justifier dans des exemples incontestés.

Les premiers sont tirés des plaisirs que les enfants éprouvent à manier les choses, à les soulever, à les briser ou à les déchirer pour en connaître les caractères physiques. Il ne s'agirait donc même pas, on le voit, de démangeaison pure. Il s'agit d'un sens de la défense dans sa pleine activité défensive et offensive et qu'animent secrètement toutes les passions de la vie. Visiblement il en tire aussi ses satisfactions,

---

[1] P. 17.

qui ne sont pas plus physiques que le plaisir de dominer un ennemi, et qui sont même en partie intellectuelles : l'instinct de défense se relie à l'instinct de puissance, qui a la connaissance pour moyen. Les manipulations de l'enfant curieux lui donnent un plaisir qui ne vient pas plus de sa main que celles du savant au laboratoire. Mantegazza lui-même le présente comme une « joie » et une « source de joie » (p. 10 et 11). Il ne devrait donc pas en faire état à cette place.

Malheureusement, les plaisirs des *sports*, qui en sont rapprochés plus loin (chap. III) ne sont pas plus probants ; l'analyse n'y laisse apercevoir aucune *tactilité* hédonique véritable. Une action n'est pas une sensation. Une activité musculaire n'est même pas faite de « sensations musculaires », c'est-à-dire de sensations produites par les muscles en activité : elle est ce qui produit ces sensations, et le plaisir consiste autant à les produire qu'à les éprouver. Ou plutôt il peut consister en l'un et en l'autre, en l'activité centrifuge qui lance vers un but externe les puissances locomotrices de l'organisme ou en la passivité centripète qui reçoit les impressions émanées des muscles innervés. Mais ces deux sortes de plaisirs ne sont pas du même ordre. Le second, supposé qu'il soit donné avec le mouvement, (1), est négatif, comme nous l'avons montré (2), et se ramène à la libération de l'énergie motrice accumulée dans les cellules musculaires. L'autre, quand il est donné, ce qui n'est pas non plus la règle, a, en tout cas, de tout autres caractères et de tout autres causes. Il n'est pas donné quand l'activité musculaire est purement défensive, quand elle est centralement mise en action contre un danger sérieux. Nous ne jouissons guère de l'aisance de nos muscles quand elle suffit à peine à assurer notre sécurité. Mais, si cette activité n'est pas de défense, elle ne peut guère être que d'appropriation. L'homme peut bien marcher, courir, sauter, nager, faire de la gymnastique, de la boxe, de l'escrime, du cheval, sans but et soi-disant *pour le plaisir* ; mais ce plaisir de *jeu* ne consiste que dans le fonctionnement désintéressé d'activités cependant intéressées en principe. La fin besogneuse, qui n'apparaît pas dans la volonté consciente, est présente dans l'organisme qui s'exerce. Le plaisir « physique » que nous croyons trouver dans le mouvement, s'il n'est pas négatif, n'est que ce plaisir d'appropriation indéterminée qui est l'âme de tout jeu corporel ; il est supporté par tous les besoins de la vie dont le jeu tire son stimulant secret, et il

(1) V. *ibid.*
(2) *Ibid.*

n'en est que la satisfaction imaginative. Il ne saurait donc à aucun titre être considéré comme une sensation, tactile ou non, ni être dégagé de la dépendance du besoin véritable, c'est-à-dire appropriatif.

Voici donc éliminés tout ce groupe de plaisirs soi-disant tactiles que Mantegazza définit comme « victoire sur une résistance » (p. 16), comme « exercice musculaire », « maniement des outils » (p. 17), et qu'il reconnaissait cependant pour les plus nets, les plus généraux, les seuls bien distincts des plaisirs sexuels (p. 17-18). Mais nous verrons que ceux qu'il énumère ensuite se rattachent facilement en effet au tact érotique, et ils nous serviront même à le définir, autant que faire se peut. Le tact offre donc peu de ressources à ceux qui recherchent des plaisirs purs. M. Bourdon s'en était peut-être aperçu. Il s'attache principalement aux *plaisirs de l'ouïe et de la vue*, et c'est ici surtout que l'on pourrait voir en lui le continuateur, sans doute involontaire, de Platon. A la vérité, s'il enrichit la thèse de ce dernier de certaines suggestions, il ne nous semble pas, malgré tout, qu'il en évite l'équivoque fondamentale et qu'il parvienne à définir un plaisir physique qui ne soit mêlé d'éléments moraux.

C. *L'ouïe.* — Les suggestions dont nous parlons se ramènent, pour ce qui concerne les sons, à l'idée que les plaisirs de l'ouïe s'accompagneraient en nous de chatouillements légers et diffus dus aux vibrations sonores ; et M. Bourdon incline à penser que l'on pourrait trouver dans ces relations le principe d'une nouvelle esthétique musicale [1], où l'on reconnaîtra quelque chose de celle de Stricker. Cependant, sur le point de fait lui-même, les indications présentées appelleraient peut-être quelques réserves. Nous ressentons bien en nous et sur nous des vibrations confusément tactiles en correspondance avec les sons que nous émettons (bien qu'on ne puisse affirmer qu'elles constituent l'agrément de ces sons ni même un plaisir quelconque) ; mais on n'en voit guère, en tout cas, qui correspondent un peu universellement aux sons que nous entendons. — Ceux que nous entendons éveilleraient le souvenir des chatouillements liés à ceux que nous émettons (p. 233). — Ils ne sauraient l'éveiller, en tout cas, que chez ceux qui savent chanter et à qui pourtant les plaisirs de la musique ne sont pas réservés ; d'autre part, un souvenir n'est pas une sensation. Mais notre critique est

[1] P. 234 : « Il est bien évident que le plaisir qu'on éprouve à entendre un morceau de musique renferme beaucoup d'autres éléments que les sensations de chatouillement qui se produisent immédiatement quand nous émettons des sons ; mais tous ces autres éléments s'expliquent en définitive de la même façon ».

plus générale : elle porte sur la réduction même du plaisir musical, soit à une pure sensation, soit à un souvenir de sensation. Ce plaisir n'a pas besoin du souvenir. Le plaisir que nous donne souvent un son par sa seule secousse, qui devance et prévient toute association d'idées, tout souvenir, (la première note jetée par le rossignol dans le silence de la nuit,) est purement physique, en ce qu'il peut être abstrait de toute image et de toute pensée. Il est vraiment lié à la sensation pure, comme les musiciens l'ont souvent relevé (1). C'est l'oreille qui sent la musique, comme l'œil la peinture : ce n'est pas l'esprit et la mémoire. Mais si, d'une part, le plaisir auditif élémentaire est essentiellement dans la sensation, d'autre part, il n'est que dans une sensation qui nous libère instantanément de l'action et qui nous introduit dans le rêve. Le peuple dit que c'est un ravissement. Or ce caractère consiste en une joie, dont certaines sensations sont seulement l'occasion, souvent, du reste, infaillible. Il n'appartient à ces sensations que par un reflet qui leur retourne de la liberté où elles nous ont élevés. C'est ce qui fait que ce caractère est étranger aux *bruits*, qui nous signifient utilement les choses, et n'appartient qu'aux *sons*, qui n'ont aucun sens ni aucune utilité naturels. Et c'est ce qui fait que les *sons* même ne sont jamais produits par les choses, dont la production ne peut dépasser l'ordre du bruit. Il serait étonnant qu'un plaisir purement physique fût exclusivement lié aux sensations produites par des âmes. C'est parce que l'âme seule peut produire un son qu'elle est seule aussi à même de l'*entendre*. Et cela doit être dit du son vibratile comme du son principalement sonore.

C'est là, du reste, un sentiment qui, quoique mal démêlé, est si général qu'on pourrait croire qu'il s'impose à M. Bourdon lui-même, en dépit de son principe d'esthétique. Le plaisir auditif dont il nous parle, et dont il admettrait, par conséquent, de faire, sous certaines formes, un plaisir imaginatif, il nous le décrit encore plus souvent, en effet, comme une « émotion » (p. 232) ou même comme un « sentiment », où la tristesse, d'ailleurs, est susceptible de se mêler au plaisir (p. 233). Seulement, si le plaisir auditif est de cet ordre, il n'importe plus guère qu'il s'accompagne d'un chatouillement, où il ne pourrait plus, évidemment, alors, trouver sa cause suffisante. Ce n'est pas que

---

(1) STUMPF a cherché à dégager cet élément sensoriel pur du plaisir musical, (*Zeitschrift der Sinnesorgane,*) *Psychologie*, t. XLIV, p. 46 ; t. LXVIII, p. 351 ; tome LXXV, p. 39 suiv.), et il croit qu'il peut être l'objet d'oblitérations indépendantes (*musikalische Anhedonie*).

des joies mêmes ne puissent se lier à des causes physiques, et M. Bourdon le rappelle à juste titre en invoquant les points communs à sa thèse et à celle de James et de Lange sur la joie (p. 236). Mais, d'abord, il y a joie et joie, et l'application de la théorie périphérique des émotions aux sentiments esthétiques, que Lange s'interdisait de tenter, ne va pas, comme on sait, sans difficulté. Fût-il, du reste, question d'un état plus grossier où s'ébaucherait seulement l'émotion esthétique, ce serait encore une joie, si c'est une « émotion » et un « sentiment » ; et la joie liée à un chatouillement ne serait pas un plaisir de chatouillement. Lange même n'a pas soutenu que la joie la plus purement dépendante des conditions physiques fût un plaisir physique. C'est autre chose de lier la joie à une vaso-dilatation périphérique et d'en faire un plaisir périphérique de vaso-dilatation. La joie et le plaisir physique sont donc, en tout état de cause, deux choses bien distinctes, et l'on ne saurait jamais voir dans une joie esthétique la pure expression d'un chatouillement physique. C'est, du reste, une assimilation à qui M. Bourdon lui-même, si scrupuleux dans la démonstration, ne fait pas jouer, nous semble-t-il, dans sa thèse, le rôle d'une preuve positive (1).

Ces remarques pourront être étendues à la théorie de l'émotion musicale plus récemment défendue par M. Beaunis (2). En effet, se référant principalement aux phénomènes de *pallesthésie*, ou de sensibilité vibratile de l'organisme aux sons, dont ces dernières années ont vu se développer l'exploration et même la mensuration, M. Beaunis croit pouvoir rattacher l'émotion musicale au moins *passive*, dans tous les cas, à des vibrations même actuelles ; le plaisir musical y serait lié, non pas sans doute immédiatement à la façon d'une sensation, mais en raison de la « part qui revient aux éléments moteurs dans la genèse des *émotions* » (p. 355). Il s'agit donc, en résumé, d'un « frisson » (p. 359) ou d'un « frôlement sonore » (p. 361) générateur d'une *émotion* esthétique. On appliquera sans peine nos objections à ces vues. Pour rendre compte de l'émotion musicale, ou bien la pallesthésie n'est pas un fait assez général (on doit l'invoquer hypothétiquement (p. 359) même pour expliquer l'effet des *pianissimi* d'orchestre), ou c'est un fait trop général, puisqu'elle se lie normalement aux bruits. Comme on ne

(1) Elle ne pourrait guère assumer ce rôle sans rapprocher sa thèse de celle qu'il combat (WUNDT), selon qui le plaisir est une émotion spécifique liée à chaque qualité de couleur ou de son : gaieté, tristesse, etc.

(2) L'émotion musicale, *Rev. phil.*, 1918, II, t. XCVI,

soutient pas, d'autre part, que le frisson vibratile constitue par lui-même le plaisir musical, il reste à comprendre comment il crée médiatement une joie, et, en outre, une joie esthétique.

Ces critiques, cela va sans dire, n'ont aucunement pour objet de nier le rôle des vibrations organiques profondes dans la genèse première de l'émotion musicale. Bien des esthéticiens, M. Goblot, M. Dauriac, l'ont relevé à juste titre. L'étude des sourds-muets musiciens l'a mis hors de doute (1). Il est bien sûr que la sensation auditive est parente de la sensation vibratile et même tactile. Mais le problème de la sublimation du *physique* en *esthétique* ne perd rien de son mystère pour être transporté de l'ordre auditif à un autre ordre de sensation. Nous craignons même que ce mystère ne s'en épaississe, toutes les sensations étant bien loin d'être habilitées pour cette sublimation au même degré.

D. *La vue.* — On n'éprouvera guère moins d'hésitation à parler des plaisirs *physiques* de la vue. M. Bourdon lui-même ne le fait, du reste, qu'avec réserve, et il ne croit guère à un plaisir causé par le beau visuel, non plus qu'à une douleur causée par le laid visuel (p. 233-234). Cependant, comme les sensations cutanées résultant de l'excitation des paupières et des réflexes associés « s'accompagnent à quelque degré de chatouillement léger » (p. 234), il admet qu'il doit en résulter du plaisir, conformément à sa théorie générale. En elle-même la chose ne paraît pas bien évidente. En fait, du reste, M. Bourdon ne nous décrit guère de plaisirs physiques de ce genre, et les seuls dont il nous parle avec quelque détail sont à nouveau des plaisirs de mémoire, liés, du reste, au souvenir de chatouillements d'un tout autre ordre que les chatouillements auditifs, étant dus à des sensations de chaleur et à des sensations kinesthésiques. Les *couleurs* dites *chaudes* et *froides* tirent certainement, en effet, leur nom de ce qu'elles évoquent des sensations thermiques, et il nous a été dit que la chaleur, dans la mesure où elle est agréable, peut être liée à un chatouillement. Le plaisir lié aux couleurs chaudes pourrait donc être un rappel de ce plaisir thermique. — Il est donc exposé aux mêmes objections (2). — Quant aux chatouillements moteurs ici envisagés, ce sont les chatouillements cutanés liés aux mouvements que nous produisons. La perception visuelle des mou-

(1) Voir D. KATZ : *Der Aufbau der Tastwelt*, Leipzig, 1925, p. 187-237, en particulier son étude du cas de SUTERMEISTER.

(2) V. p. 19 et 64-65.

vements faciles (danse) comme aussi des courbes harmonieuses évoquerait donc le souvenir des mouvements exécutés avec cette facilité ou suivant ces courbes, et le plaisir de cette perception ne serait que le plaisir remémoré des chatouillements qui accompagnaient ces mouvements.

Seulement on voit bien, d'abord, que ce dernier plaisir reste problématique : un plaisir cutané lié à des mouvements que nous produisons ne correspond à rien dont notre expérience témoigne avec précision. Fût-il réel, nous ne pouvons que répéter qu'il ne saurait être confondu avec un plaisir esthétique, comme est manifestement celui dont on parle ici. L'idée que l'agrément des formes, soit immobiles, soit en mouvement, répond en nous à la suggestion de mouvements faciles se lie à une théorie connue contre laquelle nous n'élevons aucune objection ; mais il reste à savoir ce qui rend ces suggestions elles-mêmes agréables. Si l'évocation est d'ordre purement sportif, elle n'aura pas un caractère esthétique ; ce qui ne veut pas dire, du reste, qu'elle tirera son agrément du souvenir de chatouillements cutanés : l'exercice des muscles a son plaisir propre, dont nous avons relevé, par ailleurs, dans le précédent chapitre (p. 17), le caractère négatif. En revanche, si l'évocation a le moindre charme d'art et de beauté, il faudra certainement lier ce délice, comme celui du sens, à une source tout intérieure ; et l'on verrait au surplus sans peine que cette source est aussi étrangère, ici aussi, à la réflexion et à la mémoire qu'à la sensation même.

III. — CUISINE, IVRESSE ET DÉBAUCHE

L'objet propre de M. Bourdon était de réfuter, pour ce qui concerne le plaisir, la théorie de Wundt sur le rapport de la sensation et de l'affection, en montrant que, dans le composé qu'elles forment ensemble, la seconde ne s'ajoute pas à la première comme un attribut, mais comme une autre sensation. Aussi n'avait-il pas besoin d'établir, généralement parlant, que tout plaisir est une sensation, mais seulement que tout plaisir *lié à une sensation spécifique* est lui-même une sensation spécifique d'un autre genre. C'était accepter avec Wundt qu'il y a des plaisirs quelque peu notables et distincts liés aux sensations spécifiques, et nous avons vu que c'est ce postulat qui fait la principale difficulté de la thèse. Les plaisirs thermiques sont négatifs ; les sensations de la vue, de l'ouïe sont absolument anhédoniques ; quant aux plaisirs du goût et à celui des caresses, ils ne sont évidemment pas

niables, mais justement la preuve restait à faire qu'ils fussent indépendants des besoins alimentaire ou sexuel, ce qu'ils devraient être pour être de simples sensations. Mais ne pourrait-on pas, justement, se limiter à chercher cette preuve, et, négligeant d'examiner si le plaisir est une sensation là où on peut douter qu'il existe, se contenter de vérifier s'il ne peut pas revêtir un caractère de sensation dans ses formes absolument incontestables, le plaisir alimentaire et le plaisir sexuel, en se détachant de la dépendance du besoin ? Car, s'il y a des plaisirs de la bouche et des plaisirs sexuels où le besoin n'ait point de part, ils ne peuvent plus être qu'absolument gratuits et passifs à la manière des sensations. Cherchons donc de ce côté.

Ils ne pourraient exister, en tout cas, remarquons-le d'abord, que sous une forme assez spéciale. Leur forme commune, nettement besogneuse, a été étudiée dans la première partie de ce chapitre, et nous avons dit récemment que les plaisirs même de la bouche qui se rapportent au tact ne tiraient de cette relation aucune garantie de leur indépendance à l'égard du besoin alimentaire; on en fera la preuve plus complète au prochain chapitre. Dans tous ces cas, le caractère besogneux des plaisirs est donc trop apparent ou trop plausible pour laisser facilement place au soupçon qu'ils puissent s'expliquer, comme des sensations représentives ou dolorifiques, par de simples excitations externes et périphériques. On n'en trouverait peut-être point d'autres formes chez l'animal, qui n'attend le plaisir que de son besoin, et qui ne se l'est sans doute jamais donné comme objet propre. Mais l'homme, qui attache au plaisir une valeur de fin, indépendamment des fins des activités qui le lui procurent normalement, et qui désire en étendre l'agrément sur tous les moments de sa vie, a dû chercher les moyens de le détacher du besoin, qui est onéreux et intermittent ; et c'était évidemment chercher à le produire par sensation. On ne peut dire qu'il y ait complètement échoué, bien que la méthode — valeur morale à part — n'en soit pas sans danger. Les plaisirs de la table, qui ne peuvent assurément éliminer l'appétit comme ingrédient au moins partiel, n'en tirent cependant ni toute leur intensité, ni leur délicatesse principale ; et les plaisirs de la boisson sont même presque absolument indépendants de la soif. Les plaisirs sexuels ont subi, du fait de l'art humain, une réformation analogue. Or on serait tenté de dire que, si l'homme a pu faire ainsi du plaisir une sensation comme artificielle, c'est seulement en surprenant le secret du mécanisme de quelque sensation naturelle embryonnaire ; car il ne pouvait créer une sensation ; il ne pouvait qu'en développer une préexistante. En libérant le plaisir du

besoin pour le mettre sous la seule dépendance de l'excitation physique, en le transformant en une pure *sensation sapide*, en une pure *sensation tactile*, il aurait fait la preuve, par une expérience de dissociation, que, même à l'origine, le plaisir n'est vraiment qu'une sensation.

En réalité, il n'est pas vrai que le cyrénaïsme pratique ait obtenu des résultats si décisifs, ni qu'il ait mis l'homme à même de *se donner* des plaisirs comme il reçoit des douleurs (ou comme il s'en donne par remède, pénitence ou masochisme), c'est-à-dire au moyen de simples excitations ; il s'est, pour une part, créé des besoins, comme le besoin de certaines boissons, qui doivent être assimilés aux besoins artificiels des excitants et des stupéfiants [1] ; et, pour une part plus importante, il a seulement découvert des stimulations plus nombreuses et plus actives de ses besoins primitifs, qui toujours y avaient été accessibles en puissance. C'est ce qui explique que ces méthodes de plaisir soient précisément la part de notre « civilisation » le plus immédiatement communicable aux sauvages. Nos besoins nous assignent des fins qui ne sont jamais entièrement mesurées par nos moyens connus. Comme ils sont partiellement indéterminés, ils renferment toujours une sensibilité plus étendue que celle que nous avons pu mettre à l'épreuve. Il est, d'ailleurs, évidemment absurde de la cultiver au delà d'une certaine mesure, au point de tourner finalement un besoin naturel de nous compléter par intermittence en une avidité artificielle permanente et insatiable.

---

[1] MANTEGAZZA (ouv. cité, p. 73), propose qu'on appelle le vin, les alcools, le café, le thé et boissons analogues des *aliments nerveux*, et il croit que leurs plaisirs essentiels, qu'il analyse finement (p. 73-75), sont moins de l'ordre physique que de l'ordre du sentiment et de l'intelligence, même sous la forme de l'ivresse alcoolique (137-139) ou narcotique (p. 140 et suiv.). Il montre ailleurs (chap. XI) combien les sensations proprement dites sont pour peu de chose dans le plaisir de fumer, et il ramène pareillement la caractéristique essentielle de ce plaisir à des éléments moraux ou cérébraux, tels que la satisfaction facile du besoin de distraction et la « torpeur éréthique » engendrée par la nicotine (p. 92-93). C'en est même, pense-t-il, une part importante que de suivre des yeux les méandres de la fumée : « très peu trouvent du plaisir à fumer dans l'obscurité » (p. 92). HENNING (*Der Geruch*, art. 3, *Zeitschrift der Sinnesorgane, Psychologie*, t. LXXV, 1917, p. 197-198), dit même : « personne, » et il nierait presque la part de l'odorat dans le plaisir de fumer, qu'il penche à expliquer centralement en dehors de toute excitation périphérique. Il y aurait peut être beaucoup à étendre la catégorie de « ces plaisirs que l'on nomme à la légère physiques ».

La théorie que le plaisir est ou peut être une sensation ne saurait donc trouver un appui dans les plaisirs même les plus raffinés du goût et de l'activité sexuelle ; mais elle semble rencontrer, en dernier recours, dans certains *plaisirs de l'odorat*, une justification assez spécieuse. On peut croire, sans doute, que toutes les odeurs de choses convenables à notre alimentation (1) se rattachent au besoin alimentaire et en tirent leur agrément, que nous voyons varier, en effet, pour une même sensation, avec la force et l'urgence de nos besoins. Mais toute une part des odeurs agréables est constituée par les « parfums » proprement dits, et il est difficile de voir au premier abord comment ce plaisir se ramènerait généralement à un besoin.

Cette objection est limitée, mais importante. Elle est limitée, parce que les odeurs agréables qui ne tirent point leur agrément de quelque relation même apparente avec le besoin alimentaire se ramènent essentiellement au groupe des « odeurs fragrantes » de la classification de Linné-Zwaardemaker, c'est-à-dire au groupe des odeurs de fleurs, naturelles ou synthétiques, simples ou composées. Les huit autres groupes (2) ne contiennent guère que des odeurs ou désagréables, ou neutres, ou affectivement incertaines, dont l'agrément, comme celui qu'on peut éventuellement attribuer à l'éther, au camphre, au romarin, au thym, au citron et aux odeurs animales (musc), reste assujetti aux conditions subjectives les plus variables (3). Au contraire, l'agrément des odeurs de rose, de violette, d'œillet, d'héliotrope, d'acacia, etc., est si généralement reconnu et ressenti qu'il paraît vraiment fournir, au premier abord, le type paradoxal de ce *plaisir objectif* que nous nions. De là donc l'importance de ces plaisirs, si limités qu'en soient les exemples. Les variations du goût sont ici réduites à leur minimum, et il n'est point d'exemple où nous touchions de si près au type de « plaisir pur » cherché par Platon.

Cependant, si ces faits présentent quelque difficulté pour notre

---

(1) C'est l'organisme qui en juge ainsi, bien entendu, et il ne s'agit pas de décider de la *finalité* du plaisir et de la douleur. La convenance dont nous parlons n'est que celle qu'exprime l'appétit, et elle subsiste jusque dans les perversions morbides du goût.

(2) Voir LARGUIER DES BANCELS, *Le goût et l'odorat*, 1912, p. 65-66 et ZWAARDEMAKER, *L'odorat*, Doin, 1925, ch. X.

(3) Rappelons sur le musc l'observation curieuse de l'*Encyclopédie* : « On sait qu'il a plu et déplu successivement dans tous les siècles et chez toutes les nations. Il y a eu des peuples qui l'ont mis au rang de ce qu'ils ont eu de plus précieux en odeurs

thèse, on peut présumer qu'une part importante en est imputable à nos ignorances. Nous connaissons assez bien les formes présentes et les stimulations directes de nos besoins ; nous n'avons qu'une idée fort vague (quand nous en avons une quelconque), de leurs formes primitives et de leurs stimulations indirectes. Il reste donc une place inévitable pour des plaisirs se rattachant aux unes et aux autres.

Du reste, l'hétérogénéité des parfums eux-mêmes aux odeurs alimentaires n'est que relative. Rien de mieux connu que la parenté chimique et psychologique de l'odeur d'héliotrope avec la vanille (1), arome alimentaire apprécié ; des parfums de violette sont employés dans la confiserie, qui vend même des violettes candies (2). La littérature culinaire des peuples les plus divers, anciens ou modernes, est pleine de recettes où les fleurs de tout genre sont utilisées comme aromes ou même comme ingrédients de mets variés ; enfin Henning a souligné la parenté générale des odeurs d'épices et des odeurs de fleurs (3). On n'est donc pas autorisé à rejeter, pour expliquer une part au moins du plaisir des parfums, l'hypothèse de quelque survivance d'ordre alimentaire.

Il faut ajouter que l'odorat n'est pas seulement un sens annexe du goût. Il joue un rôle sexuel considérable dans les espèces animales, et ses relations avec la fonction sexuelle chez l'homme, quoique moins importantes, ne sont guère moins certaines (4). L'action du musc et de la civette en fournit des exemples assez connus, et il est manifeste que, dans ce cas, le plaisir de l'odeur se ramène à une excitation génésique et n'offre guère d'autres mystères que le secret depuis longtemps éventé des anciens « philtres ».

Si ces analogies ne paraissaient pas suffisamment démonstratives, nous insisterions sur ce point que notre théorie même du plaisir exclut l'hypothèse qu'il puisse se rattacher à des besoins forts et apparents lorsqu'il est lui-même ténu et insaisissable. Or les plaisirs des odeurs

---

dans d'autres temps on est venu à le mépriser, et il y a des pays où, pour cette raison, on appelle *puants* les animaux qui répandent l'odeur de musc. On est encore aujourd'hui dans le monde partagé entre l'amour et l'aversion qu'on a pour ce parfum. Les Italiens le goûtent beaucoup, tandis que les Français le décrient » (1778, Genève, art. *Musc*, t. XXII, p. 559). — Voir, sur les variations du goût en matière d'odeurs, H. HENNING, *loc. cit.*, art. 2 (même revue, t. LXXIV, p. 384-386).

(1) HENNING, mémoire cité, art. 3, *ibid.*, t. LXXV, p. 218, note 5.

(2) HENNING, *ibid.*, art. 2, t. LXXIV, p. 425.

(3) *Ibid.*, art. 1, t. LXXIII, p. 242-243.

(4) Cf. LARGUIER DES BANCELS, *loc. cit.*, p. 89. Pour la littérature du sujet, voir HENNING, *ibid.*, art. 2, t. LXXIV, p. 386 et 387, notes, et p. 391, note 4.

fragrantes ont ce caractère au plus haut point. Ces plaisirs sont faibles, et le fait est d'autant plus remarquable qu'ils se rattachent à des odeurs *puissantes* au sens technique, c'est-à-dire aux odeurs de corps qui sont odorants sous le plus petit volume (1). Les plaisirs des parfums sont délicieux, mais petits, — ce qui les a préservés des condamnations de la mystique et leur a presque valu ses faveurs ; — il est évident qu'une sensibilité humaine qui s'y trouverait réduite estimerait sa part infiniment médiocre. En outre, ils lassent vite. Ils sont sujets, quand augmente l'excitation qui les provoque, soit à disparaître, soit même à se retourner en déplaisirs (2). Tout se passe comme si la satiété, tôt venue, y éteignait le besoin ou même le tournait éventuellement en dégoût (3). Ils expriment donc une puissance formidable dépensée à produire une faible impression. Ainsi paraît-il évident que l'excitation n'a pu aller très loin dans le plaisir, faute d'être soutenue par un besoin un peu fort en nous-mêmes. Elle ne sert qu'une faculté régressive, ou qu'une faculté embryonnaire, ou que les côtés les plus régressifs ou les plus embryonnaires d'une faculté normale. Et il n'est pas étonnant qu'on ait de la difficulté à trouver un besoin pour ce qui est à peine un plaisir.

Remarquons enfin que les odeurs même délicieuses ne sont guère dites « agréables » que dans le sens affadi et presque moral de ce terme. Or l'agréable n'est pas tout à fait une même chose avec le plaisir. Le plaisir suppose ce qui *satisfait* le besoin, tandis que l'agréable suppose seulement ce qui lui *agrée*. Autre chose est ce qui *favorise* seulement un besoin, autre chose ce qui l'*apaise*. Or, favoriser confusément nos besoins sans en apaiser aucun, telle est bien, semble-t-il, l'exacte valeur affective des odeurs de fleurs. Elles nous éveillent au plaisir plutôt qu'elles ne nous le donnent, et tel est bien le rôle que nous leur attribuons dans l'économie affective de notre vie. Mais si, correspondant à un besoin régressif ou embryonnaire ou tout indirect, elles ne peuvent en outre que le stimuler et non le satisfaire, on comprend sans peine qu'elles ne puissent nous y référer d'une manière bien claire. De ce que « le plus grand nombre des odeurs sont dépourvues de toute valeur biologique », il ne faut pas conclure, avec Hans Henning, dans un

---

(1) Cf. LARGUIER DES BANCELS, *loc. cit.*, p. 76, et sur la définition de la *puissance* de l'odeur d'après PASSY, p. 56-57.

(2) *Ibid.*, p. 78, d'après PASSY et ZWAARDEMAKER, et ZWAARDEMAKER, *Psychologie de l'olfaction.* IV, LA FATIGUE, *Journal de psychol. norm. et pathol.*, 1924, p. 805 et suiv.

(3) Cf. PAULHAN, *Les phénomènes affectifs*, 3e éd., 1912, Alcan, p. 85.

travail, du reste, fondamental, que « des odeurs peuvent, par conséquent, très bien apparaître agréables ou désagréables pour elles-mêmes [1] », mais que c'est au contraire en raison de cette insignifiance biologique qu'elles ne dépassent jamais l'ordre de l'agréable, qu'un petit nombre seulement est désagréable [2], et que la plupart d'entr'elles ou restent neutres, ou ne revêtent quelque affectivité que par association temporaire avec des composantes alimentaires ou sexuelles.

V. — PLAISIRS MORBIDES

La théorie du plaisir-sensation, que les phénomènes hédoniques de la vie normale ne semblent pas justifier, trouverait-elle du moins quelque appui dans des *faits cliniques*? Il semble que Henry Head ait été comme incliné vers une thèse de ce genre par l'observation clinique de certains plaisirs d'origine thermique. Dans un travail écrit en collaboration avec M. Holmes [3], l'illustre expérimentateur remarque, sans doute, que « le froid n'a pas d'élément agréable » ; et, lorsqu'il ajoute : « du moins pendant la plus grande partie de l'année dans ce pays », on voit assez que le plaisir auquel il fait allusion est purement négatif. En revanche, il semble reconnaître l'existence d'un élément de plaisir positif dans la chaleur, plaisir dont il aurait trouvé le type (*ibid.*, 134) chez un malade atteint d'une lésion du thalamus en qui l'intensité du plaisir de la chaleur abolit le sentiment du caractère thermique de la sensation. Cependant, il est remarquable que, soit qu'il abolisse ainsi les caractères représentatifs de la sensation, soit que, comme dans d'autres cas cités (*ibid.*), il les recouvre seulement, le plaisir, dans tous ces cas, ne tire son caractère de « surréaction » (133) que d'un état de prurit maladif des régions excitées : la même excitation ne paraît que chaude sur la main normale et sur l'autre fait crier de plaisir (134). La liaison du plaisir à la déficience organique qu'il soulage est donc assez évidente. Et elle ne saurait être mise en doute en raison de l'inégalité frappante entre le sentiment de plaisir et celui de la déficience : car il est très usuel

---

(1) *Ibid.*, t. LXXIV, p. 388.

(2) C'est une remarque que Henning oppose comme une critique à la classification de Linné, qui, en attribuant quatre ou cinq classes aux odeurs désagréables, tend à donner une fausse idée de leur extension (*ib.*, art. 1, t. LXXIII, p. 232).

(3) Sensory disturbances from cerebral lesions, *Brain*, t. XXXIV (1911-1912), p. 135.

que des malaises mal conscients ou même inaperçus donnent naissance à des plaisirs de soulagement intenses (repos, mouvement, grattement, froid, chaud) ; le plaisir tient plus à la gêne réelle qu'à la gêne consciente, et c'est du reste un caractère commun aux plaisirs négatifs avec les positifs, comme il ressort de notre description antérieure du plaisir alimentaire. Head et Holmes objectent (p.178) que l'irritation ne peut être ici la cause du plaisir, parce qu'elle produit normalement la douleur ; mais c'est méconnaître qu'elle peut produire et qu'elle produit souvent un vif plaisir par une faible douleur. Leur explication propre consiste (179-182) en une extension à l'ordre du plaisir de cette théorie de l'inhibition qui joue un si grand rôle dans la conception headiste de la douleur : la douleur, normalement inhibée, ou réprimée, dans les tissus qui la produisent, reparaît dès que l'activité physiologique de *contrôle* fait défaut. On admet donc que, par analogie, une activité naturellement et originellement hédonique pourrait récupérer ce caractère par affaiblissement de l'activité normale qui la réprime. Mais, outre que les belles recherches d'Henry Head sur la douleur n'imposent nullement elles-mêmes, comme nous le verrons, l'interprétation qu'il en donne, il s'en faut de beaucoup que, d'une sensibilité *prothédonique* (si l'on peut dire), il ait apporté les preuves qu'il a véritablement accumulées au bénéfice de l'existence d'une sensibilité *protopathique*. Dans les six volumineux mémoires du *Brain* sur la sensibilité cutanée, nous n'en avons trouvé que cette unique mention. Dans le Mémoire de 1908 (t. XXXI, p. 444), il est bien relevé que le pénis, sur lequel un bain d'eau à 45° C. produit une intense sensation (paradoxale) de froid, éprouve, au contraire, une « sensation de chaud délicieusement agréable » dès que la même eau atteint la base du gland ; et les auteurs (Head et Rivers) y voient à nouveau un phénomène d'inhibition d'une stimulation par une autre, de la sensation de froid naturellement douloureuse par la sensation de chaud naturellement agréable. Mais le plaisir aussi, dans ce qu'il a de plus vif, semble bien être ici le simple sentiment de l'inhibition d'une douleur, et, par conséquent, un état tout négatif (1).

(1) Dans un article sur *La libération fonctionnelle* (*Journal de psychol.*, 1923), en même temps qu'il rappelle cette expérience « remarquable » (elle apparaît peut-être du reste, un peu moins exceptionnelle dans cette seconde description), H. Head mentionne un fait d'expérimentation classique qui paraît bien restituer au premier son véritable caractère. Sur une partie de la peau qui n'est pas privée, comme le gland, de points de chaud, on peut cependant produire le froid paradoxal au moyen d'une excitation ponctuelle des points de froid avec une tige métallique portée à 45°. Mais

Il faut signaler combien il apparaîtrait singulier qu'aux sensations thermiques, qui sont manifestement les plus relatives de nos sensations, fût échu pourtant le privilège de nous découvrir ce type d'un plaisir en quelque sorte absolu que nous avons vainement cherché dans tous les autres états sensibles. Quand nous constatons en outre que l'apparence même de telles dérogations ne constitue qu'un fait clinique assez rare (1), et que, même alors, une interprétation aisée et presque imposée permet de réduire le plaisir thermique à la loi commune, il semble qu'il ne reste vraiment plus grand'chose, dans l'expérience mentionnée, qui puisse être retenu contre notre thèse générale.

CONCLUSION

I. — QUE LE PLAISIR VIENT DE L'APPÉTITION

En résumé, il n'y a pas d'objection de fait sérieuse à cette vue que le plaisir a toute sa source dans le besoin et qu'il ne peut jamais provenir d'une simple excitation, externe ou interne ; d'où il suit qu'il ne s'y réduit jamais et qu'il n'est jamais une sensation ; et c'est ce qui fait que, comme le besoin, il est absolument illocalisable et totalement étranger à l'espace. Et, même lié par l'industrie épicurienne de l'homme à des excitations qu'on peut provoquer en soi du dehors, il manifeste encore sa vraie relevance en refusant de s'y laisser inscrire. Cette évidence si élémentaire que l'on ne peut par aucune cuisine se donner un plaisir *à la langue* ou *au palais* et que le plaisir « de la bouche » en apparence le plus réceptif n'arrive pourtant pas à être plus local que l'apaisement de la faim et de la soif, mais, lié à des organes locaux, s'y diffuse instantanément et leur échappe, comme s'ils lui étaient poreux, nous enseigne assez qu'il y a quelque chose dans le plaisir qui est plus intérieur que tout ce que nous pouvons atteindre par les sens. Et ce caractère prend une signification décisive quand nous voyons qu'au contraire la douleur même que nous disons la plus interne est en réalité toujours extérieure à tout ce que nous pouvons concevoir de nous comme âme. Au sens strict, les douleurs

---

l'application à la peau d'une surface métallique plus large de même température ne provoque alors qu'une « sensation pure de chaleur », dont HEAD note seulement qu'elle est « agréable » (p. 518 et 520). L'expérience semble bien révéler elle-même la source de plaisir dans le contraste.

(1) D'après PIÉRON, même recueil, p. 489.

dites internes n'ont qu'une intériorité anatomique ; pour la conscience, toutes les douleurs sont également externes, parce qu'elles sont toutes également locales et qu'il ne nous est pas possible d'être plus ou moins dans l'espace. De même donc que le besoin est un appel à une réalité qui n'est pas *donnée aux sens*, mais anticipée, le plaisir en est la jouissance ou appropriation dans une région qui n'est pas davantage *sensible* : tout s'y passe dans une intériorité dont les sensations dites les plus internes ne sont même pas une approximation, car elle est d'un autre ordre ; et l'externe, appelé du dedans, y pénètre sans presque laisser de trace de ce qu'on pourrait appeler son passage aux frontières. C'est à penser qu'il n'en laisserait même absolument aucune, s'il ne devait, comme nous l'indiquions [1], être *contact* avant d'être plaisir et ne se reliait ainsi, avant d'exister en nous et pour le faire, au mécanisme bien différent par où nous nous opposons au monde externe, au lieu qu'il nous y fait mêler et confondre. C'est dire que le plaisir, comme tel, n'a aucune réalité physiologique définie. Si la physiologie pouvait nous donner une idée complète de nous-mêmes, c'est que nous serions des êtres incapables de plaisir. Toutes les conditions de notre vie psychologique qu'elle nous fait atteindre sont les conditions de notre limitation individuelle et spatiale, c'est-à-dire de nos rapports d'opposition avec les choses, et consistent dans l'existence, dans la place et dans les mouvements de notre corps et de ses diverses parties, comme ils apparaissent à l'observation sensible. Mais tout ce mécanisme d'opposition est soutenu et conditionné par des besoins dont les conditions physiologiques nous échappent et qui pourraient bien, dans ce qu'ils ont de plus spécifique, ne pas en avoir et dépendre uniquement de ces conditions que l'on appellera mieux biologiques, sans prétendre, du reste, trouver une explication dans un simple mot ; il suffit que ce mot exprime du moins un fait : le fait que l'individu n'est qu'une réalité fragmentaire qui ne peut jamais suffire à fournir une explication complète de ses activités même les plus élémentaires. Et tout ce que nous avons cherché à montrer, c'est que le plaisir est un des aspects de ce fait général.

Cette démonstration peut servir de base, comme nous le verrons, dans le domaine de la sensation, à d'autres vérités importantes, mais elle a aussi des conséquences qui dépassent cet ordre d'études. On en entrevoit peut-être une part dans ce que nos recherches nous ont amenés à toucher de la philosophie des mœurs. La philosophie vulgaire

---

[1] P. 15.

du plaisir implique une croyance en la nature physiologique du plaisir, qu'elle ambitionne d'assurer à chacun à la manière d'une sensation. Et, naturellement, cette tentative soutient une morale tout égoïste, où les fins externes naturelles du besoin ne sont plus envisagées que comme de simples moyens d'un plaisir artificiel ramené sur l'individu même. Ces postulats et ces conclusions ne font pas moins partie de tout système des mœurs qui nous donne le plaisir pour fin, de quelque manière qu'il le raffine, et, si l'utilitarisme a toujours eu tant de peine à dépasser le point de vue du bien personnel, c'est que ce point de vue est matériellement inséparable de sa conception du bien élémentaire. Il ne fait certes aucun doute que la définition du bien, moral ou non, ne peut être une découverte de la spéculation, et qu'elle doit nous être fournie tout à fait primitivement par notre expérience interne ; mais aussi faut-il que cette expérience soit exactement démêlée. Si l'âme est d'abord ramenée aux sens, en pratique comme en théorie, on n'y découvrira jamais qu'une loi d'égoïsme et d'opposition. Mais l'âme véritable est un amour qui a son objet au delà des sens et sa consommation en deçà. C'est ce dont le plaisir, d'abord, témoigne, avant que, dévoyé par les sens et leur fausse clarté, il n'y contredise. Aussi la vraie morale ne sera-t-elle jamais que l'art de ramener le besoin à sa véritable source.

II. — QUE LA DOULEUR NE VIENT PAS DE L'AVERSION

La douleur est plus parente de l'esprit que de l'âme, et elle est fondée, comme lui, sur l'opposition, de même que l'âme manifeste toute sa nature dans l'amour. Seulement, si c'est l'amour qui produit le plaisir, ce n'est pas l'aversion qui produit la douleur ; au contraire, c'est la douleur qui produit l'aversion, et cela met entre les principes de la douleur et ceux du plaisir une opposition considérable [1]. Étant donné que le plaisir s'explique assez [2] par le besoin — ou désir [3] — d'une chose et l'appropriation de cette chose dans les conditions désirées, on serait tenté de croire qu'il est possible de construire parallèlement la douleur au moyen de l'aversion et de son objet. En réalité,

---

[1] P. 29, 31 et 59.

[2] Voir p. 29.

[3] Il n'y a de plus dans le désir que la connaissance plus précise de la cause du besoin (v. p. 22 et 44).

on ne le peut pas, et, parce que c'est la douleur qui produit l'aversion et non l'inverse, de quelque manière qu'on mette l'aversion en relation avec son objet, on n'en voit jamais sortir une douleur. Si c'est une relation plus étroite, il ne se produit qu'une augmentation d'aversion, phénomène qui n'est pas plus douleur qu'un accroissement de désir n'est un plaisir ; si c'est une relation moins étroite, on peut voir se perdre jusqu'à la conscience de l'aversion ; mais une aversion physique ne peut jamais produire une douleur. L'aversion n'est donc pas liée à la douleur comme le désir au plaisir, et il suit que la douleur même ne saurait être regardée comme l'envers du plaisir, puisqu'on ne peut trouver sa cause dans l'envers du désir. De fait, les choses qui causent la douleur ne sont jamais des objets d'aversion, comme sont les mets répugnants, qui, au contraire, dégoûtent et repoussent sans douleur. Ce que nous détestons dans les choses douloureuses, ce n'est que la douleur qu'elles nous causent (1), tandis que, dans les objets dégoûtants, nous détestons ces objets mêmes, et que, pareillement, le désir nous fait aimer les objets du désir et non pas seulement, sauf par déviation, le plaisir qu'ils nous donnent, puisque c'est l'objet seul, et non le plaisir, qui peut satisfaire le besoin.

Évidemment, comme on a voulu soutenir que l'appétition n'est qu'une défense (2), réciproquement, on pourrait prétendre que la défense n'est qu'une appétition, que la conservation de notre forme et de notre constitution contre les agressions hostiles dont la douleur témoigne suppose aussi une sorte de désir, et que l'instinct dit de conservation n'est que la *préférence*, le désir préférentiel, de cette forme et de cette constitution. Ainsi la douleur deviendrait une contrariation du désir comme le plaisir en est une satisfaction. Cette théorie est certainement à la base des définitions courantes du plaisir et de la douleur, présentés respectivement comme les réponses positive et négative à l'appel de nos tendances ; mais elle ne soutient pas un examen sérieux. Il est évident, d'abord, qu'elle ne réussit même pas à rattacher le plaisir et la douleur aux mêmes sources, puisqu'elle rattache la douleur aux contrariétés d'une certaine tendance ou instinct dont les satisfactions, tout inconscientes, ne nous donnent manifestement aucun plaisir. Mais, en outre, ce n'est que nominalement

(1) C'est en ce sens qu'il faut entendre l'*aversion expulsive* que nous avons présentée (p. 30-31), comme un des caractères de la douleur, mais en soulignant qu'elle ne porte point contre l'objet.

(2) V. p. 14, 20, 32, 36 suiv.

que la théorie rattache ainsi la douleur au désir. On désire ce que l'on n'a pas : la théorie suppose que l'on peut désirer ce que l'on possède. Le désir est distinct de la satisfaction : la théorie suppose un désir qui ne fait qu'un avec la satisfaction même. Enfin, le désir même supposé par la théorie, et non point seulement la satisfaction qu'il reçoit, est inconscient. Ce désir à peine concevable n'est même pas un désir expérimenté : il reste sans analogie avec le seul désir connaissable, dont on lui attribue le nom par une désignation tout arbitraire.

Dira-t-on que l'instinct de propriété est une passion aussi forte que la cupidité, et qu'en lui nous désirons sans appétition ce que nous possédons? En réalité, il n'y a aucun rapport entre des biens nécessairement *extérieurs*, qui, par là même, ne sont jamais effectivement *nôtres* et peuvent toujours nous manquer, et ce bien que nous possédons dans notre existence même. La *propriété*, comme passion, n'est jamais qu'un désir de posséder, et elle ne s'adresse qu'à des biens qui ne sont pas *consommés*. Aussi cette passion est-elle tout aussi consciente qu'aucun autre désir, et elle peut même les dominer tous en intensité ressentie et obsédante. Le désir a toujours pour objet la possession, et il ne peut donc que s'épuiser avec elle, dès qu'elle est complète.

Dira-t-on que nous ne saurions souffrir de perdre ce que nous ne désirerions pas conserver? C'est seulement poser en axiome la proposition qui est justement en question, puisque l'expérience nous prouve au contraire, suivant les démonstrations précédentes, que nous n'avons jamais de douleur *positive* à perdre ce que nous désirons positivement [1], et que le véritable besoin ne peut jamais produire une véritable douleur.

L'appellation de *désir* appliquée à la simple conscience de l'existence ne fournit donc qu'une notion vide qui ne saurait assurer à la douleur aucune cause. En revanche, ce désir nominal, d'où l'on fait alors sortir la douleur, devient hétérogène et imperméable au plaisir. Il ne gagne une causalité purement nominale à l'égard de l'une qu'en perdant la causalité réelle du vrai désir à l'égard de l'autre. Le plaisir ne pourra plus sortir que d'un désir à la seconde puissance. On trouvera les mêmes difficultés à passer de l'un à l'autre de ces désirs qu'à réunir le plaisir à la douleur. Et ce résultat négatif sera chèrement acheté par la confusion jetée sur la notion si précise de besoin et de désir,

[1] P. 34 et 35.

qui, détournée de sa signification concrète à la désignation d'une pure force occulte, restera suspecte d'occultisme jusque dans ses acceptions les plus positives.

En d'autres termes, on ne saurait se débarrasser d'une difficulté par un mot, car elle reparaît alors sous une autre forme. L'opposition du plaisir et de la douleur est bien réelle, et ce sont bien deux problèmes distincts que leur existence nous pose. Le plaisir se rattache à nos fonctions essentielles, la douleur ne se rattache qu'à nos *défenses* éventuelles. Le plaisir est lié à l'activité vitale, la douleur à la passivité sensorielle. Le plaisir est un phénomène essentiellement biologique dont on ne saurait trouver de principe et d'explication dans l'individu isolé ; la douleur est un phénomène essentiellement physiologique, qui exprime un état local et pourra toujours s'expliquer entièrement par des modifications nerveuses locales. C'est ce qui fait qu'on peut raisonnablement chercher à découvrir des nerfs de la douleur et qu'on ne cherchera jamais sensément à découvrir des nerfs du plaisir. Ce n'est pas à dire, bien entendu, que le plaisir puisse exister en dehors de quelque activité nerveuse déterminée, et les plus vifs, à défaut de causes locales, pourraient bien avoir des conditions nerveuses locales, que von Frey, du reste, a vainement cherchées (1), et qui n'ont cessé depuis lors d'échapper aux investigations les plus patientes (2). La physiologie du plaisir n'en donnera pas l'explication, mais elle est à faire (3), et la lacune s'en fait vivement sentir à tous ceux qui s'occupent de la question (4). Seulement, les espérances qu'elle peut faire entrevoir ne sont pas en raison des difficultés qu'elle rencontre. Les modifications nerveuses qui peuvent conditionner même localement le plaisir sont si évidemment dans la dépendance de conditions générales qu'elles n'apparaissent plus, même au premier abord, que comme moyens ou instruments accessoires des véritables causes qui échappent à toute détermination locale. La première cause du

---

(1) *Berichte der sächs. Gesellsch. der Wiss., Math.-Phys. Kl.*, 1895, t. XLVII, p. 177.

(2) Voir DUMAS, La douleur et le plaisir, *Rev. phil.*, 1929, I., p. 188.

(3) Il ne faut, du reste, pas la confondre avec la conception des points de plaisir, dont on a dit à juste titre (*ibid.*) qu'elle «n'est ni anatomiquement, ni physiologiquement, ni psychologiquement défendable ».

(4) La *Physiologie du plaisir* de MANTEGAZZA, travail, à la vérité, ancien (1854), n'est guère, en dépit de son titre, qu'un recueil systématique d'observations psychologiques. L'ouvrage n'est, du reste, pas négligeable ; il est même d'une importance presque unique en son genre.

plaisir est une déficience organique accompagnée de l'appétence active de quelque objet externe qui y remédie. Or nous n'avons même aucune idée de ce que pourraient bien être les conditions nerveuses d'une déficience et d'une appétition, dont la source est sans doute bien plus profonde que l'activité nerveuse. L'idée d'atteindre une cause est en somme toujours l'idée de produire un effet : il est naturel de croire que nous pouvons atteindre les causes de la douleur et par elles produire ou modifier cette dernière à volonté ; c'est une opinion où la conscience et l'expérience nous encouragent et qu'aucun fait ne semble mettre en échec. Mais qui croira, d'après la conscience et l'expérience communes du plaisir, qu'on puisse jamais devenir capable de le produire à volonté par une action extérieure, si étendue et variée qu'on la suppose? On ne peut produire le plaisir alimentaire sans produire la faim, et on ne peut produire la faim par aucun stimulant externe, parce que la faim est une déficience dont les causes externes sont toujours purement négatives (manque d'aliment), et dont les causes positives, purement internes, doivent toujours rester pour un observateur extérieur un pur néant. La cause qui fait que nous avons du plaisir, c'est, en définitive, que nous avons en nous de la vie, dont toutes les fonctions se ramènent à la nutrition et à la reproduction, ces sources fondamentales du plaisir ; tandis que la cause que nous avons de la douleur, c'est quelque action externe et non vitale qui s'oppose en nous de quelque manière à la vie. Cette action, nous pouvons toujours la produire ou en découvrir la cause, parce que nous sommes nous-mêmes, comme observateurs, externes par rapport à notre propre vie et que nous savons disposer des choses sans vie. Au contraire, nous ne savons pas produire la vie et nous ne pouvons y pénétrer du dehors, fût-ce en la nôtre. Et l'on peut bien croire que cette impuissance recule à l'infini, si elle ne rend illusoire, la perspective de produire le plaisir par voie expérimentale et autrement qu'en stimulant en nous la causalité inintelligible et illocalisable de la vie et du besoin.

L'hétérogénéité fonctionnelle du plaisir et de la douleur est donc radicale, et, au premier abord, on ne voit même pas pourquoi un être accessible à la douleur physique ne serait pas incapable de plaisir physique — ce qui est d'ailleurs, peut-être, le cas de quelques hommes et, semble-t-il, du plus grand nombre des vieillards — comme aussi un être accessible au plaisir incapable de douleur. Sans doute apercevons-nous avec une sorte d'évidence qu'un être qui tend à se conserver par l'appropriation locomotrice de l'« *externe* » qui lui est

congénère doit aussi immanquablement faire effort pour se défendre contre l'agression de l'*externe* qui lui est étranger, et, réciproquement, que la signification profonde d'une activité défensive ne peut être cherchée que dans l'existence d'une activité locomotrice d'assimilation. Mais, même sous ce jour, si ces activités nous apparaissent comme *complémentaires*, elles ne nous apparaissent pas comme physiologiquement *impliquées*, et l'une n'est pas le simple *envers* de l'autre. Le plaisir n'exprime pas le *succès d'une défense*, la douleur, l'*insuccès* ou l'*entrave d'une appétition* ; la défense couronnée de succès ne donne aucun plaisir (positif et vrai) ; le besoin insatisfait ou mal satisfait aucune douleur (positive et vraie) : la douleur est à la fois inutile et impropre à assurer la satisfaction de nos besoins, dont elle n'accompagne pas naturellement l'insatisfaction, et c'est un contresens que de voir en elle, avec la tradition courante, même scientifique, une prédestination biologique de *défense inhérente à l'appropriation même*. Rien ne peut *attaquer* le besoin [1] — bien trop profond pour cela — qui n'a donc pas à *se défendre*. Et comment se défendrait-il contre une nature, qui, à peine capable de le contrarier, borne ordinairement, comme nous le disions, sa malfaisance à ne pas le servir? On se défend contre un *présent* indésirable et agressif ; on ne se défend pas contre un *absent désiré* ; et c'est pourquoi la douleur qui peut survenir au sein du besoin se révèle si absurdement oiseuse et inefficace. Ceux qui l'ont présentée comme le dernier recours de l'appétition en détresse ont gravement méconnu le caractère de logique inhérent aux inventions conservatrices de l'organisme. Renvoyer la douleur aux activités défensives en l'excluant des activités assimilatives constitue la condition de méthode préalable à toute tentative de l'expliquer qui puisse prétendre au succès.

A la vérité, même au sein des activités défensives, il n'est pas sûr que nous puissions ultérieurement parvenir à lui découvrir un *rôle*, c'est-à-dire une *fonction naturelle* ; et il y a peut-être une contradiction secrète dans toute théorie finaliste, c'est-à-dire fonctionnelle, de la douleur [2]. Mais du moins, à défaut d'un rôle, peut-être pourrions-nous avoir quelque espoir de lui trouver, dans ce compartiment de l'activité, une raison, c'est-à-dire une origine biologique vraisemblable, comme à un véritable fléau de la vie qui pourrait demeurer la rançon

---

(1) Cf. p. 39-40.

(2) Cf. p. 8.

d'un bien (1) en cessant d'être l'ouvrage manqué d'une Providence ignorante, distraite et trompeuse. Le plaisir ne fait qu'aboutir à la sensation, et c'est à peine s'il la traverse (2) ; mais la douleur en dérive et elle s'y forme comme elle s'y épuise (3) : lorsqu'on se rend compte qu'en cela plus que dans leurs caractères affectifs, — qui ne sont pas sans présenter certaines analogies (4) — se trouve la vraie source de leur opposition, qui est plus biologique que psychologique, et que le plaisir déborde si complètement la sensation où la douleur reste toute inscrite, on a bien l'impression de tenir un principe ferme et clair, capable d'ouvrir des perspectives nouvelles sur la genèse de cette opposition. L'étude du plaisir et de la douleur doit nous amener, mieux instruits, à l'étude de la sensation, qui, réciproquement, nous les fera mieux comprendre. Mais avant d'entrer dans cette voie, il est à propos de faire le point de ces premières recherches.

III. — SIGNIFICATION GÉNÉRALE DU PLAISIR

Nous laissons le chapitre de la douleur ouvert, mais, en atteignant la sensation, nous avons presque clos celui du plaisir. C'est que, si le plaisir peut servir de base à la première sensation, il ne peut, en revanche, en soutenir très loin le développement. Nous avons dit que la sensation est par nature *extérieure* (5), et l'on comprend que l'organisme pouvait difficilement prendre appui, pour atteindre l'extérieur, sur un état dont la condition est toute d'intériorité et de communion, un état qui tend à *intérioriser* tout ce qu'il atteint et qui de l'extérieur même ne connaît qu'une sorte d'apparence qu'il est toujours à même de dissoudre et de résorber (6). Les *sens* mêmes *du besoin* ne seront possibles que dans la mesure où l'objet du besoin n'y répond pas tout entier et retient des éléments *allogènes* à côté des éléments *homogènes* et complémentaires. C'est dire que nous ne pourrons passer même du besoin aux *sens du besoin* sans commencer à passer du besoin à la défense, c'est-à-dire de quelque manière à son contraire ; et voilà en quel sens l'étude des sensations, même

(1) *Ibid.*
(2) Cf. p. 6, 15, 81.
(3) Cf. p. 8, 27, 30, 86.
(4) Cf. p. 57 suiv.
(5) P. 1.
(6) P. 6.

besognouses, quoiqu'elle prolonge celle du besoin et du plaisir, la clôt aussi véritablement. On verra qu'elle la clôt peut-être doublement, parce qu'elle tend inévitablement à en déformer les enseignements en nous présentant un besoin qui compose avec une défense et un plaisir qui compose avec une douleur. Si la douleur, en effet, n'est jamais l'ingrédient du plaisir [1], cela ne veut pas dire qu'elle n'en soit pas la tare ordinaire. C'est donc le moment d'arrêter nos vues sur le plaisir, quand nous pouvons le saisir encore dans sa pureté.

A la vérité, la méthode que nous avons suivie pour l'isoler n'était pas elle-même la plus propre à en dégager la notion absolument pure. Ce que nous avons cherché avant tout, c'est à *distinguer* soigneusement la *fonction* à laquelle le plaisir répond ; mais peut-être que la distinction ici est un bénéfice différent de la clarté proprement dite ; du moins le plaisir ne tire-t-il de son opposition avec la douleur qu'une clarté de contraste qu'il ne faut pas confondre avec un éclairement intérieur et qui s'oppose à ce dernier comme l'esprit s'oppose à l'âme. Mais, si l'on ne peut prétendre éclairer l'âme en termes d'esprit, du moins la discrimination des deux peut-elle inviter l'âme à remonter jusqu'à son propre principe, et il n'y a pas d'autre moyen de tirer de l'obscurité ce qui ne peut jamais recevoir du dehors aucune lumière. Le but le plus philosophique de cette étude ne pouvait être justement que d'opposer une lumière à une lumière, et aux choses que peut éclairer la lumière de l'espace, qui est aussi celle de l'entendement, les choses qui doivent éternellement s'y soustraire par leur caractère d'intériorité absolue. Le plaisir nous fait atteindre à cette activité qui est plus profonde en nous que toutes les profondeurs organiques auxquelles nous puissions descendre par une observation sensible, et en même temps tournée vers un *au-delà corporel* étranger aux sens, puisqu'il est préconnu sans leur avis et sans leur secours. A ces deux titres, le plaisir, comme le besoin même, est un infini qui recule — ou qui devrait reculer pour ceux qui sauraient en épuiser le sens — tous les cadres où notre existence d'opposition et de défense, qui est notre existence dans l'espace, tend à nous enfermer. Le plaisir paraît être un état de valeur médiocre, ou parce qu'on le réduit à la sensation, qui le conditionne sans le produire, et qui l'enclôt plus qu'elle ne l'exprime, ou parce qu'on le cherche dans ses formes négatives et purement imaginaires ; en d'autres termes, parce qu'on le ramène ou à une sensation ou à une cessation de sensation. De ce point de vue

---

(1) P. 38-39.

purement sensualiste, le plaisir apparaît effectivement comme un état sans profondeur et sans portée, et l'ascendant inouï qui lui appartient sur toute l'existence humaine est le scandale où l'on n'a pas de peine à nous faire toucher du doigt notre bassesse ou notre dégradation. Mais ce n'est là aussi qu'un plaisir psychologiquement vidé de sa substance et moralement dénaturé : psychologiquement, une réplique oiseuse à quelque excitation physique qu'il n'a point pour fonction de connaître et qu'il ne saurait le moins du monde éclairer, et, moralement, le vil salaire payé par la nature à une âme qui s'est vendue à elle. La psychologie et la morale n'ont guère dépassé ce point de vue : elles ont suivi la pente qui conduit l'homme à dégrader le plaisir par un lâche refus de l'effort qui le rattacherait à ses sources parfaitement pures. Elles n'ont cessé de travailler à déshonorer sans discernement le plaisir comme à honorer sans discernement la douleur. Pourtant, ce qui fait la noblesse de la douleur n'est qu'une certaine domination de la spiritualité sur les sens, qui est en réalité, comme nous l'avons montré, la loi même et la définition du plaisir vrai. Le plaisir physique, dont l'excitation locale ne constitue qu'une condition, en définitive, plutôt restrictive [1] — quoique nécessaire — est en réalité une exaltation de l'âme et tire du besoin, c'est-à-dire de l'amour, toute sa force, tandis qu'il ne tire des sens que sa faiblesse. C'est l'amour qui le crée ou qui le réveille, tandis que c'est le sens qui l'anémie ou qui le tue, lorsqu'il y domine. Une grande valeur psychologique s'attache au symbole qui lie l'amour à la pureté et qui en fait le don naturel des vierges. Mais la virginité est agissante et, sous peine d'être pure réticence, ce n'est que dans les sens qu'elle exerce sa force, qu'elle donne sa mesure et qu'elle produit son fruit. C'est quand la vierge devient mère qu'un dieu s'éveille en un corps ; c'est quand l'amour anime la chair qu'il devient l'expression de l'âme, dont il est l'acte.

La spéculation a donc méconnu ces rapports, et, pour avoir fait du plaisir une sensation, en a ruiné la signification à la fois psychologique et morale. Du moins, quelques philosophes semi-mystiques, comme Socrate et Pascal, ont-ils bien vu qu'en réalité la philosophie a peut-être l'amour comme objet d'étude le plus haut. Les poètes, lyriques, épiques ou dramatiques, dont l'amour et les sens ont été la méditation éternelle, se sont aussi utilement interrogés sur la nature du plaisir, et les plus grands ont bien compris que, loin d'être un écho du monde sensible, il a sa

---

[1] V. P. 81-82.

source dans un élan qui frappe ce monde de mirage et qui tend presque à le détruire. Si la sensorialité s'était constituée sur la base du plaisir, comme nous verrons qu'elle l'a fait essentiellement sur celle de la douleur, ou du moins de l'opposition, le monde sensible existerait à peine. Ce qui n'est pas *nous* ne serait pas fait de ce qui *s'oppose* à nous, de l'« objet » (*objectum*), qui doit toujours nous être radicalement *extérieur*, et qui trouve dans l'acte par lequel nous l'*excluons* de nous — acte que nous appelons *sensation* — le principe même de son existence propre ; ce qui n'est pas nous, au lieu d'être ce que nous excluons de nous, serait ce que nous appelons à nous et qui nous est congénère ; ce qui n'est pas nous ne serait qu'*un autre nous*. Ce qui n'est pas nous ne serait donc pas dans un *espace* qui l'oppose à nous, et où nous ne pouvons par suite le rencontrer qu'au sein de l'opposition : il serait dans un milieu dont notre espace n'est que la forme inversée et où nous le joindrions par l'*expansion des sympathies* qui nous unissent ensemble, au lieu que nous le rejoignons par l'*interprétation des obstacles* qu'il nous oppose. Ainsi Jules Romains fait marcher sa *Psyché*, dans l'égarement lucide de l'amour, à travers un espace dont elle suit moins les indications qu'elle n'en déjoue les pièges [1]. Ce sont des vues où il faut oser entrer si l'on veut comprendre, au seuil de la psychologie, que l'espace, qui semble nous dessiner le cadre de la spiritualité elle-même, ne nous en figure que les restrictions, du reste, nécessaires : notre psychologie n'est que la psychologie de notre âme militante, mais non pas de notre âme triomphante. Et c'est dans cette même voie qu'il faudrait d'ailleurs entrer si l'on voulait comprendre, au seuil de la morale, que la philosophie de l'action ne saurait être non plus limitée à l'étude de nos contraintes, c'est-à-dire à une méditation de la douleur. Elle doit être aussi une méditation du plaisir; et il n'y a que cette méditation qui puisse nous permettre, après avoir reconquis notre activité sur la douleur, de lui donner un but qui ne s'épuise pas dans une résistance et une négation et qui assure sa régénération en la ramenant, comme nous le disions [2], à sa véritable source.

---

[1] *Psyché*, *Quand le navire*, Paris, Gallimard, 1929.
[2] P. 83.

Chapitre III

LE GOUT ET L'ODORAT

I. — ORIGINE ET SIGNIFICATION GÉNÉRALE DES SENS DU BESOIN

Il y a dans la sensation, c'est-à-dire dans la connaissance intérieure à l'individu d'une réalité qui lui est extérieure, un élément de magie qui devra toujours dépasser l'esprit de ceux qui n'en cherchent point la source première dans l'âme. L'âme n'est qu'un amour, c'est-à-dire un besoin de soi-même hors de soi. Nous pendons ainsi à un *nous* qui ne pend nullement à nous et qui nous est par suite aussi pleinement extérieur que pleinement intime. Là est le premier principe d'une connaissance qui peut être à la fois intérieure comme la logique l'ordonne et extérieure comme l'expérience le montre. Si le monde n'était point donné par impression, disait Kant, il devrait donc l'être par suggestion (*es sollte denn auf Eingebung beruhen!* Prolég.) ; et il croyait ruiner ainsi par l'absurde le système de l'harmonie préétablie en le ramenant à celui de Reid. Mais le monde peut être donné à la fois par impression et par suggestion, et même il ne peut l'être que des deux manières à la fois. S'il n'était donné que par impression, il serait tout extérieur et ne serait point *notre* connaissance ; s'il n'était donné que par suggestion, il serait tout intérieur et ne pourrait être dans l'espace. La connaissance ne peut être ni pure harmonie ni pure division : elle résulte de l'aspiration à l'harmonie d'un être divisé, et son secret n'est que le secret biologique de l'individu même.

Nous définissons communément l'individu comme un être particulier qui tend à être tout pour soi. La nature ne connaît pas cet individu, ou du moins elle ne sait pas le réaliser : toutes les fonctions qui conservent l'individu, nous l'avons vu, le font sortir de lui-même. Mais peut-être que le sujet psychologique n'est pas non plus conforme à la définition qu'on en donne : on lui prête peut-être une ambition de *suffisance* qui, en réalité, n'est pas dans sa nature et pourrait y être contraire, et qui, loin de favoriser son indépendance, tendrait à la

ruiner. Le principe du besoin et du plaisir nous est apparu dans ce caractère de la vie animale qu'elle est toujours *fragmentaire* ; et ainsi c'est le ressort même de la vie, lorsqu'elle devient particulièrement individuelle, de tendre à se dépasser. Constatation, disions-nous, d'une importance capitale, à la fois au point de vue moral et psychologique : c'est que, sous les deux points de vue, cette disposition de déficience n'apparaît pas en nous comme un *état* passager, mais comme une forme de *constitution*. Au moment même de l'assouvissement du besoin, l'insatisfaction commence avec la satisfaction, le minimum de déficience avec le maximum de suffisance. Même dans les conditions les meilleures, la suffisance n'est ainsi qu'une limite entre deux déficiences. Mais cette perfection des conditions n'est en outre qu'un idéal tout théorique, et cela moins par la faute des choses que par les principes mêmes d'un *être animé*, qui ne peut être « animé » que vers ce qui lui manque. L'animal rassasié s'endort et retourne à la vie végétative : l'*animation* est une aspiration, et il y a un lien naturel entre le manque en nous et le manque dans les choses : nous ne serions point mobiles si tout ce qu'il nous faut était à notre portée : notre nature même nous a fait dépendre de choses qu'il nous faut chercher. De là la difficulté des ajustements qui ont pour objet de mettre l'objet du besoin sous la main de l'homme, comme l'eau sous la racine dans la vie végétative. L'effort humain s'épuise à corriger un désaccord dont la vie animale même est issue. Beaucoup d'hommes encore meurent de faim ou vivent dans un état de sous-alimentation permanente qui n'est qu'une mort prolongée, ou s'épuisent à travailler pour se nourrir comme l'animal qui passe sa vie à chercher sa proie. Il est bien évident aussi que la question sexuelle n'est pas résolue pour tous les hommes, et encore moins pour toutes les femmes. Un pessimiste dirait qu'elle ne l'est pour personne, ou seulement pour une poignée de privilégiés. Chez les mieux assurés, l'inquiétude de l'aliment se transforme en épargne, en avarice ou en spéculation; l'amour remplit d'aspiration ou d'angoisses les intervalles du désir. La morsure sourde du besoin est l'âme de toute notre vie.

On pourrait croire que la vie sociale doit tendre à mettre fin pour l'homme à cette condition de dépendance physique; mais, d'abord, elle-même y a sa source ou une de ses sources principales; et il est naturel de croire qu'elle continue à s'alimenter dans les dispositions qui lui ont donné naissance. L'espèce humaine, en effet, appartient à une famille zoologique non-sociale ou médiocrement sociale, et il faut, par conséquent, chercher l'origine de la société dans des besoins

qui, liés peut-être partiellement à l'instinct de reproduction, doivent se rattacher pour la plus grande part à l'instinct d'alimentation. Aussi bien, ne voit-on pas l'action persistante de ce dernier continuer à marquer la vie collective d'un caractère essentiellement économique? La vie sociale ne pouvait détruire et n'a point détruit notre dépendance physique originelle ; elle en a uniquement changé la forme : à une dépendance directe à l'égard des objets physiques complémentaires, elle a simplement substitué une dépendance indirecte à l'égard de ceux qui nous les procurent. Seulement, cette dépendance n'a pas supprimé tous les risques de l'autre ; elle a pu les aggraver pour certaines classes, réduites à la merci de classes égoïstes et mieux armées (esclavage, servage, salariat, colonisation) ; elle a fait passer en un petit nombre de mains les matières premières abandonnées par la nature à la concurrence universelle ; elle a créé les crises économiques résultant de ce que la production n'est pas consommée ou de ce que la matière à consommer n'est pas produite ; elle a remplacé la lutte individuelle pour la nourriture par la lutte des peuples pour le territoire. L'*animal* travaille contre le *social*, comme le végétal travaille d'une certaine manière contre l'animal : ce n'est pas sans peine et sans une longue collaboration du temps que peut s'instituer un nouvel ordre de la nature. Ainsi l'organisation même purement économique du monde par la société n'est encore qu'une espérance. Le succès en importe peu d'ailleurs pour notre thèse, si cette organisation elle-même ne vise qu'à la substitution d'une dépendance à une autre. Or il est inutile de montrer combien cette dépendance devient plus complexe et plus radicale en devenant sociale et par le progrès de la société même. Cependant, l'individualité humaine n'a point souffert de la socialisation, et Durkheim a pu soutenir à bon droit, au contraire, qu'elles ont partout avancé du même pas. La sociologie venait au secours de la biologie pour établir contre une psychologie spécieuse et mal renseignée que l'individualité, bien loin de se définir par la suffisance à soi-même, se développe au contraire en proportion de l'étendue et de la diversité de nos dépendances.

Une comparaison plus directe de l'animal et du végétal en fera saisir la raison profonde. Le végétal n'échappe pas, sans doute, à cette condition organique de dépendance à l'égard du monde externe; mais cette dépendance est chez lui d'autant plus limitée que son individualité est moindre ; comme il reste presque mélangé aux éléments nécessaires à sa vie, il ne dépend guère que de ce qu'il possède et même de ce qu'il domine : à peine peut-on même dire, par conséquent,

qu'il en dépend. Il tient au sol, c'est-à-dire plus exactement au lieu, qui n'est pas seulement le sol, mais le ciel, l'air, le climat ; seulement, le lien même qui l'attache à eux les attache réciproquement à lui. Il ne lui faut guère que les quatre éléments naturels : terre, eau, air et feu (sous la forme de la chaleur et de la lumière), et il les trouve presque toujours assurés là où son germe le fixe. Au contraire, l'animal n'a pu se détacher d'une nature dont le végétal se nourrissait en l'occupant, c'est-à-dire en la tenant, qu'en tombant dans la dépendance d'une nature inoccupée dont il ne peut plus s'entretenir qu'en la conquérant. On peut croire que la locomotion spontanée, où l'individualité semble s'afficher, a eu sa source dans ce passage d'une dépendance prochaine, qui était réciproque, à une dépendance lointaine, qui est unilatérale. Elle apparaissait avec l'inquiétude, dont elle est d'ailleurs comme le symbole visible, et y trouvait sa raison profonde. L'animal est par définition et constitution *le vivant mobile*, et le vivant mobile est par définition et constitution le vivant inquiet, le vivant qui se cherche hors de lui-même. Il n'est pas étonnant que l'individualité trouve un aliment qui la fait croître dans une division qui l'a fait naître. Etre plus libre, plus individuel, c'est pendre à de plus grandes distances et à des choses plus indépendantes de nous et plus indépendantes les unes des autres.

Cet état constitutif de dépendance nous révèle de lui-même la source de la sensation. Nous venons de dire que c'est le mouvement qui individualise l'être vivant, parce qu'il le détache de la *nature nourricière*, ou, plus exactement, par conséquent, de sources de vie prochaines et possédées, pour l'attacher et le faire pendre à des sources de vie lointaines et impossédées. Il n'est donc concevable qu'en liaison avec un processus organique qui tende à renouer par le mouvement même les relations nécessaires que le mouvement a détruites. L'amour était la condition de la locomotion comme il en était sans doute la cause. Il en était sans doute la cause, car l'être vivant ne pouvait guère *se détacher* que sous l'influence d'une attraction qui l'arrachait à sa place. En tout cas, cette attraction devait s'éveiller en lui parallèlement à la locomotion sous peine de mort : il ne pouvait sans risque mortel perdre le contact avec les sources de vie élémentaire dont sa condition nouvelle le séparait : il devait donc à la fois en conserver en lui la prénotion et apprendre à en recevoir l'action à distance ; il fallait que le *besoin* les lui révélât en lui, le *sens* hors de lui. Et on peut soupçonner d'après ces nécessités que sens et besoin ne devaient pas être originellement bien séparés, que le besoin devait être un sens

et que le sens devait être un besoin. Ainsi se constituait originellement un *sens extérieur*, c'est-à-dire une sensibilité pénétrée de représentation, une connaissance des *choses* par une modalité de la conscience de *soi*.

La sensorialité se constituait ainsi par l'amour, mais non pas, comme sans doute on l'aperçoit à nouveau [1], par l'amour seul. Il y fallait un amour divisé d'avec son objet, éventuellement incapable, soit de l'atteindre, soit de le conquérir, et qui ne pouvait même se joindre à lui qu'au sein d'une division persistante. La séparation consommée par le mouvement ne peut plus être surmontée. Le plaisir, et le sens avec lui, est le fruit commun de la communion et de la désunion, de l'amour et de la haine [2], et, si c'est la sympathie qui engendre la sensation, elle l'empêcherait vite, n'était l'*opposition* qui la diversifie et qui va l'étendre presque sans limites.

L'opposition est d'abord l'ingrédient du plaisir même [3]; mais sous cette forme elle est trop molle et en quelque sorte trop fondante pour servir de substrat à un sens stable. L'objet complémentaire a toujours des parts de résistance, — l'eau même ayant des éléments de poids et de densité, — mais ces parts elles-mêmes sont, ou de l'ordre de la résistance *réductible*, et c'est alors qu'elles constituent une condition intime du plaisir même, ou de l'ordre de la résistance *irréductible*, qui se signale de bonne heure à la conscience par un élément douloureux ou subdouloureux caractéristique : nous ne confondons pas la chair qui fond sous la dent avec l'os ou l'arête qui la fait grincer ou crier ; et, de même, nous percevons une différence significative, dans l'activité sexuelle, entre la résistance qui la stimule et celle qui la rompt. Or cette opposition irréductible pénètre dans l'une et l'autre activité à de grandes profondeurs. L'aliment le plus parfait a ses résidus, source d'une aversion expulsive qui s'exprime dans les pseudo-besoins d'évacuation ; même cette union en apparence complète, conditionnée cependant par des sécrétions qui la limitent, n'est jamais en réalité qu'une union *partielle* ; et l'*intimité* de l'union ne consiste qu'en ce que les *parties* des deux êtres qui parviennent ainsi à se joindre en sont des parties intimes. Du moins, l'objet alimentaire pénètre-t-il tout entier dans le tube digestif, où l'externe nous est en quelque sorte prêté à tempérament et devient nôtre sous bénéfice d'inventaire. L'union sexuelle est infiniment plus limitée et moins profonde, ce

---

(1) V. p. 92.
(2) V. p. 5-6.
(3) *Ibid.*.

qui explique sans doute le caractère particulièrement inépuisable (1) de l'activité qui la soutient. Elle nous laisse affrontés, dans ses meilleurs triomphes, à une opposition irréductible, et elle ne domine d'une manière complète qu'une part de l'objet spatialement et temporellement infime : il s'en réchappe bientôt tout entier.

Telle est donc la seconde et véritable forme de l'opposition, sans laquelle le besoin n'aurait jamais pu lui-même donner naissance à un sens ni nous révéler, dans son objet, un objet externe. (Car toute extériorité est réelle et l'on pourrait dire, en ce sens, métaphysique.) La première forme d'opposition n'en est aussi qu'une forme inférieure et, en somme, équivoque. La défense n'a rien encore de positif ; elle n'est qu'un abandon impuissant à épuiser son sacrifice et ne marque que la limite de l'assimilation. Tout autre est l'opposition *irréductible*, et déjà même dans le tact, où les deux formes d'opposition voisinent, elles constituent, sous une unité tout apparente, un sens du besoin et un sens de la défense, l'un spécifiquement alimentaire et sexuel, l'autre spécifiquement tactile, qui ne se confondent ni par leur objet, ni par leurs représentations, ni même par leur organe. Il existe une tactilité alimentaire, qui engendre une partie des plaisirs « de la bouche », où elle a en effet son siège, et qui ne peut donner des douleurs ; et elle y accompagne une tactilité propre, c'est-à-dire défensive, qui peut aboutir à la douleur, dont elle est par nature le préavis, mais qui ne saurait éclairer par elle-même le besoin, dont elle n'est point l'instrument, ni, par suite, donner aucun plaisir. Et la première est naturellement liée aux organes du goût, le vrai sens alimentaire, mais à peine discernable du toucher, comme on le verra, jusque dans ses éléments les plus spécifiques ; tandis que la seconde a une extension beaucoup plus générale et conserve toute son activité même dans des parts de la bouche où les organes gustatifs font absolument défaut. De même, il existe une véritable tactilité sexuelle ou érotique intermittente par où le mâle est poussé à rechercher la femelle, et d'abord à la reconnaître, au moyen d'une véritable anticipation. Et ce tact spécial, dont le rôle dans les plaisirs sexuels est évident, côtoie sans s'y mêler la tactilité cutanée proprement dite qui a une tout autre permanence et ne peut servir que de préavis à la douleur. Ainsi, jusqu'au sein même de la tactilité, ce n'est pas au même sens que parlent les éléments complémentaires et les éléments d'opposition d'un même objet. L'objet complémentaire est bien aussi opposé, mais ce n'est pas par sa complé-

(1) P. 56.

mentarité qu'il nous fait connaître son opposition dans ce qu'elle a d'irréductible, et, par conséquent, de réel, comme réciproquement le toucher qui nous fait connaître l'opposition réelle ne peut absolument pas par lui-même nous faire connaître la complémentarité.

Encore le toucher occupe-t-il en la matière une position de quelque manière privilégiée. En lui les éléments défensifs et les éléments assimilatifs, tout en restant divisés, conservent un voisinage qui suffit à nous désigner la matrice commune de la sensorialité tout entière. Les autres sens sont, ou purement des sens du besoin (goût et odorat), ou purement des sens de la défense (ouïe et vue), et, comme les premiers ne peuvent jamais nous faire connaître le moindre élément d'opposition dans l'objet complémentaire, les seconds, réciproquement, ne peuvent jamais nous faire atteindre le moindre élément de complément dans l'objet d'opposition. La sensorialité, en évoluant, s'est radicalement divisée ; plus elle s'éloigne de la cœnesthésie originelle, plus elle accuse la divergence des directions que les circonstances lui imposent. Le goût et l'odorat connaissent bien l'objet comme opposé, mais par interprétation des éléments complémentaires qu'il contient ; encore ne peuvent-ils aller très loin dans cette voie, et nous verrons que l'odorat, qui s'y est engagé plus avant que le goût, ne l'a pas fait sans mettre en cause dans cet effort d'objectivité une part importante de sa pénétration. Réciproquement, l'œil et même l'oreille (de l'animal au guet) connaissent bien l'objet alimentaire, mais ils ne le connaissent pas comme alimentaire, et, au contraire, en substituts qu'ils sont, l'un du sens tactile, l'autre du sens vibratile, ils ne le connaissent que comme *opposé*, comme principe d'action sur la peau.

Les véritables activités défensives naissent bien avec les activités assimilatives de locomotion, mais, comme elles ont une autre origine, elles ont aussi un autre sens, et la sensorialité tirera sa principale extension, non pas de cette opposition qui limite l'assimilation, et qui n'en est guère que le résidu irréductible, mais d'une opposition positive qui engendre la défense et qui se manifeste dans l'agression ; non pas de cette opposition qui provient de ce que les objets complémentaires ne nous sont pas entièrement complémentaires, mais de l'action d'objets ou d'êtres qui nous sont entièrement hétérogènes ou contraires. La mobilité inhérente à la vie animale fait que le vivant se heurte à l'inerte et les proies aux déprédateurs. Le végétal, dans un monde purement végétal, ne court pas ces risques ; chaque être, à sa place, reçoit sa part de la vie universelle et boit à la source commune. Déjà, à la vérité, l'arbre lutte contre le voisin

pour la possession de la terre et de l'eau, pour celle de l'air et de la lumière; mais c'est une lutte sur place, et la défense n'est ici qu'une forme de l'effort d'expansion. Le végétal qui assimile le mieux est par là même celui qui se défend le mieux. Et cela tient à la nature des choses, puisque le danger se ramène ici à l'*obstacle à l'expansion* : il est donc conjuré par la vigueur des activités expansives elles-mêmes. Mais, pour l'être mobile, le danger n'est plus cet obstacle local à l'expansion, dont il peut toujours triompher précisément par le déplacement ; c'est l'*obstacle au déplacement même*, c'est la rencontre des choses ou des êtres susceptibles de le blesser, de le contraindre ou de le détruire. Il n'échappe aux dangers relatifs de l'immobilité en voisinage, que le végétal conjure avec les organes mêmes de son expansion assimilative, que pour tomber dans les dangers de la mobilité, qu'il lui faut nécessairement conjurer par des *défenses* spéciales. Comme la condition *sine qua non* de l'existence mobile est la constitution de sens qui *préavisent* l'être mobile de la présence de ce qui le complète, c'est donc aussi la constitution de sens qui le préavisent de la présence de ce qu'il ne peut affronter sans danger. C'est la constitution de sens *externes*, ou au moins *périphériques*, par qui la sensorialité de défense, à peine ébauchée dans l'activité d'appropriation, se déploiera en préavis susceptibles d'embrasser finalement un espace illimité. Ainsi se creuse la distinction dès l'origine si profonde des deux groupes de sens.

Ce sera peut-être notre principale tâche, dans cette étude, de marquer ainsi comment l'évolution des sens n'a cessé de faire prédominer, dans l'activité locomotrice de relation, les sens de la défense sur les sens de l'assimilation. Ainsi se rétablissait, du reste, dans le domaine de la sensorialité, à travers la diversité même, une certaine unité, par la prévalence de l'opposition sur la communauté et de l'esprit sur l'âme. Telle était d'ailleurs la loi du sens, et l'histoire n'exprime ici qu'une logique intime et naturelle. Le caractère même des activités assimilatives nous indique assez qu'elles ne sauraient jamais suffire à fonder un monde comme celui qui est réellement donné à nos sens. Car ce dernier est un monde d'*objets* au sens propre du terme, c'est-à-dire de choses qui *s'opposent* à nous (*objecta*). Or, nous le disions récemment [1], des sens du besoin ne peuvent nous faire anticiper qu'un monde qui est déjà *nous*. Seulement, nous venons de voir que les sens mêmes du besoin, comme sens, nous sortent déjà

[1] V. 92.

du besoin, c'est-à-dire de la communauté, et nous engagent dans l'opposition. L'objet complémentaire est aussi, par sa forme extérieure, l'objet qui s'oppose ; tout ce qui nous sert nous résiste. Les éléments d'opposition eux-mêmes pouvaient donc apprendre à signifier des éléments de complémentarité, tandis que les éléments de complémentarité ne pouvaient que difficilement et non sans risques [1] apprendre à signifier les éléments d'opposition. Les conséquences en étaient immenses : car les éléments d'opposition, d'abord tactiles, en se liant à des substituts lumineux et vibratiles qui anticipent les impressions tactiles à d'énormes distances, pouvaient devenir capables d'éclairer le besoin sur son objet dans un éloignement et sous des formes où les antennes sensorielles propres du besoin étaient incapables de l'atteindre. Ainsi les intérêts sensoriels de la défense devenaient ceux de l'assimilation, qui allait travailler elle-même au progrès des sens défensifs, déjà si puissamment favorisés par les conditions nouvelles de la vie. Ces raisons nous expliquent assez, dans une évolution uniquement dirigée par le principe d'intérêt, pourquoi les sens du besoin se sont toujours appuyés aux sens de la défense, tandis que ceux-ci refoulaient partout les premiers, au point de les rendre, spécialement dans l'ordre sexuel et dans certaines espèces, presque insaisissables à l'observation extérieure. La vraie sensorialité humaine est la sensorialité d'*opposition* ; c'est elle qui nous met dans l'espace (le lieu des oppositions) : c'est donc elle qui constitue le cadre de toutes nos connaissances et par suite de toute notre vie pratique. Cependant, ce monde de l'espace, des oppositions et des douleurs, ce monde de la vie militante, ce monde qui recouvre à ce point tout en nous qu'il semble y tout anéantir, n'exprime point notre nature entière. Il est lui-même supporté par un autre monde où les rapports de chaque vie aux autres vies ou aux choses sont d'interpénétration et non d'opposition, de sympathie et non d'hétérogénéité, et se déroulent en un milieu spirituel dont l'espace n'est qu'un symbole trompeur. Etudier les sens du besoin comme tels, c'est apprendre à regarder par-delà le mur des apparences, ou du moins d'une apparence d'absolu, à retrouver peut-être, dans une préformation infiniment amorphe, aux sources de notre évolution, le fondement de notre nature réelle, et à recoudre notre esprit à notre âme.

---

(1) V. p. 99.

II. — LE GOUT ET L'ODORAT

Évitons cependant une confusion. Le goût et l'odorat nous donnent cet enseignement, si nous remontons, dans une évolution régressive, le cours de leur histoire. Leur évolution progressive, au contraire, est plutôt, naturellement, celle d'une âme qui se coud un esprit. Ce mouvement, qui peut donc fournir aux méditations à la fois par ce qu'il fait et par ce qu'il défait, exprime toute la signification philosophique de ces sens, et il doit, par conséquent, constituer notre principal objet d'étude. Nous voulons révéler dans le goût et l'odorat des *sens* originellement spécifiques *du besoin* qui deviennent des *sens* dans l'acception du terme isolé, des sens d'*objets*, de *choses* — complémentaires ou non, peu importe — parce qu'ils se lient pour s'étendre, suivant la relation précédemment relevée, à des sens seulement défensifs qui finissent même d'une certaine manière par les *capter* et effacent enfin souvent en eux leur caractère originel et les marques de leur véritable fonction. Ainsi les sens mêmes *du besoin* doivent nous conduire, comme par la main, aux simples *sens*, qui ne sont plus des significations de ce qui nous sert, mais des significations absolument parlant, *du moins de toute chose externe* ; car telle sera, évidemment, leur limite, et on entend bien que les significations qu'ils contiennent ne seront jamais des significations d'*âme* ; au contraire, ils vont nous heurter à l'envers inanimé des choses ; mais, sous cette réserve, ils nous signifieront bien toutes choses, et même on peut dire qu'ils nous signifieront toutes *choses*, au sens vrai du terme, sans réserve ; car c'est par son opposition à nous que tout ce qui existe est *chose*. Le langage a bien vu cela, qui a appelé les signes de l'opposition les *sens* absolument parlant, c'est-à-dire *l'ensemble des significations*. Par eux nous arrivons à tout *connaître par signes*, c'est-à-dire que par eux nous arrivons à *connaître en comprenant*. C'est vraiment l'avènement de l'esprit. L'étude du goût et de l'odorat est l'étude de cet avènement, et c'est ce qui fait qu'elle est une *philosophie* de ces sens (1) et même que leur biologie complète est nécessairement une philosophie.

Le plan de cette étude nous est ainsi naturellement tracé par son objet même. Nous devons d'abord établir que la saveur et l'odeur sont effectivement originaires du besoin sous toutes leurs formes, et ensuite rechercher comment elles s'en sont plus ou moins dégagées pour

---

(1) Voir précédent ouvrage, début.

devenir plus ou moins des représentations d'*objet* au sens plein du terme, de vraies sensations. Cette seconde tâche est évidemment la plus importante en même temps que la plus longue et la plus délicate. Mais la première est loin d'être négligeable. Il ne va pas de soi, en effet, que les sensations du goût et de l'odorat soient originaires du besoin, et même la théorie courante chez les physiologistes dénie à ces sens aussi bien cette origine que cette direction. Inspirée des vues de J. Müller, elle n'aperçoit dans leurs sensations comme dans toutes les autres que la manifestation psychique d'une énergie inhérente aux nerfs sensoriels, sans racines biologiques, sans mouvement d'évolution immanent ; le hasard seul, en les associant entre elles et aux impressions congénères, est venu les charger de significations qu'elles auraient pu ne jamais présenter et auxquelles ne les habilitait aucune destination naturelle. Les nerfs sensoriels ne sont pas, comme les autres, des associés fonctionnels des muscles et des instruments de la locomotion. Ces théoriciens ne connaissent que les nerfs qui provoquent le mouvement ou qui l'enregistrent ; ils ne connaissent pas ceux qui le dirigent : ainsi l'orientation par les sens devient-elle un miracle dont aucune explication sérieuse ne peut être donnée. Lorsqu'on sépare originellement le sujet d'avec les choses, on ne parvient jamais à l'y rejoindre. Mais cette première liaison est de sympathie plus que d'opposition, ou du moins elle ne contient encore que l'opposition enveloppée dans la sympathie même. C'est donc ce que nous voulons établir en premier lieu, en révélant dans les sensations du goût et de l'odorat, sous toutes leurs formes, de véritables prolongements du besoin, par où l'être vivant mobile se met originairement en rapport avec l'objet externe complémentaire.

A la vérité, cette démonstration a déjà été faite ici même, au moins pour ce qui concerne les odeurs et saveurs *agréables*. Nous avons, en effet, démontré, au chapitre II [1], que les sensations agréables en général ne sont jamais agréables comme sensations, mais comme liées à des besoins, en d'autres termes, qu'elles ne tirent jamais leur agrément de l'excitation sensorielle qui les provoque, mais des besoins auxquels cette excitation donne satisfaction. Et nous avons [2] fourni de cette thèse une justification spéciale pour les sensations de saveur et d'odeur, qui n'y paraissaient pas, au premier abord, particulièrement favorables. Mais cette relation avec le besoin est-elle commune à toutes

---

[1] II.

[2] P. 65-66 et 76-79.

les odeurs et saveurs? S'étend-elle aux odeurs et saveurs *désagréables*? S'étend-elle surtout aux odeurs et saveurs soit *neutres*, soit proprement *douloureuses*, s'il en existe? Tel est donc notre premier objet de recherche.

I. — SUBJECTIVITÉ ORIGINAIRE DES ODEURS ET DES SAVEURS

1° Odeurs et saveurs « désagréables »

Pour ce qui concerne les odeurs et saveurs simplement *désagréables*, nous devons rappeler que, suivant les démonstrations du même chapitre (1), c'est le besoin qui, lorsqu'il est *contrarié*, provoque le simple *déplaisir* ou *désagrément* par la même loi qui le lie au plaisir quand il est satisfait ou au moins favorisé. Le caractère simplement désagréable d'une sensation révèle donc plutôt par lui-même la relation de cette sensation au besoin. Aussi bien les sensations désagréables du goût et de l'odorat sont-elles assez apparemment en liaison avec le besoin : elles n'ont jamais cet air de désintéressement qui est à la fois si caractéristique et si trompeur dans les odeurs de fleurs agréables. HENNING, à la vérité, déclare que les odeurs du moins « peuvent très bien apparaître *tant désagréables* qu'agréables par elles-mêmes, parce que le plus grand nombre en est dépourvu de toute valeur biologique » (2). Mais nous avons dit (3) qu'à l'égard des odeurs agréables ce fait, même s'il était à l'abri de toute contestation, ce qui n'est pas le cas, ne constituerait pas un argument probant. A l'égard des odeurs désagréables la preuve en reste tout entière à faire, et elle n'est pas apportée par Henning. Zwaardemaker en juge autrement (4), lorsqu'il rapporte toutes les odeurs aux deux groupes fondamentaux des *odeurs nutritives* et des *odeurs*, évidemment corrélatives, *de décomposition*, dans une classification qui, fondée sur un dénombrement minutieux des espèces et une utilisation critique de toutes les classifications antérieures, apparaît comme remarquablement complète (5). Sans doute, la nature même d'un sens,

---

(1) P. 57-59.

(2) *Der Geruch*, *Zeitschrift der Sinnesorgane*, *Psychologie*, t. LXXIV, p. 383.

(3) P. 77-78.

(4) *L'odorat*, Paris, Doin, 1925, ch. X, p. 219.

(5) HENNING (*Der Geruch*, 2e éd., Leipzig, Barth, 1924, p. 258 suiv.) reproche à cette classification d'être une énumération sans système ; mais il a pu se voir retourner le reproche de construire lui-même un système incompatible avec les exigences d'une énumération suffisamment exhaustive (ZWAARDEMAKER, *loc. cit.*).

fût-ce le plus engagé encore dans la vie organique, exclut cependant, comme nous l'avons montré dans le précédent ouvrage, sa participation *directe* à cette vie, dont il doit être le guide et l'avertisseur ; mais les réflexes spontanés qu'une sensation provoque peuvent du moins nous fournir un indice de sa valeur biologique *indirecte* : or, si l'on examine, dans la même classification, les groupes qui correspondent proprement aux odeurs désagréables (*odeurs repoussantes* et *odeurs nauséeuses*), on est assez renseigné par ces désignations mêmes, dont l'auteur établit si bien la valeur spécifique, sur les réflexes défensifs que de telles odeurs déchaînent instantanément, sauf dans les cas artificiels de contre-habitudes individuelles ou collectives.

Taine semble aussi admettre [1] qu'il existe quelques « pures sensations d'odeur agréables ou désagréables par elles-mêmes, celles de la violette et de l'assa fœtida, par exemple », et qu'en outre « il y en a un nombre infini » dont l'agrément ou le désagrément constitue même toute la notion analysable. Cependant, sa thèse plus générale, empruntée à Bain (*Senses and Intellect*, p. 173), est que l'odeur — non plus, du reste, que la saveur — n'est en réalité jamais agréable ou désagréable par elle-même, mais par des excitations concomitantes « de nerfs profonds du canal alimentaire », et que, par suite, l'élément sensoriel y a toujours une origine physiologique distincte de l'élément affectif. Pour accorder les deux thèses, il faudrait donc admettre que, là où l'élément sensoriel nous semble inséparable de l'élément affectif (violette et assa fœtida), à plus forte raison dans le « nombre infini » de cas où il nous semble se réduire à l'affection, la confusion que nous faisons entre les deux éléments n'est imputable qu'à l'insuffisance de notre introspection. Ce n'est pas ainsi que nous entendons les rapports de l'affection et de la sensation dans l'odeur et la saveur : en rapportant, dans ces états, le déplaisir au besoin, nous prétendons tirer au besoin la sensation même. C'est, du reste, la solution que semblent imposer les faits mêmes relevés par Taine, lorsqu'on ne leur prête pas une complexité hypothétique : si, dans un nombre infini de cas, l'élément affectif et l'élément sensoriel sont à ce point indiscernables, c'est qu'évidemment la sensation et le réflexe affectif n'ont pas l'indépendance fonctionnelle générale qu'on leur attribue. Nous verrons qu'ils ont même, et jusque dans les cas cités par Taine, une dépendance physiologique très étroite. La distinction de l'élément affectif et de l'élément sensoriel n'est certainement pas fausse dans son principe,

[1] *De l'intelligence*, 7e éd., Hachette, 1895, t. I, p. 204.

mais c'est en méconnaître gravement le sens que de la rapporter à la différence de deux excitations, l'une organique, l'autre périphérique, et de construire sur cette base une assimilation complète de l'odorat et du goût, considérés comme sens, avec l'ouïe et la vue (1). Le caractère affectif que revêtent à nos yeux l'odeur et la saveur n'est pas le résultat d'une confusion que nous faisons entre deux éléments réellement comme originellement distincts ; c'est leur caractère sensoriel qui est le résultat d'une différenciation physiologique progressivement opérée entre deux éléments d'abord impliqués l'un dans l'autre.

2° Odeurs et saveurs « neutres »

Saveurs. — Peut-il exister maintenant des sensations gustatives ou olfactives *neutres*, que nous n'aurions aucune raison, par suite, de rapporter à des besoins? Pour les saveurs, on est dès l'abord amené à en douter, simplement en considérant combien leurs formes agréables ou désagréables sont de beaucoup les plus nombreuses et les plus apparentes. On ne peut admettre facilement, en effet, que, si la grande majorité des sensations d'un sens donné ont un caractère affectif et se rattachent ainsi à des besoins, il puisse en exister une petite part qui en soit totalement indépendante.

La liaison de la saveur et de l'aliment est du reste un fait expérimental. L'anatomie comparée révèle la constance des variations de l'organe du goût avec la nourriture (2) ; et il n'est pas de sensation où la théorie de l'énergie spécifique des nerfs et de leur indifférence fonctionnelle soit plus difficile à vérifier même approximativement (3). Nous avons dit (4) qu'elle échoue parce que c'est le besoin qui fait le goût et que le besoin appelle, non un excitant quelconque, mais un excitant propre, comme le confirme ici son instrument, la muqueuse digestive, dont les réactions sécrétoires, étudiées par Pavlov (5), témoignent d'une véritable électivité à l'égard d'un excitant déterminé.

---

(1) P. 207-214.

(2) Cf. MARCHAND, *Le goût*, Paris, Doin, 1903, ch. VI.

(3) Voir MARCHAND, *ib.*, p. 129 suiv. ; WUNDT, *Grundzüge der physiol. Psychol.*, 6e éd., II, p. 61 ; VINTSCHGAU, Hermann's *Handbuch der Physiologie*, Bd. III, Teil II, p. 188-189.

(4) Ouvrage cité, p. 56.

(5) *Les réflexes conditionnels*, Alcan, 1927, p. 26 suiv.

La dépendance constante, inconditionnelle et absolue de la salivation à l'égard de la saveur, révélée par le même auteur, est une autre preuve que la gustation est un acte même de la digestion, dont les sécrétions salivaires sont des conditions (1). Mais cette dépendance de la salivation à l'égard de la saveur paraît encore bien plus intime si l'on songe qu'elle est de quelque manière réciproque. Si les corps sapides déterminent une sécrétion salivaire variable avec la nature de leur sapidité, réciproquement, c'est à leur dissolution préalable dans la salive que ces corps doivent ordinairement de pouvoir être sapides. La saveur, qui détermine la salivation, a elle-même ordinairement besoin de la salivation pour se révéler. La contradiction n'est qu'apparente. Il s'ensuit simplement que, si la salivation est bien déterminée même qualitativement par les qualités sapides des corps, elle ne l'est pas par la conscience psychologique préalable de leur sapidité, c'est-à-dire par une sensation de saveur. Elle l'est par une sensibilité bien plus intime, une sorte d'affinité biologique. La qualité sapide, avant d'être connue comme sensation de saveur et pour pouvoir l'être, doit être connue en quelque sorte trophiquement. A ce stade, le goût nous apparaît sous la forme de la *prénotion* organique qui nous a servi à définir le besoin même. Le sens est encore enveloppé dans le besoin dont il sortira. Il n'est pas un simple auxiliaire de l'appropriation nutritive : il est une première appropriation nutritive.

Aussi bien, si toutes les substances sapides *naturelles*, — les seules qui soient entrées en ligne de compte dans la formation et l'éducation organiques des sens —, ne sont pas des substances alimentaires en bon ou en mauvais état, des animaux ou végétaux nourrissants ou trompeusement apparentés (2), elles se rattachent pour l'immense majorité d'une manière directe à ces deux groupes, et il serait bien difficile d'affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'elles ne s'y rattachent pas toutes au moins d'une manière indirecte. C'est ce qui explique sans doute que les substances insipides sont toutes ex-

---

(1) On sait que, d'après les mêmes recherches, les salivations provoquées par la vue et même par l'odorat sont au contraire des réflexes intermittents, conditionnés et relatifs, qui tirent leur origine d'un acte psychique d'association déclenché par les sensations visuelles et olfactives (Voir *ibid.* et André Mayer, *Etats de conscience et sécrétions, Journal de Psych.*, janvier 1920).

(2) Voir sur l'amertume naturelle des herbes toxiques : Richet, *Les causes du dégoût* (*L'homme et l'intelligence*, Alcan, 1887, p. 52-55), et, sur la différence entre les excitants naturels et les excitants artificiels du goût, même ouvrage, p. 51-52 et 82-83.

clues de notre alimentation précisément par l'inappétence que nous inspire leur défaut de saveur. La résistance même de l'organisme semble ici nous enseigner que la saveur est le signe auquel il reconnaît ce qui a rapport au besoin d'alimentation, l'insipide lui étant presque plus étranger que le sapide désagréable, en raison de cette secrète parenté du simple désagréable et de l'agréable qui font qu'ils se transforment même quelquefois l'un en l'autre (1). L'insipidité de l'eau ne constitue qu'une exception apparente. En effet, l'eau est à la fois le seul *liquide* et la seule *boisson* fournis par la nature : elle seule répond à la soif organique, aux besoins issus de la dessiccation des tissus, même au sein du lait ou des boissons artificielles. Or la saveur est un instrument de différenciation et répond à la nécessité d'un choix. On en conçoit l'importance décisive, comme *auxiliaire de la faim*, pour un être assujetti à chercher une nourriture qui change, avec les lieux et les saisons, à la fois en nature et en valeur nutritive, et dont la variété est théoriquement sans limites. La saveur était le seul signe qui assurât une expérience un peu stable en une matière aussi variable. Mais au contraire ce signe était inutile comme *auxiliaire de la soif* dans un domaine où un choix n'était pas nécessaire, et n'était même pas possible. Les seules saveurs que nous saisissions dans l'eau sont celles de substances étrangères qui s'y trouvent en dissolution, et on peut bien croire qu'elles relèvent toutes de l'expérience acquise dans l'ordre alimentaire.

Ces remarques, soulignons-le, n'ont rien à voir avec une théorie de la finalité des saveurs (2) : dire que les saveurs *servent* le besoin, ce n'est pas dire qu'elles en sont la Providence, mais qu'elles lui fournissent des signes, dont la valeur change, du reste, suivant l'étendue et la précision de l'expérience individuelle. Certains physiologistes tendraient à nous présenter les saveurs, suivant les vues générales de J. Müller, comme un luxe tellement inutile qu'elles en perdent l'intelligibilité la plus élémentaire. Nous croyons bien qu'il existe des saveurs *neutres*, spécifiques au sens de J. Müller, mais aussi qu'elles nous marquent une évolution très originale de la nature. Leur *neutralité* a donc une cause, et nous dirons que c'est la cause qui explique toute représentation. Cependant, cette neutralité même n'implique pas, nous le verrons, l'indépendance à l'égard du besoin, mais seulement une dépendance de nature complexe et spéciale. C'est pourquoi il importait d'abord

(1) Voir p. 59.
(2) Voir p. 14-15.

de montrer qu'il n'est pas très facile de concevoir des saveurs neutres et indépendantes du besoin au sens absolu du terme.

Odeurs. — Ce que nous disons de la neutralité des saveurs pourrait être répété des odeurs avec peu de modification. Elles aussi présentent (1), dans leurs formes en apparence même les plus désintéressées, une parenté décélable avec les activités alimentaires ou sexuelles. L'odorat est à ce point lié aux besoins organiques dans les espèces qu'on a pu soutenir que les carnivores, en dépit du flair prodigieux qui caractérise certains d'entre eux, ne sentent point les fleurs (2) ; il est certain en tout cas qu'ils n'y réagissent pas (3). Nous avons relevé (4) le peu d'intérêt de la théorie de l'énergie spécifique des nerfs dans ce domaine aussi bien que dans celui du goût et dégagé d'avance la portée du fait pour nos recherches présentes : c'est qu'« un sens qui dépend du besoin et qui n'atteint les corps externes que dans leur liaison plus ou moins directe avec le besoin doit être naturellement bien plus difficile à éveiller par des moyens purement externes ». Il est vraisemblable même *a priori* que nous devions toujours trouver des excitants mécaniques et électriques de la rétine, parce qu'il ne s'agit tout de même que de substituer des excitants artificiels externes à un excitant naturel lui-même externe. « Mais, si l'excitant naturel d'un sens est *en partie* interne, comme besoin, son excitant naturel proprement externe ne tire plus lui-même sa force que de la collaboration des affinités internes qu'il éveille et dont il devient en quelque sorte mi-part, et il suit naturellement qu'un excitant externe quelconque et étranger au besoin est condamné d'avance à nous laisser presque insensibles. L'odorat et le goût nous mettent en rapports avec des éléments du monde extérieur qui nous sont infiniment plus intimes que tous les autres excitants sensibles ; ils impliquent une différenciation des choses externes sous le point de vue de nos besoins dont il n'existe pas la moindre trace dans aucun autre groupe de sensations » : telle est la source des difficultés particulières que la théorie propre et claire de l'énergie spécifique des nerfs rencontre dans ce domaine. Et on ne pourrait les tourner qu'en donnant à la théorie une interprétation qui en modifie du tout

(1) Cf. p. 77. Voir sur la même question ZWAARDEMAKER, *loc. cit.*, p. 73-74.

(2) MÜLLER, *Handbuch d. Physiol. d. Menschen*, I, p. 759, et II, p. 489.

(3) HENNING, mémoire cité, *ib.*, t. LXXVI, p. 101, et HEITZENRŒDER : *Ueber das Verhalten des Hundes gegen einige Riechstoffe*, *Zeitschrift für Biologie*, 1913, t. LXII, p. 506 : « La réaction fait défaut ou n'est en tout cas qu'extrêmement faible. »

(4) *Le problème de la sensation*, p. 56-57.

au tout la signification biologique et philosophique originelle [1]. L'*énergie spécifique* des nerfs olfactifs ne saurait, par exemple, trouver sa preuve dans le fait que, comme un organe même pour la perception des odeurs en général, l'organisme aurait pu se créer, sur la muqueuse olfactive, des zones nerveuses différenciées pour la perception des différents types d'odeurs. La recherche de telles différenciations, qui méritent bien aussi le nom de spécificités, est, en tout domaine de sens, un des objets les plus importants de l'investigation biologique ; et elle n'est pas plus interdite dans le domaine des odeurs que dans aucun autre, bien que, en l'absence de découvertes histologiques, elle n'y ait encore conduit qu'à des hypothèses ingénieuses : comme en matière tactile, la mosaïque des organes élémentaires n'est encore ici qu'un décalque de leurs fonctions en représentation graphique [2]. Quoi qu'il en soit, une spécificité de ce genre peut fort bien se concevoir comme le résultat d'une adaptation spéciale à quelque *objet* déterminé du besoin, et, bien loin de marquer l'*énergie* propre et, comme disait J. Müller, « immanente » du nerf, elle y témoignerait plutôt d'une *plasticité* qui l'accommode à un excitant externe spécifique et qui l'en pénètre [3]. Une énergie spécifique interne véritable aurait le caractère précisément opposé, et elle devrait se faire reconnaître à l'indépendance du nerf à l'égard de son excitant propre. C'est la démonstration d'une telle spécificité qui rencontre ici des difficultés toutes particulières [4]. Et ces difficultés achèvent de nous montrer qu'il n'y a pas beaucoup plus de probabilité pour l'existence d'odeurs neutres que pour celle de saveurs *neutres* au sens plein de terme. Mais ici aussi le développement de la sensorialité a tendu à vaincre cet obstacle de la nature, et, sans y parvenir complètement, il n'en a pas moins abouti à dégager du complexe affectif originel, avec les éléments d'objectivité, c'est-

---

(1) Voir nos remarques sur cette question : *Problème de la sensation*, p. 49-51.

(2) Voir ZWAARDEMAKER, *loc. cit.*, p. 268 et suiv.

(3) ZWAARDEMAKER fait remarquer que la nature ne produit la différenciation des tissus « que quand les exigences de l'espèce nécessitent une distinction détaillée ». Et il ajoute : « Il ne serait pas étonnant, par exemple, que le pouvoir distinctif soit très grand dans le domaine des odeurs capryliques qui permettent de trouver la trace des êtres de la même espèce, du butin ou de l'ennemi » (p. 277). L'important chapitre sur les « énergies spécifiques des odeurs » qui termine son traité ne concerne que des énergies spécifiques ainsi entendues.

(4) ZWAARDEMAKER la reconnaît théoriquement (p. 276), mais il ne s'occupe point de l'établir expérimentalement, au lieu qu'il met partout au premier plan l'importance des considérations phylogénétiques dans l'explication de la genèse des phénomènes olfactifs.

à-dire de représentation, qu'il pouvait contenir, avec une neutralité affective, à la vérité toujours instable et menacée, une spécificité très particulière, énigmatique à toute spéculation qui en méconnaît l'origine, et dont nous aurons à définir soigneusement le caractère contre les équivoques que cette méconnaissance a fait naître.

3° Odeurs et saveurs douloureuses

Notre second chapitre avait pour objet principal d'établir que le besoin, source du plaisir, est impénétrable à la douleur. Si donc toutes les sensations gustatives et olfactives proviennent du besoin, ce qui explique qu'elles ne puissent être complètement neutres au point de vue affectif, il doit s'ensuivre aussi qu'elles sont nécessairement indolores. Effectivement, les apparences contraires s'éliminent d'elles-mêmes à l'analyse. Il y suffit de la distinction des odeurs et saveurs proprement dites et de leurs composantes tactiles ou thermiques. M. Bourdon signale la sensation d'amer comme « un des exemples les plus probants de sensation désagréable, mais non douloureuse ». « J'ai à plusieurs reprises, dit-il, en goûtant des substances très amères, essayé de découvrir dans cette sensation, sans pouvoir y parvenir, des éléments douloureux ; au contraire, on constate la présence d'éléments douloureux véritables dans les sensations gustatives et olfactives provoquées par l'ammoniaque, l'acide lactique, l'essence de moutarde » (1). Aussi ces dernières ne sont-elles pas des sensations du goût et de l'odorat, mais de véritables sensations tactiles, indépendantes des nerfs de ces sens, et qui semblent pour la plupart pouvoir être rapportées à l'excitation du nerf trijumeau. Cette distinction a été si bien faite et les résultats en sont si bien acquis qu'il ne sera pas nécessaire d'insister (2). C'est pourquoi, dans l'anosmie temporaire ou chronique, la disparition des sensations d'odeur ne supprime pas les sensations de l'ammoniaque, du chlore, de l'acide acétique, du menthol, du chloroforme, qui continuent à être ressenties comme sensations tactiles ou thermiques (3) ; mais, même dans l'état normal, de telles

(1) *La sensation de plaisir*, *Rev. phil.*, 1893, t. II, p. 231.

(2) Voir anciennement Bain et Taine, textes cités ci-dessus, et plus récemment : Marchand, *loc. cit.*, p. 135 et 149 : Henning, *Der Geruch*, 1924, p. 190 et 272 ; Larguier des Bancels, *Le goût et l'odorat*, 1912, p. 4 ; Ioteyko et Stefanowska, *Psychophysiologie du plaisir et de la douleur*, p. 179 ; Zwaardemaker, *L'odorat*, p. 220-223.

(3) Henning, mémoire cité, t. LXXIII, p. 177.

sensations peuvent toujours être facilement distinguées des sensations olfactives, comme le prouve la remarque de M. Bourdon, et même isolées ou éliminées par l'attention [1].

Tous les caractères des odeurs et saveurs nous révèlent donc leur intime parenté avec le besoin, de qui elles tiennent de pouvoir être agréables ou désagréables et de ne pouvoir jamais être douloureuses ; et nous sommes autorisés, par suite, à appeler ces sens des *sens du besoin*, par où nous sont donnés des signes plus ou moins véridiques de ce qui nous *convient* ou nous *disconvient*, tandis que les autres ne nous donnent des signes que de ce qui *est*. Certes, il est bien démontré [2] que nous recevons aussi par la vue et par l'ouïe des signes de ce qui convient, par exemple, à notre alimentation. Mais ces signes ne sont qu'indirects et conditionnels. Il n'y a évidemment rien dans un son ou dans une couleur qui convienne à notre faim ; l'un et l'autre n'indiquent donc l'aliment qu'en éveillant par association le souvenir de sensations toutes différentes qui leur ont été concomitantes dans le passé, et, en particulier, justement des sensations agréables du goût et de l'odorat. Au contraire, l'odeur et la saveur, — bien qu'à un degré évidemment inégal [3] — sont comme les postes avancés du besoin même, et elles-mêmes convenables ou non à notre besoin, par suite, désirables ou repoussantes. Aussi seules peuvent-elles nous faire atteindre ce qui nous convient ou nous disconvient dans les choses. Les autres sens ne nous font atteindre, au moins directement, que ce qui nous est absolument étranger, et, à ce titre, est hors d'état de nous convenir ou de nous disconvenir, et ne peut qu'ou bien nous être indifférent, ou nous causer une douleur dont le caractère est d'être elle-même totalement étrangère à nos besoins.

On peut facilement conclure de là, comme nous l'indiquions dans l'autre ouvrage [4], que les saveurs et les odeurs ne sauraient jamais parvenir à la perfection de la véritable sensorialité, qui est d'être *purement représentative* et de n'avoir par elle-même aucune signification biologique. Elles ne pourront jamais signifier des choses que cet élément de haute valeur biologique qu'est leur correspondance au besoin. Mais cet élément même, comment des états si affectifs arrivent-ils à le signifier ? C'est notre seconde et plus importante question.

---

[1] HENNING, *ibid.*, p. 178.
[2] Voir précédemment, p. 99, 101 et 107, note 1.
[3] Voir p. 107, note 1.
[4] P. 59 et 230.

III. — FORMATION DE L'OBJECTIVITÉ SENSORIELLE DES ODEURS ET DES SAVEURS

1° Condition auxiliaire : faiblesse des éléments affectifs

Cette question présente elle-même deux aspects, car l'objet du besoin nous est à la fois, comme nous le savons [1], *complémentaire* et *étranger*, et, quoique ces éléments soient inséparables, ils sont cependant opposés, et il y a lieu de croire que la connaissance n'en est pas acquise par un mécanisme identique. Comment donc arrivons-nous d'abord à connaître, au moyen de la saveur et de l'odeur, l'objet complémentaire? Il y en a une condition tout à fait primordiale. Là où l'affection — plaisir ou contrariété — est pleine et entière, il est impossible qu'un « sens » se forme, car le plaisir et la contrainte, comme la douleur, ont eux-mêmes tout le *sens* que l'organisme peut désirer connaître, et, constituant toujours en dernière analyse la *chose signifiée*, ne sauraient eux-mêmes devenir le signe de quelque autre chose. L'objet complémentaire nous est seulement *représenté* ; il ne nous est pas *donné*, et il ne peut nous être représenté que dans les formes *dégradées* des affections où il nous sera éventuellement donné. Il est donc évident que les impressions qui constituent les satisfactions profondes de l'appétit ne seront jamais les instruments d'un sens du besoin. Le besoin qui se satisfait possède son objet ; il n'a point à se le *signifier*. Il ne peut se signifier qu'une possession douteuse, éventuelle et traversée ; il ne peut se la signifier que par un plaisir douteux, équivoque et instable. Mais justement les impressions du goût et de l'odorat répondent fort bien à cette condition. L'odeur et la saveur même les plus appétissantes ne constituent qu'une satisfaction très limitée et très insuffisante du besoin, qu'elles excitent et avivent plus qu'elles ne le satisfont. Nous avons signalé que l'affection hédonique de l'odorat relève moins du *plaisir* au sens strict du terme que du simple *agrément* [2]. Et, sans doute, les saveurs ont ici sur les odeurs un avantage considérable [3], — ce qui explique, du reste, qu'elles

---

(1) P. 89 et 97-99.

(2) P. 78.

(3) Qu'on ne saurait leur dénier en alléguant que les « plaisirs de la table » perdent eux-mêmes toute leur finesse et leurs nuances lorsque l'odorat n'y collabore pas avec le goût. Car, si le fait n'est pas contestable, il n'autorise point cependant à rapporter ces plaisirs à l'odorat plutôt qu'au goût, puisqu'inversement les com-

leur soient restées si nettement inférieures en valeur sensorielle ; — tout de même, il s'en faut de beaucoup que les plus appréciées et les plus vives constituent, comme simples saveurs, une véritable satisfaction du besoin ; et c'est ce qui nous apparaîtrait, sans aucun doute, avec évidence, si nous étions pratiquement capables de dissocier la gustation de l'activité nutritive, dont elle est toujours, nous l'avons vu, le premier acte, et dont les satisfactions plus riches semblent lui être communiquées en anticipation. Les saveurs, comme les odeurs, ne peuvent jamais être qu'*agréables* ; elles ne sont jamais à même de constituer par elles seules de vrais et complets *plaisirs*.

Comme la convenance à l'alimentation, l'odeur et la saveur ne nous en représentent aussi la disconvenance que dans une dégradation symbolique. Et c'est une suite assez naturelle de ce qui précède. Les unes et les autres, incapables de satisfaire jamais pleinement le besoin, ne sont pas non plus capables de le léser jamais profondément. Nous avons, d'ailleurs, aperçu que les lésions profondes du besoin se rattachent uniquement à ce que nous appelions (1) les contrariétés *de privation, d'absence* (la privation de l'aliment ou de l'autre sexe), contrariétés à la fois hétérogènes à la douleur et cependant souvent, dans leurs formes extrêmes, plus pénibles que cette dernière. Mais les odeurs et saveurs les plus déplaisantes ne se rattachent qu'à la *contrariété de répulsion*, qui est plutôt l'opposé de l'agrément que du plaisir. De même donc que les états les plus délicieux de ces sensations ne dépassent pas le niveau de l'agrément, leurs états les plus pénibles ne peuvent guère dépasser non plus par eux-mêmes un niveau affectif assez bas. Et les uns et les autres ne nous présentent, par conséquent, l'affectivité même du besoin que sous ses formes les moins accusées. Jamais l'affectivité de ces sens, si elle n'est associée à des plaisirs ou à des douleurs qui ont une autre origine, ne saurait atteindre ce caractère aigu qui abolit la conscience et lui interdit toute activité de représentation.

---

posantes olfactives des plaisirs du goût, lorsqu'elles nous sont présentées à l'état isolé, perdent une bonne part de leur valeur hédonique. La vérité est que le sens du goût est un véritable complexe physiologique auquel des sensations tactiles et thermiques participent aussi naturellement et constitutivement que des sensations olfactives, tandis que l'olfaction, limitée peut-être à l'origine à ce rôle auxiliaire, s'est rapidement développée en organe indépendant, dont les fonctions sont beaucoup plus étendues. De ce point de vue, il n'est pas contestable que l'odorat est un sens infiniment moins hédonique que le goût.

(1) P. 58.

Ces remarques faites, cependant, on a simplement montré que l'affectivité des odeurs et des saveurs n'opposait à leur transformation en représentations aucun obstacle insurmontable ; on n'a point commencé de montrer comment ces états présentaient le premier germe d'une activité représentative ou sensorielle au sens propre du terme. Effectivement, cette activité, qui ne pouvait trouver dans la médiocrité affective de ces sensations qu'un auxiliaire, à la vérité, nécessaire, se rattache en elles à la possession de tout autres caractères : ceux qui les font entrer dans le temps et dans l'espace (1).

2° Evolution des éléments représentatifs

a) *Eléments représentatifs de temps.* — Il résulte de ce que nous avons pu présenter ces sensations comme des postes avancés du besoin qu'elles en sont aussi comme les antennes prémonitoires. Elles ont beau en participer et retentir de toutes les affections dont elles nous avisent : il reste que leurs affections propres sont, d'une part, antérieures — dans une mesure variable — aux affections profondes du besoin, et que, d'autre part, elles en constituent une forme assez atténuée pour que leur avertissement conserve une signification précise et distincte. Ces caractères, à la vérité, sont plus accentués dans l'odeur, qui peut devancer de beaucoup l'affection qu'elle signifie et qui lui est toujours très inférieure en intensité ; mais ils s'observent pleinement même dans la saveur, principalement si l'on se met dans le sens de son évolution. Peut-être, en effet, n'y sont-ils pas originels, et même la réduction si curieuse que le champ des bourgeons gustatifs subit au cours du développement de l'individu, et où l'ontogénèse pourrait bien être l'expression de la phylogénèse (2), conduit naturellement à penser qu'un organe primitivement aussi diffus et en même temps aussi profond, qui intéressait, suivant les travaux de Ponzo, avec la langue et le palais, les amygdales, le pharynx et l'œsophage, ne pouvait être originellement l'avertisseur d'une fonction dont il était une partie si intime. Mais conclure de ce fait (3) que le goût ne peut remplir dans l'alimentation le rôle signalétique qu'on est communément porté à lui attribuer, c'est peut-être méconnaître justement la signification

(1) V. p. 4-5.
(2) Kiesow, *Phil. Studien*, X (1894), p. 329.
(3) Marchand, *loc. cit.*, p. 261.

de cette réduction, qui, mieux qu'une régression pure et simple du goût, pourrait exprimer son adaptation à un usage sensoriel ; et c'est en tout cas fermer les yeux au plus évident usage du sens gustatif. Il est bien manifeste, en effet, qu'un acte de gustation précède en général l'acte de déglutition et en décide. Quand la gustation n'a pas lieu, c'est que le résultat en est présumé avec assurance, en vertu d'une association, d'après les autres qualités sensorielles de la substance absorbée (1). Ces qualités, au contraire, n'ont-elles qu'une signification ambiguë, alors la gustation revêt nettement le caractère d'une enquête alimentaire : l'aliment est comme retenu pour examen à l'entrée du tube digestif avant d'être admis à y pénétrer (2). Cette fonction est rendue sensible par l'acuité du sens du goût à la pointe et sur les bords de la langue, laquelle, en même temps qu'un organe du goût, est un organe musculaire admirablement adapté à l'éjection rapide des substances non-admises. Elle nous est également signifiée par la localité des impressions gustatives, étroitement appariées, comme Wundt l'a fortement marqué (3), aux organes de la bouche et de l'arrière-bouche qui assurent la sélection des aliments et aux différents réflexes du goût.

On objecte (4) que la partie antérieure de la langue juge mal de l'amer (5), qui est surtout perçu par la partie postérieure de cet organe, et, par conséquent, « à un endroit tel que les substances arrivées à ce niveau déterminent le mouvement involontaire de la déglutition ». On pourrait ajouter que, de même, l'olfaction *suit* la mastication des aliments ou la déglutition de la boisson, pendant lesquelles la sensation de l'odeur est faible ou nulle. Mais, pour ce qui concerne le premier fait, il n'autorise pas à conclure que le goût est précisément inutile à l'égard des substances les plus désagréables ; car, d'abord, les efforts de contraction du pharynx et de l'œsophage ne sont pas incapables de produire l'éjection des aliments même à cet endroit ; et les rapports de la nausée et de l'amertume, que M. Marchand lui-même ne manque pas de relever (6), sont même tellement caractéristiques

---

(1) Voir précédemment, p. 107, note 1 et p. 112.

(2) C'est le rôle de la « sentinelle vigilante » dont parle RICHET (*loc. cit.*, p. 43).

(3) *Loc. cit.*, p. 59, 63 et 64-65.

(4) MARCHAND, *loc. cit.*, p. 261.

(5) Voir les expériences de KIESOW rapportées par LARGUIER DES BANCELS, *loc. cit.*, p. 25.

(6) *Ibid.*, p. 277 : « Le glosso-pharyngien qui innerve le tiers postérieur de la face supérieure de la langue, siège principal des sensations d'amertume, a été sur-

qu'on pourrait voir dans les réflexes du vomissement une sorte de réaction défensive spécifique contre l'amer ; surtout, et ceci concerne l'un et l'autre fait, il ne faut pas oublier que l'admission des aliments ou des liquides en quantité tant soit peu notable dans le fond de la bouche peut être interdite jusqu'à ce que l'épreuve de leur valeur ait été faite sur des quantités minimes, qui sont rarement en état de produire des effets très fâcheux. Le caractère besogneux inaliénable des odeurs et des saveurs les rendait particulièrement aptes à cette fonction discriminative. Précisément parce qu'elles étaient une première satisfaction ou contrariété du besoin, elles pouvaient en anticiper avec une particulière exactitude la seconde et définitive satisfaction ou contrariété. Et c'est ce qui explique sans doute que si souvent on digère mal ce qu'on a avalé en opposition avec leur assentiment (1). Le rôle avertisseur tant du goût que de l'odorat est donc bien incontestable.

b) *Eléments représentatifs d'espace.* — Mais un sens véritable n'est pas seulement un organe prémonitoire, un avertisseur d'*affections* ; il est aussi, il est surtout un médiateur de *choses* ; il nous *représente* des réalités qui existent *hors de nous en direction de nos mouvements*, c'est-à-dire des *objets* situés *dans l'espace* ; et il faut maintenant rechercher comment ces affections atténuées que sont la saveur et l'odeur ont pu devenir des représentations en ce sens strict du terme, des *signes d'objets externes*, s'*incorporer* hors de nous dans des objets *complémentaires*.

A la vérité, la question est complexe et peut-être que l'odeur et la saveur ne seraient jamais parvenues à nous représenter clairement l'objet complémentaire, si elles n'avaient pu le connaître, simultanément, et par le secours d'un autre sens, comme objet étranger, c'est-à-dire comme objet absolument parlant. L'odorat et le goût n'ont peut-être pu devenir de vrais sens du besoin qu'en devenant, sinon

---

nommé le nerf nauséeux en raison du réflexe qu'il produit si facilement quand on l'irrite ».

(1) Tel est du moins l'avis de PAVLOV. Voir la littérature de la question dans HENNING, mémoire cité, t. LXXVI, p. 118, notes, (Cf. *Der Geruch*, 1924, p. 197-198) et sa critique des expériences de BICKEL tendant à prouver que la sécrétion du suc gastrique est aussi bien favorisée par les excitants répugnants que par les excitants agréables. Remarquons que le fait, même vrai, ne serait pas probant. Il est vrai pour la sécrétion salivaire (LARGUIER DES BANCELS, *loc. cit.*, p. 33) : mais la digestion n'est pas uniquement conditionnée par la production des sécrétions, bien qu'elle la suppose.

par eux-mêmes, du moins par le bénéfice de l'association, des sens tout court. Toutefois, il est légitime d'étudier leur développement par progrès, et c'est, en ce moment, des sens purs du besoin, quoique abstraits et théoriques à certains égards, que nous cherchons l'origine, comme de la part la plus spécifique et la plus intime, bien qu'à peine isolable, des aptitudes des sens du goût et de l'odorat. Or, même pour nous représenter en objet le *complémentaire*, il faut évidemment que les sens l'*objectivent*, et ils ne peuvent l'objectiver sans déjà l'*opposer* au sujet. Mais ce qui s'oppose à nous doit nous apparaître, sous cet aspect, comme étranger, et ce qui nous apparaît comme étranger nous vient par pure *réception*. Nous en recevons l'action sans anticipation ni participation au moins apparentes, et c'est précisément à ce signe que nous y reconnaissons un objet. Il faut donc qu'un état de besoin — plaisir et dégoût par exemple, — s'il doit devenir une représentation extérieure même au plus faible titre, puisse paradoxalement lui-même être *reçu*, tout comme une douleur. Cependant, comment un plaisir — et même un dégoût [1] — pourraient-ils sans contradiction être reçus, si notre théorie du besoin est fondée? Comment la saveur et l'odeur pourraient-elles à la fois venir du besoin et être reçues des choses?

On sera conduit à le comprendre en se remémorant ce caractère précédemment relevé par où elles tranchent si nettement sur les autres affections besogneuses, qu'elles sont susceptibles de nous atteindre, sous bien des formes, même en dehors de l'aiguillon conscient du besoin et comme de simples effets apparents de l'excitant externe [2]. Aussi, même comme plaisirs, ont-elles souvent l'air d'être purement et simplement *reçues*. C'est par là, nous l'avons dit, qu'elles ont pu donner quelque apparence de fondement à certaines théories sensualistes du plaisir, et aussi servir d'appui, chez l'homme, à une technique de jouissance assez équivoque qui cherche justement à tirer le plaisir de la simple excitation externe. Mais c'est une autre technique que la nature avait fondée originellement sur elles. Sa propension est de s'attacher, non au plaisir que procure l'objet du besoin, mais à cet objet même, et son industrie est également limitée à servir cet attachement. Aussi les saveurs et les odeurs même agréables, qui ne sont point des plaisirs de possession et qui n'assuraient pas au besoin l'appropriation de son objet, ne pouvaient-elles bénéficier d'un attachement *naturel*

---

[1] Voir p. 23-24.
[2] P. 74 suiv.

véritable, et il est même difficile de comprendre leur formation, par dégradation des affections alimentaires décisives, si l'on n'admet que la nature y a pressenti et cultivé de bonne heure de simples *moyens* de connaître l'objet, seul désiré. Mais ces moyens tiraient une efficacité toute spéciale du caractère que nous venons de rappeler, puisque les odeurs et saveurs paraissaient souvent beaucoup plus liées à cet objet même qu'au besoin subjectif. La première nature devait donc tendre spontanément à créer et à accueillir le plaisir léger des saveurs et des odeurs comme un simple moyen de connaître la *chose* qui le produisait, tandis que l'homme devait ultérieurement tenter de connaître cette chose comme un simple moyen de produire ce plaisir. Et, ici, nous pouvons encore mieux vérifier combien peu le plaisir, suivant les conclusions de notre précédent chapitre, est originellement une sensation. C'est qu'en effet, même là où il paraît l'être devenu au plus haut degré, il n'en gagne l'apparence qu'au moyen d'un procédé de l'artifice humain qui est un véritable retournement de la méthode par où s'est constituée la sensorialité naturelle. L'odeur et même la saveur se sont bien développées chez l'animal en sensations, c'est-à-dire en représentations ; mais c'est en se dépouillant de leur caractère affectif. L'homme le leur a rendu, et le plaisir-sensation n'est qu'une représentation ramenée à sa source affective.

Le plaisir même et aussi le déplaisir se tournaient donc en sens par une méthode qui est aussi simple qu'elle devra paraître capitale et décisive dans le domaine tout entier de la sensorialité, et dont les deux traits sont l'application de l'énergie spécifique de la conscience, ou attention, aux fins de l'activité motrice, et la confiscation au bénéfice de ces fins et à leur service de toutes les impressions accessoires susceptibles d'une telle utilisation. Un plaisir ou un déplaisir légers — ou, en tout cas, secondaires eu égard aux fins capitales de l'appropriation motrice, — s'ils se trouvent liés à ces fins, n'en seront bientôt plus que les instruments, s'affineront encore pour mieux servir, et, par la concentration de la conscience sur leur valeur instrumentale, tendront à perdre la dernière part de leur valeur affective bien consciente. Le plaisir et le déplaisir dégradés, desquels l'attention se trouve en outre détournée au profit de leur pure signification, deviennent, dans la même proportion, moins sensibles comme affections, et la représentation claire gagne en eux tout ce que perd l'affection claire. Naturellement, les impressions du goût et de l'odorat les moins liées au besoin se trouvaient aussi les plus aptes à revêtir ce caractère représentatif, et ce sont aussi celles qui l'ont acquis au plus haut degré.

Mais de proche en proche et avec une convenance variable, elles ont toutes fini par assumer cette fonction capitale de représentation, parce qu'elles y étaient toutes aptes dans quelque mesure, et que, avec toute leur imperfection, elles étaient aussi les seules sensations qui en fussent capables [1]. Aussi le plaisir n'y a-t-il gardé une valeur prédominante que là où il est étroitement lié à la satisfaction même du besoin, comme dans les saveurs que la faim assaisonne, pénètre, et en même temps avalise. Mais le plus grand nombre s'est dédoublé en affection et représentation, et, tandis que le côté affectif y tombait dans la région de la moindre conscience, elles se sont mis à revêtir, du côté éclairé, un caractère de véritable indifférence, qui croissait avec la perfection de la représentation.

C'est ainsi qu'il faut entendre la « neutralité » véritable des saveurs et des odeurs. Une neutralité absolue en est, nous l'avons vu, presque inimaginable. En revanche, nous apercevons maintenant comment elles pouvaient acquérir, par une dépendance complexe et spéciale à l'égard du besoin, une neutralité réelle, quoique relative. La neutralité de la plupart des odeurs et saveurs n'exprime que la *neutralisation* d'une affection immédiate par l'affection médiate plus forte que déclanche la *chose* représentée par ces sensations. Ce n'est pas la représentation ou intelligence qui entre ici en lutte avec l'affection et finalement l'élimine de la conscience claire. La première manière de comprendre consiste à atteindre à travers un signe l'objet et cause externe de nos premières affections. Et c'est cette cause d'affections profondes qui assourdit et finalement éteint une affectivité secondaire et accessoire.

Il est facile de comprendre comment ce procédé de substitution peut ensuite s'étendre au delà de son premier but et gagner à la sensibilité du goût et de l'odorat un champ progressivement élargi. Comme la *chose* odorante et sapide déclanche une émotion d'appropriation ou d'aversion qui refoule et finalement élimine pratiquement de la conscience l'émotion proprement olfactive et gustative, de même, rien n'empêche que quelque propriété de la chose momentanément plus importante à nos yeux que sa convenance ou disconvenance à nos besoins ne déclanche une émotion nouvelle qui, à son tour, refoule et élimine pratiquement de la conscience l'émotion désormais accessoire d'appropriation ou d'aversion ; (c'est le cas le plus général pour les sensations olfactives humaines, comme nous l'avons signalé dans

---

[1] Voir plus haut, p. 112.

l'autre ouvrage[1] et rappelé récemment[2].) Ce n'est pas seulement la chose qui nous convient ou nous disconvient, c'est toute chose nous intéressant à un titre quelconque, que l'odeur et la saveur pourront alors nous représenter, pourvu que ces choses intéressantes se trouvent avoir elles-mêmes une odeur ou une saveur. Il se produit alors une sorte de sensorialisation, c'est-à-dire d'intellectualisation, au second degré, de ces impressions. L'odeur se trouve alors dépouillée à la fois de son affectivité directe et de son affectivité indirecte ; elle n'est plus, absolument parlant, qu'un renseignement sur des choses dont l'odeur, comme telle, nous est devenue absolument indifférente. Ce que nous disons de l'odeur peut être répété, avec quelque atténuation, des saveurs : car il est certain, par exemple, qu'il nous est loisible de chercher dans le bouquet d'un vin, — une saveur mêlée, d'ailleurs, de composantes olfactives — des renseignements multiples (de crû, de date, de fabrication) qui l'individualisent de plus en plus comme *chose* et qui nous agréent d'une tout autre manière que ne fait la gustation du vin elle-même. A mesure que l'homme devient plus intelligent, les saveurs comme les odeurs lui deviennent davantage un plaisir de curiosité. Cependant, le principe de ce progrès n'a rien de spécifiquement humain, et c'est le propre des sens sous leur forme la plus animale que de reporter l'intérêt de l'être vivant de l'impression reçue à ses causes progressivement les plus indirectes, parce que c'est le propre des sens sous toutes leurs formes de transformer une sensibilité en une intelligence et une impression en une expression. A la vérité, ce progrès peut avoir ses limites, et, si la matière même d'une sensation est une affection, comme c'est le cas pour l'odeur et la saveur, le travail qui l'intellectualise peut aboutir à volatiliser son contenu même. Le mieux est l'ennemi du bien, et c'est sans doute en partie l'explication de la destinée ambiguë et du secret avortement de l'odorat dans l'espèce humaine.

III. — LA « SPÉCIFICITÉ » DES SAVEURS ET DES ODEURS

Quoi qu'il en soit, la sensation gustative ou olfactive constituée de la sorte donne finalement raison *en fait*, comme nous venons de le dire, à la majorité des physiologistes et psychologues, qui l'ont présentée ainsi

---

(1) *Problème de la sensation*, p. 202.
(2) P. 100-101.

qu'une sorte d'état pour soi libre de compromission avec le besoin. (1) Mais ce n'était pas en dire assez, et c'était prétendre définir un état de passage sans en considérer l'origine et le terme. Or notre esprit n'est pas en mesure de s'expliquer une sensation ainsi isolée et suspendue en quelque sorte entre le sujet et le monde extérieur. Il faut lui faire apercevoir qu'elle est comme lancée de l'un vers l'autre, qu'elle n'a pu perdre sa relation avec le besoin interne qu'en devenant le signe de quelque réalité externe, qu'elle n'a cessé d'appartenir au sujet que parce qu'elle était captée par l'objet. Malheureusement, la prédominance de la théorie physiologique de Jean Müller n'a pas laissé percer cette vue biologique, et la doctrine courante sépare encore plus complètement la sensation de l'objet que du sujet même. La sensation devient ainsi un fait premier, qui ne se comprend par aucun autre et n'exprime qu'une réaction spécifique et irréductible de nos nerfs aux excitations qu'ils reçoivent. Nous avons essayé de montrer dans l'autre ouvrage, par une voie peut-être en partie non frayée (2), ce que cette théorie a d'inacceptable dans sa forme générale ; et nous rappelions récemment qu'elle est tout particulièrement inapplicable à l'ordre de sensations qui nous occupe. Mais la théorie de Jean Müller ne paraîtra jamais assez réfutée par les faits, si les faits mêmes ne sont présentés sous le jour d'une théorie différente (3). Il reste, en effet, que la sensation, même gustative, constitue, comme nous venons de le voir, un phénomène absolument nouveau par rapport à l'affection organique. Dès lors, on ne peut échapper à l'obligation d'y reconnaître un état premier au sens de Jean Müller qu'à condition de montrer comment l'organisme l'a tirée de cette affection pour en faire un instrument de ses relations avec le monde extérieur.

1° Saveurs

Les auteurs les plus complaisants à la thèse de Müller nous fournissent, du reste, souvent, tous les éléments de cette autre démonstration dans les faits que leur révèle une observation consciencieuse. M. Marchand, par exemple, s'il ne soutient pas la propre et *radicale* théorie de l'énergie spécifique des nerfs, s'il semble même parfois pencher à la combattre (4), n'en maintient pas moins que le goût

(1) Voir p. 103.
(2) *Problème...*, livre I, ch. VI.
(3) Comme nous le disions dans la même discussion, p. 53 et 61.
(4) *Loc. cit.*, p. 129-131.

est une forme d'impressionnabilité spécifique. Cependant, il n'omet pas d'opposer dans le goût l'*affection* première, qu'il a peut-être tort d'appeler *sensation*, à la véritable sensation gustative, qu'il appelle *perception*, et il marque très bien le progrès d'objectivité qui s'est réalisé de l'une à l'autre. La première est particulièrement affinée chez l'enfant. « Les enfants âgés de huit à quinze ans ont le goût très développé : ils reconnaissent surtout les substances amères incapables de déterminer une telle sensation chez les adultes. Un enfant éprouve une sensation gustative quand on dépose sur sa langue une solution de dibromhydrate de quinine à 1 p. 300.000 ; un adulte n'éprouve une sensation d'amertume (1) qu'avec une solution à 1 p. 100.000, et encore faut-il que cette solution soit déposée directement sur les papilles caliciformes » (qui semblent être les organes spécifiques de l'amer) (2). En revanche, à ce stade d'utilité organique immédiate, c'est-à-dire d'affectivité directe et profonde, le goût est encore médiocrement sensoriel. « Des solutions sapides très faibles déterminent chez l'enfant des sensations, mais non des perceptions (3). » « L'enfant dit qu'il sent un goût, mais ne peut dire si ce goût est amer, sucré, acide ou salé ; il ne reconnaît pas la saveur. Si on compare l'acuité gustative de l'enfant avec celle de l'adulte en prenant comme point de comparaison les solutions qui déterminent chez l'un et chez l'autre une perception, on trouve de très grands écarts au profit de l'adulte. L'adulte reconnaît le dibromhydrate de quinine dans une solution à 1 p. 100.000 », l'enfant ne le reconnaît que dans une solution à 1 p. 10.000. (Ainsi l'adulte *reconnaît* le sel de quinine au même seuil où il le *sent* ; l'enfant ne le reconnaît qu'à un seuil trente fois plus élevé, ou, si l'on préfère, à un titre trente fois plus fort). De même, l'adulte reconnaît la saccharose dans une solution à 1 p. 1000, le chlorure de sodium dans une solution à 1 p. 100, l'acide acétique dans une solution à 1 p. 1.000. L'enfant ne reconnaît les mêmes solutions qu'à un titre bien supérieur, 5 p. 100 pour le chlorure de sodium, 1 p. 100 pour le sucre et l'acide (4). En général, « en même temps que l'adulte goûte, il reconnaît la qualité de la saveur, ce qui n'existe pas chez l'enfant (5). »

(1) Je pense qu'il faut lire d'après ce qui suit : « une sensation gustative qu'il qualifie d'amertume ».

(2) P. 262. Voyez aussi : PREYER, *Die Seele des Kindes*, Leipzig, 1912, p. 75 et suiv.

(3) P. 262.

(4) P. 262-263.

(5) P. 264.

En conséquence, l'auteur conclut que « dans l'acte de la gustation il y a un facteur cérébral important ; plus le cerveau atteint son complet développement, plus fine devient l'acuité gustative ». Ce que confirme, du reste, l'observation des vieillards, sur lesquels on fait « les mêmes remarques que chez les enfants de huit à douze ans ; ils ont conservé la faculté de percevoir la saveur dans sa forme brute, mais ils ne peuvent en reconnaître la *qualité*. Et cette régression chez eux est d'autant plus accentuée qu'ils sont dans un état d'affaiblissement intellectuel plus prononcé (1) ».

Tels sont donc les faits. Le sens passe d'une connaissance affective à une connaissance *qualitative* ; et l'auteur nous indique clairement qu'il démêle la qualité en la rattachant à un objet. Telle est bien, en effet, la loi de la qualité, comme nous l'avons établi dans l'autre ouvrage (3). La première qualité d'amertume surprise par l'enfant n'est en réalité qu'une affection. C'est la qualité comme l'entendait Berkeley (4). Non seulement elle n'a rien de représentatif, mais même elle n'a rien de distinct. Faute d'objets séparés où référer ses impressions différentes, l'enfant les confond toutes. La connaissance de l'amertume, si elle dépasse la conscience d'un réflexe, est la connaissance d'une chose amère, la connaissance du salé celle du sel et la connaissance du sucré celle du sucre. Connaître la *qualité* d'une saveur, c'est savoir à quel *objet* cette saveur peut être rapportée, par conséquent, de quelle *chose* elle est l'*attribut* ; la qualité est le caractère (le *quale*) d'une chose extérieure. Ainsi, la saveur, d'*impression*, devient *qualité* par l'usage d'une puissance de l'esprit qui la détache de son affectivité première et lui confère, à la fois, l'objectivité et la neutralité affective. On voit comme ces deux choses sont corrélatives : en tant que qualités d'un *objet*, l'amer, le sucré, l'acide, le salé ne sont évidemment plus plaisirs ou déplaisirs : en les sortant de nous, nous les dépouillons des caractères qu'ils ne tenaient que de leur union avec nous. Mais, pour opérer en eux cette transformation, il suffit que, au lieu de les *ressentir* simplement, nous soyons amenés à les *comprendre*, c'est-à-dire à les interpréter comme des espèces de messages d'un objet plus intéressant pour nous qu'eux-mêmes. Ce travail de l'intelligence doit être particulièrement difficile dans le domaine du goût, parce que les saveurs ont sur toutes les autres

(1) *Ibid.*
(2) P. 266.
(3) Spécialement livre I.
(4) Cf. *ibid.*, p. 27.

sensations le privilège — ou le désavantage — de posséder déjà par elles-mêmes un sens propre très intéressant et presque suffisant (1). Aussi peut-être ne se seraient-elles jamais transformées en sensations, si les autres sens ne les y avaient aidées et même stimulées ; mais on peut croire que la découverte d'un monde externe par la vue, l'ouïe et même l'odorat n'a pu manquer d'exciter le goût à la même entreprise, de secouer sa paresse affective et de le pousser à lier ses affections à des *objets* qu'il n'avait ni tendance, ni peut-être aptitude à découvrir par lui seul. Son inertie naturelle se manifeste alors par sa lenteur à s'élever au plan sensoriel et par sa facilité à en redescendre. Il est vraiment digne de remarque que des enfants de douze ans accusent encore cette inaptitude à saisir la signification — c'est-à-dire la représentation — des saveurs, alors que celle des formes lumineuses et des sons leur devient manifestement claire et facile dès les premiers mois de leur vie. Et il n'est pas moins remarquable que le vieillard perde si généralement ces représentations, alors que les significations de l'ordre optique et acoustique n'éprouvent en général chez lui aucun affaiblissement bien notable. L'odorat lui-même, moins affectif que le goût, moins immédiatement rattaché au besoin, et lié à l'excitation de corps plus distants, a pu s'évader aussi plus vite de l'affectivité et s'assurer une position sensorielle moins menacée par les retours de la première sensualité (2). Mais par cette instabilité même le goût nous apprend d'une manière particulièrement expresse que la sensation, fût-ce la plus simple, dès qu'il s'agit vraiment d'un fait sensoriel, est déjà *perception*, et que cette perception enveloppe une intelligence représentative : comme il possède une forme pré-sensorielle qui n'existe hors de lui que dans l'odorat, bien que sous des traits moins marqués, et qui n'a guère laissé de traces dans les autres sens, il nous permet de surprendre le secret de cette opération de l'esprit qui, dans les principaux sens, est remplacé, suivant le mot de Kant (3), par une sorte d'intuition. L'intelligence découvre et met au jour des *qualités de choses* au sein de saveurs qui n'étaient que des *convenances ou disconvenances*

(1) Voir précédemment, p. 107.

(2) M. MARCHAND paraît cependant admettre (p. 266-267) que les deux sens sont exposés à subir la même oblitération dans la vieillesse ; mais le texte, un peu ambigu, ne laisse pas décider s'il parle vraiment de la régression de la sensorialité proprement dite, et non pas plutôt de la régression de la sensibilité aux excitations, qui est en effet commune à tous les sens.

(3) Voir *Problème...*, p. 154, 165 et 175, et, pour la justification du terme, p. 150-157.

alimentaires, et, par conséquent, de simples affections. A la vérité, elle n'arrive pas à percevoir des qualités dans toutes ces convenances ou disconvenances affectives : le discernement qualitatif ou intellectuel reste en deçà du discernement affectif ; nous sentons plus de choses que nous n'en comprenons. Mais le discernement sensoriel des qualités se présente bien comme un travail du sujet vivant sur l'affection en vue de l'élargir en représentation de l'univers, et c'est là ce qui transperce, comme on le voit, à travers les observations mêmes qui tendent le moins à l'établir.

2° Odeurs

Malheureusement, la tendance générale de la physiologie a eu, par ailleurs, cette conséquence fâcheuse que quelques-uns des points de la psychologie des sens les plus importants pour la philosophie de l'esprit sont restés dans l'ombre, faute des monographies détaillées qui seraient nécessaires pour les éclaircir. La littérature du goût et de l'odorat ne nous dit presque rien, comme on a pu s'en rendre compte, des rapports de ces sens avec l'affection ; et pareillement elle est presque muette sur l'*objet* de ces sensations — qu'il ne faut pas confondre, bien entendu, avec l'excitant physique, pas plus que l'objet visuel ou sonore ne se confond avec les vibrations de l'éther ou de l'air, lesquelles, au contraire, ne peuvent être objets de sensation —. Les mémoires les mieux faits sur les saveurs sont donc sans renseignements sur l'objet sapide, c'est-à-dire essentiellement sur l'aliment dans ses rapports avec le goût. De même, les meilleurs livres écrits sur l'odorat ne nous disent presque rien de ce qu'on pourrait appeler son *champ objectif*. On en voit bien la raison dans ce que tel auteur aussi important que Henning nous fait connaître de l'inspiration originelle de ses recherches. Il reproche à Zwaardemaker et au plus grand nombre de ses autres prédécesseurs [1] d'avoir adopté comme règle d'expérimentation de toujours prévenir leurs sujets de la nature ou origine de l'odeur qu'on leur présente, donc de sa signification objective, et il prend au contraire pour principe d'expérience de les empêcher de s'en faire préalablement aucune idée. Ainsi prétend-il obtenir une sensation nette de prévention, une *odeur-phénomène* (*Gegebenheitsgeruch*) et non une odeur d'*objet* (*Gegenstandsgeruch*) [2] ; et c'est là, c'est dans ce « donné phéno-

---

[1] Articles cités, recueil cité, t. LXXIII, p. 186 suiv.
[2] *Ibid.*, p. 189.

ménologique exempt de toute objectivité et de toute localisation externe », dans ce donné « localisé dans le nez [1] », qu'il place le « quale », la qualité, selon la terminologie courante que la psychologie bergsonienne nous a rendue particulièrement familière [2].

Les auteurs que Henning critique n'étaient, du reste, nullement guidés dans leur méthode par l'idée que la qualité est, de sa nature même, objective. Ils la désignaient, avec le langage, par son rapport à l'objet, et quelquefois même, comme Zwaardemaker, la rattachaient à des conditions phylogénétiques qui pouvaient bien être une justification indirecte du langage [3] ; mais en fait, c'est en simple phénomène du sujet qu'ils croyaient l'étudier, et, tout en parlant du pur sensible comme d'un intelligible, ils entendaient bien limiter leur recherche au pur sensible. Henning représente donc simplement avec plus de clairvoyance cette opinion, implicite ou explicite, presque universelle [4] que les sensations sont des faits premiers spécifiques, auxquels peut s'ajouter et même s'ajoute ordinairement une *signification* qui ne fait pas partie de leur nature même. Cependant, ses observations ne confirment guère à lui non plus sa thèse générale. Lorsqu'il cherche des termes capables d'exprimer ses odeurs-phénomènes, il se heurte à mille difficultés [5]. La chimie même des corps odorants, remarque-t-il, « désigne toutes les odeurs par le nom du corps odorant et toutes les ressemblances d'odeurs par celui du corps odorant semblable [6] ». Et ses propres expériences pour obtenir une différenciation purement *qualitative* — au sens qu'il donne au terme, et, par conséquent, *intrinsèque* — des odeurs [7] prouvent assez combien il est malaisé d'orienter la conscience dans cette direction. Il n'en avance pas moins que nous possédons au total dès maintenant plus de termes pour désigner « qualitativement » au moins les grandes catégories d'odeurs que dans tous les autres domaines sensoriels [8] ; mais les termes qu'il indique — aromatique, balsamique, éthérique, épicé, brûlé, pourri — ne font pas pleinement la démonstra-

---

(1) P. 190.

(2) Voir notre *Problème...*, p. 23, 27-28, et tout le chapitre V du premier livre, dont les conclusions trouvent ici un développement et une application au domaine des odeurs.

(3) Voir précédemment, p. 110 et notes.

(4) Voir *Problème...*, p. 22-25, 27, 37-39, 41, 52.

(5) Ch. V, p. 201 suiv.

(6) P. 210.

(7) Ch. VI, p. 211-227.

(8) P. 209.

tion, et, en les admettant pour la plupart dans sa classification avec les expressions tout objectives d'*odeurs de fleur* et *de fruit*, il semble accorder l'impossibilité de surmonter cette difficulté.

A vrai dire, Henning l'estime provisoire, et il appuie cette opinion sur des constatations linguistiques dont l'intérêt, s'il n'est peut-être pas celui qu'il leur prête, demeure en tout cas considérable. La difficulté tiendrait pour une part, suivant lui, à ce que le sens des odeurs posséderait une *objectivité naturelle exceptionnelle*, et, en raison de cela, n'aurait pas encore suivi l'évolution que le développement de la culture aurait imposée aux autres sens et particulièrement aux couleurs (1). Tous les noms des couleurs, en effet, sont primitivement tirés des choses, et même les désignations en apparence si intrinsèques de *noir*, *blanc*, *gris*, *rouge*, *vert*, *brun*, sont, tout comme celles de *rose* et de *violet*, des dérivations linguistiques de termes substantifs (2). La terminologie des couleurs, objective à l'origine, aurait donc progressivement cessé de l'être. On pourrait croire que la langue des odeurs, bien qu'elle y rencontre plus de peine, devrait finalement s'engager dans le même chemin. Car l'odeur, objective en fait et *naturellement*, serait subjective en droit et *essentiellement*. Comme toutes les sensations, l'odeur, spécifiquement subjective, aurait été liée par le langage et par l'action à l'*objet*, dont elle recevrait une signification qui ne lui est pas *essentielle* : seulement elle aurait une disposition plus spéciale à entrer dans cette espèce de corruption. C'est comme une exagération de cette tendance naturelle des sens à la *dénaturation*. Mais le développement de la réflexion, de la conscience de soi nous restitue à notre vérité. Les autres sens se sont déjà redressés : l'odeur devrait y parvenir avec un retard dû à l'importance particulière de sa dénaturation.

Ces observations appellent quelques remarques préalables.

1° L'*objectivation*, dans l'histoire de la sensation, n'est jamais un procédé de *dénaturation* de celle-ci sous l'action de circonstances extérieures : c'est un procédé de *constitution* ; c'est par elle que l'*impression* revêt une *nature* de sensation ; c'est un processus qui *donne naissance* à la sensation, loin de corrompre son état natif.

2° Or ce mouvement va bien sans doute lui-même du subjectif à l'objectif, mais il part d'un état subjectif d'*affection*, non d'un état subjectif de *qualité*. Non plus qu'une dénaturation de la sensation

(1) P. 189-190.
(2) P. 203-204.

en général, il ne peut donc exprimer une dénaturation d'une telle *subjectivité qualitative*. Il fait apparaître un état de *qualité objective* succédant à un état d'*affection subjective*. Le passage de cet état de qualité objective à quelque état de *qualité non objective*, si la linguistique en établissait l'existence, ne pourrait donc jamais exprimer une récupération par le sens de sa première nature.

3° En revanche, il pourrait exprimer une tendance de la sensation vers une autre nature et, par conséquent, vers un troisième état [1]. Et peut-être est-ce de la sorte que l'odorat pourrait être *plus naturellement objectif* que d'autres sens. Ce ne serait pas par une complaisance particulière à sa dénaturation, mais par une résistance particulière à une sorte de *surnaturalisation* ; ce serait donc, au contraire, par un attachement particulier à sa nature même de sens. Et il faudrait rechercher si l'évolution linguistique que l'on croit constater dans la dénomination des couleurs ne traduit pas un effort par où la sensorialité se dépasse elle-même et un progrès qui, loin de s'imposer à tous les sens, pourrait se heurter dans quelques-uns à des obstacles naturels insurmontables.

Qu'une objectivité spéciale ne puisse être attribuée à l'odorat qu'en ce sens, c'est ce qu'il est facile de faire voir. Contre la subjectivité affective, nous savons que l'odorat est bien loin d'avoir une assurance privilégiée, et nous montrions au contraire dans le précédent ouvrage [2] que son objectivité limitée n'est que l'effet d'une perpétuelle conquête sur soi-même. Il reste que sa précarité même lui confère une espèce d'ardeur : les sens les plus affectifs sont aussi les plus étroitement attachés à leur stimulant objectif spécifique, les plus « fidèles » [3]. Le sens encore débile se retient à son objet d'un embrassement d'autant plus fort qu'il a plus de peine à le fixer ; et c'est bien la loi de tous les amours.

Cependant, cette difficulté même à demeurer au second état du sens ne l'habilite pas évidemment d'une manière particulière pour le troisième. Nous avons montré, en effet [4], que loin d'être une autre subjectivité, ce troisième état était une sorte d'objectivité supérieure, un absolu d'objectivité, qui ne peut se constituer que de pures représentations exemptes de toute affection : si un *objet* externe ne nous

---

[1] Voir *Problème...*, « *L'Intelligence sursensorielle* », p. 248 suiv.
[2] P. 56 suiv.
[3] *Ibid.*, p. 57.
[4] *Ibid.*, p. 250.

était donné préalablement sous forme de représentation pure, la représentation à son tour ne pourrait jamais devenir un objet pour soi, susceptible d'une dénomination propre et intrinsèque, libérée de toute référence objective : l'alliage passionnel dont elle porterait trace et qui l'empêcherait de figurer parfaitement l'objet l'empêcherait encore plus de devenir elle-même un objet. Bref, l'élan vers la seconde étape a sa condition dans l'aptitude supérieure du sens à franchir promptement la première ; et par suite on doit présumer qu'un sens aussi lent à atteindre l'objectivité que l'odorat aura mille peines particulières à la dépasser. Mais la présomption devient presque une évidence si l'on remarque que, dans les sens mêmes les plus prompts à l'objectivité, cette étape est toujours difficile à franchir et que l'obstacle n'y a été surmonté que par un nombre infime de sensations privilégiées.

C'est ce que Henning a méconnu, et l'erreur initiale de sa thèse réside dans l'excès de sa généralité. L'adhérence de la sensation à l'objet n'exprime pas une lourdeur spéciale à l'odorat ; bien plutôt exprime-t-elle une disposition *naturelle* à tous les sens et qui n'a été vaincue dans quelques-uns et d'une manière limitée que par un élan plus proprement *humain* que naturel.

On ne songera pas à en revendiquer le privilège pour le goût. En tout cas, nous ne constatons pas que la terminologie des saveurs, qui n'a pas toujours atteint le stade objectif, ait jamais réussi à le franchir, et, sans parler de leurs formes composites, leurs types même fondamentaux : le salé, l'acide, le sucré — pour ne rien dire de l'amer, qui ne désigne guère qu'un réflexe — expriment suffisamment leur objet naturel par ces termes mêmes, dont l'usage n'a pas sensiblement déplacé la signification étymologique.

Il n'en va guère autrement pour le sens tactile. Sans doute, les termes de *dur* et de *mou*, de *rugueux* et de *poli*, donnent l'impression de désigner des qualités absolues ; mais ce n'est aussi qu'une apparence. Ces quatre sensations, comme nous le verrons, sont au même titre des sensations de *pression*, dont le premier couple nous fait connaître — autant qu'il est possible au tact [1] — la profondeur, abstraction faite de la surface, et le second la surface, abstraction faite de la profondeur : et l'élément de pression y demeure l'élément constitutif, dont la disparition les réduit toutes au néant, en les réduisant à des impressions amorphes où toutes leurs significations se confondent ou plutôt s'abolissent. Or une pression, positive ou négative — que nous l'exercions

[1] Voir *Problème...*, p. 70, 86-87, 96-97.

ou que nous la subissions — est toujours une sensation subjective et confusément affective, apparentée à la douleur, et éventuellement au plaisir, qu'elle anticipe et préfigure, une sensation inséparable d'un sentiment intime et local de *participation*. Non moins que l'odeur à nos appétits, cette sensation reste adhérente normalement à nos *défenses* — exceptionnellement, dans l'ordre alimentaire et sexuel, à nos appétits mêmes. — Nous sommes émus d'appétition ou de défense, d'amour ou d'aversion dans toute mollesse et toute dureté, tout poli et toute rugosité. Tant s'en faut que le sens tactile ait pu élever l'esprit, par delà une période de véritable objectivité, à la représentation de *qualités intrinsèques* et pures, qu'il n'a pas même pu, du moins chez le clairvoyant (1), aboutir à la constitution de parfaites *qualités représentatives*. Il représente sans « image ». La représentation y est sortie de l'affection par la seule médiation des intensités que le sens a su échelonner au-dessous du seuil de la douleur franche. La terminologie des sensations tactiles ne donne donc l'impression de se libérer de l'objectivité que faute d'y pouvoir pleinement atteindre.

Mais, même à se limiter aux sensations de couleur et de son, il s'en faut que l'évolution relevée dans leur terminologie par Henning ait le caractère général et absolu qu'il semble lui attribuer. Henning lui-même (du reste à contre-cœur) (2) fait la remarque que, de nos jours encore, les nuances de couleur reçoivent parfois leurs noms des objets mêmes ; or il n'est pas exact que cela ne soit vrai que « dans un minimum de cas » (3) ; on pourrait estimer bien plutôt que telle est la règle générale (4). Quant aux sons, il est bien vrai que les désignations des notes de la gamme (do, ré, mi...) constituent des dénominations parfaitement intrinsèques ; mais elles n'expriment aucun progrès sur une terminologie primitivement objective et semblent leur appartenir de naissance et même de nature. En revanche, aucune évolution n'a pu dégager ni la terminologie des *bruits*, ni même celle des sons musicaux

---

(1) Voir *ibid.*, p. 163-164, et 213.

(2) *Leider* (*loc. cit.*, p. 204).

(3) *Am allerwenigsten.*

(4) Citons quelques exemples de ces désignations, sans prétendre épuiser une matière innombrable : *ivoire*, *crème*, *opale*, *argent*, *gris-perle* (ordre des *blancs*) ; *taupe*, *tête de nègre*, *basané* (ordre des *noirs*) ; *feu*, *rouge-sang*, *brique*, *cuivre*, *corail* (pour les *rouges*) ; *or*, *ambre*, *paille*, *safran*, *citron*, *canarie*, *soufre* (ordre des *jaunes*) ; *vert d'eau*, *vert jade*, *vert-pomme*, *vert-pré* (ordre des *verts*) ; *bleu marine*, *bleu-horizon*, *bleu-nuit*, *bleu d'acier*, *bleu de ciel* (ordre des *bleus*) ; *lilas*, *mauve*, *prune* (ordre des *violets*), etc.

considérés dans leur timbre, d'une objectivité qui semble leur être, aux uns et aux autres, inhérente et originelle. La spécificité signalée par Henning dans la terminologie des sensations n'apparaît donc en définitive que dans la désignation des sons de la gamme et des couleurs fondamentales. Seulement, ainsi restreinte, elle ne peut plus s'expliquer par une « objectivité naturelle » aux odeurs seules, et elle trouve, croyons-nous, dans nos études antérieures [1], une explication bien autrement adéquate aux faits [2]. Nous en rappellerons seulement le principe.

Les sensations auditives et visuelles en général sont de pures représentations, c'est-à-dire des états entièrement libres de toute affection. Mais, à ce titre, elles n'étaient point seulement capables de nous représenter éminemment le monde externe comme tel, parce qu'elles ne gardaient rien de nous-mêmes ; elles étaient aussi éminemment capables de nous détacher de nous-mêmes et de devenir à leur tour pour nous des *objets* plus intéressants que ceux dont elles nous portaient l'« image [3] ». Objets d'*art* et objets de *science*. Les couleurs les plus naturellement détachées des objets, celles qui flottent dans l'arc-en-ciel, qui se reflètent dissociées dans l'eau, sur les surfaces polies, allégées elles-mêmes ainsi de leur support objectif, coopéraient

---

[1] *Problème... ibid.* ; et précédemment, p. 56-57 et 61-64.

[2] Dans son article et aussi dans le livre de même titre (précédemment cité), où ces vues sont reprises avec quelque atténuation (4, III, IV et VII, *sub fine*), HENNING, pour expliquer l'objectivité des noms d'odeurs, outre cette « objectivité psychologique » naturelle des odeurs (p. 67), invoque 1° leur objectivité « au sens physique », 2° l'absence d'images olfactives, et enfin 3° la valeur biologique des odeurs, qui fait qu'en elles l'objectif et le subjectif ne peuvent jamais parvenir à se distinguer (*ibid*). Mais cette dernière raison, qui n'est que trop vraie, et dont on peut regretter que HENNING fasse trop bon marché dans d'autres pages (voir précédemment, p. 104), établit que c'est précisément une certaine *subjectivité* inaliénable, au sens biologique — c'est-à-dire, au sens le plus vrai — du terme, qui empêche les odeurs d'atteindre à la « subjectivité » bien différente qu'il prête aux couleurs et qui n'est en réalité qu'une objectivité renforcée. Pour ce qui concerne la seconde raison, nous avons montré dans notre *Problème* (livre III, partie II, ch. I, sect. II et III, et p. 228-231) que c'est cette même subjectivité biologique qui exclut les sensations olfactives de l'existence mnémonique, et que les sensations trop adhérentes au sujet pour nous construire une « image » des choses qui les anticipe ne peuvent aussi nous en laisser une qui leur survit. Quant à l'objectivité *physique*, elle ne saurait aussi désigner que l'individualité indéfinissable que tire la chose odorante de son rapport avec nos besoins. Une objectivité physique — au sens propre — des odeurs serait incompatible avec la subjectivité biologique qu'on leur reconnaît dans le même passage et rendrait véritablement incompréhensibles les difficultés toutes particulières auxquelles se heurte précisément la constitution d'une physique des odeurs (voir plus bas).

[3] Voir spécialement *Problème...*, p. 250-251.

avec ce besoin qui tend en nous, et peut-être dans tous les êtres, à la « relève » esthétique des besognes vitales, de qui la représentation sensorielle est l'instrument le plus immédiat ; l'homme devait donc être amené assez vite à dégager les dénominations de ces couleurs de ce qu'elles pouvaient contenir originellement d'objectif. Encore cette décantation n'était-elle pas nécessaire dans les sons de la gamme que la nature ne produit pas et que seule une faculté purement esthétique pouvait à la fois créer et entendre. Mais les curiosités techniques concouraient dans les deux sens avec le sentiment esthétique : l'attention de la conscience aux opérations sensorielles ne pouvait manquer d'entraîner la recherche des causes immédiates des sensations ; or la cause immédiate dès sons et des couleurs, comme nous le rappelions il y a un moment (1), n'est pas dans les *objets* sonores et colorés : elle est dans les vibrations d'un milieu inaccessible aux sens qui nous transmet avis, à sa manière, de certaines modifications produites dans ces objets. Du jour où les médiations acoustiques et lumineuses furent découvertes, les exigences de la science concoururent délibérément avec celles de l'art pour imposer à la terminologie des sons et des couleurs des désignations intrinsèques absolues et non plus relatives, et où les *qualités des choses* paraissaient devenir des *qualités sans choses.*

Mais le travail contemplatif et spéculatif qui prolonge l'œuvre du sens ne saurait être confondu avec cette œuvre même. La sensorialité, comme nous l'avons souvent dit (2), n'est par elle-même ni science, ni art ; elle ne tend ni à l'un ni à l'autre ; elle n'y atteint que par accident ; elle est tout entière constituée quand l'un et l'autre apparaissent ; elle perd presque tous ses droits devant eux ; ils ne devraient donc pas intervenir pour expliquer sa formation et ses caractères. Lorsque les transformations que ces disciplines apportent dans les sensations y font apparaître une *qualité pure*, c'est-à-dire une qualité des choses étrangère à la considération des choses, nous ne sommes pas autorisés à y voir un progrès vers une connaissance plus exacte du fait sensoriel. Au contraire, nous devons y reconnaître le signe d'une dénaturation de cette connaissance, quoique issue de besoins qui la dépassent. Il ne faut pas prendre l'entendement pour le sens, ni le dérivé pour le simple. Ce qu'on appelle le qualitatif n'est ici qu'un élément hautement intellectuel et nullement sensible.

Ce degré d'intellectualité, la sensation olfactive n'a pu l'atteindre ;

(1) P. 126.

(2) Voir, par exemple, *Problème*, p. 53, 63-64, 95, 249.

et, cependant, il pourrait bien sembler au premier abord, suivant la suggestion de Henning, qu'elle n'en fût pas absolument incapable. Comme la vue et l'ouïe, en effet, l'odorat est lié à la médiation d'un milieu dans lequel se propagent les particules odorantes, seules capables de nous affecter olfactivement à l'exclusion des corps eux-mêmes qui les émettent. On pourrait donc présumer, semble-t-il, qu'une physique des odeurs pût se constituer un jour, qui, détachant ces sensations de leurs *objets* pour les rattacher à leurs excitants insensibles, en orienterait la terminologie même populaire vers des désignations purement intrinsèques. On sait combien nous sommes loin d'une telle éventualité et combien la nature propre de l'excitant olfactif normal se dissimule encore profondément pour nous derrière les *osmogènes* et les *osmophores* où nous essayons de le circonscrire chimiquement (1). Cette terminologie même, qui n'a certainement rien de verbal, nous révèle cependant assez la présence en ce domaine de quelque phlogistique obscur qui semble attendre l'exorcisme d'un Lavoisier. Cet élément insaisissable échappe naturellement à la mensuration directe, et nous sommes réduits à le déterminer en quantité d'après son minimum perceptible normal (l'*olfactie* de Zwaardemaker), c'est-à-dire d'après un indice purement psychologique, dont la valeur doit paraître ici particulièrement suspecte. Ces difficultés, qui se sont révélées comme vraiment formidables, sont-elles cependant susceptibles d'être surmontées? Il faut bien constater que la science des odeurs rencontre ici précisément l'essentiel des obstacles qui en ont fait toujours avorter l'art (2). C'est parce que les odeurs n'ont jamais pu devenir purement représentatives qu'elles n'ont jamais pu acquérir aussi un caractère esthétique (3). Or nous avons montré (4) qu'en raison de cette même affectivité, de cette même relativité à nos besoins, il n'y a aucune possibilité de présenter les odeurs comme de simples effets d'un excitant externe et de les y réduire. La constitution moléculaire des alcaloïdes ne pourra en expliquer l'amertume, si cette amertume est fonction de leur toxicité (5). La fétidité des gaz de la putréfaction ne pourra se déduire de leurs propriétés physiques et chimiques, si cette fétidité

(1) Voir la mise au point de la question dans le livre cité de HENNING, 2e éd., ch. X : *Die Chemie des Geruchs*, spécialement p. 169-170.

(2) Voir *ibid.*, ch. VI : *Geruchsästhetik*, et DÉONNA : *Un art nouveau : le tactilisme. Journ. de Psych.*, 1923, t. XX, I, p. 20-23.

(3) Voir notre *Problème...*, p. 250 et 261-262.

(4) *Problème...*, p. 59 et 228-230.

(5) RICHET, livre cité, p. 51-53.

n'est pas liée à une architecture moléculaire déterminée, en correspondance avec un organe récepteur invariable, mais à des besoins et répulsions qui changent avec les espèces, les races, les individus et même les habitudes (1). Les sensations auditives et visuelles nous font connaître des choses qui par leur sonorité et leur couleur nous sont absolument étrangères, bien que ces sensations puissent revêtir la valeur de signes par où la correspondance de ces choses à nos besoins nous est éventuellement révélée ; mais l'odeur même nous est de quelque manière parente, et nous ne saurions d'aucune façon comparer l'excitation tout indirecte que nous cause la *vue* de l'aliment proche avec la stimulation interne, pressante et directe que l'odeur en exerce sur notre estomac affamé. Comment donc expliquer sans miracle qu'il y ait ainsi dans les choses des éléments qui signifient *directement* l'aliment, s'ils ne sont point de quelque manière alimentaires et, par conséquent, relatifs à nos besoins et variables avec eux? Car l'aliment ne se définit que par relation ; il n'est rien de plus que ce qui répond à notre appétit, qu'il doit, par conséquent, stimuler pour se révéler directement lui-même. Il y a donc dans l'odeur comme telle une subjectivité sans rapport avec celle que l'on peut relever dans la couleur ou dans le son.

Certes, la couleur et le son participent aussi de nous-mêmes, mais ils expriment une part de nous pour ainsi dire abandonnée aux excitations externes ; nulle passion n'en trouble ici la libre influence, et, une fois la seule possibilité physiologique de ces sensations donnée, elles nous demeurent, dans toutes leurs variations, tellement étrangères, qu'on peut vraiment les considérer comme des morceaux de nous-mêmes portant totalement l'empreinte des choses. Nous ne sommes ni couleurs, ni sons, même dans la plus faible mesure, parce que nulle part de notre activité ne s'y manifeste. Ces états nous sont comme des satellites, soumis à des actions propres où nous ne participons pas, et qui ne nous maintiennent leur compagnie incompréhensible que par le lien d'une attraction insensible. Au contraire, nous sommes vraiment odeur pour une petite part, et c'est ce qui fait que la qualité d'aucune odeur ne peut se libérer d'affectivité.

De là donc les difficultés que rencontre la constitution d'une vraie physique des odeurs, qu'on peut à peine distinguer ici des saveurs.

---

(1) Richet, *ibid.*, p. 60, 65 et 80 : « L'amertume n'existe pas plus dans la strychnine que la douleur dans le tranchant d'un couteau » (p. 65) : formule que nous jugeons, du reste, exagérée ; nous avons dit, non pas que l'élément sensoriel *se ramène* à l'élément affectif, mais qu'il s'en dégage (p. 105-106).

Elles en entraînent d'autres. Parce que l'odorat et le goût ne perçoivent à peu près rien sans réactions appétitives ou répulsives, ils semblent incapables de s'employer jamais comme organes d'enregistrement désintéressé. Il faut du courage et même un certain esprit de sacrifice pour supporter la saveur des sels de plomb, de fer, de cuivre ou de magnésie, sucrée, métallique ou amère, mais toujours repoussante ; que dire des saveurs ou odeurs spécifiquement nauséeuses ou fétides? La science doit compter ici avec un appareil sensoriel qui refuse la sensation à étudier, quoi qu'il soit seul à la recevoir et que notre ignorance de la nature et de la mesure de sa cause externe nous en interdise à peu près toute connaissance indirecte et instrumentale ; au contraire des sens supérieurs, qui sont à la fois les plus faciles à suppléer par des instruments et eux-mêmes les instruments d'enregistrement les plus dociles. On a peine à concevoir un emploi de l'organe de la langue ressemblant même de loin et même chez des savants spécialisés à l'emploi désintéressé que le plus grossier des hommes fait constamment de sa main, de ses oreilles et de ses yeux. L'odorat n'est peut-être plus accommodant qu'en raison de sa moindre pénétration ordinaire, et il semble bien qu'il ne se développe sans s'exténuer qu'en enfonçant plus profondément ses racines dans le besoin (1).

Ces remarques ne sauraient être opposées aux tentatives qui sont faites pour constituer une physico-chimie des odeurs, ou même des saveurs. Au contraire, comme liées inévitablement à un vigoureux effort d'éducation et même de redressement du sens, elles constituent par elles-mêmes et en dehors même de leurs résultats éventuels une expérimentation psychologique de premier ordre. L'effort du savant pour déceler dans une odeur ou une saveur le signe infaillible d'une constitution moléculaire déterminée n'est qu'une application supérieure de celui que nous avons vu en jeu dans la constitution même de la sensorialité olfactive et gustative. La question est de savoir dans quelle mesure ces sens se prêtent chez l'homme à ce développement (2). Les sens du besoin, quoi qu'en pense Henning, n'ont pas été faits pour une objectivité *absolue*, et on peut douter que leur consti-

(1) Voir *Problème...*, p. 202-203, et précédemment p. 121.

(2) Voir BARRAL et RANC : *La chimie de la sapidité, Journ. de Psychol.*, janvier 1920, p. 29-30 (l'article est une mise au point, du reste optimiste, des résultats sur la question) ; — W. STERNBERG : *Geschmack und Chemismus, Zeitschrift der Sinnesorgane*, 20 (1899), et les chapitres consacrés au sujet par ZWAARDEMAKER et HENNING dans les livres précédemment cités.

tution leur permette d'y parvenir, s'il est vrai qu'ils n'ont même pas atteint la plénitude d'objectivité relative qui appartient aux sens parfaitement représentatifs. Leur objectivité tient encore à l'affection subjective, bien loin qu'elle touche à une « spécificité » qui les détacherait de l'objet même. Ils ne se sont détachés du sujet que pour se lier, aussi péniblement d'ailleurs qu'ardemment, à l'objet.

Mais de cette liaison même nous n'avons encore étudié que le premier état et la condition la plus simple (1). Nous avons seulement commencé de montrer comment l'affection de besoin se développe, autant qu'il est en elle, en sens de l'objet. Nous sommes bien loin d'avoir éclairé tout ce processus. Nous n'avons même pas dit l'essentiel. Il est temps de nous compléter en reprenant les choses au point où nous les avions laissées pour limiter avec exactitude la valeur même de ce premier résultat.

IV. — LES SAVEURS ET ODEURS COMME PERCEPTIONS EXTÉRIEURES

1° Extériorité et opposition

Au bénéfice de cette idée que les sensations gustatives et olfactives ne sont pas seulement des avertisseurs d'affections, mais des signes de causes *objectives* d'affections, nous avons établi les deux points suivants : 1° les saveurs et les odeurs, quoique liées au *sujet* et à ses besoins, y tiennent d'une manière suffisamment indirecte et présentent à l'égard de l'*objet* du besoin une suffisante *passivité* pour que le premier lien soit inévitablement amené à se relâcher au bénéfice du second, et leur valeur affective à s'effacer devant leur valeur représentative (2) ; 2° effectivement, ces sensations sont devenues objectives et représentatives dans la mesure et avec les restrictions que leur constitution ainsi caractérisée permettait de prévoir (3). Nous connaissons de la sorte la cause initiale et les résultats, les principes et leurs effets, mais du passage des premiers aux seconds nous n'avons pris qu'une vue générale. Notre tâche était constructive et génétique, et l'on ne saisit une genèse que si l'on connaît, non pas seulement la nature et l'action des causes, mais le plein mécanisme des causes. C'est ce mécanisme

(1) Voir p. 118.
(2) V. p. 118-119.
(3) V. p. 119-121.

que nous devons maintenant chercher à pénétrer. Or le premier effort pour relier ainsi la cause à l'effet par leurs intermédiaires doit nous conduire à saisir que cette *passivité* par où les saveurs et odeurs ont pu évoluer en représentations objectives doit s'entendre en un sens plus limité et plus spécial qu'il n'a pu être jusqu'ici indiqué. Il a pu sembler, en effet, que ces sensations devenaient objectives simplement en devenant capables de représenter, au moyen des éléments les plus ténus de leur affectivité, cette réalité favorable ou contraire au besoin dont celui-ci est la *prénotion*. L'*objet* ne serait qu'une *prénotion* devenue *expérience* un peu par le procédé que Pavlov et Turro mettent à la base de la transformation de la faim en appétit (1). Or, sans doute, cette vue n'est pas fausse, mais le mécanisme de cette transformation est d'un ou deux degrés plus compliqué. Si l'odeur et la saveur substantialisaient seulement la prénotion, elles ne nous donneraient guère qu'une ombre de l'*objet*, car elles ne nous sortiraient guère de nous-mêmes ; elles ne nous donneraient, comme nous le disions, qu'un autre-nous (2). Parce que nous ne nous connaissons nous-mêmes que dans nos besoins, réciproquement, nous ne connaissons guère aussi dans nos besoins que nous-mêmes. C'est plus avant qu'il faut chercher la source dernière de la notion d'*objet*, qui ne peut être identique à l'*objet du besoin* même. L'objet du besoin ne peut être connu tout au plus que comme un objet en train de se convertir en sujet et dont l'opposition même n'est pas ressentie comme profonde et essentielle. La saveur et l'odeur ont visiblement dépassé ce stade de représentation dans la connaissance qu'elles nous donnent de l'objet. Il faut donc qu'elles renferment elles-mêmes des éléments d'opposition *irréductible*, de cette opposition « qui engendre la défense et qui se manifeste dans l'agression » (3). Il faut que la représentation du complémentaire y enveloppe celle de l'hétérogène et puisse en assurer une connaissance indirecte (4) ; et notre tâche est de rechercher quels sont ces éléments qui se mêlent, dans le goût et l'odorat, à leur objet propre et qui assurent à ce dernier une objectivité incomparablement plus haute. Mais nous touchons ici à un moment décisif de l'évolution des sens. à un progrès de grande difficulté et de grande portée, et peut-être ne sera-t-il pas inutile d'appeler l'anatomie comparée à notre aide

(1) V. p. 22 et 44.
(2) P. 91. Cf. p. 5-6, 80-82, 96 et 100.
(3) P. 98.
(4) P. 100.

pour nous révéler l'importance d'un changement qui n'a créé, avec l'individualité véritable, un nouvel ordre de la vie, qu'en séparant le cerveau même en deux parts.

Les différentes parties du talencéphale ont longtemps passé pour présenter une constitution uniforme, et le cerveau, il y a peu d'années encore, n'avait révélé à l'observation aucune trace de l'extraordinaire progrès dont il avait été à la fois l'ouvrier et l'instrument. Il faut reconnaître que la différenciation sensorielle n'implique pas nécessairement une différenciation cérébrale de pareil développement. Même il y a quelques raisons de croire que la différenciation histologique qui distingue les uns des autres les sens parfaitement représentatifs a été essentiellement périphérique, parce que la sensorialité consiste essentiellement ici en un affinement quasi infini de la capacité *purement réceptive* et, par conséquent, purement périphérique du nerf[1]. Tout ce que ces sens exigent de leurs organes centraux, c'est une capacité convenable d'interprétation des données périphériques, c'est-à-dire des activités intellectuelles sans spécialité, qui ne peuvent se développer sans doute qu'à l'abri des influences de la vie affective, mais qui, destinées à produire sur des impressions diverses un travail identique, n'ont aucun besoin de se différencier notablement entre elles. Mais les vraisemblances changent quand nous considérons les rapports de ces sens, dont l'excitant est tout externe, à des sens qui s'affectent en partie eux-mêmes du dedans [2]. Ces derniers sens, comme nous le disions [3], ne sont que pour une part sensoriels, et, pour une part tout aussi importante, sensitifs ou affectifs. Ils sont par suite liés dans leurs conditions centrales à la cœnesthésie et à l'affectivité, dont ils ne pourraient se séparer sans perdre toute leur pénétration propre. Il y a donc des probabilités sérieuses pour que leurs centres, si on parvient à les saisir, révèlent, par rapport à ceux des autres sens, des différences de constitution caractéristiques. Cependant, la découverte même de ces différences anatomiques ne pourra tirer un réel intérêt que d'une classification psychologique préalable qui donne à la dichotomie cérébrale son plein sens. Si l'on croit que tous les sens doivent être mis sur le même plan, qu'ils sont tous également réceptifs, qu'ils n'expriment dans leurs différences que les différences

---

(1) Voir *Problème...*, p. 60.
(2) *Ibid.*, p. 58-59.
(3) *Ibid.*, p. 59.

des énergies immanentes aux nerfs qui les constituent, on ne comprendra pas que la différenciation cérébrale institue des cadres qui n'ont aucune correspondance dans ces énergies, et, en traçant avec cette force des oppositions que la physiologie ignore, semble diminuer d'autant l'importance des seules distinctions que cette science reconnaisse. Or c'est précisément dans cet état de la physiologie des sens qu'a été mise au jour, à notre époque, la distinction anatomique radicale entre les organes cérébraux des deux groupes de sens, et on s'explique qu'elle n'ait éveillé aucune sensation profonde et que la nouvelle en ait à peine transpiré hors des milieux des physiologistes. Il en est peu, cependant, on le voit, qui aient un tel sens pour la vie de l'esprit, et l'on comprend quel intérêt nous avions à relever l'affermissement progressif d'une idée qui, lentement développée par des travaux patients (1), semble venir comme au devant de nous. Sans se réclamer de simples anticipations, on peut, en effet, regarder désormais comme un fait acquis que le cerveau est constitué chez les Vertébrés par deux régions absolument distinctes et anatomiquement presque autonomes : le *rhinencéphale*, qui correspond à la sensorialité olfactive (sans exclusion d'autres fonctions qui expliquent le maintien de sa constitution chez un petit nombre d'animaux anosmatiques), et le *néopallium*, organe des sensorialités associées du tact, de l'ouïe et de la vue, ainsi que de la motricité, dont ces sensorialités, nous le savons, ne sont que le simple instrument. Et partout, « à travers les grands groupes de vertébrés », ce dernier « suit un développement inverse de celui du rhinencéphale, dont à l'origine il paraît dériver : il est inexistant ou presque inexistant dans les formes primitives, dont on peut dire que toute la vie psychique est en quelque sorte commandée par le sens de l'olfaction, et atteint chez les Mammifères son maximum d'importance », surtout dans les espèces comme les Primates, où le rhinencéphale est en complète régression. Il semble donc établi que l'activité des sens supérieurs, soit sous sa forme principalement visuelle, comme chez les Oiseaux, soit en liaison avec le plein développement psychique, comme chez les Mammifères et surtout les Primates, se trouve partout à l'origine de la régression du rhinencéphale, qui, même dans les espèces mammaliennes où il reste bien

(1) Voir MUTEL (*Etudes morphol. sur le rhinencéphale de l'Homme et des Mammifères*, Rouen, 1923) ; Elliot SMITH, (*The Evolution of man*, 1924, Essays) qui a développé toutes les conséquences anthropologiques de cette idée, et ANTHONY qui vient de l'introduire pour ainsi dire dans l'enseignement classique (*Anat. comparée du cerveau*, Doin, 1928).

développé (comme les Carnassiers et les Ongulés) est toujours beaucoup moins étendu et revêt en somme les caractères d'un système atrophié. Ainsi l'évolution des Mammifères se présente dans l'ensemble comme l'élimination progressive des sens du besoin par les sens de la défense, depuis les Poissons où le rhinencéphale constitue la presque totalité de la paroi du talencéphale, jusqu'aux Oiseaux et aux Mammifères où il en est presque éliminé par le néopallium, en passant par les Batraciens et les Reptiles en qui s'ébauche nettement le néopallium au sein d'un manteau talencéphalique constitué encore presque entièrement par le rhinencéphale (1). On ne peut donc plus admettre cette espèce d'équivalence biologique des sens qui semble une conséquence naturelle de la théorie de J. Muller. Les sens, ou du moins deux groupes de sens, sont *en concurrence* ; et ce qui l'a emporté, c'est une sensibilité de défense, qui ne connaît qu'indirectement le complémentaire et qui n'enregistre directement que l'opposé, supplantant une sensibilité besogneuse, qui ne connaît l'objet que par sympathie et ne peut y retrouver que le sujet même. Mais, on le voit, l'enseignement que nous donne ainsi l'anatomie comparée du cerveau n'est pas seulement de nous confirmer des oppositions que l'étude directe de la sensibilité dans son exercice nous avait déjà par elle seule permis de surprendre : elle est surtout de nous en révéler, par les modifications cérébrales qui y correspondent, l'extraordinaire importance. C'est évidemment un fait psychologique sans pareil qu'annonce cette transformation cérébrale elle-même unique en son genre. Peut-être exprime-t-elle en effet le progrès le plus décisif de l'évolution de l'esprit. La sensorialité du besoin laisse l'animal encore attaché à la vie végétative : elle exclut une parfaite individualité : le sujet reste mêlé à l'objet. En dépassant, en surmontant la sensibilité à l'*objet-sujet*, par la sensibilité à l'objet-objet, le Mammifère monte d'un degré dans la sphère de la vie en mouvement et conquiert une véritable indépendance. En connaissant l'objet-objet, il se libère comme sujet pur.

La signification de cette évolution se révèle peut-être encore mieux quand on la rapproche d'une autre transformation morphologique dont elle a été concomitante chez les animaux : l'acquisition de l'indépendance thermique à l'égard du milieu, caractère qui, comme le précédent, différencie les Mammifères et les Oiseaux de toutes les classes antécédentes et en particulier des Reptiles et des Batraciens où l'on s'accorde à placer leur origine. La variation de la température

(1) ANTHONY, *loc. cit.*, p. 95-97, 117-118, 121-122, 124-125, 159, 207.

du corps avec le milieu manifeste, en effet, d'une autre manière frappante cette interpénétration de l'être vivant et de la nature dont la prédominance du rhinencéphale et des sens sympathiques est un premier aspect. Et l'on voit facilement aussi comment elle a dû, de son côté, arrêter le développement de l'animalité à la surface de la terre dans une certaine voie, dès que l'adaptation de la vie à la nature physique qui avait permis la constitution de cette première forme d'existence s'est trouvée rompue par la modification des conditions atmosphériques. Le refroidissement de la Terre — ou plutôt du Soleil — a détruit la splendide faune reptilienne du Secondaire, à qui l'insuffisance de son système sensoriel interdisait par ailleurs de chercher son salut dans une forme d'adaptation plus libre et plus large. Le Reptile a péri ou rétrogradé du fait de l'insuffisance conjuguée de son individualité sensorielle et de son individualité thermique.

L'anatomie comparée apporte ainsi un puissant appui à des conclusions dont nous n'avons cependant demandé la démonstration directe qu'à la psychologie fonctionnelle. Mais cette progression qu'elle constate et qu'elle nous fait, en quelque sorte, *lire* dans l'évolution anatomique du cerveau d'une espèce à l'autre, n'en connaissant que les traces au sein des tissus, elle ne peut évidemment nous l'expliquer. La philosophie peut ici devancer la science, parce qu'elle a pour domaine propre l'activité de l'esprit, et que l'activité de l'esprit ne fait qu'un en ce domaine avec la fonction du sens, d'où il est bien légitime d'espérer tirer une lumière sur son organe ; au contraire, l'étude anatomique de l'organe devrait rester indéfiniment stérile, séparée d'une hypothèse sur le fonctionnement qui conditionne en première ligne sa formation et son évolution.

Nous disions donc que, pour devenir vraiment *objective*, la représentation sapide et olfactive devait dépasser la représentation de l'objet — encore subjectif — du besoin. Et c'est dans ce dépassement que se constituera véritablement l'esprit (qui *comprend* sans avoir besoin de *sentir*) et l'individu, qui doit *s'opposer* pour prendre conscience de soi. L'avenir n'était assuré qu'à des êtres en qui pouvaient s'éveiller des sens de l'opposition et en qui les sens mêmes de la complémentarité pouvaient s'enrichir des renseignements de l'opposition. Il s'agit simplement de rechercher comment cet enrichissement s'est produit dans le goût et dans l'odorat, et le principe, en tout cas, en paraît assez simple, s'il est vrai, comme nous l'avons dit, que les éléments

d'opposition sont toujours liés aux éléments de complémentarité dans l'objet complémentaire.

Cependant, au moment d'entrer dans cette recherche, ne serons-nous pas retenus par la réflexion qu'une *opposition* n'est pas un *objet*, et que nous pourrions, par suite, mettre au jour les éléments d'opposition contenus dans les odeurs et saveurs sans y découvrir la source de la représentation objective? La difficulté a quelque importance, et nous ne pouvons aller plus avant sans y répondre au préalable. Aussi bien, tous les éléments de cette réponse nous ont-ils été apportés dans l'autre ouvrage.

Nous savons, effectivement, que, pour que l'*objet* soit donné, il ne suffit pas, tant s'en faut, que l'opposition soit *donnée* ; nous avons dit (1) qu'elle doit être *représentée*, et nous avons mis en garde contre l'irréparable méprise qui consisterait à regarder nos *passions* comme affectées dès l'abord de ce caractère d'*extériorité* qu'elles ne peuvent tirer que de leur forme de *représentation*. Cependant, si l'« objet » tire son existence consciente de la représentation, réciproquement, la représentation n'est qu'une sorte de symbole transparent de la passion même (2), Et principalement dans la véritable passion, l'impression défensive, qui est une affection entièrement passive, entièrement *reçue*, l'opposition de la *passivité* à l'*activité* ébauche, prépare et conditionne, sans la contenir, celle qui se créera plus tard, par le mécanisme absolument nouveau de la représentation, entre l'*externe* et l'*interne*. La passion n'est pas l'espace ; elle y est à certains égards hétérogène ; mais elle est tout ce que nous mettrons dans l'espace. Elle constitue toute la *matière* de l'objet : la représentation y ajoutera seulement une *forme* (3). La condition première et essentielle pour que les sens du besoin revêtent une objectivité véritable reste donc bien qu'au delà des sources du besoin et du plaisir ils atteignent aux sources de l'opposition et de la douleur.

On objecte, cependant, qu'une opposition aussi n'est connue que comme un *état* et ne saurait être la matière d'un objet, d'une chose. Assurément, et l'idéaliste a raison, sauf peut-être en ce qu'il s'intitule pour cela idéaliste. Mais ce que nous cherchons à atteindre ici, ce n'est pas la chose *en soi* ; c'est la chose, sinon *en nous*, du moins *pour nous* ; c'est une chose qui, une fois représentée, sera sentie et jugée extérieure. A la vérité, qu'il soit possible d'avoir une idée de la chose

(1) *Problème...*, p. 70-71 (Cf. aussi ici même, p. 113).
(2) Voir *Problème...*, principalement p. 69-71, 95-96, 137-138, 265.
(3) Voir *ibid.*, plus spécialement, p. 165-166.

extérieure indépendamment de la *représentation* de cette chose, comme Kant semble l'avoir admis après nous avoir donné tant de raisons d'en douter, c'est une perspective dont nous avons assez montré le caractère illusoire (1). Il serait bien étrange que nous puissions ainsi doubler nos idées de l'objet comme nous le *connaissons* de l'idée d'un objet qu'il nous serait impossible de connaître ; et l'on se demande ce qui nous autoriserait à appeler *extérieur* et *objet* ce qui n'aurait plus (et même ne pourrait plus avoir par hypothèse) aucun des caractères dont nous avons formé la compréhension de ces mots. On peut bien croire que l'idée de dédoubler ainsi l'objet ne serait jamais venue à aucun philosophe si l'éclosion de la spéculation sensualiste, à qui nous devons, avec Berkeley et Hume, la notion, on l'a vu, si suspecte (2), d'un élément qualitatif originel dénué de toute objectivité, d'un fait premier tout subjectif, n'avait fait craindre qu'il fût impossible de sauver autrement la réalité du monde sensible, que ce sensualisme semblait réduire aux limites de la conscience subjective. En revanche, nous n'aurons aucune raison de chercher la réalité vraie dans ces douteux possibles, si nous nous refusons d'abord à réduire la réalité originelle à la seule connaissance du sujet. Le premier donné n'est pas un pur sujet : le point de départ est une réalité dont le moi sortira par un repliement où il saurait si peu enfermer le monde qu'il ne peut même pas s'y enfermer lui-même tout entier. La pensée est toujours la pensée d'un objet, et elle a toujours besoin pour *s'exercer* de la réalité extérieure qu'elle serait parfois tentée de nier pour *se définir*. Il faut penser comme l'idéaliste, et il ne faut pas parler comme lui. On pensera donc qu'une affection d'opposition n'est qu'un *état* et ne saurait évidemment être une *chose* ; mais, sans plus s'en inquiéter — car ce n'est pas de cela qu'il s'agit — on se demandera simplement tout de suite après si cet état ne peut pas devenir pour nous la *matière* de la seule *chose* concevable, dès que l'esprit l'aura revêtu d'une *forme* de représentation très nouvelle (saveur, couleur, odeur) qui en lie l'échéance à un mouvement volontaire.

A la question ainsi posée, la réponse nous est assez bien fournie par le caractère même de cet état. Nous ne sommes pas, dans l'action et la passion, des théoriciens, et l'état d'opposition a beau être interne,

---

(1) *Problème...*, p. 150-155.

(2) Voir *Introduction*. La critique plus complète et plus systématique de cette notion a été faite dans le premier livre de notre *Problème...*, dont elle est l'objet principal.

il nous jette spontanément contre un adversaire. Le sentiment invincible de réalité que nous donnent nos plaisirs ou nos besoins ne peut pas disparaître de nos douleurs et de nos passions pures ; il ne peut que changer de signe, et il doit nécessairement le faire, puisqu'il ne peut absolument pas être rapporté à la même source. La passion, comme état, suffit à créer en nous ce sentiment de contraste, qui ne suppose rien de plus que d'être capable de conscience en général. Or il paraît naturel et presque évident qu'un être à qui son activité, comme propre, est révélée de cette manière et en quelque sorte par sa limite, se *représente* l'opposition, dès qu'il en aura une représentation, comme un *être opposé* plus ou moins analogue à lui-même. Connaître son être limité, c'est connaître *deux êtres*. Pour prévenir ce qu'il y a d'exagéré dans cette assimilation, il faudrait prêter à l'animal une faculté d'analyse et de discernement, qui est le propre d'un spéculatif et qui n'appartient pas à un être d'instinct et d'action. Cependant, le discernement et la spéculation ne pourront qu'épurer cette notion de certains éléments imaginatifs ; ils ne pourront ni l'éliminer ni en modifier la nature. La pensée est liée à la notion de *chose* comme à sa racine [1].

Maintenant, il faut nous assurer sur la saveur et sur l'odeur que la *chose* a qui ces qualités ont donné leur forme, c'est bien la chose que nous venons de décrire : ce qui s'oppose. La *chose* étant, en droit, ce que nous venons de dire, parce qu'elle ne peut être conçue autrement, montrons qu'elle l'est aussi *en fait*, et cela d'abord pour les saveurs, c'est-à-dire qu'en nous signifiant l'objet qui nous complète, et qui, d'une certaine manière, est encore nous, elles nous signifient, dans la même mesure, l'objet qui nous limite et qui s'oppose à nous.

2° Le goût et le tact

La tâche nous est bien facilitée par les renseignements que l'anatomie à la fois et la physiologie du goût nous fournissent sur les relations de ce sens avec le tact. Wundt en a fait le relevé dans un esprit de rare pénétration psychologique [2]. Les plus générales de ces rela-

---

[1] On notera bien que ces considérations ne font aucun appel au *sentiment de l'effort* (dont ce n'est pas encore le lieu d'examiner la signification), et ne reposent en somme que sur l'opposition de la *défense* et de l'*appropriation* dans la conscience que tout être vivant doit inévitablement en acquérir sous peine de risque mortel.

[2] Voir précédemment, p. 115.

tions peuvent, du reste, être révélées par la simple observation. Le gourmet remue ou fait claquer sa langue pour mieux goûter, et des expériences anciennes ont établi que la langue immobile ne peut sentir une solution sucrée (1). L'exercice de la gustation est toujours lié à des impressions tactiles de ce genre, principalement de la langue, qui est en même temps le plus raffiné des organes gustatifs et le plus subtil des organes tactiles. Or cette relation n'est pas de simple concomitance ; elle est évidemment, comme nous l'avons dit, fonctionnelle, même s'il y avait quelques réserves à faire sur la rigueur de la correspondance que Wundt croit apercevoir entre la localisation des saveurs et celle des réflexes alimentaires. Aussi bien, le rôle du tact ne doit-il pas être confondu avec celui des réflexes musculaires de la langue. Et pour ce qui concerne le tact proprement dit, sa relation avec le goût, révélée par l'anatomie et la physiologie, ne présente aucun caractère hypothétique. Toutes les sensations gustatives, en effet, sont intimement liées à des sensations tactiles dont il est très difficile de les séparer. Même l'exception que paraît au premier abord constituer le doux n'est pas valable pour ses formes intenses, qui, comme les autres saveurs fortes, s'accompagnent d'une sensation de piqûre (2). Aussi n'est-il pas trop étonnant qu'on ait pu même tenter de ramener presque toutes les sensations du goût à des sensations tactiles, d'abord, assez universellement, l'alcalin et le métallique, puis, l'acide, en montrant que certaines parties de la bouche dépourvues d'organes gustatifs (gencives, dents, lèvres, voûte du palais) sont capables de le percevoir (3) ; Sternberg y ramène même le salé et ne conserve que deux sensations spécifiques : le doux et l'amer (4), dont Valentin et Mathias Duval ont même anciennement nié la spécificité. Sans aller jusqu'à la confusion des deux sens, Blainville et Cuvier s'étaient du moins ralliés à l'idée de leur dérivation, et c'est une opinion qui continue à compter de nos jours de nombreux représentants. Le goût ne serait donc que le produit d'une différenciation du sens cutané, d'où vient qu'il en retiendrait le caractère de localité étroite et même certaines composantes spécifiques, toujours reconnaissables au moins à un certain

(1) RIBOT, *Le goût et l'odorat*, *Journal de Psychol.*, janvier 1920, p. 6. Voir les opinions et les expériences dans Vintschgau, *loc. cit.*, p. 216-218.

(2) WUNDT, *loc. cit.*, p. 60.

(3) TOULOUSE et VASCHIDE, *Méthode pour la mesure des sensations gustatives* (Acad. des Sciences, CXXX, 19 mars 1900) et *Topographie de la sensibilité gustative de la bouche* (*ibid.*, 1901).

(4) *Arch. für Physiologie*, 1899, p. 367.

degré d'intensité. L'utilité de cette différenciation était d'ailleurs évidente, car les renseignements fournis par le tact sur l'aliment ne peuvent concerner que sa résistance, sa divisibilité, son étendue, sa forme et cet indéfinissable élément qui donne naissance au chatouillement, et l'on aperçoit combien les anticipations gustatives sont autrement riches et pénétrantes.

Ces hypothèses, qui nous servent toutes de différentes manières, enveloppent cependant trop de paradoxes pour que nous puissions les accepter sans réserve. D'une part, elles mettent un sens défensif à l'origine d'une fonction assimilative, et c'est une vue qui n'est conforme ni aux lois biologiques générales (1), ni à l'histoire même du sens du goût comme l'anatomie comparée nous la fait connaître (2). D'autre part, on ne pourrait admettre une dérivation du goût par rapport au tact sans prêter à l'organisme une ingéniosité qui toucherait vraiment au miracle : le tact, que nous connaissons comme le sens de ce qui nous est *étranger* dans les choses, serait devenu le sens de ce qui nous est en elles intime et *congénère*. Mais la parenté du tact et du goût n'est pas liée à ces hypothèses et n'a pas à s'établir contre ces difficultés. Les sens défensifs sont absolument incapables de nous représenter le moindre élément de complémentarité (3) ; mais les sens de l'appropriation sont au contraire liés à la connaissance de l'opposition (4) : ils définissent donc le point de départ naturel de l'évolution des sens. Elle se trouve dans une cœnesthésie confusément tactile à la vérité (5), mais en qui les éléments de défense et d'appropriation sont étroitement associés. En ce sens, le tact reste bien, si l'on veut, l'origine du goût, mais il n'a pu donner naissance au goût sans en recevoir, par contre-coup, des modifications profondes dans sa constitution primitive. La différenciation, suivant la règle ordinaire, a dû être réciproque ; ou plutôt elle n'a dû consister qu'en une véritable division du travail par où certains éléments de la sensibilité primitive adoptaient une fonction d'auxiliaires de l'appropriation qui libérait les autres pour les fonctions de défense. C'est dans cet esprit que la différenciation, comme nous espérons le montrer, s'est prolongée et développée au sein du tact proprement dit lui-même ; et il y a bien lieu de croire qu'elle ne s'est pas faite autrement

(1) V. p. 95-99.
(2) V. p. 114.
(3) V. p. 110-111.
(4) V. p. 96 suiv.
(5) V. p. 97-98.

à l'origine des sens de l'ouïe et de la vue. Entendue ainsi, la dépendance du goût à l'égard du tact peut être aussi intime que l'on voudra sans revêtir un caractère d'anomalie. On aperçoit que c'était ici l'intérêt supérieur de l'organisme de diviser ses aptitudes en les laissant fonctionnellement unies. La formation du goût lui apportait la possibilité d'anticipations alimentaires toutes nouvelles ; mais, en raison même de cette spécialisation, les renseignements proprement tactiles acquéraient une importance alimentaire décuplée. On ne pouvait plus concevoir qu'ils fîssent défaut en définitive, et c'est là une condition d'existence du sens qui devait maintenir les éléments du tact et du goût, soit ensemble, soit dans une dépendance anatomique et psychologique très étroite ; l'un et l'autre a la même signification avec la même raison.

L'étude de l'organe du goût dans la série animale (1) semble également confirmer que le goût est le moins différencié des sens et qu'il peut être regardé comme le résultat de la transformation des organes du tact originel (2). Mais c'est peut-être encore l'étude de sa constitution anatomique qui nous apporte sur ce point les renseignements les plus significatifs. Alors que leur forme et leurs réactions chimiques avaient fait longtemps assimiler les cellules gustatives aux cellules olfactives, des recherches plus récentes ont démontré qu'elles ne sont nullement en *continuité* avec les fibrilles nerveuses du bourgeon gustatif, qu'elles n'ont avec ces dernières qu'un simple rapport de *contiguïté*, et que leur rôle se borne sans doute, en les soutenant et en les protégeant, à faciliter leur contact direct avec l'excitant externe (3). Au lieu d'être, comme les cellules olfactives, de véritables neurones périphériques, des ganglions étalés en surface, analogues à des ganglions spinaux (4), organes de transmission de l'excitation externe au nerf sous-jacent, elles ne seraient donc, en somme, suivant la vue de Jacques (5), que des éléments épithéliaux entrés au service de la conduction nerveuse. L'organe gustatif n'aurait ainsi d'autre instrument de communauté immédiate avec l'excitant que les terminaisons libres des fibrilles, comme c'est le cas pour une part importante de la sensibilité cutanée.

Ce caractère en quelque sorte semi-tactile du goût fait comprendre qu'alors qu'il est si facile, par anosmie provoquée, d'isoler les sensa-

(1) Voir MARCHAND, *loc. cit.*, ch. VI.
(2) *Ibid.*, p. 112-113.
(3) TESTUT, *Traité d'anatomie humaine*, 6e éd., Doin, t. III, p. 388 et 397.
(4) *Ibid.*, p. 422.
(5) *Terminaisons nerveuses de l'organe de la gustation*, Thèse, Nancy, 1894.

tions gustatives d'avec les sensations olfactives, la difficulté de les isoler des sensations tactiles chez les animaux et chez l'homme ait longtemps paru presque insurmontable (1), et que MM. Toulouse et Vaschide n'en aient triomphé que sous des conditions liées à l'expérimentation de laboratoire (2). Mais, même si ces conditions avaient été naturelles et courantes, est-on fondé à croire qu'il se fût constitué un sens du goût complètement intactile? Peut-être, — du moins à la manière relative où le sens thermique, par exemple, peut être dit intactile (3). — Mais l'analogie nous conduit à croire justement que c'eût été à peine un sens, peut-être une confuse cœnesthésie, comme il en peut exister chez les animaux aux bourgeons gustatifs dispersés. La relation morphologique du goût avec le tact exprime la condition primordiale d'une sensorialité véritable, c'est-à-dire représentative, la condition sans laquelle le goût ne serait pas un sens, parce qu'il n'aurait aucun *sens*, et que, lié seulement au besoin, qui est tout interne, il ne nous ferait connaître aucune *chose* au sens que nous avons défini, rien qui nous fût à la fois *étranger* et *opposé*.

Cette chose, c'est donc le tact, lié au goût, qui en fournit à ce dernier la médiation. Que lui communique-t-il en effet? Sans doute, quelques éléments agréables, dont il y aura lieu de déterminer plus précisément le caractère (4), mais les renseignements du tact concernent essentiellement, sans aucun doute, d'une part, la *solidité* des corps, c'est-à-dire leur capacité de résistance à la pression et de pression sur notre résistance, et, d'autre part, la variation de cette résistance avec les diverses inflexions de notre mouvement ; bref, des renseignements qui ne sont pas de l'ordre du besoin et du plaisir, mais de l'ordre de l'*opposition*. La *chose* dont le goût nous donne connaissance par sa liaison intime avec le tact, c'est donc bien essentiellement celle que nous avons présentée comme *a priori* l'unique *chose* possible ; c'est ce qui *s'oppose* ; c'est cet *autre* qui n'est pas, à la manière de l'objet du besoin, un *autre nous*, mais qui nous est absolument étranger ; c'est, non point, sans

---

(1) Voir MASSON, *loc. cit.*, p. 131 et 132. — KIESOW a employé pour ce résultat la cocaïnisation de la muqueuse linguale : mais ce procédé atteint la sensibilité gustative en même temps que la sensibilité tactile, quoique à un moindre degré (*Phil. Stud.*, IX, 1894, p. 510).

(2) *Méthode*... Il faut que le corps sapide soit dissous dans de l'eau, que celle-ci soit à une température voisine de la langue et qu'elle soit déposée sur la muqueuse linguale assez délicatement pour n'y pas déterminer des sensations tactiles.

(3) Voir *Problème*, p. 20 et 72-74.

(4) Voir ch. IV et précéd. p. 5-6, 64-65, 96, 97, 129.

doute, la douleur, mais ce qui pourrait bien être le germe de la douleur dans la résistance et l'extériorité inassimilable. Si l'on croit que l'espace est lié avec le tact — liaison dont il reste évidemment à établir le mécanisme (1), mais dont on ne songera certainement pas à nier la réalité à titre de fait, — nous avons donc établi que la saveur enveloppe la représentation de l'espace. La saveur, comme *qualité*, nous signifie une *chose*, et cette chose, c'est celle que *représente* la sensation tactile concomitante, lorsqu'elle est elle-même passée de sa forme affective à sa forme représentative (2) ; c'est un certain corps plus ou moins solide ou fondant, et qui, même s'il est liquide, peut être, pour une muqueuse aux organes tactiles prodigieusement différenciés, plus ou moins onctueux, visqueux, âcre, fluide, piquant, autant de manières d'être touché, divisé et tactilement exploré par des mouvements.

Maintenant, que cette *chose*, susceptible de s'*opposer* à nous de tant de manières, puisse rester en même temps pour nous l'*aliment*, l'objet complémentaire, nous savons que ce n'est point là une complexité qui lui soit spéciale : les plaisirs les plus intimes eux-mêmes sont en réalité liés à des conditions locales et externes d'opposition : il en est de même des plaisirs du goût. Assurément, si tout ce qui peut entrer dans la bouche répondait parfaitement et immédiatement, de ce fait seul, au besoin alimentaire, on peut croire que le goût ne nous ferait connaître aucune *chose* ; mais sans doute aussi ne se fût-il pas constitué dans cette hypothèse, puisque son rôle est d'avertissement et de choix. Le goût, comme sens, ne peut être que *représentation* : en lui toute affection est secondaire ; c'est la part régressive du sens, le témoin de son évolution dans ce qu'elle a d'inachevé (et, du reste, d'inachevable). Mais, comme sens, même dans le plaisir, il n'est pas dominé ; il domine. Il expérimente, il juge ; du plaisir il dégage une saveur, c'est-à-dire un signe inaffectif. Ce qui lui plaît est pourvu, comme ce qui lui déplaît, d'une qualité, qui est l'attribut d'une *chose*, et, comme tel, étant exclu de nous, ne peut être ni plaisir ni douleur (3). Le sens, même dans les excitants agréables, ne connaît donc que des choses *étrangères*, soit à titre définitif, soit du moins à titre provisoire (4). L'aliment n'est *connu du sens* que parce qu'il pourrait ne pas être alimentaire ; il est connu comme pouvant être touché, divisé,

(1) On jugera par nos remarques de la page 129 sur le tact, de l'importance que nous attachons à cette réserve, qui définit l'objet principal du tome suivant.

(2) *Problème...*, p. 96-97 et 163-164.

(3) Voir précédemment, p. 122-123.

(4) Voir p. 96-97.

comme pouvant adhérer, poindre, couler, fuser, piquer, astreindre, etc., exactement comme font en détail une infinité de substances non alimentaires, bien qu'aucune ne fasse tout cela dans le même ensemble. Ce qui nous plaît pourrait éventuellement nous blesser ; le plaisir n'est qu'un accident heureux. Le sens s'élève au-dessus, et, à travers les caractères par où l'excitant nous sert et nous complète, découvre les caractères de ce qui nous est étranger et opposé ; à travers ce que l'excitant a de nous, il retrouve ce qu'il a de la chose, et c'est à cette chose qu'il prête comme vêtement la saveur inaffective qu'il tâchera de dégager du plaisir même.

3° L'odorat et le tact

Il était assez difficile de retrouver quelque extériorité dans une saveur ; il le sera beaucoup moins d'en trouver trace dans une odeur, en raison de l'objectivité beaucoup plus grande de la qualité olfactive. Sans doute, toutes les saveurs, comme *qualités*, sont des qualités de choses (1) ; ce n'est pas en cela que consiste la différence, mais en ce que la saveur a beaucoup plus de mal que l'odeur à devenir une qualité et à cesser d'être une affection. Nous avons signalé cette différence à diverses reprises. Les rapports de la salivation et de la saveur nous ont révélé une intimité entre le besoin et le goût qui n'a pas d'analogue dans l'ordre olfactif (2). Nous avons dit que le goût est un sens beaucoup plus naturellement hédonique que l'odorat (3), qu'il lui est fort inférieur en valeur d'anticipation (4), que ses sensations gustatives trouvent dans les plaisirs et les déplaisirs qu'elles donnent un sens tellement plein par lui-même qu'elles n'auraient jamais peut-être pu s'objectiver pleinement si elles n'y avaient été aidées par les sens proprement extérieurs (5), et qu'elles ont à la fois beaucoup de peine à parvenir au stade de la véritable objectivité et beaucoup de peine à y rester, tandis que les odeurs, n'ayant jamais cette plénitude de sens affectif, n'ont pas la même difficulté à devenir ou à demeurer représentatives (6) ; qu'au contraire elles tendent d'une manière frappante à se lier pour la conscience à l'objet et à y adhérer (7). S'il en est ainsi,

(1) Voir p. 122-123 et 129.
(2) P. 105-106.
(3) P. 112.
(4) *Ibid.*
(5) P. 123.
(6) *Ibid.*
(7) P. 126.

et si l'on admet que la définition préalablement donnée de l'objet [1], en conformité avec nos recherches antérieures, n'a aucune raison, non plus qu'aucun moyen, de changer de caractère lorsqu'on change de sensation, que l'objet est toujours uni à une opposition dont le mouvement et l'attouchement sont les instruments nécessaires, il apparaîtra même *a priori* que l'odeur, étant plus liée à l'objet que la saveur, doit être aussi plus liée encore à l'espace et à l'extériorité, dont le mouvement et l'attouchement nous sont les médiateurs mystérieux, et, — sous réserve d'une explication ultérieure à fournir de ce mystère même — nous n'aurons plus qu'à chercher quels sont en fait ces impressions tactilo-motrices d'opposition qui se rattachent si étroitement à l'odorat et lui assurent un champ spatial de représentation.

A cet égard, il faut d'abord noter que ce ne sont plus des impressions liées à l'organe même du sens. La saveur ne *représente* pas seulement le tact, mais encore elle l'enveloppe : la *chose* liée à la saveur ne peut donc être (du moins immédiatement) [2], que la chose dont la résistance est simultanément éprouvée par la langue même qui sent la saveur ; au contraire, l'odeur, si elle est parfois liée au contact gustatif, comme auxiliaire du goût, peut aussi en être indépendante, se lier au contact digital et par suite évoquer une impression de corps en général, même insipide et incomestible. Son champ de représentation spatiale est déjà de ce fait beaucoup plus étendu, et, théoriquement au moins, coextensif à tout le domaine des corps, c'est-à-dire des forces [3], que la passion tactile nous révèle, supposé qu'ils soient capables de dégager une odeur.

Mais la grande nouveauté de l'odorat dans ce domaine, par où il s'apparente le plus étroitement aux sens supérieurs, c'est qu'il peut nous anticiper la passion d'opposition, non plus seulement en se liant aux formes prémonitoires que cette passion possède dans les graduations intensives de l'attouchement lui-même, mais par des progrès d'intensité qui lui sont propres, et qui, liés de quelque manière à la distance de l'objet, figurent en variations purement olfactives les imminences de l'attouchement pour notre corps en mouvement. Bref, sa nouveauté principale, ce n'est pas qu'il nous livre d'autres objets que le goût, c'est qu'il nous les livre souvent d'une tout autre manière et par des procédés infiniment plus riches de signification et d'avenir. L'objet odoré peut n'être pas simultanément touché. Nous pourrons

(1) P. 135-137 et 140-143.

(2) Voir précédemment, p. 119-120.

(3) Pour la justification de cette identification, voir précédemment, p. 141-143.

donc nous mouvoir à sa recherche en quelque sorte dans un *champ spatial* d'odeurs, tandis que nous ne pouvons nous mouvoir dans un champ de saveurs, sauf, si l'on veut, par la langue seule. Cette odeur qui, comme qualité, ne peut pas être dans l'espace, et qui d'ailleurs effectivement n'y est pas (1), va cependant nous y diriger : pour y échapper, pour la retrouver, si nous cessons de la percevoir, pour nous mettre en contact progressivement plus imminent avec la *chose* qui la dégage, c'est-à-dire tout simplement pour obtenir, comme dans le goût, une simultanéité de la qualité et de la passion, nous allons produire des mouvements dont la direction et la durée, comme ceux auxquels la vue préside (2), seront déterminées par les intensités variables de cette odeur même. Elle est ainsi créatrice d'espace sans être espace, et elle circonscrit un lieu qu'elle ne saurait remplir. Quand le chien de chasse court sur une piste invisible que l'odeur lui trace aussi sûrement que pourrait faire un chemin battu, c'est bien l'odeur qu'il suit, tellement liée à la piste qu'on peut bien dire qu'elle la fait à la lettre. Mais sous toutes ses formes, même humaines, l'odeur, dès qu'elle cesse d'être une confuse vapeur et qu'elle devient une sensation, a le même caractère que dans cet exemple et apporte à l'esprit les mêmes représentations. C'est avec elle que le sens, suivant la plénitude étymologique du terme, devient, non plus seulement une *signification*, mais une *direction*, ou plutôt qu'il commence à *signifier la direction*, à *signifier en ce qu'il dirige* (3).

Cette connaissance du véritable espace, que le tact ignore, quoiqu'il y préside, et qui est une connaissance de la distance, connaissance dont nous avons cru surprendre le mécanisme dans les conditions mêmes de la représentation (4), il s'en faut, à la vérité, de beaucoup qu'elle possède dans le domaine de l'odorat, sens si imparfaitement représentatif, le caractère de perfection qu'elle manifestera dans les sens supérieurs (5). Contrairement à l'ouïe et à la vue, qui nous projettent bon gré mal gré hors de nous, l'odeur n'a encore qu'une faible puissance d'extériorisation ; et cela même chez les peuples primitifs (6), ou chez les aveugles de naissance (7). C'est là le fait dans l'organe d'une faiblesse

(1) Voir *Problème...*, p. 87-88, 103-104, 120, 122, 137, 142, 157, 218-220.
(2) Voir *ibid.*, p. 128-129.
(3) Voir *ibid.*, *Récapitulation.*
(4) *Problème...*, p. 128-131, 136-138 et 217-225.
(5) *Ibid.*, p. 228-230.
(6) HENNING, mém. cité, t. LXXVI, p. 105 suiv.
(7) *Ibid.*, p. 125-126.

de constitution dont il ne semble pas qu'aucun exercice lui permette de triompher. On ne s'en étonnera pas si l'on songe aux limitations qu'imposent à cet égard à notre odorat quelques-unes de ses conditions les plus importantes, spécialement sa variabilité avec nos besoins, c'est-à-dire sa subjectivité persistante (1), et son adhérence. Assurément, l'une et l'autre de ces conditions possédaient par ailleurs une importance phylogénétique capitale, évidente d'ailleurs dans la première, mais qui se laisse aussi sans difficulté reconnaître dans la seconde. Les odeurs à diffusion rapide, comme le remarque Zwaardemaker (2), se dispersent trop vite pour donner à l'être vivant des renseignements signalétiques sur les objets : aussi l'appareil olfactif s'est-il développé spécialement pour la perception des gaz à poids spécifique élevé et par suite à diffusion lente, qui, parce qu'ils s'attachent aux corps et au sol, sont à même de signaler à l'être vivant l'individu de son espèce ou de l'autre sexe, son ennemi, sa proie et aussi leur piste. Mais justement ce caractère de l'odeur, renforçant l'enseignement que nous donne si clairement sa subjectivité, tendrait à établir que la valeur phylogénétique de ce sens n'était point liée et même était de quelque manière opposée au développement de sa valeur spatiale. Le sens s'est développé moins pour percevoir dans l'odeur, comme il perçoit dans le son et dans la couleur, un message des objets lointains, que pour atteindre en elle une sorte d'enveloppe *pré-périphérique* des corps, un nuage *prétactile* dont ils entourent leur forme et laissent tomber des résidus, là où ils passent, à la manière des débris d'une chrysalide vaporeuse. Comme le sens des obstacles, qui semble *enfler* le sens tactile des aveugles et lui assurer, dans le voisinage des corps, une anticipation intactile de leur présence, l'odorat semblait destiné à devenir une manière de percevoir, à proximité des corps ou de leur piste, une émanation vaguement modelée sur leurs contours, qui en était comme la *forme olfactive*. C'est la découverte de cette forme, analogue à la *forme optique* et à la *forme tactile*, — (nous avons dit ailleurs (3) pourquoi l'on ne peut parler d'une forme sonore, au moins dans les conditions évoluées de la perception du sens) (4) — mais plus parente de la seconde que de la première, qui semble avoir constitué et limité l'ambition de l'odorat dans le domaine de la spatialité. Il a su élargir, au principal bénéfice du besoin, les limites du contact, mais

(1) Voir notre *Problème...*, p. 228-230 et précédemment, p. 133.
(2) *L'odorat*, p. 29-31 et 50.
(3) *Problème...*, p. 162.
(4) *Ibid.*, p. 161.

non point se délivrer notablement de la condition d'*imminence*. Il atteint les corps dans une périphérie distante plutôt qu'il n'atteint la distance. Telle est, du moins, sa condition chez l'homme et sans doute chez tous les Mammifères. Pouvait-il s'en libérer et acquérir, en s'engageant sur quelque autre voie, le caractère d'un véritable sens d'orientation spatiale et de perception à distance? La sûreté stupéfiante, attestée par les expériences de Forel et de Fabre, avec laquelle certains insectes réagissent de fort loin à des odeurs sexuelles légères, même quand on les mélange à des odeurs beaucoup plus fortes, pourrait justifier cette hypothèse ; d'autant plus que le sens de l'odorat apparaît lié chez les insectes à des organes localement comme fonctionnellement (1) très distincts de ceux du goût (antennes), et dont la fonction, — pour être essentiellement de reconnaissance alimentaire ou sexuelle, — n'en a pas moins le caractère d'une véritable prospection topographique. La dualité de l'organe olfactif chez l'homme, dont l'utilité n'est pas apparente, pourrait bien, suivant l'indication de Zwaardemaker (2), témoigner d'une aptitude virtuelle de l'organe à des fonctions analogues. Mais nous sommes dans les conjectures, et, quoi qu'il en soit, l'odorat de l'homme n'a point progressé dans cette direction. Il n'a pas acquis la puissance de couvrir l'étendue d'une espèce de réseau d'odeurs signalétiques. Encore le peu qu'il en possède lui a-t-il été enlevé en proportion notable par la station droite. L'air, en effet, propage dans quelque mesure les odeurs, mais il ne les garde pas, et celle que les objets dégagent par eux-mêmes ou par communication perd une bonne part de son intensité dès qu'elle s'est libérée de leur adhérence. Il faut rétablir cette adhérence au moyen de recherches dont la longueur et l'incommodité n'est pas compensée par les résultats qu'on peut ordinairement en attendre. Voilà donc les raisons qui limitent la portée spatiale de l'olfaction et semblent presque parfois la réduire à néant.

Cependant, dans les cas exceptionnels où des recherches conduites par l'odeur s'imposent, faute d'autre indice, il arrive souvent que les résultats nous révèlent, dans l'odorat, du moins un *Spursinn* qui n'est pas négligeable et que d'autres conditions de démarche et d'existence auraient peut-être développé notablement. Le flair des Carnassiers et des Rongeurs, dont le rhinencéphale est resté assez développé, est certainement plus pénétrant que le nôtre, absolument parlant, même s'il est vrai qu'il n'atteint aucune odeur que nous ne

(1) Voir HENNING, *Der Geruch*, 2e éd., p. 229.
(2) *Loc. cit.*, p. 68-69.

puissions sentir dans une concentration plus forte (1), mais surtout il est lié à des conditions de démarche et d'existence qui lui permettent et qui lui imposent à la fois un tout autre emploi. Leur conformation, qui attribue à la proéminence naso-buccale, souvent servie par des poils tactiles, la part essentielle du rôle de palpation et de préhension réservé à nos mains, fait de l'odeur pour eux un instrument de reconnaissance des objets qui n'a pu manquer de s'associer à la forme de ceux-ci d'une manière tout à fait intime, première ébauche de ce sens topo-chimique que le bon Forel ne prête peut-être pas si ridiculement aux fourmis (2). Et, comme ces indices olfactifs, en raison des rapports de l'odorat et du besoin, pouvaient révéler, si légers fussent-ils, dans les choses ou dans les êtres, des propriétés alimentaires, sexuelles ou génériques dont la vue n'apporte aucun témoignage, les conditions de démarche et d'existence qui en augmentaient la prégnance en ont aussi puissamment étendu la valeur spécifique. L'animal, privé des renseignements que fournit à l'homme sur tous ces points l'intelligence technique ou l'enseignement social, est forcé de demander infiniment plus à ses sens, et, quand ils s'y prêtent, il doit finir par dégager de leurs impressions des *significations* nouvelles qui imiteront de véritables enrichissements physiologiques. Peut-être atteignons-nous cette fois, non plus les limites inaccessibles à l'organe humain, mais sa véritable orientation naturelle. Le progrès dont nous parlons, qui peut être indépendant de l'acuité originelle de l'organe, et qui ne tient en principe qu'à celle de l'intelligence, orientée par le besoin et la nécessité, devrait être assimilé à celui dont témoigne le sens gustatif des experts en vins et en liqueurs, ou simplement même celui du sens olfactif chez les aveugles-nés (3). A force d'interroger la saveur et l'odeur et leurs composantes, par abstraction de leurs éléments affectifs, ramenés eux-mêmes à l'état de signes et d'indices, suivant la méthode que nous avons précédemment décrite (4), ils aboutissent à y surprendre une infinité de *qualités*, primitivement noyées dans une affectivité indistincte, et qui deviennent pour eux les *attributs*, en même temps que les symboles, de diverses choses, et, par suite (5), particulièrement s'il s'agit d'odeurs, de diverses données

(1) HENNING, mémoire, *loc. cit.*, t. LXXVI, p. 102 suiv., (contre WUNDT).

(2) *Die psychischen Fähigkeiten der Ameisen*, München, 1901 ; — *Das Sinnesleben der Insekten*, *ib.*, 1910.

(3) Voir VILLEY, *Le monde des aveugles*, p. 74.

(4) Voir p. 119-120.

(5) Voir p. 150.

spatiales. L'affinement du sens olfactif chez un très grand nombre de Mammifères se rattache certainement pour une part au même procédé, mais ramené à ses bornes naturelles par la sagesse de l'instinct (1), et l'élément même de ce progrès qui ressort à des conditions physiologiques pourrait bien y avoir son origine première (2). Sans doute, le Carnassier reçoit des impressions intenses de certaines odeurs qui nous sont à peine perceptibles; mais cette différence, incontestablement physiologique, n'est point ce qui constitue la supériorité de son odorat, et le progrès d'un sens ne saurait jamais consister *immédiatement* dans ce renforcement des intensités, qui se rattache lui-même à d'autres causes et n'a jamais dû être recherché pour lui-même. L'intensité, en effet, comme l'indique si bien la loi de Weber, dont c'est même la signification principale (3), n'est jamais, sauf aux degrés infimes, un auxiliaire, mais au contraire un obstacle de la perception, qu'elle tend par elle-même à faire verser dans l'affection. Nous ne percevons jamais avec une forme massive, mais toujours avec une pointe affinée de notre sensibilité ; la perception la plus parfaite et la plus claire est toujours la plus légère et la plus impalpable : on ne perçoit nettement que des impressions *insensibles*. Ce serait donc s'égarer que de se représenter l'affinement olfactif des espèces les mieux douées sous ce rapport comme lié essentiellement à une action plus intense de l'excitant. La sensibilité croissante aux intensités plus faibles entraîne une sensibilité croissante aux intensités plus fortes qui ruinerait tout le bénéfice de la première si la nature ne pouvait opposer à la seconde quelque retardement. Alors donc que la première seule, dont l'intelligence est toute la source, accroît le champ de l'excitation consciente par ce qu'il y a de plus ténu dans l'impression, ce retardement maintient aux impressions plus fortes la ténuité convenable pour que la secousse affective de l'intensité n'y vienne pas aussitôt rendre impossible le désintéressement nécessaire à la représentation. C'est une interprétation précipitée de certains réflexes qui tend à nous faire croire que le Carnassier, flairant sa

---

(1) Cf. p. 120.

(2) Le rhinencéphale des Mammifères, même dans les espèces où sa régression est le moins accusée (Carnassiers, Ongulés) reste équilibré par un néo-pallium étendu qui, par l'appoint des sensations dont il est l'organe, assure aux données propres de l'odorat la possibilité d'une extension d'objectivité considérable.

(3) Voir notre article : *La vraie signification de la loi de Weber*, *Rev. Phil.*, novembre-décembre 1920.

proie dont l'odeur nous échappe, aurait les narines comme emplies d'un afflux de senteur qui le bouleverse. Assurément, l'odorat ne saurait perdre ici ce caractère affectif que nous avons vu inhérent à sa constitution, et qui peut bien être renforcé chez les Mammifères macrosmatiques ; mais ce n'est pas ce renforcement qui pourrait favoriser en eux la représentation proprement dite. L'intensité de l'olfaction livre l'animal à l'objet complémentaire ; elle ne l'en libère pas. On peut croire que l'émotion déterminée chez le chien de chasse par l'odeur a une signification plus complexe. Il faut remarquer que, si son corps frémit extraordinairement quand il tombe sur l'odeur du gibier, il frémit bien plus encore quand il le voit ; et l'une et l'autre réaction pourraient être regardées comme presque également médiates, liées, non à la sensation, mais à l'objet représenté par son intermédiaire. Le chien ne réagit peut-être plus fortement que nous à l'odeur que parce qu'il en tire une représentation plus précise et plus évocatrice, non une sensation plus active. Peut-être ne manifeste-t-il ici aucune connaissance olfactive d'espace dont nous ne deviendrions capables en remontant le chemin que la régression rhinencéphalique nous a fait descendre, jusqu'au point où l'équilibre momentanément atteint des deux groupes de sens s'est rompu au bénéfice des sens défensifs.

L'odorat même humain contient donc des éléments de spatialité qu'il serait aussi mal à propos de méconnaître que d'exagérer et qui ont fort bien pu se développer dans d'autres espèces en une véritable connaissance d'*espace olfactif*. L'expression peut sans doute paraître paradoxale, si l'on se persuade, avec le plus grand nombre des psychologues, que l'*étendue* est une *qualité*, et qu'elle a pour organes spécifiques — une spécificité curieusement peu spéciale, par conséquent — la vue et le toucher. Plusieurs philosophes cependant, entre autres Descartes et Kant, ont su reconnaître que l'espace, qui extériorise par rapport les uns aux autres les plus petits éléments de qualité tactile ou visuelle discernables dans un objet [1], et qui transforme une impression subjective en une sensation extérieure sans lui ajouter un atome de détermination [2], ne pourrait, en raison de cela, jamais être *une* qualité, mais qu'il est le milieu de *toutes* les qualités, parce qu'il est la condition *sine qua non* de la transformation de toutes les impressions en qualités. Et ils ont bien aperçu aussi que l'espace avait avec l'intelligence une parenté qu'aucune qualité ne pouvait revendiquer.

---

[1] Cf. *Problème...*, p. 82.
[2] Cf. *ibid.*, p. 83 et 112.

Ces vérités, que nous avons cherché dans le précédent ouvrage à étayer, biologiquement aussi bien que psychologiquement, devraient trouver dans cette étude une simple et évidente confirmation. On découvrira facilement l'espace dans l'odeur, si l'on médite cette simple idée que l'odeur nous fait évidemment atteindre le monde *extérieur*, et qu'il ne peut y avoir d'extériorité sans espace ; on ne l'y découvrira pas si l'on se persuade que l'espace est une qualité. Mais dans quelle qualité saura-t-on découvrir cette propriété de servir de cadre au mouvement qui est si évidemment liée à l'espace? On ne peut pas plus se promener dans une couleur que dans une odeur et on n'y peut pas davantage inscrire un mouvement même théorique : le géomètre trace ses lignes dans l'espace ; il ne les trace pas et il ne peut les tracer dans du vert et dans du rouge. Que la couleur puisse avoir de nécessité une autre qualité que la couleur, c'est même ce qui ne peut entrer, à la réflexion, dans l'esprit de personne, et l'union de la couleur et de l'espace n'exprime qu'un fait patent que la théorie courante rend simplement inintelligible. C'est un projet sans issue que de prétendre introduire dans la conscience la représentation d'une parcelle d'espace sans le secours de l'intelligence, et l'*étendue* d'une qualité n'en est que l'intellectualisation même. C'est ce que l'odeur nous prouve autant qu'elle en est capable, c'est-à-dire autant qu'elle est capable de représentation; et elle ne fait d'ailleurs, comme nous l'avons vu, que nous prolonger en cela l'enseignement de la saveur même.

Nous avons dit cependant [1] que cet enseignement ne se suffit pas et que la saveur et l'odeur ne parviennent à la spatialité qu'en s'appuyant sur des données tactilo-motrices d'opposition dont la valeur spatiale, pour être universellement reconnue, n'en reste pas moins profondément mystérieuse. C'est dire que cette étude elle-même en appelle une autre, ou plutôt qu'elle ne peut être qu'une part dans un ensemble dont l'objet principal est l'explication de la spatialité du tact. On voit néanmoins qu'elle n'est pas sans avoir sa nécessité préalable et sa signification propre, qui est de conduire la genèse des sens depuis l'affectivité la plus profonde et la plus interne jusqu'au seuil de la tactilité, que l'odeur arrive même à dépasser en s'y arc-boutant. Toutes les puissances de l'esprit qui se manifesteront dans l'évolution ultérieure des sens sont déjà mises en œuvre dans ce passage, et elles y marquent une aspiration et des règles qui ne cesseront de la dominer et qui l'expliqueront tout entière.

---

[1] P. 148 et 150.

Chapitre IV

LES ANTENNES TACTILES DU BESOIN

Ce qu'on appelle populairement le sens tactile est une fonction extraordinairement complexe qui est à la fois une condition de tous les plaisirs [1], — du moins si on les distingue des états simplement agréables [2] — une condition de toutes les douleurs, au moins par ses répercussions sur la sensibilité générale [3], et une condition d'une masse de représentations, les sensations tactiles proprement dites, qui ne peuvent être ni des plaisirs ni des douleurs. Le plaisir naît avec le contact dans l'appropriation de l'objet adéquat au besoin ; la douleur, même interne, se relie, comme nous le verrons, à la tactilité d'une manière étroite, quoique détournée, et, comme cette dernière, est en principe une réaction défensive contre une contiguïté susceptible de nous léser ; enfin la vraie sensorialité tactile, forme intellectuelle de cette réaction, suppose un contact qui ne nous flatte ni ne nous lèse.

Nous étudierons d'abord la tactilité dans ses rapports avec le plaisir, puis comme sensation, et enfin dans ses rapports avec la douleur, pour autant que ces dernières choses sont séparables [4].

La tactilité nous pose, en premier lieu, le même problème que le goût et l'odorat : elle existe comme activité hédonique et elle existe comme sens. Bien plus, elle pénètre à ces deux titres dans le goût et l'odorat eux-mêmes. Nous avons vu, en effet, que, comme sens, elle est l'élément essentiel de la sensorialité du goût et de l'odorat, et nous avons soupçonné aussi que, comme activité hédonique, elle pourrait constituer une composante importante des plaisirs de ces sens [5]. Le problème que nous abordons est donc immédiatement

---

(1) Voir p. 5-6.
(2) Voir p. 77.
(3) Voir p. 6-8.
(4) Voir *ibid.*
(5) Voir p. 65, 96, 97, 144, 145, 147.

dans la suite de celui que nous quittons : c'est le problème du passage d'une activité de besoin à une activité de défense. Mais, en même temps qu'il en est un prolongement, il en est aussi un élargissement. Le passage n'était que commencé dans les sens du goût et de l'odorat ; ici, il est achevé. C'est certainement un problème singulier et nouveau que celui que nous pose, non seulement la coexistence, au sein d'une même sensibilité tactile, de la fonction hédonique (si l'on peut dire) et de la fonction sensorielle, mais même celle d'une tactilité susceptible d'engendrer les plus grands plaisirs et d'une tactilité dénuée de toute espèce d'affectivité.

I. — LE SENS TACTILO-ALIMENTAIRE

Nous considérerons d'abord *les plaisirs tactiles de l'ordre alimentaire*, c'est-à-dire ceux qui peuvent entrer comme éléments composants dans les plaisirs dits du goût. Ils ont été étudiés par M. Bourdon (1) et par Mantegazza (2). Mais M. Bourdon, suivant l'esprit de sa thèse générale, tend à les ramener à des chatouillements légers de la muqueuse linguale, et on peut estimer qu'ainsi il les restreint à la fois en quantité et en signification. Avant lui, Mantegazza avait remarquablement analysé et isolé ces éléments tactiles des plaisirs du goût, qu'il sait démêler jusqu'au sein de leurs éléments thermiques. Il note, par exemple (p. 72), que les effets agréables, sinon de la fraîcheur, du moins de la chaleur des mets sont peut-être plutôt indirects et en définitive surtout tactiles. La chaleur augmente, sans doute, les plaisirs propres du goût en hyperesthésiant les nerfs, mais elle les enrichit surtout de plaisirs tactiles, parce que, en tendant à séparer les molécules des corps, elle en diminue la cohésion et donne ainsi satisfaction à l'activité tactile de la mastication. Mais ce sont surtout les plaisirs alimentaires tactiles sans composantes thermiques qu'il dégage avec beaucoup de finesse. « Une certaine mollesse de l'aliment, dit-il, exerce les muscles du tact sans les fatiguer et produit quelques plaisirs dont on peut se faire une idée en mangeant de la gélatine. D'autres fois, la tendreté ou la finesse du tissu est une source de plaisirs, comme on peut l'observer en mangeant des ris de veau,

(1) Art. cité, *R. Phil.* 1893. Voir p. 63 et suiv.
(2) *Loc. cit.*, I, VIII. Voir précédemment, p. 63 et suiv.

des cervelles, des choux-fleurs et les fruits à grosse chair. La structure granuleuse, en multipliant les points de contact, semble aussi chatouiller le sens du tact, comme on l'éprouve en mangeant les œufs de quelque poisson. L'élasticité des aliments nous donne souvent du plaisir, et celui-ci arrive à un assez haut degré pour amener un mouvement convulsif des mâchoires... Quelques aliments nous offrent d'abord une résistance fictive qui cède ensuite tout à coup, laissant dans la bouche ou une poudre fine ou une pâte molle. L'on éprouve ce plaisir en mangeant certains bonbons, des fritures très cuites. Une autre espèce de plaisirs tactiles du goût vient d'un mets solide qui, en se fondant, devient liquide dans la bouche, comme le beurre et d'autres préparations culinaires. Enfin un plaisir particulier se trouve dans une résistance médiocre que nous offre l'aliment et pour laquelle on doit déployer un certain effort, dans le nougat et le touron, par exemple, ou en brisant avec ses dents les noix et les noisettes. A la vérité, ce dernier plaisir est réservé à peu d'élus. Toutes ces sensations tactiles se combinent ensuite de mille façons différentes et produisent des plaisirs très complexes. La source principale de ces combinaisons consiste dans le mélange des liquides et des solides ou d'aliments de cohésion différente. Il suffira de rappeler le plaisir que l'on a à manger du pain de maïs avec de la crème, ou du beefsteak avec du beurre... » (p. 75-76). Arrêtons-nous sur ces suggestions délicieuses...

Elles n'ont rien qui ne réponde de la manière la plus rigoureuse à ce que nous avons dit (p. 5-6) de la liaison du plaisir à la résistance, et spécialement à la *résistance réductible* (p. 96), dont ces exemples nous fournissent quelques typiques illustrations. Ils rentrent donc d'eux-mêmes dans la théorie générale du plaisir que nous avons défendue, dès qu'on sait apercevoir et les relations intimes du goût et du tact, et les éléments besogneux éventuellement inhérents au tact lui-même. Mantegazza, pour sa part, ne se réclame d'aucune théorie bien arrêtée, et ce qui manque à ses analyses raffinées, c'est l'idée qui explique les exemples, tandis que, chez M. Bourdon, c'étaient plutôt peut-être les exemples qui manquaient à l'idée. Nul doute cependant que sa thèse profonde n'ait pas été la nôtre et qu'à ses yeux ces plaisirs aient eu à l'égard du besoin alimentaire la même spécificité inaliénable qu'il reconnaîssait, nous l'avons vu [1], en général, aux plaisirs tactiles à l'égard de tous les besoins. Sans doute, il n'est pas uniformément hostile à l'idée que le plaisir soit un état organique et *besogneux* ;

[1] P. 66.

il admet même que « les voluptés les plus intenses suivent la satisfaction des besoins les plus urgents » (1) et que dans la faim, dans la soif, dans l'acte sexuel, le plaisir et le besoin sont toujours « en proportion » (2). Mais sa théorie générale est plutôt la théorie sensualiste dans le sens même radical où elle apparaît chez M. Bourdon. Il estime que des sensations de pur luxe « peuvent » devenir une source inépuisable de plaisirs, alors qu'elles ne sont utiles ni à la vie de l'individu ni à celle de l'espèce (3), et il range expressément dans ce nombre les plaisirs du goût et de l'odorat (4). On a donc toutes raisons de croire que les plaisirs tactiles ci-dessus décrits rentrent à ses yeux dans la même catégorie. Pourtant, nous avons montré (5) que la fonction alimentaire est inséparablement gustative et tactile, et tout ce que nous avons établi de l'origine fonctionnelle des plaisirs du goût vaut sans aucun doute, si ce n'est même *a fortiori*, pour les plaisirs du tact corrélatifs. C'est qu'en effet ces derniers semblent même se rattacher à une forme plus profonde de la fonction : nous rappellerons que la gustation est seulement le préavis et non pas le corps de l'acte alimentaire ; il s'ensuit que les plaisirs alimentaires doivent dériver pour une part d'autres excitations que celles du goût, et il est naturel de croire, vu les conditions de l'appropriation nutritive, que ces dernières doivent être principalement d'ordre tactile. Par exemple, il est évident que l'appropriation alimentaire est liée à certaines excitations dues à l'acte de la mastication : aussi ces sensations donnent-elles un plaisir très vif, quand la faim est grande, et qui diminue sans disparaître quand elle est plus modérée : on peut même croire qu'il subsiste à quelque degré quand la faim n'est plus ressentie, parce que la nutrition est en définitive une fonction permanente (6), et qu'en outre le fonctionnement de jeu, d'exercice ou d'habitude rejoint ici par des intermédiaires insensibles le fonctionnement de besoin : ainsi s'explique sans doute le plaisir qu'éprouve l'enfant à sucer une tétine de caoutchouc ou même son pouce. Les plaisirs procurés par les aliments susceptibles d'« exercer les muscles du tact sans les fatiguer », ceux que nous cause leur « élasticité » et que se donnent « les femmes d'Orient » en mâchant « du mastic ou des résines qui, sous la pression,

(1) P. 95.
(2) P. 43, 50, 57, 63, 70.
(3) P. 95.
(4) P. 76-77, 77-79 et 86.
(5) P. 144-149.
(6) P. 93.

changent de forme sans se fondre ou se briser » [1], le plaisir d'élection que donne la mastication du nougat ou des noisettes, paraissent bien aussi s'expliquer assez naturellement de cette manière.

Mais il existe une forme plus intime encore du rapport entre le tact et le besoin alimentaire, et c'est à celle-là que doivent se rattacher le plus grand nombre des plaisirs tactiles relevés par Mantegazza. Le toucher n'est pas seulement, en effet, un auxiliaire extérieur de la gustation par l'activité musculaire des mâchoires : nous savons qu'il lui est morphologiquement apparenté d'une manière très étroite, qui rend même assez difficile la distinction des sensations gustatives propres et des sensations tactiles. Or cette difficulté ne vient pas, comme nous l'avons vu [2], de ce que les sensations tactiles se surajouteraient à des sensations gustatives spécifiques et distinctes ; elle semble tenir, au contraire, à ce que les sensations dites gustatives ne sont que le résultat d'une spécification de sensations tactiles préexistantes et dont le rôle alimentaire était même bien plus profond que le leur. Nous arrivons, dans cette voie, à mettre au jour une sensibilité tactile à l'aliment qui est presque de l'ordre de l'affinité physiologique ou sexuelle et qui devra donner des plaisirs tout à fait analogues à ceux que donne le « tact érotique ». La relation si communément aperçue et relevée entre les deux grandes formes de la sensualité n'a sans doute rien d'artificiel : à côté des plaisirs dits « du goût » qui relèvent plutôt de la *délicatesse* du sens, il en existe un grand nombre qui en constituent plutôt la *volupté* ; et la description de Mantegazza nous permet assez bien de les reconnaître : le travail de la langue, l'action de la cuisson, l'apprêt culinaire, quand ils sont en rapport avec la constitution naturelle de l'aliment, quand ils s'appliquent à une résistance réductible, peuvent conduire l'objet complémentaire à un état où nous le sentons en quelque sorte se fondre en notre substance : à cette perfection d'adaptation, la distinction entre la chose et nous est sur le point de s'évanouir ; l'aliment est perçu sur cette limite où il devient nous-mêmes et va se perdre « dans le torrent de la vie végétative ». C'est le moment où le plaisir du tact, comme dans l'ordre sexuel, atteint ici son plus haut degré, et il n'est pas possible de méconnaître qu'il tire son paroxysme de la satisfaction du besoin même.

La thèse de Mantegazza est-elle fausse pour autant? Elle n'est

---

[1] P. 76.

[2] Voir p. 144-147.

que confuse, et d'une confusion qui elle-même exprime les secrètes vérités de fait que la thèse recouvre. Les plaisirs du tact alimentaire sont bien les plaisirs d'un sens, mais ce sont les plaisirs d'un sens plus apparenté dans sa fonction au goût et à l'odorat qu'à la tactilité défensive, et qui, comme eux, ne tire ses plaisirs que des besoins dont il est l'instrument. Sous leur forme intense, ces plaisirs tendent à perdre tout caractère sensoriel ; mais ils peuvent se dégrader à l'infini dans ces formes légères que Mantegazza nous a décrites, et, à la manière des saveurs et odeurs les plus fines, acquérir alors, à l'égard du besoin, une apparence d'indépendance qui les habilite à la sensorialité et nous fait méprendre sur leur nature profonde. Le rudiment de besoin qui continue à supporter le plaisir semble alors dans la relevance de l'excitation externe, qui le trouve toujours à son service, et le plaisir même paraît *reçu* comme une sensation. La vérité est qu'il est devenu une espèce de sensation en se dégradant au point de paraître finalement reçu ; il paraît plus sensoriel dans la mesure même où il paraît moins affectif et ne tourne en sensation qu'en se détruisant, comme la fleur passe dans le fruit. Il n'importe : ce procédé est celui même par lequel les sensations de saveur se sont constituées, et on peut bien y reconnaître une sensorialisation parallèle des éléments du tact intéressés à l'appropriation. La description de Mantegazza nous révèle bien, d'ailleurs, ce parallélisme, puisqu'elle concerne des sensations naturellement liées, dans l'acte alimentaire, à la saveur, dont elles doivent même apparaître à la conscience comme des espèces de composantes. La différenciation du tact qui a donné naissance au goût [1] n'a pas dû rompre aussitôt les attaches du premier avec la vie organique et les activités d'appropriation. Il n'a pas été précipité d'un coup dans le service de la défense. Peut-être même n'y a-t-il jamais été spécialisé complètement en aucun organe ; les excitations qui donnent naissance au plaisir ne semblent pas agir périphériquement sur d'autres éléments anatomiques que celles qui donnent naissance à de pures sensations tactiles. Mais nous savons que la différenciation dont le plaisir est le fruit ne peut être que très secrête [2]. On ne conclura donc pas ici à l'identité des fonctions d'après celle des organes, au sein desquels peut se faire, suivant les moments, une division du travail dont le mystère échappe à notre pénétration. Le tact alimentaire, auquel nous devons des plaisirs

[1] Voir p. 145-146.
[2] Voir p. 85-86.

tour à tour légers et profonds, témoigne certainement en cela d'une fonction toute différente de celle qui appartient au sens proprement tactile, même s'il l'exerce par des instruments organiques identiques. Et c'est au compte d'un tel sens, fonctionnellement apparenté au goût plus qu'au toucher, qu'il faut mettre toutes les *sensations hédoniques* que Mantegazza vient de nous décrire et que leur agrément exclurait en réalité de la sensorialité si l'on ne pouvait les rattacher à un sens issu du besoin même.

II. — LE SENS TACTILO-SEXUEL

La résistance réductible est aussi la source de certains plaisirs tactiles d'ordre sexuel où l'on peut voir une forme atténuée et sensorialisée de la *délectation morose* des casuistes [1]. Cette délectation a sans doute ses organes d'élection, où il est naturel qu'on ait eu tendance à l'enfermer. Mais nous avons signalé l'extension presque illimitée des caractères sexuels secondaires [2], et il faut sans doute y rattacher le fait qu'il n'est presque pas de contact mutuel dans l'accouplement qui ne puisse devenir une source d'excitation et de jouissance, comme si l'union des organes sexuels ne constituait qu'une réalisation limitée et incomplète de cette appropriation — ou de cette expropriation de soi — totale dont Lucrèce avait déjà si bien décrit l'exigence (*abire in corpus corpore toto*, IV, 1103). On ne peut guère méconnaître que, dans ces moments, l'appareil tactile tout entier ne se présente comme un système coordonné d'organes sexuels secondaires et indirects. Mais l'excitation sexuelle de tels organes admet évidemment différents degrés. Elle peut venir de plus loin, se rattacher hors de nous à des impressions sexuelles plus indirectes, en nous, à un besoin moins exigeant. La tactilité spécifiquement érotique se transformera progressivement alors, par l'opération que nous avons observée dans la constitution du goût et de l'odorat [3] et que nous venons de retrouver dans celle du tact alimentaire, en un véritable *sens sexuel* où le plaisir, atténué et presque détaché du besoin conscient, nous devient le signe et l'avis d'une présence sexuelle elle-même parfois à peine recon-

(1) Voir p. 6.
(2) Voir p. 56.
(3) P. 111 suiv.

naissable. Comme l'odeur nous fait jouir avec délicatesse de la fleur incomestible, le contact du marbre poli et doux pourra nous transmettre l'avis trompeur d'une peau de femme et nous en communiquer à fleur d'épiderme l'incertaine caresse et l'excitation à peine acceptée. Ainsi naîtront des sensations qui, décantées, comme tant d'odeurs et de saveurs, purgées de leurs caractères les plus grossièrement besogneux, pourront paraître *spécifiques* au même sens où ces dernières passent pour l'être (1).

C'est justement sur cette frontière indécise que l'investigation infatigable de Mantegazza a cru reconnaître des plaisirs tactiles qui confineraient aux plaisirs sexuels, comme les précédents aux plaisirs alimentaires, sans cesser d'être à leur tour de pures sensations (2). Ils se rangeraient donc auprès de ces plaisirs que le même auteur prétendait nous faire découvrir dans la pure palpation tactile et dont nous avons déjà relevé l'ambiguïté (3). Seulement ces derniers restaient du moins nettement étrangers au besoin sexuel. Mantegazza circonscrit un autre groupe de plaisirs tactiles, qui, pour être tout aussi indépendants, à ses yeux, en nature, de l'érotisme, n'en ont pas moins, concède-t-il, une tendance à y verser (4). On entrevoit, par conséquent, que cette équivoque à nouveau n'est peut-être pas sans répondre à quelque véritable réalité psychologique. Mantegazza, ici encore, a dû observer un besoin dans le moment où il aboutit à un sens. Seulement le sens n'est nullement le sens tactile proprement dit, qui est un sens défensif et étranger à tout genre de plaisir, comme l'ouïe et la vue mêmes ; c'est un sens de l'ordre du goût et de l'odorat ; c'est la tactilité du besoin dans sa part érotique ; c'est donc un *sens sexuel* dans l'acception rigoureuse de l'expression, comme le goût est un sens *alimentaire* ; ou plutôt c'est l'aspect *sexuel* d'un toucher besogneux qui, comme l'odorat, est sexuel et alimentaire à la fois. Ce que nous allons demander aux analyses de Mantegazza (et nous montrerons qu'on

---

(1) Voir p. 102 et 120.

(2) *Loc. cit.*, p. 17-18.

(3) Voir p. 66-68.

(4) MANTEGAZZA mentionne d'ailleurs certains « plaisirs » qu'il ne serait pas facile de classer dans l'un ou l'autre de ces groupes, quoique plus parents sans doute des plaisirs musculaires précédemment étudiés : le plaisir « de faire rouler entre les doigts des objets cylindriques de petit diamètre » (p. 13), ou de « manier les corps élastiques » (p. 14). On reconnaîtra qu'ils sont, en tout cas, assez insignifiants pour pouvoir être négligés sans inconvénient grave. Voir ce que nous avons dit p. 77 des plaisirs trop *menus* d'un autre sens.

ne peut en déduire autre chose), c'est donc de nous fournir un pendant aux analyses que, sous un faux nom, il a faites du tact alimentaire, une contribution à l'étude de ce que Freud appelle (1) les « zones érogènes », c'est-à-dire toute région du corps susceptible de provoquer dans une circonstance donnée une réaction des organes sexuels. Peut-être, à la vérité, la constitution des tissus, ici aussi, est-elle souvent moins en cause que la nature de l'excitant et la complicité des circonstances et de l'imagination, par qui pourraient être réveillées, dans un organe ordinairement inaffectif et purement tactile, ces relations originaires avec le besoin dont la nature physiologique est si mystérieuse.

L'analyse de Mantegazza est à nouveau très minutieuse, et on ne pourra manquer d'être frappé d'abord du caractère remarquablement captieux des exemples dont il soutient sa thèse. Il s'agit en principe, dans tous les cas, des contacts produits sur la peau par « des corps lisses ou très divisés », ou ayant l'un et l'autre de ces caractères, mais à condition que la sensation bénéficie d'une attention concentrée, et, remarquons-le spécialement, d'une « sensibilité raffinée accordée seulement à un petit nombre d'individus » Toutefois cette caractéristique générale embrasse trois types d'exemples particuliers.

a) « Dans les moments d'oisiveté ou de repos, on peut trouver un grand plaisir à passer la paume de la main sur du velours ou de la soie, ou en faisant courir les doigts à travers de longs et fins cheveux, ou encore en foulant à la promenade un délicat tapis de neige récemment tombée » (2). D'une manière générale, ce plaisir se produit lorsqu'on met la peau au contact de *corps qui ont une superficie très divisée tout en étant lisses.* « Il est assez durable et il s'irradie souvent au long des nerfs, produisant des frissons voluptueux ou même des soupirs » (3).

b) Un autre groupe de ces plaisirs tactiles provient du contact avec des *corps lisses sans être divisés*, comme le marbre, les métaux polis, le talc, la pierre saponaire. « Dans ces exemples, le plaisir dure peu et ne sort guère de la partie du corps qui est en contact ; il est d'autant plus grand que la sensation est plus nouvelle et que la partie touchée est moins habituée aux sensations tactiles. Ainsi le contact du ventre et des cuisses avec une baignoire de marbre, pour un individu

(1) *Introd. à la psychanalyse*, tr. Jankélévitch, 1922, p. 340.
(2) P. 11.
(3) P. 12.

qui n'a jamais pris de bains, est beaucoup plus voluptueux que le contact de la main avec la même matière » (1).

c) Le dernier groupe est constitué par les plaisirs que procurent les *corps très divisés sans être lisses.* On éprouve ces plaisirs, par exemple, en frottant une pierre sablonneuse ou en passant la main sur une page écrite et séchée avec de la poudre, en écrasant entre les doigts du sucre, du sable, de l'émeri, en roulant de la mie de pain entre les paumes des mains ». Ce dernier exemple sert aussi à illustrer « une autre sorte de plaisir tactile », (qui, par conséquent, doit être néanmoins apparenté à celui-là), celui qu'on éprouve « en maniant un corps mou qui, sans irriter la peau, se modèle sous la pression du doigt », comme sont, outre la mie de pain, la craie, la cire, le gluten, le mastic. » Ici souvent le tact est excité à tel point qu'il arrive à un état morbide passager, et la main ne cesserait jamais de modeler la pâte docile... si la raison ou la fatigue des muscles ne venait faire cesser le frivole amusement » (2).

A ces divers plaisirs issus du contact de corps lisses ou divisés, il faudrait rattacher le *chatouillement* — (dans la mesure du moins où il est un plaisir, car il peut devenir un énervement même mortel). — Il serait produit aussi par le contact d'un corps « d'autant plus aisément que ce corps est plus délicat et plus divisé : ainsi, un fétu de paille, une plume d'oiseau ou une brosse sont des armes terribles pour le chatouillement. La main agit aussi dans ce sens, c'est-à-dire en présentant une grande superficie de contact et une extrême mobilité, élément indispensable pour produire ce genre de plaisir » (3).

On aperçoit assez à travers ces textes mêmes l'hésitation de l'auteur entre l'explication par la sensation et l'explication par la sexualité. Il nous dit bien, à propos du premier groupe, que « les petits filaments nerveux, venant en contacts infinis avec un corps qui les exerce sans les fatiguer, engendrent le plaisir » ; et c'est, peut-on croire, une explication qui s'étend implicitement à tous les autres groupes : mais il n'est pas facile de comprendre comment un exercice de ce genre, s'il est purement sensoriel, peut en venir à provoquer «des frissons et même des soupirs de volupté », non plus que la manière dont produisent des effets analogues le contact d'une baignoire de marbre ou la pression d'une pâte molle. A la réflexion, on entrevoit qu'il pour-

(1) P. 12.
(2) P. 13.
(3) P. 15.

rait y avoir ici convergence de deux processus, dont l'un vient du dehors, c'est-à-dire de l'excitation, l'autre du dedans, c'est-à-dire de la sexualité. En effet, tout d'abord, il est très facile de se représenter les divers états précédemment décrits sous une forme purement sensorielle, c'est-à-dire purement représentative : nous lissons de la main une étoffe soyeuse, une fourrure, une surface de marbre poli, nous froissons de la craie, du sable, malaxons une pâte, pour déterminer leur contexture, leur consistance et leurs autres analogues propriétés : cette sensation, hautement représentative, est très souvent exempte de tout élément hédonique. Mais le plaisir peut s'y ajouter, et l'on constatera que, plus il gagne en intensité, plus la sensation perd en clarté. Il est donc impossible de les rapporter à la même cause, sinon à la même condition externe. Dans le second cas, l'excitation, jusqu'alors inaffective, est ressentie comme liée à un besoin qu'elle éveille et même qu'elle satisfait en partie : c'est cet apport du besoin qui lui communique une valeur hédonique qu'elle n'aurait pu tirer de ses seules propriétés de *sensation*. Cependant, cette relation de l'excitation à la sexualité est assez lâche, et c'est ce qui fait sans doute qu'il faut, dans tous les cas, de l'*attention* et un certain *affinement* pour l'éprouver. Mais en quoi consistent cette attention et cet affinement ? Mantegazza nous l'indique lui-même assez bien à propos des plaisirs du second groupe. Les plaisirs tactiles de cette catégorie, dit-il, « sont plus nombreux et plus vifs dans le sexe aimable, dans la jeunesse, dans les pays chauds ou tempérés, chez les individus de complexion nerveuse et qui vivent dans l'aisance, chez les peuples civilisés. Les Romains de l'Empire étaient passés maîtres dans l'art de jouir de ces joies qui, aujourd'hui, procurent d'ineffables délices aux efféminés Asiatiques. Leur perfection est toujours un signe de décadence, de prostitution intellectuelle et morale. » (1). Il s'agit donc essentiellement de l'attention et du raffinement nécessaires à la pratique de cette espèce de technique cyrénaïque que nous avons antérieurement étudiée et que nous définissions (2), en effet, comme l'art de tourner la pure excitation externe en plaisir par la recherche et la mise en œuvre des stimulants les plus lointains, les plus médiats et les plus indirects du besoin. Naturellement, c'est une méthode que doivent rendre à la fois plus spontanée et plus fructueuse les adjuvants qu'elle trouve dans l'âge, le mode de vie, le climat, les habitudes sociales ou les dispositions

(1) P. 17-18.
(2) P. 74-75.

héréditaires, bref, toute condition susceptible de renforcer chez l'homme et la femme les exigences du sexe. C'est ce qui ressort des exemples donnés dans ce texte et qu'il faut rapprocher des exemples de plaisirs proprement sexuels que nous fournit cet autre passage [1] : « Aux plaisirs sexuels appartiennent non seulement les sensations spéciales » qui résultent du « contact des sexes, mais aussi toutes *les modifications du tact qui réveillent des désirs* ou des *pensées érotiques*. Les sensations les plus indifférentes de l'enfance ou de la vieillesse peuvent devenir voluptueuses dans la jeunesse et exciter un orgasme immédiat. D'autres fois et toujours au même âge, *une sensation de tact donne la volupté par la congestion spermatique* ou par d'autres conditions accidentelles qui mettent aussitôt en sympathie les organes génitaux. On peut citer le contact du velours ou des fourrures, le fait de se coucher sur un lit trop moelleux, de prendre des bains chauds »[2]. Ainsi les cas mêmes rapportés dans l'autre texte à l'exercice purement sensoriel du tact le sont cette fois à l'action du besoin sexuel. Sans doute Mantegazza lui-même aperçoit-il la contradiction, puisqu'il juge à propos de distinguer, jusque dans ces cas, l'excitation sensorielle et l'excitation sexuelle, ou ce qu'il appelait ailleurs les plaisirs tactiles *voluptueux* et *non-voluptueux* [3] : « Les plaisirs que l'on obtient ainsi ne deviennent sexuels qu'autant qu'ils nous donnent des visions lascives ou qu'ils excitent les organes de la génération. Cette distinction est essentielle, parce qu'un plaisir change de nature suivant qu'il est tactile ou sexuel»[4]. Nous croyons plutôt, comme l'auteur même en convient ailleurs [5], que cette distinction est artificielle. Il y a bien une distinction ici qui est naturelle, mais ce n'est pas celle des plaisirs sexuels et des plaisirs tactiles, c'est celle des plaisirs sexuels et de la tactilité défensive, qui reste anhédonique même quand elle provient des mêmes excitations qui donneront le plaisir par la collaboration du besoin.

Les analyses de Montegazza nous conduisent donc simplement, comme nous l'annoncions, à reconnaître l'extension et la complexité d'une sorte de sens (c'est-à-dire d'anticipation) tactile du sexe dont les instruments semblent partout sous-jacents à ceux de la tactilité purement objective, bien que les premiers tirent toute leur lu-

---

(1) P. 46-47.
(2) C'est nous qui soulignons.
(3) P. 18 et passim.
(4) P. 47.
(5) P. 8.

mière du plaisir et que les seconds ne puissent nous éclairer que par une représentation nécessairement exempte de plaisir. Et on ne pourrait soutenir, en développant peut-être une suggestion de ce texte même, que la tactilité sexuelle est une simple tactilité normale enrichie, par association mnémonique, de la connaissance du sexe, comme il arrive aussi à la vue ; car la vue ne tire elle-même aucun plaisir de la connaissance du sexe, dont elle peut être la médiatrice seconde, et là où il y a quelque plaisir, il faut qu'il y ait satisfaction directe, au moins élémentaire, de quelque besoin. Lorsqu'une simple sensation de contact d'abord inaffective devient une source de plaisir sexuel par une connaissance plus précise de sa cause, c'est-à-dire à la suite d'une association, ce n'est donc pas l'association qui peut faire naître le plaisir, c'est ce qu'on pourrait appeler l'infusion du besoin dans la sensation éclairée par l'association ; c'est l'éveil du besoin, d'abord distrait, à une excitation qui l'intéresse et qui le touche. Mais le besoin ne peut être touché que par ce qui le sert, et il faut donc que la sensation qui peut éveiller le sexe y ait ses racines. Du reste, le cas est exceptionnel. Loin que l'association soit ordinairement nécessaire pour réveiller un sexe distrait, son rôle normal est bien plutôt de détromper un sexe trop facile à alerter illusoirement. Nous venons de voir qu'il s'émeut au contact du velours et de la soie, du marbre et des métaux polis, des cheveux, du sable, de la neige, des corps mous qui cèdent un peu sous la pression. Les illusions s'expliquent sans peine par la spontanéité du sens ; c'est au contraire la réflexion et l'association qui les dissipent, ou du moins qu'il faut mettre en jeu pour les dissiper : car le sens résiste aux conseils et cultive un plaisir qui lui est cher même sous sa forme illusoire. Ainsi, comme le sens tactilo-alimentaire reste distinct du sens de discrimination spatiale si délié qui l'accompagne dans la langue, le sens tactilo-sexuel ne se laisse pas davantage ramener au sens tactile de l'espace qui, dans toutes les parts du corps, le recouvre et quelquefois contribue à le réveiller. Partout où il y a plaisir, il y a besoin ; partout où il y a besoin, il ne saurait y avoir simple sensation ou simple association de sensations.

Il ne nous est pas facile, à la vérité, non plus ici que précédemment [1], de comprendre d'emblée comment les mêmes parties de la peau recevraient les contacts hédoniques de la sexualité autrement que les contacts anhédoniques, alors que les uns et les autres sont souvent dûs aux mêmes excitations et que la conscience même n'est

---

[1] Voir p. 163.

pas toujours en état de les distinguer bien nettement. Mais l'étude du goût nous a montré (1) que nos tissus peuvent réagir aux corps complémentaires par une sensibilité qui est plus fine que la conscience et qui lui est antérieure. Et nous ne pouvions voir là, du reste, qu'une forme particulière des appréhensions du besoin, qui toujours atteint son objet par des sympathies et jamais par des représentations (2). La même excitation cesse d'être, absolument parlant, la même quand elle se relie à ces affinités qu'elle n'avait point d'abord éveillées. Dans cette lumière, l'apparente impossibilité de la double fonction tactile se ramène donc à un fait biologique, sinon très clair, du moins très général.

On ne peut, du reste, pousser un peu plus loin l'analyse sans voir tous les traits de cette opposition s'accuser dans un relief intense. Le plaisir sexuel sous toutes ses formes est certainement lié à quelque affinement remarquable de la tactilité ; mais cette tactilité est aussi aveugle que la tactilité spécifique (3) est clairvoyante ; et, plus elle devient délicate, plus elle devient aveugle ou plutôt aveuglante, tandis que la tactilité spécifique n'est plus fine qu'en proportion précisément de la clarté avec laquelle elle nous représente la forme et la consistance des choses. Les excitations externes peuvent rester pareilles : les réactions affectives sont de plus en plus divergentes. Plus la première a d'affinement, plus elle en tire de plaisir ; plus la seconde s'affine, plus elle en est exempte. En d'autres termes, la première tend à développer de plus en plus une affectivité que l'autre tend de plus en plus à assourdir pour faire prédominer dans la conscience le côté significatif de l'impression. Ce sont les deux pôles de la sensibilité, par qui se créent, même en un seul point, deux sources d'aimantation contraires, d'où nous ne saurons nous étonner de voir sortir, par un effort de division morphologique du travail, deux pôles géographiques de sensibilisation inverse à la surface du corps.

Si le sens *tactilo-sexuel* est ainsi bien différent du sens proprement tactile, on voit qu'il n'en constitue pas moins, à la manière de l'odorat ou plutôt du goût — où nous avons vu précisement abonder les éléments tactiles — un *sens* du besoin dans l'acception propre des termes, qui n'est peut-être pas assez respectée par l'usage populaire. Ce qui

(1) P. 105-106.

(2) V. *passim* et spécialement p. 13, 22, 56-57, 89-91, 100.

(3) Nous l'appelons *spécifique* parce que seule elle sert à *toucher* : les autres (sexuelle et alimentaire) ne servent qu'à *sentir* ou plutôt à *pressentir*. Au sens propre du terme, le tact objectif seul est donc *tactilité*, l'autre est plutôt *sensitivité* (*feeling*, *Feinfühligkeit*).

mérite, en effet, d'être appelé un *sens sexuel*, ce n'est pas, suivant l'usage courant, la sensibilité hédonique pure et simple aux excitations sexuelles (comme le sens du goût ne se ramène pas au plaisir alimentaire). La sensorialité ne peut être qu'un mode de représentation. Un sens, c'est une manière de connaître des *choses* : ce ne peut donc être une simple manière de sentir. Le sens sexuel, ce n'est pas la sensibilité du besoin sexuel, c'est celle de ses antennes anticipatrices; c'est donc, chez l'homme, en qui l'odorat a perdu ce rôle normal, l'anticipation sexuelle de sympathie ou de répugnance éveillée en lui par le contact de l'autre sexe. Sans doute, nos affinités et répugnances sexuelles ont beaucoup plus ordinairement leur origine apparente dans la vue. Mais la vue, ici comme dans l'ordre défensif, n'est qu'une suppléance du tact, et, s'il est vrai que cette suppléance, ici aussi, en centuple l'action — au point que l'abolition de la vue chez certains animaux produit les mêmes effets que la castration — il reste que les suggestions sexuelles de la vue reviennent originellement au tact pour la part essentielle. On peut donc bien parler, même au sens strict des termes, d'un *sens sexuel* élémentaire à base tactile.

Reconnaissons que, malgré tout, sous cette forme, la portée du sens sexuel est très limitée. On en voit facilement la raison. Les affections olfactives et même gustatives sont presque toujours si faibles par rapport à la satisfaction alimentaire proprement dite qu'elles peuvent facilement s'en distinguer pour la conscience ; et, en outre, elles l'anticipent assez pour en donner un avertissement utile. Au contraire, la sensibilité tactilo-sexuelle n'a que de courtes anticipations, et elles participent fortement de son émotivité propre ; ce qu'on voudrait appeler le « sens sexuel » dans l'acception technique de l'expression est donc à peine distinct du sens sexuel dans l'acception populaire : la sensorialité se dégage à peine ici de l'affectivité. Le vrai sens sexuel de l'homme sera la vue, comme il est l'odorat pour d'autres espèces. Par elle les sensations tactiles, suggérées avec une coordination, une abondance, une anticipation et une promptitude inimitables au tact, éveillées comme en prurit dans des doigts auxquels le contact correspondant ne sera jamais donné, acquerront une richesse de signification sexuelle inouïe. Les sympathies sexuelles sont l'œuvre des yeux, et le mythe sévère de Polyphème est plein de vérité.

Cependant, si imparfait soit-il, le sens tactilo-sexuel existe, et il nous revèle que le tact spécifique, en dépit de son opposition fonctionnelle au besoin et à ses affections, y est lié, comme le goût et l'odorat mêmes, à peu près dans tous ses organes. Nous

n'avons pas, d'un côté, une tactilité sensorielle dont l'organe essentiel serait la main, et, d'autre part, une tactilité hédonique localisée dans les organes sexuels ; mais la main et les organes sexuels constituent seulement des spécifications indépendantes d'une tactilité double, qui, diffuse sur le corps entier, n'est nulle part complètement étrangère ni au plaisir ni à la représentation. Sa dissociation répond dès lors à des raisons qu'il doit être d'un haut intérêt de mettre au jour.

On comprend, d'abord, sans peine que les renseignements anticipateurs sur le sexe, comme les renseignements sur la proie, qui n'est pas sans analogie biologique avec lui, se soient en quelque sorte diffusés du tact dans les sens à distance, qui seuls les rendaient largement utiles. Mais ce qu'on pourrait appeler la spiritualisation de la peau a peut-être une autre cause. Sa tâche sensorielle était différente, et l'on peut bien croire, d'après l'opposition précédemment relevée des deux tâches [1], qu'elle était conditionnée d'abord par cette épuration. La langue a pu réaliser cette gageure de nous procurer à la fois les plaisirs les plus délicats et les renseignements tactiles les plus fins, (bien qu'il soit douteux que l'attention puisse se prêter aux deux fonctions simultanément.) Une division analogue du travail dans l'ordre sexuel présentait sans doute de tout autres difficultés, et certains faits relevés par von Frey seraient bien propres à nous confirmer qu'elles étaient insurmontables. L'éminent physiologiste, en relevant par ordre de délicatesse la sensibilité à la pression de trente-huit parties différentes du corps [2], avait remarqué que le pénis occupait l'avant-dernier rang dans cette série, immédiatement avant les parties calleuses du pied et fort loin après toutes les autres [3]. Comme le fait lui paraissait surprenant, il recommença ses recherches [4], qui le conduisirent à cette constatation plus étonnante peut-être encore, que, si l'expérience est faite de manière à éliminer toutes les impressions concomitantes émanées des parties voisines de la peau, le gland se révèle comme totalement insensible à la pression. « La hauteur du seuil, souligne-t-il, résulte de l'absence de points de pression. La valeur de seuil que j'avais précédemment déterminée

---

[1] 171.

[2] *Berichte der sächs. Gesellschaft der Wissensch.*, Math.-Phys. Klasse, XLVI (1894).

[3] *Ibid.*, p. 188. Le seuil de pression y est de 114 gr., intermédiaire entre celui de la région lombaire (48 gr.) et celui de la partie calleuse de la plante des pieds (250 gr.).

[4] *Ibid.*, t. XLVII, 1894, p. 175.

est en réalité le seuil de la douleur (1). » « L'excitant est perçu douloureusement ou pas du tout » (2). C'est la loi du Tout ou Rien. Constatation physiologique capitale (3), mais qui laisse subsister le mystère du fait lui-même, dont on ne peut guère apercevoir la raison dernière que dans l'incompatibilité biologique du plaisir plein et entier et de la sensation pleinement représentative (4) : les seuls sièges possibles de la tactilité étaient des organes étrangers aux fonctious sexuelles et aux affections qu'elles engendrent. La libération presque complète de la sensibilité cutanée à l'égard de ces fonctions exprime donc l'entraînement naturel et la loi de la sensorialité. On verra, d'ailleurs, cet entraînement et cette loi provoquer, dans les sens supérieurs et déjà dans la tactilité même, la même division entre le sens et l'affection dolorifique. Le développement du sens procède d'un long effort contre le plaisir et contre la douleur. Mais l'activité sensorielle ne triomphera que tardivement de la douleur. A l'égard du plaisir, elle enregistre ici sa première victoire décisive. L'odorat et le goût étaient essentiellement des antennes du besoin ; il ne pouvaient s'en libérer profondément sans le priver d'un guide irremplaçable, et, du reste, sans s'annihiler eux-mêmes ; aussi n'ont-ils point manqué de chercher à lui assujettir même leurs éléments tactiles, auxquels ils n'ont laissé d'autre rôle que de localiser les objets du besoin et d'en étendre les anticipations. La sensibilité cutanée, nous l'avons vu, n'a jamais eu dans son ensemble ce caractère besogneux. Sa situation périphérique même et son extension protectrice en surface nous en révèlent la destination originellement défensive. Elle ne pouvait donc avoir la même peine à se libérer d'une sensualité qui ne lui a jamais été intime et qu'elle ne tient que d'une participation presque toujours très indirecte et très lointaine à l'union des sexes. Réciproquement, cette sensualité ne courait aucun risque à se séparer d'une tactilité spécifique qui partout la gêne plus qu'elle ne la sert (5), et dont le rôle propre, même dans les organes les plus liés à l'accouplement, a pu se réduire, comme on vient de le dire,

---

(1) *Ibid.*, 175-176.

(2) 172-173.

(3) Contestée, à la vérité (voir GOLDSCHEIDER, *Das Schmerzproblem*, Berlin, 1920, p. 41) ; mais la contestation, qui consiste plutôt en chicanes de terminologie, ne touche pas en tout cas à l'essentiel du fait, confirmé depuis lors par les auto-observations de Henri HEAD, qui voit dans la sensibilité du pénis le type même de la sensibilité protopathique ou affective (HEAD et RIVERS, *A human experiment in nerve Division*. BRAIN, XXXI, 1908, chap. IV, section 5).

(4) et (5) Voir p. 171.

presque au néant. Une grande œuvre, ou du moins une œuvre essentielle, s'est réalisée ici par des moyens assez simples et portée en quelque sorte par tous les courants de l'évolution. La sensibilité se dépouille de la tunique de Nessus du besoin. Les sens de la défense se dégagent de tout rapport avec ceux de l'appropriation. Décisif infléchissement du mouvement vital, comme nous l'avons dit. C'est une de ces frontières du temps qui méritent d'être marquées d'une colonne et honorées d'une méditation. *Saeclorum nascitur ordo.*

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. — L'ordre des problèmes 1

CHAPITRE Ier

BESOINS ET DÉFENSES
LES ORIGINES MOTRICES DE LA SENSATION

I. *Opposition des besoins et des défenses* 12
II. *Les faux besoins : douleurs expulsives internes* 16
III. *Les fausses défenses : besoins répulsifs (dégoûts)* 22

CHAPITRE II

LE PLAISIR

I. *Hétérogénéité fonctionnelle du plaisir et de la douleur* 26
I. La nature positive du plaisir 28
1° Les deux points de vue 28
2° Critique de la théorie négative du plaisir 34
3° Critique de la théorie sceptique de l'appétition 36
4° La douleur et l'appétition intensive 39
a) L'appétit et la faim 41
b) L'appétit sexuel et la douleur 51
5° La douleur et le désagréable 57
II. *Dépendance fonctionnelle du plaisir et du besoin* 61
I. Le plaisir pur de Platon 62
II. Le plaisir chatouillement de Bourdon 63
A. Le goût 65
B. Le tact 66
C. L'ouïe 69
D. La vue 72
III. Cuisine, ivresse et débauche 73
IV. Les parfums 76
V. Les plaisirs morbides 79

CONCLUSION

I. Que le plaisir vient de l'appétition 81
II. Que la douleur ne vient pas de l'aversion 83
III. Signification générale du plaisir 89

Pages

Chapitre III

LE GOUT ET L'ODORAT

I. *Origine et signification générale des sens du besoin* 93
II. *Le goût et l'odorat* 102
I. Subjectivité originaire des saveurs et des odeurs 104
1° Odeurs et saveurs « désagréables » 104
2° Odeurs et saveurs neutres 106
3° Odeurs et saveurs « douloureuses » 111
II. Formation de l'objectivité sensorielle des saveurs et des odeurs 113
1° Condition auxiliaire : faiblesse des éléments affectifs..... 113
2° Evolution des éléments représentatifs 115
a) Eléments représentatifs de temps 115
b) Eléments représentatifs d'espace 117
III. La « spécificité » des saveurs et des odeurs 121
1° Saveurs 122
2° Odeurs..... 126
IV. Les saveurs et odeurs comme perceptions *extérieures* 137
1° Extériorité et opposition 137
2° Le goût et le tact 145
3° L'odorat et le tact..... 151

Chapitre IV

LES ANTENNES TACTILES DU BESOIN

I. *Le sens tactilo-alimentaire* 161
II. *Le sens tactilo-sexuel* 166